Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
    a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
    b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

HORS LA CHARITÉ POINT DE SALUT



LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

CONTENANT

LES FAITS DE MANIFESTATIONS DES ESPRITS

AINSI QUE TOUTES LES NOUVELLES RELATIVES AU SPIRITISME

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ALLAN KARDEC.

8me ANNÉE

1879-1880

LIÉGE

Bureau : rue Florimont, 37.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ JUILLET 1879. — Nº 1

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

A nos abonnés. — Nécessité de la conciliation entre la théologie et la science. — Le cas extraordinaire de Miss Fancher. — L'Esprit familier de Miss Kate Cook. — Nouvelle manifestation à Philadelphie. — Curieuse méthode de produire le sommeil. — Bibliographie. — Nouvelles.

A NOS ABONNÉS

Nous avons 8 ans au premier juillet 1879, bel âge pour une feuille bi-mensuelle, en un temps où journaux et revues disparaissent comme les fleurs devant la bise d'automne.

Heureusement la froidure n'a pas figé notre plume, et chaque saison, qu'il pleuve, qu'il vente, que le soleil nous brûle ou que la neige tapisse la ville et les champs, *le Messager*, toujours fidèle, vous apporte son recueil de recherches et de pensées qu'il essaye de rendre utiles à la cause.

Le Messager, comme l'un des organes du spiritisme, est l'ami de chaque quinzaine qui vous apporte le salut bien cordial, en vous rappelant que l'homme ne vit pas seulement de pain et de vin ; il dit aussi haut que possible : vous avez une mission à remplir, mission intellectuelle, indispensable pour bien discerner, à l'aide de l'étude, le pourquoi de cette existence et à ne l'envisager qu'au point de vue de l'épreuve nécessaire au progrès des âmes incarnées.

A ce titre ne doit-on pas un bon accueil au petit et humble ami qui ne veut avoir qu'une prétention : celle d'être utile dans la mesure de ses forces ? Ne vous lassez donc point de sa visite vous qui le recevez, et conviez vos amis à *le demander pour causer avec lui ;* ce serait la récompense de ses efforts passés et des travaux qu'il veut accomplir si Dieu et ses lecteurs lui donnent une longue existence.

Puis il y a un intérêt réel à ne pas briser les rapports qui durent depuis huit années ; au nom de cet intérêt, les rédacteurs du *Messager* resteront désintéressés et persistants, ils se maintiendront dans la voie suivie jusqu'à ce jour, ils aimeront par dessus tout ce qui instruit l'homme, ce qui élève son cœur et son âme, tout ce qui appartient au domaine intellectuel ; les écrivains qui défendent ainsi la cause se permettront de dire à leurs abonnés, à leurs frères en croyance :

Dans le sillon péniblement tracé, semons pour les générations futures ; lorsque en Belgique, en France, les plus hautes intelligences unies aux gouvernements veulent affranchir l'esprit humain de toutes les antiques entraves ; lorsque toutes les forces vives des nations convergent vers ce but, l'indépendance de l'homme par l'instruction laïque, obligatoire et gratuite, ne devons-nous pas, spirites qui avons trouvé avec certitude la loi de solidarité universelle, nous unir pour enseigner aux futurs libérés du joug clérical qu'il y a un Dieu juste, bon, impartial, qui veut l'égalité des hommes à l'aide de leurs travaux intellectuels et collectifs accomplis en des existences successives ?

Ne devons-nous pas lutter contre toutes les préventions, les attaquer par le raisonnement, par la preuve, avec une persévérante énergie ? Or, comment lutter si nous sommes divisés, si nous ne marchons pas la main dans la main comme le doivent faire des serviteurs de la fraternité universelle, des partisans de la responsabilité individuelle et collective ?

Comme nous, n'avez-vous pas constaté qu'une crise commerciale intense trouble l'Europe et notre Belgique où les familles ouvrières souffrent énormément, où le pain du lendemain n'est plus assuré ; et que ces tortures matérielles influent sur l'esprit qui perd sa liberté d'action ? Cette crise n'a-t-elle pas contribué à dissoudre des groupes, à disséminer

les médiums que le chômage chasse du pays natal, de la ville où ils se sont fixés ? Et des intrigants ne se sont-ils pas mêlés à ces groupes pour y glisser des conseils perfides ? N'avons-nous pas vu se former avec les débris de ces groupes, des réunions particulières et des assemblées de famille, évolution progressive à laquelle ne s'attendaient guère les hommes noirs ?

N'entendez-vous pas nos adversaires affirmer chaque jour que le spiritisme fait des progrès d'autant plus significatifs que la résistance qui lui est faite est mieux organisée, et que les dénigrements et les calomnies contre lui, le font s'infiltrer par mille issues imprévues dans les milieux qui semblaient lui être le plus réfractaires ? N'avaient-ils pas oubliés, les sectaires, que la révélation spirite touche à toutes les questions qui demandent à être résolues aujourd'hui ? Que la refouler d'un côté, c'est la faire éclore à nouveau sous des formes nouvelles et multiples, et qu'elle est semblable à ces graines imperceptibles que les vents distribuent partout, qui ne demandent qu'un peu d'air, un brin de terre, pour donner une tige, des fleurs, des parfums et égayer les recoins les plus sombres ?

N'avons-nous pas conclu, depuis longtemps, que pour respecter Monseigneur le préjugé, les publicistes de tous ordres rejettent la doctrine issue de l'enseignement des Esprits, pour ne parler que d'elle dans leurs œuvres, inconsciemment il est vrai, et la traitant d'une manière rationnelle comme si elle était dans le courant naturel des faits et des choses ? Et que, ce qui fait défaut à cette littérature bourrée de spiritisme, c'est le nom caractéristique qui peut la bien classer et la mieux définir ? Que cela viendra avec le temps, car notre doctrine est combattue par des ennemis qui ne veulent point perdre des positions acquises, qui veulent sauvegarder des intérêts personnels qui n'ont leur raison d'être que parce qu'ils sont étayés sur le favoritisme, sur les abus que le spiritisme détruira infailliblement ?...

Ne savons-nous pas aussi que le triomphe contre ces préventions ne peut être que l'œuvre des années ? Qu'il surgira des circonstances propres à conduire une génération, et cela d'une manière naturelle pour lui faire adopter notre croyance ? Les Esprits feront naître ces circonstances en temps opportun, lorsque l'exercice constant de notre volonté, la mise en pratique de l'enseignement de nos guides spirituels nous auront conquis ce pouvoir d'une action directe sur les individus et sur les masses.

Nos idées, dans une vieille société routinière, qui piétine sur place, font l'effet de ces mines sagement distribuées autour d'une roche énorme pour en enlever des fragments, en disperser enfin la masse entière.

Le Messager est ainsi ; il attaque le préjugé, cette haute montagne bâtie par les castes religieuses ; aidé par d'autres revues périodiques, il attend que l'effort toujours renouvelé de volontés intelligentes et patientes ait émietté la montagne. L'avenir appartenant à une foi raisonnée, consciente, investigatrice, toujours progressive, le spiritisme plus positiviste, plus rationnel que toutes les académies, veut rentrer en Maître dans sa maison et dans l'héritage qui lui est préparé depuis les temps Aryens ; l'avenir lui appartient.

Lecteurs, imitez *le Messager* et comme lui ne vous laissez pas décourager ; rappelez-vous que les édifices les plus majestueux, aux assises énormes, sont le résultat de pierres superposées les unes sur les autres, et que chacun de nous doit apporter sa pierre pour édifier le monument le plus grandiose des temps modernes, le temple moral qui doit abriter toutes les intelligences avancées qui prévoient l'avenir et le veulent bien préparer.

Dites-vous que les idées philosophiques créent plus d'adhérents que les faits matériels dont on ne peut nier l'importance et que l'on aurait tort de mépriser. Les existences passées ont laissé en nous un vieux levain philosophique, des idées latentes dont nous possédons le germe, et ce germe il est facile de lui donner la vie tandis qu'il faut bien du temps, beaucoup de logique, pour faire des observations suivies, minutieuses et en tirer des conséquences en accord avec la conscience et la sage raison ; le temps est une chose trop précieuse pour le travailleur qui a les charges de sa famille, qu'il ne peut gaspiller avec indifférence et sans en souffrir.

Avec nous, F. E. C., soyez les ennemis bien déclarés du charlatanisme qui s'empare des faits pour les dénaturer et les discréditer encore plus dans l'opinion des personnes prévenues ; ces faits, ils les livrent sournoisement sous l'instigation de la jésuitière qui encombre nos administrations, à la critique ignorante et malveillante qui n'existe que pour enrayer le progrès. Remarquez aussi que la gent noire n'attaque pas franchement notre philosophie, mine peu exploitable et sans rapport d'argent, qui ne se contrefait point à l'aide de trucs, que l'on ne peut altérer mensongèrement. Allan Kardec a défini ainsi le charlatanisme : « Par sa nature, il est remuant et intrigant, sans cela il ne serait pas le charlatanisme. »

Et pour ne pas être pris au dépourvu, souvenez-vous de la *parabole des dix Vierges ;* unissez-vous, confondons nos âmes dans les mêmes aspirations, dans la même communion. Comme la lutte doit s'accentuer (les Esprits nous le confirment et nous convient à attendre de pied ferme les mauvais jours), notre doctrine et ses adhérents doivent prouver que les attaques quelles qu'elles soient ne les peuvent

trouver vulnérables,et qu'ils établiront leur triomphe et leur puissance sur l'impuissance de l'adversaire commun.

Notre gratitude entière à qui nous prouve son affection, sa sympathie et qui, par des gages de dévouement, nous aide à défendre la grande cause humanitaire.

Lecteurs, recommandez-nous la persévérance, le courage nécessaire pour supporter les déceptions si dures soient-elles ; soyez avec nous comme doivent l'être les défenseurs de la veille, partisans de tout ce qui se traduit en actes, et ne soyez jamais les soldats du lendemain, ces serviteurs de la déception qui promettent tout par la parole.

Que Dieu nous bénisse et en son nom apprenons à être un ; étudions la grande loi de solidarité et d'amour. La Rédaction.

Nécessité de la conciliation entre la théologie et la science.

(Suite.)

Entre les êtres créés, grands et petits, en tant que matière, entre toutes les merveilles vivantes de la création terrestre, il y a sans doute une triple union de force, de forme et de composition qui relie tous ces êtres si disparates à nos yeux ; la nutrition, la croissance, la reproduction, la contractibilité leur sont communes.

Tous les êtres vivants, en tant que matière, se composent chimiquement de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote ; ils ne peuvent faire usage de leurs forces qu'en perdant et en réparant continuellement leurs pertes.

Les phénomènes de la vie humaine sont dans les mêmes conditions, mais avec une barrière marquée et infranchissable entre la matière et l'esprit ; il faut bien se garder d'une philosophie matérialiste, avec laquelle ne peuvent jamais se résoudre les vérités morales et les sentiments empreints au cœur de l'homme.

Si un ordre harmonieux gouverne les mondes matériels, l'ordre moral a également ses lois éternelles ; et ce n'est pas sans cause que le cœur se nourrit des plus nobles émotions et qu'il se rattache avidement au lien que la Providence lui a ménagé pour que ses aspirations soient satisfaites.

Je sais bien que pour rompre avec un passé d'ignorance, il faut que la théologie devienne scientifique ; elle doit renoncer aux erreurs que les hommes ont introduites dans les livres de leur foi, aux légendes, à toutes les sortes d'idoles pour ne rechercher que l'adoration en esprit et en vérité.

Mais disons aussi que l'orgueil qui domine dans notre époque ne veut pas reconnaître les étroites limites de nos connaissances, ou plutôt la profondeur de notre ignorance, en regard du système entier de l'univers.

Les matérialistes ne voient que la matière, mais il ne leur suffit pas d'aller fouiller dans les découvertes scientifiques, des arguments qui ne s'y trouvent pas, et de déverser leur mépris sur les prétendues absurdités du spiritualisme qu'ils ne connaissent pas. Il faudrait au moins qu'ils se rendissent compte des causes et des effets du double système qui compose cet univers, afin de s'assurer que leurs déductions scientifiques sont exactes ; ils devraient comprendre, au même degré, les mystères de la nature aux deux points de vue physique et moral ; mais il ne leur suffit pas même pour cela de connaître cette double nature des choses, il leur faudrait aussi apprendre à se connaître soi-même.

Vous prétendez déduire toutes les choses terrestres, même les formes organiques et leurs phénomènes, de la combinaison et de la séparation d'atomes inanimés. En me plaçant sur ce terrain et en vous faisant gratuitement bien des concessions, que de difficultés insurmontables ne rencontrerez-vous pas ? Est-ce que, par exemple, vos atomes, pris isolément, ne sont pas dépourvus de toute sensation et assurément de toute intelligence ? Eh bien, puisqu'il en est ainsi, de quelle manière pourrez-vous résoudre ce problème qui s'impose à votre raison ? Prenez vos atomes de carbone, de phosphore, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote, tous atomes sans vie ; ajoutez-y tous les autres atomes sans plus de vie que des grains d'un fulminate quelconque, tous atomes dont vous dites le cerveau composé ; ils sont séparés et inanimés ; mais associez-les et mélangez-les ; formez-en toutes les combinaisons possibles ; on peut s'imaginer un pareil mouvement mécanique, il est visible aux yeux de l'esprit ; mais pouvez-vous vous imaginer et rêver d'une façon quelconque ce qui fait que de cette action mécanique, de ces atomes sans vie, se dégageront la sensation, la pensée, l'émotion ?...

Prétendez-vous de cette manière composer un traité littéraire d'un coup de dés, ou bien un traité de mécanique d'un entrechoquement de billes ?

Si je conçois les sensations que des phénomènes physiques peuvent produire à mon cerveau, vous ne me ferez jamais comprendre que des trémoussements physiques que vous ferez produire à vos atomes pourront me procurer la sensation, la pensée, l'émotion. M'objecterez-vous qu'un pareil résultat ne serait pas plus disparate que le jet de lumière qui suit la réunion de l'hydrogène et de l'oxygène ? Mais je vous répondrai que ce jet de lumière est lui-même disparate, car il est, en tant que lumière, un fait de conscience dont la contre-

partie objective est simplement une vibration. Il n'est jet de lumière que par votre interprétation ; c'est vous-même qui êtes la cause du disparate.

Le philosophe Leibnitz comprenait cette difficulté insurmontable et pour échapper à cette monstrueuse déduction, qui veut faire sortir la vie de la mort, il supprimait les atomes et les remplaçait par des monades, miroirs plus ou moins parfaits de l'univers, en leur supposant la faculté de produire les divers phénomènes de la vie.

Mais toutes les suppositions ne peuvent satisfaire l'intelligence humaine qui demande la continuité logique entre le mouvement moléculaire et les phénomènes de la conscience.

C'est là l'obstacle invincible contre lequel le matérialisme vient se briser, quand il prétend donner tout à la matière.

Il y a aussi la théorie nébuleuse admise par plusieurs savants et d'après laquelle le soleil et les planètes furent autrefois dilatés dans l'espace, à l'état de gaz excessivement subtil, et c'est par la condensation que le système solaire en proviendrait.

Ils attribuent cette condensation à la perte de chaleur, et leur forme arrondie à la force moléculaire, pendant des périodes dont l'immensité écrase la conception humaine.

Alors la terre était impropre à entretenir la vie ; elle est aujourd'hui couverte d'êtres vivants.

Ils prétendent que la matière dont ces êtres sont formés ne diffèrent pas de cette terre ; qu'ils sont au contraire les os de ses os et la chair de sa chair.

Comment ont-ils pu naître ? Mystère pour celui qui refuse l'intervention d'un pouvoir créateur ; et s'il existe, il a tout créé, sans exception, et toutes les objections tombent aussi bien que les hypothèses.

Il faut convenir que jusqu'à présent la Genèse a été plus sage que tous les philosophes et que mieux qu'eux tous elle a résolu le problème de la création.

En l'étudiant dans son texte original et dans les ouvrages de ses naturels commentateurs, on se débarrasse déjà de bien des difficultés, provenant des mauvaises traductions et des interprétations vicieuses.

En faisant abstraction d'une chronologie erronée, parce qu'il était difficile en effet à la tradition de la conserver intacte, la Genèse résistera aux étreintes de la géologie et de la cosmogonie d'autant mieux qu'au chapitre Ier, versets 1 et suivants, il y a des mots qui n'expriment pas l'idée de l'auteur, à cause de la pauvreté du langage. C'est donc le cas d'appliquer la maxime éternellement vraie que pour une saine interprétation, il ne faut pas s'attacher au sens littéral des termes, parce qu'ils peuvent être vicieux, mais à l'esprit et à l'intention de l'auteur.

Les trois premiers versets de la Genèse devraient se traduire ainsi : avant toutes choses Dieu baignait dans les fluides ; il remplissait l'univers, sans point de centre et sans limites, parce qu'il est infini, mais Dieu voulant créer les mondes dit que la lumière soit et la lumière fut.

En quelques lignes Moïse a décrit toute la création, il a dit plus que tous les livres des philosophes, mais Moïse n'avait à s'occuper que de l'homme vivant sur cette terre, et il n'avait pas à étudier ni à décrire le mécanisme des mondes et des lois qui les régissent.

Ce sont des connaissances qui ne doivent se développer graduellement que par le temps, au fur et à mesure de la marche ascendante de l'humanité qui doit travailler elle-même à les acquérir ; et si dans le cours des siècles la science est mal interprétée, la Genèse n'en est pas responsable.

Les matérialistes de nos jours n'ont rien inventé, pas même ceux du siècle dernier ? C'est Démocrate qui a introduit dans le monde la théorie des atomes, mais quant au mystère vital, il n'a pas même essayé de l'étudier. Epicure perfectionna sa doctrine et en fit l'application à la vie pratique.

Du reste, les philosophes grecs se succédèrent nombreux, et avec eux bien des systèmes qui n'apportaient aucune satisfaction et ne répondaient pas aux aspirations de l'humanité.

(*A continuer.*) L.-N. DE MECKENHEIM.

LE CAS EXTRAORDINAIRE DE MISS FANCHER

DE BROOKLYN.

(Suite).

PERCEPTION DES COULEURS.

« Miss Fancher distingue les couleurs avec une facilité à nous rendre honteux. Un soir un médecin était là, et il avança hardiment, qu'il croyait qu'elle ne pourrait faire la part des différentes nuances. Mollie avait une boule de fils de laine dans laquelle se trouvaient probablement dix ou douze couleurs. Elle pria le médecin d'y choisir un fil, ce qu'il s'empressa de faire. La figure de Mollie était tournée du côté opposé, mais il n'eut pas plus tôt déroulé le fil qu'elle s'écria : brun. Comme il faisait obscur dans la chambre il se dirigea vers la fenêtre, releva le store et examina le fil.

» Vous êtes dans l'erreur, dit-il, c'est noir !

» C'est brun, trés-assurément, réitéra-t-elle.

» Le médecin convaincu qu'il avait raison, lui dit avec une extrême confiance : cette fois vous êtes dans l'erreur ; c'est certainement noir. Miss Mollie prit tranquillement la boule, en tira un fil en disant : en voici un noir, celui que vous avez est un brun foncé. Le médecin compara les deux fils et vit alors qu'il s'était trompé.

» Je me trouvais dans la chambre un autre soir, continua le professeur West en s'animant ; Mollie avait perdu un bouvreuil et un ami l'avait envoyé chez un empailleur. L'oiseau empaillé était placé sur le manteau de la cheminée. Nous ouvrîmes la porte d'une cage dans laquelle se trouvait un serin vivant, et comme Mollie l'appelait, il vola vers sa maîtresse. Elle le caressa pendant quelques minutes, puis il s'envola. Nous n'y fîmes plus attention, mais bientôt la jeune fille appela notre attention sur cet oiseau qui, disait-elle, se trouvait sur la cheminée, contemplant curieusement celui qui était mort. Il faisait si sombre que nous n'y vîmes goutte et le visage de Mollie était tourné du côté opposé à la cheminée. Nous fîmes de la lumière, et réellement le serin était en profonde méditation au-dessus du bouvreuil. Il faut vous souvenir que la jeune fille était absolument aveugle. La lumière fut éteinte — car la lumière met Mollie mal à son aise — et notre conversation continua. Une demi-heure après, je lui demandai ce que l'oiseau était devenu ; elle répondit : comment, vous ne le voyez pas sur la cheminée, profondément endormi ? Nous rallumâmes la lampe et l'oiseau était là, en effet, la tête cachée sous son aile.

Photographies reconnues.

» Miss Fancher fait toutes sortes de choses qui vous remplissent d'étonnement. Quelquefois je lui apportais la photographie d'une personne qu'elle avait connue avant son accident. Toujours elle la voyait et la reconnaissait avant qu'elle eût quitté ma poche. Je connais maint exemple où elle a lu des lettres sous enveloppes dans les poches de messieurs. Quant aux livres et aux journaux, elle les lisait aisément, n'importe l'endroit de la chambre où ils se trouvaient. Lorsqu'elle les prenait en mains, elle paraissait les lire par le sens du toucher, le seul, soit dit en passant, qu'elle ait possédé pendant plusieurs mois. En passant rapidement son pouce sur les lignes imprimées, elle savait vous dire, même longtemps après, le texte exact. Elle a conservé une mémoire étonnante des choses qui arrivèrent quand elle était dans cet état. Je lui apportai un jour un livre, elle fit passer rapidement son pouce sur le titre et commença à rire. Naturellement je lui demandai la cause de son hilarité et elle répondit en *nommant* un ami qui lui avait apporté le même livre deux ans auparavant, et immédiatement elle m'en fit, dans les meilleurs termes et d'une manière très-intelligente, une esquisse rapide.

» Elle assura néanmoins qu'il ne lui était pas nécessaire de toucher les mots pour comprendre leur signification. Toutes les fois que les journaux s'occupaient de sa personne, elle le savait, avant même qu'on lui en fît la lecture. Les deux choses qu'elle paraît craindre le plus, c'est d'abord toute divulgation de son état par la presse ou par le commérage de ses amis, et surtout d'être classée d'une manière quelconque avec les clairvoyants, les médiums ou les spiritualistes, et cette aversion seule devrait porter le public à croire à sa bonne foi. A ma connaissance elle n'a jamais reçu un penny au moyen de ses facultés, quoique l'occasion ne lui ait pas manqué. Beaucoup de personnes, la prenant pour une somnambule, sont venues pour la consulter et pour se faire dire la bonne aventure, mais elle n'a pas voulu les recevoir dans sa chambre. Elle connaît ses visiteurs longtemps avant qu'ils soient introduits dans le salon du rez-de-chaussée et les admet auprès d'elle ou refuse de les recevoir selon sa fantaisie. J'amenai la sœur de Kossuth, juste avant son départ pour le vieux monde. Miss Mollie refusa de la voir. J'en demandai après la raison. Pourquoi ? je n'aimais pas son regard lorsqu'elle entra, fut la réponse. Une autre fois je conduisis un monsieur d'une certaine réputation comme homme de lettres. Elle l'écarta pour le même motif. Lorsqu'elle était aveugle j'introduisis un homme de grande taille avec une grande barbe noire et lui dis : comment trouvez-vous ce petit homme au menton lisse et pointu ? Et sans tourner la tête de notre côté elle répondit : il est très-grand et porte toute sa barbe ; je le vois. Elle sait tout ce qui se passe dans le pays, mais que ce soit à cause de sa merveilleuse seconde vue ou parce qu'elle le lit, c'est ce que je ne peux dire. Elle n'aime pas d'entretenir les visiteurs de son état, ce sujet lui déplaît. Avec ses amis pourtant, elle est plus libre et elle s'abandonne assez volontiers à leur décrire ses sensations, à leur raconter où elle va et ce qu'elle voit.

» Elle m'a révélé des choses dont je n'avais aucune conception, principalement lorsque notre conversation roulait sur des sujets religieux. C'est une chrétienne des plus zélées. Ce qu'elle voit fortifie sa foi et je crois que l'envie qu'elle a de mourir provient de ce qu'elle pense aller au ciel. Elle entrevoit des lueurs de l'autre monde, si toutefois elle n'y a pas été. Je ne peux vous raconter cette intéressante et étrange partie de mon expérience. Lorsqu'elle sera morte, tout sera connu.

« Voit-elle des amis qui l'ont précédée ? »

« Oui » (parlant avec une grande répugnance). « Elle en voit un grand nombre. Elle voit sa mère, et son grand désir est de la rejoindre. Elle dit que sa mère vient auprès d'elle. Et le professeur s'essuya les yeux, et garda le silence pendant quelques minutes. »

Un Comité de membres du clergé.

« Parlez-moi encore des étranges choses qu'elle fait. »

« Comment ! Mais on en remplirait un livre. Le malheur est, que si l'on imprimait tout cela personne ne voudrait y croire. J'ai raconté l'histoire de cette jeune fille à des centaines de personnes, elles ne font qu'en rire. J'en fis part au docteur Irénée Prime. Il se moqua de moi. Mais je l'amenai à Brooklyn pour voir Miss Mollie, il retourna chez lui convaincu, mais intrigué. A la séance suivante de la Chi Alpha, la Société secrète des membres du clergé de New-York, Prime, après avoir parlé de diverses choses, se mit à rire en disant : voulez-vous entendre une histoire invraisemblable ? Tous répondirent oui, et Prime se mit à leur raconter les faits concernant Mollie Fancher ; il avait à peine commencé que tous s'écrièrent : arrêtez, c'en est assez, c'en est trop !—Arrêtez-vous vous-mêmes ! Leur cria Prime, est-ce que je ne vous ai pas prévenus que j'allais vous raconter une histoire invraisemblable, et là-dessus il continua. Puis ils discutèrent longuement, et ils nommèrent un comité chargé de faire des investigations. Ce comité vint à Brooklyn, directement chez moi, et je leur lus de mon mémoire pendant une heure et demie, puis ils se rendirent chez Miss Mollie. Ils reportèrent à la Société que toutes les choses extraordinaires que Prime avait racontées étaient vraies, mais que c'était un cas au-dessus de leur entendement.

» Je ne peux blâmer le monde d'être incrédule ; cela dépasse toute croyance. Ainsi, le docteur...., plaisantait constamment le docteur Speir et moi-même, d'ajouter foi aux agissements de cette jeune fille, jusqu'à ce que je le prisse un jour avec moi pour la voir. Je vous garantis qu'elle ne fera aucun de ses miracles pendant que je serai là, disait-il, chemin faisant. Nous étions à peine assis, que le facteur de la poste signala sa présence en frappant sur la porte et Mrs Crosby, la tante de Mollie se rendit en bas pour prendre le message. C'est de mon amie une telle, dit Mollie, pendant que sa tante descendait les escaliers. Mrs Crosby revint avec la lettre, et Mollie commença à en lire le contenu. Prenez l'ardoise, dis-je à l'incrédule médecin, et Mollie vous dictera la lettre. Mrs Crosby la garda en main, le docteur prit l'ardoise, et Mollie commença à lui dicter la lettre. Elle ne la prit pas en main, et elle en était éloignée de plus de huit pieds. Après que le docteur eut rempli deux côtés de l'ardoise, Mollie pria Mrs Crosby d'ouvrir la lettre et de la lire à haute voix. C'est ce qu'elle fit, pendant que le docteur suivait ce qui se trouvait sur l'ardoise. La lettre était exactement telle que Mollie l'avait dictée. Le docteur retourna chez lui convaincu des merveilleux pouvoirs de cette jeune fille.

« Oui, » dit le professeur West, en terminant, « je voudrais voir une Commission d'hommes de science du pays faire des recherches suivies sur cet étrange phénomène. La fille est simplement un miracle. Elle dit qu'elle est un miracle, et je sais que c'est vrai. Le monde savant tout entier devrait s'occuper d'elle, et j'espère que ce temps viendra. »

(*A continuer.*)

L'ESPRIT FAMILIER DE MISS KATE COOK

Nous traduisons du *Spiritualist* du 1er mars 1878 le passage suivant :

«... Ayant assisté aux séances de Miss Cook régulièrement deux fois par semaine pendant les derniers dix mois, j'ai eu deux fois l'occasion de voir la forme de Lillie Gordon alors qu'elle se développait derrière le médium. Dans les deux cas la figure était découverte, je lui parlai et lui touchai les mains et les pieds.

» Me trouvant près de Miss Cook, et lui tenant les mains, j'ai vu en même temps la figure du médium et celle de l'Esprit et je remarquai que celle-ci était aussi blanche que le marbre. A une autre séance qui eut lieu chez moi il y a quinze jours, la forme matérialisée se dirigea du côté du révérend T. Colley, à quatre ou cinq pas du médium. Il saisit la main de l'Esprit, et conversa librement en même temps avec lui et le médium. Mardi dernier, étant assis près de Miss Cook et conversant avec elle, j'aperçus distinctement l'Esprit qui s'élevait du parquet, à ses pieds ; quand il fut entièrement développé, je demandai à l'Esprit de se rendre avec le médium près de la fenêtre.

Satisfaisant à mon désir, l'Esprit et le médium se dirigèrent ensemble du côté des fenêtres et se placèrent en face l'un de l'autre. Trop éloigné alors pour observer les deux figures, je demandai la permission de pouvoir m'approcher. Ayant reçu une réponse affirmative, je cherchai la place la plus convenable et la plus favorable à deux pas d'eux, et j'observai la forme entièrement matérialisée, donnant un baiser à Miss Cook, celle-ci parlant à Lillie. La forme disparut et reparut à plusieurs reprises. Miss Cook, étant fatiguée, s'assit sur le sopha qui était près d'elle ; Lillie tourna autour du sopha, se promena près de moi, me serra la main, m'imprima un baiser sur le front, et me souhaitant « une bonne nuit » retourna vers le médium et disparut... »

E. Rondi.

Dans une autre lettre insérée dans le *Spiritualist* du 8 mars, M. Rondi dit en outre :... « La même forme a, dans mon étude, mangé un morceau de gâteau et bu du vin d'abord seule près de moi ; ensuite appelant le médium hors du cabinet et tous deux se trouvant l'un près de l'autre, l'Esprit de Lillie Gordon prit un morceau de gâteau, le divisa, donna un morceau au médium et tous les deux le

mangèrent près de moi. Ayant demandé à l'Esprit « Où ira le gâteau et le vin ? » Lillie répondit : « Lorsque je m'en irai, toute chose sera absorbée dans l'atmosphère. »

Les phénomènes de matérialisation ci-dessus ont été attestés depuis par d'autres témoins tous honorables, sains d'esprit et nullement intéressés. Au nombre de ceux-ci nous citerons notamment M. Riko de La Haye, qui, en revenant d'une tournée spirite en Angleterre, écrit au *Spiritualist* du 9 août une lettre de souvenirs dont nous retenons le passage suivant qui a trait au même ordre de faits :

... « La plus remarquable de mes expériences fut celle que j'eus au milieu de la famille Cook. J'apprécie hautement la faveur de mon introduction au milieu de cet intérieur tranquille. Plusieurs preuves décisives m'ont donné la certitude que le médium, Miss Kate Cook, une innocente et aimable jeune fille, et l'Esprit Lillie Gordon, sont deux individualités bien distinctes. Lillie invita ma femme et moi dans le cabinet ; elle nous permit de toucher le médium ; elle parla pendant que je me trouvais devant elle à un pied de distance et me laissa toucher sa main, ses bras, ses cheveux ; elle m'écrivit une lettre sur mon propre papier et avec mon propre crayon, sous mes yeux et en pleine lumière ; elle me donna une mèche de ses cheveux (plus minces, plus beaux que ceux du médium) ainsi qu'un morceau de son voile. Elle fit sortir le médium, et pendant que Miss Cook se tenait debout, éveillée, et causait avec nous, l'Esprit Lillie, dans la même attitude, se mêla à notre conversation ; c'était merveilleux. Jamais je n'oublierai la famille Cook, ni Miss Kate, ni le céleste visiteur Lillie. »

Enfin, dans la *Revue spirite* de Paris de février, nous trouvons le procès-verbal d'une séance de matérialisation où, en présence de témoins, l'Esprit Lillie Gordon s'est laissé photographier en plein jour. M. Rondi, homme honorable et estimé, a joint à sa relation trois photographies de l'Esprit, que chacun peut voir au siége social de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.

NOUVELLES MANIFESTATIONS A PHILADELPHIE

(Traduit du *Spiritualist* du 28 mars.)

Monsieur l'Editeur, — parmi les nouvelles manifestations ayant un caractère particulier dans cette cité de Philadelphie, je veux mentionner le nouveau moyen de *contrôler* la médiumnité de M. William B. Powell, résidant actuellement North Eight-street, 422; il paraîtrait que c'est par l'intervention d'un groupe indien. Les anciens chefs de guerre « Tecumsch » et « Wyonia » sont annoncés comme les Esprits directeurs de ce groupe et auteurs de ces nouvelles et merveilleuses manifestations.

L'Esprit écrit par ce médium sur le papier et sur l'ardoise. Les marques sur le papier ressemblent à celles d'un crayon de plomb ; celles sur l'ardoise sont blanches comme l'écriture faite avec une touche, quoique le médium ne tienne en main et ne fasse usage ni de l'un ni de l'autre. Ses doigts se meuvent sur le papier ou l'ardoise, parfois en contact, et d'autres fois à distance, et une écriture claire et lisible est produite par une loi qui nous est inconnue. Elle apparaît quelquefois tout aussi lisiblement sur le côté intérieur d'une double ardoise fermée; lorsqu'il passe l'index sur le côté extérieur ; son doigt n'est pas toujours en contact avec la couverture. En ouvrant l'ardoise, nous trouvons où il n'y avait antérieurement qu'une surface immaculée, des mots lisiblement écrits et de courtes sentences.

On aperçoit le moment où M. Powell devient *entrancé*. Son regard est fixe ou à peu près ; il ne se produit aucun mouvement de la tête lorsqu'il est sous cette influence, sauf lorsque le « grognement » indien est bien imité. Lorsque l'écriture se produit, chaque mot se termine par cette espèce de grognement naturel aux indiens. Celui de Tecumsch est d'un ton bas, celui de Wyonia imite plutôt le ténor. La main droite est levée graduellement jusqu'au niveau de l'épaule, puis il ferme les doigts sauf un qui reste étendu et rigide, celui-ci est tenu dans cette position jusqu'à ce que toutes les personnes faisant partie du cercle l'aient touché ou pris dans leurs mains ; puis l'écriture commence.

Je vous envoie un spécimen d'écriture produite en pleine lumière du gaz, dans sa maison, en présence de témoins. Le papier était épinglé sur le mur, quelque temps avant que la question fût posée, et la réponse — « Moi. Oui » — fut écrite.

Pendant que le médium dirigeait son doigt vers le papier, il se trouvait à une distance de sept pieds du mur.

Plusieurs preuves plus étonnantes furent produites par écrit, sur l'ardoise, en ma présence, en réponse à des questions proposées pendant que M. Powell était *entrancé*.

Salomon W. Jewett, D. M.

Philadelphie, 9 février 1879.

UNE CURIEUSE MÉTHODE de PRODUIRE le SOMMEIL

(Traduit du *Spiritualist* du 28 mars.)

Le Dr Darwin établit qu'un homme placé sur une meule de moulin roulant rapidement tombe bientôt dans le sommeil, et le Dr Macnish fait observer que : « En se couchant à plat sur une meule de moulin pen-

dant qu'elle accomplit ses révolutions, le sommeil se fait bientôt sentir, et la mort sans souffrance en serait le résultat, si l'expérience était longtemps prolongée. » Sir John Sinclair dit que : « Le célèbre ingénieur Brindley vit souvent faire cette expérience : un homme s'étendait sur la grande meule d'un moulin et graduellement il tombait en sommeil par le mouvement de rotation, et avant même que la pierre n'eût acquis sa vitesse effective. »

Pourquoi la rotation du corps humain produit-elle cet effet ? Le Dr Herbert Mayo avance que « la pression sur le cerveau et la stupeur, seraient les conséquences naturelles physiques et physiologiques d'une telle expérience. »

Il peut y avoir une autre cause. Avec chaque demi-rotation, le magnétisme de la terre agirait avec les pôles opposés sur le diamagnétique corps humain. Ces renversements momentanés d'une force physique peuvent, d'une manière inconnue, entrer dans le résultat. Lord Lindsay pourrait résoudre ce point en plaçant un homme longitudinalement entre les pôles mobiles de sa machine électro-magnétique, et en produisant des renversements momentanés dans un faible courant électrique envoyé à travers ses hélices. Si l'homme immobile tombe alors dans le sommeil, cela prouverait que la rotation du corps humain n'a rien de commun avec le résultat, et que l'effet est dû à des pulsations magnétiques.

Les voyageurs dans les contrées étrangères sont rarement des psychologues et pour cette raison des faits intéressants sont constamment perdus pour le monde. Ne se pourrait-il pas que les derviches danseurs fussent jetés dans un état de crise par leurs rotations corporelles, et qu'il y aurait par conséquent une certaine philosophie dans leur fantastique méthode de dévotion ? Aucun observateur européen n'a probablement pris la peine de s'assurer de ce fait.

BIBLIOGRAPHIE.

Quelques pensées *de l'Esprit frappeur, fables, contes, sonnets, etc.;* seconde édition, revue et augmentée.

Nous avons reçu une nouvelle édition des poésies de *l'Esprit frappeur de Carcassonne*, obtenues par M. Jaubert, Vice-Président du Tribunal civil de cette ville.

M. Jaubert est un vétéran du spiritisme et déjà nous avons eu la bonne fortune de recevoir de lui plusieurs de ces charmantes poésies qu'il obtient par la typtologie, et que nous avons fait connaître à nos lecteurs.

Nous nous plaisons à rappeler ici un fait étrange et unique dans les annales littéraires et philosophiques, c'est que le 3 mai 1863, *l'académie des jeux floraux*, de Toulouse, couronnait sans en soupçonner l'origine, deux fables de *l'Esprit frappeur* présentées par M. Jaubert.

Ces fables intitulées : *Le Lion et le Corbeau, et l'Os à ronger*, ont été publiées dans *le Messager*.

NOUVELLES.

M. L. Noel, dans *la Gazette* de Bruxelles, rend compte dans les numéros des 13 et 14 juin, d'une visite qu'il a faite à Louise Lateau. Il résume ses impressions par les réflexions suivantes :

« Une malheureuse souffre et se meurt d'une maladie connue, classée et parfaitement guérissable.

» D'un autre côté, les dons pieux affluent, une église splendide sort de terre, se décore et se meuble avec un luxe inusité. Après la mort de la malade, qui est imminente, et sa béatification — son tombeau — déjà préparé — va devenir un but de pélerinages continuels et une source intarissable de revenus. Tout cela d'ailleurs est prévu et les mesures sont déjà prises... Il est clair que le drainage des capitaux va s'opérer sur le plus grand pied...

» Ce sera la moralité finale du miracle de Bois-d'Haine. »

***

Arsène Houssaye, le chroniqueur mondain de tant d'aventures fantaisistes, le spirituel érudit qui semble avoir glané l'histoire du dix-huitième siècle sur le seuil même des boudoirs et au fond des ruelles de l'époque, qu'il a si bien comprise et dépeinte, vient de publier chez Calmann Levy de Paris un livre intitulé :

Les destinées de l'âme, où il traite les questions les plus hautes de la morale philosophique et religieuse. Voici la nomenclature des chapitres qui composent ce volume :

La Recherche de l'inconnu, l'Histoire de l'âme, les Sciences occultes, les Hallucinés, les Poètes et les Philanthropes, les Athées, la Science, le Tombeau, l'Immortalité de l'âme.

***

Le révérend M. Flower, pasteur de l'église chrétienne d'Alliance, Ohio, et éditeur de l'*Independent Age*, s'est déclaré franchement spiritualiste ; les deux tiers des membres de son église l'ont suivi ; ils s'intitulent eux-mêmes des spiritualistes chrétiens.

***

M. Henry Kidde, inspecteur général des écoles publiques de New-York, vient également de se proclamer spiritualiste en faisant paraître un fort volume intitulé : « Spirit-Communications, » obtenu médianimiquement par deux de ses enfants, une fille de vingt ans et un garçon de douze.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 15 JUILLET 1879. — Nº 2

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Le jugement dernier. — Nécessité de la conciliation entre la théologie et la science. — Le cas extraordinaire de Miss Fancher. — Note sur le phénomène de la sueur sanglante. — Inhumations précipitées. — Prix Guérin. — Nouvelles.

LE JUGEMENT DERNIER

Le jugement dernier n'est pas une invention chimérique de quelques cerveaux hallucinés ou de quelques intéressés qui voudraient à leur gré soulever ou calmer des terreurs, selon qu'on se montre plus ou moins réfractaire à leurs enseignements. L'idée du jugement divin est innée dans la conscience des peuples-hommes, car il faut distinguer entre les peuples-hommes et les peuples-enfants. On a soutenu que certaines populations sauvages sont totalement dépourvues de l'idée de Dieu ; ceci n'est juste qu'à la surface ; elles ont des idoles ou des amulettes auxquelles elles attribuent un pouvoir qu'instinctivement elles considèrent comme très-grand. Or, comme ce pouvoir est invisible, il faut nécessairement qu'il ait pour elles un caractère extra-humain, un caractère surhumain, puisque, en ayant recours à lui, ces hommes-enfants reconnaissent sa supériorité nécessaire.

« Mais ils brisent ces objets de leurs respects si leurs demandes ne sont pas exaucées » absolument comme des hommes qui se croient très-civilisés, qui se disent croyants et le sont peut-être mais mal, blasphèment Dieu à la moindre contrariété qu'ils éprouvent ; ils l'accusent d'injustice et de partialité, comme ils feraient d'un protecteur humain qui, après leur avoir promis une faveur, la ferait accorder à un autre. Dans ce blasphémateur civilisé ne reconnaissez-vous pas le sauvage qui brise les fétiches récalcitrants à ses volontés ? La malheureuse habitude que l'on a de comparer sans cesse Dieu aux hommes, habitude nécessaire peut-être dans les temps où la conception humaine ne pouvait pas s'élever à une certaine hauteur morale, a fait qu'on a souvent prêté à la justice même tous les défauts du caprice et de la faveur ; on a dit assez de fois que ces erreurs choquantes ont été la principale cause de certaines impiétés humaines pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici.

L'idée d'une puissance occulte en dehors forcément de l'action matérielle humaine est un acheminement vers la foi raisonnée ; la superstition est le crépuscule de la religion vraie, elle la précède et la suit dans la marche ascendante et descendante des mondes ; c'est l'époque où une humanité en enfance les habite, soit avant que les hommes virils aient fait leur entrée, soit après qu'ils sont partis pour aller occuper des mondes plus élevés. L'incrédulité absolue, si toutefois elle existe, c'est la nuit complète ; le scepticisme soi-disant athée, c'est la colère froide ou rageuse contre Dieu ou plutôt contre le prêtre usurpateur qui a pris sa place et, effrontément, s'est permis de parler en son nom. Mais l'incrédulité tombe, le scepticisme se dissipe ; le cœur humain a besoin de s'appuyer sur quelque chose de moins fragile que l'humanité. L'impuissance humaine est trop évidente pour tout homme qui raisonne, pour qu'il puisse s'appuyer exclusivement sur elle.

Il est des moments où, tout secours humain venant à faire défaut, devenant même impossible, l'homme est obligé de s'adresser à cet inconnu qui remplit les uns d'espérance et glace les autres de terreur. Ces moments se renouvellent souvent dans la vie, et ceux qui savent observer les phénomènes qui se produisent alors en eux, comprennent parfaitement qu'en dehors et au-dessus de l'humanité il y a quelque chose de puissant et de secourable,

d'intelligent et de juste. C'est le médecin invisible qui guérit le malade lorsque le médecin en chair et en os l'abandonne ; c'est le consolateur intime qui illumine l'âme chargée des soucis les plus mortels d'un rayon de bonheur et d'espérance ; c'est Dieu ou quelque chose de Dieu.

Il y a là un phénomène, production directe de sa justice et de sa bonté ; les aveugles qui le nient donneraient à penser qu'ils n'ont jamais ressenti un de ces mouvements de joie intérieure qui prouvent que le juge suprême n'a pas trop à reprendre aux actes de son justiciable, que le Père Céleste est à peu près content des œuvres de son enfant. Eh bien ! Cela n'est pas ; chacun, suivant la somme de sensibilité acquise, reçoit ces joies intimes que rien au monde ne peut égaler ; aucun n'échappe à ce jugement interrompu prononcé par une magistrature suprême et infaillible, par ce tribunal mystérieux qu'on nomme la conscience. On a dit souvent ce qu'est la conscience, mais le spiritisme seul peut le dire avec compétence et autorité, car seul il tient compte des forces de la nature morale, seule il les constate et les définit. Les hommes entre eux sont souvent, pour ainsi parler, la conscience les uns des autres, ou plutôt ils se réveillent mutuellement touchant les choses de la conscience. La présence des personnes rappelle les faits et ce souvenir amène presque toujours une joie ou une tristesse, un contentement ou un remords.

Ces jugements successifs de tous les jours et de toutes les heures constituent les degrés par lesquels l'homme gravit l'âpre pente qui le conduit vers sa destinée heureuse : à défaut de personnes vivantes, ceux qui le furent, les Esprits, apportent au cœur de l'homme le souvenir heureux ou fâcheux de ses actions, afin que par des actes nouveaux ou tout au moins des pensées nouvelles, il augmente en lui ce qu'il y a d'heureux en effaçant les souvenirs qui font souffrir. C'est un jugement et en même temps un traitement ; une peine et un remède curatif, comme il arrive souvent dans les maladies physiques ; mais ici la guérison est infaillible, l'acquittement final est certain.

Ces jugements donc, loin de faire trembler ceux qui en sont l'objet, doivent au contraire les attirer et exciter leur émulation ; ce sont des examens à passer, des grades à conquérir, des concours dans lesquels chacun tient la place que lui ont value ses travaux antérieurs. Voilà une chose que tout le monde peut comprendre aujourd'hui, car l'exposition de ces faits est une représentation exacte de la justice. La vie n'est plus une charge sans compensation ou suivie de chances terribles, elle est un moyen de parvenir, une classe à faire dans cette Université qui n'a pas de bornes, où il n'existe ni faveurs ni passe-droits, où les injustices apparentes sont faites de la moëlle même de la plus saine des justices.

Cette justice qui d'elle-même s'exerce constamment en faveur ou à l'encontre de ceux qui l'ont mérité, s'exerce aussi de la même manière au moment des grandes migrations, des vastes et profonds changements qui à certaines époques décisives s'opèrent dans les humanités. Chacun s'élève vers les mondes supérieurs, s'abaisse vers les inférieurs si le milieu dans lequel il se trouve s'élève trop par rapport à lui, ou reste dans ce même milieu suivant les mérites acquis. Il y a des juges sans doute envoyés de Dieu, des juges incorruptibles qui constatent l'état de tous les membres de l'humanité sans exception, car ce jugement n'est autre chose que la constatation d'un fait positif de la plus ou moins grande élévation de l'être.

En présence de cet examen impartial des mérites de tous, il n'y a point de distinction entre les hommes et les Esprits ; aussi Jésus doit-il venir pour « juger les vivants et les morts, » c'est-à-dire pour constater les qualités de chacun et reconnaître la diversité de leurs droits. Ce n'est pas par des paroles flatteuses, par des dévotions remplies de bruit et d'ostentation dont il n'a que faire, que ceux qui ont abandonné la vraie voie de la conscience en déployant un zèle intempestif et souvent mensonger, pourront obtenir ce qu'ils ne craignent pas d'appeler sa faveur. Le salut gratuit dont on parle tant, foulant ainsi aux pieds tous les principes de la justice la plus élémentaire, n'existe pas ; il n'y a de salut véritable que celui que l'on conquiert soi-même par des bonnes œuvres, pures autant que possible de tout intérêt personnel ; et il faut bien se garder, si l'on ne veut pas éprouver les plus amères déceptions, de mettre au rang des bonnes œuvres les vaines pratiques qui n'ont aucune utilité pour l'humanité ; le bien du prochain doit être la pensée dominante de quiconque veut être « sauvé. »

Christ ne dira pas : « Je vous condamne » ou bien : « Je vous absous, » mais il dira : « Je vous avais apporté une idée, une idée fraternelle, détachée de la loi d'éternelle justice. Cette idée qui contient en germe tous les progrès de toute la nature, puisqu'elle pousse l'homme à faire tout ce qui peut être utile à ses frères, à s'instruire par conséquent pour se rendre de plus en plus utile, à creuser la nature pour lui arracher ses secrets les plus précieux et les plus cachés ; cette idée a été méconnue, jetée pour ainsi dire dans un creuset rempli d'un alliage impur qui la défigure complètement : le travail matériel, intellectuel ou moral en vue du bien de tous, voilà le seul culte digne du Père et de ses adorateurs sincères. Certes qu'on se réunisse et qu'on prie ! La prière est bonne pour

le cœur, mais elle devient bientôt stérile si elle n'apporte chaque jour avec elle quelque nouvel enseignement. Qu'amassez-vous si vous amassez toujours la même chose ? Quel chemin parcourez-vous si vous ne sortez jamais du cercle séculaire de votre routine ? N'y a-t-il donc rien à apprendre dans les vérités éternelles ? Etes-vous donc omniscients que vous n'avez plus autre chose à faire que de répéter sans cesse les mêmes choses, les mêmes paroles ? Quittez les livres anciens pour prendre les livres nouveaux.

» Dieu inspire qui il veut et il ne vous appartient pas de lui demander compte de ses préférences ; il met souvent la vérité dans la bouche des pécheurs, tandis qu'il laisse se plonger dans l'erreur ceux qui ont la prétention de se croire plus parfaits que les autres. Quand les hommes qui se disent ses ministres se mettent au service des passions haineuses, ce n'est plus chez eux qu'il faut chercher la vérité. Loin de vous laisser effrayer par les nouveautés, étudiez-les avec amour et tachez de les comprendre, car seules elles peuvent vous tirer de l'impasse où vous vous êtes enfermés par votre faute. La charité seule ouvre la porte de toutes les prisons, fait tomber toutes les chaînes, qu'elles soient de fer ou d'or.

» O vous qui vous dites de bonne foi les ministres du Très-Haut, quittez vos vêtements dorés et tout cet attirail somptueux qui vous fait ressembler à tout autre chose qu'à d'humbles missionnaires de l'Evangile ; cette réforme ne saurait être que très-profitable à l'exercice de la charité matérielle et morale ; rompez avec tout ce qui est inutile à la foi et à l'amour du prochain ! »

Cette voix qui se fait entendre en pensées dans tous les cœurs que l'ambition, l'amour du pouvoir et la pratique de l'injustice n'ont point faussés, est la voix même de Jésus ; ces paroles sont la préface nécessaire du jugement qui sera rendu quand l'heure aura sonné, car on le sait, il y a un répit dont tous peuvent et doivent profiter. Il ne s'agit plus de s'appuyer sur des opinions toutes faites et d'accepter sans examen des croyances imposées ; nul ne peut se reposer sur d'autres du soin de son salut. Pour être « sauvé , » il faut savoir et agir, car l'action découle naturellement de connaissances acquises. Dès qu'on sait on agit, car on ne veut pas rester un membre inutile de la grande famille ; étudier les questions qui se rattachent le plus à la destinée humaine, se faire de cette destinée une idée tellement satisfaisante que l'on ne puisse rien imaginer de meilleur et de plus parfait comme justice et comme logique, faire part aux autres des trésors ainsi découverts, voilà le moyen de paraître sans effroi à ces assises universelles qu'on a nommées le jugement dernier.

Certes le grand Juge, « le Fils de l'homme , » y viendra, porté sur les nuées, *avec une grande puissance et une grande majesté ;* mais qu'on ne s'attende pas à le voir des yeux corporels, ni assis sur un trône, ni portant au front une couronne d'or et de pierreries ; tous ses hochets sont tout au plus à la hauteur de l'enfance ignorante ou de l'orgueil humain qui fait descendre l'homme de sa dignité réelle. Il y viendra avec cette puissance fluidique encore inconnue de la terre, acquise par des travaux innombrables bien plus de mille fois séculaires, avec cette majesté sereine et divine que donne la conscience des bienfaits partout répandus. C'est à conquérir par le bien et par l'étude une enveloppe périspritale qui puisse être quelque peu en harmonie avec celle de l'Envoyé divin que tous doivent s'attacher. On a le temps, si l'on veut bien prêter l'oreille aux voix des Esprits qui de toutes parts se font entendre ; avec de la bonne volonté, de l'étude et de la charité, on se fera une « robe nuptiale » qui donnera accès à la table du Père de famille et permettra d'attendre avec confiance « le jugement dernier. »

Un collaborateur spirituel.

Nécessité de la conciliation entre la théologie et la science.

(Suite.)

A toutes ces théories désespérantes et ne laissant que le vide dans les âmes, vient enfin succéder l'action purifiante et salutaire de l'Evangile; malheureusement les théologiens n'étudiaient pas les sciences et ils repoussaient systématiquement toutes les hypothèses scientifiques aujourd'hui démontrées. D'ailleurs, courbés sous le joug, pouvaient-ils se faire à l'idée d'une science indépendante et rationnelle.

D'ailleurs aussi, pendant des siècles, la science a été si mal enseignée ! Elle prêtait son concours à l'enseignement théologique ; elle enracinait dans les esprits trompés et ignorants, toutes les erreurs, toutes les turpitudes, toutes les doctrines mensongères des théologiens, et a amené cette alliance néfaste du pouvoir civil et du pouvoir clérical, source de tant de crimes et de tant d'horreurs que voudraient encore faire revivre les tyrans de la pensée humaine !

Aristote a exercé une funeste influence ; il a mis continuellement les mots à la place des choses ; il a préconisé l'induction sans la mettre en pratique et déduisait à chaque instant le particulier du général.

Il a prétendu déterminer le nombre des espèces animales ; affirmé que les battements du cœur n'existaient que dans l'homme, soutenu que le côté

gauche du corps était moins chaud que le côté droit, que l'homme avait plus de dents que la femme, qu'il existait un espace vide à la partie postérieure de la tête humaine et tant d'autres erreurs grossières dont l'observation la plus élémentaire l'aurait préservé ; et il était à la tête des savants du moyen-âge ; il faisait autorité ; il ne faut donc pas s'étonner de tant de vertige et de crétinisation.

Cependant, à partir du moyen-âge même, ce sont les arabes et surtout les maures qui ont rallumé le flambeau de la science libre et méthodique. Leurs savants ont fait progresser les sciences, au moyen du principe d'observation dégagé de toute préoccupation théologique ; et dans notre histoire contemporaine, les sciences aussi n'ont fait de progrès que dans les esprits s'émancipant de l'autorité traditionnelle. Ajoutons que les progrès ont dépassé tous ceux légués par l'antiquité et le moyen-âge. Cependant toutes ces grandes découvertes qui sont la résultante d'affirmations toujours plus ou moins hypothétiques et restreintes d'ailleurs qu'elles sont à la matière, n'en démontrent pas moins aussi que cette matière ne résoud pas la question et que d'elle ne peuvent certainement sortir ni la vie, ni la pensée. On n'a jamais pu fournir la preuve expérimentale suffisante d'organismes vivants sans vie, organisés, préexistants.

Nous n'avons que la réalité du monde extérieur et ce que nos sens peuvent aussi nous démontrer, ce qui ne constitue pas un fait premier, mais une conclusion. Nous avons les signes d'une réalité extérieure, mais nous ne pouvons pas sonder la nature réelle.

De quelque manière qu'on s'y prenne, de quelque point de vue que l'on parte, on aboutit fatalement au mystère ; et quelle que soit la nature des connaissances scientifiques, elles ne peuvent détruire et ne détruiront jamais le fait, que nous sommes incapables de passer logiquement de l'homme objet à l'homme sujet, du système nerveux et de ses modifications aux phénomènes parallèles de la sensation et de la pensée.

Notre intelligence manque de la faculté qui lui serait nécessaire pour saisir la connexion entre les deux ordres de faits, d'autant plus qu'on est forcé d'admettre qu'il y a dans l'homme d'autres facultés qu'on ne peut pas non plus expliquer, par exemple : l'intelligence par l'accumulation d'expériences, l'amour antérieur à toute expérience, le respect, l'admiration, le sens du beau dans la nature et les arts, mais surtout le sentiment religieux, antérieur à toute histoire et qui a droit à une réponse que les sciences ne donnent pas.

Nous devons donc conclure que les sciences morales sont tout-à-fait indépendantes des sciences physiques, et que la matière et l'esprit sont des êtres complètement différents.

Cependant sur beaucoup de points la religion et la science ne sont pas d'accord ; cette anomalie ne trouble pas seulement les consciences, ne fait pas seulement les incrédules, elle a ses dangers et peut entraîner l'humanité dans des malheurs inextricables.

Il y a donc nécessité pour faire cesser le conflit de la science et de la foi, de s'entendre sur le terrain de la conciliation. Il faudrait pour cela se pénétrer de tolérance et de charité, d'honnêteté et de bonne foi, dans l'étude et la recherche de la vérité.

Cette tâche incombe à des esprits généreux, animés de l'amour de Dieu et du prochain, mais comme nous l'avons dit, jamais, non jamais l'Eglise romaine ne consentira à donner son adhésion et son concours à pareille tâche.

Cette Eglise est nécessairement exclusive ; elle prétend posséder la vérité absolue, et dit que sous peine d'anathème et de damnation éternelle, on ne peut ajouter ou retrancher un seul iota de la Bible qu'elle déclare être la parole de Dieu, bien que je suis à me demander encore où, quand et comment Dieu a parlé.

Consentir à étudier, à mettre d'accord la science et la Bible, à rechercher la vérité, mais ce serait avouer qu'elle ne la possède pas ; elle ne fera pas cet aveu ; elle se suiciderait ; elle ne vit que des abus, des erreurs et des falsifications que renferme la Bible, ce serait trop lui demander que de renoncer à ce qui fait son autorité, sa puissance et sa richesse. Son chef s'arrogeant le droit de représenter Dieu sur terre ne peut pas s'exposer à un jugement qui le déclarerait déchu de ses droits et de ses prérogatives ; il persistera à se dire et à vouloir rester infaillible, plutôt la guerre et des flots de sang que d'accepter la moindre concession. Je l'ai dit tout d'abord, la conciliation ne pourra se faire que par les peuples eux-mêmes qui secoueront le joug et rentreront dans leurs droits imprescriptibles.

Les prêtres après tout sont logiques ; la religion n'étant pour eux qu'un moyen, ils ne peuvent pas se dessaisir volontairement de ce puissant véhicule qui les rend les maîtres absolus.

Et voilà pourquoi ils ne permettront pas qu'on leur enlève une seule pierre de leur édifice monstrueux ; et voilà pourquoi ils ne peuvent pas admettre les manifestations spirites, puisqu'elles sont en contradiction avec leur orthodoxie. Ils ont donc raison à leur point de vue, mais ils savent bien que la doctrine chrétienne des premiers siècles a été étouffée par eux, précisément parce qu'elle était sainte et vivifiante, parce qu'elle s'accordait

avec la doctrine du spiritisme, son meilleur auxiliaire.

Les prêtres savent bien que la doctrine du Christ les condamne et les flétrit, et que le christianisme qui va au cœur de l'homme et lui procure joies et consolations, n'a rien de commun avec le romanisme qui s'efforce vainement d'établir son certificat d'origine, alors que ses principes et ses tendances n'en sont plus qu'un tronc pourri qui ne peut vivre que dans les ténèbres de l'ignorance, et qui se meurt à la lumière de l'instruction, de la liberté et d'une conscience pure et éclairée.

J'aurai occasion, si Dieu me le permet, de vous établir, en divers articles, le parallèle entre le christianisme et le romanisme.

Vous comprendrez mieux pourquoi les prêtres romains sont hostiles aux manifestations spirites ; et pourquoi ils se refuseront à corriger les Bibles, à mettre la théologie d'accord avec la science, la raison et la conscience.

C'est aux chrétiens et surtout aux chrétiens spirites que je dis en terminant : travaillez avec énergie et persévérance à l'avancement du règne de Dieu par la diffusion de l'instruction, la recherche de la vérité, le développement du sentiment religieux, l'affranchissement de l'humanité, la satisfaction du devoir accompli.

Nous avons tous une tâche à remplir au nom de la fraternité humaine ; celle de concilier la science, la religion, la raison et la conscience ; n'oublions pas que malgré les fables ou les faits étrangers, prétendument historiques, qui en sont des superfétations inutiles, ou trop souvent de mauvaise odeur; malgré les erreurs et les falsifications, les fausses traductions et les fausses interprétations, la Bible n'en restera pas moins le livre par excellence, dont le point de départ a été l'amour d'un Dieu unique, Créateur et Père de tous les hommes, et au temps dit, se complétant par l'amour du prochain comme soi-même. La Bible restera pour tous les siècles le livre de la bonne nouvelle et l'expression révélatrice du sentiment religieux inné dans la conscience humaine ; mais l'Evangile surtout, scellé du sceau divin, mettant en lumière l'immortalité de l'âme et le progrès humain par le travail, continuera son œuvre de moralisation et de civilisation ; il ne cessera pas d'être le seul guide certain, le moyen infaillible de s'instruire, de s'édifier et de trouver sa voie dans la voie prêchée et pratiquée par Celui qui s'est sacrifié, par amour et par charité pour laisser un exemple à tous les âges, car la grande figure du Christ illuminera toujours le monde, et quelle que soit l'opinion que se font de sa double nature les hommes de toutes nuances, il n'en restera pas moins, à tous égards, le Sauveur du monde.

(*Fin.*) L.-N. de Meckenheim.

LE CAS EXTRAORDINAIRE DE MISS FANCHER

DE BROOKLYN.

(Suite).

Témoignage de Médecins.

Dès le commencement, le Dr R. Fleet Speir, de Montagne-street, 162, Brooklyn, a été le médecin de Miss Fancher. Il a surveillé son cas avec une vigilance qui ne s'est jamais démentie, et a fait un mémoire complet de chaque symptôme et de tout changement. Après qu'elle eût déclaré qu'elle ne pouvait prendre la nourriture, qu'elle en était dégoûtée et que cela lui donnait des nausées, il l'alimenta au moyen d'un tube en argent. Quand elle était morte en apparence, sans pouls, sans respiration, sans chaleur, il l'opéra et la fit revenir à elle. Il connaît sa merveilleuse condition physiologique et les singuliers phénomènes qu'elle produit. Un jour il reçut de ce curieux malade, l'avertissement qu'une tentative de vol serait faite chez lui. Il n'y fit pas beaucoup d'attention, mais le lendemain quelqu'un entra dans sa maison et lui déroba une boîte de valeur contenant des instruments de chirurgie. Dès qu'il mettait la main à la sonnette de la porte, Miss Fancher disait presque invariablement : « Tante, descendez, je vous prie, pour laisser entrer le docteur. » Une ou deux fois il s'était arrêté sur le palier de l'escalier, parce qu'un autre visiteur entrait dans la chambre avec Mrs Crosby. Miss Fancher, après avoir salué le nouveau venu, avait dit : « Pourquoi le docteur reste-t-il dehors ? Priez-le d'entrer. » Elle pressentait la présence du docteur dans son voisinage et elle annonçait lorsqu'il quittait sa demeure, à un mille de là, pour venir la voir.

Le Dr Speir a amené auprès de Miss Fancher les docteurs Mitchell, Kissam, Crane, Ormiston, et plusieurs autres des meilleurs médecins connus de Brooklyn.

C'est le docteur Speir qui, au commencement de la maladie de Miss Fancher, s'assura si elle prenait quelque nourriture, en lui administrant à l'improviste de l'émétique. La drogue lui fit beaucoup de mal, mais le résultat prouva que l'estomac était vide. La nature de la médecine était bien connue de Miss Fancher, quoiqu'on la lui eût soigneusement cachée. Ceci se passait avant qu'elle tombât dans l'état rigide qui dura neuf ans. Lorsqu'elle quitta cette dernière condition, il y a trois ans environ, la mémoire de tout ce qui s'était passé pendant les neuf années lui faisait défaut ; elle se rappelait seulement des incidents survenus pendant les années antérieures. Aussi, neuf ans et demi après avoir fait cette expérience, lorsque le docteur Speir entra dans la chambre de Miss Fancher, celle-ci le reçut-elle en lui disant : « Vous croyiez que je ne savais pas pourquoi vous m'avez donné cette médecine, mais je le savais parfaitement. Vous vouliez vous assurer s'il y avait de la nourriture dans mon estomac et vous avez appris qu'il n'y en avait pas. Cela m'a rendue bien malade. Vous ne recommencerez plus si vous le voulez bien ? »

On a demandé au Dr Speir : « Est-ce que Mollie Fancher vous a prévenu que vous étiez sur le point d'être volé, et le jour après vous êtes-vous aperçu que le vol avait eu lieu ? »

« Oui. »

« Connaissez-vous d'elle d'autres choses extraordinaires ? »

« J'en connais. »

« Croyez-vous à la possibilité d'une fraude ? »

« Je n'ai jamais rencontré la moindre trace de fraude et je ne la soupçonne pas d'en commettre. Je suis convaincu qu'il n'y a eu aucune tromperie. D'ailleurs je vous prie de croire que je ne suis nullement croyant quant aux choses surnaturelles. Je pense qu'il doit y avoir une explication pour tout ce qui arrive sur la terre, peut-être le monde n'est-il pas assez éclairé pour comprendre ces choses à présent, mais ce n'est qu'une question de temps. »

« Est-il vrai que Miss Fancher soit restée pendant plusieurs heures dans un état semblable à la mort, sans pouls et sans respiration ? »

« En effet, son état a été, je peux le dire, très-remarquable. Mais je regarde le cas de Miss Fancher comme un secret professionnel. Elle désire que je n'en parle pas, et je dois respecter et suivre ses dispositions. »

« Est-il vrai qu'elle n'a pris aucune nourriture pendant ces treize années de crise ? »

« Non ; je ne puis affirmer qu'elle n'en ait pas pris. Je n'ai pas été constamment auprès d'elle pendant treize ans ; elle pourrait avoir pris de la nourriture en mon absence. Ses amis ont usé de tous les expédients pour lui en faire prendre. La nourriture lui a été administrée de force et des moyens artificiels ont été employés pour l'amener jusque dans l'estomac. Néanmoins la quantité en tout doit avoir été excessivement minime. »

« Vous avez considéré le cas comme d'une importance tellement exceptionnelle que vous avez amené beaucoup de médecins pour la voir ? »

« C'est vrai, l'état de Miss Fancher a excité une très-grande attention. J'ai reçu des lettres de loin et de près, et les journaux médicaux m'ont demandé des renseignements à sujet. » (*A continuer.*)

Note sur le phénomène de la sueur sanglante

(Traduit du *Spiritualist* du 24 janvier)

Dans l'Evangile de St-Luc, chapitre XXII, verset 44, il est dit que Jésus « étant en agonie, priait plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant en terre. »

Ce phénomène de la sueur sanglante paraît être lié à la médiumnité, et à la pratique des pouvoirs occultes de l'esprit humain, car il est relaté dans *l'histoire de l'expédition russe au Pôle Nord* par le baron Wrangel, que son compagnon Matjuschkin eut un jour une très-curieuse séance avec un schaman (sorcier de la Sibérie) et sa fille. Lorsque le père commença ses opérations magiques accoutumées pour se mettre dans un état somnambulique ou d'extase, il apparut subitement sur la figure de la fille une sueur sanguine, *pareille à celle qu'on voit ordinairement avec les schamans dans leurs crises extatiques*, et elle tomba insensible sur le sol. Sur ce, Matjuschkin fit sortir le schaman de la hutte, lequel continua sur la neige ses danses extatiques et sauvages accompagnées de mouvements convulsifs. La fille se leva ensuite, dansa autour de la hutte exactement comme les schamans, parla et chanta des mots incompréhensibles, puis s'endormit d'un profond sommeil. En s'éveillant elle ignorait complètement tout ce qui venait de se passer.

Matjuschkin, qui s'enquit de sa personne, assura qu'elle était si sensible que généralement lorsqu'elle assistait aux conjurations d'un schaman, elle tombait elle-même dans un état extatique, pendant lequel elle était vraiment capable de répondre à des questions concernant l'avenir, les lieux éloignés, les événements et les peuples inconnus d'elle, ainsi que de parler et chanter dans des langues qui lui étaient étrangères.

Ce phénomène de la sueur sanglante fut remarqué aussi dans la chaumière de Dorothée Bisser, une extatique et stigmatisée, de Gendrigen, dans les Pays-Bas. Elle était née en 1820, et dans sa jeunesse elle était très-délicate et hystérique ; elle augmentait continuellement la sévérité de ses pratiques ascétiques, au moyen de très-ferventes prières (agonia) et de jeûnes rigoureux, jusqu'à ce que, à la longue, apparût autour de son front un cercle sanglant, et des stigmates aux mains, aux pieds et à la poitrine ; tout ceci accompagné de violents maux de tête et de *transpiration sanguine en différentes parties du corps.* Elle affirmait qu'un enfant blanc lui apparaissait dans l'état somnambulique et lui annonçait huit ou quatorze jours d'avance quand les stigmates commenceraient à saigner.

Le docteur Wetscher et le prêtre du village examinèrent ce cas en prenant toutes les précautions pour ne pas être trompés, jusqu'à cacheter les mains, et ils affirmèrent l'impossibilité de toute fraude.

Il semble résulter de la narration de St-Luc que Jésus aussi, pendant son agonie (*agonia*, tendance ou combat), dans le jardin de Gethsemanie, était passé dans cet état extatique pendant lequel il fut sujet à ce curieux phénomène de la sueur sanglante.

Il serait très-intéressant de pouvoir observer ce phénomène plus exactement et de le soumettre à des investigations scientifiques. A. J. C.

Lucerne, Suisse, janvier 1879.

INHUMATIONS PRÉCIPITÉES

Le mode d'inhumation en usage, bien qu'entouré de précautions dans les grands centres où existent des médecins vérificateurs des décès, provoque encore des inquiétudes, souvent hélas ! Trop motivées. Ainsi on écrit au *Cincinnati Enquirer*, de Freelansville, Indiana : ce qu'on considère comme un remarquable cas de léthargie est arrivé ici dernièrement. La victime est Mᵉˡˡᵉ Flora Feihleman, la fille d'un fermier aisé, qui demeure près de cette place.

Voici les faits. Mᵉˡˡᵉ Feihleman, dont la famille est catholique, revint de l'école de Notre-Dame, Indiana, en décembre dernier. Depuis son retour elle fut constamment malade, et quoique soignée par les meilleurs médecins du voisinage, elle mourut le lundi 3 mars, du moins selon toutes les apparences. Comme Mᵉˡˡᵉ Feihleman était enfant unique, elle dut probablement à cette circonstance de ne pas être enterrée immédiatement. On résolut de garder le corps jusqu'à l'arrivée de quelques

parents de l'Ohio, ce qui retarda les funérailles jusqu'au 8 mars, à deux heures de l'après-midi.

En ce moment les parents et les amis vinrent jeter un dernier regard sur le corps ; restée la dernière, la mère se pencha encore une fois sur les restes de son enfant, lorsque soudain elle jeta un cri et déclara qu'elle avait aperçu un mouvement dans les paupières. Le père et d'autres amis essayèrent immédiatement de l'éloigner de la chambre mortuaire, lorsque, à la grande surprise de tous, le corps se dressa subitement dans le cercueil. Ceux qui assistèrent à cette scène disent que Mlle Feihleman jeta autour d'elle un regard vague et surpris, puis qu'elle retomba comme épuisée. On s'empressa de la placer sur un lit, mais ce ne fut que trois heures après qu'elle fut assez consciente pour se rendre compte de sa position. La période qu'elle a passée en léthargie n'existe pas pour elle car elle ne se rappelle rien. Les parents sont dans la jubilation, et le cas fait le sujet de toutes les conversations du voisinage. (Du *Spiritualist.*)

*
* *

Voici un autre cas de l'éthargie qui a eu un dénouement moins heureux. Il a été publié au commencement de mai par plusieurs feuilles belges, dans les termes suivants :

— *Enterré vivant !* On raconte en ce moment de Pittsburg à Titusville (Pensylvanie) une horrible histoire qui serait arrivée à Triumph, petite localité située à quelques milles de Tidionte. Un homme y mourut, il y a quelques jours. Après trois jours d'exposition, on l'enterra.

Quelques quarante-huit heures après l'inhumation, plusieurs personnes se rappelèrent qu'une sœur du défunt était une fois restée plongée dans un sommeil cataleptique semblable à la mort, et qui dura plusieurs jours. Aussitôt, le bruit se répandit que l'enterrement avait été prématuré, et que le prétendu mort n'était que cataleptique. Cette croyance prit, on ne sait comment, une telle consistance, que l'on résolut de faire ouvrir la tombe.

Samedi matin, l'exhumation a eu lieu en présence des autorités.

A l'ouverture de la bière, un spectacle affreux frappa la vue. Il y avait eu réellement inhumation précipitée.

Le cataleptique s'était éveillé dans la tombe, et le suaire déchiré en lambeaux, aussi bien que les planches disjointes du cercueil, mais surtout les effrayantes contractions des membres tordus et les crispations douloureuses de la face, tout indiquait, à n'en pas douter, la lutte suprême du vivant contre les angoisses de son épouvantable agonie.

*
* *

Les Nouvelles de Bruxelles, n° du 31 mai, rendent compte d'une brochure récente signée d'un pseudonyme, Fritz André, et qui a pour titre : *Du danger des inhumations précipitées*. L'auteur de cet écrit s'étonne que, dans un pays aussi bien doté que le nôtre d'institutions de tous genres, on n'ait pas créé encore de maisons mortuaires annexées aux cimetières, et où l'on pourrait déposer les cadavres jusqu'à preuve évidente du décès. Il rappelle que la question a été agitée déjà à diverses reprises, que l'Académie royale de médecine de Belgique consultée en 1842 par le ministre de l'intérieur a proposé l'établissement de salles mortuaires, en disant :

« Il y aura dans chaque commune une ou plu-
» sieurs salles destinées à recevoir les corps des
» personnes décédées que leurs parents voudraient
» y déposer. »

Mais comme toute idée nouvelle rencontre souvent, comme le dit M. Fritz André, des difficultés à être admise, il propose, à défaut de l'action du gouvernement, de s'adresser à l'initiative privée, et de former une Société qui établirait à ses frais, dans les cimetières, des bâtiments propres à servir de maisons mortuaires.

Nous ne pouvons qu'appeler l'attention du public sur une question qui l'intéresse au dernier des points ; il est certain qu'avec l'érection de maisons mortuaires et le moyen que nous avons indiqué dans notre numéro du 15 février, de reconnaître si la mort est apparente ou réelle, le danger des inhumations précipitées pourrait être conjuré.

PRIX GUÉRIN

Un concours est ouvert sur la question suivante :

« Rechercher quelles ont été à travers les âges et dans tous les pays les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons la mort, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. »

Le prix est de 3,000 francs, sur lesquels 2,000 francs seront réservés pour l'impression et la publication, par les soins de la Société scientifique d'études psychologiques et 1000 francs accompagnés d'une médaille de bronze seront donnés à l'auteur de ce travail, et fractionnés, s'il y a lieu, entre lui, pour une moitié et d'autres mémoires qui présenteront de sérieux mérites.

Les mémoires devront être déposés avant le 1er avril 1880.

Pour les renseignements, s'adresser à M. P.-G. Leymarie, administrateur de la Société d'études psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

NOUVELLES.

Qu'est-cè que la religion de Jésus-Christ ? Tel est le titre d'un petit opuscule in-12 de 24 pages qui vient de paraître ; c'est le compte-rendu d'une conférence donnée en octobre dernier au groupe *la Paix*, de Liége, par un de nos frères spirites. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. — Excellent comme propagande spirite à être distribué aux catholiques et aux protestants, l'auteur montrant, *par l'Evangile*, comment doit être entendue la religion du Christ. — Les exemplaires tirés étant destinés à être distribués, M. Houtain fera un tirage supplémentaire si des demandes lui sont faites. — Prix : 10 cent. pris au bureau, 12 cent. par la poste.

*
* *

M. E.-C. Haviland a fait insérer dans l'*Argus* de

Melbourne du 18 février et le *Sydney Evening News* du 3 mars un rapport circonstancié, certifié par devant notaire, des remarquables preuves d'identité d'Esprits qu'il a obtenues par la médiumnité du docteur Slade.

Le *Chronicle* de San Francisco du 1er mai annonce dans les termes suivants l'arrivée du médium sur le sol américain :

« Le dernier steamer de l'Australie amena dans cette cité le fameux docteur Henry Slade de New-York, qui pendant trois ans a attiré l'attention de l'Europe par ses merveilleuses manifestations spirites. Un peu après son départ de Melbourne, il devint paralytique, et resta tel pendant le voyage, nonobstant tous les nobles efforts que firent les médecins à bord du steamer pour le guérir. Le bras droit et la jambe étaient complètement hors de service. Dans cette condition il fut transporté à l'hôtel Baldwin, et un messager fut dépêché immédiatement à M. J.-D. Mc Lennan, docteur Psychopathe, Stockton-street, n° 220, qui le guérit complètement... En entrant dans la chambre de Slade, le docteur prit le malade par la main et lui faisant quelques passes descendantes il lui dit de *se lever et de marcher*. Le Dr Slade le fit ainsi, à la stupéfaction et au grand contentement de tous ceux qui étaient présents. La nouvelle s'en répandit immédiatement, et pendant tout un jour la surexcitation fut grande dans l'hôtel ; tout le monde parlait du miracle qui venait de s'accomplir... »

*
* *

M. Victor Faider écrit de New-York le 27 mai au journal le *Précurseur* d'Anvers :

« Samedi est mort à New-York, âgé de plus de 74 ans, William Lloyd Garrisson, l'un des hommes les plus remarquables que ce siècle ait produit aux Etats-Unis. Il était le dernier survivant de cette petite phalange d'hommes qui, il y a plus de cinquante ans, commencèrent contre l'esclavage cette guerre à outrance qui devait amener, après tant de sanglants combats, l'émancipation absolue de cinq millions d'esclaves...

» William Garrisson était un *radical* dans la vraie signification... Homme profondément religieux, il se vit renié et excommunié par toutes les sectes du Massachusetts dont il avait attaqué les ministres pour lâcheté envers les hommes et leur trahison envers Dieu...

» Les hommes du caractère de M. Garrisson sont rares, mais ils sont indispensables au triomphe d'une idée. Ils savent qu'ils se sacrifient, eux, leur fortune, leur tranquillité, tout en un mot, mais ils marchent pleins de sérénité, droit au but qu'ils se sont proposés. Ils restent presque toujours isolés, bafoués, reniés, craints et détestés. On les traite de fous, d'extravagants, d'enragés, de révolutionnaires, d'hommes dangereux. Mais après eux viennent les timides qui ramassent une idée ici, une idée là, et la propagande se fait... »

Nous compléterons ces quelques extraits d'un article nécrologique très-étendu en disant que M. William Garrisson, dans ses dernières années, était devenu un croyant convaincu et avoué de la vérité des phénomènes spirites. Il a eu de fréquentes séances avec feu Mme Hardy-Perkins et autres médiums des Etats-Unis.

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

ALMANACH SPIRITE
POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1879

L'auteur de l'*Almanach spirite* désirant mettre à la disposition de ses frères qui veuillent bien coopérer à la propagation de nos idées, vient de réduire le prix de l'exemplaire de cet ouvrage comme suit :
Pris au bureau : 20 Cmes ; par la poste 25 Cmes

Recherches sur le Spiritualisme
Par W. CROOKES
Un beau volume relié, prix : fr. 3.

LE VÉRITABLE
CATÉCHISME UNIVERSEL
A L'USAGE DE TOUT LE MONDE
Par Augustin Babin, relié, fr. 2-65.

LES TERRES DU CIEL
Par Camille FLAMMARION
Pris au bureau : fr. 10. Par la poste, fr. 10-50.

MES CAUSERIES AVEC LES ESPRITS
Par Albéric DUNEAU. Prix : fr. 3-70.

LES QUATRE ÉVANGILES
Par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier, 3 vol., fr. 11.

RAYONNEMENTS DE LA VIE SPIRITUELLE
Science et Morale de la philosophie spirite
OU COMMUNICATIONS DES ESPRITS
Obtenues par Mme KRELL.
Prix : fr. 2-15.

LE CURÉ D'ARS
Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

Ouvrages d'Allan Kardec :

Le livre des Esprits (partie philosophique), 23e édition. fr. 3-70.
Le livre des Médiums (partie expérimentale), 13e édition. fr. 3-70.
L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), 8e édition. fr. 3-70.
Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme, 5e édition. fr. 3-70.
La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, 6e édition. fr. 3-70.
Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. fr. 1-05.
Le Spiritisme à sa plus simple expression, 16 cent.
Résumé de la loi des phénomènes spirites, 12 cent.
Caractères de la révélation spirite. 16 cent.
Le Spiritisme, sa promulgation et avantages qui en résultent, par Rideau père. 55 cent.

N. B. — Afin d'éviter les frais de correspondance, il ne sera pas donné suite aux lettres de commande non accompagnées du montant en **mandat poste** ou en **timbres poste** de 10 centimes.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ AOUT 1879. — Nº 3

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Pauvres nous. — La sybille. — Le bonapartisme métempsycosiste. — Le cas extraordinaire de Miss Fancher. — Bibliographie. — Nouvelles.

PAUVRES NOUS !

Une chose bien étrange, sans doute, et qui ne saurait trouver nulle part, ni raison de se produire, ni justification, c'est la prétention que ne craignent pas d'afficher publiquement certaines personnes de vouloir réglementer les croyances d'autrui. Lorsque ces prétentions sont formulées par les dominateurs séculaires de la conscience humaine, on ne se sent pas plus étonné que de raison ; après tout ils sont dans leur rôle, et ils ne le quitteront que lorsque leur domination aura perdu pied, ce qui ne saurait pas beaucoup tarder maintenant.

Mais, quand des hommes de liberté et d'intelligence se battent les flancs pour combattre une doctrine qui seule est capable de conduire l'humanité dans les vraies voies de sa destinée nécessaire, quand on les voit en quelque sorte dénier aux spirites le droit de publier leurs travaux médianimiques, ou du moins les recevoir par quelques phrases méprisantes, on se demande naturellement ce que feraient ces personnes-là si jamais elles avaient entre les mains un pouvoir discrétionnaire, et ce que deviendrait la liberté dirigée par ces ardents amis de la liberté. On se demande aussi qui sont ces hommes qui traitent de folie le spiritisme et de *lamentables* les productions médianimiques que reçoivent les spirites ; on se demande quel est ce droit qu'ils s'arrogent de parler souverainement de choses qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne veulent pas connaître et qu'ils verraient avec bonheur disparaître pour toujours du milieu des questions dont la solution préoccupe l'humanité.

Ce droit, qui n'est qu'une usurpation, est celui que s'arroge bien souvent l'homme qui ne sait pas, de raisonner à tort et à travers sur des questions étrangères à sa compétence. Mais ces hommes enfin qui s'érigent en souverains juges de la destinée humaine, interdisant en quelque sorte aux autres des aspirations à la hauteur desquelles ils ne sont pas eux-mêmes encore arrivés, ces hommes qui sont-ils ?

Les Esprits qui lisent dans leurs pensées beaucoup mieux qu'eux-mêmes peuvent le dire. Ces hommes sont libéraux seulement à la surface, ils ont intérieurement un caractère fort autocratique ; leur clairvoyance en certaines choses est des plus bornée ; aussi, alors même que le spiritisme ne ferait pas un strict devoir du pardon des injures, faudrait-il bien se garder de les condamner, car en ces questions ils ne savent réellement pas ce qu'ils font. Il y a là de jeunes et de vieux imprudents que l'expérience rendra sages un jour, tout au moins lorsqu'ils seront rentrés au sein des Esprits d'où ils sont venus et dont ils se moquent avec tant de finesse et d'à-propos, avec tant d'élégance et d'atticisme.

Nous ne personnalisons pas, nous parlons en général de tous ceux qui, dans leur aveuglement, repoussent le spiritisme sans même lui faire l'honneur d'un examen sérieux. Ils ne sont pas assez forts pour devenir jamais eux-mêmes un obstacle sérieux, il faut qu'ils soient bien pénétrés de cette vérité. Il faut qu'ils sachent que leur lutte contre les Invisibles est une lutte de pygmées contre des géants ; que leur victoire serait l'étouffement de toutes les croyances et de toutes les aspirations généreuses ; elle serait leur propre asphyxie morale.

Ils ont tenté de déserter Dieu parce qu'il semble aujourd'hui être de bon ton parmi certaines gens de se poser en athée ; mais ces sortes de tentatives

ne réussissent guère et l'on n'échappe pas comme on veut à l'éternelle vérité. Du reste, s'il existe une insanité au monde, ce doit être celle-là ; car la négation d'une puissance intelligente supérieure à l'humanité, ne repose sur rien de sérieux ; c'est bien la plus illogique des prétentions que l'orgueil humain puisse concevoir.

Que ces hommes qui se font une parure menteuse de la négation de la Divinité s'interrogent et s'examinent ! Ils trouveront en eux ce qu'y lisent très-clairement les invisibles Esprits, dont ils ne veulent ni reconnaître l'existence, ni recevoir les enseignements. Et cependant, ces enseignements, ils les reçoivent malgré eux, et ils obéissent aux injonctions muettes qui leur sont adressées par eux. Qu'ils disent donc si souvent le doute n'est pas pour eux le plus pesant de tous les fardeaux, si parfois, dégoûtés de leurs théories atrophiantes et malsaines, ils ne vont pas jusqu'à regretter, faute de mieux savoir, les superstitions dont on berça leur enfance? Qu'ils disent si, trompés dans leurs affections terrestres : dans un amour sérieux, dans des amitiés prétendues dévouées, devenus sceptiques en ce qui touche ces affections, ils n'ont jamais cherché dans des mondes inconnus et invisibles une compensation à leur chagrin, à leur dépit, à leur amour propre blessé ? Qu'ils disent qu'ils ne l'y ont jamais trouvée !

Et quand la mort a fauché autour d'eux leurs plus pures joies, leurs plus chères espérances, n'ont-ils pas désiré que cette croyance bénie qu'ils tournent en ridicule chez d'autres avec tant de légèreté vînt apporter un adoucissement aux amères douleurs qui les étreignaient ? Dans ces moments si douloureux où sonne l'heure des plus cruelles séparations, lorsque le matérialiste fait un terrible effort sur lui-même pour se contraindre à oublier « ce qui n'est plus » ; quand il se dit et dit à ses amis, après les honneurs rendus : « oublions, si c'est possible ; car l'objet de mes affections a disparu pour jamais ! » Que fait le spirite ? Il a déjà senti dans tout son être une douce commotion qui lui annonce la renaissance au monde des Esprits de l'être bien-aimé, et sa douleur se mélange de tant de consolation qu'elle passe presque inaperçue.

Est-ce de l'égoïsme ? Non, c'est de l'amour et du plus pur que son âme est inondée ; l'union devient plus intime, plus indissoluble avec l'âme envolée, avec l'Esprit qui a retrouvé sa radieuse auréole. Il ne dit pas : « Oublions ! » Mais bien : « Souvenons-nous et serrons plus que jamais les liens d'une union bienheureuse ! » De ces deux positions quelle est la préférable ? De ces deux états quel est le meilleur ? Lequel de ces deux hommes voit les choses du point de vue le plus élevé ? Que chacun juge.

Et vous croyez, messieurs les matérialistes et les athées et autres obscurantistes, car vous l'êtes tous en ces matières, vous croyez qu'il peut suffire de quelques lazzis plus ou moins spirituels, voire même de quelques paroles de condamnation à apparence sérieuse, tombant de bouches savantes et autorisées, — si savantes et autorisées soient-elles, — pour faire revenir sur leurs pas les spirites sérieux et convaincus ? Ce serait une décevante erreur dont vous devriez être incapables, car vous n'êtes pas taillés pour semblable besogne. Vous y viendrez à votre tour, et si vous n'y venez pas vous-mêmes, les générations qui vous suivent y viendront bien certainement. On a vu des transformations de ce genre dans d'autres ordres d'idées. En attendant, le spiritisme vous remercie de vos attaques et vous prie de le laisser suivre son chemin.

Un collaborateur spirituel.

LA SIBYLLE

(Extrait de l'*Evénement* du premier juillet.)

C'était sur la fin de l'épopée fantastique des hommes du 16 mai. Par une sombre et pluvieuse soirée d'automne, une voiture ornée d'une couronne ducale, s'arrêtait au coin de la rue du faubourg St-Honoré et de la rue de Penthièvre.

Deux personnages, couverts de houppelandes de couleur obscure, en descendaient. D'un geste impérieux, le plus grand congédia le cocher, qui, grâce à l'allure rapide de son trotteur pur sang, se perdit bientôt dans la direction de l'Elysée.

Dix heures sonnaient à St-Philippe de Roule.

Après s'être bien assurés que personne ne les épiait, nos deux mystérieux personnages suivirent le côté gauche de la rue de Penthièvre. Arrivés au n° 34, ils s'engagèrent, non sans hésitation dans l'allée, traversèrent une vaste cour et sonnèrent à la porte d'un appartement qui se trouve à gauche, au rez-de-chaussée.

A peine le timbre avait-il fini de vibrer que la porte s'ouvrit.

— « Dona Estefana ? » Demanda l'un des deux visiteurs.

— Soyez le bienvenu, monsieur le duc de B..., et vous, monsieur de F..., prenez donc la peine d'entrer ; je savais votre visite, aussi ai-je pris soin de renvoyer mes domestiques pour « vous mettre mieux à l'aise. »

Ces paroles étaient prononcées d'une voix douce et pénétrante par une dame de trente à trente-quatre ans, à la figure fine et intelligente, vêtue d'un peignoir en dentelles, un diadème de perles dans les cheveux, et qui venait d'apparaître tenant une lampe d'albâtre de forme antique.

— Mais, prenez donc la peine de vous asseoir, continua-t-elle, introduisant les deux visiteurs, un peu interloqués, dans son salon ; je sais d'avance ce que vous venez me demander.

Pendant plus de deux heures les deux visiteurs adressèrent à Dona Estefana les questions les plus diverses sur l'avenir politique de la France. A toutes ces questions la voyante répondit de façon à décourager ces messieurs de toutes leurs prétentions monarchiques, puis terminant l'entretien :

— Alors, dit le noble duc, d'après vous, Dona, nous échouerons piteusement dans notre entreprise, et la République sera solidement établie en France?

— N'en doutez pas, monsieur le duc, rien dorénavant ne saurait l'ébranler !

— Peut-être ! grommela M. de F... en esquissant une grimace.

Quelques jours après les élections du 14 octobre donnaient raison à la prédiction de Dona Estefana.

Quelques années auparavant vers la fin de l'an 1869, la devineresse avait été appelée dans un petit hôtel de la rue Labruyère. Une grande dame étrangère désirait, lui dit-on, la consulter sur l'avenir. Dona Estefana se rendit à cette invitation. On l'introduisit dans un petit salon fort obscur, ou une dame, la figure recouverte d'un voile épais, l'attendait assise dans un fauteuil. Du geste, la dame lui fit signe de s'asseoir à son côté et lui tendant la main :

— Voyez, Dona, voici ma main, dites-moi ce qui m'attend.

— Oh ! exclama la sibylle, en regardant les lignes de cette main, je suis en présence d'une grande dame et... cette main tient un sceptre...

— Ma main est une indiscrète , fit la dame voilée un peu contrariée, mais enfin continuez et dites-moi l'avenir...

Alors Dona Estefana fit à la questionneuse cette étrange prédiction :

— Votre puissance s'effondrera à la suite d'un cataclysme épouvantable ; vous êtes mère , vous ferez verser des larmes à bien des mères, et votre fils, objet de toute votre tendresse, mourra jeune, loin de vous, et de mort violente.

Le 4 septembre 1870 et le 1er juin 1879, date de la mort du prince impérial, sont venus confirmer depuis la prédiction de Dona Estefana.

Vers la fin du mois d'avril dernier se présentait, rue de Penthièvre, n° 34, un monsieur tout emmitouflé dans un pardessus dont le col était relevé jusqu'aux yeux.

A peine introduit dans le petit salon de la devineresse, et avant qu'il eût prononcé une parole :

— Je vous attendais, mon prince ; mais pourquoi avoir pris la peine de vous déguiser ?

— Comment avez-vous pu deviner cela ?

Personne ne savait que j'avais l'intention de vous voir, répondit l'inconnu.

N'est-ce pas mon métier ? riposta la gracieuse sibylle en souriant.

Le prince d'O..., car c'était lui, causa longuement avec Dona Estefana, puis, au moment de se retirer :

— Régnerai-je ? demanda le prince.

— Prince, ne me forcez pas à répondre, je vous en prie.

— Si, si, je le veux !

— Eh bien, puisque vous m'y forcez... non, vous ne régnerez pas !

— Alors, je mourrai donc bientôt ?

— Prince !

— Si, dites ; je le veux...

— L'avenir appartient à Dieu, mon prince, mais, croyez-moi, n'allez à aucune fête avant trois mois. C'est tout ce que je puis vous dire.

Le 6 juin dernier avait lieu la grande fête donnée à l'Opéra au bénéfice des inondés de Szegedin ; le prince dont nous parlons voulut y aller. Il y contracta une fluxion de poitrine qui l'emporta en six jours.

Je suis abominablement sceptique, mais j'avoue, à ma honte, que ces trois anecdotes et diverses autres de même genre, dont j'ai constaté l'absolue véracité, m'avaient malgré moi vivement impressionné.

J'ai voulu, moi aussi, consulter l'oracle comptant bien rire un peu à ses dépens. Aussi pris-je soin de l'interroger non sur l'avenir, qui me semblait trop difficile à contrôler, mais sur le passé, que moi seul connais.

Oserai-je en convenir ? — Eh bien ! Ce n'est pas moi qui ai ri !

Depuis ce jour, ce n'est pas sans un certain effroi que je passe rue de Penthièvre, devant la demeure de la gracieuse devineresse « Dona Estefana ».

E. Taine.

LE BONAPARTISME MÉTEMPSYCOSISTE

Le prince impérial est mort, victime de ce préjugé stupide, d'après lequel ceux qui aspirent à gouverner les peuples doivent avoir appris la boucherie en grand sur un champ de bataille.

Pendant le service divin célébré pour lui à l'église St-Augustin à Paris, il paraîtrait qu'un pigeon est entré dans l'église.

Voici comment le *Pays*, dans un article signé P. de Cassagnac, rend compte de cet incident :

« .... Et, détail bizarre et empreint d'un doux symbole, la foule énorme qui n'avait pu pénétrer dans l'église vit soudain un pigeon blanc, au mo-

ment de la bénédiction, voltiger sur sa tête, sans être effrayé, et se poser sur l'aigle de pierre qui couronne le monument.

» Pourquoi Dieu qui peut tout, qui permet à l'âme d'habiter certains corps qu'elle repousserait, si elle en avait le choix, n'aurait-il pas permis, comme une suprême récompense, à celui qui n'est plus, de voir sous cette forme gracieuse combien il était aimé ? »

Le *Gaulois* qui a le premier relaté ce miracle ornithologique, dit avec un grand sérieux : « Quelques dames donnent à l'insistance que met la jolie colombe à ne pas quitter l'église une signification céleste qui jette une profonde émotion dans le cœur des fidèles. »

Et voilà des journaux qui, depuis des années, on fait des gorges chaudes du spiritisme !

Il est vrai que M. P. de Cassagnac, avec son étourderie habituelle, explique un peu plus loin, que son dessein est de créer une légende, parce que, dit-il, « la légende crée le pouvoir. »

Nous avons eu la légende de l'aigle de Boulogne et du morceau de lard. Il ne faut pas désespérer de voir la légende du pigeon de St-Augustin aux.... petits pois.

LE CAS EXTRAORDINAIRE DE MISS FANCHER

DE BROOKLYN.

(Suite et fin.)

Comment peut-elle vivre ?

Le docteur Robert Ormiston, qui a été un des premiers médecins de Miss Fancher, qui l'a vue constamment dans les différentes conditions de sa maladie, disait hier qu'il était convaincu qu'il ne pouvait y avoir aucune tromperie. Il ne pouvait trouver, du reste, aucun motif à cela, et il ne croyait pas qu'elle en fît l'essai. Pour ce qui est de ne pas prendre de nourriture, il avait fait, avec le docteur Speir, des expériences qui l'avaient satisfait, prouvant qu'elle ne mangeait pas plus qu'elle ne le disait, et que toute son alimentation pendant ces treize années pouvait être l'équivalent d'un seul repas fait par un homme bien portant. Le docteur Ormiston raconta plusieurs curieux incidents de la maladie de la jeune fille, et il vérifia les faits de sa condition physique comme il a été dit ailleurs.

— « Pouvez-vous expliquer pourquoi elle ne meurt pas ? » lui demanda-t-on ?

« Je ne le puis ; cela me paraît quelquefois incompréhensible : comment vivre sans autre nourriture que quelques gouttes de jus de fruit ? Son estomac rejette instantanément ce qu'on la force à prendre. A plusieurs reprises elle a perdu tous ses sens, et son corps est devenu froid comme un cadavre. Elle a eu plusieurs infirmités suffisantes, par elles-mêmes, pour causer la mort d'une personne ordinaire ; ainsi le mois dernier elle a eu une forte fièvre, et en même temps une sorte de gonflement de la figure et du corps. Elle est parfois intelligente et très-spirituelle, elle est charmante dans la conversation. Elle a les crises les plus violentes, c'est une victime de l'hystérie la plus prononcée. Elle ne m'a pas montré souvent sa faculté de seconde vue, pourtant je sais qu'elle est à même de produire beaucoup de choses étonnantes. Je connais des épreuves très-remarquables dont elle est sortie victorieuse. »

Les expériences du docteur Mitchell.

Le docteur Chauncey L. Mitchell, de Montagne-street, 129, un des médecins les plus anciens et les plus considérés de Brooklyn, dit qu'il a connaissance de la position de Miss Fancher depuis bien des années, qu'il s'y est intéressé et qu'il lui a rendu différentes visites avec le docteur Speir ; à la demande de ses amis et de ses collègues, autant que pour satisfaire sa propre curiosité, il a fait sur elle plusieurs expériences rigoureuses. Il ajoute : alors que les circonstances et tout ce qui l'entoure plaidaient en sa faveur, il était néanmoins difficile pour moi de croire que la jeune femme pouvait subsister avec une aussi faible quantité de nourriture qu'elle assurait en avoir ingérée. Son esprit, aussi, avait des échappées tellement extraordinaires qu'il vous forçait absolument à douter ; en conséquence je préparai mes expériences avec beaucoup de soin. Je puis dire qu'elles ont amené chez moi la conviction que Miss Fancher ne pratiquait aucune fraude. Si mes expériences sont entièrement satisfaisantes, elles m'ont laissé en défaut quant au moyen d'en expliquer le résultat et de comprendre les lois par lesquelles son esprit et son corps sont gouvernés. Ces épreuves eurent lieu dans la première période de sa maladie, et je ne les ai pas répétées. Nous autres, médecins, nous sommes par la nature de nos fonctions inclinés à regarder avec méfiance tout cas où les lois connues de la nature sont en défaut ; cependant, je crois que, aussi loin que le témoignage humain puisse le faire, il est prouvé que Miss Fancher vit sans prendre de nourriture en quantité tant soit peu notable, et qu'elle possède à un degré extraordinaire le don de ce qu'on appelle clairvoyance. Je ne suis pas capable d'expliquer comment elle vit. Son cas est très-généralement connu des médecins de New-York et de Brooklyn, j'en ai parlé avec beaucoup d'entre eux, mais je n'ai jamais entendu donner une explication satisfaisante de la manière dont elle peut continuer à vivre aussi longtemps dans une pareille condition. »

Le docteur George G. Hopkins, de 375, Grande avenue, dit que les médecins de Brooklyn savent en général que Miss Fancher vit constamment sans prendre de nourriture suffisamment pour entretenir la vie dans les circonstances ordinaires ; qu'avec son changement physiologique survint une modification dans ses facultés intellectuelles, et une habileté à obtenir des manifestations de seconde vue. Il ne l'a pas vu lui-même, mais il le tient de plusieurs conversations qu'il a eues avec des médecins et autres personnes, et il ne doute pas de la réalité de ce qu'on rapporte d'elle. Il n'a connaissance d'aucune insinuation qui pourrait faire supposer qu'elle pratiquerait la fraude.

Sa présente condition physique.

L'état actuel de Miss Fancher est : la cécité, les paupières fermées, les prunelles sans regard et fixes ; relâchement du corps sauf le bras droit qui reste rigide et plié comme il a été décrit précédemment ; inhabileté à prendre de la nourriture, du reste, elle n'en éprouve aucun désir excepté à de longs intervalles ; alors elle met en bouche un morceau de fruit ou certaines sucreries qu'elle rejette au bout de peu de temps ; engourdissement du système, avec pulsation lente et respiration peu vigoureuse ; enjouement ; crainte croissante d'être l'objet des racontars du public et de recevoir des étrangers ; élargissement du cœur, et douleur dans les membres qui ont été brisés par sa chute de cheval, douleurs rhumatismales et névralgiques ; changements physiques fréquents, avec tendance à des troubles dans les fonctions pulmonaires ; don de la parole et de l'ouïe.

Miss Fancher désire mourir, mais elle dit à ses amis qu'elle craint de ne le pouvoir. « Il n'y a rien qui puisse mourir chez moi, » dit-elle. Un jour, après une de ces léthargies profondes qui nécessita des efforts vigoureux pendant des heures pour la faire revenir au sentiment, elle s'écria : « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée seule ? Je crois que je serais morte, si vous me l'aviez permis. »

Avant son accident elle fréquentait l'église Baptiste de Washington-street, et y avait fait une profession de foi religieuse. A ceux qui l'ont questionnée elle a répondu que l'expérience de sa maladie a simplement fortifié son sentiment religieux, elle croit à un ciel matériel, avec des portes de perle et pavement en or. Ses visions sont toujours bonnes et pures. Interrogée si elle vit jamais des personnes ou des choses désagréables, elle a répondu qu'elle les évitait. Elle dit qu'elle voudrait mourir dans l'espoir d'aller au ciel.

Quelques-uns de ses amis ont dit sérieusement : « Si la mort est le départ de l'Esprit du corps, et si l'Esprit de Miss Mollie est émancipé des liens de la chair, peut-elle en effet jamais mourir ? »

Le *Messager franco-américain* de New-York, n° du 1er décembre, a résumé le document du *Sun* dans un article fort remarquable dont nous citerons ici la conclusion que nous partageons entièrement :

« De tout cela que faut-il conclure ? Rien qui ne soit déjà prouvé par de nombreux exemples. Voilà une femme beaucoup plus morte que vivante, selon toute apparence. Elle désire la mort ; mais elle ne sait pas elle-même, selon ses propres expressions, en quoi elle pourrait mourir encore, puisque les fonctions animales sont presque entièrement suspendues ou supprimées chez elle. Cependant son intelligence n'a subi aucune atteinte ; elle paraît au contraire gagner en activité et en pénétration à mesure qu'elle se détache de la terre. C'est ce qu'on a vu sur bien d'autres lits de mort. Seulement, lorsque la leçon est courte, elle est bien vite oubliée. Dans le cas actuel, elle doit donner plus longuement à réfléchir. Si de cette pauvre inconnue nous voulions passer à un exemple illustre, nous citerions Pascal, peut-être le plus prodigieux génie du dix-septième siècle. N'a-t-il pas aussi été malade et presque mourant la plus grande partie de sa courte vie ? Mais à mesure qu'il dépérissait, il voyait plus clair dans la sphère de l'intelligence, il résolvait de plus difficiles problèmes. N'y a-t-il pas là une démonstration suffisante de l'indestructibilité du principe pensant et de son indépendance de l'organisme terrestre ? La question vaut au moins la peine qu'on s'y arrête. »

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, l'apparition d'un opuscule de 24 pages, intitulé : *Qu'est-ce que la Religion de Jésus-Christ.* Cette petite brochure est la reproduction d'une conférence donnée par un de nos frères spirites, au groupe *La Paix,* de Liége, en octobre dernier. L'auteur, partisan du libre-examen autrement qu'en principe, a lu, étudié la Bible, et nous offre le produit des recherches qu'il y a faites sur une des questions religieuses les plus importantes : *La Religion du Christ.* L'auteur prend surtout à partie les églises catholique et protestante et les combattant par leurs propres armes : la Bible, rétablit la vérité chrétienne dont s'écartent, par esprit de parti ou de domination et malgré la clarté incontestable des textes, les diverses sectes religieuses qui s'appuyent sur les Ecritures. La petite brochure dont nous parlons, est un excellent élément de propagande au double point de vue du spiritisme et de la morale.

L'auteur établit d'abord un parallèle entre les croyances catholique et protestante ; il examine le dogme fondamental des anges rebelles, puis, rap-

pelant la séduction exercée par le serpent sur Adam et Eve, tient ce langage si logique :

« Dieu irrité, chasse impitoyablement Adam et sa compagne et les maudit ; mais à Satan, le séditieux, (1) il n'adresse pas un mot de reproche ; mais à l'instrument passif dont il s'est servi il lui dit : et toi serpent, tu seras maudit entre tout le bétail, tu ramperas sur ton ventre et mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Puis Dieu se ravisa et promit à nos premiers parents et à leur postérité un rédempteur. Ce rédempteur est venu au monde environ quatre mille ans après la chute et ce rédempteur ou sauveur c'est Jésus-Christ ; ce Jésus a souffert toutes les persécutions imaginables ; il a été maltraité, crucifié, enfin il est mort en versant son sang pour racheter l'humanité perdue par Adam en Eden, à l'instigation de Satan. Or, à ce point de vue, puisque le Christ a versé son sang pour nous, nous sommes donc tous sauvés ; donc tous les hommes iront dans le ciel, et l'enfer est devenu inutile.

Arrêtez, dit la théologie, tous les hommes ne seront pas sauvés ; pour avoir part à ce salut il y a des conditions.

Arrêtez, dis-je à mon tour, si votre salut est conditionnel il n'est pas parfait et par conséquent n'est pas l'œuvre d'un Dieu.

Mais poursuivons.

Quelles sont ces conditions ? Il faut croire, il faut avoir la foi.—Avoir la foi, mais qu'est-ce que la foi ? La foi c'est un don de Dieu ; — la foi c'est un don, mais un don ne s'acquiert pas, ne s'achète pas ; on le reçoit gratuitement. Donc si Dieu me donne la foi, je croirai et je serai sauvé, et s'il ne me l'accorde pas je ne croirai pas. (Voyez Ep. aux Romains, ch. IX, v. 16 à 18.) Et ainsi en dépit du sang versé pour une faute que je n'ai pas commise, mais dont je suis responsable par cette illogique doctrine du péché originel, je serai damné, mais qui sera le coupable ?

Allons toujours, savant théologien. Vous dites qu'une seule goutte du sang de Jésus-Christ pouvait non-seulement racheter un monde mais dix mille mondes. Quoi ! Avec une seule goutte de son sang il pouvait racheter dix mille mondes ! O bavardage théologique ! Comment avec tout son sang n'a-t-il pu sauver celui-ci tout entier ?

Il y a des conditions pour être sauvé, mais on ne m'a imposé aucune condition pour me perdre, on ne m'a pas consulté pour savoir si j'étais content de naître pécheur perdu et condamné en Adam ? J'ai été perdu fatalement par le diable, soyez donc logique et fatalement que je sois sauvé par le Christ.

(1) Allusion aux enseignements des diverses églises chrétiennes.

Le Christ à qui a-t-il offert son sang pour nous racheter ? Permettez-moi une comparaison ! Paul est l'esclave de Pierre, il est sa propriété, Paul n'a aucun moyen de fournir sa rançon à Pierre pour se libérer. En homme généreux je veux racheter Paul et je conviens avec Pierre du prix de sa rançon, mais à qui dois-je remettre cette somme, n'est-ce pas à Pierre le propriétaire de l'esclave Paul ?

A qui le Christ a-t-il offert son sang ? A Dieu me direz-vous ! Peut-être, mais les créatures de Dieu ne sont pas des esclaves, ce sont ses enfants et pas n'est besoin de les racheter ; mais (ô pensée horrible, blasphême impie) puisque nous étions les esclaves de Satan par le péché, c'est donc au diable qu'il aurait offert son sang ? (1) Or, cette monstruosité, vous la repoussez de tout votre être et je la repousse avec vous. De plus, si le Christ n'a pu sauver toute l'humanité par son sacrifice, il en résulte que le diable a été plus puissant pour faire le mal que le Christ pour faire le bien, puisque le diable a été capable seul de perdre tout le genre humain et que le Christ n'a pu en sauver qu'une partie infime. »

L'auteur examine et refute péremptoirement la croyance au démon et le dogme du péché originel.

Dans ces questions, comme dans les autres, notre frère n'avance que la Bible en mains, et sa réfutation est basée sur des extraits qui, le plus souvent, n'ont pas besoin de commentaire. Mais si l'on ôte le démon et si le dogme du péché originel est en opposition avec les Ecritures, quelle est donc la Religion de Jésus ? — Nous lisons page 14 de l'opuscule :

« Nous ne pouvons trouver Jésus que dans les Quatre Evangiles, et nous ne pouvons connaître sa religion qu'en nous adressant à lui-même. J'ouvre donc les Evangiles et je Le cherche enseignant sa religion, et si je recueille son enseignement de sa bouche même, il est bien certain que j'aurai sa religion ; car après tout il savait bien ce qu'il croyait et enseignait. Or, si Jésus avait prêché une doctrine au point de vue théologique et dogmatique telle que celle que nous venons d'examiner et de combattre, il me semble que de prime abord je l'entendrais tenir à peu près ce langage : (après avoir assemblé le peuple d'Israël et ses prêtres et aussi les gentils) peuple d'Israël et vous gentils, vous êtes tous de pauvres et misérables pécheurs perdus et condamnés en Adam, celui-ci ayant succombé à la tentation du diable, et moi le fils de Dieu, je suis venu m'offrir, victime volontaire, en sacrifice à Dieu ;

(1) Voyez dans le *Protestantisme libéral* de Mr Bost, page 63. Le dogme de la rédemption a passé par les phases les plus étranges ; pendant longtemps on crut que Jésus-Christ avait procuré le salut aux hommes en offrant une rançon au diable.

je vais verser mon sang pour vous racheter du pouvoir du démon, vous délivrer du péché et vous sauver de la damnation éternelle. Vous ne pouvez rien faire pour vous sauver ; sans moi vous seriez infailliblement perdus. Mais quand j'aurai été sacrifié et que mon sang aura coulé, alors la colère de mon père, qu'on appelle sa justice, sera désarmée et sa vengeance satisfaite. Alors, croyez en moi, les portes du ciel vous seront ouvertes.

Ce langage, qui serait logique avec la doctrine que nous avons combattue, Jésus-Christ l'a-t-il tenu? Je réponds hardiment: non. De plus un fait étrange et digne de remarque et qui anéantit d'un seul coup l'orthodoxie catholique et protestante, c'est que Jésus-Christ n'a jamais prononcé le nom d'Adam, n'a jamais prononcé le mot péché originel et n'a jamais dit que le démon avait perdu l'humanité, et que lui, il était venu pour nous relever de la chute d'Adam, nous laver du péché originel et vaincre le démon et la mort pour nous. Mais qu'a donc prêché Jésus? Me demanderez-vous. »

L'auteur nous montre alors Jésus prêchant en tous lieux l'amour de Dieu et du prochain, consolant les affligés, moralisant, faisant toujours et partout le bien, répétant sans cesse que *la loi et les prophètes se résument dans ces deux commandements : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée ; tu aimeras ton prochain comme toi-même*, et ajoutant que *celui qui observe ces deux commandements sera sauvé.* Et la preuve, continue l'auteur au sujet de l'observance de ces deux commandements, que c'est bien là la pierre angulaire de la religion de Jésus, c'est que lui-même, dans un tableau qu'il nous fait du jugement dernier (Math., chap. XXV, v. 31 à 46) dit : or, quand le fils de l'homme viendra environné de sa gloire, toutes les nations seront assemblées devant lui ; il séparera les uns d'avec les autres comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche et le roi dira à ceux qui sont à sa droite : venez les bénis de mon père posséder en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venu me voir. Et les justes lui répondront en disant : Seigneur, quand est-ce que nous avons fait toutes ces choses envers toi? Et le roi leur répondant leur dira : toutes les fois que vous avez fait toutes ces choses envers l'un des plus petits de mes frères vous me l'avez fait à moi-même ; allez à droite : la justice du juste est sur le juste ; et à ceux de gauche il leur dira : allez maudits, qui n'avez point fait ces choses, la méchanceté du méchant est sur le méchant. Or, dans ce jugement le juge demande-t-il : a quelle église appartenez-vous? Avez-vous cru tel ou tel dogme? Etiez-vous catholique, juif, protestant? Avez-vous apporté votre profession de foi pour justifier votre orthodoxie? Nullement. Une seule question est posée : qu'as-tu fait? As-tu fait le bien, passe à droite ; si tu as fait le mal, passe à gauche ; la justice du juste est sur le juste et la méchanceté du méchant est sur le méchant. Voilà la logique, voilà la justice : à chacun selon ses œuvres. Un verre d'eau froide donné à l'un de ces petits en qualité de disciple ne perdra pas sa récompense. Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même. Voilà la loi, voilà les prophètes, voilà toute la religion de Jésus.

L'auteur met à néant, toujours par des réponses tirées de l'Evangile, les principales prétentions des religions orthodoxes, la rédemption par le sang du Christ, etc. Il montre encore par la façon dont l'apôtre Paul et ses compagnons furent reçus par les barbares sur l'île de Malte (actes des apôtres ch. XXVIII), de quelle manière on pratique la religion du Christ. Il reproduit la parabole du samaritain qu'il considère à si juste titre comme la moëlle de l'Evangile ; il cite cette légende d'Abraham et du vieillard qui lui demande l'hospitalité : « Abraham était assis à la porte de sa tente ; c'était vers la soirée. Un vieillard vint à passer ; il était âgé de 80 ans, il lui demande l'hospitalité. Abraham le reçoit sous sa tente et lui offre une bouchée de pain (style biblique). Le lendemain matin tous deux se lèvent, Abraham se prosterne devant l'Eternel et lui rend ses actions de grâces ; son hôte demeure froid et impassible devant cette manifestation pieuse, Abraham se relève courroucé, saisit un bâton et chasse impitoyablement l'étranger. Mais Dieu intervint. Abraham, lui crie-t-il, qu'as-tu fait? En chassant cet homme, tu chasses un de mes enfants, tu chasses ton frère. Abraham répond : Seigneur, je l'ai hébergé, je l'ai nourri et il ne s'est point prosterné pour te rendre grâce. Quoi, misérable ! Moi, son Créateur, son père et son Dieu, je l'ai supporté pendant 80 ans, et toi, faible vermisseau, tu n'as pu le supporter deux jours de suite ! Le patriarche comprit la portée du reproche, courut après le vieillard et lui demanda pardon. Depuis lors on dit qu'il a toujours pratiqué la charité envers tous les hommes sans distinction de culte, de race ou de nationalité. Il fit bien et nous aussi faisons de même. »

L'auteur termine par ces mots : « L'accomplissement donc de la loi, c'est la charité. Enfin soyez persuadés que toute la religion consiste à aimer Dieu et son prochain, c'est-à-dire faire le bien à tous, en tout et partout ; ce qui vaut plus (Evangile

St-Marc., ch. XII, v. 33) que tous les holocaustes et les sacrifices.

D'où je conclus : *Hors de la charité point de salut* comme *hors de la charité point de vrai chrétien.* »

Puisse la petite brochure de notre frère en croyance porter les fruits que l'on est en droit d'attendre d'un ouvrage aussi empreint de logique et de vérité. Mais nous craignons qu'en cette circonstance comme dans bien d'autres, un grand nombre de ceux qui se disent les partisans du libre-examen ne justifient le proverbe fameux : il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir et de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, rappelant en cela ces paroles du psaume CXV, versets 5 et 6 : ils ont des yeux, et ne voient point ; ils ont des oreilles, et n'entendent point.

Nous rappelons que l'opuscule est en vente chez J. HOUTAIN, rue Florimont, 37, à Liége, au prix de 10 centimes et 12 centimes franco, contre réception de timbres ou mandat poste.

NOUVELLES.

Le *Saturday Review*, dans un article où il parle de l'inauguration de la nouvelle cathédrale de St-Patrice à New-York, qui a eu lieu le 25 mai dernier, constate les progrès extraordinaires de l'église catholique aux Etats-Unis.

D'après les statistiques publiées en 1876, elle occupe le quatrième rang sous le rapport du nombre et le second par les propriétés qu'elle possède.

« Cet accroissement rapide, continue l'organe protestant, engagea feu M. Dale Owen, qui voyait dans cette situation un péril pour les principes républicains, à presser ses concitoyens de faire l'assaut de la communauté ennemie par l'adoption générale du spiritualisme comme seul remède !

On crut peut-être le remède pire que le mal ; en tout cas, quoique le spiritualisme soit le culte professé par une portion considérable d'américains, on ne vit pas le moyen d'arriver à une conversion nationale, et l'on peut demander si le remède de M. Owen serait tout aussi efficace qu'il se l'imagine ; car, de quelque manière qu'on puisse expliquer ce résultat, *on dit* que le spiritualisme a été pour beaucoup d'américains une étape à mi-chemin sur la route de Rome... »

Le *Saturday Review* termine ces considérations par les singulières lignes que voici :

« On a espéré autrefois qu'un futur pontife, avec la vigueur d'Hildebrand, pourrait rétablir la vieille alliance traditionnelle de « l'autel et du trône » et jeter de nouveau les fondements de la grande politique ecclésiastique, non sur les intérêts de souverains et de dynasties, mais sur la base de la volonté populaire. Si une telle pensée peut se présenter jamais à l'esprit du *Pape Angélique*, ou de quelque autre manière qu'on puisse appeler ce champion de la régénération du catholicisme, il pourra diriger surtout ses regards vers le spectacle de la puissante hiérarchie et de l'extension croissante de son église au-delà de l'Atlantique, comme vers un heureux présage du succès d'une expérience aussi hardie. »

* * *

Un projet pour établir au cimetière du Père-Lachaise un appareil de crémation a été soumis au Conseil municipal de Paris.

La crémation serait mise à la disposition de toutes les familles qui en feraient la demande, moyennant les rétributions à fixer par un tarif. Les urnes contenant les cendres resteraient en dépôt au cimetière.

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion

DE

JÉSUS-CHRIST

Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878

PAR UN OUVRIER

Au bureau 10 centimes ; par la poste 12 centimes, *contre réception d'un mandat ou timbres poste.*

ALMANACH SPIRITE

POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1879

L'auteur de l'*Almanach spirite* désirant le mettre à la disposition de ses frères qui veulent bien coopérer à la propagation de nos idées, vient de réduire le prix de l'exemplaire de cet ouvrage comme suit :

Pris au bureau : 20 Cmes ; par la poste 25 Cmes

LE VÉRITABLE

CATÉCHISME UNIVERSEL

A L'USAGE DE TOUT LE MONDE

Par Augustin Babin, relié, fr. 2-65.

LES TERRES DU CIEL

Par CAMILLE FLAMMARION

Pris au bureau : fr. 10. Par la poste, fr. 10-50.

MES CAUSERIES AVEC LES ESPRITS

Par ALBÉRIC DUNEAU. Prix : fr. 3-70.

LES QUATRE ÉVANGILES

Par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier, 3 vol., fr. 11.

LE CURÉ D'ARS

Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 AOUT 1879. — Nº 4

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Des Médiums. — Les apparitions chez les catholiques. — Correspondance. — La calomnie. — Nouvelles.

DES MÉDIUMS

ERREURS. — ÉCUEILS. — ABUS.

Le spiritisme est une science. — C'est une science expérimentale, parce qu'il a pour base l'observation de faits et parce que, comme la chimie et la physique, il ne s'est développé et ne continue à se développer, sur tout le globe, que par des expériences.

Nombre des découvertes dans les sciences ont leurs points de départ dans des faits tellement insignifiants, en apparence, que leurs conséquences étaient passées inaperçues, durant des siècles, jusqu'à ce qu'un de ces rares génies observateurs vînt à en déduire une loi de la nature ou une découverte utile à l'humanité : Newton voit tomber une pomme d'un arbre, il en déduit les lois de la pesanteur universelle énoncées dans son livre des *Principes !* Longtemps on s'était amusé à voir danser des corps légers, des petits fragments de papier, par de l'ambre frotté et cette apparente futilité fut le germe de la découverte du paratonnerre par Franklin et des merveilles de l'électricité ; par hasard on avait vu la pierre d'aimant attirer de la limaille ou des petits fragments de fer et nous avons la boussole, etc., etc.

Toutes ces découvertes, si éminemment précieuses, seraient demeurées à l'état embrionnaire de leur vulgaire origine sans les apparitions, du milieu des masses bestialement superficielles, de ces génies qui, d'observations en expérimentations, de déductions en déductions, enrichirent la science de nouveaux trésors.

Mais chacune de ces richesses ne s'accrut que successivement : Prisley expérimenta la bouteille de Leyde et la batterie électrique ; Franklin nous donna le paratonnerre, mais pas encore la télégraphie et le cable transatlantique ; Fulton nous donna la force motrice de la vapeur, mais pas encore la locomotive sur ses rails. Les acquisitions de la science, fort simples et parfois très-peu remarquables à leur début, ne s'accumulent que successivement et leur marche peut être entravée et retardée par l'opposition de soi-disant savants rivés dans les limites de leurs connaissances acquises : leur susceptibilité se révolte contre toute découverte qui pourrait porter atteinte aux principes dont ils se sont imbus dans leurs précédentes études et qui leur paraissent immuables dans leur fixité. Nous n'en avons que de trop nombreux et tristes exemples dans Fulton et tant d'autres : le 30 de septembre dernier M. Bouillaud, membre de l'Institut, fit une longue improvisation pour prouver l'impossibilité du phonographe, dans une séance de la docte assemblée.

On a souvent dit que l'origine du spiritisme en France était le jeu des tables tournantes et dansantes qui avaient amusé la frivolité parisienne. Et effectivement un génie supérieur, un philosophe observateur et penseur ne dédaigna pas, comme Newton, l'étude des faits les plus vulgaires et, méditant sur l'origine de ces mouvements, d'expériences en expériences, il découvrit qu'ils étaient accompagnés de manifestations intelligentes, inexplicables sans le concours d'intelligences invisibles. Et Allan Kardec en déduisit des nouvelles lois naturelles, une nouvelle science expérimentale et il posa les premiers fondements de cette science que l'on nomme spiritisme ou spiritualisme.

Cette découverte, vivement combattue dès le principe, parce qu'elle vient jeter le désarroi dans

les systèmes religieux et philosophiques qui prétendent à la direction de notre siècle, n'est encore que relativement très-récente ; il en résulte que, à l'instar des autres sciences, elle est et sera encore longtemps sous la tutelle de la loi des perfectionnements et du progrès.

La route de ces perfectionnements est encombrée d'erreurs et d'abus et de la vermine du charlatanisme qui y trouve une nouvelle proie à côté de la médecine qu'il exploite largement.

L'erreur la plus commune, parmi les gens du monde, est que, s'il existe des Esprits, ils doivent tout connaître et qu'ainsi leur omni-science devrait, dans leurs communications avec nous, nous faciliter un rapide avancement dans toutes les connaissances humaines. Cette erreur a son origine, dont elle a laissé chez nous des traces, dans ces antiques croyances, importées de l'Orient, en la puissance des génies, les *Djen* des Arabes, les *Péri* des Perses, *Fairy* des Anglais, *Fées* des Français (1).

Beaucoup de médiums subissent encore partiellement l'influence de cette erreur par leur excès de confiance en la haute intelligence de la généralité des Esprits.

Le mot *médium* ne signifie pas *spirite*, comme notre *Moniteur* l'a judicieusement fait observer. Le médium n'est qu'un instrument qui, par la composition organique de ses fluides (le corps humain n'est qu'un composé de fluides), est plus ou moins apte à recevoir l'action des Esprits. Nombre de médiums ne sont que des spirites superficiels qui n'ont pas approfondi la longue étude du spiritisme. Ils répugnent à se pénétrer de la notion (déjà abondamment prouvée) que les Esprits ne sont que notre humanité plus ou moins dépouillée de son revêtement matériel et que ces frères d'outre-tombe conservent, pour un temps plus ou moins long, leurs caractères, leurs opinions, leurs préjugés, leurs croyances et leurs faiblesses et que cette composition d'Esprits inférieurs (comme chez nous terriens) n'admet d'exception que pour le petit nombre, jusqu'à présent encore très-restreint, de ces intelligences d'élite dont nous admirons, durant leur existence parmi nous, les hautes facultés intellectuelles et dont les noms sont inscrits dans l'histoire. Mais des expériences ont démontré que ces intelligences avancées, dont le nombre s'accroîtra par la constance du progrès, ne se communiquent à nous que dans les réunions spirites sérieusement consacrées aux importantes questions de notre avancement moral, d'où dépend le bien-être de nos Sociétés ; elles demeurent éloignées des groupes spirites, généralement très-répandus, qui recherchent avidement la production de nouveaux phénomènes merveilleux.

Ces phénomènes de l'ordre physique, qui parfois stupéfient les assistants, nous avons déjà la certitude qu'ils sont les œuvres d'Esprits inférieurs qui n'ont la mission de les produire que pour exciter vivement notre attention, nous convaincre matériellement d'une vérité, source de tant d'autres vérités ; LA PREUVE *de leur existence, de leur présence parmi nous*, LA PREUVE *que nos conceptions sur la mort et sur nos destinées futures étaient* TOTALEMENT *erronées.*

Trop de confiance des médiums ou des assistants, dans des communications dictées par des Esprits, est une erreur qui n'est point sans danger.— Cette propension, qui n'est que trop fréquente dans les groupes spirites, d'admettre ces dictées, ces réponses des Esprits consultés, comme oracles de vérités indiscutables, est un écueil dangereux. Ses conséquences sont funestes sous plusieurs rapports. Non-seulement c'est une minière de notions erronées, mais cela éveille parfois, dans les groupes ou réunions spirites, des contestations irritantes.

Il y a des médiums enorgueillis de leur faculté et tellement entichés de l'Esprit qui les guide que leur susceptibilité ne permet aucune observation contradictoire ; il y en a même qui ont livré à la publicité ces communications ou dictées comme offrant une valeur digne d'une sérieuse attention. Et ces ouvrages, heureusement peu répandus, dépourvus d'examens critiques, provoquent le mépris des inexperts en spiritisme et la risée de l'incrédulité.

Des expériences réitérées nous enseignent que des Esprits inférieurs abusent parfois de la crédulité du médium et signent leurs communications de noms empruntés parmi les célébrités littéraires et les adversaires du spiritisme s'en emparent et s'écrient : « Ces pauvres spirites doivent être vrai-» ment bien simples ou bien imbéciles pour se » figurer que de telles platitudes, en style de porte-» faix, sont des dictées de Voltaire ; il s'y trouve » même des fautes d'orthographe ! — Et d'après » cela jugez-les ! »

Déjà celui qu'à juste titre nous nommons Le Maître, ce philosophe observateur sérieusement positif, nous a prémuni contre les communications fallacieuses qu'il signale à notre attention comme « un des plus grands écueils de la science pratique.» *Livre des médiums*, chap. X.

Dans toute réunion spirite sagement assemblée et

(1) Ces croyances sont encore dans toute leur vigueur dans la Perse moderne : Les *Péri* sont les puissants bons génies, ou bons Esprits ; les *Div*, en anglais *Devil*, en hollandais ou flamand *Duvel* ou *Duivel* sont les *Diables* ou mauvais génies. — On les voit en action dans l'histoire ancienne de la Perse, dans le *Châh-Nâmé* ou *Livre des Rois*, gros in-folio en vers, contenant 60,000 distiques. L'auteur Ferousi est l'Homère de la Perse.

bien pénétrée de la notion que les Esprits ne sont que la continuation de notre humanité, avec toutes ses diversités individuelles, les communications des Esprits doivent être exposées au contrôle de la raison et les observations des membres doivent être réciproquement acceptées et accueillies avec une fraternelle et amicale bienveillance, pure de toute irritante susceptibilité. Sinon cette réunion est défectueuse, elle est viciée d'antipathie, elle est impropre à se concilier l'assistance des Esprits supérieurs qui s'en éloignent, comme chez nous incarnés nos intelligences d'élite, nos hommes supérieurs s'éloignent des réunions frivoles : les jugements à la légère, la présomption tranchante les écartent.

Si les membres entre eux doivent présenter et discuter leurs observations plutôt sous la forme douteuse de l'interrogation que sous la forme autoritaire d'une affirmation qui s'impose, parce que l'intention d'entretenir une concordante sympathie doit *toujours* prédominer, de même ils doivent se garder, envers le médium, d'une trop prompte ou immédiate réprobation lorsque la communication obtenue par ce médium, leur paraît de prime abord insignifiante ou même opposée à leurs opinions. Il importe aussi de recevoir de telles communications avec aménité, surtout pour la formation des médiums dont il faut éviter le découragement et le dégoût qu'ils en éprouveraient et qui porteraient atteinte à leur faculté, au lien qui les unit à l'Esprit qui les guide. Ici bas, dans nos Sociétés policées, si une des personnes présentes émet une idée qui nous paraîtrait peu conforme à la raison ou à nos opinions, une brusque réprobation serait une impolitesse ou une outrageante brutalité. Nous devons considérer le médium *et l'Esprit qui le guide* comme faisant partie de notre réunion, composée de membres d'une éducation soignée et répudiant une rustique grossièreté.

Voilà beaucoup d'inconvénients, dira-t-on, beaucoup de motifs de suspicion, de défiance, de dégoût pour une doctrine reposant sur des faits parfois contestables, comme l'avouent ses partisans mêmes.

Sans doute, il y a des faits contestables ; la vérité absolue, sans mélanges, ne nous est pas descendue du ciel ; c'est à nous à la purifier des erreurs, comme dans toutes nos sciences ; c'est là notre travail. Le travail est une des lois immuables.

Mais déjà, par ce travail d'expériences et d'observations, travail qui se continue chaque jour par des hommes d'une haute instruction et dans plusieurs localités importantes de tous les pays civilisés, nous avons acquis une vérité fondamentale qui a cessé d'être logiquement réfutable : *notre communication possible avec les êtres d'outre-tombe.*

Cette vérité fondamentale SEULE est ce qui nous importe le plus ; SEULE elle vient mettre à néant les systèmes qui prédominent à notre époque ; SEULE elle fixe le sort de notre humanité douteuse, hésitante entre ces systèmes dont l'antagonisme acharné produit la désunion et l'antipathie.

H.-J. DE TURCK.

LES APPARITIONS CHEZ LES CATHOLIQUES

On sait que le clergé catholique ne nie pas les manifestations spirites, mais qu'il les attribue au démon. « Les âmes des défunts dit-il invariablement, résident dans les divers lieux que Dieu leur a assignés après la mort, et il leur est défendu de s'approcher de la terre et d'entrer en relation avec les hommes ; c'est donc le démon qui se communique dans les manifestations spirites. »

Nous donnons ci-après quelques extraits des *Merveilles divines dans les âmes du purgatoire*, par le Père G. ROSSIGNOLI, de la Compagnie de Jésus (veuve Casterman, Tournay, 1876) ; on verra par ces extraits que le clergé n'ajoute pas foi à cette idée que défense serait faite aux Esprits ou âmes des morts, d'entrer en communication avec leurs survivants sur cette terre, et que par l'image du démon, il a surtout en vue d'effrayer et ainsi de détourner ceux qui pourraient s'instruire et trouver la vérité en s'assurant du caractère des manifestations spirites.

Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage susmentionné, pages 68, 69, 70 : — On raconte aussi, et sur le nombre il y a certainement des faits prouvés, que maintes fois les âmes des défunts ont fait entendre dans les maisons des bruits effrayants, ont bouleversé les meubles et autres choses semblables, pour le même motif. A Ferrare, un des plus beaux palais de la ville était resté inhabitable par suite du tapage nocturne qui s'y faisait régulièrement, et dont la cause naturelle avait échappé à toutes les investigations. Le propriétaire, voyant la perte considérable qui en résultait pour lui chaque année, avait tout employé, mais inutilement. Un étudiant en droit, fatigué de ses plaintes et persuadé qu'il n'y avait au fond que de ridicules terreurs, s'offrit hardiment à demeurer dans cette maison seul, et à prouver la puérilité des craintes générales, pourvu qu'on lui garantit un logement gratuit pendant dix ans dans l'une des chambres. Le propriétaire y consentit bien volontiers. L'étudiant s'installa au palais le jour même, après y avoir fait porter ses livres et tout son bagage.

La nuit vient. Notre jeune homme, plein de courage, se mit à étudier tranquillement ; il avait à soutenir le lendemain une thèse importante, et son esprit n'était rempli que de cette idée. Comme il avait d'ailleurs de la piété, il avait fait bénir le

cierge qui l'éclairait, persuadé qu'au cas où le démon tenterait quelque chose contre lui, ce saint objet le préserverait de malheur. Il étudiait donc, sinon sans émotion, du moins sans crainte appréciable, lorsque, vers le milieu de la nuit, un bruit singulier se fait entendre dans tous les appartements ; on eût dit un mouvement de chaînes traînées lourdement sur le parquet. Sans s'émouvoir, notre étudiant s'apprête à voir ce que c'est et attend avec impassibilité : car il distinguait l'approche de ce bruit, qui venait de son côté. Il tenait les yeux fixés sur la porte, prêt à interpeller le nouveau venu, lorsque cette porte s'ouvre, et qu'aperçoit-il ? Un spectre hideux, des fers aux pieds et aux mains, qui, sans lui adresser une parole ni répondre à ses questions, s'assied à côté de lui et le regarde avec des yeux terribles. Le jeune homme commençait à trembler bien fort ; mais, ayant fait une prière intérieure à Dieu, il se rassied à son tour et continue de consulter ses livres et d'écrire. — « Que cherches-tu donc avec tant de soin ? Demanda enfin le fantôme d'une voix sépulcrale. — Je cherche un texte de loi qui m'est indispensable pour ma thèse de demain. — Ce n'est pas dans ce livre que tu le trouveras, reprend l'effrayant visiteur : je vois là, sur la table, un Barthole : à tel endroit tu auras ce que tu veux. — Je vous remercie. » Et il poursuit son travail. Je n'oserais dire qu'il le fit en toute liberté d'esprit ; on ne pouvait pas l'exiger de lui.

Dès que la première lueur du jour parut, le spectre se leva, faisant de nouveau résonner ses chaînes, et sortit comme il était venu. Mais le jeune homme se lève à son tour, sa lumière à la main et le suit pas à pas, jusqu'à une sorte de cave, où la terre sembla s'ouvrir et où la vision s'évanouit. Il laisse son cierge bénit à cet endroit et remonte dans sa chambre. Aussitôt que l'heure le lui permit, il sortit et alla raconter l'histoire à ses amis. On se rend au palais, on visite les lieux, on descend où était le cierge, on creuse, et on trouve un cadavre, dont personne ne put indiquer l'origine. On appela donc un prêtre ; ces restes ignorés furent déposés dans un cercueil et inhumés en terre sainte, après les cérémonies et les prières ordinaires. On dit pour le défunt un grand nombre de messes, et depuis ce moment le palais demeura libre de tout ce qui l'avait rendu inhabitable. Tout le monde fut persuadé que Dieu avait permis à une âme abandonnée dans le purgatoire de solliciter ainsi les suffrages de ses frères.

(V. Jacques Hautin. *Patroc. defunct.*, l. II, art. 5 ; Nicolas Lagus, *Mirac. SS. Sacram*, tr. VII, dist 4, ch. 27.)

Cette histoire, ajoute le traducteur l'abbé V. Postel, paraîtra presque incroyable, mais les livres les plus sérieux et les plus dignes de foi en contiennent de semblables, à toutes les époques et dans tous les pays. Voyez, par exemple, la *Mystique divine* du célèbre Gœrrès, traduite par M. Sainte-Foi, où le savant critique a rassemblé une foule de traits plus étonnants encore et authentiquement prouvés. Nous rappellerons que Pline, dans une de ses lettres, raconte une apparition du même genre, à laquelle il déclare positivement croire. Suétone en a plusieurs, dans ses *Douze Césars*, notamment au numéro 59 de la *Vie de Caligula.*

*
* *

Pages 185 et 186. — En Amérique, grâce aux progrès consolants du catholicisme, presque tous les ordres religieux ont fondé des maisons florissantes... Les bénédictins, entre autres, ont une abbaye du nom de Saint-Vincent, au village de Latrobe. C'est en 1846 que le P. Boniface Wimmer fonda ce monastère, lequel dix ans après, était élevé à la dignité d'abbaye et agrégé au Mont-Cassin d'Italie. Le bruit courut au commencement de 1860, qu'une âme était apparue à l'un des religieux, afin de réclamer ses prières. Aussitôt les mauvais journaux de se répandre, selon leur coutume, en plaisanteries et en grossières impiétés. Le vénérable Wimmer, affligé de ces scandales, crut devoir faire et publier, le 26 février 1860, la déclaration suivante :

« Voici la vérité. Dans notre abbaye de Saint-Vincent, près de Latrobe, le 18 septembre 1859, un novice a vu apparaître un moine bénédictin en costume complet de chœur. Cette apparition s'est renouvelée chaque jour, depuis le 18 septembre jusqu'au 19 novembre, soit de onze heures à midi, soit de minuit à deux heures du matin. Le 19 novembre seulement, le novice a interrogé l'Esprit, en présence d'un autre membre de la communauté, sur ce qu'il demandait. L'Esprit a répondu qu'il souffrait depuis soixante-dix-sept ans, pour n'avoir pas dit sept messes d'obligation ; qu'il était déjà apparu, à diverses époques, à sept autres bénédictins; qu'il n'avait pas été entendu ; qu'il serait contraint d'apparaître encore dans onze années, si lui, novice, ne venait pas à son secours. L'Esprit demandait que ces sept messes fussent dites pour lui ; de plus, le novice devait pendant sept jours demeurer en retraite et garder silence ; en outre, et pendant trente-trois jours, il devait réciter trois fois par jour le psaume 50 (*Misereri meî, Deus*), les pieds nus et les bras élevés au ciel.

» Toutes ces conditions ont été remplies, à dater du 21 novembre jusqu'au 25 décembre, où, après la célébration de la dernière messe, l'Esprit a disparu. Pendant cette période, l'Esprit s'était montré encore plusieurs fois, exhortant le novice, dans les termes les plus touchants à prier pour les âmes du

purgatoire, disant qu'elles souffrent affreusement, et qu'elles sont profondément reconnaissantes envers ceux qui concourent à leur rédemption. L'Esprit a ajouté, chose bien triste à dire, que, des cinq prêtres qui sont déjà morts à notre abbaye, aucun n'était encore au ciel, que tous souffraient dans le purgatoire. Je ne tire pas de conclusion, mais tout ceci est exact. »

*
* *

Pages 323 à 326. — Les âmes du purgatoire en sont sorties plus d'une fois pour protéger ceux qui leur étaient dévoués contre des dangers imminents, les remettre dans le droit chemin, les défendre contre leurs ennemis, les consoler dans leurs afflictions, les guérir même dans leurs maladies, ainsi que l'a rapporté le P. Théophile Raynaud, écrivain connu, pour un fait arrivé de son temps, on peut dire sous ses yeux.

A Dôle en Franche-Comté, l'an 1629, Huguette Boy, femme de médiocre condition, était retenue au lit par une fluxion de poitrine qui faisait craindre pour sa vie. Le médecin crut devoir la saigner, et, dans cette opération, il eut la maladresse de lui couper l'artère du bras gauche, ce qui la réduisit promptement à toute extrémité. Le lendemain, à la pointe du jour, elle voit entrer dans sa chambre une jeune fille au maintien le plus modeste, toute vêtue de blanc, qui lui demande si elle consent à accepter ses services et à être soignée par elle. La malade, bien heureuse de cette offre, répond que rien ne lui sera plus agréable, et aussitôt l'étrangère allume le feu, en approche Huguette, la remet doucement dans son lit et continue de veiller. Chose merveilleuse ! Au contact de cette main la mourante se sent guérie. Elle regarde avec plus d'attention son inconnue ; mais celle-ci s'échappe, en disant qu'elle reviendra promptement.

L'étonnement, la curiosité de chacun, quand on eut constaté cette guérison subite, furent extrêmes ; on ne parlait que de cela dans la maison, sans que personne pût fournir le moindre renseignement. Le bruit franchit le seuil, et il ne fallut pas beaucoup d'heures pour que tout Dôle en fut instruit.

Le soir venu, voici de nouveau l'inconnue ; mêmes vêtements, même tenue. Seulement, après avoir salué sa protégée, elle dit sans détour : « Sachez, ma chère nièce, que je suis votre tante, Léonarde Collin, morte depuis dix-sept années, qui vous ai faite héritière de mon petit bien... Le Seigneur daigne aujourd'hui me permettre de vous venir trouver sous la conduite de mon ange, pour me placer pendant quarante jours à votre service. Faites-moi maintenant la charité d'accomplir pour moi trois pélerinages aux sanctuaires de Notre-Dame que je vais vous nommer ; et à la fin de ce temps j'entrerai dans la gloire éternelle. »

La nièce n'ajoutait qu'une foi douteuse à ce récit... « Comment se peut-il faire, lui dit-elle, que vous soyez ma tante Léonarde, puisque je me rappelle fort bien qu'elle était de son vivant, une vieille toute cassée, toute ridée, et que vous êtes, vous, une belle jeune fille, qui semble à peine avoir atteint la fleur de l'adolescence ? De plus, elle était quinteuse, désagréable, ne pouvant endurer la moindre contrariété, et vous vous montrez douce, pacifique, courtoise, pleine de patience et de charité ? — Vous devez savoir, ma fille, répondit Léonarde, que ce que vous voyez ici n'est point mon corps qui gît dans le sépulcre et qui y restera jusqu'à la résurrection, mais un autre formé miraculeusement de l'air, pour vous pouvoir parler et obtenir vos suffrages, de vous qui possédez mon bien. Et quant à mon caractère bilieux et colérique, ah ! Ma fille, dix-sept années de purgatoire sont bonnes à enseigner la patience, la réserve et la douceur !... »

L'incrédulité, avec de telles explications, n'était plus possible. La nièce, à la fois émerveillée et reconnaissante, accepta avec bonheur les services qui lui étaient rendus, pendant les quarante jours marqués. La défunte venait à certaines heures, et disparaissait ensuite. Dans cet intervalle, elle révéla à la malade bien des choses sur l'autre vie, et du reste ne parla jamais à personne qu'à elle ; elle seule aussi la pouvait voir. Quand Huguette put se lever, elle fit les pélerinages qu'on lui avait demandés, et s'en acquitta avec un vrai sentiment de gratitude et de joie. Au bout de ce temps, les apparitions cessèrent...

(V. Théoph. Raynaud, *Heterocl. Spir.*, 2e p., sect III, 5e point.)

*
* *

Pages 48 à 51. — Ici on raconte l'apparition d'une âme qui apparaît à un prédicateur prêchant en Angleterre, puis l'auteur dit : comme le bon père paraissait douter de la vision et craindre que tout cela ne fut un rêve de son imagination, la défunte ajouta : afin que vous n'hésitiez point à croire ce que vous voyez, je vais vous donner un signe auquel vous reconnaîtrez la vérité. Aujourd'hui même est passé à la vie bienheureuse le grand serviteur de Dieu, Jean de Nivelles, chanoine de Liége...

Dès que la vision eut disparu, le père s'empressa d'écrire à Liége, et il reçut des chanoines l'assurance que ce jour-là même, à l'heure où il avait vu et entendu, le vénérable Jean avait quitté ce monde.

C'est le même chanoine, dit-on, qui a donné lieu au proverbe si répandu du *chien de Jean de Nivelles*. Ce fidèle animal l'accompagnait dans toutes ses courses apostoliques, et devint à Liége une vraie célébrité. On le battait tellement, pendant la

dernière maladie de son maître, pour l'empêcher de sauter sur son lit, qu'il finit par s'enfuir chaque fois qu'il apercevait un visage nouveau, quelques caresses qu'on lui fit. C'est la tradition populaire.

CORRESPONDANCE

Douai, le 18 juillet 1879.

Messieurs et Frères en croyance,

Comme les années précédentes en vous envoyant le montant de mon abonnement, j'ai le plaisir de vous faire part de la propagation assez rapide des idées spirites dans notre région. Des groupes unis fraternellement ensemble se sont successivement formés à Douai, où plusieurs fonctionnent actuellement ; à Arras, où grâce aux bons soins d'un frère tout dévoué, Monsieur Montigny, négociant dans cette ville, on a pu initier à notre belle doctrine, plusieurs personnes sérieuses et désirant sincèrement s'instruire des vérités nouvelles ; à Aniche, qui possède un médium puissant, produisant des phénomènes remarquables, en étant endormi sous l'influence du magnétisme et dont les réunions sont souvent suivies par une vingtaine de néophytes. De plus, nous avons encore dans certaines localités, à Lens, à Lallaing, à St-Amand-les-Eaux et à Abscon, des frères qui, bien que n'ayant pas de réunions chez eux, n'en sont pas moins dévoués à notre cause.

Le spiritisme qui, jusqu'aujourd'hui, était relativement peu connu à Douai, vient d'avoir un assez grand retentissement, grâce à Messieurs les journalistes de la presse douaisienne, et cela à propos d'un prestidigitateur qui devait donner dans la salle du théâtre une conférence anti-spirite, avec démonstrations à l'appui, au moyen de la physique amusante, des trucs employés par les médiums. Les journaux douaisiens avec la bonne foi que l'on rencontre ordinairement chez leurs confrères quand il s'agit du spiritisme, s'emparèrent aussitôt de l'occasion pour ridiculiser et bafouer les disciples d'Allan Kardec. Je saisis immédiatement la balle au bond, et j'envoyai au plus acharné de ces journaux, une réplique qu'il a insérée dans le numéro suivant en la faisant précéder toutefois de quelques commentaires de sa façon. Bref, le jour de la fameuse représentation étant arrivé, plusieurs spirites se rendirent devant les portes du théâtre, mais quel ne fut pas leur étonnement, en apprenant que le célèbre prestidigitateur avait filé, sans avoir même averti le public du motif de son départ précipité. Le lendemain, notre ami et frère Bonnefont envoya au rédacteur du journal un article, que celui-ci se garda bien d'insérer, nous ne savons pour quelle cause.

En terminant permettez moi, Messieurs et Frères, de vous féliciter du désintéressement avec lequel vous poursuivez par de laborieux et courageux efforts, le but pénible et souvent ingrat de répandre la lumière et la vérité. Oui, comme vous le dites fort bien, le *Messager* est l'ami de la quinzaine, venant apporter les puissantes consolations qui élèvent l'âme et qui fortifient le cœur en nous aidant à parcourir avec courage et fermeté la route si difficile de la vie. Aussi cet ami sincère est le bienvenu de ses lecteurs, qui, depuis longtemps déjà, ont pu apprécier ses brillantes qualités, et qui, comme moi, j'en suis certain, lui souhaitent une longue vie pour lui permettre d'achever le labeur commencé.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre tout dévoué frère et ami. J. Jésupret.

P.-S. Je vous envoie par ce courrier plusieurs journaux de Douai, concernant l'incident relaté ci-dessus.

Nous donnons ci-après un extrait des articles publiés par l'*Indépendant* douaisien, ainsi que la réplique en question.

. . . . . .

. . . . . .

Après ces étourdissantes merveilles de mécanique récréative, nous aurons — dimanche prochain — une séance d'anti-spiritisme. Si Allan Kardec et les frères Davenport ont quelques adeptes à Douai, nous croyons que ceux-ci feront bien, s'ils tiennent à conserver leurs illusions, de ne pas aller voir les expériences de M. et Mme Hanley Linstedt. Comme Robin démasqua les jongleries des médiums américains, plus spirituels que spirites, M. et Mme Hanley prouveront ce qu'il faut rabattre des soi-disant merveilles du spiritisme.

Ce sera aussi gai qu'intéressant. Des délégués du public seront tirés au sort, au cours de la soirée, pour contrôler les expériences, qui attireront assurément beaucoup de monde.

*
* *

. . . . . .

. . . . . .

Avant cette soirée littéraire, nous aurons, dimanche prochain, les expériences anti-spirites de M. et Mme Hanley-Linstedt. En bafouant des charlatanismes grotesques, M. Hanley nous donnera la plus gaie des soirées, et les éclats de rire du public répondront aux burlesques évocations des médiums qui ne savent pas toujours prévoir les « difficultés » qu'ils éprouvent du côté de dame Justice.

A propos de cette séance, un Douaisien ami du spiritisme nous adresse les réflexions dont nous donnons ci-dessous quelques extraits. Nous ne partageons pas les vues et les idées de notre corres-

pondant, mais nous ne leur refusons pas la lumière et la publicité :

« Monsieur le Rédacteur,

» Je viens de lire dans votre journal, à la chronique théâtrale, l'annonce du programme de la séance anti-spirite qui doit être donnée dimanche prochain au théâtre, par M. et Mme Hanley-Linstedt.

» Permettez-moi de réclamer contre l'assimilation faite entre les vrais spirites et Allan Kardec d'une part, et les frères Davenport de l'autre. Ces derniers n'ont jamais eu aucun rapport avec les spirites, par la raison bien simple que le spiritisme n'a que faire des charlatans qui s'emparent de son nom pour exploiter la crédulité publique.

» Notre doctrine, qui est tout à la fois et une science et une philosophie, ne s'appuie pas, comme on paraît le supposer, sur des idées fausses, sur des utopies ou sur des hallucinations de cerveaux malades, mais sur des faits positifs reconnus comme vrais par des savants tels que William Crookes, membre de la Société royale de Londres, le plus grand chimiste d'Angleterre, l'inventeur du radioscope, C. F. Varley, membre de la Société royale de Londres, A R. Wallace, le célèbre naturaliste, Aug. de Morgon, président de la Société de mathématiques de Londres, W. F. Barret, professeur de physique au collége royal des sciences de Dublin, Robert Chambers, l'un des publicistes les plus illustres de l'Angleterre, Cox, l'avocat célèbre, le jurisconsulte éminent et W. Huggins, de la Société royale pour l'Angleterre; en Allemagne, le célèbre astronome Zœllner; en Russie, le conseiller Aksakof, le prince Emile de Sayn-Wittgenstein, et le duc Nicolas de Leuchtenberg; en France, l'astronome Flammarion, Charles Lomon, l'auteur de *Jean Dacier*, Victorien Sardou, Maurice Lachâtre, Alexandre Dumas, père, Eugène Sue et Georges Sand.

» Le spiritisme compte des millions de partisans avoués, déclarés, des adeptes zélés dans toutes les parties du monde. Peut-on raisonnablement prétendre que tous ces spirites sont des fous ou des escrocs, sans égards pour le caractère, le savoir et l'honorabilité de ces personnes ?

» On engage les spirites de la localité à ne pas aller voir les expériences de Monsieur et Madame Hanley, s'ils tiennent à conserver leurs illusions; on se trompe étrangement si on croit que nous craignons les attaques de nos adversaires; notre foi est inébranlable, parce qu'elle s'appuie sur la raison ! A moins qu'ils n'apportent quelque chose de mieux, de plus consolant que le spiritisme; dans ce cas nous nous rendrions à l'évidence, car nous ne sommes pas de ces gens qui nient à priori et de parti pris ce qu'ils ne connaissent même pas et dont l'argumentation se résume en ces mots : je ne crois pas, donc cela est impossible.

» Je termine en donnant sur notre doctrine, l'appréciation d'un homme que vous ne pourrez certainement pas taxer de folie, de l'une des gloires de la France, de notre grand poète Victor Hugo.

» La table tournante et parlante a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

» Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychologique y gagnera sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

» Du reste, comme on le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier. »

LA CALOMNIE

Dictée médianimique

Brest, juin 1878.

Le cœur humain est de pierre, c'est pourquoi il ne s'émeut guère des peines qu'il cause à autrui.

La calomnie est l'un des plus grands crimes qui se puisse commettre; ceux qui se rendent coupables de cet acte odieux devront l'expier tôt ou tard, car dans la sagesse de l'Eternel, il faut que toute transgression de la loi divine soit punie.

Je viens vers toi, mon ami, comme un frère vers son frère, comme un consolateur vers un affligé. Tu pleures sur les peines qui t'accablent, et tu

murmures contre Celui qui est toute justice, tu dis que tu as plus que tu n'en peux supporter. Mon ami, Dieu ne châtie jamais sans cause, autrement il ne serait pas juste, il faut donc que tu aies, dans cette incarnation ou dans les précédentes, contrevenu à la loi de nature. Je dis loi de nature, car c'est dans son sein que la loi de Dieu est gravée en lettres fluidiques.

L'homme sent en lui-même le bien et le mal, et s'il succombe, ce n'est pas, crois-le bien mon ami, par fatalité, mais parce qu'il a préféré le mal au bien. L'homme naît libre, il trouve en ce monde le bien et le mal ; le bien accompli est le couronnement de son travail, le mal anéantit la volonté pour les aspirations larges et divines. Le bien est un fruit doux, il ne peut se cueillir que par le travail et le combat. Le mal se commet sans difficulté et sans produire de froissement à nos sentiments trop matériels. Je veux parler des sentiments grossiers de l'animal dont l'homme hérite, et qui ne peuvent être vaincus que par une grande volonté de détruire les idées matérielles que le mal inspire.

La destinée de l'homme est divine ; il faut qu'il monte, qu'il monte sans cesse, qu'il se dépouille des grossièretés de la matière, qu'il acquière le savoir, l'expérience, la perfection, de même qu'il en est de l'enfant qui doit passer par les différentes phases de l'instruction pour obtenir son brevet de capacité ; mais avant cela, que d'études, de luttes, que d'expérience il faut acquérir.

Je disais donc mon ami, que les calomniateurs seront punis tôt ou tard ; mais je vois dans ton cœur des pensées qui se forment et dans lesquelles je lis : « vous me dites, les calomniateurs seront tôt ou tard punis, bien, mais le mal qu'ils ont fait reste ? » Mon ami vous êtes toujours du vieux monde, et l'on croirait que vous êtes né d'hier, je sais que cela n'est pas ; ce n'est donc qu'une mauvaise étude des lois de Dieu qui vous fait penser ainsi et murmurer. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Qu'étiez-vous avant l'incarnation actuelle ? Telles sont les réflexions que vous devez faire, ainsi que vos amis, car je présume que vous n'avez pas la prétention d'être parfaits, ni par conséquent de l'avoir été. Or, qui vous dit que, calomniés dans cette existence, vous n'avez pas été calomniateurs dans d'autres.

Qui vous dit même que vous n'avez pas fait davantage ?

Mon ami, le mal ne nous est jamais fait sans cause, il est la suite de nos infractions aux lois divines ou de nature, il se manifeste sous des formes diverses, cela dépend de la nature des fautes commises.

Dieu est juste, il ne châtie jamais sans raison ; mes amis, rappelons-nous le toujours ; les souffrances quelles qu'elles soient ont une raison d'être, elles sont la conséquence des fautes antérieures ; ne murmurez donc pas, inclinez-vous et faites voir aux calomniateurs, que vous avez dans votre for intérieur une force vive et sainte que le spiritisme a fait naître, en vous fesant goûter la douceur des fruits de l'arbre de la Charité et du pardon.

THÉOPHILE.

NOUVELLES.

Il y a quelques jours, dit *le Globe* du 7 juillet, un de nos confrères racontait que plusieurs de nos charmantes artistes afin de charmer les loisirs que leur laisse la belle saison, se réunissaient le soir et se livraient au spiritisme.

Voilà donc le théâtre sur le point de se trouver aux prises avec la doctrine d'Allan Kardec, tant prônée par les uns et tant plaisantée par les autres, car si les artistes s'en mêlent, le spiritisme va redevenir à la mode....

*
* *

M. Dufour, commandant du port, à Ostende, et M. Maryssael, échevin de la même ville, après avoir accompagné la dépouille mortelle de leurs compagnes bien-aimées au cimetière, (ces dames étaient spirites éclairées) ont envoyé, chacun, la somme de 1500 francs, prix d'un enterrement de luxe, aux autorités de la ville chargées de distribuer ces 3000 francs, moitié aux pauvres, moitié au denier des écoles laïques et libres. Nos amis ont répudié l'antique coutume en ne s'inclinant pas devant les préjugés. Mmes Dufour et Maryssael, femmes de bien, avaient demandé à être conduites directement au cimetière où leurs époux et leurs frères en croyance devaient lire des prières spirites et prononcer des paroles qui pussent émouvoir le tout Ostende intelligent. Leur conduite a été approuvée par les milliers de personnes qui ont assisté à ces touchantes cérémonies, et leurs familles et leurs amis sont devenus spirites. Juste récompense due à leur initiative, à leur franche exposition de principes. C'est un exemple à suivre.

(*Revue spirite.*)

*
* *

Mme Isabel Madre, le médium remarquable du groupe *Marietta* de Madrid, obtient constamment des apports de fleurs. Elle n'est pas riche, ne possède pas de serre, et cependant, lors de l'exposition annuelle des fleurs où les grands d'Espagne apportent les produits les plus beaux et les plus rares de la flore, où les horticulteurs renommés viennent se disputer les prix accordés par l'Etat, elle a eu le 2e prix. (*Revue spirite.*)

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion
DE
JÉSUS-CHRIST
Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878
PAR UN OUVRIER

Au bureau 10 centimes ; par la poste 12 centimes, *contre réception d'un mandat ou timbres poste.*

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ SEPTEMBRE 1879. — Nº 5

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

La messe. — La franc-maçonnerie. — La gymnastique des sens. — Un infanticide. — Un nouveau prophète. — Une prédiction. — Bibliographie. — Nouvelles.

LA MESSE.

Nous avons le respect de toutes les croyances sincères et de la liberté de tous ; notre désir le plus ardent est que la lumière se fasse autant que possible sur toutes choses, afin que chacun puisse en toute sûreté de conscience prononcer sur ses propres croyances. C'est bien le moins que chacun ait le droit d'examen sur les choses qu'on lui propose de croire et de pratiquer. Nous avons montré ailleurs combien était vicieux le recrutement des adeptes de certaines croyances fait au berceau où l'enfant s'engage, par procuration, à se livrer pendant toute sa vie à telles ou telles pratiques ; on sait bien que plus tard on lui fait renouveler ce qu'on nomme improprement ses vœux, mais dans quelles conditions et à quelle époque de la vie ? Lorsque les enfants sont encore comme environnés de ténèbres, lorsqu'ils ne sont pas encore eux-mêmes et se laissent modeler, comme une cire molle, par ceux sous l'autorité desquels ils sont placés.

Ce renouvellement de vœux, bien que personnellement fait, n'a pas du tout l'importance que lui attribuent les hommes qui se sont faits les instituteurs des peuples en matière religieuse. C'est une formalité obligatoire à laquelle il faut se soumettre sous peine de faire scandale et à laquelle la plupart se soumettent comme à un usage imposé auquel on n'attache qu'une importance tout à fait relative. Ces pratiques, ces engagements, peu sérieux du reste, pris d'obéir toujours aux maîtres de la religion, sont, à nos yeux, autant de mensonges sacriléges ; et cela peut être dit sans offenser ni étonner les hommes du clergé. Ils savent, autant et mieux que personne, combien sont vains, en réalité, les vœux de tout genre qu'ils prononcent ou font prononcer. Quand *on se voue*, ce n'est pas le corps qu'on soumet à certains actes extérieurs, c'est surtout l'âme qui prend l'engagement de se livrer à un travail réel dans un but déterminé.

Les hommes sages ne font jamais des vœux sans restriction l'orsqu'il s'agit de pratiques extérieures, car ils savent que le seul devoir imposé à l'homme par la volonté divine est de travailler en vue du bien, de faire le bien pour le bien lui-même, et cela sans restriction, sans se laisser arrêter par aucune considération de quelque genre qu'elle puisse être. C'est là selon nous le seul vœu qui soit agréable à Dieu et à son missionnaire Jésus. C'est un vœu fait par tous avant de venir sur la terre, c'est un vœu naturel et indispensable puisqu'il constitue la seule raison d'être de l'homme sur la terre. Chacun doit faire le bien dans la mesure de ses forces, car c'est par ce moyen-là seul qu'on s'améliore ; et cette amélioration se produit à divers degrés dans tous les mondes. Tous les hommes sont des messies dans ce sens qu'ils sont tous des envoyés de Dieu sur la terre pour y accomplir une tâche quelconque et que, quelque criminel que soit un homme, il est toujours supérieur à ce qu'il était auparavant. Du reste il est des choses criminelles aux yeux des hommes qui ne le sont pas devant Dieu, de même qu'il en est de criminelles devant Dieu qui ont un renom glorieux parmi les hommes.

Les inventions humaines sont d'un poids bien léger aux regards de la justice divine, et les hommes se sont presque toujours placés à un faux point de vue quand ils ont voulu étudier les choses de ce qu'on nomme le ciel. Ils ne peuvent pas connaître Dieu dans l'infini de sa puissance, mais sui-

vant leurs connaissances acquises, ils peuvent se faire une idée juste de son action et de sa manière de gouverner le monde. Pour bien voir il faut se placer par la pensée en-dehors du tourbillon humain et autant que possible, embrasser l'ensemble de ses mouvements. On est alors dans la position de l'observateur qui voit défiler devant lui les objets de ses observations et assigne à chacun d'eux la place qu'il doit occuper dans la hiérarchie et son véritable caractère. Il voit les divergences religieuses produites et comprend une partie de ce qu'il y aurait à faire pour rétablir une unité relative.

Si Dieu avait voulu que la « messe » dominât partout, elle dominerait bien certainement ; si elle était une chose réellement essentielle, au lieu de perdre le terrain qu'elle perd chaque jour elle en gagnerait incessamment. La messe est la représentation d'un sacrifice matériel qui n'a plus de raison d'être ; c'est le souvenir d'un supplice qu'il faut faire oublier puisque la victime elle-même a formulé le plus sincère des pardons. C'est donc aller contre sa volonté formelle que de rappeler sans cesse cet acte déshonorant de fanatisme dont le souvenir a fait commettre des crimes et des violences sans nombre à de soi-disant chrétiens bien peu imbus de la véritable pensée de Jésus.

Le temps actuel doit inaugurer une ère d'apaisement qui ne peut avoir pour fondement sérieux que l'oubli des injures. Juifs et chrétiens sont frères, et ils doivent s'unir dans une même pensée de charité fraternelle. Si les clergés des diverses religions étaient sages et animés de bons sentiments, les murs de séparation qui se sont élevés entre eux seraient bientôt abattus pour ne plus être relevés. Ne faut-il pas que la vraie religion universelle s'établisse ? Et peut-on considérer comme des chrétiens ceux qui y font incessamment obstacle ?

Si des chrétiens dans l'exercice de leur culte ne sont pas les premiers à pardonner les injures et à oublier les crimes commis contre leur Maître, qui donc donnera l'exemple du pardon et de l'oubli des offenses ? Quand le Maître a pardonné nul, sinon Dieu, n'a le droit de se souvenir. Laissez passer la justice divine, mais ne gardez dans vos cœurs aucune pensée de haine ou de vengeance. « Mais, dira-t-on, cette mort fut un bienfait pour nous, c'est elle qui nous a sauvés en désarmant la colère de Dieu ; nous devons en garder et en célébrer le souvenir. » Si cette mort vous a sauvés, comme vous le dites, vous ne devriez pas maudire les auteurs du meurtre puisqu'ils ont été les instruments les plus actifs de votre salut ; vous devriez au contraire leur adresser des actions de grâces, et selon votre habitude leur élever des autels. Vous honorez bien d'autres meurtriers dont le fanatisme armait aussi le bras, et vous vous faites une singulière idée de Dieu en supposant que « sa colère » s'apaise comme par enchantement à la seule vue du sang versé de son fils !

Il est temps de laisser de côté tous ces blasphèmes ridicules qui représentent Dieu comme un tyran laissant bien loin derrière lui tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare et de plus cruel. Méditez sur la mort de Jésus, car elle est pleine d'enseignements charitables ; pardonnez à son exemple à ceux qui furent ses bourreaux ; aimez-les comme des frères, car en agissant ainsi vous ne savez pas si vous ne pardonnez pas à vous-mêmes, si ce ne sont pas les vôtres et vous-mêmes que vous aimez ainsi fraternellement !

Où étiez-vous à l'époque du grand crime ? Vous ne pouvez le savoir tant que le joug de la chair pèse sur vos âmes dévoyées. Vous dites que le sang du Christ a sauvé le monde. C'est une erreur ; le sang versé appelle toujours de nouvelles effusions de sang, le crime appelle le crime, la vengeance ouvre les chemins à la vengeance. C'est dans la manière dont sut mourir Jésus, dans l'ineffable pardon qui s'échappa de ses lèvres divines comme une rafraichissante rosée qui devait jaillir sur l'humanité tout entière, que se trouve l'enseignement qui sauve et vivifie. Cette mort fut le dernier et le plus sublime enseignement de l'homme divin, l'enseignement exemplaire par excellence.

Quant à ce qui concerne la cène, tout a été modifié, falsifié ou inventé, et c'est sur cet amas de fictions facile à édifier dans des temps d'ignorance et non de foi, car la foi vraie et l'ignorance ne sauraient marcher du même pas ni suivre la même route ; c'est sur cet amas de fictions qu'on a établi ce qu'on nomme la vérité. C'est sur des paroles allégoriques, si tant est qu'elles aient été prononcées, qu'on appuie le dogme de la *présence réelle* en corps, en âme et en divinité de Jésus. Jésus de maître s'est fait esclave ; il s'est soumis aux volontés, aux caprices d'une foule de gens. L'esprit prêtre a de tout temps voulu gouverner Dieu et le soumettre à sa volonté ; poussant jusqu'à l'excès ses caprices de domination tyrannique, il n'a rien laissé debout dans le domaine de la justice et de la raison. Il a eu la prétention de dire à son tour : « Moi seul, et c'est assez ! » Et il a été logique dans sa prétention.

En effet, les hommes qui commandent à Dieu ont bien certainement le pouvoir de commander aux hommes et de leur commander en maîtres. Là où le Créateur obéit, la créature n'a qu'à s'incliner servilement. Beaucoup d'habileté en tout cela, mais absence à peu près complète de justice et de raison. Prenons Jésus puisque, dans un intérêt que nous ne voulons pas examiner à présent, on a voulu le diviniser dogmatiquement. Il est un instrument

entre des mains qui ne sont pas toujours dignes de la mission qu'elles ont la prétention d'entreprendre, parce que les Esprits qui l'ont conçue n'en ont compris ni la portée ni les résultats finalement immoraux ; et s'ils les ont compris ils sont encore plus coupables.

Nous n'avons pas à nous occuper des culpabilités possibles et naturellement inévitables. C'est affaire entre ceux qui en sont responsables et la justice divine, il ne nous appartient pas de juger des faits de haute ou basse simonie : à chacun selon ses œuvres et surtout à chacun selon ses intentions, cette préface obligée de toutes les œuvres qui méritent ce nom, selon les intentions bien déterminées à l'avance. La messe telle qu'elle a été établie par des préjugés successifs, a aujourd'hui la prétention de représenter deux choses : le supplice de la croix et la cène. Il a été suffisamment démontré selon nous que le souvenir incessamment évoqué de cet acte criminel est tout à fait en contradiction avec l'esprit de l'enseignement, avec les ordres même de la victime, en supposant qu'elle ait cru devoir donner des ordres qui, dans tous les cas, devraient être obéis par ceux qui se prétendent ses serviteurs.

Le mot oubli est contenu forcément dans le mot pardon, ou plutôt les deux mots sont les formes nécessaires d'une même pensée. Donc en rappelant chaque jour l'injure commise, vous rouvrez sans cesse la plaie au lieu de la fermer. D'ailleurs, qui commit l'injure ? Qui est responsable du crime de *déicide*, comme vous l'avez appelé dans votre zèle inconsidéré ? Quels sont les coupables ? Pourriez-vous dire d'une manière certaine que ce n'est pas vous ? « Non, répondrez-vous, car c'est comme enfants d'Adam que nous sommes chargés du péché d'iniquité. » Nous dirons à notre tour : « Laissez-là Adam et son péché, si tant est que jamais il l'ait commis ; et sachez que chacun ne doit répondre ou ne peut mériter que « selon ses œuvres. »

« Il est temps de mettre un terme à ce favoritisme de convention, à ces inventions iniques qui tendraient à faire du Ciel une reproduction des plus banales des cours des princes de la terre qui, selon la parole de l'évêque Grégoire, sont *le foyer du crime et l'atelier de la corruption.* Cessez de blasphémer en représentant Jésus et Marie sous un jour qui ne peut être favorable qu'à vos intérêts matériels du moment. Vous avez pu être coupables dans le grand crime parce que, pharisiens aujourd'hui, rien n'empêche que vous ne l'ayez été à cette époque. »

Venons maintenant à la « représentation » de la cène. *La Revue belge du spiritisme* contenait, il n'y a pas longtemps, un article où il était clairement démontré que les paroles de Jésus en cette circonstance, même si elles ont été fidèlement reproduites, ne peuvent contenir qu'un sens allégorique et rien de réel quant à la lettre elle-même du discours tel qu'on le présente. Nous reviendrons peut-être là-dessus. En attendant, nous prions nos collaborateurs du monde terrestre et de l'erraticité de recueillir et de publier autant que possible les vérités qu'il leur sera donné de découvrir sur ce sujet. Ce sera un hommage rendu à Jésus et un fondement solide apporté à la foi dont il s'est fait le propagateur dévoué.

La foi sincère ne peut vivre qu'à force de lumière. Un collaborateur spirituel.

LA FRANC-MAÇONNERIE.

Si l'ancienneté de la franc-maçonnerie n'est pas mise en doute, il faut avouer cependant que la date de sa naissance est contestable.

A cet égard, les historiens et les maçons eux-mêmes diffèrent d'opinion.

Sans contester précisément l'authenticité de son origine, je ne suis pas de ceux qui veulent absolument la rattacher, en ligne directe, aux anciens mystères. Ce n'est qu'après la dissolution de ceux-ci qu'elle a succédé à une part de l'héritage et qu'elle a fait son chemin dans le monde, en modérant son tempérament suivant les temps et les lieux, en modifiant son programme suivant les mœurs et les besoins.

La franc-maçonnerie succédait sans doute à des parents illustres, mais ignorés d'elle, tout porte à le croire, la tradition lui faisait en partie défaut ; et bien que des anneaux de la chaine existassent çà et là, les liens de famille étaient brisés.

La franc-maçonnerie, en recueillant le lot qui lui venait en partage, trouva la part si belle, si pleine d'actualité permanente qu'elle mit son orgueil à la contempler et à se mettre en état, d'âge en âge, à remplir scrupuleusement les engagements de la succession.

Une pareille succession n'était pas enviée du commun des hommes; elle n'apportait à ses héritiers que de lourdes charges, que des dangers et des persécutions, sans autre perspective que le sacrifice de sa vie et de sa fortune, sans autre satisfaction que celle du devoir accompli. Combien peu d'hommes, à toutes les époques de l'histoire, sont capables en effet de ne vivre que d'abnégations et de dévouements !

L'égoïsme a toujours été un obstacle au progrès humanitaire; et la pauvre humanité, en barbottant dans le bourbier de l'ignorance et de l'erreur, du vice et de la superstition, a chèrement gagné son pain à la sueur de son front.

Sans doute aucun, la franc-maçonnerie a fait

beaucoup de bien, surtout au point de vue politique et humanitaire; elle a été, pendant des siècles, à la hauteur de sa tâche; son idée civilisatrice a pu se conserver et se transmettre jusqu'à nos jours malgré les obstacles de tous genres, grâce à sa forte organisation, à ses formes mystiques et en passant aux yeux des ignorants et des fanatiques, comme un dépôt reçu et conservé des anciens mystères.

Mais quand l'œuvre est achevée, une institution si forte qu'elle soit, ne résiste pas à l'action du temps, elle finit par n'avoir plus sa raison d'être; grâce aux conquêtes de 89, les idées civilisatrices dominent la société moderne; elles s'infiltrent partout et résistent à tout, sans avoir besoin de s'enmurailler et de s'envelopper d'un symbole mystérieux. La philosophie, la politique et la religion en ont assez des théories stériles, elles ont besoin de vie, d'action et de pratique, pour le plus grand bien de l'humanité; elles veulent vivre à la lumière et ne plus se cacher dans les ténèbres.

C'est pourquoi la franc-maçonnerie n'a plus sa raison d'être surtout avec son organisation qui n'est plus qu'une vieille défroque, car ses mystères sont dévoilés, et ses vérités courent les rues.

Elle est remplacée d'ailleurs, plus avantageusement, par deux institutions éminemment plus pratiques parce qu'elles sont entrées dans la vie commune, elles font partie, au grand jour, de l'activité humaine.

La partie politique appartient aux associations libérales, déléguées elles-mêmes et dirigées par l'opinion publique.

La partie philosophique et religieuse se trouve naturellement revendiquée par les spirites, héritiers directs des anciens mystères; c'est un héritage qui leur appartient; ils tiendront à honneur de le conserver, de le développer, de lui faire porter des fruits pour être partagés par la communauté humaine.

Les spirites ne seront que des travailleurs et des dispensateurs de la vérité pour tous et à la gloire du grand architecte de l'univers.

L.-N. DE MECKENHEIM.

LA GYMNASTIQUE DES SENS

Voici ce que dit le *Journal de Liége* dans son numéro du 22 juillet, de la « gymnastique des sens » de notre frère en croyance, M. Constant Delhez, de Vienne, dont nous avons parlé sommairement :

« Cette méthode intuitive consiste à faire raisonner par les enfants les impressions qu'ils reçoivent. Ainsi l'éducation de l'œil conduit à la perception des formes géométriques, des couleurs et de leur mélange, etc.

» L'impression du froid, du chaud, du tiède, conduit à toutes sortes d'explications sur les propriétés du corps, le feu, le thermomètre, etc. Par cette indication rapide il est aisé de comprendre que l'on peut, en faisant raisonner les enfants sur leurs perceptions développer chez eux l'habitude de la réflexion et aussi l'étude de la langue française par la science de la propriété du terme.

» Cette méthode qui est un dérivé de celle de Frœbel, a pour principale qualité de développer la spontanéité chez l'enfant.

» Une autre qualité distinctive de la méthode Delhez, c'est qu'elle dispose l'enfant à l'*invention*. »

Nous devons borner ici notre citation et nous ajouterons seulement que M. Delhez, pour la facilité de son application a cru devoir scinder sa *gymnastique des sens* en trois parties ou degrés. Un premier degré pour l'âge de 3 ou 4 ans contient environ 50 objets distincts qui coûtent 15 francs. Un deuxième degré pour l'âge de 4 à 5 ans comprend 150 objets, prix 25 francs. Enfin le troisième degré, pour l'âge de 5 à 6 ans se compose à peu près de 300 objets pour 37 francs 50 centimes.

Le ministre de l'instruction publique d'Autriche, après avoir soumis ce système à un examen approfondi de la part d'hommes experts, l'a adopté pour les écoles de la monarchie.

UN INFANTICIDE.

On lit dans la *Gazette de Liége* du 17 Juillet :

« La folie religieuse vient de pousser un père de famille à sacrifier sa petite fille. Ce crime atroce a été commis dans le village de Pocasset (Massachusetts), le 2 mai. Charles Freeman fait partie d'une secte dite du second avénement du Christ. Cette secte s'est formée au sein de l'Eglise protestante méthodiste, il y a peu d'années; elle compte déjà un certain nombre d'adhérents. Freeman était très-exalté, et la lecture suivie de la Bible avait troublé ses idées, il crut avoir reçu de Dieu l'ordre d'immoler son enfant, comme autrefois Abraham. Il fit part à sa femme de l'ordre venu de Dieu, et celle-ci ne sut que l'approuver. Dans la nuit, il prit un couteau et perça le cœur de sa fille Edith, âgée de dix-huit mois, qu'il aimait, dit-il, plus que lui-même, et s'endormit paisiblement près de son cadavre; il avait la certitude qu'elle ressusciterait le troisième jour.

» Quand la nouvelle de ce crime fut connue, l'indignation publique fut à son comble. Les partisans du second avénement seuls voulaient excuser le meurtrier. La police dut arrêter les époux Freeman, et le coroner commença l'enquête. Freeman est resté insensible; aux demandes faites par le

juge, il n'avait qu'une réponse : j'ai obéi aux ordres de Dieu, Freeman a été surpris que sa fille ne ressuscitât pas le troisième jour ; il se rassure et dit que Dieu a d'autres voies que celles des hommes, et qu'il montrera son bras au moment voulu. La mort ne l'effraie pas et il ne veut pas prendre de défenseur.

» Lorsque l'homme est livré à son sens privé, sans guide infaillible, il tombe dans tous les excès. Les américains peuvent réfléchir sur ces fruits tant vantés du libre examen et de la tolérance religieuse. Pendant qu'on frémit d'horreur à la seule pensée de ce meurtre, les second adventistes, comme ils s'appellent, déclarent hautement que Freeman doit être mis en liberté, puisqu'il n'a fait qu'obéir à la loi de Dieu ! »

La Bible est de tous les livres celui qui plus a le influé sur les esprits et les consciences. Pour les juifs comme pour les chrétiens il contient seul la parole de Dieu. C'est un dogme que l'inspiration plénière de la Bible, l'inspiration de chaque mot, ligne et marque de ponctuation, et pourtant ce livre, que l'Eglise catholique, n'en déplaise à la *Gazette*, est forcée, pour étayer son autorité et ses prérogatives, de nous présenter, elle aussi, comme venant directement du ciel, porte l'empreinte irrécusable de la main de l'homme; il renferme des assertions diamétralement opposées aux résultats les mieux acquis de la science, consacre des actes, des habitudes contraires à la justice immuable et à la saine morale ; tel est le cas particulier qui a servi de règle de conduite au malheureux Freeman. Abraham, qui était médium voyant ou auditif ni plus ni moins que Freeman, avait des relations avec sa servante Agar à l'âge de cent ans ; pour obéir à son Dieu, il se disposait un jour à tuer son fils, et ce ne fut pas sa faute s'il survint un Esprit qui, substituant un bélier à sa victime, l'empêcha d'être infanticide au nom du Très-Haut, après avoir été saintement adultère.

Si la *Gazette* réprouve la conduite de Freeman, pourquoi ne pas montrer la même aversion pour celle d'Abraham ? Nos ultramontains passent aujourd'hui sur beaucoup de choses pour des raisons de convenance et de police. Freeman, lui, préfère marquer sa foi en vue de tous, même jusqu'au sacrifice de ses plus saintes affections. C'est cette foi sans la raison, ennemie du libre examen, que les Eglises prétendent nécessaire pour la révélation, c'est le *credo quia absurdum*, ce dogmatisme étroit et sans cœur qui lui a fermé les yeux et mis le couteau à la main.

* * *

Le *Sun* rapporte que l'attorney général du Massachusetts et les autorités du comté ont reçu un grand nombre de lettres signées par des personnes connues, et dans lesquelles celles-ci protestent contre les poursuites. « Personne, dit-on, ne doit être puni à cause de sa croyance religieuse. » Vingt avocats se sont offerts pour défendre Freeman, non pas comme un fou irresponsable, mais en se basant sur ce qu'un homme qui a cru sincèrement que son devoir envers Dieu l'obligeait à commettre un meurtre ne peut être jugé d'après les règles de la justice humaine.

Le procès Freeman sera fort intéressant. Le ministère public s'attend à voir agiter toute la question de savoir si la croyance dans la révélation et dans la religion surnaturelle est ou n'est pas une illusion. Il ne faudrait pas s'étonner que faute de trouver douze jurés disposés à tomber d'accord sur ce point, Freeman échappât à une condamnation.

Un cas semblable à celui de Freeman eut lieu dans le Delaware, en 1857, près de Concord, comté de Sussex. Gilles Hitchens, un fermier qui avait une grande dévotion pour la Bible, crut entendre la voix de Dieu qui lui commandait de sacrifier son fils âgé de dix-huit mois et il suivit ponctuellement les ordres qui lui furent donnés. Arrêté comme assassin, il fut acquitté et depuis ce temps, dit le *Banner of Light*, il a vécu très-sagement en aimant beaucoup ses enfants.

UN NOUVEAU PROPHÈTE

Les journaux anglais nous ont entretenu dernièrement des faits et gestes d'un individu de Chicester qui prétend être le prophète Elie.

D'après un reporter du *Globe* de Londres, qui est allé le relancer dans une auberge, l'aspect de cet homme, naguère peintre de paysage, est saisissant. Il est grand et beau, type asiatique, ses favoris noirs se détachent admirablement sur son manteau et sa coiffure en peau d'agneau. Il porte un grand bâton et un petit cornet à bouquin dont il sonne par les rues pour annoncer ses réunions, ordinairement suivies par une grande affluence de monde. Il dit qu'il a eu, il y a huit mois, plusieurs visions par lesquelles il lui avait été ordonné de s'appeler Elie, parce qu'il serait le véritable prophète dont la venue est annoncée et promise dans *Malachie*, chap. IV, v. 5. C'est ce verset qui forme toute la base de sa doctrine.

Nota. — Voilà encore un des effets funestes de la Bible prise *entièrement* comme la parole de Dieu. Les cas de folie attribuables à cette cause cesseront totalement avec la saine connaissance du spiritisme.

UNE PRÉDICTION

Bachaumont, dans le *Constitutionnel*, raconte une curieuse anecdote.

Le comte de Séguins, aïeul maternel du marquis de Saint-Paulet, excellent poète fabuliste, et qui fut conseiller à la cour d'Alger sous l'empire, était marié depuis peu de jours, lorsque, assistant à un dîner où la conversation s'était portée sur le merveilleux, il s'écria :

— Il y a dix ans, une sibylle en renom m'a fait une triple prédiction, dont la première vient de s'accomplir à ma grande joie, tout en me faisant redouter la troisième !

— Quoi donc ? Exclama-t-on de toutes parts.

— On m'a prédit : 1° que j'épouserais une très-jolie femme ; 2° que j'aurais trois fils ; 3° que j'aurais la tête emportée par un boulet ! J'ai la jolie femme... mais garderai-je ma tête ? Je voudrais bien, la première et au besoin la seconde de la prédiction accomplie, dire à la sorcière : Restons-en là !

On était en paix, le comte de Séguins vivait retiré du service dans son château ; là, le boulet de canon semblait peu à craindre ! Mais le temps s'écoule, la paix avec lui, et un beau jour M. de Maurepas offre au châtelain le gouvernement de la Martinique. Son courage n'a point été déposé avec son épée, il accepte, il part. Un des vaisseaux de l'escadre des Antilles l'emporte ; il monte précisément celui qui portait le pavillon de l'amiral de Guichen. L'escadre rencontre la flotte anglaise au passage de la Dominique ; le combat s'engage.

— Colonel, lui dit l'amiral, retirez-vous, vous n'avez que faire ici !

— Oh ! s'écrie le comte de Séguins en présentant sa tabatière au marin, laissez-moi jouir de cet admirable spectacle ; rien n'est pareil, n'est aussi beau qu'un combat de mer. Je reste... car je veux un jour...

O volonté humaine ! O néant des projets, des vœux d'avenir ! Un boulet passe et le pauvre colonel est décapité. M. de Séguins laissa trois fils.

BIBLIOGRAPHIE.

M. Charles Dollfus vient de faire paraître chez Germer-Baillière à Paris, un vol in-18, intitulé : *l'âme dans les phénomènes de conscience*. On y trouve un chapitre sur la sensation, un autre sur la pensée et ses rapports avec le cerveau, un troisième sur le sentiment, un quatrième sur la volonté et la substance même de l'âme. Dans une dernière partie l'auteur expose ses opinions sur la religion, sur la vie future et le problème du mal.

M. Dollfus se tient à égale distance du positivisme et de la foi traditionnelle ; il croit fermement à l'âme, à la liberté, à la loi morale, à la vie future ; l'immortalité qu'il reconnaît est une immortalité personnelle, individuelle. D'après lui, l'âme en quittant cette vie doit, selon les exigences de la loi morale, demeurer responsable de ses actions et continuer ailleurs, sous d'autres conditions, la tâche que cette loi lui impose ; il croit donc à la préexistence et à la survivance, à des transmigrations dans de nouveaux corps et d'autres astres. Ces renaissances s'accomplissent sans souvenir, il suppose que la mort agit sur nous à la manière du sommeil dont nous sortons tous les matins fortifiés et comme régénérés, après avoir perdu habituellement le souvenir de nos rêves.

—

Les journaux français et étrangers, dit l'*Evénement* du 3 juillet, discutent beaucoup les doctrines et les idées de l'auteur des *destinées de l'âme*. C'est que la guerre n'a jamais été si vive entre les spiritualistes et les matérialistes. Arsène Houssaye, avec la bonne foi de l'historien, remet en lumière toutes les idées des philosophes que ces grandes questions ont inquiétés. Aussi est-ce un livre tout nourri de vérités et de paradoxes.

Voici quelques vérités :

*
* *

Quand nous voulons fixer la mort, la vie nous éblouit.

*
* *

D'autant plus présents qu'ils sont moins visibles, les morts assistent à l'œuvre qu'ils ont commencée, que nous continuons et que d'autres continueront après nous. Leur personnalité survit tout entière au naufrage de cette vie d'un jour, qui n'est, après tout, que l'ombre de la réalité.

Entre les morts et nous, qu'y a-t-il ? Un nuage. Le nuage passera. Il passe, car ce nuage c'est le temps.

*
* *

Le monde se renouvelle comme la nature, il a ses jours de sève comme il a ses jours de déchéance. Les grandes époques sont faites par les grands hommes. C'est le miracle de Dieu. Toute la volonté humaine échouerait pour créer une intelligence. Prométhée a montré le néant de la grandeur de l'homme. Nous obéissons aux lois de l'infini. Bien plus, nous travaillons à la trame de la vie universelle, sans mieux voir la vie que les ouvriers des Gobelins qui font la tapisserie à l'envers ne voient l'œuvre du maître.

*
* *

L'homme n'imagine que ce qui est. Le pressentiment est une des visions de la vérité. Puisque nous parlons de notre âme, c'est qu'elle existe. Puisque nous voyons un « autre monde », c'est que nous y trouverons l'hospitalité.

*
* *

Qu'est-ce que l'homme ? Un condamné à mort après avoir été un condamné à vie. Il a beau s'attacher avec amour à tous les périls de l'existence, il lui faut pourtant un jour passer de l'autre côté. Il ne s'y résigne guère, mais il faut qu'il y passe. D'où vient qu'il ne s'est pas plus préoccupé de sa dernière heure ? Il a couru après toutes les chimères, il n'a pas voulu regarder la mort en face, la mort qui n'est pas une chimère. D'où vient qu'il ne s'est pas obstiné plus souvent devant la seule énigme qui vaille la peine d'être devinée ? C'est le cas ou jamais de dire comme Hamlet : être ou n'être pas ! La mort est-elle la nuit sans aurore, ou est-elle un autre point de départ ? Eternelle et souveraine question ! Mais l'homme pense bien plutôt à laisser de quoi se faire enterrer.

*
* *

Autre pensée profonde que nous relevons dans *l'Estafette* du 18 août :

Eh quoi ! le grain de sable qui est matière, est éternel et indestructible, et moi, créature agissante et pensante, moi qui ai aimé, moi qui ai souffert, je serais voué à la destruction, j'aurais pour lot le néant ! Cela n'est pas possible ; ce manque de logique serait *stupidement* contraire à l'immortelle et suprême logique.

*
* *

Il y a dans le livre d'Arsène Houssaye, infiniment d'idées, et il est écrit avec un charme et une grâce qui doivent rendre les sujets traités attrayants, même pour le scepticisme contemporain.

L'auteur, ainsi qu'il l'affirme lui-même, « n'est pas un visionnaire, » c'est un homme aguerri par l'expérience contre toute illusion mystique ou fantasmagorique, et pourtant, comme Descartes, il a eu, lui aussi, ses apparitions surnaturelles qui lui ont prouvé « que le tombeau ne prend pas l'âme et que l'âme, après la mort, garde la figure du corps. » Ces apparitions eurent lieu dans un pavillon de chasse, près de Laon. Une belle dame du siècle dernier se montra une première fois, en plein jour, pendant qu'il additionnait les revenus du domaine de Riancourt. L'apparition s'étant renouvelée dans des conditions à ne laisser aucune prise au doute, il se rendit chez le notaire pour étudier les titres de propriétés. Il apprit que la dernière châtelaine avait passé en ces lieux toute sa seconde jeunesse, recevant souvent la visite du duc d'Estrées, son amant en titre, et d'un officier au régiment de Champagne, son amant caché. Cette dame revenait-elle, comme une âme en peine, pleurer encore une trahison ou ressaisir des joies perdues ? Et comme Houssaye, bien qu'il ne soit pas spirite et qu'il abonde parfois dans le sens du catholicisme, n'est pas éloigné de croire à la réincarnation, il se demande : « N'ai-je pas été officier au Royal-Champagne ? »

En somme, ce livre offre une nourriture topique et réconfortante. Venant, comme le dit Edouart L'Hôte, d'un homme du monde habitué à vivre avec ce monde, à flatter ses instincts, quelquefois ses travers, ce qui semble l'autoriser à lui parler, à l'occasion, un langage sérieux, il exercera une influence salutaire sur bon nombre d'esprits, cultivés sans doute, mais peu habitués jusqu'ici à se replier sur eux-mêmes, à penser et à vivre *au-delà*.

Dieu a des voies si inconnues et si particulières pour arriver à ses fins, pour amener l'homme à son but ! Ce ne serait pas, du reste, la première fois qu'il se serait servi de la Madeleine pour convertir les Pharisiens. Ce ne serait pas la première fois que la pécheresse aurait, avec l'accent de la vérité, versé sur les pieds de son idole les parfums du repentir.

NOUVELLES.

L'un de nos frères les plus dévoués nous informe de Welkenraedt (frontière prussienne) que le spiritisme y fait des progrès ; de nouveaux adeptes sont venus se joindre aux anciens, grâce à l'activité et aux efforts de nos frères de la localité pour répandre la doctrine si saine et si consolante du spiritisme. Notre ami nous signale les bons résultats obtenus par la médiumnité guérissante.

Nous félicitons nos frères de Welrenraedt de l'impulsion qu'ils donnent à la propagation de nos idées si salutaires ; c'est un bon exemple à suivre par tous les spirites.

*
* *

La *Gazette d'Augsbourg* annonce la mort de M. Hermann Fichte, fils du grand philosophe de ce nom. Par ses doctrines, il se rattachait au spiritualisme. Les *Psychische Studien*, de Leipzig, insèrent actuellement un travail de lui. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres sur *l'Idée de Dieu*, sur *l'Immortalité* et la *Psychologie*.

*
* *

Une autre perte regrettable pour la science philosophique, est celle de M. Patrice Larroque, l'éminent auteur de tant d'excellents ouvrages que nous avons largement mis à contribution et qu'il est superflu de rappeler à nos lecteurs.

*
* *

Nous tirons d'un article de *l'Avenir de Spa*, du 10 août, intitulé : *Un peu de science*, le passage suivant :

« Maître André Honsdorffen, en son *Théâtre d'exemples*, raconte qu'il entendit une femme idiote mais possédée du diable. Comme elle était interrogée par un cardinal de l'Eglise romaine qui lui demandait quel était le plus vers de Virgile, elle se

recueillit pendant dix minutes et répondit à haute voix :

Honorez la justice et respectez les Dieux.

Voilà ce qui s'appelle un miracle, et, si vous en doutiez, vous le trouveriez confirmé par le témoignage des hommes les plus considérables : Philippe Mélanchton en ses *Epîtres ;* Jean Pencer en son *Commentaire de la divination ;* Pierre Boaistuau en ses *Histoires prodigieuses.* On se donnerait volontiers au diable pour savoir si bien son Virgile. »

***

Les journaux russes racontent avec force détails un cas de catalepsie des plus remarquable. Le malade allait être enterré vivant lorsqu'il cogna violemment contre la bière au moment où celle-ci allait disparaître dans la fosse.

Ceci nous rappelle, dit la *Liberté*, une scène que l'acteur comique Lebel racontait un soir au foyer du Châtelet. L'artiste était le beau-frère d'un des gardiens de l'ancienne Morgue et allait souvent faire le whist avec son parent et un autre camarade d'enfance.

« Nous jouions le *mort*, c'était de circonstance, ajoutait Lebel. Or, un jour on avait apporté un homme qui avait été frappé d'apoplexie par suite de copieuses libations. Nous l'avions vu étendu nu sur la dalle, et on s'était mis à jouer. Tout-à-coup, au moment où nous terminions un rob, on frappa discrètement à la porte qui séparait la pièce où nous nous trouvions de la salle des cadavres. Un sentiment de terreur s'empara de nous. Qui pouvait frapper dans cette pièce où il n'y avait que des morts ? Cependant les coups redoublaient. Enfin, le gardien, courageux par métier, ouvrit la petite vitre qui surmontait la porte et nous vîmes le buste d'un homme apparaître par l'entrebaillement et s'écrier :

— Ah ça ! Qu'avez-vous fait de mes frusques ?

C'était l'ivrogne qui venait de se réveiller d'un sommeil léthargique.

***

Dans la nuit du dimanche 3 août, vers une heure du matin, deux gardiens de la paix, passant sur la place de la République à Paris, ont trouvé un individu étendu sans connaissance sur un banc ; ils l'ont transporté aussitôt au poste, mais tous les soins que lui a donnés le médecin de service n'ont pu lui faire reprendre ses sens.

L'individu est en ce moment à l'hôpital St-Louis, il se trouve toujours dans le même état. On a pu se convaincre qu'il n'a pas cessé de vivre ; le cœur bat encore, quoique très-faiblement ; les membres n'ont aucune rigidité, mais les mouvements musculaires et la sensibilité ont complètement disparu, la respiration est devenue presque imperceptible : on se trouve en présence d'un de ces cas de léthargie si fréquents depuis quelque temps.

***

Dans une conférence qu'il a donnée dernièrement à Londres, M. John Tyerman a fait entre autres une confession qui montre son honnêteté et son adhésion consciencieuse à ce qu'il croit être la vérité. Il a dit :

« Il y a huit ans environ, j'étais confortablement établi dans l'église anglicane à Kangaroo Flat, Victoria, Australie. Le spiritualisme avait fait invasion dans ma paroisse et gagné quelques membres de mon église. Certains membres du comité m'engagèrent à prêcher contre cette doctrine, espérant qu'un bon sermon arrêterait ses progrès au milieu de nous. Je répliquai que je ne pouvais pas prêcher convenablement contre une chose qui m'était complètement inconnue, car en agissant ainsi j'exposerais seulement ma propre ignorance et ma présomption, au lieu du spiritualisme. Seulement, disais-je, comme cette chose nouvelle s'étend en faisant beaucoup de mal — car nous croyions que ceux qui l'avaient embrassée étaient hors du bon chemin, loin du sentier de la vérité et du devoir — je veux l'expérimenter par moi-même, et si je trouve que c'est une supercherie ou une illusion, ou un mélange des deux comme nous le supposons, alors je ne l'épargnerai pas ; mais, ajoutais-je, si je découvre que c'est la vérité — à quoi je ne m'attends pas le moins du monde — je dois également, pour être franc et sincère, le dire et en tirer les conséquences. Je ne me vante pas d'avoir suivi ce chemin, car j'ai fait simplement mon devoir, et je souhaite que tous les adversaires du spiritualisme examinent sérieusement ses prétentions avant de les combattre. »

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion
DE
JÉSUS-CHRIST
Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878
PAR UN OUVRIER
Au bureau 10 centimes ; par la poste 12 centimes, *contre réception d'un mandat ou timbres poste.*

ALMANACH SPIRITE
POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1879
L'auteur de l'*Almanach spirite* désirant le mettre à la disposition de ses frères qui veulent bien coopérer à la propagation de nos idées, vient de réduire le prix de l'exemplaire de cet ouvrage comme suit :
Pris au bureau : 20 Cmcs ; par la poste 25 Cmcs

LE CURÉ D'ARS
Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 SEPTEMBRE 1879. — Nº 6

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Avis important. — Les inventions infernales. — Nécessité d'une nouvelle religion. — La médiumnité de saint Thomas d'Aquin. — L'âme de Monseigneur de Montpellier. — La vierge de la Sarte. — Correspondance. — Manifestations physiques en public. — Un enfant prodige. — Nouvelles. — Petite correspondance.

AVIS IMPORTANT

Le Comité de la Fédération belge invite les délégués des groupes spirites à se réunir le dimanche 28 septembre, à 2 heures de relevée, au local de la Société *l'Union*, à Bruxelles, rue de l'Empereur, 14 (entrée particulière), à l'effet d'examiner les questions suivantes :

1º Organisation d'un culte spirite ;

2º Enseignement de la doctrine aux enfants.

LES INVENTIONS INFERNALES

Il est des gens qui ont soif du supplice.... des autres, de leurs adversaires, de ceux qu'ils nomment leurs ennemis par la seule raison qu'ils se sentent réellement, eux-mêmes, les ennemis de ceux que charitablement sans doute, ils veulent supplicier. Des atrocités ont été commises dont l'histoire garde un souvenir vivant et dont seul un fantôme au visage faux et grimaçant, empêche la divulgation populaire. On a commis sur la terre des atrocités infernales pour punir de prétendus ennemis ; on a voué à des tortures inouies des gens qui n'ont, qui n'avaient commis d'autre crime que de penser tout haut selon leur conscience. Témoin Jésus pour ne citer que lui. Ne vous agitez pas trop sur vos siéges, messieurs les évêques, à ce nom que vous calomniez, au nom de Celui dont l'enseignement fut très-malheureusement pour vous, complètement opposé au vôtre. Dites-nous seulement, vos consciences sérieusement interrogées, si Jésus aurait été crucifié en renonçant à sa mission, en se faisant le serviteur ou l'esclave du pharisaïsme, en disant toujours oui aux abus d'un passé puissant par son antiquité et la pesanteur de sa main insolemment dominatrice ? Dites-nous si tous ces hommes que dans votre langage vous appelez des monstres, et qui, cependant, ne furent que ce que vous êtes en majorité, des fanatiques aveuglés d'ambition et d'ardeur dominatrice, dites-nous si tous ces hommes que l'ambition et la crainte de déchoir humainement rendaient fols, n'auraient pas, le cas échéant, changé d'attitude et de langage ?

Si Jésus s'inclinant devant le Grand-Prêtre de son époque et de sa nation avait dit : « Les Prêtres seuls ont la vérité divine ; seuls ils peuvent dans le sanctuaire consulter l'Esprit divin qui parle aux hommes aux jours des crises humaines, aux jours de transformations morales où l'humanité se transforme sous le poids des progrès passés, qui, invinciblement en appellent d'autres. Laissons-les donc faire une œuvre dont ils s'acquittent avec tant de zèle, de sagesse et de désintéressement ; n'empiétons pas sur des droits reconnus de tous, et bien certainement la rénovation dont je dois être de par ma mission divine le principal ouvrier, s'accomplira on ne peut mieux ! » Si Jésus soumis et repentant, était allé se jeter aux pieds des prêtres, « afin qu'ils rendissent témoignage » de sa soumission aux ordres des éternels délégués de la Puissance céleste sur la terre, il n'aurait pas bien certainement été crucifié. Mais il avait dit dans son enseignement : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra », et il aima mieux perdre sa vie corporelle que de faire, sous la pression cléricale de son temps, une tache à sa vie spirituelle en se dérobant à la mission que le Père lui avait donnée et en obéissant servilement

à ceux qui se disaient aussi les représentants du Père.

La vérité la plus évidente pour toute personne qui a médité sur la vie et le fond des enseignements du Christ, c'est qu'il voulait avant tout l'anéantissement des abus dont tout clergé se rend presque fatalement coupable. Il savait que les réformes sont lentes à obtenir, et que, dans beaucoup de cas, un enseignement trop radical dans son principe et dans ses résultats n'a pas de chance d'être écouté de la plupart d'entre ceux à qui l'on s'adresse. Cependant le premier but à atteindre, c'est de se faire écouter ; le second de se faire comprendre, le troisième de faire accepter les idées qu'on a mission de faire prévaloir.

Tout en parlant le langage des hommes de son temps, Jésus avançait des vérités très-hardies, qui devaient nécessairement le faire passer pour un hérétique et pis qu'un hérétique aux yeux du pouvoir sacerdotal de son époque. Il n'attaquait en apparence que les vices et les infamies des pharisiens, mais en les enveloppant à peu près tous dans un même blâme singulièrement énergique, en signalant les inventions qui leur faisaient gagner de l'argent en dépouillant les veuves et les orphelins « avec de longues prières », il sapait directement les fondements eux-mêmes du pharisaïsme.

Il n'était pas venu « détruire la Loi », car la Loi est de tous les temps et de tous les lieux, elle se dresse comme un problème, comme un point d'interrogation devant la conscience humaine, qui, à proportion qu'elle avance dans le progrès, s'en assimile de plus en plus les solutions successives. Si la Loi n'eût pas été indestructible, les pharisiens et les prêtres de tous les temps l'auraient infailliblement détruite. Il devrait être interdit de parler de la Loi à ceux qui ont commis ou préconisé le meurtre et la violence, ou plutôt un sentiment volontaire de pudeur intérieure devrait le leur interdire. Tous les clergés ont assis leur pouvoir sur des inventions qu'à juste titre on peut qualifier d'infernales, puisque seules elles ouvrent les portes de ce qu'ils nomment l'enfer à une foule innombrable d'hommes qui sont leurs frères.

Chaque dogme nouveau, chaque prescription nouvelle imposés aux hommes qui doivent les accepter et s'y soumettre sous peine de damnation, sont autant de nouvelles inventions infernales qui élargissent de plus en plus l'horrible voie qui, canoniquement, conduit les âmes en enfer. Ce sont autant d'obstacles nouveaux apportés au salut du plus grand nombre. A-t-on songé à cela ? Ne dirait-on pas que ceux qui, de leur propre autorité, se livrent à ces blâmables fantaisies ont pour but principal d'éloigner de Dieu et même de l'Eglise, dont ils se disent les défenseurs et les soutiens, les inébranlables colonnes, toutes les personnes dont la raison ne saurait se soumettre à de semblables commandements ? La voix de Dieu se fait entendre à toutes les consciences, parlant à chacune le langage qui lui convient ; il n'est donc permis à personne de se mettre à la traverse de ces enseignements occultes qui donnent la paix de l'âme et montrent à chacun la voie particulière qu'il lui convient de suivre.

Si des voix concordantes s'élèvent de plusieurs côtés à la fois, donnant les mêmes enseignements, concourant à un même but sérieux pour le bien de l'humanité, librement et sans entente préalable, les hommes raisonnables doivent nécessairement se dire qu'il y a là un fait qui mérite l'attention de tous. Le discrédit que des hommes trop zélés ont appelé sans le vouloir sur les choses dites de la religion, n'est aujourd'hui un secret pour personne. Le nombre de ceux qui ont été jetés ainsi violemment en-dehors de ce qu'on nomme le giron de l'Eglise est incalculable, le nombre des « damnés » serait augmenté d'une manière effrayante si l'enfer tel qu'on l'a fait avait une ombre de vérité.

Nous pouvons donc mettre en fait, car nous serions toujours en mesure de le prouver, que ceux qui se permettent ces hautes fantaisies dogmatiques en inventant ou torturant des textes, avec la prétention de les imposer au public ignorant comme des articles de foi, font une œuvre infernale de désorganisation religieuse, et se montrent les pires ennemis de ce qu'ils nomment leur Eglise. Il en est de la religion comme de la politique. Les hommes qui aiment une cause et se vouent sincèrement à sa propagation et à sa défense, doivent avant tout se montrer tolérants. Ce n'est que par la bienveillance et la charité que l'on peut attirer les âmes.

Du reste, ces qualités humainement divines qui, bien que trop souvent incomplètes, contiennent en germes, plus ou moins développés, cette autre qualité plus divine encore qu'on nomme la fraternité, sont elles-mêmes l'apanage exclusif de la vérité. Tout mensonge égoïste fait en vue de la domination est anti-fraternel. On pourrait presque en dire autant de tous les mensonges, même de ceux qu'on fait par charité pour éviter à une personne la véritable connaissance de son état en cas de maladie. Nous touchons ici à une question presque étrangère à ce qui nous occupe en ce moment, ou qui, du moins, paraîtrait telle si l'on ne savait que tout se tient, que la solidarité est la loi suprême des choses, et que rien de ce qui existe ne peut rester étranger à quoi que ce soit. C'est pourquoi le spiritisme, que ses ennemis du côté des prêtres disent venu de l'enfer, détruira par sa bonne et douce lumière, lumière saine et réconfortante, toutes les inventions infernales qui se sont produites au cours des dix-huit siècles derniers.

Il remettra chacun et chaque chose à sa place, car sa mission sainte lui est confiée de Dieu par ce sublime Esprit de vérité, par cet excellent consolateur, annoncé par Jésus. Mais ici encore que d'usurpations ! Que de malentendus ! Que d'obsessions se jetant à la traverse de cette vérité immortelle qu'adoptera le siècle présent et qui est l'honneur de tous ses prédécesseurs ! Ces obstacles qui se pressent incessamment d'ordinaire sur le passage de toutes les réformes que les hommes ont cru nécessaires, disparaîtront par degrés, et la vérité spirite brillera d'un éclat qui ira toujours augmentant, jusqu'au moment où il aura atteint le plus haut point de lumière que la destinée actuelle de l'humanité terrestre lui permettra de supporter. La vérité dissout l'erreur, la lumière fond les ténèbres, la connaissance de la loi éternelle, de la loi universelle, de la vraie loi que nul n'a établie, que nul ne peut méconnaître ni violer impunément, fait justice des inventions de tout genre. Les inventions infernales ont fait leur temps.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

NÉCESSITÉ D'UNE NOUVELLE RELIGION

Les sociétés modernes, sous l'impulsion de la science et d'un ordre d'idées en rapport avec des aspirations nouvelles, se préparent en ce moment à une transformation complète dans toutes les directions. On sent, on pressent que quelque chose de nouveau va s'accomplir ; que du chaos présent où tout s'agite, où tout fermente, où tout se heurte, où tout cherche sa place, un monde nouveau va surgir obéissant à un centre d'attraction irrésistible. Il semblerait que le monde actuel, pareil à la boussole affolée, ne pût trouver le pôle et fût condamné au désordre perpétuel ; mais croire au désordre final, c'est douter de la puissance directrice du divin Régulateur des mondes ; c'est méconnaître les lois harmoniques de l'univers qui règlent la marche des sphères, dans leur trajectoire immense vers un but inévitable qui est la perfection.

Cependant, à considérer l'état moral des sociétés contemporaines, on ne peut s'empêcher de constater qu'elles semblent avoir perdu de vue, momentanément du moins, le but supérieur vers lequel elles doivent graviter sans cesse et qui est l'amélioration morale de toutes les unités qui les constituent. En peut-il être autrement, quand tous les instruments éducateurs des masses paraissent s'être coalisés pour en obscurcir, en oblitérer le sens moral ?

Que voit-on ?

Des écoles, des lieux pédagogiques où l'on enseigne mécaniquement et à toute vapeur aux jeunes intelligences les matières des programmes officiels, et où l'on inocule le virus des dogmes surannés ou les subtilités de la philosophie scolastique. Quant aux principes de morale universelle, on ne s'en occupe guère ; c'est pourtant là le point capital.

Puis des églises où les ministres d'un Dieu de paix, au lieu de prêcher la mansuétude et la concorde parmi les hommes, abêtissent l'esprit humain et sèment la haine et la division dans les âmes.

Puis enfin, les journaux, ah ! Les journaux ! Ce sont eux qui moralisent le peuple.... à l'envers ! De la politique sans sagesse; des faits divers saugrenus; des calembours grotesques ; des disputes émaillées de gros mots et des nouvelles vraies démenties le lendemain, voilà le menu servi tous les matins à l'appétit des foules ; c'est insipide, mais on l'avale quand même, par habitude. La presse manque à sa mission qui devrait être éminemment moralisatrice. Au lieu de remplir ses colonnes de futilités, elle ferait mieux d'en consacrer une partie à la publication des préceptes de morale pure, à l'étude des questions sociales. Elle relèverait ainsi le niveau des consciences et formerait des citoyens pensants, honnêtes et généreux et non des êtres frivoles, égoïstes, sans initiative et animés de la seule passion de leurs intérêts propres.

Si la presse persiste dans son système de négation à outrance, si elle ne se réforme pas bientôt, tant pis ! La négation ne prouve rien et ne produira jamais que la stérilité et la mort.

Où donc alors trouver le point d'appui, l'axe qui doit nous soutenir, le phare qui doit nous guider ? Existe-t-il une religion ou une philosophie capable de cette fonction suprême ? Passons une revue. La religion catholique se présente d'abord ; mais le catholicisme ne veut point suivre l'évolution de l'esprit humain, il nie le progrès et n'a produit, après dix-huit siècles, qu'une génération d'athées et de fanatiques. D'ailleurs, le catholicisme est agonisant : le cléricalisme lui a porté un coup mortel dont il ne se relèvera pas. — Vient ensuite le protestantisme, mais celui-ci, pour valoir peut-être un peu plus que le catholicisme, n'en admet pas moins la plupart de ses dogmes et reste incrusté sur son antique rocher : la lettre de la Bible. Nous ne parlerons pas du Boudhisme, du Brahmanisme, de l'Islamisme, ni des autres cultes fétichistes des peuples enfants. Il reste enfin le matérialisme, le positivisme expérimental et le naturalisme maintenant de mode. Ces trois écoles ne reconnaissent d'autre souveraine que la matière. Quant à l'âme, pure chimère; elles ne l'ont ni vue ni touchée, donc elle n'existe pas. Comme en réalité il n'y a pas que le monde physique et que le monde moral lui est superposé et le domine de toute sa puissance, il s'ensuit que les systèmes qui rejettent son existence ne peuvent conséquemment le diriger.

Pour suffire à ce rôle important, il faudrait une

philosophie qui prouvât d'une manière irrécusable l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui expliquât logiquement les destinées de celle-ci, le but de la vie et toutes les anomalies apparentes ; qui incitât l'homme au bien par la nécessité démontrée de la pratique de tous les devoirs, et qui eût enfin une solution toute prête pour tous les grands problèmes encore à résoudre. Une telle philosophie, si elle existait, aurait certainement droit de cité et ne tarderait pas à se substituer aux autres philosophies dont elle serait la brillante syntèse, à devenir enfin la religion universelle.

Nous n'hésitons pas à avancer que cette philosophie désirable existe heureusement et qu'elle est résumée dans une doctrine encore suspecte et incomprise : j'ai nommé la doctrine spirite.

Elle réunit, en effet, toutes les conditions nécessaires au relèvement et à la régénération des âmes. Au moyen des relations continues et incessantes et sur tous les points du globe du monde invisible avec le monde visible, elle prouve que tout se relie, que tout s'enchaîne, que tout est solidaire, que tout à sa raison d'être dans le domaine divin et que tous les hommes sont des frères appelés à de communes destinées. Non-seulement elle fournit la preuve irréfragable de l'existence de Dieu et de la perfectibilité de l'âme humaine, elle est encore et par dessus tout, logique, limpide de clartés nouvelles, consolante et fortifiante pour toutes les douleurs, pour toutes les peines et les infortunes. A tous ces titres, elle est appelée à devenir prochainement la religion de tous, et cela en vertu d'une nécessité qui ne fait que s'accentuer tous les jours. Que toutes les sectes regimbent si bon leur semble, il faut qu'elles en prennent leur parti. Puisqu'elles sont impuissantes à rien féconder désormais, il faut qu'elles abdiquent, il faut qu'elles s'éteignent et tombent en poussière. Sur leurs ruines vermoulues doit s'élever le temple de l'avenir où tous les peuples les mains enlacées, les yeux levés vers le ciel, enverront vers Dieu leurs concerts de louanges, le remercieront et le béniront d'avoir déchiré le voile qui leur célait sa puissance, sa bonté et sa justice infinies ! L'heure approche où l'on pourra proclamer et démonter la vérité, combattre et chasser l'erreur par la libre discussion. Nous jouirons bientôt, espérons-le, de la liberté de réunion.(1) Alors par des conférences multiples dans les villes, dans les campagnes, des hommes dévoués et éclairés, obéissant à leur mission, répandront partout la bonne nouvelle, ils inculqueront à leurs frères des convictions fortes et inébranlables. Si les missionnaires manquent, Dieu en suscitera. Cette ère de l'apostolat est urgente et imminente : elle va s'ouvrir. Apprêtons-nous donc pour le bon combat et en attendant faisons provision de forces en nous unissant, en acquérant de plus en plus de lumières.

Nous, les illuminés, les fous, nous devrons illuminer les consciences, nous devrons guérir les âmes de la folie des superstitions, du doute et de la négation systématique de tout ce qui fait l'espoir et la consolation de l'homme ici-bas.

Haussez les épaules tant qu'il vous plaira, Messieurs de la presse, ou vous arriverez au spiritisme ou les spirites convaincront vos lecteurs que vous n'êtes que des..... bavards. BONNEFONT.

(1) Allusion à la France d'où cet article nous est envoyé.

LA MÉDIUMNITÉ DE SAINT THOMAS D'AQUIN

L'encyclique du 4 août sur « la restauration de la philosophie catholique dans les écoles chrétiennes » a donné lieu dans le monde clérical à tout un travail de restitution érudite en l'honneur de saint Thomas d'Aquin. On fouille dans sa vie et dans son œuvre, et les moindres détails qui se rattachent à cette illustre personnalité paraissent offrir aux publicistes tout l'intérêt de l'inconnu et de l'inédit. Comme le fait observer très-justement l'*Indépendance belge*, n° du 19 août, la presse cléricale néglige pourtant les côtés les plus édifiants de cette physionomie, c'est-à-dire les caractères surnaturels et miraculeux de l'ange de l'école.

Il ne faut pas oublier, dit-elle, que Thomas d'Aquin fut non-seulement un célèbre docteur, mais encore un saint.

S'il a été canonisé par le pape Jean XXII, c'est moins à raison des ressources inépuisables de sa dialectique que des prodiges qui ont signalé divers épisodes de son existence, et des miracles positifs, incontestables dont il a été le héros.

Ces miracles se distinguent par un dédain absolu pour les principes élémentaires de la physique, pour les lois de l'attraction et de la pesanteur.

Voici à ce sujet quelques particularités étonnantes rappelées par l'*Indépendance* et qui font dire à ce journal que saint Thomas d'Aquin peut être considéré sinon comme l'inventeur, au moins comme l'un des patrons du spiritisme.

Vers 1260, lorsque Thomas d'Aquin préparait son commentaire des Epitres de St-Paul, l'auteur des Epitres lui-même, St-Paul, lui apparut en personne.

Peu de temps après, pris pour juge dans la querelle des accidents eucharistiques, il place sur l'autel ce qu'il vient d'écrire sur le sujet controversé et prie Jésus de lui enseigner lui-même si son œuvre est bien conforme à la vérité. Jésus lui apparaît et lui dit : « Mon fils, vous avez dignement écrit sur le sacrement de mon corps. »

C'est alors que commencent à se manifester les aptitudes miraculeuses toutes spéciales du fameux controversiste.

Jésus avait à peine parlé que les religieux virent le saint soulevé dans l'ardeur de sa prière à peu près à une coudée en l'air.

Ces ascensions lui devinrent de plus en plus familières. Elles étaient accompagnées d'extases d'une extraordinaire intensité. A la suite de ses oraisons, si ferventes que son âme semblait abandonner son corps affaibli par le jeûne, il perdait tout sentiment des choses extérieures, et entrait en communication avec les habitants de l'autre monde, avec les morts qui lui apprenaient l'état des âmes auxquelles il s'intéressait, avec des saints qui le réconfortaient et lui ouvraient les trésors de la science.

Plusieurs fois, ajoutent ses biographes, on le vit, pendant qu'il célébrait le sacrifice de la messe, s'élever au dessus du parvis et demeurer suspendu entre ciel et terre, le corps immobile, inanimé, comme attiré et pénétré par un souffle d'en haut. C'est même dans cette attitude qu'il figure sur un relief en or conservé au Vatican.

L'AME DE MONSEIGNEUR DE MONTPELLIER

Monseigneur de Montpellier, évêque de Liége, prélat intransigeant s'il en fut, vient de descendre dans la tombe. D'après la *Gazette de Liége* du 25 août, il a dit ces singulières paroles aux membres du clergé réunis autour de son lit de douleurs : « Au moment de quitter ce monde, je n'ai plus qu'une inquiétude et vous la comprendrez.... c'est ma pauvre âme.... Ah ! Mes chers coopérateurs.... mes frères, n'oubliez pas ma pauvre âme ! Je vous la laisse !.... Entendez-là quelquefois venir vous dire : *miseremini mei, saltem vos, amici mei.* Souvenez-vous de moi dans vos prières.... »

Comment Monseigneur, vous avez enseigné et cru toute la vie que par une bonne confession on reçoit l'absolution de tous ses péchés ; que la sainte communion sanctifie l'âme ; que l'extrême-onction achève de la purifier. Vous aviez reçu ces sacrements et vous aviez encore de l'inquiétude sur le sort de votre âme ? Mais vous ne croyiez donc pas à l'efficacité de ces sacrements ? Si les doctrines de l'église sont vraies, les portes du ciel devaient pourtant vous être ouvertes à deux battants. Et si vous aviez des inquiétudes, elles ne pouvaient avoir d'autre source que dans votre incrédulité en vos enseignements mêmes ; incrédulité qui s'explique aisément, car un prélat est instruit, trop instruit pour ajouter foi aux enseignements absurdes de Rome, qui décerne la couronne de l'immortalité, et accorde le bonheur éternel à celui qui a accompli des formalités banales de culte, plutôt qu'à l'homme de bien qui, en-dehors de l'église, se dévoue pour le bonheur de l'humanité.

Mais me dira-t-on : c'est par humilité que Monseigneur a prononcé ces paroles.— Par humilité !... Mais qu'est-ce donc que l'humilité d'un prélat qui prend les titres de MONSEIGNEUR, SA GRANDEUR, au nom de celui qui a dit : « Désormais il n'y aura plus entre vous ni supérieurs ni inférieurs ; ni maîtres ni esclaves ; il n'y aura plus que des frères !! »

Et puis, Monseigneur, vous ajoutez ces paroles : « Entendez-là (mon âme) quelquefois venir vous dire : souvenez-vous de moi dans vos prières. » Mais vous croyiez donc que les âmes souffrantes peuvent venir parmi les vivants pour leur demander de l'assistance, des consolations ? Ce sont là des paroles bien hérétiques Monseigneur, car elles sont conformes aux enseignements spirites, et il est très-probable qu'elles ont échappé à votre foi intime, inavouée jusqu'alors.

En outre, si les âmes malheureuses peuvent venir vers nous, pourquoi les heureuses ne le pourraient-elles pas pour nous assister, nous, incarnés, qui avons si souvent besoin de lumière et d'assistance pour nous guider et nous encourager à travers les errements et les afflictions de la vie ? Si nous avons des devoirs de charité et de solidarité à remplir envers les âmes souffrantes, pourquoi ceux qui ont reçu la palme accordée au travail et au devoir accompli resteraient-ils inactifs et indifférents envers nous autres, incarnés ?

LA VIERGE DE LA SARTE

Dimanche 27 juillet, M. le doyen Delruelle, de Huy, a fait sur les pouvoirs de la Sainte-Vierge un sermon qui a obtenu un grand succès d'hilarité. En voici une analyse aussi exacte que possible d'après la *Gazette de Huy*. Il s'agit des malheurs qui avaient frappé la Sainte-Vierge de la Sarte, après la révolution française, 1803 :

La Vierge de la Sarte, dit M. le doyen, se trouvait fatiguée de son exil ; depuis longtemps elle errait de tous côtés et s'abritait tantôt dans une grange de ferme, tantôt dans un four à cuire le pain, voulant ainsi se soustraire aux persécutions de l'époque. Elle passa même une année entière dans l'église St-Mengold. Un beau jour la Vierge, les temps politiques étant devenus plus calmes, se décida à retourner dans son sanctuaire.

Malheureusement, continue M. le doyen, l'église était abandonnée, les portes en étaient fermées, il ne se trouvait personne pour la recevoir. Inquiète de se voir seule, la Vierge s'en alla frapper chez un de ses anciens paroissiens, et lui demanda *une plume d'oie* et tout ce qu'il faut pour écrire.

A ce moment, M. le doyen tire de sa robe immaculée une feuille de papier jaunie par le temps. C'est la lettre adressée par la Sainte-Vierge de la Sarte à Madame la comtesse de Furnémont, d'Harscamp, de Marchin et autres lieux, qui habitait un château voisin. En voici à peu près la teneur :

Ma chère voisine, je viens faire appel à votre cœur aussi bon que généreux, persuadée que mes sollicitations ne resteront pas vaines auprès de vous. J'ai appris que vous aviez déjà envoyé douze arbres destinés à réparer la toiture de mon église, mais permettez-moi de vous faire remarquer que cet élan de générosité est encore loin de suffire, et je compte bien sur vous, en considération des nombreux et signalés services que je vous ai rendus. Vous n'ignorez pas, en effet, que grâce à mes prières et à ma puissante intervention auprès de mon fils, N.-S. Jésus-Christ, vous avez obtenu un mari plus jeune, plus beau, plus riche que vous ne l'aviez demandé. Aujourd'hui vous êtes heureuse, vous êtes rentrée dans votre domaine, et moi, comme un simple valet, je suis à la porte de mon temple.

Remarque. — La presse catholique n'aborde jamais de front la question spirite, mais elle aime d'insérer de temps à autre des racontars empruntés aux journaux soi-disant libéraux, avec lesquels elle s'unit pour faire des gorges-chaudes au sujet des pauvres spirites (!) Il existe toutefois cette différence que les journaux *avancés* parlent du spiritisme comme un aveugle parle des couleurs, tandis que les autres savent parfaitement à quoi s'en tenir sur le compte du spiritisme, dont le grand crime est de saper par leurs bases les abus qui sont pour le clergé et la presse cléricale une question d'existence. C'est pour cette raison que la dite presse, malgré le beau sermon que nous venons de reproduire et bien d'autres faits analogues, continuera longtemps encore à cueillir tous les canards grotesques inventés à l'intention des spirites et s'en servira pour déverser sur ceux-ci le ridicule et le mépris.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de nos frères d'Obéda (Espagne) la circulaire suivante avec prière d'insertion au *Messager*. Ce document nous sera peut-être utile dans l'avenir.

Obeda, 25 juillet 1879.

Aux Spirites.

Cher Frère,

Dans la correspondance que je tiens avec plusieurs de nos illustres et fervents frères en spiritisme, on voit clairement le découragement avec lequel nous considérons l'isolement où nous vivons, sans savoir combien nous sommes, où nous nous rencontrons, nos noms et nos travaux quels qu'ils soient.

Quoique cela s'explique parfaitement par la nature spéciale de nos doctrines, (qu'il suffit de connaître pour y adhérer et les professer, en nous associant ou non à d'autres qui sont dans le même cas), on peut sans crainte s'éviter un isolement aussi sensible en se procurant des relations, et en acquérant une connaissance réciproque de notre situation, de nos travaux, etc., etc.

Les revues spirites lèvent en partie cette nécessité d'association et de solidarité, et la lèveraient encore plus complètement si elles avaient pour auxiliaire une statistique de tous les espagnols professant la consolante, rationnelle et sublime philosophie spirite. Et afin de réaliser une aspiration aussi désirée, je m'adresse à vous pour vous demander de m'envoyer les renseignements que vous pourrez me donner se rapportant à votre localité et à celles voisines de la vôtre.

De vos renseignements, comme de ceux des frères à qui je m'adresse, dépendront les bons ou mauvais résultats de notre statistique ; c'est pourquoi je vous prie vivement d'apporter la plus grande exactitude dans tout ce qui s'y rapporte, ainsi que le plus d'activité possible pour que sa publication ne se fasse pas attendre.

Les règles dont il convient que vous vous inspiriez pour recueillir et m'envoyer ces renseignements, sont les suivantes :

1° Pour être compris dans la statistique des spirites espagnols, il est nécessaire d'être adepte de la philosophie spirite ;

2° Personne n'y sera compris, sans son autorisation ou consentement ;

3° Si quelque spirite, par des circonstances exceptionnelles, ne désire pas que son nom et sa qualité soient publiés, il pourra y figurer avec ses initiales ou avec un pseudonyme, s'il le désire.

Ensuite, — vous étant inspiré de ces règles, — je vous prie d'avoir la bonté de m'envoyer une relation dans la forme suivante :

1° S'il y a un cercle de spirites dans la localité, le nombre des individus qui le composent, avec leurs noms et qualités, leur profession et leur résidence ;

2° Les spirites existant dans la même localité, ne faisant pas partie du cercle, avec leurs noms, etc., comme ci-dessus ;

3° S'il n'y a pas de cercle, faire la relation comme ci-dessus, des frères adeptes de nos croyances ;

4° Spirites des villages environnants, où le nom de divers d'entre eux afin de leur demander directement ces renseignements ;

Si après m'avoir remis ces renseignements, de nouveaux frères ou des oubliés désiraient être com-

pris dans ce travail, ils pourraient manifester leur intention par votre intermédiaire ou en s'adressant directement à moi.

Comme il ne s'agit pas ici d'une puérilité vaine dans l'intention de collectionner et publier ces renseignements, — mais bien au contraire de créer une base qui doit se compléter de jour en jour, et qui constituera le fondement de notre fraternité spirite, et inspirera à d'autres frères plus illustres des projets transcendants, — je vous prie de m'excuser si j'insiste sur la nécessité de votre aide dans un travail aussi important, certain que par votre coopération vous rendrez un véritable service à la cause du spiritisme au nom duquel et comme le dernier de ses adeptes, je vous adresse d'avance mes remercîments les plus vifs en vous embrassant.

Votre affectionné frère.

Le Président du Cercle spirite,
Tomas Cervera.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES EN PUBLIC

(Traduit du *Religio-Philosophical Journal* de Chicago, 12 avril.)

Monsieur l'Editeur,

Si Mme Rosalie C. Simpson, le médium pour l'écriture directe sur l'ardoise et médium à apports de fleurs de votre ville, a remporté une victoire signalée sur l'éditeur du *Globe-Democrat* de St.-Louis, d'après le compte-rendu que vous avez publié dans votre journal, elle a fait hier, 30 mars 1879, un exploit encore plus remarquable, si possible. Elle vint dans notre localité par invitation spéciale, pour assister à notre anniversaire et fut reçue par Mr et Mme Chas. Merritt; elle donna dans leur charmante et paisible demeure quelques séances privées, rigoureusement expérimentales, et qui, d'après ce qu'on m'a dit, furent grandement satisfaisantes pour tous ceux qui y ont assisté. A une de ces séances privées, M. George A Geer, de Minnesota, reçut dans un verre d'eau, un œillet rouge et deux blancs carnés, aussi frais qu'il soit possible. Très-satisfait de cet apport, il apporta les fleurs dans un verre d'eau à la réunion et là, en présence de quatre cents personnes dont beaucoup de sceptiques, il expliqua de quelle manière il les avait obtenues. Les fleurs firent le tour de la salle et furent examinées curieusement par l'assistance, lorsqu'un gentleman, John Deshon, un ancien et riche colon, se leva et défia Mme Simpson, qui se trouvait sur l'estrade, de renouveler la manifestation séance tenante, en pleine lumière, dans les conditions indiquées par M. Geer, offrant de lui payer en cas de réussite une somme de cinquante dollars.

Cette proposition inattendue jeta l'assemblée dans une grande confusion, et pendant quelques minutes il fut impossible d'y maintenir l'ordre, mais au milieu du vacarme Mme Simpson se leva et dit simplement qu'elle acceptait le défi dans les termes où il avait été porté; elle répéta délibérément les paroles de son provocateur et exposa clairement tout ce qu'elle ferait. Il n'y avait aucun malentendu ou équivoque possible de part et d'autre. Une victoire complète ou une défaite totale était la seule alternative.

Alors M. Deshon vint prendre place sur l'estrade à côté de Mme Simpson, il prit un verre d'eau qu'il déposa sur une ardoise en le maintenant fermement contre le rebord inférieur de la table, puis Mme Simpson, le bras nu jusqu'au coude et le corps distant de quinze à vingt pouces de la table, appliqua également sa main sur l'ardoise, et moins de trois minutes après, le matérialiste sceptique ôta l'ardoise et le verre d'en dessous de la table, et tout le monde put voir que le verre contenait exactement les mêmes fleurs que celles obtenues par M. Geer.

Inutile de dire que Mme Simpson fut acclamée avec enthousiasme. Quant à M. Deshon il supporta courageusement sa défaite disant qu'il ne connaissait qu'une chose: c'était de payer honnêtement ses dettes; en conséquence il tira son portefeuille et compta lentement à Mme Simpson cinquante dollars en billets de banque.

A.-J. Fishback.

Battle Creek, Mich., 31 mars 1879.

UN ENFANT PRODIGE

On écrit d'Esneux, le 17 août, à la *Gazette* de Bruxelles la relation suivante, une de ces preuves éclatantes de la vérité de la réincarnation, et qui devraient faire réfléchir nos adversaires:

« Nous avons ici une petite merveille et croyez bien que je n'exagère pas. Juliette F..... a 9 ans, elle touche du piano et joue du violon comme un maître, et qui plus est, elle compose.

Nous avons eu aujourd'hui la bonne fortune d'entendre cette étonnante enfant, dans un concert de charité organisé par M. Raze, le populaire bourgmestre d'Esneux.

La petite virtuose a charmé l'auditoire par un jeu d'une précision extraordinaire, mais qui n'avait, malgré cela, rien de la sécheresse mécanique que l'on rencontre souvent chez les enfants prodiges. C'était charmant.

Cette jeune étoile n'est pas élevée pour la scène; ses parents ne l'ont en rien poussée dans cette voie, ils se sont bornés à lui laisser suivre le penchant irrésistible qui l'entraînait vers l'art musical. »

NOUVELLES.

Le *Spiritualist* du 4 juillet relate le fait suivant qui peut être invoqué comme un argument en faveur de la crémation :

« Le clerc de la paroisse de Stapleford, un village entre Nottingham et Derby, a rencontré la mort d'une manière très-singulière. Il était occupé à faire un caveau lorsque malheureusement sa pioche donna sur un cercueil d'une tombe adjacente. Une puanteur horrible s'en dégagea soudain, et il fut incapable de continuer sa besogne. Peu de temps après, il devint sérieusement malade et le docteur Bland fut appelé, mais le malheureux expira bientôt, après une agonie horrible et par suite d'un empoisonnement du sang. »

*
* *

M. J. Maret-Leriche, rue de Seine, 75, à Paris, s'est chargé de centraliser les lettres d'adhésion des personnes sympathiques à la crémation. Pour le moment il ne s'agit que des adhésions à l'idée. Plus tard les signataires seront convoqués en vue de discuter les moyens les plus puissants d'arriver à une réalisation de ce progrès que le XX^e^ siècle considérera comme un des plus grands que le XIX^e^ ait réalisé.

*
* *

M. George F. Chappell de Clear Creek, Yackandandah, Australie, décrit dans le *Harbinger of Light* de Melbourne, comment une petite fille obtient l'écriture directe sur des ardoises à l'instar du D^r^ Slade, sauf qu'elle laisse les assistants lier les ardoises ensemble comme ils l'entendent; les Esprits les délient en moins d'une minute, lorsqu'elle tient d'une main, et ce, en pleine lumière, l'ardoise sous la table pendant une minute ou deux.

*
* *

Le diable continue à faire des siennes dans la commune de Verzegnis, près d'Udine; nous lisons à ce sujet dans une correspondance de Rome adressée au journal le *Voltaire*, n° du 20 juillet :

... La première personne atteinte sur une quarantaine de femmes démoniaques qui mettent la révolution dans le village et dans les alentours, fut une jeune fille âgée de vingt-six ans, Marguerite Widusson. Les symptômes d'hystérie prirent, chez elle, des formes étranges et inexplicables, si bien qu'on ne tarda pas à dire qu'elle était hantée par des Esprits malins. On exorcisa la pauvre fille, mais ce fut en vain. Le mal grandit et d'autres vieilles filles en furent atteintes.... Il est désormais prouvé que le bénissoir est impuissant, car, en dépit de tous les exorcismes pratiqués en grande pompe, le fléau continue à sévir et frappe même maintenant de jeunes filles de dix-sept ans.

Ces pauvres démoniaques ont quelquefois des accès terribles, qui se reproduisent dans certains cas trois ou quatre fois dans la même journée.

Pendant les accès, elles versent des larmes abondantes et éclatent en sanglots, elles profèrent des cris forcenés et des paroles obscènes. Elles parlent comme si elles avaient changé de sexe, parce que, dans leur pensée, celui qui parle, c'est l'Esprit diabolique qui les possède.

Elles affectent une répulsion irrésistible pour les gens d'église, dont la vue les irrite et une grande prédilection pour l'eau-de-vie, qui a la vertu de calmer leurs spasmes....

*
* *

Nous avons reçu le premier numéro de la *Revue de Magnétisme*, dirigé par M. Donato, à Paris. Nous en parlerons prochainement.

Un de nos frères en croyance bien connu à Paris, M. Côte, nous informe qu'il vient de faire l'acquisition de l'hôtel de la Marine, 13, rue Gaillon, à Paris. L'hôtel est confortable, placé au centre des affaires, et possédera bientôt un salon de lecture. Nous nous faisons un plaisir de le recommander aux spirites qui se rendent à Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Donato, à Paris. — Nous acceptons votre proposition relativement à l'insertion du sommaire.

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion

DE

JÉSUS-CHRIST

Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878

PAR UN OUVRIER

Au bureau 10 centimes; par la poste 12 centimes, *contre réception d'un mandat ou timbres poste.*

ALMANACH SPIRITE

POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1879

L'auteur de l'*Almanach spirite* désirant le mettre à la disposition de ses frères qui veulent bien coopérer à la propagation de nos idées, vient de réduire le prix de l'exemplaire de cet ouvrage comme suit :

Pris au bureau : 20 C^mes^ ; par la poste 25 C^mes^

LE CURÉ D'ARS

Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

MES CAUSERIES AVEC LES ESPRITS

Par ALBÉRIC DUNEAU. Prix : fr. 3-70.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 1ᵉʳ OCTOBRE 1879. — Nº 7

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

L'agonie. — A qui la faute. — Un remarquable cas de double conscience. — Apulée de Madaure. — Des acceptions du mot Démon. — Secte américaine des Inspirationistes. — Bibliographie. — Nouvelles.

L'AGONIE

L'agonie est le vestibule de la mort, le moment suprême qui précède la rentrée de l'esprit dans la vie normale, spiritement active, exempte désormais de tout souci matériel. Arrivé à ce dernier point de son existence corporelle, l'être humain, par un coup d'œil rapide et observateur sur lui-même, se contemple et se ressaisit tout entier. Les erreurs et les préjugés qui avaient obscurci son entendement durant les années de sa dernière prison corporelle, se dissipent pour ainsi dire tout-à-coup ; l'aube d'un nouveau jour se lève, éclairant d'abord les objets d'une lumière indécise, mais acquérant bientôt assez de force et d'intensité pour que rien, jusqu'aux moindres détails, n'échappe aux regards de l'être qui se transforme. Alors se produit ce qu'on appelle « le jugement particulier ». Inscrit au fond de la conscience de celui à qui il doit s'appliquer, il se fait obéir fatalement, car il découle des faits accomplis avec une logique inflexible.

La conscience est le grand et fidèle enregistreur des actes et des pensées de l'individu durant sa pérégrination terrestre, et, au moment suprême, elle étale en toute vérité, devant lui, sa pauvreté ou ses richesses morales. On comprend l'effet que cette vue produit sur l'esprit encore attaché à la matière qui ne peut plus vivre. Il lit sa destinée dans ce livre écrit jour par jour, heure par heure par lui-même, mais dont il a trop souvent négligé de relire les pages. L'impression qu'il reçoit, bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse, lui donne à peu près la mesure et la façon d'être de son état nouveau, car à ce moment de vérité nécessaire, les illusions sont rares. Elles peuvent revenir plus tard, elles aussi, ayant leur raison d'être et leur utilité relative ; mais à ce moment la vérité frappe l'être jusque dans ses plus intimes profondeurs d'une lumière incisive qui ne se laisse ni obscurcir ni amoindrir.

Voilà donc non-seulement en perspective mais aussi dans l'état actuel, le bonheur ou le malheur : le bonheur pour une bonne conscience, le malheur pour une mauvaise conscience. Dans le premier cas, en quittant le monde corporel de la terre on entre littéralement dans le ciel, tant on se sent pénétré dans tout son être des jouissances les plus pures, de jouissances à peu près inconnues d'un grand nombre d'habitants de la terre, connues pourtant de quelques-uns qui savent évoquer d'anciens souvenirs ou se mêler périspritalement aux nouveaux-nés de l'erraticité heureuse. Ce bonheur, qui cependant semble complet au début, va toujours croissant à mesure qu'on avance, c'est-à-dire à mesure que l'âme se ressaisissant de plus en plus elle-même, se plonge avec délices dans cet océan de vérités consolantes et de science divine.

La mort corporelle que le vulgaire considère comme le plus grand de tous les malheurs, comme le seul irréparable, est donc, lorsque le terme fixé par la nature est arrivé, une heureuse nécessité. Pour les méchants ou les aveugles volontaires elle est un salutaire avertissement, une transformation qui montre même, aux plus réfractaires, la vérité dans tout son jour. Elle est la grande institutrice et la grande initiatrice, la conseillère suprême qui sait toujours se faire écouter, se faire obéir. Pour les bons elle est le bonheur, le bonheur pur et sans mélange, ce bonheur que l'humanité tout entière

goûtera même sur la terre lorsqu'elle aura su se dépouiller de ses haineux préjugés, comme certains hommes le goûtent déjà à certaines heures de leur existence.

On dit quelquefois que devant un cercueil les divisions doivent cesser, que les colères et les haines doivent entrer dans une voie d'apaisement. Rien n'est plus vrai et souvent la mort d'un parent ou d'un ami fait cesser des discordes qui eussent continué d'exister sans ce douloureux événement.

On se réconcilie au cimetière en mêlant des larmes et des regrets aux regrets et aux larmes d'une personne qu'un malentendu toujours aveugle avait rendue ennemie. Ce phénomène moral qu'on peut observer assez souvent lorsque la mort frappe quelque part, est un phénomène bienfaisant qui fait que de ce qu'on appelle un grand malheur, de ce que l'on considère comme une perte irréparable, découle le plus grand des bonheurs, l'union dans une même pensée.

On se réconcilie dans une pensée commune de douleur ou de regrets, mais combien mieux ne se réconcilierait-on pas dans une pensée mâle d'espérance et de certitude morale? Si la douleur qui n'est après tout qu'une maladie de l'âme, possède assez de force de cohésion pour unir ce qui était divisé, combien plus forte et plus durable ne serait pas une union fondée sur la certitude du bonheur du cher disparu et d'un heureux avenir pour tous! L'union dans cette pensée fondamentale qui porte dans son sein toutes les autres pensées, dans cette pensée maitresse, autour de laquelle se meuvent les autres, comme d'humbles satellites autour d'un astre, prépare nécessairement l'union en toutes choses. Elle est destinée à devenir la grande libératrice du genre humain, le chef-d'œuvre incontesté du spiritisme bien compris et bien pratiqué.

La connaissance de la mort est la science de la vie elle-même dont elle n'est qu'une heureuse transformation. Donc, quand vous voyez un de ces êtres qui vous sont si chers tomber en agonie, loin de vous laisser aller à un désespoir stérile, ayez le courage de la position dans laquelle vous vous trouvez, car votre découragement peut influer d'une manière fâcheuse sur le moribond. La mort apporte avec elle d'étranges et magnifiques clartés; l'esprit à demi dégagé lit souvent, dans cette situation, très-couramment dans la pensée des assistants. Les larmes vraies l'attristent et le découragent, les pleurs de commande provoquent son dégoût; une attitude vraiment courageuse, fruit d'une pensée remplie d'une foi solide, d'une espérance certaine basée sur la raison, lui donne force et courage, c'est le viatique de l'amitié ou de l'amour sincères.

Priez pour les agonisants, — il en est à tous les instants du jour et de la nuit, — mais priez avec le ferme désir, l'inébranlable volonté de leur venir en aide afin qu'ils traversent sans douleur ce passage trop redouté parce qu'il n'est pas assez connu. Priez et que votre prière énergique et pure verse le courage au cœur de ceux qui vont quitter la terre! C'est alors qu'il leur faut surtout du courage, quand ils ont conscience de leur état et que de nombreux préjugés obscurcissent leur vue morale. Hélas! Il n'est pas donné a tous de posséder cette force qui fait considérer la vie terrestre, non comme l'unique affaire de l'homme, mais seulement comme une œuvre sérieuse à accomplir, et dont les défectuosités ne sont jamais irréparables.

Beaucoup qui repoussent ces études comme des futilités, même comme des insanités, y viendront par la suite des temps; car après de longues périodes d'aveuglement se produisent des périodes de lucidité et de raison pendant lesquelles s'accomplissent de nombreux et importants travaux, pendant lesquelles se conquièrent de nombreuses et importantes vérités. C'est dans la mort, dans cette lugubre agonie, ainsi nommée à cause du peu de foi de ceux qui la nommèrent ainsi, c'est dans ce que nous appellerons, nous, cet heureux enfantement à la vie spirituelle, que l'on voit Dieu dans l'œuvre sublime des transformations, gage de l'immortalité universelle.

Que l'orgueil s'évanouisse, que la paresse n'écrase plus sous le poids d'une torpeur malsaine les âmes enclines à s'abandonner. Que l'indifférence elle-même, égoïste et glacée, se réchauffe aux flammes de l'éternelle vérité dont l'agonie des êtres humains est une forme nécessaire; que dans beaucoup de cas la sombre tristesse de l'incrédulité ou les folles terreurs qu'enfante l'infernal blasphème se retirent devant cette joie intérieure, cette joie qui n'a rien de profane, et qui donne une sérénité inconnue d'un grand nombre, à ceux que la foi appuyée sur la raison anime dans le fond de leurs cœurs.

Vous ne voulez pas du spiritisme, ce grand guérisseur de toutes les blessures, hommes imprudents et légers, qui cependant vous parez du titre de graves! Quelle que soit la gravité, voire même la sainteté du caractère dont les hommes vous ont revêtus, la loi divine naturelle ne saurait être vaincue par vous. Elle est et restera ce qu'elle est : la Justice suprême dans toute sa perfection, s'exerçant sur *tous* les hommes à l'aide des transformations successives que leur nature même leur impose.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

A QUI LA FAUTE ?

Notre société actuelle se débat comme dans une fièvre délirante, et hommes et femmes de toutes conditions se plaignent des abus ou des maux qui

ne sont, après tout, que leur propre ouvrage; on n'ose pas se l'avouer, on ne le peut guère d'ailleurs, tant les préjugés de l'enfance et de l'éducation conservent leur empire sur les esprits ! On préfère souffrir et rester inconscient de soi-même, en accusant les autres.

Pauvre siècle ! que celui où nous vivons et qu'on nomme cependant le siècle des lumières ! On devrait convenir au moins que ces lumières, que je ne conteste pas, n'existent qu'en théorie et ne sont pas encore passées dans la pratique ; et la pratique c'est l'âme de la vie sociale.

Je ne suis qu'embarrassé du choix de mes illustrations ; mais puisque j'ai posé une question, il convient de mettre mes lecteurs à même d'y faire une réponse.

Voici une actualité qui me vient à la pensée, soit, pour les prêtres ! D'autant mieux qu'ils sont pires que la mouche du coche ; un véritable cauchemar ! Mon choix ne me fera pas taxer de partialité, car je ne mange pas du prêtre et je n'ai pas à m'en plaindre, je n'aurais pas à choisir pareil sujet si ceux qui se plaignent faisaient comme moi.

Commençons par le casuel ; la question d'argent prime dans notre âge. On crie que le prêtre fait de la religion métier et marchandise ; je n'en disconviens pas; oui, de la naissance à la tombe, il sait enlacer la créature humaine et la soumettre à sa domination ; mais avouons pourtant qu'il ne détrousse pas les passants et ne prend pas l'argent dans les poches ; il réclame un salaire et dit, non sans raison, que chacun doit vivre de sa profession, et aussi le prêtre de l'autel. Il a également sa clientèle, ne s'occupe pas de ceux qui ne veulent pas de lui et ne les tourmente pas.

Si donc par vanité, respect humain ou autrement, on pousse la démence jusqu'à dépenser des sommes folles pour aller rendre à la terre le corps qui en est sorti; si pour tant d'autres choses encore, car l'homme est ingénieux pour faire arriver le grain au moulin, comme racheter des abstinences, obtenir des dispenses, payer des messes, des pèlerinages et tant d'autres sottises, vous donnez de l'argent, toujours de l'argent, à qui la faute ?

Quand le notaire vous exploite, que l'avocat vous ruine et que le médecin fait les affaires du curé en vous envoyant dans l'autre monde, vous avez raison de vous récrier contre leurs exigences, parce que leur ministère est forcé, et que ce serait à l'Etat, s'il voulait faire œuvre humanitaire, de réformer des abus criants ; mais cependant vous avouerez que dans ces cas, il y a lieu de payer ce qui est dû raisonnablement ; il s'agit d'un travail rémunératif ; il faut vivre et laisser vivre. Pourquoi le prêtre ferait-il exception ? Est-ce qu'il n'a pas aussi des besoins à satisfaire ? Il est homme et rien de ce qui est humain ne lui est étranger ; il aime, comme un autre, le ventre à table et le dos au feu. Que deviendrait-il sans le salaire dû à ses travaux? Il sait se faire valoir ; c'est un mérite qu'il possède sans égal, et de ce qu'il jouit de votre confiance, vous vous plaignez qu'il devient trop riche et qu'avec lui il vous faut toujours l'argent à la main. Vos plaintes ne sont pas fondées, vos prétentions sont bien étranges !

Je trouve la conduite du prêtre parfaitement logique ; il serait bien niais s'il ne faisait pas comme tous les autres exploiteurs de la bêtise humaine ; il demande et on lui donne, il a raison, et vous avez tort de vous plaindre. Sans doute, pareille situation est anormale, scandaleuse souvent et finira par devenir inquiétante, je n'en disconviens pas non plus ; mais à qui la faute ?

Passons au symbole et aux cérémonies du culte. Je divise ceux qui se plaignent en deux catégories: 1° les indifférents et les incrédules ; 2° les croyants ou ceux qui veulent passer pour tels.

Je ne m'occuperai pas des premiers. Je me borne à plaindre des inconséquents et des insensés qui, par une cause ou par une autre, vivent comme la brute, au hasard, avec de bons et de mauvais instincts, d'une vie terre à terre, sans penser au réveil du lendemain; leurs plaintes à l'égard du clergé n'ont pas de raison d'être, ils ne doivent pas se mêler de ce qui ne les regarde pas ; ce n'est pas à eux que s'adresse ma question ; pour les croyants ou soi-disant tels, ils forment de nombreuses variétés. Les uns, et c'est la grande majorité, ne connaissent de la religion que ce que leur ont enseigné et leur enseignent chaque jour les prêtres qui disent, et ils veulent être crus sur parole, avoir reçu pleine autorité, sans exhiber de lettres patentes, car ils ne permettent pas même la lecture de la Bible, et d'ailleurs ils ne relèvent que du pape qui est infaillible, c'est-à-dire la vérité même.

D'autres ne prennent de la doctrine cléricale que ce qui leur convient, et pour le reste ils se laissent guider par la pluralité de leurs dieux, c'est-à-dire par leurs passions et leurs intérêts.

En somme, beaucoup d'ignorants et d'hypocrites, peu de chrétiens convaincus. Il est petit le nombre des adorateurs en esprit et en vérité, et sincèrement animés de l'amour de Dieu et du prochain.

Mais ce sont ceux qui ont à se plaindre le moins des abus qui crient le plus fort.

A tous je leur dirai: si la religion vous a été mal enseignée, si l'évangile n'a pas été pour vous une lampe à vos pieds et une lumière à vos sentiers, si vous n'avez pas été amendés, consolés, fortifiés et affermis dans votre foi, si celle-ci ne repose pas sur un fondement solide, si votre raison

et votre conscience ne peuvent pas s'assimiler les croyances qui vous sont imposées, auxquelles on peut supposer, par votre conduite, que vous adhérez, à qui la faute? Si dans les cérémonies de votre culte vous avez de la répugnance, et si vous vous scandalisez de tant d'actes qui choquent le simple bon sens, outragent la raison éclairée, abrutissent l'intelligence et énervent le sentiment religieux, en laissant le cœur sec, la conscience inquiète, sans boussole assurée, à qui la faute?

Si les cérémonies de votre culte sont vaines et ridicules, souvent bouffonnes, incapables de vous faire marcher d'un pas ferme et résolu dans le travail sanctifiant; si vous ne comprenez rien à une langue étrangère dont les mots frappent vainement vos oreilles, si loin de satisfaire à des besoins moraux et aux aspirations légitimes des cœurs, qui veulent se nourrir de vérités consolantes, vous n'assistez qu'à des spectacles ridicules, sans autre résultat que d'amener la désaffection et l'indifférence, je vous le demande enfin, à qui la faute? Ce n'est pas la mienne assurément, mais si vous êtes embarrassé de répondre à ma question, je m'en chargerai en vous disant ce qu'il faut faire.

L.-N. de Meckenheim.

UN REMARQUABLE CAS DE DOUBLE CONSCIENCE

(Traduit du *Religio-Philosophical Journal* de Chicago.)

Lottsville, Penn., 11 janvier 1879.

Monsieur l'Editeur,

Je vous envoie copie d'une lettre, qui est une compilation de faits, adressée par le révérend Timothy Alden au Dr Samuel L. Mitchell, de New-York. Je dois vous dire que M. Alden était un ministre presbytérien distingué, qui vint se fixer de bonne heure à Meadville, comté de Crawford, Pa., et fondateur du Collége Alleghany, maintenant sous le contrôle et le patronage de M. E. Church. Je me rappelle personnellement avoir connu le révérend gentleman, qui est venu différentes fois chez mon père, lorsque j'étais un garçon de douze ans environ.

Si vous jugez la lettre suffisamment importante, vous avez toute latitude de la publier, car c'est un fait de notoriété publique, ayant été publié dans les Pennsylvania *Historical Collections* de 1843, page 254, et dont je copie. Daniel Loth.

Meadville, Penn., 21 juin 1876.

Cher Monsieur, — j'ai en ce moment le plaisir de vous donner un compte rendu d'un cas très-singulier. Peut-être en avez vous, dans vos recherches, trouvé de semblables, mais aussi loin que mes informations peuvent s'étendre, il est sans exemple.

M. William Reynolds, sa femme et ses enfants, originaires de Birmingham, Grande-Bretagne, s'établirent dans l'année 1798, dans le voisinage de Oil Creek, à vingt-sept milles de ce village. Miss Mary Reynolds, une de ses filles, une digne jeune demoiselle, locataire de la famille de son frère John Reynolds, Esq., un de mes plus proches voisins, est le sujet de cette communication, sur laquelle je serais heureux d'avoir votre avis. Pendant cinq ans elle a montré le phénomène d'une personne possédant une double conscience, ou plutôt deux consciences distinctes.

Je fis la connaissance de Miss Reynolds un peu après mon arrivée en ce lieu, en 1815, lorsqu'elle était sous l'influence de sa conscience primitive, et elle passa chez moi un dernier soir où elle se trouvait sous l'action de celle-ci. Le jour suivant je me rendis chez son frère, où il y avait une nombreuse société dont elle faisait partie. A ma surprise, lorsque je lui adressai la parole, elle ne me reconnut pas; je lui fus, pour cette raison, présenté de nouveau. Ma curiosité était excitée, et elle fut gratifiée d'une histoire de son singulier cas, que que je vous rapporte ci-après :

Arrivée à l'âge adulte, elle se trouva affligée par moments d'attaques d'une nature particulière que je n'ai pas été à même de définir. Dans le courant du printemps de 1811 elle fut atteinte d'une crise de ce gence; son système était grandement bouleversé et elle fut extrêmement malade pendant plusieurs jours, puis elle perdit la vue et l'ouïe. Pendant douze semaines, à partir de l'accès mentionné, elle resta dans un état très-faible; cependant au bout cinq semaines elle avait recouvert l'usage de ses facultés visuelles et auditives. Une dispensation plus remarquable de la Providence l'attendait néanmoins. Un peu avant l'expiration des douze semaines, un matin, en s'éveillant, elle parut avoir perdu la mémoire de tout ce qu'elle avait jamais connu. L'entendement, avec une imparfaite connaissance de la parole, lui restait; mais son père, ses frères, ses sœurs et ses voisins, lui étaient tout à fait étrangers. Elle avait oublié l'usage du langage écrit, et ne connaissait pas une seule lettre de l'alphabet; elle ne pouvait pas plus s'acquitter de ses devoirs domestiques qu'un enfant nouveau-né. Toutefois, elle commença sur-le-champ à regagner différentes sortes de connaissances. Elle continua cinq semaines dans cette voie, puis elle repassa subitement de son second état — pour distinguer nous l'appelons ainsi — dans le premier. Tout sentiment des cinq semaines écoulées l'avait abandonnée, et sa conscience première était entièrement revenue.

Maintenant le nuage qui s'était répandu sur sa sphère mentale était dissipé. Ses parents et amis furent immédiatement reconnus; elle pouvait,

comme autrefois, tirer parti de toutes les connaissances qu'elle possédait dans son état primitif, mais du temps qui s'était écoulé et des événements qui s'étaient accomplis pendant son second état, elle n'en avait pas la moindre idée. Pendant trois semaines, à sa satisfaction et à celle de la famille, elle resta dans son premier état, mais, pendant le sommeil, la transition fut renouvelée, et elle s'éveilla dans l'état second. Comme précédemment, toute connaissance acquise dans son premier état était oubliée, et elle n'avait aucune conception des circonstances de l'intervalle des trois semaines de lucidité, mais du petit fonds de connaissances qu'elle avait gagné dans le précédent second état, elle était apte à s'en servir, et elle continua de jour en jour à augmenter ce petit trésor. Depuis le printemps de 1811, le sujet de cette lettre a été dans cette merveilleuse condition, changeant fréquemment du premier au second, et du second au premier état; elle a été dans le second état plus des trois quarts du temps. Il n'y a pas de régularité périodique quant à la transition. Tantôt elle se trouve plusieurs mois et tantôt quelques semaines, ou quelques jours, ou seulement quelques heures, dans son second état; mais dans le cours de cinq ans il n'y a pas eu un seul exemple qu'elle soit restée plus de vingt jours dans l'état premier.

Quelle que fût la connaissance qu'elle eût acquise à n'importe quelle période de son second état, cette connaissance lui est familière quand elle est dans cette condition, et maintenant elle a fait tant de progrès, elle est si bien au courant de tout, qu'elle est en général aussi intelligente dans son second que dans son premier état. Il y a trois ans environ qu'un premier essai a été fait pour lui réapprendre l'écriture. Son frère lui avait donné un nom, qu'il avait écrit pour qu'elle le copiât. Elle prit de suite la plume, et il est digne de remarque qu'elle écrivit ce mot, quoique d'une manière très-maladroite, de droite à gauche, à la mode hébraïque. En peu de temps elle devint passablement habile dans l'art d'écrire, et dans son second état elle s'amusait souvent à écrire des poésies, un passe-temps auquel elle s'était peu ou point livrée dans son premier état. Je dois vous faire remarquer qu'elle acquit dans sa seconde condition toutes sortes de connaissances avec beaucoup plus de facilité que ne pourrait le faire une personne qui n'aurait jamais été instruite auparavant. Dans son second état, elle a maintenant été présentée à beaucoup de personnes qu'elle reconnaît toujours quand elle est dans cette condition, et nul ne paraît jouir de la société des amis plus que cette jeune demoiselle, mais aussi bien connu que vous soyez d'elle dans son premier état, elle n'a pas le moindre souvenir de vous dans le second à moins que vous n'ayez fait connaissance, *de novo;* et de même toutes les connaissances faites dans son second état, doivent être formées pendant le premier pour être reconnues dans celui-ci.

Cette transition étonnante, nombre de fois répétée, a toujours lieu pendant son sommeil. Quand elle passe de son second état au premier, on ne remarque dans son sommeil rien de particulier, mais en passant du premier au second état, son sommeil est si profond que personne ne peut l'en tirer et il se prolonge très-fréquemment pendant dix-huit ou vingt heures. Elle pressent généralement le changement et souvent plusieurs jours avant l'événement. Ses souffrances, précédemment, à l'approche de la transition d'un état à l'autre, étaient extrêmes, et lorsqu'elle était sur le point de subir cette transition, la crainte de ne pouvoir revenir et de ne plus reconnaître en ce monde ceux qui lui étaient chers, lui faisait éprouver un sentiment analogue à ce que doit ressentir celui qui entre dans la vallée de l'ombre de la mort; mais elle a passé maintenant si souvent d'un état à l'autre, qu'elle n'appréhende plus le changement avec le même effroi qu'auparavant.

Comme preuve de son ignorance dans son second état à une période antérieure, elle se promenait un jour à une petite distance de la maison de son père, et découvrit un serpent à sonnettes. Elle se réjouissait beaucoup de l'apparence superbe de ce dangereux reptile qui lui était inconnu, et s'élança pour le saisir. Heureusement le serpent se trouvait près d'un trou sous une souche; elle ne put le saisir que par le bout de la queue, et fut impuissante à le faire sortir. Une autre fois, elle galopait seule dans un étroit sentier de la forêt, et elle rencontra une ours qui ne parut pas décidé à lui céder le chemin. Elle courut hardiment à la rencontre de l'énorme animal, et, d'un ton très-impératif, lui ordonna de vider les lieux; elle était sur le point de le charger avec son fouet lorsqu'il tira paisiblement sur le côté.

Cette jeune demoiselle, quoique pensive, est disposée à la gaieté. Dans son second état son imagination s'échauffe, son esprit est mordant, ses remarques sont souvent fines et raisonnables, et ses préventions, conçues sans motifs contre ses meilleurs amis, souvent très-grandes.

(*Signé*) Thimothy Alden.

L'auteur dit: « Cette demoiselle est encore vivante (1843), saine de corps et d'esprit, et est institutrice dans une école. Elle n'a plus eu aucun retour de son état particulier depuis plusieurs années. »

Ce qui précède est une copie fidèle.

Daniel Lotii.

APULÉE DE MADAURE

Une des figures les plus étranges parmi les écrivains latins du IIe siècle, c'est l'africain Apulée, philosophe platonicien, remarquable par l'étendue ou l'universalité de ses connaissances. La *Revue politique et littéraire*, dans son numéro du 19 juillet, publie une notice sur ce personnage sous le titre « un illuminé du paganisme au IIe siècle de l'ère chrétienne. » Nous y faisons les emprunts suivants :

... Il (Apulée) a entièrement foi aux influences surnaturelles ; il ne doute pas un seul instant de l'existence des « enfants prophètes » ; il se plaît à relever, après le docte Varron, les traits les plus fameux de ces jeunes phénomènes qui dévoilaient l'avenir, et, sur leur sujet, il fait cette déclaration que n'eût pas désavouée le spirite le plus convaincu :

« Je suis persuadé qu'une âme humaine, surtout » une âme simple comme celle d'un enfant, peut, » au moyen de charmes qui la transportent hors » d'elle-même, de parfums qui la mettent en extase, » être endormie et entièrement enlevée à la cons- » cience des choses de ce monde, qu'insensiblement » elle peut oublier les entraves du corps, être ra- » menée, rendue à sa nature immortelle et divine, » et qu'alors, dans une espèce de sommeil, elle » peut présager l'avenir. »

N'est-ce pas là, en partie, la théorie du magnétisme, et celui qui croyait si fermement aux « médiums » ne peut-il pas être considéré comme un précurseur ignoré des Mesmer et des Cagliostro ? De son temps, d'ailleurs, comme au XVIIIe siècle, la divination sous toutes les formes faisait fureur, l'auteur des *Philosophumena* nous montre les spirites païens devinant les pensées, recevant les questions et dictant les réponses, lisant des caractères sur des papiers brûlés devant tous... Les chrétiens, de leur côté, ne restaient pas en arrière, car la théurgie avait ses adeptes dans tous les camps et dans toutes les sectes : ainsi l'auteur des *Clémentines* met aux prises St-Pierre et Simon de Gitton, dit le magicien ; ainsi le gnostique Marcus changeait l'eau en sang... Ces prestiges que se disputaient les différentes écoles et qui étaient communs à toutes, reposaient sur la croyance alors généralement admise que certaines puissances, bienfaisantes ou malfaisantes, interviennent sans cesse dans le gouvernement du monde et, à l'appel des hommes, se mêlent aux affaires d'ici-bas.

Cette opinion, qui était partagée par les Esprits les plus éclairés, est un véritable dogme pour Apulée ; il y croit comme à un article de foi ; nous la trouvons déjà formulée très-nettement dans un passage de son *Apologie* où il la couvre de l'autorité de Platon quand il lui fait dire « qu'entre les dieux et les hommes se trouvent placées certaines puissances divines, intermédiaires par leur nature comme par l'espace qu'elles occupent, et que ce sont ces êtres qui président à toutes les divinations, à tous les prodiges de la magie »... Les puissances intermédiaires qui ont pour mission de faire communiquer ensemble le ciel et la terre, ce sont les démons. Immortels comme les dieux, mais non invisibles, ces actifs messagers traversent sans cesse l'espace pour porter nos supplications et nous rapporter des bienfaits ; ils sont nos interprètes, nos ambassadeurs... Fidèles agents, investis en quelque sorte du pouvoir exécutif, ils sont chacun à la tête d'un ministère : celui-ci envoie les songes, celui-là dirige le vol des oiseaux ou les coups de la foudre ; un autre place dans le foie des victimes les indices de l'avenir, tous inspirent les devins, préparent les présages et président aux miracles des magiciens. Ce sont eux (et Apulée ne semble pas en douter un instant) qui ordonnent à l'augure Nœvius de couper une pierre avec un rasoir ; eux qui font planer l'aigle sur la tête de Tarquin l'Ancien et voltiger la flamme sur le front de Servius Tullius ; eux qui dictent les vers de la Sybille ; qui, dans un songe, annoncent à Annibal qu'il doit perdre un œil et à Flaminius qu'il subira une défaite. Ces utiles conseillers ne sont pas de purs esprits ; mais ils sont formés de l'élément le plus subtil, le plus limpide, le plus serein de l'air ; le tissu de leur corps est d'une finesse, d'une splendeur, d'une transparence telle, qu'ils échappent à la vue ou qu'ils l'éblouissent. Etres animés et raisonnables, ils sont accessibles à toutes les passions, à la colère comme à la pitié, à la prière comme à l'outrage ; ils se laissent fléchir par les offrandes et désarmer par les hommages ; cependant tous ne veulent pas d'un même culte : « les uns demandent à être honorés la nuit, les autres le jour ; ceux-ci aiment les fêtes gaies, ceux-là les cérémonies tristes ; en Egypte, on les contente par des lamentations ; en Grèce, on les réjouit par des chœurs et des danses ; chez les barbares, par le concert des cymbales, des tambours et des flûtes... Tertullien et saint Cyprien étaient sur ce point d'accord avec Apulée, ils croyaient, comme lui, fermement aux prodiges, avec cette différence qu'ils les attribuaient aux malins esprits. Il n'est donc pas surprenant qu'à leurs yeux, l'auteur qui avait célébré leur puissance et pour ainsi dire prêché leur culte ait été un de leurs instruments... aussi la légende d'Apulée magicien, deux siècles après sa mort, avait-elle toute l'autorité d'une tradition... »

DES ACCEPTIONS DU MOT DÉMON

Voici le commencement d'une étude sur les *possédés de l'Evangile*, insérée dans l'*Univers* du 22 août :

« Il est souvent question de possédés dans les trois premiers Evangiles : St-Mathieu, St-Marc et St-Luc, nous racontent que Jésus-Christ guérit un grand nombre de ces malheureux, pendant le cours de sa vie mortelle. La réalité et même la possibilité de la possession est cependant aujourd'hui unanimement niée par les exégètes rationalistes. Il importe donc, pour défendre nos saints livres, d'en établir l'existence et d'en étudier la nature.

L'Ancien, comme le Nouveau Testament, nous apprend qu'il existe des esprits mauvais, endurcis dans le mal, portant au mal et voulant le mal des hommes. Ces esprits mauvais ont deux noms différents, celui de démon et celui de diable ; mais ce dernier nom, dans l'Ecriture, est restreint au chef des mauvais anges.

Le mot *démon* paraît signifier *cognoscens* ou *dividens*. Les écrivains sacrés l'ont emprunté aux écrivains profanes, mais en y ajoutant un sens plus précis et plus déterminé. Dans Homère, démon est à peu près synonyme de Dieu, il emploie indifféremment les deux expressions l'une pour l'autre. Il n'en est plus de même dans Hésiode (I, 108) : ce poëte distingue les dieux et les démons ; ces derniers sont les âmes des hommes qui ont vécu pendant l'âge d'or, des génies bienfaisants (1). On voit par là que les auteurs païens ne prenaient pas d'abord le mot démon en mauvaise part. Le juif Philon l'emploie pour désigner les anges, soit bons, soit méchants. Quant à Josèphe, il s'en sert dans le même sens que les évangélistes. Cette transition du génie bon au génie malfaisant s'était opérée en grande partie chez les grecs mêmes. Le *daimôn* des tragiques grecs est souvent un génie malfaisant, le mauvais génie d'une famille, comme celui de la famille d'Agamemnon par exemple. L'homme dominé par une passion furieuse et précipité par elle dans le crime et dans le malheur est présenté comme sous son pouvoir...

Platon s'en sert (du mot *daimôn*) dans le *Banquet* pour nommer ces êtres intermédiaires entre Dieu et les hommes « messagers du premier auprès des seconds ». Tout le monde a entendu parler du *daimonion* de Socrate. On a beaucoup discuté sur sa nature, sans parvenir à se mettre d'accord. Le philosophe appelait-il ainsi un être personnel ou bien une sorte d'oracle intérieur qui l'avertissait de ce qu'il devait faire et aux ordres duquel il obéissait, nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que Socrate fut, pour ce motif, accusé d'introduire le culte de nouveaux *daimonia*, non reconnus par l'Etat. Ce qui est certain encore, c'est que le démon de Socrate était bienfaisant.

Telles étaient les significations diverses attachées au mot *démon* quand les septante entreprirent la traduction grecque de l'Ancien Testament... Les septante avaient appelé les faux dieux démons ; les traducteurs ou les auteurs des livres deuterocanoniques reçurent d'eux ce nom et le prirent en mauvaise part, en l'appliquant non-seulement aux faux dieux, mais, en général, aux anges déchus ..

(1) Sur les démons considérés comme désignant les âmes des morts, voir saint Justin, *Apol.*, I, 1, p. 75 ; saint Jean Chrysostome, *de Lazaro*, I, p. 728. Comparez act. XVII, 18.

LA SECTE AMÉRICAINE DES INSPIRATIONISTS

Nous extrayons d'un travail de M. Ollendorf sur les diverses sociétés communistes de l'Amérique, les curieux détails que voici sur la secte des *Inspirationists :*

Les *Inspirationists* sont une communauté composée de quatorze cent cinquante membres, tous Allemands, en possession d'un domaine de vingt-cinq mille acres de terre environ, divisé en sept petites villes. L'état de la campagne et le nombre des manufactures attestent une prospérité florissante.

L'idée religieuse est le principe de cette communauté ; à la tête est une femme, une inspirée, une voyante, à qui la divinité parle et se révèle. A lire les livres fort nombreux qu'ils ont imprimés, on apprend que l' « œuvre de l'inspiration » commença en 1719, en Suisse. L'esprit se manifesta dans les dernières années du dix-huitième siècle et au commencement du nôtre, à un tailleur de Strasbourg, à un charpentier, et à une pauvre servante tout à fait ignorante, Barbara Heyneman ; en 1842, la petite Eglise se décida à quitter l'Allemagne ; on mit à la voile pour New-York. Quelques-uns des frères étaient riches ; on acheta des terres, on mit en commun ce qu'on possédait, et, sans y prendre garde, par la force des circonstances, on fut amené au régime communiste.

On bâtit des villages où chaque famille eut sa maison en pierre ou en bois, simple et correcte, avec un jardin. Ces villages possèdent des cordonniers, des menuisiers, des tailleurs, quelquefois une imprimerie, un entrepôt, des églises sans clocher, comme chez les quakers, et de spacieuses écoles....

Le costume des *Inspirationists* est d'une simplicité évangélique. Les femmes doivent cacher leur chevelure sous une cape noire. Tous jeux et instruments de musique, la flûte exceptée, sont défendus. Les photographies, tableaux et représentations figurées de toute espèce sont bannis comme pouvant conduire à l'idolâtrie. La communauté est adminis-

trée par treize directeurs qui, élus par tous les membres, nomment un président. On tient les livres dans chaque village : à la fin de l'année, les profits et les pertes sont également répartis ; les gains l'emportent d'ordinaire. Aussi a-t-on creusé un canal d'une longueur de six milles pour approvisionner d'eau Amana ; on y a élevé une petite tour où deux veilleurs surveillent chaque nuit les incendies. Il serait long d'énumérer les têtes de bétail, les richesses agricoles et industrielles des *Inspirationists*. Beaucoup de gens viennent à eux, sollicitent d'être admis parmi les frères. On est à cet égard très-difficile ; cependant, si le postulant est riche, on verse ses dollars dans la caisse commune ; veut-il se retirer ? On lui rend ses biens. En somme, cette population a paru à M. Nordhoff fort paisible, industrieuse et satisfaite, très-honnête et d'une excellente réputation dans la contrée.

La Flandre libérale, 8 mars 1879.

BIBLIOGRAPHIE.

Voici le sommaire du premier numéro de la *Revue Internationale de Magnétisme* dont M. Donato est le seul propriétaire et l'administrateur : Introduction. Le Directeur. — Concours de la *Revue Internationale.* — Fédération universelle. — Leçons sur le magnétisme humain. — Controverse. Donato. — Causerie. Donato. — M. Victor Meunier. Donato. — Le magnétisme animal. V. Meunier. — Le magnétisme et la révolution. Louis Blanc. — Etudes fantaisistes. Cuique Suum. — Lettre de V. Hugo. A. Delforge. — Notes prises pendant mes lectures. — Académie des sciences. — Revue des Revues. — Petite correspondance scientifique.

Le prix de cette *Revue*, qui paraît mensuellement dans le format du *Messager* avec 24 pages de texte, est de 6 francs pour la France et la Belgique. Ecrire pour tout, à M. Donato, à l'une des deux adresses suivantes : 48, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris ; — 37, rue Bourdon, Chênée (Belgique).

La *Revue Internationale de Magnétisme*, à en juger par ce premier numéro, prendra une part importante aux controverses de chaque jour, c'est un journal militant avant tout, écrit avec beaucoup de verve et de droiture, et qui fera rapidement son chemin. Nous n'admettons pas trop, par exemple, la démarcation qu'il semble vouloir établir entre le magnétisme et le spiritisme, deux sciences qui sont sœurs, et qui vaincront plus facilement en s'appuyant l'une sur l'autre.

M. Donato a institué un concours qui sera clos le 1er janvier, sur le sujet suivant : *Théorie du Magnétisme humain.*

L'auteur du travail préféré sera proclamé grand lauréat, il recevra un diplôme spécial et une médaille en vermeil, grand module, frappée à son nom.

*
* *

Le Journal du Magnétisme, faisant suite à la *Revue Magnétique Internationale*, paraît tous les 15 jours, sous la direction de M. H. Durville. Abonnement : France, un an, 6 fr.; Union postale, 7 fr.; le numéro 25 centimes. Bureaux : 77, rue Neuve-des-Petits-Champs, Paris.

*
* *

La Chaîne Magnétique, illustrée de gravures et vignettes intercalées dans le texte, paraît régulièrement le 15 de chaque mois, à partir du 15 juillet 1879, en une brochure grand in-8° jésus, de 16 pages au moins, à 2 colonnes, avec suppléments selon l'abondance des matières.

Administrateur-Gérant : Louis Auffinger, fils, Secrétaire de M. le baron du Potet, 15, rue du Four-St-Germain, à Paris.

Abonnements : France, un an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. Europe, un an, 7 fr. — 6 mois, 3 fr. 50. Pays d'outre-mer, un an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr.

Sommaire : — Magnétisme historique, théorique et pratique ; thérapeutique magnétique ; somnambulisme expérimental et lucide, physiologie, psychologie, cours, conférences, jurisprudence, biographie, bibliographie, nécrologie, communications et nouvelles diverses, actualité, variétés, etc.

*
* *

Nous avons reçu de La Haye la huitième livraison de l'ouvrage de Mme Elise van Calcar : *Op de Grenzen van twee Werelden*, remplie de matières intéressantes. L'auteur y insiste beaucoup sur les expériences du célèbre professeur américain M. Hare.

L'ouvrage complet en douze livraisons comprendra 400 pages et coûtera 4 florins. On s'abonne chez l'éditeur M. H.-C. Van Calcar, à La Haye.

NOUVELLES.

La crémation fait de sérieux progrès à Gotha, Breslau, Dresde, Milan, ville où elle a été appliquée vingt fois jusqu'à ce jour ; Lodi, où l'on compte 7 incinérations ; Washington, Philadelphie et Gallow's Hill. En outre, il s'est formé en Angleterre et en Suisse deux sociétés spéciales.

*
* *

Augures fabriqués. — L'introduction d'un pigeon, qui percha sur un aigle doré à la messe de Saint-Augustin, tenue à Paris, en mémoire du prince impérial, fut attribuée au hasard. L'oiseau, qui est apprivoisé, et qui avait reçu des leçons pendant trois jours, était attiré sur l'aigle par des grains dont sa croupe était semée. (*Truth.*)

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 OCTOBRE 1879. — Nº 8

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

La mission des morts. — Il y a quelque chose. — Le congrès scientifique de Sheffield. — Le labourage électrique. — La Flandre libérale et le Dr Slade. — Revue Internationale du magnétisme. — Bibliographie. — Nécrologie. — Nouvelles.

LA MISSION DES MORTS

Le sujet n'est pas nouveau, il existe de toute éternité, et il a été traité un nombre incalculable de fois, ce qui n'empêche pas que malgré son grand âge, il est toujours neuf pour quelques-uns, et à ce moment même, nous pourrions dire pour le plus grand nombre. Bien que la dernière grande révélation spirite ait apporté sur la terre une vive lumière qu'un grand nombre ont vue et bénie dans le fond de leur cœur, embrassée de toutes les forces de leur intelligence, on peut dire que bien peu encore ont su, nous ne dirons pas comprendre, car pour comprendre il faut examiner, mais seulement arrêter leur pensée sur cette *mission des morts* dont nous nous occupons aujourd'hui. La mission des morts est pour eux une restitution toute matérielle. Il faut, comme dit M. Prudhomme, que le corps soit rendu aux éléments. On ne saurait mieux dire. Le corps paie ses dettes avec une ponctualité fatale, à moins qu'il ne se trouve dans certaines circonstances déterminées.

Mais si pour les matérialistes, comme pour nous du reste, le corps a sa dette à payer « aux éléments », pour nous au-dessus et en dehors de cette dette reste la dette de l'âme, la tâche de l'Esprit à accomplir, la mission des morts. Les morts sont les grands justiciers de l'humanité grouillante sur la terre, comme ses protecteurs et ses guides. On en trouve de toutes les catégories et chacun d'eux obéit en travaillant dans les voies d'une fatalité nécessaire. Chacun conserve, il est vrai, sa liberté dans la mesure où il lui est permis d'être libre, car nul ne peut se soustraire à la loi des responsabilités et chaque action s'accomplit librement et conformément aux lois établies. Les diverses situations des hommes, les expiations à subir, les récompenses à recevoir, commandent à leur égard l'action des Esprits désincarnés. Il est des Esprits punisseurs, comme il en est qui sont chargés de distribuer des récompenses ; et ce serait une erreur de croire que les premiers sont toujours des Esprits malintentionnés. Il en est parmi eux qui jouent purement le rôle du médecin qui fait momentanément souffrir son malade en vue d'une guérison radicale et assurée; du maître qui se trouve dans la nécessité de punir son élève et qui le punit à regret.

Il y a toujours dans leur action, quelque sévère qu'elle paraisse, quelque chose de paternel : la main qui frappe guérit en même temps ; la pensée qui trouble et chagrine n'est pas exempte de consolations ; à travers l'obscurité du moment on aperçoit une lueur à laquelle on espère bien arriver un jour. Et cet espoir n'est jamais déçu, et ceux qui savent ce qui est en définitive la destinée humaine, que les différentes vicissitudes de la vie conduisent inévitablement à un port assuré, pourvu que la résignation ne soit pas absente des cœurs qui les subissent, ceux-là sont forcément heureux, du moins en espérance. Ils se rendent compte de leur destinée et du devoir à accomplir, car les Esprits qui les frappent ne laissent tomber sur eux que les coups nécessaires et leur enseignent intuitivement qu'il y a là une cause cachée, mais très-réelle, et que, une fois la peine subie sans murmure, aucune puissance ne pourrait recommencer à frapper.

Ce qui était juste deviendrait injuste, et rien d'injuste ne peut se produire nulle part. Il était

utile détablir qu'en dehors des peines terribles, qui, parfois, consternent l'humanité, les nations ou même les individus, et qui peuvent être le fait d'Esprits inférieurs que la haine et la vengeance dominent, il existe d'autres peines appliquées par les Esprits bienveillants eux-mêmes. C'est une poussée ou une attraction vigoureuse à l'effet de faire marcher les retardataires dans le bon chemin. Quelquefois ceux-ci, dans ce brusque mouvement, éprouvent des pertes matérielles considérables et peuvent se trouver sur le bord d'un abîme fantastique, lorsqu'une pensée consolante vient les relever et leur indiquer la voie nouvelle à suivre, laquelle seule conduit au véritable bonheur. Les richesses matérielles sont absorbantes et l'attachement qu'on a pour elles, poussé à un certain degré, devient une véritable lèpre. Il en est de même des jouissances. Une lèpre qui s'étend d'un côté, mais qui, heureusement, diminue de l'autre, et même de beaucoup d'autres côtés. Sans la volonté intérieure, sans le désir réel de se guérir de ces choses qui, au physique, excitaient autrefois une répulsion telle que les lépreux étaient forcés de former une population à part, on ne peut non plus se guérir de cette lèpre morale dont nous parlons, et c'est au jour voulu que vient le guérisseur, celui qui peut dire sans ostentation à tous : « Vous voulez être guéris, soyez donc guéris, car votre foi vous a sauvés ! » Ce guérisseur, qui est le spiritisme, donne le bonheur à tous ceux d'entre ses adeptes qui savent assez s'en assimiler les vérités. Il n'en est pas ici comme de la « communion » du catholicisme qui donne la vie éternelle ou la damnation suivant la disposition *actuelle* des communiants ; ici on trouve quelque chose de bon qui ne se perd plus. Pour si petite que se fasse la pensée conçue, il en reste toujours une empreinte qui ne s'efface pas et qui se retrouvera toujours à un moment donné.

Rien de perdu de ce qu'on a appelé improprement la grâce, tout se retrouve jusqu'à la dernière parcelle ; fût-elle enfouie sous la fange des mauvaises actions, jamais, au grand jamais, elle ne sera perdue. Des hommes ont pu inventer un pouvoir que les principes les plus élémentaires de la justice mettent à néant et se l'attribuer, jamais ils n'ont pu dire qu'ils arracheraient de leur propre autorité, à ceux qu'ils ont la prétention de juger, une parcelle du bien qu'ils ont fait. Ils ne le disent pas, leur conscience en souffrirait cruellement, et cependant ils le font, ils arrachent à l'âme coupable, si l'on veut sur certains points, mais méritante à beaucoup d'autres égards, la consolation suprême qu'on ne peut refuser à personne : l'espérance. Donc à l'encontre de ces pseudo-chrétiens, de ces ministres ou soi-disant tels, vindicatifs comme la personnalité même de la vengeance ; Dieu et Jésus, l'un de ses vrais représentants celui-là, opposent la voix des morts. Qui peut savoir mieux qu'eux ce qui se passe dans le pays d'outre-tombe et lorsque les hommes qui reçoivent leurs communications n'ont *aucun intérêt personnel* à les faire connaître, qu'ils pourraient bien recueillir au contraire quelques ennuis comme n'en cherchent point les ministres des religions officielles, qui donc pourra les accuser de fraudes et d'agissements intéressés ? Avec autorité s'entend, car on peut toujours accuser de mauvaise foi les adversaires qu'on trouve sur son passage, surtout quand on fait semblant de se croire maître du jugement à intervenir.

C'est cette usurpation insensée que les morts ont surtout pour devoir de faire cesser. Aussi leur oppose-t-on une fin de non recevoir qui, pour ne pas être nouvelle, n'a pas moins un caractère de persistance devant lequel peut être toute autre chose que la vérité trouverait des motifs de reculer. Mais la vérité ne recule pas, elle marche toujours d'un pas régulier, et si elle semble quelquefois disparaître aux yeux de ses plus fidèles, c'est qu'elle a pris une autre route plus sûre, c'est qu'elle s'est, non pas cachée au regard de ses ennemis, mais bien fluidisée de manière à pénétrer silencieusement et d'une manière invincible tous les remparts qu'on lui oppose.

Les morts se sont faits aujourd'hui les adeptes de la vérité ; il n'en a pas toujours été ainsi, mais avec le temps le progrès se fait, et le temps présente à ceux des morts qui ont le plus besoin de s'amender, un champ de travail beaucoup plus étendu pour la peine qu'on y prend qu'aux Esprits déjà avancés. Tandis que ceux-ci voient en quelque sorte s'écouler les siècles en un clin d'œil, ou mieux tandis qu'ils les raccourcissent ou les allongent à leur gré, s'arrêtant suivant leurs besoins moraux sur ce qui leur paraît utile ou intéressant, les autres sont obligés de s'appesantir sur telles ou telles circonstances, parfois douloureuses et déplaisantes, parce que là se trouve parfois le remède efficace, celui qui guérit le passé et prépare l'avenir.

Ces différences qui existent entre les morts de divers grades, sont aussi nécessaires que celles qui existent entre les vivants, puisqu'elles en sont la suite naturelle. Tous ne voient donc pas les mêmes choses ni de la même manière ; tous n'appuient pas avec la même force sur tels ou tels événements afin d'en faire jaillir tout ce qu'ils contiennent d'enseignements utiles. Le travail est plus pénible pour les uns que pour les autres, mais plus on avance, plus on trouve de facilité dans l'exécution. Les morts émettent des pensées qui ont presque toujours une destination particulière et quand ces

pensées ne sont pas écoutées, ils demandent et obtiennent souvent la permission de se manifester matériellement ; c'est alors que dans beaucoup de cas se produisent des phénomènes insolites d'une intensité remarquable.

Alors des faits dignes d'appeler l'attention de tous sont constatés d'une manière irréfutable ; mais, la routine aidant, ils sont le plus souvent très-loin de produire tout le bien qu'on pourrait en attendre. Il se trouve toujours là, et comme à point nommé, quelques soi-disant Esprits forts qu'aucun phénomène , aussi intense qu'il soit ne peut convaincre. Ce sont des routiniers d'incrédulité, pas autre chose. Ils reconnaissent l'existence des faits, ils en publient l'authenticité, disant à qui veut les entendre, imprimant à qui veut les lire, qu'ils en ont été les témoins impartiaux et désintéressés. Après des déclarations de ce genre, on croit naturellement avoir le droit de s'attendre à une conclusion en faveur de l'existence d'une cause occulte, puisque aucune cause visible ou tangible ne peut être invoquée. Eh bien non ! On admet l'effet qui n'est pas niable , mais on refuse obstinément, *routinièrement* de remonter à la cause qui, cependant, n'est pas plus niable que l'effet.

Nous parlons ici des manifestations spontanées qui, à diverses époques, se sont produites en certains lieux avec une intensité incomparable, et non des manifestations provoquées. Ici il ne saurait y avoir ni connivence ni supercherie, puisque les médiums involontaires par le moyen desquels elles se produisent en sont peut-être plus effrayés que les autres et ne demanderaient qu'à les voir cesser. Néanmoins , malgré l'oubli dans lequel on affecte de laisser ces phénomènes, malgré le mépris dont quelques routiniers orgueilleux cherchent à les couvrir, il en reste toujours quelque chose dans la mémoire des populations qui en furent les témoins, et plus d'un simple , plus d'un humble qui ont d'autant plus de valeur que l'humilité est plus grande en eux et plus sincère, s'avouent tout bas que c'est l'œuvre des Esprits. Vienne maintenant l'enseignement spirite.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

IL Y A QUELQUE CHOSE

(Extrait de la *Religion laïque*.)

... Puisque les savants, des médecins et des ministres protestants s'occupent avec zèle de spiritisme ou spiritualisme , c'est vraisemblablement, parce qu'ils y voient le commencement de quelque chose.

Oui, certes, il y a quelque chose et ce *quelque chose*, qui est en train d'envahir le monde, présente dans ses phénomènes, dans sa marche ascendante, dans le but qu'il se propose d'atteindre, une analogie frappante avec le christianisme à ses débuts.

La prédication de Jésus ne contenait pas de dogmes : le spiritualisme n'en a pas non plus.

Elle s'exerçait au moment où les croyances religieuses du paganisme s'effondraient de toute part, le peuple s'en détachant par indifférence, les savants et les intelligents, par raisonnement.

Le spiritualisme arrive au moment où le catholicisme s'enveloppe dans le suaire du syllabus ; où le protestantisme se divise en sectes infinies qui mènent droit à la croyance individuelle , c'est-à-dire à l'éparpillement de la pensée ; où les turcs boivent du vin et font des constitutions , deux choses contraires au Coran ; où les juifs, eux-mêmes, ont leurs libres-penseurs et se sentent atteints du marasme qui n'épargne aucune foi.

C'est dans ce milieu de décomposition générale des anciennes croyances qu'est apparu le spiritualisme.

Le christianisme avait débuté par le miracle. Si les prodiges opérés par Jésus ont fait la base de l'enseignement chrétien, c'est que les sens sont comme une sentinelle avancée qui réveille l'intelligence assoupie. Ce sont les meilleurs conducteurs de la conviction en ce que leur témoignage est irrécusable et qu'il se trouve à la portée des organismes les plus grossiers. Le sceau qu'ils impriment à la constatation produit la surprise, l'émotion et la recherche. Les esprits réfléchis, sous l'impression d'un fait contrôlé, sentent le besoin de remonter à la cause et l'examen entre d'un bond par la tranchée que les sens viennent d'ouvrir, faisant passer dans le domaine de la raison les faits signalés par la sensation inconsciente.

Appelée à exercer son action sur les masses, la religion fondée par le Christ devait donc commencer par la preuve matérielle, c'est pourquoi elle s'est fondée sur le miracle.

La marche de l'esprit humain ne varie pas plus que les éléments au milieu desquels elle s'effectue. Le christianisme avait débuté par le miracle, le spiritualisme s'est révélé à l'aide du phénomène.

Deux mots pour le même fait. Mais l'écart de leur signification donne la mesure du progrès opéré dans l'esprit humain depuis dix-huit siècles.

Le miracle est supérieur à la loi naturelle. La volonté divine s'y substitue, l'active ou la supprime à son gré.

Le phénomène y obéit, au contraire. Il n'est autre que la résultante d'une loi inconnue encore ou mal observée. L'expérience des siècles a démontré que lui seul était possible ; personne ne croit plus à l'arrêt d'une loi de la nature ; elles ont, toutes, leur raison d'être et l'harmonie universelle dépend de leur fonctionnement non interrompu.

Le *quelque chose* dont je parlais en commençant, est donc l'embryon d'une religion nouvelle ou plutôt, c'est le retour, par un circuit de dix-huit siècles, à la religion du Christ, contenue dans ces articles de foi :

Croyance en Dieu et à l'immortalité de l'individualité ;

Responsabilité des actes ;

Progression des âmes en connaissance, en puissance, en amour pendant l'éternité.

Voilà ce que le spiritualisme venait rappeler au monde : sa mission était, pour ainsi dire, de dépouiller l'enseignement évangélique de toutes les enveloppes matérielles dont sa naissance avait dû être entourée pour agir efficacement sur son milieu. Plus de dogmes, plus d'intermédiaires, plus de culte parlant aux sens : la communion directe de l'âme avec Dieu, s'accroissant par une progression sans fin, au moyen d'actes d'amour. Belle perspective sans doute, mais le monde distrait ne l'eût pas écouté si la matière n'eût pas été conviée à l'œuvre.

Aussi vit-on de toutes parts les meubles se mouvoir, des guéridons chargés de poids énormes s'enlever en l'air, des tables courir comme des folles sans contact ; on entendit des coups se produire partout, dans les murs, dans les meubles, dans les planchers. Puis, après cette première phase exclusivement matérielle, vint un commencement d'appel à l'intelligence. Les coups frappés devinrent conscients ; ils prirent le caractère d'une communication individuelle constatée et la possibilité d'une communion entre le monde visible et le monde invisible apparut comme une nouveauté immense, bouleversant les idées reçues, renversant les enseignements accoutumés, mais ouvrant sur l'éternité une porte dont l'esprit n'osait encore franchir le seuil, car il s'arrêtait, ébloui, devant la magnificence de la conception de Dieu débarrassé de son anthropomorphisme et de l'ascension humaine gravitant vers la perfection infinie !

Alors un spectacle intéressant se déroula devant les yeux de l'observateur attentif. A mesure que le spiritualisme s'étendait, s'infiltrait, se propageait, les phénomènes changeaient de caractère. Il y avait progression dans leur marche. Ils passaient peu à peu de l'ordre matériel à l'ordre psychique ou plutôt les manifestations physiques s'amélioraient en s'imprégnant de spiritualité. Les tables continuaient à donner la preuve d'une loi centrifuge en même temps que les médiums recevaient, mécaniquement ou intuitivement, des inspirations dont la source résidait hors de leur volonté. Puis, graduellement, et comme par suite d'un développement calculé, apparurent les médiums guérisseurs, les orateurs, les vulgarisateurs ; la science entrait de plein pied dans la constatation irréfragable des faits nouveaux et prouvait la vérité de phénomènes inouis : les lois connues étaient bouleversées : on voyait des corps tangibles passer au travers de corps solides, des objets apportés on ne sait d'où ni comment ; des instruments de musique exécutaient des mélodies sans contact ; l'écriture directe se produisait à l'intérieur d'ardoises juxtaposées et scellées ; et enfin, les habitants d'un autre monde revêtaient leur enveloppe et venaient se mêler aux assistants, vivant pour un moment d'une vie matérielle, parlant, buvant et s'évanouissant ensuite pour reprendre leur corps fluidique en donnant ainsi, par leur apparition, la preuve tangible de la continuité de leur individualité.

C'était *quelque chose*, n'est-il pas vrai ?

Aussi le mouvement de propagation a-t-il été immense. La croyance au monde invisible est répandue aujourd'hui sur le globe tout entier. Nulle foi n'a autant de journaux, aucune confession n'a jamais présenté une semblable émulation dans la vulgarisation, jamais principes plus purs n'ont été proclamés, jamais il n'y a eu un appel plus constant, plus chaleureux à l'harmonie, jamais la terre n'a retenti d'un tel cri d'amour !

A voir notre société décrépite, oscillant entre le passé et l'avenir, ballotée comme un vaisseau sans gouvernail, ne sachant à quoi rattacher ses espérances, frissonnant à l'aspect de périls sans nom, s'étant défaite, comme d'un vêtement incommode, de tout ce qui faisait jadis sa force morale et réduite à s'étourdir par l'exagération de la jouissance matérielle, on aurait pu croire que la bonne nouvelle aurait été reçue comme l'espoir d'une résurrection.

Il n'en a rien été.

La société, dans ses sommités, s'est liguée contre l'apparition de cette foi inconnue. La science qui, en grande majorité, n'admet plus que des forces, s'est révoltée contre la possibilité d'une cause première. Elle a résolument nié, convaincu que son assertion suffirait pour arrêter le mouvement. Le monde, composé de gens superficiels, amoureux de la vie facile, dépourvus de croyance et craignant la fatigue de la recherche, est resté indifférent ou s'est armé du ridicule. La presse, cette puissance qui prime tout dans notre organisation actuelle et qui devrait avoir une conscience quand il s'agit de la vérité — la presse a manqué de courage. Mise en face des verdicts des corps savants et redoutant les éclaboussures de l'ironie, elle a, elle-même, manié le sarcasme ou elle s'est renfermée dans un silence absolu qui sera pour elle une tache dans l'avenir. On se demandera plus tard comment il a pu se faire que des faits aussi éclatants que ceux que je viens de citer, aient pu passer inaperçus : que les journaux de tous les pays d'Europe, dont la mission est de vulgariser ce qui est utile et de

constater la marche des découvertes et des progrès de l'esprit humain, soient restés muets ou n'aient eu que des paroles de dédain pour un mouvement qui a pénétré le corps social tout entier !

Et l'étonnement sera bien plus grand quand on voudra étudier le côté moral et humanitaire de ce nouvel avénement.

Tous les penseurs, les économistes, les politiques constatent que la société actuelle traverse une crise sans précédent. L'esprit humain a perdu sa boussole : il erre au hasard sans trouver sa voie. Les lois morales sont parallèles aux lois physiques. L'unité règne partout et maintient l'équilibre au milieu du désordre apparent. Il faut que le grain pourrisse pour engendrer une plante nouvelle : partout la décomposition précède le renouvellement. C'est parce que nous marchons vers une ère supérieure que nous voyons s'effondrer tout ce qui tient au passé. Une fermentation inouïe couve au fond de la rénovation future et ses bouillonnements non compris font éclore toutes les passions matérielles surexcitées jusqu'à l'excès d'expansion.

Le catholicisme livre sa dernière bataille sous la bannière du temporel et de la négation de la liberté humaine. En politique, la force prime le droit, les engagements les plus sacrés, les traités les plus solennels disparaissent sous le souffle de l'intérêt, privant ainsi la direction des peuples de toute sanction morale. Dans le monde, la jouissance matérielle, le besoin de paraître, l'enivrement du luxe s'étendent comme une lèpre, menaçant de ronger tout ce qui reste d'honneur, de pudeur et de loyauté privée : plus bas, enfin, dans les masses, au sein des classes les plus nombreuses s'agite le problème effrayant de la revendication de la jouissance. Ces déshérités, dont l'œil est fasciné par le spectacle incessant des inégalités dont ils souffrent commencent à se compter et à s'unir. Le jour où ils auront réussi à s'organiser, où la similitude d'intérêts fera disparaître les dissemblances de races et de nationalités, cette foule se lèvera et l'Europe tout entière tremblera devant sa haine.

Mais voilà que le spiritualisme, illuminé par un rayon céleste, se lève à son tour et s'écrie : — arrêtez, mes frères, je suis l'amour !

Oui, l'amour et la résurrection, car l'amour que je prêche sur cette terre se continue pendant l'éternité. A la famille, je recommande l'union, la direction du père, la chasteté de la mère, l'obéissance des enfants, car je prêche l'immortalité de l'âme et la responsabilité des actes : à ceux qui souffrent, j'enseigne la résignation, car la souffrance amène la purification et la purification est récompensée par un accroissement de puissance spirituelle : à ceux qui pleurent ceux qu'ils ont perdus, j'ouvre le ciel pour en faire descendre leurs envolés qui reviennent et les consolent : je supprime la mort par la preuve matérielle de l'apparition : double conquête, car son épouvantail troublait les consciences et la certitude de vivre toujours crée toujours des devoirs : aux incrédules, à ceux qui cherchent, je fournis des éléments indiscutables de conviction : j'ouvre à la science des horizons nouveaux et mon inspiration aide à les parcourir. Je m'asseois au chevet des directeurs de peuples en leur montrant la fausse route où ils s'engagent lorsqu'ils prennent pour guide l'égoïsme au lieu de la solidarité. Aux peuples prêts à se ruer dans un combat impie pour venger leurs souffrances ou satisfaire à des haines sans nom, je crie sans relâche : — vous êtes des frères et ne formez qu'une famille dont Dieu est le père : vos âmes procèdent de la même source et doivent atteindre le même but : le bonheur, sur la terre comme dans l'éternité, n'est pas dans la lutte, mais dans l'amour, il n'est pas dans la vengeance, mais dans l'union des cœurs et des efforts !

Voilà ce que prêche le spiritualisme et voilà ce que sera le monde quand sa voix sera écoutée. Si l'humanité a subi une dépression morale indéniable par l'abandon de l'idéal et l'asservissemeni graduel à la jouissance, elle se relèvera grande et forte le jour où elle comprendra son erreur. Quand la notion de Dieu aura repris sa place dans la pensée humaine, celles de l'immortalité de l'âme, de la responsabilité des actes et du bonheur par la solidarité universelle rayonneront à leur tour sur le monde pour lui faire franchir l'échelon marqué dans la voie du progrès. Ce jour viendra car il est nécessaire et c'est à hâter son aurore que tous les spiritualistes du globe travaillent avec ardeur, mettant en commun leur âme, leur science et leur amour !

F. Clavairoz (Léon Favre)
Consul Général de France à Trieste.

LE CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE SHEFFIELD

L'association britannique pour l'avancement des sciences qui s'est tenue à Sheffield au mois d'août, a été ouverte cette année par un discours du professeur Allman, sur la manifestation de la vie dans ses formes les plus primitives, et qui est contraire à la théorie de la génération spontanée.

M. Allman est un biologiste ; il s'est attaché à démontrer que, dans les deux règnes animal et végétal, nous trouvons à l'origine de la vie une unité structurale, parce que chaque être vivant provient d'un protoplasme (combinaison de corps albuminoïdes qui se présentent sous une forme semifluide, glaireuse, gluante, d'une consistance analogue à un blanc d'œuf), qui est la matière

essentielle de sa structure, et une unité physiologique qui a pour attribut la sensibilité dont le protoplasme est le siége.

Le professeur Allman est entré dans les plus grands détails sur cette science des êtres invisibles et sur les phénomènes de la vie des plantes, mais il s'abstient prudemment d'aller trop loin en commentant ces phénomènes au point de vue philosophique. Quand la pensée passe à travers l'esprit, dit-il, elle est associée à un changement qui se produit dans le protoplasme des cellules cérébrales, mais nous ne sommes pas justifiés à considérer la pensée comme une propriété du protoplasme de ces cellules dans le sens où nous regardons les contractions musculaires. Entre la pensée et les phénomènes de la vie il n'y a pas d'analogie, c'est là que s'arrête le chemin suivi par le physiologiste.

L'illustre inventeur du radiomètre, M. Crookes, a expliqué devant une salle comble sa théorie du bombardement moléculaire en développant longuement la partie expérimentale, et il a fait successivement défiler devant ses auditeurs une multitude de phénomènes surprenants dont la plupart découverts par M. Crookes, étaient exposés pour la première fois en public. Il serait difficile de donner une idée complète des mouvements de la matière lumineuse qui remplissait les tubes de Geissler et qui obéissait avec une docilité merveilleuse aux moindres ordres de l'expérimentateur. On la voyait suivre l'attraction des électro-aimants, donner le mouvement à des moulinets renfermés dans le vide absolu. M. Crookes ne s'est pas borné à montrer que le magnétisme agissait sur ces éléments éblouissants, il a fait voir que si on paralysait son mouvement la lumière engendrait la chaleur, enfin, il a montré que la chaleur appliquée du dehors modifie à son tour ces étonnantes manifestations lumineuses.

Les expériences de M. Ayrton, sur l'application de l'électricité comme force motrice aux industries de Sheffield ont excité également beaucoup d'intérêt, de même que le sermon prononcé devant les membres de l'association par l'archevêque anglican de York. Celui-ci a développé longuement le thème adopté par le pape dans la dernière encyclique : « La science et la religion sont nécessaires l'une à l'autre, » coïncidence qui mérite d'être notée et qui est un des signes du temps. Sa Grâce a admis que la religion ne suffit pas et elle a cherché à démontrer que la science est impuissante à démontrer la morale, à donner un but à la vie humaine. Nous pouvons regretter que le spiritisme, qui a précisément pour but de remplir cette lacune, n'ait pas été discuté devant le congrès.

LE LABOURAGE ÉLECTRIQUE

L'électricité nous a donné la force chimique, la lumière, le feu, l'instrument de guérison dans des cas déterminés, elle nous promet le travail mécanique utilisable. C'est ainsi que des essais intéressants sur le labourage électrique ont fourni récemment des résultats que nous trouvons consignés dans le journal *la Lumière électrique*. Le point de départ de ces essais, dus à MM. Chrétien et Félix, a été l'idée d'utiliser, pendant les longues périodes de chômage que subit chaque année l'industrie sucrière, une force mécanique, qui ne reste pas inactive sans causer des pertes sèches. Ces industriels ont donc eu la pensée de transporter à distance de leur usine. et par l'électricité, le travail mécanique de leurs appareils moteurs et de l'appliquer au labourage des terres avoisinantes. Deux machines Gramme ordinaires, celles qui servent à l'éclairage, étaient actionnées par le moteur de l'usine; l'électricité produite s'écoulant par un conducteur de cuivre de 3 millimètres et à une distance de 4 à 600 mètres de l'usine, faisait tourner deux autres machines Gramme. Celles-ci, portées sur des chariots aux deux extrémités du rectangle de la pièce de terre à labourer, tiraient à elles avec une vitesse de 40 à 50 mètres par minute, une charrue traçant des sillons larges de 30 centimètres et profonds de 20 ; les deux chariots étaient reliés par un fil de 250 mètres, et la longueur des sillons tracés était de 200 mètres. Avec un fil de 10 millimètres, le travail des moteurs de l'usine a pu être exporté à 2 kilomètres de celle-ci, et la puissance utilisée a été évaluée à la moitié environ de celle du moteur mécanique.

LA FLANDRE LIBÉRALE ET LE DOCTEUR SLADE

On lit dans la *Flandre libérale*, nº du 16 septembre:

« La science expérimentale, qui a fait tant de progrès en Allemagne, et qui, tous les jours, par de nouvelles et importantes découvertes, étendait le champ de la raison humaine et faisait disparaître les préjugés et les erreurs, subit en ce moment un arrêt, ou pour mieux dire un recul.

» Deux professeurs d'Université se sont laissés aller à discuter les théories spirites introduites d'Amérique en Allemagne par un nommé Slade. Celui-ci, repoussé à Berlin, se rendit à Leipzig, où le professeur Zollner devint son panégyriste enthousiaste après s'être déclaré incapable d'expliquer scientifiquement les expériences de Slade.

» Le Dr Jaeger, professeur de zoologie, séduit, lui aussi, par les doctrines spirites, a publié un volume dans lequel il déclare gravement avoir découvert l'âme humaine.

Le docteur Ulrici, professeur de philosophie à Halle, s'est également épris des théories de Slade, et il a entrepris en faveur du spiritisme une campagne des plus énergique.

» Et notez que ces trois hommes ne sont pas les premiers venus. Ce sont des sommités scientifiques dont les noms brillent encore avec éclat à côté de ceux de Virchow et de Helmholtz. »

Remarque. — Nous ne savons si l'incroyable article qu'on vient de lire et qui a paru dans les faits divers de la *Flandre* est de la rédaction de ce journal, en tout cas il en endosse la responsabilité. Or, la plupart de nos lecteurs savent que l'organe gantois, lui aussi, n'est pas le premier venu dans la presse, il passe pour être inspiré ou patronné par des professeurs de l'Université de Gand, notamment par M. Laurent, philosophe et politicien *hors ligne* et qui jouit chez nous d'une considération méritée. Par quelle étrange aberration, des hommes de cette valeur, qui ne peuvent pas avoir la sotte prétention d'être infaillibles ou de connaître tous les secrets de la nature, peuvent-ils se méprendre à ce point sur l'immense mouvement qui, depuis trente ans, a fait du spiritisme, au dire même de ses adversaires, la question capitale de notre époque ? Comment se peut-il que des partisans du libre examen, tout en fuyant la discussion sur ces matières, puissent se permettre de discréditer comme le premier journal de sacristie et sans apporter l'ombre d'une preuve, des hommes honorables, à tous les titres leurs pairs, dont le seul tort est de vouloir se livrer, en dehors de tout esprit de parti et sans abandonner la méthode expérimentale, à l'investigation loyale et sincère des phénomènes spirites ?

Bien souvent la *Flandre* a proclamé que la grande faiblesse du libéralisme ou du parti du progrès, dans la guerre qu'il a entreprise contre le cléricalisme, provient de ce qu'il n'a pas encore su trouver de forme religieuse correspondant à ses principes, et elle néglige ou elle reçoit avec dédain les chercheurs qui, dans toutes les parties du monde, n'ont d'autre but que de travailler à la solution de ce problème ! La science a augmenté la puissance de l'homme sur ce monde, elle ne lui avait rien dit sur sa destinée ; son devoir est maintenant de répondre à ces questions qui forment la base de toute rénovation religieuse et qu'il faut résoudre de façon ou d'autre sous peine de voir un recul de notre civilisation : d'où venons-nous ? Où allons-nous ? Honneur donc aux philosophes allemands qui, carrément, franchement, sans tenir compte des préjugés et de la routine, sont entrés dans cette voie.

(*L'Avenir de Spa* du 21 septembre.)

REVUE INTERNATIONALE DU MAGNETISME

M. DONATO

Sommaire du N° 2 : — 1° Revue Internationale du magnétisme, par Donato ; 2° Le magnétisme animal, Victor Meunier ; 3° Statuts de la fédération universelle ; 4° Revue des Revues ; 5° Pensées inédites, un magnétiseur ; 6° Notes, Arthur Legrand.

Bureau : rue Croix-des-Petits-Champs, 48, Paris.

On lit dans la *Revue de magnétisme* publiée sous la direction de M. Donato :

Le numéro du 15 août du *Messager* de Liége (Belgique) contient une correspondance de Douai qui a particulièrement attiré notre attention. Voici ce dont il s'agit. Un sieur Hanley-Linstedt, qui se dit *anti*-spirite et qui est surtout *anti*pathique, devait donner une représentation à Douai, et les journaux de cette ville s'étaient empressés d'annoncer à leurs lecteurs que le dit Hanley allait dévoiler les artifices du spiritisme et enlever toutes leurs illusions aux adeptes de cette doctrine.

Il est regrettable que la représentation n'ait point été donnée. Si elle avait eu lieu, les journaux qui avaient accueilli avec une incroyable légèreté les réclames vantardes d'un grotesque personnage en auraient été pour leur courte honte, et les spectateurs spirites seraient sortis triomphants du théâtre de Douai, comme peu de temps auparavant ils étaient sortis de celui de Lille où le même Hanley-Linstedt donnait une séance à laquelle nous assistions ; à Lille il avait fallu baisser le rideau, au milieu des huées et des sifflets, longtemps avant la fin du programme, et le régisseur était venu présenter au public les excuses du directeur tout confus de lui avoir montré un écœurant spectacle. Le lendemain, tous les journaux de Lille publiaient des articles contre le burlesque héros de l'aventure. Il faut que la presse douaisienne ait été bien légère, après ce scandale, pour annoncer élogieusement le triste sire que tous les journaux de Lille, ville voisine, venaient de bafouer en chœur. Le même Hanley-Linstedt s'est retrouvé sur notre chemin à St-Malo. Il y avait annoncé une représentation, mais malheureusement pour lui, le bruit s'étant répandu qu'il venait d'en donner une non loin de là, à Dinan, et que le public indignement trompé avait réclamé l'argent, défense lui fut faite de se produire à St-Malo. Il alla ensuite à Dinan d'où le public l'obligea également à déguerpir sans demander son reste.

Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans un journal de Dinan :

« Nous assistions samedi dernier à la soirée du

» sieur Hanley-Linstedt. Jamais nous n'en avons » vu de plus déplorable. Il a présenté d'abord, » après une conférence ridicule, une expérience » tellement mystérieuse qu'on n'y a rien compris ; » après des longueurs fatigantes, M. Hanley-Lins- » tedt n'a pas pu exécuter son tour, et après avoir » baissé et relevé le rideau, il a dû se retirer hon- » teux et confus. Le directeur est venu alors sur le » théâtre présenter des excuses au public pour la » mystification dont il venait d'être victime. »

Anti-spirites et anti-magnétiseurs, tous ces gens sans talent ni foi, ne valent pas mieux les uns que les autres ; et l'on aurait tort de s'émouvoir lorsqu'ils parlent de dévoiler de prétendues mystifications. Ainsi qu'on vient de le voir, il n'est d'autres mystificateurs qu'eux-mêmes. Pour couronner l'histoire, dans cette même salle et en présence de ce même public qui avait outrageusement sifflé l'anti-spirite Hanley, le magnétiseur Donato donna, peu de jours après, trois séances qui obtinrent le succès le plus éclatant.

BIBLIOGRAPHIE.

En 1852, le révérend Charles Beecher, un des membres de cette famille si richement douée, fut nommé par une association de clergymen congrégationalistes pour faire des recherches sur le spiritualisme ; on présumait que son esprit clair et pratique pourrait réunir suffisamment de faits pour contrecarrer et même annihiler un mouvement qui devenait inquiétant pour l'orthodoxie. M. Beecher, néanmoins, après avoir consacré au sujet une longue et minutieuse investigation en examinant toutes les phases des phénomènes à sa portée, rapporta à l'honorable corps qu'on ne se trouvait pas en présence d'une tromperie ou d'une illusion, mais de faits réellement spirites, seulement il ajouta qu'ils n'étaient pas selon l'ordre divin et il les attribua pour cette raison au démon. Depuis lors, M. Beecher, en continuant ses études, a été amené à abandonner cette théorie qu'une orthodoxie surannée est d'ailleurs incapable de maintenir plus longtemps ; comme tout homme honnête et intelligent qui se donne pour mission exclusive la recherche de la vérité, il a acquis aujourd'hui la pleine conviction que ces manifestations sont produites par des esprits humains et que le démon n'est pas une chose nécessaire. M. Beecher, disons-le à son honneur, a osé afficher hautement son opinion dans un beau volume intitulé : « *Spiritual manifestations* » qui a fait dernièrement une grande sensation chez les hommes d'église. Parmi les doctrines qui coulent comme des sources vives à travers ce livre, se trouvent la préexistence et la réincarnation. Nous avons reçu, il y a quelques mois déjà, un exemplaire de cet ouvrage, qui, par erreur, n'a pas été remis à notre traducteur ordinaire, ce qui est cause que nous sommes en retard pour remercier l'éditeur de son envoi.

NÉCROLOGIE.

Un de nos frères en croyance les plus dévoués, M. Constantin Delhez, résidant à Vienne, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois, notamment au sujet de cet excellent système d'éducation : la gymnastique des sens, qui a été adopté par le Gouvernement autrichien, est mort inopinément à Liége, le 6 courant.

M. Delhez était Président de la Société spirite officielle, dite de la Charité, de Vienne.

NOUVELLES.

Dans une brochure qu'il vient de faire paraître à Paris, le père Hyacinthe condense le programme de la réforme catholique en cinq propositions :

1° Rejet de l'infaillibilité du pape ; 2° élection des évêques par le clergé et le peuple fidèle ; 3° célébration des offices liturgiques et lecture de la Bible dans la langue nationale ; 4° liberté du mariage pour les prêtres ; 5° liberté et moralité de la confession.

*
* *

Le docteur Klein, célèbre astronome allemand, a découvert sur la lune un cratère de formation toute récente. Les conséquences de cette observation ont une grande valeur au point de vue de l'état actuel de la lune que beaucoup croyaient un globe mort, le cadavre d'un monde !

*
* *

Le congrès des instituteurs, qui s'est réuni dans notre ville le 7 septembre, marque une date importante dans la lutte poursuivie en ce moment entre les partis sur le terrain de l'enseignement primaire. Modeste dans ses débuts, la fédération des instituteurs a aujourd'hui 2,500 membres. Son but est éminemment pacifique, utile et glorieux : le progrès dans l'instruction et l'éducation de l'enfance.

Un grand nombre de délégués étaient venus à Liége de France, de Hollande, d'Allemagne, d'Autriche. M. Constantin Delhez, de Vienne, avait été nommé Secrétaire Général.

Le Congrès s'est occupé d'améliorations à introduire dans les méthodes pédagogiques.

*
* *

Une cause assez curieuse a été jugée le 28 août (9 septembre) par le juge de paix du 19e arrondissement de St-Pétersbourg.

M. Alexandre Ridiger, spirite convaincu, se portait plaignant contre un prestidigitateur, M. Faustini, italien d'origine, qu'il accusait de tromper le public en se faisant passer pour spirite. Mais le juge de paix, au lieu de provoquer un débat sur les limites qui séparent le spiritisme de l'art de la prestidigation, a rendu un arrêt motivé par les considérants suivants :

Attendu que ni la loi ni la science ne connaissent pas de différence entre la prestidigitation et le spiritisme, le plaignant est déclaré mal fondé dans sa demande, et débouté de sa plainte.

Du *Paris Journal*.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ NOVEMBRE 1879. — Nº 9

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

L'enseignement spirite. — Compte rendu sommaire de la réunion des délégués des groupes spirites fédérés. — Spiritisme et prestidigitation. — Causerie scientifique. — Un savant en spiritisme. — A propos de Miss Fancher. — Société spirite de Seraing. — Revue Internationale du magnétisme.

L'ENSEIGNEMENT SPIRITE.

L'enseignement spirite constitue la partie principale, sinon l'ensemble complet de la mission des morts. C'est l'enseignement obligatoire entre tous, et nous dirions l'enseignement divin par excellence, si l'on n'avait pas par trop usé et abusé de ce mot qu'on ne devrait jamais prononcer qu'avec le plus grand respect. Les hommes ont toujours divinisé les choses, les pensées et les opinions qu'ils ont considérées comme pouvant leur être profitables, et, la superstition aidant, ils sont tombés dans les erreurs les plus graves. Mais ces erreurs elles-mêmes, de par la loi éternelle, ne pouvaient être qu'un acheminement vers la vérité.

C'est ainsi que dans un pays accidenté il existe des descentes et des montées, des plaines que le voyageur doit parcourir ; on passe de la lumière à l'ombre et réciproquement de l'ombre à la lumière. Il est un temps pour l'action, un temps pour le recueillement, mais pour que l'harmonie règne dans l'ensemble du travail général, il faut que la même pensée préside à ces différentes manières d'être de l'enseignement qui vient des morts, de l'enseignement spirite. Prenez l'un après l'autre tous les enseignements qui, aujourd'hui, ont cours de par le monde ; qu'ils émanent des incrédules matérialistes, qui ne pouvant apporter au débat une preuve acceptable de leur négation et conséquemment sont obligés d'avouer « qu'ils ne savent pas » ; qu'ils viennent au contraire des ennemis déclarés de la société moderne, partout vous trouverez, à leur insu, des enseignements, des propositions que les spirites ne désavoueront jamais.

Le spiritisme est partout et aucune puissance humaine n'est capable de l'arrêter dans sa marche. Voyez à quels tristes résultats n'aboutiraient pas les soi-disant docteurs, qui se renferment dans de stériles négations, lorsqu'il s'agit de chercher une solution aux questions les plus intéressantes de la destinée humaine. L'indifférence que l'on cherche à inculquer en matière religieuse aux jeunes êtres est tout bonnement un poison qui n'a d'égal que celui que leur verse l'obscurantisme. L'un et l'autre enseignement aboutissent au doute absolu plus ou moins masqué sous un vernis d'hypocrisie, et en fin de compte, les plus incrédules sont ceux qui, bien souvent, réclament avec énergie le retour du joug clérical.

C'est que les hommes ont beau faire, la loi naturelle est plus forte qu'eux et une des vérités principales contenues dans cette loi, c'est qu'aucune société humaine ne saurait vivre sans religion. On peut essayer, si l'on veut, d'en faire des expériences partielles et l'on verra ce que seront les résultats obtenus. Du reste, certaines familles n'en font-elles pas chaque jour de ces tristes expériences ? Qu'arrive-t-il dans ces familles où l'on fait profession d'athéisme et d'incrédulité absolue, où le saint nom de Dieu n'est jamais prononcé devant les enfants qu'avec une sorte de mépris ou de dérision impie ? De deux choses l'une : ou les enfants acceptent sans broncher les idées néantistes qui leur sont inculquées, et il est bien rare alors qu'ils ne rapportent à leurs parents les fruits amers, mais naturels, qu'entraine à sa suite un pareil enseignement ; ou bien leur foi innée, celle qu'ils apportent en revenant au monde se trouve violemment blessée de ce froid contact de parents athées. Vienne alors une

occasion, une circonstance à ce favorable, ils se jettent sans hésiter dans les bras du cléricalisme. Il y a alors des pleurs et des grincements ; on accuse les intrigues du clergé qui n'est pas toujours innocent des accusations portées contre lui, mais la première faute est aux parents qui n'ont pas su ou voulu donner à leurs enfants l'instruction religieuse, ni permettre à d'autres de la leur donner. Si la religion est une nécessité reconnue pour les sociétés, elle ne l'est pas moins pour les hommes pris individuellement. Une des principales preuves de l'existence de l'âme n'est-elle pas ce besoin de nourriture spirituelle que chacun ressent irrésistiblement à un moment donné et qu'aucune science humaine ne peut satisfaire ?

Ce besoin lui-même ne se combine-t-il pas aussi avec celui de savoir ce que deviennent les morts, ce que chacun deviendra à son tour ? L'athéisme n'est pas à l'abri des désertions et il existe d'éclatants exemples de ci-devant athées volontairement, sincèrement convertis. Alors rien, le plus souvent, ne les retient plus dans cette évolution proclamée à son de trompe dans le camp clérical (nous pouvons bien appeler un camp une réunion d'hommes toujours armés en guerre), rien ne les retient plus et les plus intraitables négateurs de Dieu n'osent même pas discuter le prêtre.

C'est ainsi que finissent généralement ces grands pourfendeurs des éternelles vérités qui prétendent remplacer par un feu de paille la lumière qui ne finit pas. Oui, toute lumière qui n'a pas pour principe l'existence de Dieu et son action éternelle, — mon Père travaille toujours, a dit Jésus, — cette soi-disant lumière n'est rien qu'un feu de paille après le passage duquel les ténèbres sont plus profondes qu'auparavant. On a cité avec vérité ce qui s'est passé dans la Révolution française lors de l'abolition du culte catholique. On a aboli et on n'a pas remplacé, et conséquemment la place est restée vide, prête a être reprise par le dépossédé, ce qui n'a pas manqué d'arriver le moment venu.

L'athéisme est non-seulement une immoralité, il est encore une maladresse, une impuissance à fonder quoi que ce soit de durable. Les réformateurs politiques actuels qui veulent faire de l'absence de Dieu la base en quelque sorte essentielle de leur œuvre, en feront bien certainement la dure expérience s'ils ne se ravisent à temps. Ils se font illusion sur l'état de leurs propres consciences et encore plus sur l'état de la conscience des autres, du grand nombre que sans leur consentement ils enrégimentent délibérément dans le rang des athées. Ils triomphent avant la fin de la lutte et leur défaite sur le terrain religieux sera aussi écrasante que celle des Titans de la fable, allégorie toujours jeune et toujours véritable. Ils ne veulent même pas accepter le Dieu-Idée des spirites, le Dieu juste et bon de Jésus et d'Allan Kardec et les trois quarts des populations portent encore le joug de fer du Dieu, invention barbare des tyrans, qui règne sur des troupeaux d'esclaves. C'est à ce pseudo-Dieu qu'ils reviennent eux-mêmes de temps à autre, c'est à son clergé opulent et dominateur, que par leur aveugle entêtement ils préparent des chances de victoire momentanée.

Mais qui triomphera en fin de compte ? La vérité, la vérité seule, toute la vérité que les hommes peuvent comprendre et s'assimiler. On ne peut détruire Dieu ; une pareille prétention semblerait tout d'abord des plus bouffonne si elle ne s'exerçait pas sur un sujet aussi grave et aussi saint. Nous ne dirons pas que c'est de la folie, de l'insanité, car ces expressions nous répugnent autant que les idées qu'elles représentent ; nous dirons spiritement que c'est une obsession. Les hommes qui se disent athées sont obsédés ; tout en niant l'existence des Esprits, ils ne subissent pas moins leur influence, ils ne leur servent pas moins de truchement. d'interprète, en un mot de médiums. Les hommes, on le sait, trouvent toujours dans le monde invisible des aides pour toutes sortes de besognes. Ceux qui cherchent la vérité pour la vérité même, sans arrière pensée, autant que faire se peut dans le monde terrestre, sont naturellement bien assistés, l'assistance des Esprits étant en harmonie avec les intentions humaines.

Les amis du vrai trouvent, même sans s'en douter, des Esprits vrais ; les amis du faux des Esprits faux et ainsi de suite. On ne saurait s'en étonner puisque, tant qu'il y aura des hommes arriérés sur la terre, des Esprits arriérés dans l'espace, il y aura toujours chez eux du mal, un mal relatif qui devient chaque jour un bien comparativement au mal passé. Les hommes qui demandent aujourd'hui dans l'ordre politique et dans l'ordre social des réformes utiles sont naturellement assistés par les Esprits qui, dans l'espace, ont les mêmes visées qu'eux. Ces Esprits ne sont pas athées bien certainement, mais en ce moment la question politique et certaines réformes sociales les préoccupent avant toutes choses. Leur faire entrevoir que la question religieuse, au vrai sens du mot, domine de toute sa hauteur tous les intérêts pour lesquels l'humanité se déchire encore comme dans les temps de sa barbare enfance, serait une œuvre utile entre toutes. Si vous voulez attirer à la vérité vos frères de la terre, commencez par la montrer aux Invisibles qui les dirigent et ne s'en rendent pas encore assez de compte. Il se produit en ce moment un grand travail en ce sens et beaucoup d'Esprits désincarnés, indifférents jusqu'ici aux questions de philosophie religieuse, commencent à comprendre de quelle importance elles sont pour le développement

et la solidification des progrès déjà conquis. C'est par eux que commence l'enseignement spirite.

Cet enseignement chacun peut le donner en son particulier aux Invisibles qui l'entourent et peut même par là acquérir les moyens de se livrer plus tard à un enseignement oral vis-à-vis des hommes. Beaucoup d'orateurs renommés n'ont pas eu d'autres commencements inconscients que celui-là. Tous à leur insu ont établi un commerce avec les Esprits, tous leur ont communiqué leur pensée et ont reçu d'eux d'autres pensées en échange ; tous sans le savoir ont fait et font encore incessamment du spiritisme et de la médiumnité. C'est une fatalité heureuse sans laquelle il ne se produirait rien de bon, rien de sérieux. Si vous avez à cœur d'amener à la vérité telles ou telles personnes, tel ou tel groupe de personnes, implorez Dieu d'abord afin qu'il daigne bénir vos efforts, puis les Esprits protecteurs de ceux à qui vous avez le désir d'adresser des instructions spirites. Implorez aussi vos Esprits protecteurs en faisant appel à leur concours afin que les inspirations que vous en recevrez soient saines et de nature à produire les bons effets désirables. Ainsi outillé pour le travail fluidique que vous vous proposez, appelez à vous les Esprits familiers des hommes sur lesquels vous voulez agir et saturez-les de vos pensées inspirées. Quelle que soit leur légèreté, quel que soit même leur mauvais vouloir, ils concevront toujours, même malgré eux, assez de ces pensées pour que leurs amis incarnés en soient utilement frappés.

Nous avons cru devoir décrire le *mécanisme* de cette action afin de faire comprendre toute la puissance des influences mises en jeu ; dans la pratique, une seule pensée en vue du bien suffit, parce qu'elle est une prière qui monte vers Dieu pour redescendre toute puissante sur les Esprits protecteurs. Malheureusement les conseils de ceux-ci ne sont pas toujours écoutés, et trop souvent pour qu'ils le soient, un malheur quelconque devient nécessaire, et il est pourtant du devoir de toute âme charitable de l'empêcher de frapper ceux qui en sont menacés, et qui, dans leur incurie, ne font rien pour le prévenir. Reste alors le moyen d'action sur les Esprits familiers, action qui peut devenir très-efficace tant dans leur intérêt propre que dans celui de leurs amis incarnés. Cette action bien conduite et suffisamment étendue peut être d'un grand secours pour la propagation de la vérite spirite.

Un collaborateur spirituel.

Comple rendu sommaire de la réunion des délégués des groupes spirites fédérés

Le 28 Septembre 1879.

Le Moniteur de la fédération belge nous apporte dans son n° du 15 octobre, le compte rendu de la réunion des délégués des groupes fédérés de Belgique, le 28 Septembre dernier, à Bruxelles.

Cette réunion avait pour objet d'examiner les propositions suivantes :

1° Organisation d'un culte spirite ;

2° Enseignement de la doctrine spirite.

La plupart des groupes fédérés de Belgique avaient répondu avec empressement à l'invitation du Comité de la fédération.

M. Martin, Vice-Président de l'Union, désigné pour présider l'assemblée, a ouvert la séance par un court exposé de la situation du spiritisme en Belgique. Il constate avec satisfaction que notre doctrine se propage avec une merveilleuse rapidité ; que partout se forment de nouveaux groupes d'études et d'expérimentation, soit publics, soit intimes ; que le moment semble arrivé où le spiritisme doit s'affirmer, non plus seulement comme doctrine philosophique, mais comme doctrine religieuse; qu'on éprouve le besoin de se réunir pour prier et pour élever l'enfance dans nos principes si vrais, si consolants ; que c'est dans le but de poser les bases de cette nouvelle organisation que cette réunion a été décidée.

Deux questions sont soumises aux délibérations de l'assemblée :

1° Est-il opportun que les groupes et sociétés spirites existant en Belgique, organisent, chacun dans son centre d'action, en-dehors des séances d'études et d'expérimentation, des réunions hebdomadaires spécialement consacrées à des exercices religieux, tels que prière en commun et conférences sur un sujet de morale, données par un membre du groupe.

M. Ch. Fritz, Secrétaire, donne lecture d'une lettre de M. O. Houart, membre de la fédération, et dont voici la substance :

« M. Houart dit que les questions à l'ordre du jour sont graves et importantes : que si d'une part un nombre imposant de spirites s'opposent à toute forme de culte, un nombre plus considérable encore sont partisans de l'organisation de réunions religieuses ; que par conséquent il est indispensable de décider avec circonspection pour ne pas amener le trouble et la division dans la famille spirite.

» Le spiritisme a son côté scientifique et son côté religieux; si l'on est tous d'accord sur le premier point, l'opinion n'est pas encore formée sur le second ; on sent cependant que la majorité des spirites éprouvent le besoin de manifester leurs sentiments de reconnaissance et d'humilité envers le Créateur, mais la question est : *Comment ce sentiment doit-il se manifester ?* »

M. Quérens, Directeur de la *Revue psychologique* de Liége, remercie le Comité de la fédération de

l'initiative qu'il a prise des propositions à l'ordre du jour ; il regrette seulement que l'on ait employé le mot culte dans la 1re proposition, ce mot donnant toujours l'idée de cérémonies religieuses avec prêtres, etc., etc.

M. Martin, Président, fait remarquer que le Comité n'a pas eu l'intention d'établir un nouveau culte quelconque. On a cru que le moment était venu de donner au spiritisme son vrai caractère, c'est-à-dire son caractère religieux, et de satisfaire à un besoin qui a été reconnu par tous. On n'a pas cru qu'il était utile de présenter un programme d'ordre intérieur. Chaque groupe fédéré agira en cette circonstance d'après ses moyens d'action et ses aptitudes.

Les discussions s'engagent sur l'opportunité de la proposition et sur les difficultés que présentera sa mise en pratique.

M. Hermeau, de Verviers, fait observer que l'organisation de réunions religieuses offrira beaucoup de difficultés dans certaines localités, où l'on trouvera difficilement un conférencier, principalement dans les groupes d'ouvriers ; il craint qu'on n'en arrive à des conférenciers attitrés, et c'est là ce que nous devons éviter.

M. Crignier dit que, à Mont-Saint-Guibert, on se trouve précisément dans ce cas, que néanmoins on n'a pas hésité à organiser de ces réunions, lesquelles sont régulièrement fréquentées. Il en est de même dans la commune de Roux. Il pense qu'avec un peu d'énergie et de dévouement, on parviendrait à former sérieusement des groupes dans toutes les localités. On semble craindre la prépondérance des conférenciers, mais c'est aux membres de veiller et de l'empêcher. Il ne craint rien, quant à lui, persuadé que la Providence pourvoira aux besoins.

M. Quérens dit ensuite, que depuis quinze mois ce genre de réunions subsiste à Liége, que chaque Dimanche les membres de la *Société Spiritualiste* se réunissent, qu'après la prière, un des membres présents fait une petite conférence, une causerie ou une lecture sur un sujet de morale ; ces réunions produisent de très-heureux résultats et il est persuadé que si l'on supprimait les réunions du Dimanche, la Société ne tiendrait pas.

Madame de Bassompierre prend la parole en faveur de la proposition ; elle démontre que pour que la propagande chez la femme soit efficace, il est nécessaire de lui offrir de quoi satisfaire aux besoins de l'âme, les séances d'expérimentation seules, ne peuvent lui donner la satisfaction que l'on trouve dans les religions.

M. Long-Pretz, à un autre point de vue, expose combien est fausse la position des spirites dans certaines localités ; là, la propagande est pour ainsi dire impossible, parce que, aux yeux de la multitude, le spiritisme paraît être l'absence de toute religion ; il y a des endroits où l'on ne fait guère de distinction entre nous et les athées, nous passons pour des gens sans foi, sans croyance aucune. Cela va beaucoup plus loin encore ; les enfants spirites qui fréquentent les écoles publiques souffrent parfois, cruellement, de leur situation exceptionnelle au milieu de condisciples qui suivent des cours de religion, qui font leur première communion, etc., il est indispensable de prendre des dispositions pour réagir contre un tel état de choses.

On a dit souvent que le père de famille devait être le prêtre dans sa maison, mais pour celui qui observe et réfléchit, il voit de suite que cela est tout simplement impraticable. Le père de famille, sans cesse préoccupé des devoirs de sa position, des affaires de son commerce, de son industrie, ne pourrait que très-difficilement s'adonner à un travail qui demande de l'aptitude et quelque préparation. D'autre part on peut parfaitement connaître les principes religieux, sans être à même de les enseigner à sa famille.

La forme religieuse à établir doit être simple, et s'il n'y a pas pour le moment à s'occuper d'une organisation intérieure, il y aurait peut-être un modèle à suivre dans la religion protestante ; là il n'y a aucune des formes extérieures que nous craignons ; tout se borne à la prière, à des chants religieux et des conférences.

La discussion étant close, M. Martin, Président, résume les diverses opinions émises et soumet au vote de l'assemblée la première proposition :

L'assemblée est-elle d'avis que les groupes de sociétés spirites organisent, chacune dans son centre d'action, en-dehors des séances d'études ou d'expérimentation, des réunions hebdomadaires spécialement consacrées à des exercices religieux, tels que prière en commun et conférence sur un sujet de morale donnée par un membre du groupe ?

Nos frères de Verviers s'étant d'abord abstenus, toujours par la crainte de voir s'établir une hiérarchie sacerdotale, ont fini, après une courte explication donnée par MM. Martin et Quérens, par se rallier aux autres membres présents, et la proposition a été adoptée à l'unanimité.

M. le Président donne ensuite lecture de la seconde proposition conçue en ces termes :

L'assemblée reconnaît-elle la nécessité d'établir dans chaque localité où existe un groupe spirite, un cours d'instruction morale et religieuse, qui serait donné une fois par semaine par un membre du groupe ?

M. Adam, du Comité de rédaction du *Messager* de Liége, est favorable à cette proposition ; mais pour donner un cours plus ou moins uniforme et pour faciliter la tâche aux membres qui se dévoue-

ront à cette œuvre, il serait nécessaire d'avoir un questionnaire, un catéchisme de la doctrine spirite à la portée de l'enfance.

M. Quérens dit que M. Crignier a déjà publié un petit ouvrage de ce genre : *Causerie sur le spiritisme* et qu'un de ses amis de Liége, M. Henroteau, fait en ce moment un travail qui pourrait servir de catéchisme ; celui-ci transmettrait son œuvre au Comité de la fédération et ne le publierait qu'après en avoir obtenu l'approbation.

M. Long-Pretz ne croit pas qu'un ouvrage comme celui que l'on a en vue puisse être admis par le Comité seul, il devrait être discuté en assemblée générale de la fédération.

M. Adam désire que l'observation de M. Long-Pretz soit prise en sérieuse considération : une œuvre aussi importante qu'un catéchisme ne peut pas être personnelle ; c'est pour prévenir une division entre les spirites qu'il demande de relater au procès-verbal, que l'assemblée s'oppose d'une manière formelle à la publication d'un catéchisme qui serait une œuvre personnelle.

Personne ne demandant plus la parole, M. le Président met la seconde proposition aux voix. Elle est admise à l'unanimité.

SPIRITISME & PRESTIDIGITATION.

On lit dans la *Flandre libérale*, numéro du 30 septembre, l'extrait suivant d'une correspondance de St-Pétersbourg :

« Lorsqu'on songe à l'infaillibilité et au fanatisme de certains de nos conservateurs, on les compare involontairement aux spirites, non moins attachés à l'article de leur foi. Il y a quelques jours, une affaire curieuse se déroulait devant le tribunal du juge de paix, et le verdict de ce dernier donnait lieu à une agitation sensible dans le camp de ces sectaires.

» A une fête donnée au profit des pauvres dans le jardin de la Tauride, l'affiche annonçait, entre autres divertissements, les *expériences spiritiques du prestidigitateur Faustin.* Un jeune homme nommé Ridiger, s'approchant du magicien, exigea que cet adjectif blessant pour les vrais spirites fut éliminé de l'affiche et, n'ayant pu obtenir satisfaction, il porta plainte au juge de paix. Son grief était basé sur le prétendu fait que les esprits ne donnent pas de séances publiques pour de l'argent et qu'ils possèdent d'ailleurs des arguments irrésistibles à l'appui de leur doctrine. Le juge de paix ne se laissa pas convaincre en faveur des *vrais esprits* et déclara que la science ne faisait aucune différence entre tous les tours d'adresse des prestidigitateurs et ceux des spirites, parmi lesquels il n'en manquait pas d'ailleurs qui en faisaient un métier lucratif, et que, par conséquent, il n'y avait aucune raison pour empêcher M. Faustin de se servir de cette appellation. Le plaignant fut très-mécontent de cette décision et reporta l'affaire au conseil des juges de paix en seconde instance.

» Il est possible que la question en litige parcoure ainsi toutes les instances judiciaires et qu'elle fournisse à notre magistrature l'occasion de se prononcer sur un débat qui passionne non-seulement la société mais même les savants, dont quelques-uns ont adhéré à la nouvelle foi. »

Remarque. — Il y aurait beaucoup à dire sur ce nouvel articulet de la *Flandre* qui débute par une comparaison assez malheureuse, en assimilant les spirites aux partisans de la foi aveugle ; en effet, les spirites n'admettent pas l'obéissance passive, ils ne croient pas plus à l'infaillibilité des Esprits qu'à celle des hommes, et si leur foi est ferme et inébranlable, c'est parce qu'elle est assise sur des faits positifs et qu'elle peut regarder la raison à travers tous les âges de l'humanité.

Quant à la question de savoir si la loi peut obliger les prestidigitateurs à mettre leurs programmes en rapport avec leur profession, ainsi qu'elle a ordonné récemment aux marchands qui vendent du beurre artificiel de mettre sur ces produits l'étiquette de *margarine*, c'est ce qu'il est superflu d'examiner. Pour le juge de paix de St-Pétersbourg, il n'y a pas de différence entre des tours d'adresse et ceux des spirites, mais pour les personnes qui sont au courant du mouvement et de l'historique du spiritisme, cette science nouvelle s'est affirmée et a été démontrée sans conteste par les demoiselles Fox, dès l'année 1852, alors que ces jeunes filles ont comparu publiquement dans l'amphithéâtre de l'école de médecine de Missouri, devant une assemblée de cinq à six cents personnes. Dès cette époque, les phénomènes spirites s'annonçaient comme devant entraîner avec eux une révolution religieuse et sociale. Un ancien maire de la ville de St-Louis, connu par son opposition à la doctrine nouvelle, présidait la réunion et un comité d'investigation surveillait les expériences dirigées par le doyen de la Faculté en personne.

A l'air narquois, à la réputation de scepticisme du vieux professeur, on pouvait croire qu'il allait se faire un malin plaisir de démolir tout l'échafaudage du spiritisme naissant. Eh bien ! non, le matérialiste de profession proclama ce jour-là sa croyance à l'immortalité de l'âme, le savant déclara qu'il croyait à la présence des esprits et à leur communication par des moyens physiques.

Est-il nécessaire de rappeler ces faits à nos éminents collègues de la *Flandre*, de leur marquer les étapes que le spiritisme a parcourues depuis ce temps ?

Quelle progression dans la phénoménalité, depuis ces simples coups frappés jusqu'à la matérialisation complète des esprits, ces formes humaines apparaissant avec toute la perfection de la vie, se promenant et causant avec leurs amis et s'évanouissant instantanément ! N'ayons pas honte de l'avouer, si les juges se trompent aujourd'hui sur ces questions, si la grande partie du public n'en connaît pas le premier mot, c'est que la presse, la grande presse politique surtout, qui devrait éclairer les masses, et être à l'affût des vérités nouvelles, ne s'est pas pénétrée de son devoir, elle a manqué de courage. Nous pouvons nous rendre cette justice que, dans la mesure de nos faibles moyens et de la publicité restreinte qui nous était offerte, nous avons essayé de réagir contre ce courant funeste et anti-libéral. Lorsque le docteur Slade est arrivé en Belgique et que ses expériences ont été assimilées par certains de nos grands confrères à des tours d'adresse, et cela sans rime ni raison et malgré ses déclarations les plus formelles, nous n'avons pas hésité à prendre hautement sa défense ; nous sommes allés à ses séances dont le compte-rendu a été impartialement mis sous les yeux de nos lecteurs. Rien que ces messages écrits en différentes langues, à l'intérieur d'ardoises fermées, par les mains invisibles, donnent raison à la théorie spirite et ils démontrent de la manière la plus péremptoire la différence qui existe entre le spiritisme et la prestidigitation. On dit que Slade après nous avoir quitté, a été repoussé de Berlin, mais on oublie d'ajouter qu'il est revenu victorieusement dans cette ville après avoir été examiné par les professeurs de l'Université de Leipzig et un autre comité scientifique de St-Pétersbourg. A Berlin même, M. Samuel Bellachini, magicien de la Cour et prestidigitateur de sa Majesté impériale Guillaume 1er, s'est occupé longuement de lui par ordre supérieur, après quoi ce professeur émérite est allé chez un notaire, M. G. Haagen, 42, Taubenstrasse, Berlin, où il a signé l'affidavit suivant dont personne ne contestera l'importance :

» Je déclare venir ici librement pour donner mon opinion la plus solennelle et la plus indéniable sur les phénomènes obtenus du médium américain M. Henry Slade et sur les objections qui se sont produites dans la presse.

» Ce n'est pas seulement dans mon propre intérêt que j'agis, mais surtout pour me conformer au désir qui m'en a été exprimé par plusieurs hauts personnages recommandables par leur rang et leur position, que je fais la présente déclaration.

» Après m'être assuré de la médiumnité physique de M. Slade dans une suite de séances en plein jour, aussi bien que la nuit en pleine lumière dans sa chambre à coucher : après avoir pris toutes les précautions les plus minuteuses et m'être livré aux investigations les plus sévères, je dois, pour rendre hommage à la vérité, déclarer ici, que j'ai examiné scrupuleusement les phénomènes produits en ma présence et que, dans les plus petits détails, je n'ai rien pu découvrir qui se soit produit par des moyens de prestidigitation ou par des appareils mécaniques et que toute explication des expériences qui ont eu lieu dans les circonstances et conditions ainsi obtenues, ne peut avoir et n'a certainement pas de rapport avec la prestidigitation, *cela est absolument impossible.*

» On est conduit nécessairement à s'en rapporter aux hommes de science, tels que *Crookes* et *Wallace*, de Londres ; *Perty*, à Berne ; *Butlerof*, à St-Pétersbourg, pour expliquer ce pouvoir phénoménal et prouver sa réalité.

» Je déclare, en outre, que les opinions émises dans la presse me paraissent au moins prématurées, et, d'après mes propres expériences, je les crois sans consistance et entièrement fausses.

» Ceci est ma déclaration sincère et véritable, l'ayant signée en présence du notaire et des témoins. » (*Avenir* de Spa.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

(Extrait du *Voltaire*, numéro du 3 septembre.)

Une dépêche des Etats-Unis vient de nous apprendre la découverte de la deux centième planète comprise entre Mars et Jupiter, par M. Peters, qui en a trouvé trente quatre à lui seul.

La première de ces planètes modernes a été trouvée le premier jour de ce siècle, le 1er janvier 1801, par Piazzi . . . . . .

. . . . . .

Sont-ce là des mondes ? Pourquoi pas ? Une goutte d'eau ne se montre-t-elle pas au microscope, peuplée d'une multitude d'êtres variés ? Une pierre levée dans une prairie ne cachait-elle pas tout un monde d'insectes grouillants ? Une feuille de plante n'est-elle pas un monde pour les espèces qui l'habitent et qui la rongent ? Sans doute, sur la multitude de ces petites planètes, il en est qui ont pu rester désertes et stériles parce que les conditions de la vie, d'une vie quelconque, ne s'y sont pas trouvées réunies.

Mais il n'est pas douteux que sur la majorité les forces toujours agissantes de la nature n'aient abouti comme en notre monde à des créations appropriées à ces planètes minuscules. Répétons-le d'ailleurs : pour la nature, il n'y a ni grand, ni petit. Et il ne faudrait pas nous flatter d'un suprême dédain pour ces petits mondes, car en réalité les habitants de Jupiter auraient plutôt le droit de nous mépriser que nous de mépriser Vesta,

Cérès, Pallas ou Junon ; la disproportion est plus grande entre Jupiter et la terre qu'entre la terre et ces planètes. Un monde de deux, trois et quatre cents kilomètres de diamètre est encore un continent digne de satisfaire l'ambition d'un Xerxès ou d'un Tamerlan, et nous pouvons croire que plusieurs d'entre eux sont partagés en fourmilières rivales dont chacune a son roi, son drapeau et ses soldats, et qui, de temps en temps, s'en vont en guerre pour se massacrer mutuellement en prenant à témoin le dieu des armées...

Un bon marcheur, conformé comme nous, ferait facilement le tour d'un de ces petits mondes en une seule journée de vingt-quatre heures. La pesanteur est inévitablement très-faible sur chacun d'eux, puisque leur masse est pour ainsi dire insensible. On peut affirmer que sur la plupart de ces mondes, la pesanteur est plus de dix fois moins intense que sur la lune, où un objet qui tombe ne parcourt déjà que 80 centimètres dans la première seconde de chute. Supposons que les tours de Notre-Dame soient bâties dans une ville de ces mondes, et que nous nous lancions dans l'espace avec ce sentiment d'effroi et d'horrible désespoir qui doit accompagner l'acte suprême du suicidé, nous serions tout surpris de rester en l'air, et pendant la durée de notre chute, longue et douce comme celle d'une plume, nous aurions largement le temps de penser à mille choses agréables, et, arrivant à terre, nous sentirions que notre tentative n'a aucunement réussi.

Les personnes qui se sont noyées et qu'une main providentielle a ramenées à temps des ténèbres de l'asphyxie racontent que, dans les trois ou quatre secondes qui ont précédé leur évanouissement, elles ont eu le temps de revoir toute leur vie depuis leur plus tendre enfance, et celles qui ont analysé leurs rêves ont remarqué qu'un voyage de plusieurs mois est facilement fait en moins d'une minute, quoique senti et apprécié dans toute sa longueur et dans tous ses détails ; à ce point de vue-là, un aéronaute qui tomberait de ballon sur Vesta ou sur quelqu'une de ses compagnes vivrait une vie psychologique tout entière pendant la durée de la chute.

Les êtres inconnus qui habitent ces mondes légers doivent donc être organisés tout autrement que nous, être appropriés à l'exiguité de leurs planètes et à ses conditions vitales spéciales. Tout est relatif.

Oui, tout est relatif ; tout le monde a pu voir, il y a quelques années à Paris, un amateur d'insectes qui était parvenu à faire-faire à une petite société de puces les exercices les plus singuliers. On voyait entre autres un char Louis XIV, avec cocher et valet de pied, traîné par deux puces très-élégamment attelées. Un peu plus loin, une autre faisait partir un petit canon, etc.

Il peut exister des mondes où la taille normale des « chevaux » et des « hommes » ne surpasse pas celle-ci — chevaux et hommes par analogie. Une telle population liliputienne pourrait d'ailleurs être composée de millions et de millards d'individus, et l'espèce supérieure de cette zoologie ultra-terrestre pourrait d'ailleurs, malgré la petitesse de son cerveau, avoir des pensées tout aussi vastes que les nôtres et des sens plus développés encore. Il peut exister des mondes où les puces soient des éléphants.

CAMILLE FLAMMARION.

UN SAVANT EN SPIRITISME.

Un écrivain, qui signe Jean Savarus, publie depuis quelque temps dans le *Voltaire* une série d'articles intitulés : *Voyage au pays des miracles*, où il expose son ignorance la plus complète de la question qu'il traite ; ainsi il cherche à faire rentrer tous les faits réputés miraculeux dans le domaine de l'absurde ou il les donne comme étant le produit de l'hallucination, une aberration de la vue ou d'autres organes. Le magnétisme, le spiritisme, en un mot, ce qu'il appelle les *miracles laïques*, ne trouvent pas plus de grâce devant ses yeux que les prétendus prodiges de Lourdes et de la Salette. « Au point de vue du bon sens et de la raison pure, dit-il, ces deux erreurs sont presque également condamnables. Elles proviennent toutes d'eux d'une crédulité *facile à confondre.* » Il promet à ses lecteurs de dévoiler prochainement les supercheries auxquelles le spiritisme a donné lieu de 1870 à 1876.

« Une sorte d'épidémie de crédulité niaise, écrit-il dans le n° du 13 septembre, a gagné la France et l'étranger. Et aujourd'hui que ces faits si récents ne sont plus heureusement que des souvenirs, il y a profit à les noter, ne serait-ce que pour en prévenir le retour !!! »

Nous allons voir ce pourfendeur à l'œuvre, en attendant voici du n° déjà cité deux faits qu'il donne sous la rubrique : *la superstition des coïncidences :*

En 1875, Mme Galli-Marié jouait dans l'opéra de Bizet : *Carmen*. Elle se tire les cartes, comme on sait, et les étale sur un rocher, auprès d'un bivouac. En examinant le jeu, Mme Galli-Marié crut y apercevoir des signes funèbres. Son trouble fut grand ; elle eut peine à le dissimuler au public et ne parvint que difficilement à terminer l'acte.

Rentré dans la loge, elle se mit à fondre en larmes, et comme ses camarades l'interrogeaient :

— Je suis sûre, dit-elle, que l'un des nôtres ne tardera pas à mourir.

Le lendemain même, George Bizet expirait.

Autre histoire, telle qu'elle a été rapportée en

1876 par deux journaux anglais importants : le *Times* et le *Daily News :*

Un certain docteur Delitzch, homme d'un réel savoir et qu'on ne peut guère soupçonner de supercherie, passait un jour à Londres devant la maison de M. Smith, le célèbre assyriologue, qui était alors à Alep, quand il entendit tout à coup son nom prononcé avec un cri perçant qui le fit, dit-il, tressaillir jusqu'à la mœlle des os.

Le fait lui parut assez curieux pour l'engager à inscrire sur son agenda le jour, la date et l'heure exacte du phénomène.

Or, au même moment, M. Smith rendait à Alep le dernier soupir. Chose curieuse : la différence entre l'heure d'Alep et celle de Londres était respectée.

M. Smith est mort à Alep à six heures du soir, et c'est entre sept heures trois quarts et huit heures, qu'à Londres M. Delitzch prétend avoir entendu le cri qui l'a si vivement ému.

La coïncidence est d'une rigoureuse exactitude et les polémiques passionnées de la presse anglaise auxquelles ce fait a donné lieu pendant plusieurs semaines, n'ont rien éclairci du tout, pas plus que les explications embarrassées de M. Jean Savarus.

A PROPOS DE MISS FANCHER.

Le professeur J. R. Buchanan occupe la chaire de physiologie et d'anthropologie dans *l'Eclectic medical college* de New-York ; il a étudié depuis quarante ans tout ce qui concerne le système nerveux et a fait plusieurs expériences merveilleuses.

Dans une conférence qu'il a donnée il y a quelque temps sur Miss Fancher et où il a rencontré longuement les arguments de l'incrédulité systématique, il dit qu'il voit dans ce cas peu de nouveau et de merveilleux.

Les annales de la médecine contiennent plusieurs cas authentiques d'abstinence de nourriture, même pendant des périodes plus longues, mais sur ces choses la faculté est généralement profondément ignorante, car les écoles de médecine et les auteurs en médecine ont leurs dogmes infaillibles, et tout ce qui est contraire à ces dogmes est attaqué avec force par toute la phalange, discrédité de toutes les manières possibles, justes ou injustes, et scrupuleusement expurgé de la littérature médicale.

Un médecin libéralement éduqué saurait que le cas de Miss Fancher est un des cas si nombreux d'une authenticité incontestable, dans lequel les très-intéressantes corrélations de l'âme et du corps sont établies par un trouble de leurs relations usuelles.

Les phénomènes de seconde vue et autres, présentés par Miss Fancher, arrivant en-dehors des spiritualistes et des magnétistes ont une grande valeur confirmative. Il est évident que Miss Fancher elle-même, quoique entourée et influencée par des personnes peu sympathiques au spiritualisme est aussi spiritualiste que Swedenborg, Oberlin, Frederica Hauffé (la voyante de Prévorst), A. J. Davis, le juge Edmonds, etc., car selon les docteurs Durryea et West « elle voit les Esprits et elle s'entretient avec eux. » (Tiré du *Banner of Light.*)

SOCIÉTÉ SPIRITE DE SERAING.

Nos frères de Seraing nous informent qu'ils sont en possession d'un beau et vaste local où se donnent des conférences le premier dimanche de chaque mois, à quatre heures. Les conférences qui ont eu lieu jusqu'à présent ont été très-suivies et très-fructueuses ; nul doute qu'elles ne le soient davantage encore par la suite.

En terminant, disent nos amis de Seraing, la relation du début d'une œuvre qui réalise un point de notre programme, nous faisons, par l'organe du *Messager*, un appel chaleureux à tous nos coreligionnaires qui peuvent nous donner quelques instructions, les priant de bien vouloir se faire inscrire au siége de la Société, rue des Mineurs, 94, Seraing, pour une ou plusieurs conférences. C'est avec la plus légitime satisfaction que nous verrions notre œuvre honorée de leur concours fraternel.

REVUE INTERNATIONALE DU MAGNETISME

Sous la direction de M. Donato.

Sommaire du n° 3, 1er Septembre 1879.

Rapport sur des expériences de magnétisme. — Le magnétisme et la poésie satirique. — Revue des revues et des journaux. — Notes prises pendant mes lectures. — Hoc erat in votis. — Bibliographie rétrospective. — Nécrologie. — Notes.

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion

DE

JÉSUS-CHRIST

Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878

PAR UN OUVRIER

Au bureau 10 centimes ; par la poste 12 centimes, *contre réception d'un mandat ou timbres poste.*

ALMANACH SPIRITE

POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1879

L'auteur de l'*Almanach spirite* désirant le mettre à la disposition de ses frères qui veulent bien coopérer à la propagation de nos idées, vient de réduire le prix de l'exemplaire de cet ouvrage comme suit :

Pris au bureau : 20 Cmes ; par la poste 25 Cmes

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 15 NOVEMBRE 1879. — Nº 10

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Les Esprits familiers. — Le spiritisme partout. — La médiumnité de Charles H. Foster. — Une apparition. — Un phénomène musical. — Un écho du congrès des américanistes. — Nouvelles.

LES ESPRITS FAMILIERS.

Si les Esprits familiers se mettent volontiers au service des hommes pour les aider dans leurs besoins moraux et matériels, ils trouvent dans leur contact des sensations périspritales agréables ou poignantes, conformes à leur nature et à la situation dans laquelle leur passé les a placés. C'est un échange constant non-seulement de pensées, mais aussi de ces sensations dont nous parlons et qui font connaître aux hommes qui ont une suffisante connaissance du spiritisme et un certain développement de médiumnité, quel est l'état des Esprits qui les approchent.

L'homme, spirite ou non, médium ou non, n'est jamais seul, il est toujours plus ou moins en contact avec des Esprits qui sympathisent avec ses actes et son caractère. Ils sont le plus souvent ses conseillers intimes et leurs conseils sont facilement écoutés, car ils ne cessent pas de les présenter et sous toutes les formes. Lorsqu'ils voient qu'ils ne peuvent pas agir en quelque sorte ouvertement vis-à-vis de leurs amis incarnés en leur soumettant brusquement une pensée à mettre en œuvre, ils usent d'adroits détours pour arriver au but qu'ils se proposent et qui peut revêtir divers caractères selon les individus et les circonstances. La ruse n'est pas toujours un indice d'infériorité morale chez celui qui l'emploie, car bien souvent elle peut avoir un but des plus élevé et produire un très-grand bien ; c'est donc à ses fruits qu'il faut la juger comme toutes choses.

Un homme va se précipiter de gaieté de cœur dans un danger où il doit inévitablement périr ; pour l'en empêcher vous lui faites des promesses que vous savez ne pas pouvoir tenir, mais il vous croit et se laisse arracher au péril et vous pouvez le mettre en sûreté. Vous avez rusé avec lui, mais vous lui avez sauvé la vie : qui donc oserait dire qu'il n'y a pas là un acte méritoire et que cet acte de ruse n'a pas revêtu presque un caractère de sainteté ? Ce qu'un homme peut faire ainsi à l'égard d'un homme dans de graves circonstances, les Esprits familiers le font presque à tous les instants à l'égard de leurs frères incarnés auxquels ils se sont attachés en vertu de leur nature même, de la communauté de leurs vues et de leurs sympathies.

Mais quelque identité qu'il puisse y avoir en ces choses, elle n'est jamais assez grande pour qu'il n'existe pas toujours entre elles des différences dignes d'être remarquées ; d'ailleurs une identité absolue d'aspirations entre plusieurs êtres divers aboutirait invinciblement à l'immobilité, c'est-à-dire à la négation du progrès. C'est ainsi que la prétention des chefs du catholicisme a imposer partout des convictions identiques les condamne à s'enfermer sans retour dans leurs vieilles formules comme dans un sombre cachot privé d'air et de lumière. Mais patience, le catholicisme pas plus que toute autre chose ne peut avoir la prétention justifiée d'éluder la loi du progrès.

Il a, lui aussi, ses Esprits familiers qui le dirigent et le gouvernent, car les doctrines comme les hommes ont leurs Esprits familiers, de même qu'elles ont leurs Esprits protecteurs et initiateurs. On peut agir sur les uns et sur les autres, surtout quand on est bien assisté, et produire soit parmi les chefs incarnés qui les dirigent, soit au sein des masses qui suivent sans se rendre un compte exact de leur action, des effets qui étonnent les personnes qui en sont les témoins. Des transformations s'opè-

rent auxquelles on n'aurait jamais cru, auxquelles on ne croit pas encore alors qu'on les verrait faites en pleine lumière ; et presque tous, surtout ceux qui refusent systématiquement de croire à la perpétuité de la vie humaine, sont loin de se douter que ce miracle, si invraisemblable pour eux mais dont ils ne peuvent nier l'existence, est dû à l'intervention des Esprits familiers.

Mais ces Esprits eux-mêmes ont besoin d'être poussés et dirigés par des volontés qui leur sont étrangères ; il faut pour cette opération de sauvetage universel le concours d'Esprits incarnés, en un mot, il faut que des hommes de bonne volonté travaillent consciemment ou inconsciemment aux transformations civilisatrices avec le concours des Esprits familiers. Pour obtenir ce concours dans de bonnes conditions, il faut souvent penser à eux, se les attirer, s'en faire des amis par les services qu'on leur rend, faire enfin avec eux du spiritisme pratique. Il faut leur dire que, incarnés et désincarnés, tous sont frères et doivent concourir au même but, que l'action de tous est indispensable au bonheur commun et qu'elle ne sera jamais complète tant qu'un seul parmi ceux qui ont un bon vouloir restera en arrière.

Les Esprits familiers en général ne sont pas méchants, mais parfois leur étourderie les empêche d'exercer sur leurs familiers de l'incarnation toute l'heureuse influence qui est en leur pouvoir. Ils ont pourtant un devoir à remplir, un devoir de sauvetage dont ils seront les premiers à profiter, selon les lois de la justice. On a dit en droit humain : « Celui-là a fait la chose à qui cette chose est utile, » assertion qui, souvent, ne manque pas de fausseté ; en droit juste il faut dire : « Celui qui fait le bien en retire toujours moralement les premiers bénéfices. » Et ces bénéfices ne peuvent être annulés que si un mal plus grand que le bien accompli se produit de la part du même être. C'est une vérité que tous les spirites doivent tâcher de s'assimiler d'abord et de faire pénétrer ensuite parmi les Esprits familiers désincarnés.

Pour savoir tout ce qu'on peut tirer en vue du bien d'une action sérieuse sur les Esprits familiers en général et en particulier sur ceux qui sont spécialement sympathiques aux personnes à qui l'on veut s'adresser, il faut seulement faire des essais suivis sans jamais se laisser décourager par quelques premiers insuccès. Ces insuccès sont en effet toujours plus apparents que réels, et ils ne peuvent être que l'annonce d'un succès futur souvent très-rapproché. Il y a en ceci plusieurs manières de procéder ; on peut s'adresser à la généralité des Esprits familiers ou spécialement à quelques-uns. Dans le premier cas on fait office d'écrivain ou d'orateur s'adressant à une masse indéterminée ; dans le second c'est comme si l'on conversait avec une ou plusieurs personnes en nombre restreint à l'effet de leur donner des conseils ou d'en obtenir une coopération utile.

Les hommes même les plus anti-spirites font sans s'en douter un usage constant de cette force spirituelle qui est sous la main de tous, qui est l'apanage de tous, que tous peuvent mouvoir avec plus ou moins de succès. Pour conquérir cette faculté, qui est avant et par-dessus tout une faculté de persuation, laquelle donne petit à petit une influence réelle sur les êtres qu'on a en vue de diriger dans telle ou telle voie, il est nécessaire de s'y préparer par des exercices périodiques réglés à l'avance et dont autant que possible on note les effets. Comme en toutes choses, les médiums doivent en ceci consulter leurs guides protecteurs et inspirateurs et se laisser conduire dans leurs premiers pas comme des aveugles ou des gens qui ont les yeux bandés se laissent conduire par ceux qui jouissent de la clarté de la vue. Si les guides spirituels appellent aujourd'hui certains spirites leurs médiums dans cette voie, c'est afin que des choses qui n'ont pas été accomplies jusqu'ici, et que dès longtemps le spiritisme a fait prévoir, s'accomplissent enfin ; et la direction doit naturellement en rester aux Invisibles fondateurs de la doctrine.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LE SPIRITISME PARTOUT.

Nous reproduisons ci-après un article du *Spiritualist*. Nos lecteurs remarqueront d'abord l'esprit dans lequel est conçu cet article ; écrit par un membre du clergé, les médiums, les spirites devaient nécessairement, comme chez nous et partout ailleurs, y être assimilés à la tourbe des charlatans de toute espèce. Toutefois, cette considération à part, nous avons principalement en vue en publiant cet article, d'appeler l'attention sur ce fait que l'on trouve le spiritisme chez tous les peuples et au fond de toutes les croyances ; s'ils sont dénaturés chez les peuples peu avancés par de grotesques superstitions ou de barbares préjugés, les idées et les faits spirites se dépouilleront, le temps aidant, de ces écorces amères, et le spiritisme y apparaîtra alors sous son vrai jour ; on comprendra, là comme ici, l'influence moralisatrice et décisive que cette philosophie est appelée à produire sur les destinées de l'humanité terrestre.

Monsieur l'Editeur, — permettez-moi de signaler à l'attention de vos lecteurs les intéressants extraits suivants d'un nouvel ouvrage sur la Chine par l'archidiacre Grey, de Hong Kong :

« Dans leur connaissance et leur pratique de différents arts illusoires pour la découverte des

choses cachées et futures, les Chinois ne sont pas en arrière sur les races les plus superstitieuses de l'Asie ou de l'Afrique. Ils ont toujours été passionnés pour découvrir la route de la fortune, et pour prévoir l'issue de leurs projets. Il y a à peine un département de la nature qui ne soit mis à contribution, à l'occasion, pour fournir de bons ou de mauvais présages. Leur conduite journalière est en rapport avec leurs notions superstitieuses dans les événements les plus importants aussi bien que dans les plus ordinaires, et les physionomistes, devins, diseurs de bonne aventure, interprètes de songes, astrologues, enchanteurs, exorcistes, médiums typteurs, sorcières ou consultantes avec des Esprits familiers, nécromanciens, les devins par les baguettes ou par les flèches, les charmeurs de serpents, etc., sont journellement, on pourrait dire à toute heure, appelés pour l'exercice de leurs arts trompeurs.

» L'écriture des Esprits est une autre variété de superstition avec laquelle les Chinois sont familiers, et elle est populaire parmi les hommes instruits et la noblesse aussi bien que parmi les basses classes. Elle est pratiquée fréquemment dans les maisons particulières. Il y a, néanmoins, des professeurs spéciaux du genre, et du matin au soir ils sont visités par des personnes de tout rang et de toute condition, cherchant à pénétrer ce que l'avenir leur tient en réserve. Dans le salon du professeur se trouve un petit autel sur lequel on dépose des offrandes de fruits, de gâteaux et de vins, surmonté d'un Ange ou Esprit, appelé Sow-Yoong-Tai-Sien. Le dévot s'agenouille devant l'autel, et après avoir prié et présenté les offrandes, il prie le médium de lui communiquer la réponse de l'Esprit. Le professeur se rend avec son client à une petite table qui se trouve dans un coin de la chambre, et dont la surface est couverte de sable. Là il écrit des caractères mystérieux avec un crayon de bois de pêcher. Le crayon a la forme d'un « T », la pièce horizontale en constituant la poignée. Le bout de la partie levée, néanmoins, est crochu. Le professeur fait reposer soigneusement le bout de la poignée sur la pointe de l'index de sa main droite, et le bout gauche sur la pointe de l'index de la main gauche. La pointe courbée du crayon est faite pour reposer sur la surface sablée de la table. Ainsi soutenu il se meut rapidement, de son propre gré, selon les apparences, sur la surface de la table, traçant des caractères mystiques compris seulement par le professeur et son aide. Ils sont traduits en chinois par l'aide qui est toujours présent, de manière que le dévot puisse avoir une parfaite connaissance de ce que l'Esprit a répondu à ses questions et à ses prières. Le système est aussi pratiqué dans les temples en l'honneur des Anges ou Esprits : un des plus célèbres est celui qui est érigé en l'honneur d'un Esprit ou Ange nommé Lou-Shun-Yaoug-Kson. Il est situé dans la rue du faubourg Horam de la cité de Canton, appelée Wan-chu-Kew-Keock.

» Parmi les évocateurs d'Esprits par coups frappés, le plus renommé de notre temps était un certain Yam Ma-asow. Son établissement à Canton était visité non-seulement par des personnes curieuses de consulter les Esprits, mais encore par des gens qui désiraient s'affranchir, si possible, du vice de fumer de l'opium. Yam Ma-Asow entreprenait de les guérir en prélevant sur chaque fumeur d'opium une somme qui variait de deux à dix taels en argent. Des hommes affaiblis par des excès avaient recours à lui, espérant recouvrer leurs forces. Je remarquai qu'à de tels patients il donnait un liquide qui, comme la potion préparée par les exorcistes, consistait dans de l'eau dans laquelle on avait mêlé les cendres d'un rouleau mystique. Je fus souvent étonné outre mesure du degré de confiance que les Chinois, apparemment dans une très-respectable position, semblaient mettre dans ce remède. (1)

» En Chine, comme en d'autres pays, il est des personnes, toujours de vieilles femmes, qui se disent en possession d'Esprits familiers, et qui prétendent pouvoir évoquer les Esprits des morts pour s'entretenir avec les vivants. On pourrait dire que le récit bien connu de la Pythonisse d'Endor a accrédité l'idée que les femmes étaient spécialement douées de ce pouvoir. Néanmoins, parmi des nations qui n'ont aucune connaissance des écritures, on a toujours trouvé des femmes qui exercaient de tels arts ; et quant aux sorcières d'une grande cité Chinoise comme Canton on peut dire, à coup sûr, que leur nom est « légion. » Laissez-moi décrire ce qui arriva dans l'une des nombreuses occasions où je pus constater la pratique de la sorcellerie pendant ma résidence a Canton. Un jour, dans le mois de janvier 1867, j'étais l'hôte d'une vieille dame, une veuve, qui habitait dans le faubourg ouest de la cité. Elle désirait conférer avec son mari décédé, qui était mort depuis des années. La

(1) Disons entre parenthèses que voilà de petits rouleaux de papier qui ressemblent furieusement aux *mignonnettes* des catholiques.

La *Chronique* du 18 juin nous citait le cas d'une cuisinière qui, ayant perdu un billet de mille, eut recours à ce singulier moyen doublé d'une neuvaine pour retrouver son argent, historiette empruntée à la *Sainte Famille, revue ascétique.*

D'après la dite revue les « mignonnettes » sont « de toutes petites images, format timbre-poste, que l'on imprime sur papier très-léger, et qui, mêlées aux remèdes et prises avec piété » guérissent de tout, des hernies, des ulcères de l'estomac, des maux de dents — et des tentations.

sorcière fut appelée ; elle avait l'air préoccupée et était bien habillée ; elle commença immédiatement à remplir les devoirs de son emploi. Tout d'abord elle érigea un autel provisoire à l'entrée de la salle dans laquelle nous étions réunis. Elle y plaça deux flambeaux allumés, et des offrandes de fruits et de gâteaux. Puis elle se plaça à droite de l'autel, et, cachant sa figure dans ses mains, elle resta silencieuse pendant plusieurs minutes. En sortant de son rêve supposé ou trance, elle commença à psalmodier des incantations, tout en éparpillant par intervalles des poignées de riz sur le parquet. Elle dit ensuite que l'Esprit du mort était au milieu de sa famille. Ils en étaient grandement émus, et quelques-uns versèrent un torrent de larmes. Par l'entremise de la sorcière — comme un médium — l'Esprit du vieillard fit savoir alors à sa famille où il se trouvait, sa situation dans le pays des ombres et le degré de bonheur qu'il lui était permis de goûter. Il parla de plusieurs affaires de famille et insista sur l'état d'un de ses fils qui, depuis sa mort, était parti pour les provinces nord de la Chine, rapport qui, évidemment, étonna les membres de la famille qui étaient présents, et confirma leur croyance dans le pouvoir surnaturel de l'imposteur féminin qui se trouvait devant eux. Il n'y a pas de doute qu'elle n'eût pris préalablement de bonnes informations. Après avoir exhorté sa veuve à sécher ses larmes, et lui avoir recommandé de ne plus le faire revenir du pays des ombres où il était passablement heureux, l'Esprit du vieillard se retira.

» J'allai voir un jour un riche chinois qui était marchand de charbon à Fa-tu. D'après ce que j'appris, ce monsieur était allé à sa maison de campagne où il avait été appelé en toute hâte parce qu'elle avait été ensorcelée par un ennemi. Le 14 juillet 1872, mon attention fut attirée sur une maison dans la rue Yan-wo-lu, district Wong-sha, du faubourg ouest de Canton. Les portes étaient littéralement remplies de personnes des deux sexes et de tout âge, attirées par le dire que la maison était ensorcelée. Sur le parquet de la première salle se trouvaient dispersés des vases et des pots cassés, qui, un moment auparavant, avaient été projetés de leur place par un agent invisible. »

CHARLES LONG.

LA MEDIUMNITE DE CHARLES H. FOSTER.

(Traduit du *New-York-Era*, journal non spirite.)

M. Foster est le personnage en apparence le moins spiritualiste possible ; il n'y a chez lui absolument rien d'ascétique ou d'esthétique. Toute sa personne dénote l'homme du monde disposé à prendre la vie par son côté le plus agréable. Il aime le vin et le tabac, les chevaux et l'excitation mondaine, et insiste fortement sur ce point : que les facultés médianimiques n'ont rien à faire avec le caractère d'un homme, mais sont essentiellement fortuites et accidentelles...

Il est Yankee de naissance ; il a vu le jour à Salem, Mass., et est âgé de trente-cinq ans approximativement. Dès l'âge de dix ans il a été clairvoyant et médium. Ses « dons spirituels » lui firent une certaine réputation dans la Nouvelle Angleterre, et ensuite en visitant Londres, il acquit une grande célébrité. Pendant cette partie de sa carrière, il fréquenta intimement le grand nouvelliste et romancier Bulwer, et cet épisode de sa vie est digne d'attention.

Il fut introduit chez Bulwer, alors Sir Edward seulement, à Londres, par Mme Frederick Barnes. Bulwer, en ce moment, avait entrepris un nouveau roman et en même temps il faisait des recherches sur le spiritualisme. Il invita Foster à venir le voir à Knebworth, invitation à laquelle Foster répondit à plusieurs reprises en séjournant parfois pendant plusieurs jours. Ses souvenirs sur Bulwer et son antique manoir sont très-intéressants et font voir le caractère de ce prince des lettres.

D'après Foster, Bulwer était un homme qui s'affirmait avec hauteur dans la compagnie de ses égaux ou de ses rivaux en littérature. Il était réservé avec Lord Palmerston, sur ses gardes avec M. Disraeli, et peu obligeant avec le comte Russell, mais pour ceux qui n'entraient en compétition avec lui sous aucun rapport, il était courtois et affable. A l'égard de Foster il était d'une politesse exquise, un hôte parfait, et il était adoré par ses sujets. Pratiquant l'hospitalité très-largement, il avait l'habitude de s'entretenir avec le meilleur monde du royaume. C'était un grand travailleur, aussi un grand dandy, plein d'affectation, un mélange du beau Brummell et de N. P. Willis. Ce n'était pas un homme à convictions sincères, et il croyait dévotement à une seule chose, à lui-même.

Quant au spiritualisme, il en étudiait les phénomènes et n'entendait pas raillerie là-dessus. Cependant ce n'était pas un adepte du spiritualisme dans l'acception du mot. Il avait pris pour habitude d'examiner toute chose de deux côtés, ainsi lorsqu'on attaquait le spiritualisme il le défendait vaillamment, et lorsqu'on en parlait avec trop d'enthousiasme, il en faisait ressortir les abus, de manière qu'aucun parti ne pouvait se flatter de le posséder.

Pendant les visites de Foster à Bulwer, celui-ci était en train d'élaborer ce merveilleux roman appelé *A Strange Story*, *une histoire étrange*, dans laquelle certains phénomènes spirites sont discutés et expliqués d'une manière qui n'a pas été surpassée jusqu'ici quant à l'originalité et l'intérêt. Cer-

tains points du héros de ce roman furent pris dans l'histoire et le personnel de Foster, et Bulwer fit souvent allusion au fait que Foster était le modèle sur lequel il avait basé son Margrave.

Dans plusieurs occasions Bulwer, qui regardait évidemment *A Strange Story* comme son meilleur ouvrage, en lisait des passages à Foster. L'auteur et le médium s'asseyaient côte à côte dans la bibliothèque de Knebworth, et là, après la lecture, l'auteur devenait disciple, et Foster donnait une séance.

Un jour Bulwer conseilla confidentiellement à Foster de ne pas s'intituler « spiritualiste », pour que cette appellation ne lui portât pas préjudice, mais de donner ses « exhibitions » simplement comme des « phénomènes scientifiques » ; mais cet avis ne fut pas du goût de Foster, et Bulwer s'offensant de ce que sa manière de voir n'avait pas été adoptée, il régna depuis une froideur entre ces deux hommes.

Après être resté quelque temps à Londres, Foster voyagea sur le continent pour revenir dans son pays. Il s'est fixé temporairement West Twenty-second Street, nº 19, en route pour l'Australie.

Et maintenant viennent naturellement les questions : que fait-il cet homme ? Et comment le fait-il ?

Pour ce qui regarde la seconde question, le *modus operandi* des phénomènes, rien n'est définitivement connu. M. Foster dit sans hésitation aucune qu'ils ont lieu par l'intervention des Esprits dont il est purement l'instrument, et qu'il n'est pas la cause du phénomène, pas plus qu'il ne peut l'empêcher. Il dit candidement que les Esprits viennent à lui, qu'ils prennent possession de lui, et qu'ils communiquent avec lui, et que tout ce qu'il peut faire, c'est de se soumettre à leurs influences, de faire ce qu'on lui dit et de dire à d'autres ce qu'ils lui communiquent. Il paraît certainement être sincère dans ce qu'il raconte et il n'a recours à aucun moyen à effet. Il n'y a ni *trances*, ni chambres obscures, ni figures d'Esprits, ni musique aérienne, ni toucher des mains et des pieds, etc., ni charlatanisme ou tricherie d'aucun genre visible. Il s'assied pendant la séance dans une chambre bien éclairée, auprès d'une petite table extrêmement simple ; il ne tient rien dans ses mains, fume un cigare et s'entretient par intervalles sur les sujets qui sont à l'ordre du jour. Il prétend que les Esprits lui apparaissent ou chuchotent à son oreille, et que les communications qu'il reçoit sont toutes « externes », faites de rien, entièrement indépendantes de sa propre volonté ou mentalité. Il se peut que tout cela soit vrai ; il se peut qu'il y ait quelque truc sous jeu ; mais, dans ce cas, d'après la nature de la chose, cela est fait si adroitement que c'est véritablement un miracle d'habileté ; et certainement personne, jusqu'à présent, n'a été capable de découvrir la tricherie ou d'expliquer les phénomènes.

Ce qu'il fait est simple et pourtant merveilleux, et ne peut être mieux rapporté que par la narration complète et non embellie d'une visite faite par l'écrivain à M. Foster, 19, West Twenty-second Street, dans l'après-midi du 28 mai, en compagnie d'un artiste et d'un négociant de cette ville, chacun d'eux pouvant établir au besoin la vérité de ce récit dans tous ses détails.

D'abord, M. Foster nous demanda d'écrire sur un morceau de papier les noms de quelque vingt ou trente personnes, hommes et femmes, parmi lesquels se trouverait le nom d'un « Esprit » avec lequel nous désirerions spécialement « communiquer. » Ce morceau de papier fut coupé ensuite en autant de petits morceaux qu'il y avait de noms, chacun contenant un nom séparé, et avec chaque petit morceau nous fîmes une boule ; nous mêlâmes toutes ces boules ensemble, les mélangeant si bien que nous n'aurions jamais pu les reconnaître l'une de l'autre. Néanmoins, en prenant ces boules ou petits morceaux dans la main, et en les appliquant rapidement à son front, il pouvait reconnaître immédiatement quelle boule ou petit morceau contenait le nom particulier avec lequel nous voulions « communiquer. » Admettez que ceci fut un truc, il était cependant si habilement exécuté, si étonnant, que ce tour seul pourrait défrayer toute une société pendant une soirée. Et si c'était un truc, comment était-il fait ?

Secondement, pour répondre à l'appel de M. Foster, il y eut toutes sortes de coups frappés, quoique M. Foster lui-même ne fût pas en ce moment près de la table. Il y eut aussi de l'écriture faite *sous la table*, de l'écriture, également, de noms qui, selon toutes les probabilités, devaient avoir été entièrement inconnus à M. Foster, à moins que, pourtant, il ne fût en possession des secrets de toute notre vie depuis l'époque où nous étions au berceau, ce qui était impossible, car nous ne l'avions jamais vu auparavant. Admettez que tout ceci était *encore* un truc ; quelle est l'explication ? Comment cela s'est-il fait ?

Troisièmement, à la demande de M. Foster, nous pensâmes le nom d'une dame, amie décédée depuis des années ; et voilà que, sur, ou plutôt sous le bras de M. Foster, sur la surface, apparut en lettres rouges le nom de la morte. Nous pensâmes alors à un ami décédé, et aussitôt son nom apparut sur le dos de la main de Foster en lettres rouges. « Truc », dites-vous de nouveau, mais comment ces lettres furent-elles fabriquées ? Et comment se fait-il que les noms chaque fois étaient corrects ? Une chose est sûre, c'est que ce n'était pas une illusion d'op-

tique ; car cette écriture en lettres rouges, couleur de sang, fut vue par l'artiste et le négociant qui nous accompagnaient, aussi bien que par nous-même.

Mais jusqu'ici, dans cette série de phénomènes, il y a eu une base matérielle ; nous avons vu des papiers, de l'écriture, des coups frappés, du sang, etc., choses plus ou moins matérielles. Nous procédons maintenant en assujettissant Foster à l'*expérimentum crucis*, en ôtant toute base matérielle d'opération et en lui faisant opérer exclusivement par la mentalité. En reportant nos souvenirs sur le passé, — ce passé, longtemps oublié ou du moins rarement évoqué — nous invoquâmes soigneusement l'image d'une jolie fille, dont nous avions été épris, mais qui, hélas ! dormait dans le cimetière depuis une quinzaine d'années. Nous pensâmes à elle, et demandâmes à M. Foster de communiquer avec elle, sans mentionner pourtant ni son nom, ni aucune particularité. Nous passant une carte revêtue des lettres de l'alphabet, il nous pria de toucher les lettres dans l'ordre que nous voulions choisir, nous assurant que, toutes les fois que nous toucherions une des lettres variées qui composaient le nom de la personne qui nous avait été chère, on entendrait un coup frappé sur la table ; de manière qu'en assemblant les lettres, marquées par notre crayon, et d'après l'ordre indiqué par les coups frappés, nous aurions exactement son nom. Nous prîmes la carte et touchâmes les lettres au hasard, mais au moment où nous touchâmes la première lettre de son nom, un coup bien distinct se fit entendre. Notre ami l'artiste, qui, lui-même, n'avait jamais entendu parler de cette demoiselle, inscrivit la lettre. Puis nous touchâmes d'autres lettres au hasard, mais au moment où nous touchâmes la deuxième lettre de son nom, un autre coup se produisit, jusqu'à ce que, finalement, le nom entier de la jeune fille morte fut épelé. Foster, naturellement, ne connaissait aucunement cette jeune fille ; l'artiste qui écrivit le nom était dans le même cas ; nous n'avions nous-même pas ouvert la bouche sur son compte ; et cependant voici son nom épelé correctement par coups frappés. Mais plus que cela, M. Foster nous donna également, par coups frappés, le nom d'une vieille tante, célibataire, qui avait été opposée à nos attentions pour cette jeune lady et qui, elle-même, était morte depuis dix ans. Bien mieux encore, Foster, par coups frappés, nous livra les noms de *trois* sœurs avec lesquelles l'écrivain avait été en bons termes il y a une vingtaine d'années, à Philadelphie ; il nous raconta aussi — par l'intermédiaire des Esprits, disait-il — différentes particularités concernant ces sœurs, connues seulement de l'humble cercle qui les entourait, particularités que nous-mêmes avions presque oubliées. Toujours par coups frappés, il nous donna le nom d'un auteur dramatique, bien connu, récemment décédé, un de nos amis, et, se mettant lui-même en communication avec l'Esprit d'un de ses élèves, il nous fit connaître par coups frappés le nom ainsi que plusieurs faits intéressants de l'histoire d'une artiste populaire, également décédée depuis peu. Bref, M. Foster nous donna les noms des personnes auxquelles nous pensions, noms qu'il n'avait jamais entendu prononcer et qui lui étaient entièrement inconnus, noms dont la majeure partie était inconnue des personnes qui nous accompagnaient, noms ensevelis, croyions-nous, dans les replis de notre mémoire exclusivement ; et non-seulement M. Foster nous donna le nom de ces personnages défunts, mais il obtint évidemment *de quelque source* des particularités qui les concernaient, et qui le mettaient à même de parler d'eux en connaissance de cause. Comment il fit cela, Dieu le sait, mais tout cela a été fait. Tout cela peut être de la tricherie ou de la psychologie, comme vous voulez, mais au moins ce sont là des phénomènes qui se produisent et comme il s'en passe chez lui tous les jours, et dont Bulwer lui-même a dit :

« Personne ne sait ce qu'ils sont, ni ne nie qu'ils soient. »

UNE APPARITION

Mrs Mary Dana Shindler, de Nacogdoches, (Texas), écrit au *Banner of Light* de Boston du 1er mars :

Comme tout fait bien authentique, corroborant la grande vérité du retour des Esprits décédés vers ceux qu'ils ont laissés sur la terre, est d'une valeur plus ou moins grande pour notre cause, je viens en relater un qui est arrivé dernièrement à ma connaissance.

Il y a quelque temps je reçus une lettre d'une dame résidant dans un Etat du Nord-Ouest, laquelle, ignorant mon adresse, avait envoyé la lettre à « Colby et Rich » (éditeurs du *Banner*), qui me la firent parvenir. Elle s'informait de ce que j'étais devenue et me priait de lui donner quelques renseignements au sujet des manifestations d'êtres chéris, afin de réconforter et protéger ceux qu'ils ont laissés en ce monde. Je me souvins qu'elle appartenait à l'une des meilleures familles de Charleston et que nous avions été élevées ensemble, toute sa famille ayant été des membres actifs de l'église de mon père dans la ville ci-dessus mentionnée. Maintenant elle est presque seule en ce monde, et dans une position de fortune assez précaire. Je lui répondis immédiatement en lui adressant entre autres un exemplaire de mon ouvrage : *A Southerner among the Spirits*. Je reçus

d'elle en retour une longue et intéressante lettre, dont, avec votre permission, je donnerai les quelques extraits suivants :

« John, mon fils aîné, était très-bien doué, et comme je ne pouvais lui donner une éducation selon son mérite, ma sœur, Mrs C., l'adopta. Il me coûtait gros de le lui abandonner, mais je sentis que l'offre était tout à son avantage et que j'aurais été égoïste en la refusant. En 1855, ma tante M. me persuada de venir la rejoindre à J... Mon autre fils que je laissai chez nous se joignit à l'Eglise presbytérienne en 1862, et le 14 mai 1864, deux heures avant le jour, le cher enfant m'appela en me disant : « O ma chère maman ! c'est une chose glorieuse d'être chrétien ! » Je m'éveillai et je le vis aussi distinctement que je vois cette plume ; sa tête saignait abondamment et il paraissait reposer sur du gazon. Mon amie, ceci n'était pas de l'*imagination*, je ne pouvais recevoir de lettre de chez nous pendant la guerre, et je ne pouvais supposer qu'un jeune homme de son âge, — il n'avait que dix-huit ans — était dans l'armée.

La surexcitation causée par cette apparition me rendit malade, et j'annotai soigneusement le jour et l'heure auxquels elle avait eu lieu.

« En octobre, *cinq mois après*, il nous fut permis de recevoir une lettre ouverte d'une page, contenant exclusivement des nouvelles de famille, et les miens me racontèrent que dans la matinée du 14 mai, mon cher fils, étant en faction en Virginie, avait reçu une balle dans la tête et était mort instantanément. J'ai toujours pensé depuis que son esprit avait été autorisé à me faire part de la nouvelle de sa mort, et je pris un intérêt spécial, en lisant ma Bible, à annoter les passages où les anges révélaient des choses inconnues. Quand je parlais à quelqu'un de ce sentiment, on me répondait que mon cerveau était trop vivement impressionné, et ainsi j'ai combattu seule, sans aucune sympathie et sans avoir à lire sur ce sujet autre chose que ma Bible. Je suppose que c'est ma mère bien-aimée ou votre père qui m'a instiguée à vous écrire, et, s'il en est ainsi, Dieu veuille qu'ils puissent me guider dans ma situation triste et solitaire. »

UN PHÉNOMÈNE MUSICAL.

Sous ce titre, nous lisons ce qui suit dans le *Petit Journal* du 22 août :

Nous recevons la communication bien extraordinaire qui va suivre, que nous publions sans en prendre la responsabilité, parce que les faits relatés nous paraissent dans tous les cas fort curieux.

Neuilly-sur-Seine, 20 août 1879.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai l'honneur de vous adresser la traduction d'une lettre que je viens de recevoir de Suède, dans laquelle on me parle d'un tel prodige de la nature, que je me crois autorisé à vous soumettre le cas pour la publicité de la dite lettre.

La personne qui écrit était entrée par curiosité dans un petit théâtre de Stockholm ouvert pendant la saison d'été, et voici ce qu'elle rapporte :

« Une petite fille norvégienne de *quatre ans* 1/2 jouait du piano dans les entr'actes ; elle a un piano à queue.

» Sa mère l'avait conduite par la main sur la scène et on pouvait voir qu'elle lui disait de saluer le public ; mais d'abord elle parut trop timide pour le faire, elle mit ses doigts dans sa bouche, baissa la tête en faisant la moue et fit une révérence à la paysanne ; elle portait une robe blanche. Elle était aussi petite que si elle venait de commencer à marcher. Sa mère l'éleva et l'assit sur un tabouret surmonté d'un coussin ; elle commença alors à jouer, après avoir regardé le public en souriant.

» Elle a joué cinq morceaux, naturellement simples, mais offrant quand même certaines difficultés ; il y avait entre autres une marche dont la mesure fut très-bien conservée ; elle pouvait jouer fort avec ses petites mains potelées. Elle ne regardait presque jamais le piano, mais le public en souriant.

» Elle joue tout ce qu'elle entend et compose l'accompagnement.

» Deux fois elle s'est arrêtée au milieu des morceaux, non pas qu'elle ne se rappelait pas, car comme un petit oiseau qui chante, elle paraissait trop sûre pour pouvoir se tromper ; mais elle regardait le public, comme je vous l'ai dit, puis subitement elle s'abandonna à ses réflexions avec un air d'étonnement, de sorte qu'elle oubliait parfaitement de jouer ; elle était trop petite pour comprendre qu'il ne fallait pas faire ainsi dans un concert.

» La seconde fois elle voulait dire quelque chose à sa mère et essayait de monter sur le tabouret ou sur les genoux de sa maman, qui est d'ailleurs toujours occupée à lui dire de se tenir tranquille.

» Elle est allée dernièrement à...., chez la reine, qui désirait l'entendre jouer.

» Il ne lui paraît pas plus difficile, à elle, de jouer, qu'aux autres enfants de causer. »

La personne qui écrit dit en outre qu'elle est allée chez les parents et a pu ainsi se renseigner.

L'enfant *ne connaît pas encore ses notes*, et a commencé à jouer à 1 an 1/2. C'est ce qui fait admirer ce don de la nature, et fait regretter que les portes du Conservatoire ne soient pas ouvertes à un enfant si précoce, chez qui la théorie rendrait complète son instruction musicale.

Interrogés sur leurs intentions, les parents ont répondu qu'ils avaient bien l'intention d'aller plus

loin que Stokholm, mais ils craignaient de ne pas réussir, et n'osaient pas penser par conséquent à Paris, n'étant pas fortunés et ne connaissant pas la langue française.

Si vous jugez à propos, monsieur le rédacteur, de publier cette lettre, et que, par suite, quelque personne, aimant à protéger les arts, demande des renseignements sur cette enfant si bien douée de la nature, je serais heureux moi-même de m'occuper de la correspondance suédoise et de toute autre chose ayant rapport au pays. Que l'on veuille bien alors s'adresser au *Petit Journal* pour mon adresse.

Veuillez agréer, etc. G. Cheminais.

Remarque. — Si nous n'avions qu'une seule existence sur la terre, d'où viendrait à une enfant si jeune ce talent de musicienne ? N'est-ce pas là une des preuves les plus convaincantes de la pluralité des existences ?

On observera peut-être que la phrénologie explique ce phénomène : « Cette enfant a la bosse de la musique » ; mais avoir la bosse de la musique ne prouve pas que l'on est musicien ; cela dit tout simplement que l'on a de bonnes dispositions pour étudier la musique et devenir artiste, mais n'explique pas le fait d'une musicienne si jeune sans avoir reçu de leçons.

UN ECHO DU CONGRÈS DES AMÉRICANISTES

Prescott, dans son histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, cite un passage curieux du *Morgante Maggiore,* poème du florentin Pulci. Ces vers, qui datent de la fin du XIVe siècle, c'est-à-dire d'un siècle avant la découverte de l'Amérique, renferment la prédiction de cette découverte.

Le diable s'occupant du préjugé populaire relatif aux colonnes d'Hercule, parle ainsi à son compagnon Rinaldo :

« Apprends que cette théorie est fausse ; l'audacieux marin s'aventurera au loin sur l'Océan occidental, plaine douce et unie, quoique la terre ait la forme d'une roue. L'homme était anciennement un être ignorant et Hercule rougirait d'apprendre que la barque la plus grossière franchira bientôt les limites qu'il lui a vainement fixées. On découvrira un autre hémisphère ; comme toutes choses tendent vers un centre commun, aussi la terre, balancée dans l'espace, par la loi mystérieuse du ciel, est suspendue au milieu des sphères étoilées. A nos antipodes se trouvent des Villes, des Etats, de vastes Empires, jadis ignorés.

» Regarde, vois le soleil descendre à l'Occident pour éclairer les nations qui attendent son retour. »

NOUVELLES.

La sécte religieuse des *Stoundistes*, qui s'accroît de plus en plus dans le midi de la Russie, commence à attirer l'attention de l'administration locale, mais on ne les persécute pas parce qu'ils n'excitent pas à la révolte. Les *Stoundistes* ne reconnaissent ni le culte, ni les rites de l'Eglise orthodoxe, mais seulement la Bible et l'Evangile, dont ils s'efforcent de réaliser les préceptes dans la vie pratique. En somme, le *Stoundisme* fait des progrès parce qu'il répond à des besoins moraux que le clergé orthodoxe n'a pas su satisfaire. On compte cent vingt mille *Stoundistes* dans les gouvernements d'Odessa et de Bessarabie.

(*Indépendance belge* du 1er Octobre.)

*
* *

Il est certaines substances qui produisent la phosphorescence : elles paraissent emmagasiner la lumière et la rendent ensuite sous forme de lueurs plus ou moins persistantes. Tel est le cas pour ce que l'on nomme le *phosphore de Canton.* C'est un produit chimique, une combinaison de soufre avec différents métaux. Il suffit d'exposer ces substances à la lumière pour qu'elles deviennent immédiatement lumineuses dans l'obscurité. La phosphorescence peut persister pendant plusieurs heures, une nuit entière. On fabrique avec ces substances des fleurs phosphorescentes et des cadrans lumineux ou des veilleuses qui donnent le moyen de se diriger dans une pièce privée de lumière.

Comme le prix de cette matière est très-bas, le professeur Norton proposait dernièrement dans le *Journal of the Franklin institue*, d'enduire les murs des chambres de ces substances et même les façades extérieures des maisons. On pourrait alors, croit-il, supprimer l'éclairage des rues. Quoiqu'il en soit, nous croyons devoir attirer l'attention de nos lecteurs sur cette substance, ne fût-ce que pour les mettre en garde contre l'abus que pourraient en faire certains industriels dans des manifestations physiques.

*
* *

La Revue internationale de Magnétisme a institué jusqu'au 1er Janvier, comme nous l'avons dit, un concours sur le sujet suivant: *Théorie du magnétisme humain.*

Tous les articles envoyés seront insérés dans la Revue après un premier examen fait par des hommes compétents, ils deviendront la propriété de la Revue, par contre chaque article publié vaudra à son auteur le diplôme motivé de membre d'honneur de la Fédération universelle. L'auteur du travail préféré sera proclamé grand lauréat, il recevra un diplôme spécial et une médaille en vermeil, grand module, frappée à son nom.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 1ᵉʳ DÉCEMBRE 1879. — Nº 11

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

L'oubli. — Le spiritisme et la presse. — Défense du spiritualisme moderne. — Le cas de M. Kiddle. — La prière (poésie spirite). — Fait somnambulique. — Nouvelles.

L'OUBLI.

L'oubli est pour ceux qui ont quitté la terre une véritable mort morale, c'est le froid qui glace et le vide où toute vie devient impossible. L'oubli tue bien plus sûrement que la mort elle-même, il relègue l'âme des pauvres désincarnés dans un désert sans bornes d'une aridité et d'une tristesse incomparables. Un vide effrayant se fait dans ces pauvres âmes délaissées que raviverait en les réchauffant le plus léger souvenir. Ces malheureux êtres ainsi privés de ce qui constitue en quelque sorte le pain de l'erraticité furent autrefois des égoïstes complets, des Esprits forts conséquents avec eux-mêmes, qui, ne croyant pas à la vie de l'âme, s'attachaient de tout leur pouvoir à oublier les morts. L'oubli qu'ils ont fait peser sur d'autres pèse sur eux maintenant de tout son poids et d'autant plus lourdement qu'ils s'obstinent davantage dans les idées qui les ont mis en cet état.

Le vide et les ténèbres qui les enveloppent sont bien illuminés parfois d'un éclair d'amour fraternel qui les éblouit, mais que leur persistance dans leurs sentiments égoïstes les empêche d'apprécier à sa valeur. Les tirer de cet état par la prière, leur inculquer par degrés des pensées opposées à celles qui les martyrisent, c'est faire œuvre de charité chrétienne et spirite, c'est féconder le désert ou s'étiolent ces malheureux abandonnés, c'est apporter à ces genêts brûlés par les feux ardents de l'égoïsme et de l'incrédulité la goutte d'eau vive qui seule peut soulager leurs douleurs. A l'oubli qui tue il faut substituer le souvenir qui rend la vie, un souvenir doux et fraternel empreint des meilleures et des plus vivifiantes pensées ; en un mot il faut anéantir l'oubli ou plutôt alléger et guérir le mal qu'il produit.

Qu'importe d'où vient le souvenir réparateur, la pensée consolante qui rapproche l'homme de Dieu ! Si ceux qui auraient pour devoir d'émettre de semblables pensées, d'adresser au Tout-Puissant des prières de réparation ou de repentir, ne s'acquittent pas de ce devoir dont l'accomplissement fait la joie de tous les cœurs vraiment humains, que d'autres le remplissent à leur place ce devoir sacré auquel des hommes avides n'ont pas eu honte d'attacher l'ignominie d'un salaire.

Il ne s'agit pas ici de *mystères* fantaisistes à célébrer, de paroles lugubres à psalmodier ou à chanter en faux bourdon, il s'agit d'une chose moins théâtrale, plus naturelle et efficace, et conséquemment plus digne de Dieu et des hommes, du ciel et de la terre. Dieu gouverne les mondes infinis par sa pensée toute-puissante, ce qui prouve péremptoirement que la pensée est le pouvoir suprême, celui à qui tous les autres sont soumis. Que l'on s'adresse donc à ce pouvoir en simplifiant autant que possible les moyens à mettre en œuvre.

Cette pensée consolatrice et réconfortante coûte bien peu aux âmes généreuses et croyantes de l'incarnation terrestre. Nous disons généreuses et croyantes, car, d'une part, pour donner il faut être généreux, et d'autre part, il faut croire à l'efficacité de ce qu'on donne. Cependant donner est l'essentiel ; en effet, il arrive souvent que l'efficacité du don se trouve en raison directe de la bonne volonté qu'on met à le faire. C'est pourquoi tout être de bonne volonté conquiert par le seul exercice de la pensée des droits de tout genre que le seul mauvais vouloir venant du même être ou des mêmes êtres pourrait anéantir. Car chacun est l'artisan ou le

destructeur de sa propre fortune morale, chacun ourdit la trame de sa destinée, en vertu de cette loi morale, scientifique à tous les points de vue, proclamée par le Christ : « A chacun selon ses œuvres.»

En présence de ces paroles qui recouvrent une pensée profonde contenant en elle l'universelle loi, tout le monde doit courber la tête devant sa destinée, et Christ lui-même en a donné l'exemple en disant : « Que votre volonté soit faite, ô mon Père ! Et non la mienne. » On a bien quelque peu changé ceci depuis nombre de siècles pendant lesquels on a renversé de fond en comble la pensée contenue dans ces paroles sublimes d'obéissance. Ah ! L'obéissance, nous en sommes loin depuis que les « serviteurs des serviteurs » ont voulu se rendre les maîtres des maîtres ! Depuis que toute bonne chose a été mise en oubli, depuis que le ciel universel, la loi de charité sans bornes et les frères selon Dieu ont été mis en oubli ! L'oubli ! Qu'importerait encore de la part de ceux qui ne se souviennent que pour haïr, pour anathématiser, pour condamner avec haine et passion des ennemis supposés ! Oh ! Certes l'oubli, qui est un mal pour celui qui oublie ses frères dans le malheur, devient un mal bien plus grand encore quand il se transforme en un souvenir de haine et de vengeance.

Et cependant pour les pauvres abandonnés, pour les malheureux solitaires de l'erraticité, mieux vaudrait un souvenir même haineux qu'un abandon complet et méprisant comme pour une chose qui n'existe plus, qui n'existera plus ! Que de fils oublient ainsi égoïstement leurs parents ! Que d'épouses leurs époux, que d'époux leurs épouses ! Combien d'âmes délaissées qui crient vers ceux qu'elles auraient dû aimer et que peut-être elles n'ont pas aimés assez. Que de malheureux qui des profondeurs des ténèbres où leur propre égoïsme les a placés, adressent des plaintes fluidiques déchirantes, de ces plaintes qui tordent les cœurs des coupables sous les effluves silencieuses d'une pensée désolante ! Que de cris tumultueux qui traversent l'espace et ne sont pas entendus ! Mais malheureux vivants, qui jouissez peut-être des coupables gains de ces Esprits égoïstes du passé, ne voyez-vous pas qu'ils sont seuls !

Ils sont seuls et conséquemment malheureux, selon la parole de l'Ecriture ; et seuls et malheureux vous serez aussi à votre tour, vivants ingrats, si vous ne mettez pas un terme à votre oubli coupable des infortunés qui, selon vous, ne sont plus. Ils existent encore pour leur malheur présent, pour leur bonheur à venir ; ils existent pour accomplir leurs destinées futures avec toute la sagesse que comporte l'expérience d'un passé rempli d'accidents et de péripéties. Votre oubli des devoirs de famille, d'amitié, de respect, de reconnaissance les plus élémentaires leur devient moins lourd à supporter à mesure que se forment loin des intrigues terrestres et par le seul mouvement fluidique des volontés pures réunies, de saintes associations, pures de tout intérêt matériel, exemptes de toute ambition mondaine.

Ces associations dont tous, même parmi les spirites, ne comprennent pas encore la portée puissante, sont destinées à changer bien des choses, à ramener le bien véritable dans des lieux où le mal règne en maître sous le masque menteur d'un *bien* de contrebande. Elles seront réparatrices en purifiant ce qu'un salaire impie qui souille l'âme de ceux qui le reçoivent, a produit de mauvais dans cette pratique qui devrait être purement morale de la prière pour les morts. Combien sont oubliés pour lesquels on a célébré de somptueux et splendides services soi-disant religieux, tandis que d'autres qui n'ont rien eu de pareil, vivent de cette vie toute-puissante du souvenir dans le cœur de ceux de la terre qui leur vouent un véritable culte ! Ceci est une vérité, l'énonciation d'un fait positif et non une comparaison.

Quelles que soient les formes qu'on emploie, quel que soit le cérémonial auquel on a recours, tout est bien si l'on ne perd pas le souvenir sacré de ceux qui quittent la terre. Le cœur de l'homme est un sanctuaire, le plus digne même, au dire de Jésus, du Dieu de l'Univers, puisque suivant lui un jour viendra où le Père ne sera plus adoré ni dans le temple, ni sur la montagne. Mais Dieu est Dieu et sa pensée divine fait bon marché de toutes les formules qui jadis ont pu être bonnes à cause du désintéressement et de la sincérité qui présidaient à l'emploi qui en était fait ; mais les âmes désincarnées ne jugent pas toutes de la même manière, et il est des choses même ridicules aux yeux de certaines, qui paraissent essentielles à d'autres.

Tous ces préjugés ne sont pas encore éteints chez tous les morts et cependant la transformation s'opère progressivement d'une manière continue. Quand Jésus a dit : « Laissez les morts enterrer les morts », il a voulu montrer le peu d'importance qu'il attachait à la plus ou moins grande splendeur des funérailles et aux manifestations publiques et souvent menteuses que font les vivants pour honorer leurs morts. Dans la pratique usuelle, ces mots qui peuvent sembler étranges, sortant d'une telle bouche, ces mots : *laissez les morts enterrer les morts* signifient : « ne vous attardez pas à des pratiques puériles et sans valeur ; spiritualisez vos regrets au lieu de les matérialiser toujours davantage. Les grandes pompes distraient votre souvenir loin de le concentrer et de le rendre efficace à ceux que vous semblez tant regretter ; les douleurs les plus bruyantes sont bien souvent les moins sin-

cères, et les cérémonies mortuaires les plus somptueuses cachent bien souvent aussi des joies égoïstes que la malignité ne tarde pas à découvrir et à mettre en relief. Faites pour vos morts ce que vous savez qu'eux-mêmes auraient fait pour vous si vous les aviez précédés dans la vie d'outre-tombe, respectez leurs croyances quelles qu'elles soient, alors même qu'elles revêtent à vos yeux le caractère d'un préjugé absurde, et même d'une impiété, car il ne vous appartient pas de juger les autres. Mais encore une fois ne vous attardez pas à toutes ces formalités d'où le cœur et la sincérité sont la plupart du temps bannis, et sous ce rapport, laissez les morts enterrer les morts. »

Christ n'a pas dit et n'a pas pu dire qu'il faut traiter avec mépris et même avec indifférence la dépouille mortelle des désincarnés, mais, comme l'a remarqué le Maître Allan Kardec, il a voulu attirer l'attention de son interlocuteur dans cette circonstance sur ce qui ne meurt pas, sur l'Esprit. Peut-être même si nous avions l'entière conversation tenue entre lui et le jeune homme affligé de la mort de son père, y trouverions-nous des paroles consacrant d'une manière absolue les vérités que le spiritisme enseigne maintenant. Mais, tel a été le sort des enseignements de Jésus qu'ils n'ont pu arriver à l'époque actuelle ni complets, ni sincères, ni même suffisamment clairs dans un grand nombre de leurs parties. Ce que nous pouvons dire sans commettre la moindre erreur, c'est qu'il n'a jamais pu préconiser l'oubli des morts, lui qui n'a jamais su oublier personne. L'oubli des morts serait un crime s'il était volontaire, mais il arrive souvent que l'indifférence y a plus de part que la mauvaise volonté, et alors, à la suite de circonstances quelquefois douloureuses, s'éveille le souvenir dont nous nous occuperons dans un prochain article.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Le journal *la République Française* des 7 et 10 octobre, sous la rubrique « spirites et savants », attaque les savants spirites et particulièrement les savants et professeurs allemands, Zollner, Ulrici, Weber, Fechner, Sudwig, Thiersch « *et nombre d'autres professeurs allemands* » qui ont constaté la véracité des faits spirites obtenus par la médiumnité de M. Slade.

Le rédacteur, M. Jules Soury, sur la foi du scepticisme du seul professeur Wundt, dans un très-long plaidoyer antispirite de huit colonnes du grand journal, compile tout ce qui a été précédemment objecté par des adversaires contre le spiritisme en général et en dernier lieu contre le médium Slade.

Dans un ouvrage récent (1879), le professeur Ulrici a décrit ses expériences avec le médium Slade, en présence des autres professeurs susnommés, et M. Soury attribue la valeur accordée à ces expériences à la débilité cérébrale causée par les soixante quatorze ans *bien sonnés* du professeur Ulrici, auquel néanmoins dans la seconde partie du long article, il concède *une logique correcte.* Car, dit-il, *Ulrici raisonne très-bien, sa faculté syllogistique est excellente....., mais il a été amené, par une pente fatale, à ses idées actuelles, au point qu'on s'étonne souvent que tous les spiritualistes ne deviennent pas spirites comme lui.*

M. Soury regrette aussi que le savant anglais, Robert Wallace, soit tombé dans les mêmes erreurs. Hélas ! Combien ses regrets ne devraient-ils pas péniblement s'accroître s'il devait étendre sa sollicitude sur tous les professeurs et savants de tous les pays civilisés du globe fourvoyés dans ces erreurs ! Et, fâcheusement pour M. Soury, tous ces professeurs et savants appartiennent à toutes les branches des sciences et de la littérature.

Si, comme il le pense, les médiums ne sont que des jongleurs ou prestidigitateurs, que son antipathie inquisitoriale menace parfois de la « correctionnelle », pourquoi ne leur accorde-t-il pas la même franchise qu'aux autres prestidigitateurs qui n'en sont nullement menacés ?

Ah ! Je crois comprendre, c'est qu'il pourrait en dériver une doctrine qui pourrait faire croire qu'il y a un Dieu. Et voilà le cher positivisme matérialiste, si tolérant pour les péchés mignons, attaqué par sa base. — Vite ! Arborons l'épouvantail des vieilles superstitions renaissantes ! — Si l'on va croire qu'il y a un Créateur, qu'il y a une âme responsable, la Société rétrograde, nous retombons en plein barbarisme dans l'abrutissement. La science, *qui a tout dit*, est menacée dans ses immuables décrets, car on parle de nouvelles lois qui la modifient. — Vive Virchow ! Vive Büchner, voilà du positivisme scientifique digne des lumières imperfectibles de notre siècle : « La pensée est secrétée par le cerveau, comme la bile par le foie. »

Virchow, invité avec les autres professeurs, voulut bien consentir à accorder l'honneur de sa présence aux expériences, mais en imposant de strictes conditions pour en entraver la réussite. C'est exactement comme si un ignorant des merveilles expérimentales de la chimie disait à un professeur : Monsieur, vous prétendez qu'avec deux gaz, que je ne vois pas, vous allez composer un fluide que vous changerez ensuite en corps solide. Je veux bien assister à ces expériences, mais, pour me convaincre que ce n'est pas de la jonglerie, je vais vous prescrire comment vous devez faire ces expériences ; sinon, je ne viens pas à votre labora-

toire. — Le professeur refuse, l'ignorant le ridiculise et les autres ignorants rient.

Le spiritisme est une science qui vous propose des expériences. Ces expériences, comme celles de toutes les sciences, doivent être étudiées telles qu'elles se présentent. Elles sont du domaine de la physique, parfaitement appréciables à nos sens. En ce moment elles se renouvellent, chaque jour, dans les cinq parties du monde. On vous invite à les étudier en *impassibles observateurs*. Elles se font avec le concours d'hommes instruits, car elles ont principalement leur siége parmi les classes intelligentes. Ses réunions, pour les vérifier, ont lieu dans des Sociétés constituées à cet effet, en des groupes intimes ou de famille se réunissant à jour fixé.

Le simple bon sens ne proclame-t-il pas que de telles sociétés, de telles réunions, dont le nombre va croissant de jour en jour, *deviendraient impossibles*, si les expériences, qui y sont sérieusement soumises à la critique, ne consistaient qu'en tours de jonglerie, de prestidigitation et de trucs ? Combien de temps cela pourrait-il durer ? Est-il admissible de croire qu'on se réunisse ainsi, sérieusement, attentivement, scientifiquement, pour se mystifier les uns les autres ? Combien de membres de ces nombreuses réunions ne réclameraient-ils pas ?

M. Soury ne connaît du spiritisme que quelques écrits contraires. Il n'a assisté à aucune expérience. Il n'a aucune notion de la doctrine, dont il ne dit mot, et qu'un moment de bonne foi du journal *la Liberté* a déclaré contenir une sublime morale.

M. Soury n'a adopté l'opinion antispirite que parce qu'elle se trouvait en harmonie avec les opinions positivistes dont il est imbu et nullement par une conviction résultant d'attentives recherches, sans préjugé prédominant, car il n'en a fait aucune étude.

Et voilà comme quelques-uns de ces messieurs de la presse libérale positiviste procèdent. — Quelques-uns se taisent, prudemment, sagement ; ils craignent, dans un prochain avenir, le sort des académiciens contestant la force motrice de la vapeur et la possibilité du téléphone, etc., etc. Tous, avec drapeau libéral en tête, flétrissent la première inquisition, — la catholique — mais les plus passionnés signalent aux gouvernements l'opportunité de tribunaux d'inquisition contre le spiritisme, tout en proclamant bien haut, dans leurs boniments, la liberté de pensée, de discussion, d'opinion, de croyance, fût-ce la croyance des Mormons, dont on s'arrangerait peut-être bien. Par feinte ou ignorance malveillante ils font supposer que la doctrine spirite expose au danger imminent de rétrograder vers les superstitions du moyen-âge. — Et c'est précisément ce que cette doctrine combat. Elle repousse les miracles et le merveilleux dans le sens d'exception aux lois immuables de la nature, sans rejeter la possibilité de découvrir de nouvelles lois — la science n'ayant pas dit son dernier mot — dans la marche indéniable du progrès. Sa morale inspire *rigoureusement* la liberté purifiée de toute licence, l'égalité, la solidarité, la charité, la concorde, le respect aux lois civiles, etc. Mais cette doctrine prétend prouver un Créateur, une Intelligence Suprême Créatrice.... Et voilà le danger social !

Contre ce danger on ne peut assez tôt invoquer les rigueurs, la vindicte d'une nouvelle inquisition — libérale cette fois, nonobstant le non-sens — et qui commencerait par *la correctionnelle*, comme premier degré de juridiction, déjà indiqué.

Qu'est-ce qui excite l'inimitié jusqu'aux déchaînements de la haine, de ces adversaires libres-penseurs, matérialistes, athées, positivistes ? Est-ce la frayeur que leur dieu dualité, force et matière, soit détroné ?

La doctrine spirite, s'ils se donnaient la peine de l'étudier, leur prouverait que les *vrais* spirites sont des positivistes déterminés, qui n'admettent que ce qui est positivement prouvé, discuté et contrôlé par la raison ; car la partie expérimentale est toujours passée au creuset de la critique. Ils trouveraient dans cette doctrine de puissants auxiliaires contre les cléricalismes et leurs superstitions, et leur dégradante domination, fondée sur l'ignorante imbécillité des masses ; ils y trouveraient une croyance civilisatrice toujours en harmonie avec la science dont elle suit pas à pas les progrès.

Croyent-ils que l'indignation des spirites ne réprouve pas les médiumnités simulées et l'avide charlatanisme, parasite qui s'attache à la partie expérimentale comme il infecte la médecine rationnelle ? — Serait-ce aussi une raison pour signaler à la répression de la loi la science médicale, confondant cette science avec le charlatanisme médical, comme on se plaît à confondre le spiritisme avec les abus qui le souillent ?

Tous les ennemis du spiritisme, sans exception, attaquent la véracité de faits, souvent pris isolément, dont un parti nie la réalité et l'autre l'atteste. Cette polémique laisse le lecteur, *s'il est impartial*, dans l'hésitation du doute. Jamais, jamais ils n'attaquent la doctrine en sa moralité. Et le coup mortel de toute doctrine c'est la preuve de son immoralité, car alors la conscience de la généralité se révolte et les partisans de cette doctrine sont vilipendés.

Qu'ils cherchent donc bien et s'ils trouvent dans la doctrine spirite un seul précepte immoral, c'en est fait du spiritisme, il est biffé du monde.

Ou qu'ils prouvent la supériorité de la croyance en la dualité force et matière, matière quintessenciée dans le cerveau, mais toujours matière,

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 DÉCEMBRE 1879. — Nº 12

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Le souvenir. — A *la Tribune*, de Mons. — Les châteaux hantés. — La médiumnité de Mᵐᵉ L.-M. Lowe. — Un suicide dramatique. — Influence des couleurs sur les aliénés. — Les vieux catholiques en Autriche. — Nouvelles. — Bibliographie. — Revue internationale du magnétisme.

LE SOUVENIR.

Si l'oubli est la mort, le froid glacial de l'âme, le souvenir est la vie, la résurrection, la chaleur vitale qui s'infiltre au cœur des pauvres oubliés. Si Jésus tombé sous les coups des bourreaux de l'ordre moral de son époque, n'avait pas laissé dans les cœurs de ceux que sa parole avait instruits un puissant souvenir de sa pensée, non encore bien définie pourtant, nul ne se serait attaché à croire à la possibilité de sa résurrection. Mais une force morale dans le vrai sens du mot celle-là, une force souveraine restait après lui et sollicitait l'attention de tous ceux qui l'avaient connu et qui, pendant sa vie terrestre, avaient eu le bonheur inconnu pour eux et inapprécié d'avoir été avec lui dans une certaine mesure en communion de pensées.

Sa pensée puissante, longtemps versée dans les cœurs de ceux qu'il s'était choisis pour confidents et pour collaborateurs était dominante dans l'atmosphère de la Judée en ce moment, et pour que le supplice eût eu lieu il fallait que de graves intérêts matériels, immoraux pour la plupart, fussent mis en jeu. Mais le souvenir restait dans plusieurs âmes aimantes qui avaient pu montrer de la faiblesse au moment décisif où la fatalité devait s'exercer dans tout son brutal pouvoir, mais que le remords uni à un principe de dévouement véritable réveilla d'une torpeur momentanée. Ce souvenir, suite naturelle de la pensée puissante de l'homme que la légende naïve de ces temps a appelé l'Homme-Dieu, se développa dans une large mesure chez les adeptes de sa doctrine et chez ceux qui le connaissaient plutôt comme ami que comme maître. Le premier autel qui fut érigé en son honneur fut l'autel du souvenir, culte tout désintéressé, digne de l'approbation des hommes que l'amour seul de l'humanité dirige et qui, sans s'abandonner eux-mêmes, croient qu'il est de leur devoir de songer aussi aux autres, et surtout à ceux qui peuvent faire faire à l'humanité un pas de plus dans l'amour universel.

Ceux qui se disaient les prêtres du Très-Haut avaient tué Jésus ; que désiraient-ils autre chose, sinon qu'il fût oublié ? Ils connaissaient bien, eux que Jésus, dans un mot plus triste qu'empreint de colère, avait appelés des sépulcres blanchis, ils connaissaient bien le pouvoir de l'oubli sur les masses, et rien ne leur coûta pour faire oublier le passage de celui qu'ils appelaient « l'imposteur » dans ce petit pays de Judée, que le souvenir seul de ce même « imposteur » devait rendre célèbre dans le monde entier, par le seul fait de la naissance de Jésus sur son territoire. La gratitude du souvenir fut plus forte, comme il en est toujours ainsi, que l'ingratitude de l'oubli.

Le souvenir respectueux et amical des âmes droites et sincères fut plus fort même, dès le début, que l'oubli calculé d'un grand nombre commandé par le haut clergé de l'époque, tant il est vrai que la pensée de Christ ne peut manquer jamais de se trouver en antagonisme avec la pensée dominatrice de tous les clergés jusqu'ici connus. Les bourreaux sacrés n'oubliaient pas leur victime, car leur victoire d'un jour leur pesait et une espèce de pressentiment odieux à leur ambition, un moment menacée, leur montrait l'avenir et l'inutilité de leur crime bien plus certainement odieux. Le crime en lui-même n'est rien pour certaines gens qui ont l'habi-

leté, que nous ne qualifierons pas, de le faire retomber sur Dieu, s'il est permis de se servir de cette expression qui serait blasphématoire, si elle n'était, en quelque sorte, de beaucoup au-dessous du fait lui-même perpétré par les clergés de presque toutes les époques. Mais ces méfaits, connus partout où brille quelque peu de clarté, ne peuvent pas éteindre le souvenir.

Ce souvenir, lien sublime et fraternel — sublime parce qu'il avait pour base un sentiment fraternel non équivoque — ce lien qui devait s'accroître dans des fortunes diverses jusqu'aux jours présents, se forma alors dans le vieux monde pour ne plus être détruit. Mais à côté du souvenir d'amour se plaça bientôt le souvenir de haine, car l'oubli ne pouvant pas former son infondable glace dût aussi se transformer en souvenir et créer en quelque sorte un sentiment tout à fait contraire au premier, ce qui a été dit le souvenir de la haine, et l'asile fraternel ne tarda pas a être envahi. C'est ici que doit se reconnaître l'action de l'erraticité et l'empire que ses membres les Esprits désincarnés exercent sur les hommes et les choses de la terre. Les bourreaux redevinrent Esprits à leur tour et alors ils comprirent combien ils avaient fait fausse route dans leur propre intérêt véritable ; mais la passion du commandement tyrannique, quand elle est invétérée, ne s'émousse pas facilement, et les êtres supérieurs, prêtres ou autres, ne songent qu'à prolonger leur vie de jouissances terrestres, lorsqu'ils vivent sur la terre, et qu'à rentrer au plus tôt dans la vie corporelle lorsque le temps les a appelés une fois de plus dans l'erraticité.

On ne se défait pas aisément des habitudes et des manies qu'on a contractées, surtout si elle n'ont d'autre but qu'une satisfaction personnelle à peu près tout à fait dépourvue d'avantages moraux. Un passage dans l'erraticité même est quelquefois impuissant à produire de sérieuses modifications à cet égard. Ne pouvant donc faire perdre le souvenir de Jésus, les bourreaux qui l'avaient immolé, prêtres, princes, valets, voulurent du moins l'exploiter à leur profit. Au bout de quelque temps, plusieurs d'entre eux étaient revenus sur la terre dans des incarnations assez véreuses, pour nous servir d'un terme appliqué aujourd'hui à certaines exploitations.

Ne pouvant renverser ce que la main du Fils de l'homme avait indestructiblement édifié, ils voulurent du moins, autant que leurs forces le leur permettaient, enfermer « l'esprit » dans « la lettre », le fond même de la pensée dans des formes sans valeur aux yeux de Celui dont ils faisaient ainsi leur prisonnier pour un certain nombre de siècles. Voilà leur souvenir à eux, le souvenir des bourreaux voulant exploiter leur victime. Les juges iniques qui avaient prononcé la peine de mort contre le plus doux et le plus aimant des mortels revinrent donc sur la terre avec de meilleures intentions peut-être que leurs précédentes intentions; mais le crime sciemment commis est comme un boulet attaché au pied de ceux qui en furent coupables.

Il fallut donc rendre ce souvenir qu'on ne pouvait faire disparaître, profitable aux intérêts matériels des classes sacerdotales et aristocratiques revenues ici pour se perfectionner, et arrêter peut-être le mouvement d'un progrès non encore compréhensible pour tous, car il est à remarquer que *toujours*, ces directeurs prétendus des mouvements populaires ne sont que des machines. Beaucoup avaient à diverses époques été payens et idolâtres; ceux mêmes qui, au temps dont nous parlons, tenaient la tête dans les événements religieux et politiques qui commençaient à se fondre d'une manière indissoluble, avaient des préjugés du moment auquel le paganisme n'était nullement étranger. Idolâtres, ils fondèrent ou crurent fonder l'idolâtrie chrétienne, aujourd'hui résumée dans les croyances imposées du pseudo-catholicisme de la Rome papale; ils firent des dieux et des déesses, ils « inventèrent » des croix.

A la place d'Uranus, de Saturne et de Jupiter, ils mirent la Trinité, au sein de laquelle Jésus devenait le Seigneur et Maître de l'Olympe nouveau. Nous pourrions poursuivre la comparaison, mais il est des choses que pour le moment nous ne croyons pas devoir mettre à nu en face de populations encore bien entichées de préjugés morbides. Il faut agir avec une certaine prudence et ne se laisser entraîner qu'à coup sûr dans des considérations justes mais radicales. C'est cette pensée d'*opportunisme* qui inspira les hommes de la cour de Constantin et les évêques du fameux concile, lorsqu'ils défigurèrent autocratiquement, c'est-à-dire avec le plus grand aveuglement qui se puisse constater dans l'histoire, la doctrine du philosophe de Nazareth.

A des idolâtres il faut des temples matériels pour servir d'asile aux idoles fabriquées de la main des hommes, « ouvrages de la main des hommes. » Aux prêtres hypocrites et cupides qui enseignent comme travaille le berger mercenaire, à la tâche rétribuée, il faut des temples. Il faut aussi des temples au pasteur charitable mais inhabile à comprendre encore tout ce qu'il y a d'atrophiant et de véritablement impie dans toute cette accumulation d'erreurs que l'ambition, l'envie, la cupidité érigèrent dans les temps de ténèbres, et qu'on a eu l'incomparable adresse de recouvrir d'un voile soi-disant sacré. A des temples il faut des idoles et Jésus, que nous sachions, n'a jamais voulu être une idole. Que d'autres plus instruits nous prouvent

qu'il en est autrement, nous prendrons volontiers condamnation. Mais si Jésus avait jamais voulu être adoré il ne serait plus Jésus, l'humble fils du charpentier de Nazareth et de l'humble et douce Marie, dont on n'a pas craint, pour de l'argent, de faire la plus orgueilleuse, la plus fantasque des déesses.

Ils ne demandent que le souvenir du cœur des hommes leurs frères, comme tous les hommes redevenus Esprits demandent et quelquefois implorent le souvenir moins pour eux que pour ceux qui le doivent. Le souvenir est une dette qui remplit de joie celui qui s'acquitte et qui le considère non comme un fardeau, mais comme une source intarissable de bonheur que le ciel seul connaît d'une manière complète ; et l'on sait que par le mot ciel nous entendons l'infini. Quiconque oublie les désincarnés s'oublie fatalement lui-même ; le souvenir qu'il refuse cruellement à ceux des siens qui ont corporellement quitté la terre, et même à ceux, que bien à tort, il se croit souvent en droit de considérer comme des indifférents, lui fait défaut à lui aussi au moment où il en a le plus besoin.

Si le souvenir des vivants est utile aux morts, le souvenir des morts n'est pas moins utile aux vivants. Ces deux pensées de souvenance venant en même temps des deux côtés opposés de ce qu'on a nommé la tombe, constituent la seule prière digne de s'élever vers le Créateur. C'est ce que l'Eglise n'enseigne pas. Est-ce par ignorance ou par calcul? C'est l'affaire et la responsabilité de ceux qui parlent en son nom, car le temps est venu où tout doit être mis au jour, où les institutions qu'érigea la fantaisie humaine doivent être inévitablement condamnées. Si Jésus ne condamnait pas l'Eglise usurpatrice, barbare, antichrétienne, qui pourrait-il donc, quelle chose pourrait-il donc condamner? Cependant cette Eglise elle-même devance et fausse son jugement; elle l'*invente* à son gré, comme elle « inventa » les croix à une autre époque ; charlatanisme soi-disant pieux qui fait de tous les emblèmes de la religion soi-disant catholique un ensemble d'actes inspirés par l'ambition, le désir du lucre et l'esprit de charlatanerie qui s'est fait jour à peu près partout, selon les temps et les lieux.

Ce charlatanisme, qu'un grand nombre de personnes de bon sens ne peuvent plus nier aujourd'hui, ne peut pas être vaincu par le matérialisme qui s'occupe fort peu de Jésus et ne peut rien sur lui. Le matérialisme est « le prince de ce monde » dont il est parlé dans l'Evangile ; il eut et il a encore une part réelle dans les affaires de l'Eglise, mais il n'a jamais eu rien de commun avec Christ. « Le prince de ce monde », c'est le pouvoir temporel des papes et des rois ; c'est la principauté matérielle qui n'a plus rien de spirituel, rien de l'âme prise dans son acception vraie et conséquemment rien de réellement chrétien. Jésus fait appel au souvenir de ses frères, au souvenir pur, fraternel et vrai, et non à un souvenir qui aurait pour origine le mensonge et des inventions funestes et ridicules. Il pense fraternellement à tous, tous doivent penser fraternellement à lui ; mais son désir le plus ardent, car il ne gouverne que par l'amour, est que tous les survivants actuels de la terre consacrent à leurs morts le « souvenir » qu'ils leur doivent.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

A LA « TRIBUNE DE MONS. »

Un nouveau journal, la *Tribune de Mons*, a paru au commencement d'octobre dans cette ville. Dans le premier numéro, le directeur, M. Lucien Aubanel, fait sa profession de foi avec une franchise qui l'honore, il se déclare rationaliste et progressiste, il voit dans l'école la solution lointaine, mais sûre, de la plupart des problèmes politiques posés à l'heure présente.

Par exemple, ne lui parlez pas d'enseignement religieux, il ne veut pour son école affranchie du joug sacerdotal aucune doctrine fondée sur la révélation, pas plus le protestantisme que le catholicisme. Il déclare en outre que : « n'étant pas un » utopiste, il n'est ni spirite ni socialiste ; il con» sidère le spiritisme comme étant à la philosophie » ce que le socialisme est à la science sociale, — » une parodie, dangereuse peut-être, certainement » ridicule. »

M. Lucien Aubanel est un esprit libéral et il est versé, dit-on, dans l'étude des questions politiques et économiques, mais il n'est pas un esprit complet généralisateur, il lui manque notamment la connaissance des lois du principe spirituel qui, seul, peut donner satisfaction entière aux aspirations de notre humanité et la pousser dans les voies providentielles. S'il voulait se donner la peine d'ouvrir le premier chapitre de la *Genèse* d'Allan Kardec, il verrait qu'on peut être rationaliste et progressiste à tous crins et croire à la révélation spirite. Nous nous ferions même un plaisir de lui envoyer ces pages magistrales intitulées : *Caractères de la révélation spirite* et qui ont été tirées en une brochure spéciale, pour peu qu'il en exprime le désir, persuadé qu'après avoir vu son erreur il ne mettra pas la lumière sous le boisseau.

Et maintenant quelques lignes en passant sur le socialisme. Elles sont tirées d'une causerie d'Aurélien Scholl et ont paru dans l'*Evénement* du 8 octobre. On les dirait écrites pour le directeur de la *Tribune de Mons :*

« Il y a une misère sociale contre laquelle on ne peut rien, dit-on ! Mais avec le quart de ce qu'a coûté la guerre, avec la moitié de ce qu'il se paye

de reports à la Bourse, vous pouvez construire des abris, assurer le pain à l'enfant et à l'estropié ; vous pouvez, en déplaçant les malheureux, en utilisant le trop-plein des grandes cités, créer un ordre de choses nouveau, une société sans fauves...

— Utopies que tout cela !.....

Une philosophie moderne qu'on appelle *socialisme* est mise au banc de tous les Etats. On a fait des lois contre elle ; les gendarmes la surveillent et les prisons la guettent.

Quand une lueur commence à poindre à l'horizon, elle éclaire d'abord le faîte des montagnes, puis le haut des collines, puis le sommet des côtes, puis enfin la plaine et le creux des vallons.

Aussi, lorsque vous voyez apparaître une idée nouvelle, ne criez pas à l'extravagance, car, descendant de cime en cime, un peu plus tôt un peu plus tard, l'idée extraordinaire finira par se poser sur tous les fronts.

Ce qui paraît impossible aujourd'hui sera fait dans cinquante ans. »

LES CHATEAUX HANTÉS

M. René de Rovigo a raconté avec beaucoup d'amplifications, dans *le Figaro* du 2 juin 1878, une histoire de revenant qu'il tient de la personne qui en fut le héros et le témoin oculaire.

C'était avant le chemin de fer, à l'époque où l'on voyageait encore à cheval ; un sien ami faisant une excursion dans le Vivarais, s'arrêta un soir à la porte d'un château isolé, et demanda le couvert pour une nuit. Le gardien du manoir parut indécis, mais il se laissa fléchir par la vue d'une pièce d'or et finit par conduire l'étranger à un appartement qu'il dit être celui du chevalier et qu'il s'empressa de quitter au plus tôt avec une espèce de crainte superstitieuse.

Laissons maintenant la parole à M. René de Rovigo :

« Mon ami jeta alors un regard autour de lui. Un portrait attira son attention. C'était celui d'un jeune homme en uniforme blanc, avec une croix de Malte sur la poitrine.

— Voilà un gaillard, se dit-il, qui a dû faire plus d'une conquête !

Il s'approcha avec un flambeau pour mieux examiner le tableau. Cette physionomie si noble ne gagnait pas à être étudiée de près : la bouche avait un sourire amer, presque cruel... Pendant que le voyageur portait toute son attention sur ce portrait, il crut entendre un soupir frapper son oreille ; il se retourna brusquement et ne vit personne ; cependant il crut apercevoir une ombre se dessiner vaguement dans la glace de la cheminée. Il devint sérieux et, pour chasser toute mauvaise impression, il retourna achever sa bouteille. Puis il entendit sonner onze heures à l'horloge lointaine du village ; le feu était presque éteint, le froid le gagnait ; il se déshabilla au plus vite, souffla les bougies et se coucha.

Il dormait depuis quelques instants, lorsque le bruit d'une porte qu'on ouvrait avec précaution le réveilla ; il se dressa sur son séant ; la lune brillait d'un éclat qui rivalisait avec celui du jour. Le portrait du chevalier, placé en face de son lit, fixait sur lui des regards étranges ; en détournant les yeux, le voyageur aperçut une porte entr'ouverte dans l'angle de la cheminée. Cependant il était sûr de n'avoir pas vu de porte la veille à cet endroit, lorsqu'il avait fait, avant de se coucher, l'inspection de sa chambre ; il se disposait à sortir du lit pour refermer cette porte, mais il se sentit comme immobilisé par le regard dominateur du chevalier qui pesait sur lui, sans qu'il osât à son tour lever les yeux vers le portrait.

La porte s'agitait comme sous la pression d'une main inquiète ; une tête blonde, échevelée, parut et disparut alternativement dans l'étroite ouverture qui laissait entrevoir le corps amaigri et débile d'un enfant de neuf à dix ans. Cet enfant tournait vers le voyageur des regards douloureux, et son pâle visage portait l'empreinte de souffrances cruelles. Mon ami lui tendit les bras ; mais l'enfant lui montrant du doigt le portrait du chevalier, paraissait hésiter entre le désir de venir se jeter dans les bras du voyageur et la crainte de passer près du terrible tableau. Cette scène dura longtemps ; puis la lune se couvrit d'un nuage, la chambre s'assombrit et la porte se referma.

— Je délivrerai demain ce pauvre enfant, se dit le voyageur en reposant sa tête sur l'oreiller.

Le sommeil ne tarda pas à le reprendre de nouveau. Il dormait encore lorsque son hôte vint le réveiller.

— Quel est l'enfant que j'ai aperçu cette nuit ? demanda-t-il au paysan.

Celui-ci ne répondit pas. Alors le voyageur courut à l'angle de la cheminée, examina, sonda la boiserie ; aucune porte ne s'offrit à ses regards. Il devint pensif, s'habilla en silence et témoigna le désir de se remettre en route immédiatement. En traversant une grande galerie de tableaux sur lesquels il jetait en passant un regard distrait, il tressaillit tout-à-coup et s'arrêta devant un tableau qui représentait un bel enfant sur les genoux d'une jeune femme en deuil :

— Voici le portrait de l'enfant qui m'est apparu cette nuit, s'écria-t-il.

Le paysan se signa.

— Que Dieu ait pitié de nous, dit-il ; monsieur a vu l'enfant orphelin !

Le voyageur pressa le pas. Ce sombre manoir lui inspirait une terreur invincible. En descendant l'avenue, il apprit par son guide, qui ne répondait d'ailleurs qu'avec une sorte de répugnance à ses questions, que l'enfant orphelin avait eu pour tuteur le beau chevalier dont le portrait reproduisait le cruel sourire ; d'après la tradition, le pauvre petit était mort au bout d'un an, victime des mauvais traitements de son oncle, qui avait alors recueilli son héritage.

— Et à qui appartient aujourd'hui le château ? demanda-t-il encore.

— Au fils du chevalier, le comte de Mal... ; mais il ne l'habite jamais. Son père y est mort fou, il y a près de vingt ans. On assure qu'il voyait nuit et jour à ses côtés le spectre de l'enfant orphelin.

Cependant on ne put jamais réussir à lui faire quitter le château. »

Autre histoire de château hanté, traduit de l'anglais :

Le docteur Slade, avant de se rendre en Russie a passé deux ou trois semaines en Danemark, dans la résidence de M. R.-V, Neergaard de Fuglsang. Il invita les amis de son amphitryon, y compris plusieurs ecclésiastiques et quelques professeurs de Copenhague à faire des investigations sur sa médiumnité.

Miss Agnès Slade, dans une lettre publiée par le *Banner of Light*, a relaté quelques particularités intéressantes ayant trait au séjour que Slade fit dans ce pays. Nous croyons le moment propice à la suite de ce qui précède pour en rapporter le passage suivant :

« Chacun s'intéressait au spiritisme, le sujet étant comparativement nouveau pour cette contrée. Toutefois deux des investigateurs les plus assidus étaient des ecclésiastiques, ils ne manquaient jamais l'occasion d'assister à une séance et d'amener avec eux leur famille.

Un jour, à dîner, quelqu'un fit la remarque qu'il y avait dans le voisinage un château hanté appartenant au comte Raven. Le docteur Slade répondit qu'il aimerait beaucoup d'y passer une nuit. La permission ayant été demandée au comte, qui n'était pas spirite, et gracieusement accordée, deux ou trois messieurs s'y rendirent un soir et couchèrent dans l'appartement hanté. Les résultats furent surprenants. Des coups violents furent entendus toute la nuit, des pierres furent jetées, et d'autres manifestations bruyantes eurent lieu. Les habitants du château prirent à ces faits un tel intérêt, qu'ils prièrent le docteur Slade d'y passer une autre nuit, et d'amener ces demoiselles et M. Simmons.

Ce ne fut pas sans une certaine crainte que Miss Simmons et moi consentîmes à cet arrangement ; mais notre désir de voir le château, qui était très-ancien, fit passer toute autre considération. En conséquence nous partîmes un soir par un clair de lune, et après une heure de voiture nous arrivâmes à l'endroit où les Esprits désincarnés exerçaient leur pouvoir. Après avoir passé une agréable soirée nous nous retirâmes dans notre chambre, qui, à notre satisfaction, était fort éloignée de celle qui était hantée. Je m'endormis presque immédiatement jusqu'au milieu de la nuit, où je fus réveillée par Miss Simmons, qui, même sous la garde vigilante de deux bougies, n'avait pu goûter un moment de repos. Je la rejoignis et le jour arriva sans autre incident. Elle me raconta qu'elle avait entendu pendant la nuit un bruit comme le frou-frou d'une robe de soie. Elle avait regardé de tous les côtés sans rien apercevoir, puis elle avait écouté attentivement pour s'assurer si elle ne pourrait pas attribuer ce bruit au vent, mais le son en était totalement différent. Lorsque nous nous trouvâmes tous réunis dans le salon, les messieurs racontèrent également leurs expériences. Ils étaient quatre dans la chambre outre le docteur Slade et à peine les lumières étaient-elles éteintes que des pas lourds furent entendus, suivis d'autres bruits provenant de la chute de corps pesants qui n'étaient autres que des pierres. Ceci continua un petit temps, puis tout-à-coup le docteur Slade aperçut debout au pied de son lit un homme grisonnant tenant une grande clef à la main et indiquant avec celle-ci la direction d'une chambre de la maison qui avait été scellée depuis nombre d'années, et dont aucune personne de cette génération ne connaissait le contenu. Dès qu'il y fut entré, des clefs, grandes et petites, commencèrent à pleuvoir dans la chambre, puis tout cessa, mais les coups frappés et autres bruits ne discontinuèrent pas de toute la nuit, je crois. J'ai omis de dire que ces messieurs dans leur chambre entendirent aussi un bruit pareil au frôlement d'une robe. »

LA MÉDIUMNITÉ DE Mme L.-M. LOWE.

(Traduit du *Spiritualist* du 1er août.)

.... Samedi dernier, quelques amis s'assemblaient dans les salons de Mme M. Lowe, pour être témoins des manifestations opérées par sa médiumnité. La société se composait de M. George C. Joad, Mme Makdougall Gregory, M. Hensleigh Wedgwood, Melle Ottley, M. Lowe, le capitaine John James, Melle Emmet, M. Harisson et quelques autres personnes qui préfèrent ne pas livrer leurs noms à la publicité. Mme Lowe, assise, tournait le dos au foyer, et les visiteurs occupaient des chaises autour de la chambre. Il n'y avait ni table, ni ameublement

superflu dans la salle. Les lumières furent éteintes, et quelques-unes des manifestations ordinaires commencèrent, telles que attouchements par des mains d'Esprits, fonctionnement d'instruments de musique flottant dans la chambre. Il est à notre connaissance que Mme Lowe, deux heures avant la séance, ignorait que trois des dames présentes devaient y assister et elle ne les avait jamais vues auparavant. A une de ces dames la voix directe d'un Esprit dit : « Je suis votre petite sœur Sissy. » Une autre s'entendit appeler par son petit nom et il lui fut dit qu'elle avait des pouvoirs médianimiques hors ligne. La troisième reçut sur une carte qu'elle tenait à la main un message signé « Ellen. » La première de ces dames avait eu nne sœur, appelée « Sissy » par la famille ; la seconde avait la remarquable faculté de percevoir des visions dans des cristaux ; et la troisième avait une sœur décédée du nom d'Ellen. Il fut dit à un des assistants que sa mère, et à un autre que sa sœur était présente, tous deux avaient effectivement ces parents dans le monde des Esprits, et de toute la soirée aucune erreur ne fut commise en indiquant comme décédée une personne encore en vie. Aucune question ou remarque pouvant mettre sur la voie n'avait été faite préalablement. Plusieurs chants remarquables furent donnés directement par les voix des Esprits, notamment une chanson d'un enfant précoce et enjoué appelé Daisy. A plusieurs reprises pendant la soirée, des messages furent écrits avec une grande rapidité sur des cartes tenues en mains par les assistants. La voix d'un Esprit dit à Mme Makdougall Gregory : « Dites à Sir Jocelyn que j'étais bien aise de pouvoir offrir une chose aussi peu importante que ma vie pour soutenir les droits de ma patrie. » Celui qui s'exprimait ainsi se fit connaître pour le lieutenant Coghill. Un parent et plusieurs amis personnels de Sir Jocelyn Coghill étaient à la séance, mais il n'y avait aucune raison de supposer que le médium avait été prévenu de la circonstance. Celui-ci était venu de l'Amérique trois semaines auparavant et les visiteurs présents n'avaient pas été choisis par elle, néanmoins la majorité acquit la certitude que les Esprits étaient au courant de quelques-unes de leurs affaires privées.

UN SUICIDE DRAMATIQUE.

Croyez-vous aux revenants ? S'ils n'existent pas en réalité, il faut bien croire pourtant que l'imagination crée de ces fantômes dont bientôt l'esprit se trouve obsédé.

Mme veuve Hérisse, âgée de quarante-huit ans, demeurant rue Sauval, 5, à Paris, et vivant aisément de ses rentes, jouissait dans le quartier d'une réputation de gaieté et de bonne humeur sans égale.

Toujours le mot pour rire, toujours la riposte prête, bonne honnête femme avec cela, elle était adorée de tous ses voisins. Subitement, il y a peu de temps, son caractère changea et elle raconta à qui voulait l'entendre que sa chambre était hantée. Naturellement, tous ceux qui étaient habitués à son caractère crurent qu'elle plaisantait. Un soir, plus sombre encore que d'habitude, elle descendit acheter du charbon et de la colle de pâte.

Puis, en remontant, elle entra chez la concierge et lui demanda quelques feuilles de papier gris. — Que voulez-vous donc faire, maman Hérisse ? Demanda cette dernière. — Eh, mon Dieu ! Vous savez je vous souhaite le bonsoir, parce que les revenants viennent toujours, et je vais coller du papier sur les fentes des portes et des fenêtres, puis me tuer. Nous verrons bien s'ils oseront entrer.

Et elle monta, pendant que la concierge riait aux éclats de cette joyeuse facétie.

Ce n'était pas une plaisanterie. Le lendemain, inquiète de ne pas voir descendre sa locataire, elle monta, frappa inutilement, puis, prise de frayeur, courut prévenir M. Dodiaux, commissaire de police du quartier.

Il était trop tard : la pauvre femme, qui était devenue folle, s'était asphyxiée. La mort remontait à plusieurs heures.

Nota. — Nous empruntons ce « fait divers » à *l'Etoile belge* du 4 octobre. Ne se pourrait-il que cette dame ne fût réellement la victime d'une obsession dont la connaissance du spiritisme aurait pu lui donner la clef tout en aidant à la guérir ? Car, dans l'affirmative et avec cette connaissance précieuse, l'imagination de cette personne n'eût subi aucune atteinte ; elle se fût parfaitement expliqué son cas, et ne se serait souciée que d'y apporter un remède presque toujours efficace.

Nous avons maintes fois relevé des faits qui prouvent l'utilité incontestable, dans bien des circonstances critiques, de la connaissance du spiritisme. Dernièrement encore, nous avons eu l'occasion de montrer qu'elle eût désarmé le bras d'un père que l'exaltation religieuse avait porté à immoler son enfant.

INFLUENCE DES COULEURS SUR LES ALIÉNÉS.

Il y a trois ans que le docteur Pouza, médecin de l'établissement d'aliénés d'Alexandrie (Italie), remit une note très-curieuse à la Société médico-psychologique à Paris, dans laquelle il consigna au moyen d'articles séparés, des faits tangibles pour lui, car ils étaient la conséquence d'une expérimentation constante, et au moyen desquels il se propo-

sait de démontrer le bénéfice résultant de l'application des couleurs dans les affections mentales.

Les faits énumérés dans la note sont les suivants :

1° Un monomaniaque, d'aspect sombre, dont le délire offrait un caractère taciturne, et qui mangeait rarement de sa propre volonté, fut enfermé dans une habitation qui reçut la lumière du jour à travers quelques *cristaux rouges*, et dont les murs avaient été peints de la même couleur. Trois heures après on le voyait joyeux et riant, et il demandait à manger ;

2° Un autre monomaniaque avait constamment les mains crispées qu'il fourrait dans sa bouche pour empêcher l'entrée de l'air qu'il croyait empoisonné ; on avait essayé avec lui, mais sans résultat, différents traitements ; enfin on l'enferma également dans la chambre rouge, et le jour suivant, après un long sommeil, il déjeuna avec appétit, et fut, dès ce moment, complètement guéri ;

3° Un aliéné assez violent, auquel on avait jugé nécessaire de mettre la camisole de force, fut enfermé dans une chambre peinte en bleu, avec cristaux de même couleur, et au bout d'une heure on le vit beaucoup plus tranquille ;

4° Un aliéné qui fut placé dans une chambre de couleur violette, en sortit guéri le jour suivant.

L'auteur de la note croit qu'on peut appliquer le traitement par les couleurs en beaucoup de cas, tels que danse de St-Guy, hystérisme, épilepsie, éclampsie, etc. Selon le même savant, la couleur violette est appelée à produire de grands résultats. On sait que cette couleur exerce une influence très-notable sur les animaux et les plantes. Les animaux engraissent rapidement sous l'action de la lumière violette et les végétaux se développent extraordinairement sous des cloches de cristal de la même couleur. Au dire du P. Secchi, il conviendrait de placer au levant ou au midi les habitations de couleur destinées à loger les malades.

(*Revista Espiritista* de Barcelone.)

LES VIEUX CATHOLIQUES EN AUTRICHE.

La *Revista Espiritista de Barcelone*, dans son n° du mois de Septembre dernier, donne le programme, que nous reproduisons ci-après, de la communauté des vieux catholiques à Vienne :

Les vieux catholiques autrichiens se sont réunis en assemblée extraordinaire à Vienne. L'assemblée a élaboré le programme suivant :

1° Participation des laïcs au gouvernement de l'Église ;

2° Suppression de la confession auriculaire obligatoire ;

3° Suppression du célibat des prêtres ;

4° Réforme du culte et emploi de l'idiome national respectif ;

5° Suppression du jeûne obligatoire ;

6° Réduction du nombre des jours de fête ;

7° Suppression des abus provenant des indulgences et du culte des reliques, des images ; abolition des processions. Suppression des messes et des prières payées.

NOUVELLES.

Le *Banner of Light* a consacré dernièrement une bonne partie de ses colonnes aux comptes-rendus des nombreuses réunions de campagne (camp meetings), qui se tiennent pendant l'été sur différents points de l'union américaine. Ces campements, établis ordinairement à proximité des grands centres auxquels ils se relient par des trains spéciaux ou des communications fluviales, deviennent d'année en année plus populaires parmi les spirites de ce pays. Leur durée varie de deux à trois semaines. La première société spiritualiste de Philadelphie a tenu cette année son « camp meeting » pendant un mois à Neshaminy Falls, et pendant tout ce temps, quatre à cinq mille personnes se sont trouvées constamment sur le terrain, avides d'entendre la bonne nouvelle de la bouche des médiums inspirés.

*
* *

Dans le catéchisme catholique de Smandia, approuvé par les évêchés de Vich, de Solsona et d'autres localités, on peut lire « *que l'enfer est un* » *lieu au milieu de la terre, où seront tourmentés* » *selon leurs fautes ceux qui meurent en état de* » *péché mortel.* »

Il nous arrive de demander : lorsque la terre périra, l'enfer périra-t-il en même temps ? Et si l'enfer ne doit pas passer avec la terre, où le placera le catéchisme du diocèse de Vich ?

L'église compte des docteurs qui sauront répondre. (*El Buen Sentido*).

*
* *

Ce que coûtent les guerres. — Dans un discours qu'il a prononcé récemment, un membre de la Chambre des Communes d'Angleterre, M. H. Richard a produit, au sujet des armements modernes, quelques chiffres intéressants.

D'après ses calculs, l'Angleterre, à elle seule, n'a pas entrepris moins de 73 guerres depuis 1816, année qui fut saluée par les hommes d'État européens comme la première de l'ère de la « paix » définitivement assurée, disait-on, par la chute de Napoléon.

Depuis 25 ans, deux millions d'hommes ont péri dans les guerres continentales. Celles-ci ont coûté 75 milliards de francs. Aujourd'hui, l'Europe n'a

pas moins de 5 millions de soldats en activité, outre 7 millions d'hommes de réserve. L'entretien de ces armées coûte douze milliards et demi par an.

*
* *

M. J. Enmone Jones écrit sous la date du 10 octobre dernier : « Je viens de recevoir une lettre » de M. D. D. Home à St.-Pétersbourg. Il veut » quitter la Russie et aller en France. Sa santé est » continuellement faible. Il est bon de se rappeler » des hommes qui ont eu un passé utile, pendant » qu'ils vivent encore, et de ne pas postposer tout » ce qui les concerne, jusqu'à ce qu'ils aient passé » à l'éternité. » (*Psych. Studien*).

*
* *

Le docteur Klein, célèbre astronome allemand, a découvert dans la lune un cratère de formation récente. Les conséquences de cette observation ont une grande valeur au point de vue de l'état actuel de notre satellite, que beaucoup d'hommes considèrent comme étant un globe déjà mort.

(*El Criterio*).

*
* *

The Theosophist est le titre d'un journal mensuel récemment créé. Cette nouvelle publication sera consacrée à la science, à la philosophie orientale, à la psychologie, à l'histoire, aux arts et à la littérature ; elle est rédigée par Mme Helene P. Blavatzky, qui se trouve actuellement à Bombay, Indes anglaises. Le prix de l'abonnement est d'une livre sterling par an. Les demandes d'abonnement doivent être adressées « To the Proprietors of the Theosophist » nº 108, Girgaum Back Road, Bombay.

(*Psychische Studien*).

BIBLIOGRAPHIE.

LE SPIRITISME EN ALLEMAGNE.

Afin de donner à nos lecteurs une idée de l'intérêt que certains savants de l'Allemagne portent au spiritisme, et de la place que la doctrine commence à occuper dans la presse allemande, nous donnons plus bas la traduction de la table des matière du IIIe volume que vient de faire paraître M. Friedrich Zöllner, professeur de physique astrale à l'université de Leipzig. Cet ouvrage important a pour titre : *La Philosophie*, avec portraits et autographes de Crookes, Slade et Hansen. Prix : 20 marcks.

Voici cette table :

Dédicace au professeur Crookes. — Avant-propos. — Le spiritisme et les prétendus philosophes. — Lettre au professeur Dr W. Wundt, professeur ordinaire de philosophie à l'université de Leipzig. — Le spiritisme et les prétendus mathématiciens. — Lettre au Dr A. Butlerow, académicien et professeur de chimie à St.-Pétersbourg. — Défense de l'américain Henry Slade. — Des naturalistes allemands dignes de foi, devant le tribunal des libraires, des juifs et des protestants libéraux. — La physiologie transcendante et le magnétisme animal mis en relation avec les expériences du magnétiseur Carl Hansen. — Le spiritisme et la révélation chrétienne. — Lettre au Conseiller du consistoire Dr Luthardt, professeur ordinaire de théologie à l'université de Leipzig. — Expériences bio-magnétiques avec l'influence de l'électricité.

(*Psych. Studien*).

M. Boëns, de Nivelles (Belgique), magnétiseur bien connu, se propose de faire imprimer un ouvrage intitulé : *Manuel d'hydromagnétisme curatif* ou traitement des mafadies par l'eau froide et le magnétisme. Prix : 3 francs.

Adresser les souscriptions à M. Boëns, à Nivelles (Belgique).

REVUE INTERNATIONALE DU MAGNETISME

Sous la direction de M. Donato.

Sommaire du nº 4, 1er Octobre 1879.

Expériences de transmission de pensée. — Le magnétisme animal. — Le magnétisme prouvé par le crime. — Revue des revues et journaux. — Hoc erat in votis. — Petite correspondance scientifique. — Notes.

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion
DE
JÉSUS-CHRIST
Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878
PAR UN OUVRIER
Prix : 12 centimes.

LE VÉRITABLE
CATÉCHISME UNIVERSEL
A L'USAGE DE TOUT LE MONDE
Par Augustin Babin, relié, fr. 2-65.

ALMANACH SPIRITE
POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1879
L'auteur de l'*Almanach spirite* désirant le mettre à la disposition de ses frères qui veulent bien coopérer à la propagation de nos idées, vient de réduire le prix de l'exemplaire de cet ouvrage comme suit :
Par la poste 25 centimes.

LE CURÉ D'ARS
Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ JANVIER 1880. — Nº 13

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

A nos abonnés. — La croix. — Les séances de M. W. Eglinton à Bruges. — Expériences magnétiques. — Nécrologie. — Petite correspondance. — Avis.

A NOS ABONNÉS.

RÉFLEXIONS SPIRITES.

Chaque année, nous promettons à nos lecteurs d'être conséquents avec nous-mêmes, en luttant pour le progrès, en aidant à éclairer quelques recoins obscurs du domaine de l'homme, avec un rayon de vérité ; le *Messager* porte fidèlement ce rayon à qui le lui demande, et ce n'est point avec joie, qu'il peut constater combien il est difficile de faire accepter même le dévouement le plus désintéressé.

Cependant, on nous dit que notre œuvre est bonne, que nous devons la continuer, et nous remercions les amis qui nous encouragent en leur présentant nos vœux bien sincères de bonne année. Si l'on nous trouve sur la brèche, toujours énergiques, ce n'est point par ostentation ni vanité, car nous ne sommes *mus* que par le noble orgueil d'*être utiles à nos semblables*, que par le vif désir d'avoir rempli, autant que possible, l'humble mission que Dieu confie à tous les incarnés.

Et pourquoi cesserions nous d'être fiers des travaux auxquels nous coopérons ? Ne faut-il pas au contraire accepter toutes peines avec joie, lorsqu'il s'agit d'une cause sacrée, d'une philosophie religieuse à laquelle des millions d'hommes ont adhéré au nom de la raison, au nom de la conscience ? — Spirites, ne voyez-vous pas que, après l'effort prolongé, ininterrompu, qui a commencé en 1855 par l'entrée d'Allan Kardec dans la lutte, et qui se poursuit par ses adeptes depuis le départ de ce Maître en science, les plus généreux appuis nous sont venus de toutes les parties du monde ?

Nous allons donner des preuves de ce que nous avançons :

En amérique, le *Grand Juge Edmonds* — *Hare*, le savant philadelphien — *Olcott*, le colonel — Mᵐᵉ *Blawatski* — Mʳˢ *Kolby* et *Rich* — et cent autres, ont appuyé de leur autorité scientifique tous les dires du spiritualisme moderne ; on peut bien dans notre vieille Europe, ridiculiser ou essayer de compromettre les hommes qui s'occupent des phénomènes dits spirites, mais on serait très-mal vu, aux États-Unis, si l'on voulait agir ainsi à l'égard des citoyens honorables, qui, librement, suivent avec attention le mouvement progressif des croyances nouvelles, et plus de la moitié des habitants de la Grande République croit à l'existence des Esprits, aux rapports possibles avec eux.

En Angleterre, c'est *R. Wallace*, le Président de la Société d'Anthropologie — *Varley*, membre de la Société Royale de Londres — *Cox*, le célèbre jurisconsulte — *John Tyndall*, membre de la Société Royale de Londres — *William Crookes*, chimiste éminent, membre de la Société Royale de Londres — Docteur *Robert Chambers* — Le professeur *William Grégory*, d'Edimbourg — Docteur *Guilly de Malvern* — *Eggens*, etc., etc., qui, traçant largement la voie, mettent sur les dents les croquemitaines de la presse, et les demi-savants qui font plus de mauvais bruits que de bonne besogne ; ces célébrités ont édité des volumes sur le spiritisme et c'est un fait considérable.

En Allemagne, *Ulrici*, *Webber*, *Feschner*, l'astronome *Zöllner*, une foule d'hommes que le monde savant estime et honore, publient le résultat de leurs expériences faites dans l'ordre des faits dits spirites, et cela, d'après la méthode la plus rigoureuse d'investigations scientifiques, en s'entourant de moyens de contrôles sérieux, en se livrant à des examens décisifs.

Faut-il, à ces noms, mêler les illustrations belges, hollandaises, italiennes, espagnoles, françaises, qui s'intéressent à ces hautes études? Cette nomenclature de noms nous semble inutile, car chacun la possède et peut la dénombrer aussi bien que nous, les feuilles qui représentent le spiritisme en ayant parlé bien souvent ; le *Messager* s'est empressé de les faire connaître puisqu'il aime à rendre hommage à qui de droit.

Secondés par ces savants, jadis matérialistes ou naturalistes, aujourd'hui serviteurs de l'idée dont le *Messager* est un humble pionnier, nous nous présentons avec des masses de faits, et nous venons, sur un terrain qui, jusqu'ici, n'avait appartenu qu'au mysticisme religieux et à l'idée pure, apporter des notions sérieuses aux véritables et sincères expérimentateurs ; et ce n'est plus la parole du prêtre fanatique qui veut imposer la foi absolue et sans contrôle, c'est la grande voie de la science qui s'unit aux adeptes d'Allan Kardec, et l'on a généralement confiance dans ce qu'elle avance, cette voie, lorsqu'elle ne veut plus céler la vérité.

Or, si les hommes célèbres que nous avons cités, sont réputés pour des observateurs sérieux, dont la méthode est certaine lorsqu'il s'agit d'histoire naturelle, de physiologie, de physique, et dont les solutions en ces matières sont acceptées avec empressement par toutes les académies renommées, nul ne pourra faire admettre que ces chercheurs si consciencieux n'aient pas suivi, *rigoureusement*, la *méthode positive* lorsqu'il s'agit de phénomènes psychiques.

Or, c'est bien là une véritable révolution scientifique et philosophique, ce semble, qui intéresse toute l'humanité, que cette découverte d'une force inconnue jadis non utilisée, c'est-à-dire *la vie future dévoilée*, problème posé de tout temps à l'esprit humain, et qui, en grandeur, dépasse de cent coudées toutes les révolutions politiques.

Et nos adversaires ne s'y sont pas trompés ; ils ont senti le coup droit que le spiritisme scientifique portait à leurs théories matérialistes ou spiritualistes, et ils ont déclaré une guerre à cet ennemi, (insaisissable cependant), qui vient déranger et troubler leur quiétude intellectuelle ; et ils croient l'avoir tué en se saisissant d'un Leymarie, en lui criant anathème !! Ces grands enfants ont pu croire qu'un homme représentait une telle cause, tandis qu'il n'est qu'un humble rouage, solide il est vrai, d'un mécanisme spirituel très-compliqué, d'une puissance infinie, mue par la Force des forces.

Oui, le *Messager* se met dans les rangs de ces philosophes sérieux, qui, écoutant la raison et la conscience, ont toujours cherché le vrai dans toutes leurs interrogations aux choses, et qui sacrifieraient leur fortune, leur amour-propre, la vie même pour rendre hommage à la vérité ; et Allan Kardec, notre chef de file, fut l'un de ces philosophes honnête homme ; le suivre, l'imiter, c'est notre *devoir* d'abord, notre *droit* toujours.

Et nous comptons ainsi conduire nos contemporains à accepter une croyance, une religion progressive, qui, transformant toutes les anciennes croyances, les rationalisera de plus en plus ; et la science, nous le savons bien, ou chaque science, nous donnera son contingent de notions positives, de vérités acquises, pour cette œuvre de renouvellement, après avoir éliminé les préjugés avec lesquels on a si longtemps gouverné nos sociétés ignorantes.

Nous arriverons ainsi à bien comprendre que notre vie actuelle n'étant que le résultat de nos œuvres quotidiennes dans les vies antérieures, notre âme immortelle qui se construit son être futur par ses pensées et par ses actes, peut avoir une autre sanction que celle de la justice humaine, si instable, si aveugle et si partiale. Cela est désirable pour ennoblir les esprits, pour rectifier le sens commun, pour donner une véritable sanction à la morale.

Le 1er janvier, nous vous disions, chers lecteurs : « Secondez-nous, épaulez-nous pour ainsi dire....., aidez-nous à bien remplir notre *Messager*, qui sera d'autant plus intéressant que vous y aurez coopéré ; en nous unissant ainsi, nous n'aurons certes pas accompli des choses étonnantes, mais le petit et utile travail sera fait, celui du gagne-pain moral de chaque quinzaine. »

Puissent ces paroles être entendues ; puisse chaque abonné ou chaque correspondant, nous amener un nouvel abonné, un autre correspondant et notre labeur n'aura pas été chose vaine. A tous ceux qui nous aiment, qui nous secondent, nous envoyons nos vœux ; notre gratitude leur est acquise car nous avons la mémoire du cœur.

La Rédaction du *Messager*.

LA CROIX.

Il est des emblèmes vénérés auxquels on n'a garde généralement de toucher qu'avec respect et que quelques personnes de bonne foi et par conséquent toujours respectables dans leurs croyances ne verraient pas disparaître sans une sincère douleur. Nous parlons des personnes de bonne foi et non de celles, hommes ou femmes, qui font métier et marchandise de ce que dans leurs actes les plus en vue, ils considèrent et font considérer par les masses qui les écoutent comme des choses sacrées entre toutes. Quand un peuple, ces membres sacrés de Jésus-Christ, cette agglomération d'hommes malheureux, réduits en esclavage par des tyrans aussi antichrétiens dans le fond qu'ils prétendent

être chrétiens dans la forme; quand un peuple, disons-nous, conquiert enfin la liberté que Dieu, le Père suprême, a promise à ses efforts, son premier soin en signe de victoire est de faire disparaître les instruments matériels de son supplice passé.

Si parfois, dans sa colère, il brise ses tyrans eux-mêmes, ses tyrans humains, ce qui est toujours un crime que l'héroïsme que le lendemain attache presque toujours à sa perpétration ne lave pas, il ne manque jamais, s'il est généreux après la victoire remportée, de briser aussi les instruments matériels de son supplice dont par la suite il ne restera plus qu'un souvenir enregistré seulement par l'histoire. Après toute lutte un apaisement devient nécessaire et l'oubli des offenses est une vertu chrétienne avant toutes choses. Jésus a pardonné sur la croix, mais la croix, elle, telle qu'on l'entend aujourd'hui, ne pardonne pas. Elle est l'emblème douloureux d'un crime nécessaire, puisqu'on lui donne pour raison le salut du genre humain, mais comme toutes choses, son souvenir ne doit plus avoir bientôt de vie que dans l'histoire.

La croix entre les mains de certains hommes fut jadis un instrument d'oppression, et elle le redeviendrait encore dans les mains d'autres hommes d'aujourd'hui, si le moment n'était venu au nom de Jésus lui-même, de proclamer en tous lieux l'oubli et le pardon définitif des offenses qui lui furent faites. « De quel droit dira le prêtre, cette proclamation d'oubli et de pardon que moi seul ai le droit de décréter? » Du droit de la raison que Dieu a donnée à tous les hommes et non aux hommes seuls qui tirent leur valeur principale de l'habit dont les a revêtus le préjugé sacerdotal. Ce droit puise encore son origine dans la parole sainte et surtout dans la pensée charitable de celui qui fut le Christ, peut-être même et sans le moindre doute dans sa pensée actuelle et permanente.

Ah! Ceux qui se disent maintenant encore ses représentants et les successeurs dorés de ses apôtres aux humbles vêtements, et qui seront bientôt dans la nécessité de faire trêve à toutes ces parades qui n'ont rien de chrétien, ni dans la forme, ni dans le fond, ceux-là comprendront enfin l'erreur profonde dans laquelle ils sont tombés de bonne foi, ou qu'ils n'ont pas craint de propager, sachant bien que leur culte n'était autre chose qu'un culte de vengeance. Ces derniers, criminels eux-mêmes, n'ont pas craint de perpétuer un crime. Au lieu de couvrir d'un voile charitable les fautes du prochain, ils les remettent à nu chaque jour dans des cérémonies prétendues sacrées et qui ne font que crier vengeance contre le supplice du plus doux et du plus pieux des hommes parus sur la terre. Etait-ce sa volonté? Non, puisque lui-même avait pardonné. Quelques gens plus intolérants que sensés ont prétendu que le Père n'avait point pardonné aux bourreaux de son Fils. Comment ont-ils pu le savoir et depuis quand les paroles du Fils qu'ils invoquent sans cesse, dont ils se font en quelque sorte une propriété personnelle, ne sont-elles donc plus un article de foi?

Lorsque le Maître a pardonné, il n'appartient pas aux serviteurs de se montrer plus sévères que lui. Les bons serviteurs suivent l'exemple de leur Maître, surtout lorsqu'il s'agit d'un pardon édicté par lui-même et que plus que toute chose et à l'exclusion de toute chose le pardon est d'essence divine. Dieu ne peut que pardonner à des conditions, si l'on veut, mais auxquelles chacun a toujours le droit d'avoir recours. Le bon serviteur sait que lui-même n'a pas le droit de pardonner, mais il sait qu'il a avant tout le devoir d'annoncer le pardon, la positivité absolue du pardon, aux conditions les plus élémentaires de la justice éternelle tant défigurée au gré des passions de ceux qui profitèrent de la nuit pour envahir le domaine sacré du Père de famille. C'est le mauvais serviteur « l'homme ennemi », qui pendant les ténèbres souvent accumulées par lui à l'aide de ce pouvoir trop souvent constaté dans le cours des siècles, de ce pouvoir que ne peuvent s'empêcher de subir ceux que leur aveuglement de conscience destine à devenir esclaves pour un temps, c'est le mauvais serviteur qui exerce son action subversive sur toutes choses.

Ce mauvais serviteur qui a eu l'inqualifiable prétention de représenter le Maître que bien gratuitement il s'est donné, n'a pas cru cependant pouvoir supprimer le pardon, il a même compris que ce pardon lui-même deviendrait la base la plus sûre de son pouvoir, de sa richesse, de son être tout entier. Il l'a mis en vente, il en a fait commerce, il l'a largement distribué à ceux qui l'ont largement payé en valeurs temporelles, argent ou puissance; la croix a été mise à l'encan. A prix aussi a été mis et se trouve encore ce qu'on a nommé « le corps et le sang de Jésus-Christ », on a vendu « Dieu » et on le vend encore tous les jours aux plus offrants. Qu'on ne dise pas que nous blasphémons, car aucun blasphème ne peut sortir de notre bouche, lorsque nous ne faisons que signaler les blasphèmes en action qui se produisent journellement, presque partout où s'élève un temple soi-disant catholique.

L'histoire montre des moines fanatiques de ce parti, un poignard dans une main, un crucifix dans l'autre, travaillant avec une ardeur vraiment diabolique à l'érection de ce pouvoir que Jésus veut renverser aujourd'hui malgré tous les étendards prétendus sacrés que les mauvais serviteurs, *les semeurs d'ivraie*, prétendront opposer à sa marche. Toutes ces croix dont on fait un étalage si menaçant pour les âmes simples n'auront sans doute aucune

action réelle sur sa volonté. Si les menaces de l'instrument du supplice qui devait être planté au sommet du Golgotha n'ont pas eu le pouvoir de glacer la parole sur ses lèvres, tout l'attirail théâtral de l'époque actuelle, tous ces masques antireligieux qui s'agitent, seront impuissants à atteindre le but qu'on se propose.

Vous voulez étouffer, nous ne dirons pas l'esprit sous la lettre, car le plus souvent vous ne tenez pas plus compte de la lettre que de l'esprit ; vous avez vos interprétations et vous n'en voulez pas accepter d'autres, car de par votre autorité propre vous avez nom l'Infaillibilité. Si vous vouliez bien nous dire d'où vous vient cet omnipotent pouvoir que vous abritez sous l'arbre de la croix et que vous sacrez de vos propres mains comme si pareille chose peut être permise à des hommes ! Qui êtes-vous, vous qui donnez des serviteurs ou plutôt des maîtres à l'Eglise, « des épouses » à Jésus-Christ ? Quand donc les peuples qui vous écoutent encore sans arrière-pensée, sans hypocrisie, sans autre parti-pris que celui de la bonne foi, sauront-ils qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez ? Vous n'en savez peut-être pas grand chose vous-mêmes, par la raison que cette étude qui devrait être pour tous une étude favorite entre toutes, vous semble peut-être indigne de vous.

Ayant la croix, vous croyez tout avoir, et vous ne songez pas que « cet instrument du salut » ne sauve que ceux qui en subissent à fond le martyre. Les paroles et les pensées ne sont bonnes qu'à la condition d'être sincères, c'est-à-dire d'être véritablement des actes en préparation et que les actes suivraient inévitablement s'ils rentraient dans le domaine du possible. Si au lieu d'aimer votre prochain vous le martyrisez ; si au lieu de l'aider à gravir les rudes sentiers que la destinée met devant ses pas, vous vous servez de lui comme d'un marchepied pour vous élever aux hauteurs convoitées par vous, vous mentez *à la croix*. La croix ne fait pas le salut de ceux qui spéculent sur elle ; et si vous n'avez pas le courage d'en extraire la quintessence de toutes les douleurs qui souvent forment le fond naturel de l'existence terrestre, rejetez-là loin de vous, car vous n'êtes pas dignes d'elle et en la gardant vous commettez un acte d'hypocrisie....

Pour « porter sa croix », suivant l'expression consacrée, il ne suffit pas d'étaler une belle croix habilement et précieusement travaillée sur sa poitrine avec accompagnement de broderies dignes du luxe féminin le plus raffiné et faisant contraste avec des croix plus humbles même qu'il ne conviendrait, pour ne pas se servir d'une autre expression, qui pendent sur les vêtements des moines ou religieux de bas étage. Pourquoi ces hauts et ces bas dans une institution qui devrait avant tout n'avoir pour but que l'unité ? Avez-vous une pensée en vous parant ainsi de ce que l'on suppose avoir été l'instrument du supplice de Jésus ? Qui prétendez-vous ainsi honorer par cette étrange exhibition ? Jésus sans doute, puisque cet instrument de mort est censé toujours représenter son corps supplicié. Pourquoi alors ces différences entre les plus grossières des croix et celles qn'on peut considérer comme des joyaux d'une richesse peu commune et d'une rare perfection, si le tout ne constituait pas une impiété profonde ?

La croix entre certaines mains est une menace de vengeance et pour la plupart de ceux qui s'en parent, elle est un moyen d'avancer humainement, de se faire dans l'ordre des intérêts matériels une place meilleure que celle qu'on aurait occupée si l'on n'eût pas recouru à ce moyen d'ostentation religieuse. Le temps est passé où les chrétiens donnaient avec joie leur vie ou leur liberté corporelle pour conserver la liberté de l'âme et de la conscience. On a inventé la croix pour en faire un instrument d'usurpation et de domination ; ce fut donc un acte sacrilége et impie.

Certains ont pu et peuvent encore être touchés au cœur par l'exhibition de cet emblême de mort et de cruelles tortures, mais ceux-là bien certainement ne s'en font pas un marche-pied pour monter aux honneurs ou à la fortune, qu'il s'agisse d'une individualité ou d'un corps d'individus. Dans leur foi naïve et obéissante aux ordres de soi-disant supérieurs, ils s'inclinent et adorent sans regarder, car s'ils portaient leur vue vers ceux qui disposent ainsi en maîtres de leurs consciences timorées, ils verraient quels actes et surtout quelles tendances la croix recouvre de son ombre.

Après la résurrection, la croix n'a plus sa raison d'être. Ce n'est plus Jésus crucifié que l'on doit montrer à des populations fanatiques ou affolées par d'infernales terreurs, c'est Jésus vainqueur de la mort, de tous les préjugés, de toutes les impiétés séculaires ; c'est Jésus venant en esprit et en vérité dire une fois de plus aux hommes de la terre ce qu'ils doivent faire pour devenir un jour les Esprits du Ciel, les hommes des mondes supérieurs.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LES SÉANCES DE M. W. EGLINTON A BRUGES

PAR FLORENCE MARRYAT LEAN.

18 juillet 1879.

Enfin les ossements desséchés de cette cité renommée pour son ancienneté ont commencé à tressaillir. Une dame de Bruges invita M. Eglinton à venir passer quelques jours à Bruges quand cela lui conviendrait le mieux, et hier (mercredi) il fit la

traversée dans le même bateau que nous. Son hôtesse l'attendait à la gare et l'amena directement chez elle, pendant que nous descendions dans une maison située dans une autre partie de la ville et d'où je vous écris en ce moment. Notre première *conférence*, terme employé ici pour désigner les séances, eut lieu le même soir chez l'hôtesse de M. Eglinton, Mme M..., où nous pensions que toutes nos réunions se feraient. Mais dans le cours de celles-ci, l'Esprit « Joey » (1) nous informa que la soirée suivante se tiendrait à la maison de Mme B..., l'amie chez laquelle nous étions logés. Je dois dire que cette maison est si ancienne que la date de son origine est complètement perdue. Une pierre, encastrée dans un des murs, indique que la propriété fut restaurée en 1616, et un vieux plan de la ville montre qu'elle existait en 1562. Antérieurement à cette période, néanmoins, on suppose qu'avec trois maisons qui se trouvent de chaque côté, elle formait un couvent. En dessous se trouvent des passages souterrains, remplis de décombres, qui conduisent on ne sait où. J'ai séjourné dans cette maison à différentes reprises, et j'y ai toujours ressenti des impressions étranges et désagréables, principalement dans une grande chambre du premier étage, qui sert de salon, mais qu'on suppose avoir été originairement la chapelle du couvent. D'autres que moi ont subi ces influences, sans pouvoir les justifier. Ce soir-là, lorsque nous avons exprimé le désir d'apprendre pourquoi « Joey » désirait que nous tinssions notre prochaine conférence dans la maison de Mme B..., il nous répondit que le médium n'avait pas été amené à Bruges pour notre plaisir, ou même notre édification, mais pour accomplir une grande œuvre, et que Mme M... avait été influencée pour inviter le médium, afin que les desseins d'une puissance supérieure à la sienne pussent s'accomplir.

Le lendemain soir, Mme M... nous amena M. Eglinton, qui, inspiré par ses guides, choisit pour lieu de conférence l'entresol qui conduit par deux courts passages dans les chambres à coucher. Ces chambres étant fermées et une draperie ayant été accrochées à l'entrée d'un de ces passages, l'Esprit « Joey » se déclara satisfait.

Comme l'heure convenue pour la conférence n'était pas encore arrivée, nous nous réunîmes dans le salon pour faire la conversation et un peu de musique. Notre cercle était composé de Mme B... Mme M..., le médium, mon mari et moi ; M. Eglinton devint inquiet, il se plaça loin du piano et arpenta la chambre de long en large, le regard toujours fixé sur la porte devant laquelle pendait la portière. A plusieurs reprises il s'écria : « Qu'y a-t-il donc derrière cette porte? Il s'y passe quelque chose de particulier ! » Il s'en approcha très-rapidement, et nous entendîmes la voix de Joey qui lui disait : « Ne venez pas trop près » et M. Eglinton se retira, visiblement en proie à de mauvaises influences. Il étendit les doigts vers la porte comme pour l'exorciser, et il eut un accès de fou rire et de mépris qui dura plusieurs minutes; puis sa figure prit une expression diabolique, ses mains se crispèrent, il grinça des dents, et, le corps courbé, il se dirigea à tâtons vers la porte et gravit les escaliers de la tourelle. Arrivé au sommet, il retomba de plusieurs pas en arrière, heureusement mon mari se trouvait derrière lui et lui épargna une chute. Il se plaignit beaucoup de l'influence de l'Esprit, de douleurs dans la tête, lorsque nous entrâmes dans la salle de la conférence où nous nous assîmes à une table. Quelques secondes après, le même Esprit avait de nouveau pris possession du médium, et, de nouveau, il se dirigea avec précaution vers les chambres à coucher, semblant prêter l'oreille au moindre bruit, tenant à la main un couteau imaginaire qu'il levait de temps en temps comme pour frapper. L'expression du visage de M. Eglinton pendant cette possession était horrible; les plus viles passions s'y lisaient très-clairement.

Quelques marches conduisent de l'entresol au corridor, fermé à l'entrée par une porte matelassée que nous avions barrée de crainte d'accident. L'Esprit conduisit M. Eglinton vers cette porte qu'il trouva fermée et ses gémissements devinrent terribles. Une demi-douzaine de fois il recommença ses promenades autour des chambres, essayant de descendre pour en finir et il revenait chaque fois vers nous, avec dépit et en gémissant. Le médium était si exténué que l'Esprit « Daisy » (1) s'incarna en lui et pendant quelque temps nous causâmes avec les bons guides de l'espace, « Daisy » ayant relevé la manche de l'habit de M. Eglinton et mis son bras à nu, me demanda d'écrire sur un morceau de papier le nom de l'ami de l'autre monde que j'aimais le plus. Je quittai la table et sans y attacher beaucoup d'importance, j'écrivis le nom d'un ami bien cher, décédé depuis longtemps et je pliais le billet; le médium le présenta à la la flamme d'une bougie qui le réduisit en cendres, avec lesquelles il se frotta le bras, et une minute après apparurent en beaux caractères les mots « Florence is dearest, » Florence est la plus chère, gentille réprimande de mon enfant décédée pour avoir écrit un autre nom que le sien.

Nous demandâmes à « Daisy » à quoi ressemblait l'Esprit qui avait pris possession du médium, et elle répondit qu'il avait une très-mauvaise figure,

(1) Esprit protecteur.

(1) Autre Esprit protecteur.

pas de cheveux sur le sommet de la tête et vêtu d'un grand froc noir. Nous en conclûmes que c'était un moine ou un prêtre.

L'Esprit « Joey » ayant exprimé le désir de voir M. Eglinton entrer dans le cabinet, aussitôt le premier Esprit s'empara de nouveau de ses organes et le conduisit en rampant vers les chambres à coucher, mais ses propres guides le soulevèrent et le transportèrent devant nous dans le cabinet, passant au dessus de nos têtes, ses pieds nous touchant l'un après l'autre.

Après quelques tentatives sans résultat, « Joey » nous dit d'interrompre la séance et de descendre dans la salle à manger, qui se trouve au rez-de-chaussée.

Nous nous rendîmes à cette invitation, et pendant le souper M. Eglinton nous parut complètement rendu à lui-même; mais dès que le repas fut fini, l'inquiétude qu'il avait montrée le reprit, il se mit à parcourir la salle et le corridor et au bout de quelques minutes, le même Esprit souffrant s'était emparé de lui. Il se dirigea d'un pas ferme vers la porte du salon, nous le suivîmes, mais s'en apercevant, il se retourna trois fois et prononça énergiquement les mots « Allez-vous-en. » Puis il entra dans le salon, qui était sans lumière et dont il ferma la porte. Il la rouvrit quelques instants après et, avec une intonation différente, il nous dit: « Apportez une lumière! J'ai quelque chose à vous communiquer! » Lorsque nous fûmes tous réunis, il parla ainsi :

« J'ai été choisi parmi les Esprits qui peuvent s'incarner par ce médium pour vous raconter l'histoire de cet esprit malheureux qui vous a intrigués ce soir. Il est ici et la confession de ses crimes par mes lèvres l'aidera à se débarrasser des liens qui l'attachent encore à la terre.

Il y a longtemps, la maison dans laquelle nous nous trouvons était un couvent; en dessous se trouvaient quatre passages souterrains allant chacun à un point différent de la ville de Bruges. »

Je dois dire ici que M. Eglinton ne connaissait préalablement aucune particularité concernant l'histoire primitive de cette maison.

« Dans ce couvent vivait une jeune personne admirablement belle, une nonne; et dans un monastère des environs vivait un prêtre qui, contrairement aux lois les plus strictes de l'Eglise, avait conçu pour elle une vive passion. C'était un Italien, qui avait quitté son propre pays pour des raisons inconnues Chaque nuit il s'introduisait dans le couvent par un de ces passages souterrains et cherchait à vaincre les scrupules de la nonne et à lui faire partager sa passion; mais elle lui résista toujours; alors, exaspéré par ces refus réitérés et aveuglé par sa coupable passion, il se cacha dans une des chambres de l'étage supérieur de la maison et attendit que la nonne passât, comme d'habitude, pour se rendre à la chapelle; mais elle n'y vint pas. Il descendit en rampant jusqu'au bas de l'escalier, tenant un poignard caché sous sa robe et, l'ayant rencontrée, il la conjura encore une fois de céder à ses désirs, mais elle lui résista avec énergie. Alors, ivre de fureur, il la frappa devant cette porte, à l'endroit même où le médium l'aperçut pour la première fois.

L'âme pure de la nonne chercha des consolations immédiates dans les sphères éthérées, tandis que celle du meurtrier fut attachée ici depuis la scène de ce crime horrible. Il traîna le corps de sa victime par l'escalier secret (existant encore) jusqu'à la cave, et le cacha dans le passage souterrain. Quelques jours après, il retourna le chercher pour l'enterrer. Il vécut longtemps encore, et commit d'autres crimes, mais pas aussi épouvantables que celui-ci. C'est l'Esprit souffrant de cet homme qui demande vos prières pour l'aider à progresser. C'est dans cette intention que nous avons été amenés ici, c'est pour aider au soulagement de cette âme misérable qui ne peut trouver de repos. »

Je demandai : « En quel nom nous pourrons prier pour lui? »

« Priez pour l'être en détresse. Ne l'appelez pas autrement.

» Voudriez-vous nous dire votre nom? Esprit guide.

» Je préfère qu'il reste inconnu. Que Dieu vous bénisse et vous conserve dans la voie de la prière et de la vérité, qu'il vous garde de toute mauvaise action et vous accorde la vie éternelle. Amen. »

Le médium se dirigea alors vers l'endroit indiqué comme étant le lieu du crime, il s'y agenouilla pendant quelques minutes et pria. Si je n'ai pas réussi à vous donner une idée suffisante de cette scène solennelle, c'est que ma plume s'y refuse, car c'est bien la manifestation la plus émouvante à laquelle aucun de nous ait jamais assisté.

(*A continuer.*)

(Traduit du *Spiritualist* du 29 août.)

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES.

Le magnétisme animal produit le somnambulisme, la catalepsie, l'extase, la paralysie ou l'exaltation des sens. Ces faits sont acquis à la science, et les expériences récentes du savant professeur Charcot à la Salpètrière les ont de nouveau vulgarisés, en leur donnant la sanction d'une autorité scientifique incontestée.

M. Donato a bien voulu reproduire devant un petit comité les phénomènes merveilleux qu'il obtient par le magnétisme sur son élève, M^lle^ Lucile,

en nous permettant le contrôle scientifique le plus sévère.

Dans la première expérience, M. Donato s'est proposé de rendre insensible le bras droit et le bras gauche de Mᵉˡˡᵉ Lucile. Préalablement, je me suis assuré que la sensibilité cutanée au toucher et à la douleur est à l'état normal dans la peau des bras de Mᵉˡˡᵉ Lucile. Elle sent, en effet, les attouchements ou les piqûres les plus légères qui lui sont faites à l'improviste ; elle distingue, sans jamais se tromper, les deux pointes d'un compas qu'on applique sur ses bras quand l'écartement des branches dépasse trois centimètres. Pendant cette expérience, les yeux de la patiente sont tenus fermés.

Etant donc démontré que la sensibilité cutanée est à l'état normal chez son élève, M. Donato l'a endormie en quelques secondes, par le regard, puis il a rendu le bras droit insensible en le touchant légèrement en quelques points.

L'insensibilité a été évidente, puisqu'on a pu pincer ou piquer à plusieurs reprises Mᵉˡˡᵉ Lucile et introduire une grosse et longue épingle de cravate à travers les muscles de la partie externe de l'avant-bras sans que le sujet ait témoigné la plus légère marque de sensibilité. Il n'est pas venu une gouttelette de sang.

Dans la deuxième expérience, le bras droit de Mᵉˡˡᵉ Lucile a été mis en état de catalepsie ; elle l'a tenu horizontalement étendu pendant vingt minutes sans qu'on ait pu voir le plus léger mouvement, la plus légère contraction musculaire ; ensuite, et pendant plus de deux minutes, elle a porté un poids de deux kilogrammes suspendu au poignet, le bras étant toujours horizontalement tendu, et enfin un homme de force moyenne n'a pu fléchir l'avant-bras sur le bras. Il a rencontré une résistance musculaire très-considérable dont Mᵉˡˡᵉ Lucile n'est point douée à l'état normal.

La troisième expérience a consisté à paralyser le sens de l'ouïe et à l'exalter ensuite.

Mᵉˡˡᵉ Lucile étant endormie, on a poussé les cris les plus perçants dans le pavillon de ses oreilles ; la détonation d'une arme à feu a retenti subitement à une petite distance : elle est restée absolument impassible ; puis, aussitôt après, M. Donato lui a rendu l'ouïe et a exalté ce sens à tel point qu'elle a entendu à trois mètres de distance le tic-tac d'une montre ordinaire qu'un spectateur arrêtait ou faisait marcher à volonté. Les arrêts et les reprises de la marche étaient accusés instantanément par Mademoiselle Lucile, dont les oreilles avaient été préalablement remplies de coton. De plus, un mouchoir qui lui couvrait les yeux, lui couvrait également les oreilles, et formait un second obstacle à l'audition.

Dans la quatrième expérience, sous l'influence d'un air mélodieux, Mᵉˡˡᵉ Lucile est toute entière plongée dans les mystiques sensations que lui procure la musique ; sa figure, d'une beauté ravissante, exprime la béatitude angélique que versent dans son âme les ineffables délices de l'extase. Elle est alors assurément beaucoup plus belle que la Sainte-Cécile de Carrache.

Docteur Ernoul.

St-Malo, 22 août 1879.

*
* *

Un rédacteur de la *Revue des cours littéraires et scientifiques de Paris*, parlant du magnétisme et du somnambulisme dit entre autres :

... Je viens de voir Donato et Mᵉˡˡᵉ Lucile. J'étais monté sur l'estrade pour observer de plus près. Des yeux ouverts dans un visage endormi, c'est terrible. A un moment donné Donato demanda si « l'un de ces Messieurs » voulait fixer ses yeux sur ceux de la magnétisée. Je m'offris. Et je sentis son regard rivé au mien par une force invincible. Si je mettais ma main devant ses yeux, elle me la rabattait d'un coup brusque ; si quelqu'un se plaçait entre nous deux, il était bousculé. A la fin, je voulus me coucher sur le ventre pour échapper à ce regard obsédant : elle me retourna, et, de son point appuyé sur ma gorge, me maintint sous ses prunelles... Il n'y a pas de quoi rire.

Plus fort que cela : « L'une de ces dames », dit Donato, « veut-elle me dire tout bas, à l'oreille, ce qu'elle désire que fasse Mᵉˡˡᵉ Lucile ? » Une jeune fille se risqua. Donato revint vers Mᵉˡˡᵉ Lucile, qui avait les yeux fermés, et, sans la toucher, la conduisit de son doigt levé près de la jeune fille. Mᵉˡˡᵉ Lucile se baissa lentement, dormant toujours, et l'embrassa. C'est bien ce que celle-ci avait demandé.

C'est bien singulier. Nous vivons enveloppés de mystères et nous portons un mystère en nous-mêmes : notre système nerveux, force fatale, très-peu connue, indépendante de nous, qui nous met en communication par les sens avec le monde extérieur. Qui sait jusqu'où cette communication peut s'étendre ? Qui sait jusqu'à quel point nos sens peuvent s'affirmer ? Et qui sait si l'esprit ne peut communiquer avec l'esprit directement ?...

*
* *

On lit dans le *Progrès Dentaire*, rédigé par le docteur M. Stevens, 3ᵉ année, avril 1876 :

Nous recevons de M. Rosenthal, dentiste à Liége, l'intéressant rapport qui suit :

Dans le courant du mois de janvier 1876, M. M... me pria d'examiner les dents de Mᵉˡˡᵉ L..., gouvernante de sa mère, âgée de 24 ans ; elle souffrait depuis longtemps des dents. (Nous passons ici sur la descriptions de l'état de ces organes.) Je conseil-

lai l'extraction des dents et des racines... Mon conseil fut accepté, mais me disait M. M..., « mademoiselle est très-craintive et ne voudra se soumettre à une opération douloureuse qu'à la condition d'être endormie. J'ai l'habitude de l'endormir du sommeil magnétique, et, dans cet état, vous pourrez faire vos opérations sans qu'elle ressente aucune douleur... »

Je lui donnai mon acquiescement... Sur mon invitation, Mᵉˡˡᵉ L..., s'assit dans le fauteuil ; M. M... la regarda quelques instants ; elle ferma les yeux et, sur son ordre, ouvrit la bouche.

M. M... me fit signe que je pouvais commencer ; je fis l'extraction de la dent sans qu'aucun des muscles de la face manifestât la moindre contraction, ni que la coloration changeât. Lorsque M. M... la réveilla, elle déclara n'avoir rien senti. Je songeai alors qu'avec de la résolution, une volonté ferme, on pouvait obtenir le même résultat, quoique la dent tint assez fort. J'ajournai le reste des opérations au lendemain. Le lendemain, quoique je lui eusse déclaré que l'opération qui restait à faire était plus douloureuse et plus compliquée que la première, elle s'assit gaiement dans le fauteuil ; M. M... l'endormit avec la même facilité que le jour précédent ; je priai le docteur D..., qui assistait à l'opération, de surveiller le pouls. Je commençai par couper la paroi mince de la première molaire ; les racines étant encore légèrement réunies, je les séparai ; ces racines étaient profondément cariées, je fus donc obligé de faire deux incisions à la gencive et de couper les bords alvéolaires, puis d'extraire péniblement les racines.

Mᵉˡˡᵉ L... n'avait pas fait un mouvement, la coloration de la face n'avait pas changé ; le médecin déclara que le pouls n'avait pas varié...

(*Revue internationale de Magnétisme* de septembre)

NÉCROLOGIE.

Les journaux anglais annoncent la mort subite de M. Serjeant Cox, auteur et jurisconsulte d'une grande réputation. Il prit une part active dans les expériences sur le spiritualisme poursuivies par M. Crookes, et attribua d'abord ces phénomènes à quelque force psychique inconnue, limitée et gouvernée d'une manière inconsciente par l'intelligence du médium. Quelques-uns des phénomènes de matérialisation dont il eut l'occasion d'être témoin, notamment avec le médium Harry Bastian, et qui se produisirent au moment même où il tenait les mains de celui-ci dans les siennes, lui firent abandonner cette hypothèse.

M. Serjeant Cox n'a cessé de s'intéresser à l'étude des phénomènes spirites. Un peu avant de mourir, il avait pris des arrangements avec M. Blackburn pour expérimenter la nouvelle machine perfectionnée que ce Mécène du spiritisme a fait construire pour constater le poids des médiums durant les manifestations.

*
* *

Jeudi, 25 décembre dernier, a eu lieu dans la commune de Bressoux (lez-Liége), l'enterrement civil de Mᵐᵉ Heuse, notre sœur en croyance. Malgré la rigueur de la saison, un grand nombre d'amis et de voisins ont assisté à cette solennité. Trois discours prononcés par des frères en croyance ont eu pour objet de faire connaître notre foi en exposant succintement ses principes. C'est toujours une occasion propice qu'une inhumation pour faire de l'enseignement, parce que cette circonstance a quelque chose de solennel qui dispose à l'attention ; les assistants non initiés peuvent, en outre, retirer quelque fruit de la prière *intelligible* qui est faite ensuite sur la tombe.

PETITE CORRESPONDANCE.

Mˡˡᵉ H. L., Bruxelles. — Nous avons parfaitement reçu votre lettre du 23 novembre, contenant mandat-poste.

AVIS

Les membres de *La Fraternelle, association pour les enterrements civils*, sont priés d'assister à la réunion générale qui aura lieu le dimanche 4 janvier, à 7 heures du soir, au local quai des Pêcheurs, n° 33. Les personnes qui désireraient faire partie de l'association sont invitées à assister à cette réunion, ou à s'adresser à M. Adam, place Ste-Barbe, 1, ou à M. Keppeler, boulevard de la Sauvenière, 24.

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

Qu'est-ce que la Religion
DE
JÉSUS-CHRIST
Conférence donnée au Groupe LA PAIX, en octobre 1878
PAR UN OUVRIER
Prix : 12 centimes.

LE VÉRITABLE
CATÉCHISME UNIVERSEL
A L'USAGE DE TOUT LE MONDE
Par Augustin Babin, relié, fr. 2-65.

LE CURÉ D'ARS
Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 15 JANVIER 1880. — Nº 14

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Les ordres. — Les séances de M. W. Eglinton à Bruges. — Conférence au cercle artistique et littéraire de Spa. — Procès des Lazarettistes. — La superstition en Russie. — Nouvelles.

LES ORDRES.

Une des inventions humaines les plus vaines, quant à la réalité nécessaire que doit avoir pour base toute institution sérieuse, c'est l'institution des ordres. Dans les établissements cléricaux anciens, il y avait une certaine initiation qui présentait quelque chose de sérieux, en ce sens que pour bien comprendre ce qui était enseigné aux initiés il fallait se livrer à des investigations qui ouvraient l'intelligence, se plonger dans l'étude des questions qui faisaient l'objet de l'enseignement qu'ils recevaient. Quelques-uns aux diverses époques, parmi les maîtres et les disciples, pouvaient bien comme les sacerdotaux du XIXᵉ siècle se montrer imbus de cet esprit de routine qui arrêterait, si cela était possible, le mouvement rotatoire de l'Univers, mais la plupart comprenaient du moins dans leur for intérieur, s'ils ne l'avouaient pas tout haut, que tout n'avait pas été dit pour cette science initiatrice aux vérités éternelles dont ils étaient les adeptes. Ils n'avaient pas cette outrecuidance de tout savoir et de vouloir imposer leurs volontés à tous en matière de dogmes, de croyances, de spéculations philosophiques.

Voilà pourquoi beaucoup d'initiés aux croyances préconisées, mais non imposées par des philosophes dont la venue précéda celle du Christ sur la terre sont déjà entrés dans « le royaume de Dieu », tandis qu'un grand nombre d'immobilistes en voient la porte fermée pour un temps aussi long encore que la durée, même future de leur entêtement. Le royaume de Dieu est la possession de la vérité dans toute l'étendue du possible eu égard à l'intelligence de ceux qui, d'après le conseil de Jésus, qui serait un ordre pour tous si chacun avait une connaissance suffisamment exacte de ses propres intérêts, devraient faire leur principale occupation de cette recherche et de cette conquête. L'initiation vraie de ce qu'on a presque toujours appelé des mystères et de ce que le spiritisme montre aujourd'hui sous un jour infiniment plus naturel, fut une porte ouverte vers ce « royaume de Dieu » que Jésus est venu promettre à tous, il y a dix-huit siècles, et que ses envoyés les spirites viennent faire toucher du doigt aujourd'hui à quiconque veut se donner la peine de réfléchir et de faire usage de ses facultés intellectuelles.

Que font les ordres, c'est-à-dire ce fatras de cérémonies dont on charge les futurs ministres d'un sacerdoce aux abois ? A quoi servent-ils pour l'avenir de ceux à qui on les confère et surtout pour le bien des populations auxquelles ils se doivent avec ou sans ordres soi-disant sacrés ? Ces ordres leur ouvrent-ils les portes de l'avenir, de ce « royaume de Dieu » que chacun conquiert ici ou ailleurs, que chacun possède ici ou ailleurs, d'après le témoignage irréfragable de sa conscience, au point qu'il peut se dire sans manquer à la vérité : « le royaume de Dieu est en moi ? Oui, il est en moi, car si je rentre en moi-même pour fuir les vicissitudes de la vie terrestre, pour me soustraire un moment à des souffrances nécessaires, mais qui pourtant doivent laisser quelque instant de répit, si je rentre en moi, j'y trouve dans une certaine mesure, le royaume de Dieu, c'est-à-dire le calme que donne une conscience relativement bonne. Je n'ose pas viser à une perfection prématurée, qui, pour cette raison, est absolument inhabile à porter de bons fruits, mais je ferai sincèrement mes

efforts pour suivre sans trop d'hésitation la route qui m'est tracée. Si j'ai goûté et compris l'avantage moral qu'on trouve à s'initier de plus en plus aux choses du « royaume de Dieu », je ne m'arrêterai pas devant certaines défenses intéressées, je marcherai tant que ma bonne volonté et mes forces morales me soutiendront dans la voie ouverte, et de plus en plus j'aurai en moi le « royaume de Dieu. »

Voilà le langage que peut tenir avec tout le calme possible sur la terre une conscience libre qui adresse ses vœux à Dieu seul et ne se sert d'intermédiaires amicaux que lorsque elle se sent dévoyée par une force malfaisante qui cherche à produire en elle un trouble dangereux. Que peuvent faire les autres ? Que peuvent faire ces consciences que nous nommerons ecclésiastiques, puisque c'est le titre qu'on donne à leurs enveloppes corporelles ? Que peuvent-elles faire ? Obéir. Elles ont aliéné leur liberté, elles ont fait des vœux que Dieu lui-même condamne, d'après les livres sacrés. Elles se sont soumises à une foule d'engagements contre lesquels elles protestent en secret de toutes les forces de leur être.

Dans l'initiation que reçoivent ceux auxquels on confère les ordres, si toutefois le mot initiation peut s'appliquer à une pratique de ce genre, cette initiation n'ouvre la porte à aucune des recherches en ce qui touche le passé, le présent philosophiquement parlant et l'avenir de l'homme. Au contraire, elle les ferme toutes et elle fait un devoir aux soi-disant ministres du Dieu de lumière de se renfermer comme leurs prédécesseurs, plus encore que leurs prédécesseurs, dans la prison canonique où la pensée étouffe sous les miasmes délétères d'une pensée dominatrice et cupide. La conscience formée des mains de Dieu et par le travail de l'être dont elle est le plus bel attribut, pour être libre, se trouve ainsi embastillée au point de ne pouvoir pas faire un pas en dehors d'elle-même, et de plus de ne pouvoir plonger en elle un regard scrutateur qu'avec la plus sévère restriction.

Ici il n'est pas permis de se connaître ; mais en revanche il est ordonné d'avoir à bien connaître les autres. On se doit à ses chefs et tel qui se croirait un misérable s'il se faisait ce que vulgairement on nomme un mouchard au profit d'un état politique et même de la justice répressive, se fera peut-être un honneur de se montrer un des mieux informés parmi ses confrères en ce qui touche les faits et gestes des personnes au milieu desquelles il se trouve placé. Si son entrée dans les ordres ne lui a pas précisément conféré le caractère divin auquel tous prétendent, elle lui a du moins donné, par nous ne savons quelle grâce, le don de regarder à travers les murs à l'aide d'autres yeux que les siens, et d'écouter de loin les conversations qui se tiennent dans les maisons. Ceci n'est pas nouveau, et aux plus mauvais temps des guerres religieuses, aux temps où la piété sacerdotale se manifestait avec des dehors qui n'avaient rien de la mansuétude du Christ, on a vu se développer outre mesure ces instincts policiers que les familiers de l'inquisition, dite sainte, portèrent à un des plus hauts degrés.

Certes les ordres ne donnent pas plus à un honnête jeune homme les instincts du mouchard qu'ils n'infusent en lui les vertus de l'apôtre. Il est ce qu'il était et il le reste, mais la place élevée à laquelle le mettent ces mêmes ordres dans l'apparence des choses, le pousse à se croire un personnage quasi politique dont le poids peut et doit faire pencher la balance en faveur du parti qu'il adoptera, depuis que sa malheureuse destinée l'a revêtu de la longue robe noire du sacerdoce subalterne. Il existe bien des milliers de ces Richelieu en modeste soutane qui se croient en mesure de recouvrir de ses larges plis bien des choses que la charité ordonne de tenir cachées. Mais « à chacun selon ses œuvres » et tout en leur accordant toutes nos pensées de miséricorde et d'amour fraternel, nous ne pouvons pas nous empêcher, comme Jésus, de signaler le pharisaïsme qui domine aujourd'hui parmi ceux que l'ordination a sacrés pour le plus grand profit de l'organisation cléricale, profit trompeur, car les bénéfices de l'œuvre d'hypocrisie s'envolent à tous les vents.

Nous voulons parler des bénéfices moraux, que les bénéfices matériels suivront sans doute bientôt dans la débacle irrésistible que préparent les événements de l'heure présente et qu'un prochain avenir verra sans doute s'accomplir ; car suivant une image d'une vérité qui serait un peu trop énergique, si on la prenait à la lettre, « tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Ces images dont les hommes soi-disant évangéliques du passé ont fait un si mauvais, un si cruel usage, ne sont pas de mise aujourd'hui, car les bûchers en ce cas, au lieu d'être pour jamais éteints dans les parties civilisées du monde terrestre, se rallumeraient d'eux-mêmes et leur flamme se dirigerait intelligemment vers les *brûleurs* du passé et vers leurs faiseurs d'apothéoses.

Non, plus de bûchers, jeunes ou vieux mais imprudents lévites, qui prenant au sérieux le sacerdoce de fantaisie qu'on vous confère, vous croyez de très-bonne foi, sans doute, et cependant avec la plus extrême ignorance, les successeurs attitrés des apôtres qui jamais ne portèrent de robe sacerdotale, qui jamais n'exercèrent d'autre prêtrise que la charité fraternelle. Ils étaient spiritement initiés ; aussi leur arrivait-il parfois de guérir certaines maladies ; pas toutes, car il en est d'in-

guérissables, et si vos illustres maîtres, les théologiens infaillibles que vous suivez à la trace avec autant d'humilité que vous mettez de hauteur à condamner ce qui vous déplaît, si ces théologiens étaient remontés à la source, ils auraient compris ce qu'ils n'ont pas compris, enseigné ce qu'ils n'ont pas enseigné. Mais il n'était pas même indispensable de remonter à la source, ce qui présente toujours une assez grande difficulté, il fallait étudier consciencieusement les faits comtemporains et, au lieu de brûler ceux qu'ils appelaient « sorciers », chercher dans leur science, parfois bien élémentaire et toute d'instinct, en quoi elle se rapprochait de celle de Christ si puissante et si pleine d'effets qui ont paru miraculeux, et de celle des apôtres déjà déclinant beaucoup eu égard à la première.

Il fallait chercher en quoi cette science des « sorciers » s'éloignait de celle de Jésus et surtout s'il n'y avait pas entre les deux un point de contact, recherche qui aurait épargné à *la Sainte-Église* bien des crimes dont elle a l'air de ne pas se souvenir aujourd'hui. Elle a surtout le don de les oublier, elle qui veut que chacun se souvienne de ses fautes et en fasse entre ses mains le plus humble et le plus sincère aveu. La grande criminelle sait bien que si elle disait vrai sur son passé et sur son action présente dans des conciliabules tenus dans l'ombre, chacun ferait enfin la différence entre ses doctrines souvent changeantes, quoiqu'elle en dise, et la doctrine immuable dans sa base de Jésus qui n'a qu'une maxime : hors la charité point de salut.

L'instruction généralement donnée aux jeunes gens qui se vouent au sacerdoce, si falsifiée au point de vue des enseignements évangéliques, l'est encore davantage peut-être en ce qui concerne les études historiques, quand elle n'est pas tout à fait nulle. A part quelques exceptions qui sont assez rares, un jeune prêtre n'a presque aucune connaissance de l'histoire des guerres dites de religion et des massacres commis au nom de son doux Maître Jésus. Certes on ne lui laisse pas ignorer que tels ou tels faits se sont passés à certaines époques, qu'il y a eu des combats sanglants d'où « la religion » a tiré de grands avantages, mais on se garde bien de présenter les choses sous leur véritable jour, ou du moins sous les couleurs généralement adoptées.

Mais il faut avant tout faire naître ou maintenir dans le cœur de ces jeunes hommes la haine des hérésies et des hérétiques, et les préparer à recevoir plus tard sans indignation, la vérité historique lorsqu'elle leur sera connue. Il faudrait au besoin que ces doux ministres du Christ pussent se transformer en énergumènes, pour suivre dignement les exemples donnés par leurs devanciers aux temps les plus douloureux de l'intolérance religieuse.

Sous le rapport de l'instruction ordinaire, les enseignements donnés aux jeunes hommes qui se proposent d'entrer dans les ordres sont en général extrêmement défectueux. Quand ils sortent des établissements d'éducation ecclésiastique, ils ignorent une foule de choses que cependant il leur serait fort utile de savoir. En revanche on salit leur imagination d'une quantité de détails qui, parfois, feraient rougir les plus scrupuleux des hommes. Il faudrait pourtant être conséquents et ne pas trop appeler l'attention de ces jeunes gens sur des choses qui ne peuvent que les troubler, avec d'autant plus de raison que s'ils accomplissent fidèlement leurs vœux, elles doivent toujours leur rester personnellement étrangères. Si dans d'autres établissements, dans des établissements d'instruction laïque, les maîtres tenaient à leurs élèves le même langage, ceux qui enseignent les lois canoniques du mariage à des gens qui ne doivent jamais se marier, n'auraient pas assez d'anathèmes pour condamner l'imprudence d'un semblable enseignement.

Arrêtons-nous et demandons-nous quelles sont les qualités que les ordres confèrent à ceux qui les reçoivent, et quels changements réels s'opèrent en eux. La réponse sera facile : aucune qualité réelle, aucun changement réel. Ce sont les mêmes hommes investis de nouvelles fonctions, voilà tout. Nous ne disconvenons pas qu'on exige d'eux des obligations nouvelles de plus d'un genre, mais ces obligations mêmes, alors qu'elles seraient scrupuleusement remplies, ne sauraient constituer un sacerdoce. Le temps vient où ce qu'on nomme les *ordres* sera considéré d'un autre œil, de l'œil de la raison, de l'œil de la justice.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LES SÉANCES DE M. W. EGLINTON A BRUGES

PAR FLORENCE MARRYAT LEAN.

(Suite.)

20 juillet, dimanche.

Afin de donner quelque repos au médium, nous ne tînmes pas de conférence hier ; toutefois, étant tous réunis pour le dîner, de forts coups furent frappés dans le dossier de la chaise de M. Eglinton, et au moyen de l'alphabet, le nom de « Benedetti » fut obtenu, et nous conclûmes que c'était le nom de « l'âme en détresse » qui ne pouvait prononcer le nom sacré.

Dans la soirée, je me trouvais seule à table avec Mme B..., lorsque le nom de « Hortense Dupont » nous fut donné par les coups frappés, et la conversation suivante s'engagea :

« Qui êtes-vous ? »

« Je suis la nonne. Je l'aimais. Je n'y pouvais

rien. C'est un grand soulagement pour moi de penser qu'on prie pour lui. »

« Quand vous a-t-il assassinée ? »

« En 1498. »

« Quel était son nom ? »

« Je ne puis vous le dire. »

« Son âge ? »

« Trente-cinq. »

« Et le vôtre ? »

« Vingt-trois. »

« Viendrez-vous nous voir demain ? »

« Je ne puis l'assurer. »

Le même soir, d'après les ordres de « Joey », nous nous réunîmes à sept heures. M. Eglinton ne ressentit pas ce jour-là d'influence dans le salon, mais dès qu'il entra dans la chambre de la conférence, il fut possédé par le même Esprit. Ses actes furent encore plus marquants que la première fois. Il guetta de la fenêtre l'arrivée de sa victime par la cour, puis il commença en rampant sa poursuite, revenant chaque fois avec de profonds gémissements vers la porte fermée qui empêchait sa sortie. Ses angoises étaient grandes, semblables à celles d'un animal sauvage qui ne peut franchir le mur qui le sépare de l'endroit qu'il veut visiter ; la sueur coulait abondamment sur sa figure. Nous essayâmes de le faire parler. Nous le conjurâmes en français de nous confier ses tourments, et de nous croire ses amis, mais il nous repoussa. Sentant que la prière lui ferait du bien, nous nous agenouillâmes en récitant nos prières, et le médium se prosterna la face contre terre, luttant avec souffrance, enfin il leva les yeux au ciel, croisa les mains, et parut se joindre à nous pour prier. Mais dès que nous cessions de prier, les mauvaises passions reprenaient le dessus et sa figure contractée respirait la soif du sang. Ceux qui ont vu ces scènes ne pourront jamais les effacer de leur mémoire. Je priai Mme B... de prendre un crucifix et de le placer sur sa poitrine ; à l'instant même sa figure prit une expression différente et s'en emparant à deux mains, il le porta à ses yeux, à ses lèvres et sur son cœur, il l'embrassa passionnément, puis enfin il donna à chacun de nous le crucifix à baiser ; un charmant sourire illumina sa figure et l'Esprit le quitta. En se réveillant, M. Eglinton se trouva excessivement abattu. Sa figure était livide et il tremblait violemment. Il nous dit : « Ils font quelque chose sur mon front ; brûlez un morceau de papier et donnez-moi les cendres ; » il s'en frotta entre les yeux, et le signe de la croix parfaitement dessiné apparut sur son front.

Les Esprits nous engagèrent à porter le médium épuisé dans le cabinet, tout n'étant pas encore terminé. Nous le conduisîmes à l'endroit désigné et nous formâmes un cercle autour de lui. En quelques secondes, le cabinet fut illuminé, et une croix de feu apparut extérieurement.

Cette manifestation s'étant répétée deux fois, la figure et les épaules d'une nonne apparurent. Sa coiffe blanche et sa mentonnière étaient attachées exactement comme les religieuses sont dans l'habitude de le faire ; elle s'approcha très près de chacun de nous à tour de rôle. Joey nous dit : « C'est la nonne, mais cette apparition n'est qu'un essai préparatoire à des matérialisations plus parfaites.

Je lui demandai si elle était Hortense Dupont qui s'était communiquée par moi, et elle fit de la tête un signe affirmatif. Puis succéda une parfaite matérialisation d'Esprit qui s'était manifesté auparavant par M. Eglinton, quoique nous ne l'eussions pas encore reconnu. C'était l'Esprit d'un homme foncé en couleur, un indien, avec une petite barbe noire et des moustaches, qui nous dit être venu pour mon mari avec lequel il aurait été en rapport lorsqu'il se trouvait en service à l'étranger. Il se rendit deux ou trois fois visible pour tous, paraissant désireux d'être examiné et reconnu... Ceci mit fin à la conférence, et si je mentionne le fait, c'est pour prouver combien nos séances ont été intéressantes. Pendant la soirée une montre que Mme M. avait égarée la veille, tomba du plafond sur ses genoux ; en même temps nous reçûmes des caresses par des mains matérialisées.

Le 22 juillet 1879, vers dix heures du soir, pendant le repas, des coups distincts furent entendus dans la chambre, et au moyen de l'alphabet, « Joey » nous ordonna de monter et d'ouvrir la porte à l'entrée de l'escalier (que nous avions jusque là tenue fermée par crainte d'accident), ce que nous fîmes. (J'avais la veille fait remarquer en particulier à Mme B... que j'avais l'intuition que l'esprit du moine ne serait satisfait que lorsqu'il aurait pu retracer toute la scène du meurtre, mais je n'en avais pas parlé à M. Eglinton.) Nous ouvrîmes la porte et à peine étions-nous assis à la table que l'Esprit s'empara du médium et recommença la même pantomime. Il guetta par la fenêtre qui donne dans la cour, et en tâtonnant il rampa silencieusement jusqu'à ce qu'il eut atteint la porte matelassée. Dès qu'il s'aperçut que l'obstacle qu'il avait rencontré jusque-là avait disparu, il poussa un long soupir de soulagement et s'élança dans l'escalier en tourelle, appuyant son oreille aux portes devant lesquelles il passait pour s'assurer si on ne s'apercevait pas de sa présence. Lorsqu'il arriva aux marches, dont la descente nous avait inspiré tant d'appréhension (malgré les assurances de « Joey »), il fut transporté en bas de la manière la plus merveilleuse, sans qu'on entendit le bruit de ses pas et en plaçant à deux reprises, seulement, ses mains sur les balustrades. Nous plaçâmes une

lampe dans le vestibule afin de mieux observer ses actes. Lorsqu'il arriva au bas de l'escalier il rampa sur la poitrine jusqu'à la porte du salon (originairement la chapelle), et là il attendit et écouta, rentrant dans l'ombre chaque fois qu'il croyait entendre du bruit. Figurez-vous notre petit cercle de quatre personnes dans cette ancienne et sombre maison ; les seules personnes encore éveillées à cette heure de la nuit, surveillant à la lumière diffuse d'une lampe dont nous avions baissé la mèche la fin de cette terrible tragédie. Nous retînmes nos respirations, et le meurtrier s'approcha de la porte de la chapelle, l'ouvrit sans faire de bruit pour y jeter un coup d'œil, avec son poignard imaginaire à la main, prêt à frapper dès que sa victime apparaîtrait ; elle parut venir. Il s'élança vivement à sa rencontre, la frappant comme si elle eût été à demi renversée, puis, s'apercevant qu'elle respirait encore, il se redressa de toute sa hauteur et la poignarda deux fois vigoureusement. Pendant un moment il parut atterré de l'action qu'il venait de commettre, il recula vivement en se cachant la figure des deux mains ; il se prosterna sur le corps supposé et embrassa frénétiquement le sol dans tous les sens. Rappelé à lui par la crainte d'être découvert, il souleva le corps entre ses bras et tomba sous le poids de son fardeau ; il se releva et le saisissant de nouveau, il le traîna, en glissant sur les dalles, jusqu'à l'escalier qui conduit à la cave et au bas duquel on voit encore l'ouverture des passages souterrains. La porte qui se trouve à l'entrée de cette issue est moderne et il ne parvint pas à l'ouvrir ; nous pensions que si les Esprits jugeaient bon de le laisser descendre, ils lui en donneraient le moyen et nous crûmes prudent de ne pas intervenir. Ne pouvant traîner le corps en bas des marches, il se jeta encore sur lui pour l'embrasser en gémissant. A la fin, il se traîna à genoux sur la place du crime et se mit à prier. Nous nous agenouillâmes avec lui, et dès qu'il entendit nos voix, il se retourna les bras étendus, semblant demander le crucifix. Au moment où je montais pour aller le chercher, le médium se leva et me suivit dans la salle de la conférence ; il me prit vivement des mains ce crucifix et le porta à la fenêtre où il avait si souvent veillé ; là, il retomba à genoux, et lorsqu'il eut prié pendant quelque temps, il essaya de nous parler. Ses lèvres remuèrent, sa langue s'agita, mais il lui fut impossible d'articuler un son. Soudain, il saisit nos mains les unes après les autres et les étreignit convulsivement. Il voulait nous bénir, mais les mots ne parvinrent pas à sortir de sa bouche.

Le même beau sourire que nous avions remarqué la veille vint sur ses traits, le crucifix s'échappa de ses mains et il tomba sans connaissance sur le parquet. A son réveil, M. Eglinton nous demanda où il était, ce qui était arrivé, car il se sentait complètement épuisé, mais malgré sa faiblesse, il éprouvait en lui une douce quiétude, et il ne doutait pas qu'une bonne action n'eût été accomplie.

Il ne fut plus *entrancé* de nouveau, « Joey » nous ordonna d'éteindre la lumière et nous parla ainsi : « Vous serez bien aises d'apprendre que grâce au pouvoir du médium, et avec votre aide et la volonté divine, le malheureux Esprit qui vous a confessé son crime est dégagé en grande partie de son fardeau, des liens terrestres qui l'enchaînaient en ce lieu. Je ne puis dire qu'il ira d'un coup dans les sphères supérieures, car il a encore beaucoup à faire pour obtenir son complet dégagement, mais le plus difficile est maintenant franchi. C'est pour accomplir cette œuvre que M. Eglinton a été amené à Bruges ; et nous pouvons dire, Ernest et moi, que pendant les trois jours qui viennent de s'écouler, jamais notre assistance et les prières ferventes à Dieu ne lui ont été plus nécessaires. Vous avez tous aidé à dégager cette pauvre âme de la terre, à la mettre dans la bonne voie, elle pourra maintenant progresser par elle-même jusqu'à ce qu'elle atteigne la sphère où, avec la femme dont il a fait sa victime, il travaillera a épargner, chez d'autres, les maux qu'il a endurés par sa faute. La nonne se réjouit de sa sphère supérieure de tout ce que nous avons fait pour lui, et elle sera la première à l'aider à aller à lui et à lui souhaiter la bien-venue là haut. Il y a d'autres Esprits souffrants attachés par les liens terrestres à cette maison et à celles qui l'entourent, mais aucun n'a souffert à un si haut degré, ni pour la même raison. Tous demandent votre assistance et implorent vos prières. Le soulagement qui peut être donné ainsi est la tâche la plus grande et la plus noble du spiritisme. Dans quelque temps, lorsque cet Esprit pourra se manifester avec calme, il viendra lui-même vous dire son histoire et ce qui a causé sa chute. En attendant, nous vous remercions de vos bons secours et de votre sympathie, j'espère voir le médium demain soir et le prie de me croire son ami dévoué, Joey.

(Traduit du *Spiritualist* du 29 août.)

Conférence au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

Nous extrayons du journal l'*Avenir de Spa*, le compte-rendu sommaire d'une causerie faite au *Cercle Artistique et Littéraire* sur les expériences spirites de Slade, devant les professeurs de l'Université de Leipzig, par notre courageux ami, Monsieur Vanderyst.

« Le conférencier se demande d'abord, avec M. Potvin, comment l'église, après un premier communisme, après l'élection des prêtres et le

règne des conciles, a pu en arriver à une sorte de théocratie infaillible dans le siècle même de la Révolution française, et il explique ce fait par la liberté et surtout par l'état de la société moderne. Aujourd'hui on s'occupe beaucoup de ses affaires, un peu de politique ; les questions religieuses sont reléguées à l'arrière-plan. Et cependant c'est une grave erreur de croire que les progrès de la civilisation soient la conséquence de l'action des lois : celles-ci ne peuvent rien là où les mœurs et les croyances religieuses et morales n'ont pas préparé le terrain aux réformes législatives. S'il en était autrement, comment expliquerait-on ce malaise qui pèse sur la société chez les peuples qui marchent à la tête de la civilisation ?

La nécessité d'une rénovation religieuse s'impose ; et si la plupart dédaignent de s'en occuper sérieusement, cela est dû surtout à l'impuissance où se trouve la science de donner sur ce point satisfaction à la raison humaine et de renverser les théories absurdes des systèmes religieux aujourd'hui existants.

C'est au moment où la lutte est plus ardente que jamais entre l'école matérialiste et l'école spiritualiste, qu'une nouvelle doctrine, le spiritisme, fait son apparition. Science toute d'observation, basée sur l'expérience et soumettant ses conclusions au contrôle de la raison, le spiritisme vient avec une logique irrésistible, prouver l'existence d'une force intelligente en dehors de la matière.

Telle est la conviction de M. Vanderyst. Sans doute, il est permis de n'être pas de son avis, mais il est souverainement ridicule de rejeter *à priori* des phénomènes que la science ne peut expliquer, mais qui n'en existent pas moins et qui ont été constatés par des milliers de personnes, parmi lesquelles des savants de premier ordre. Catholiques et libéraux semblent cependant s'être donné le mot pour organiser autour des idées nouvelles la conspiration du silence. Si, de la part des premiers, cette attitude hostile s'explique parfaitement, on comprend moins bien pourquoi le parti de la tolérance et du libre examen s'obstine à tenir la lumière sous le boisseau.

M. Vanderyst donne lecture du rapport d'une séance de spiritisme à laquelle a assisté M. Godin (de Guise), chez le médium américain Slade, à Bruxelles. Ce récit fait partie de l'enquête scientifique sur la vie d'outre-tombe, entreprise par la *Religion laïque*, organe spirite.

M. Godin n'est pas le premier venu : grand industriel, philanthrope éclairé, il était député à l'assemblée nationale de 1871 et il est l'auteur d'un livre intitulé : *Solutions sociales*, qui a eu quelque succès.

Parmi les phénomènes dont il a été témoin, il cite les suivants :

1° Ecriture directement produite sur un corps quelconque par une force intelligente invisible ;

2° Transport de corps graves dans l'espace sans le secours d'aucun agent visible ;

3° Matérialisation de mains ou autres parties du corps fluidique d'un esprit.

M. Godin s'est entouré des précautions les plus minutieuses, et il est difficile de ne pas admettre avec lui que l'escamotage ou la prestidigitation ne sont pour rien dans les expériences qu'il relate. Ces phénomènes, dit-il, ne sont pas moins dignes d'attention que ne l'étaient à l'origine de leur découverte ceux de la circulation du sang, de la sphéricité du globe, de l'existence d'un nouveau monde, du mouvement diurne de la terre, de la gravitation, de l'électricité, de la vapeur, de la photographie, etc.

Et cependant Harvey, Colomb, Galilée, Newton, Galvani, Fulton, Daguerre, ne crurent pas indigne de la science de s'occuper de faits révoqués en doute par tout le monde et l'humanité a tiré profit de leurs investigations.

Les expériences de Slade devant les professeurs de l'Université de Leipzig sont plus concluantes encore. Selon M. Vanderyst, le témoignage de ces hommes de science, confessant la vérité aux dépens de leur propre popularité, doit trancher définitivement le débat. Comment, en effet, conserver le moindre doute devant les phénomènes suivants produits par le médium dans des circonstances qui excluent toute possibilité de fraude :

Pénétration de la matière par la matière ;

Déviation de l'aiguille aimantée ;

Aimantation d'aiguilles en acier ;

Reproduction par l'écriture, entre deux ardoises fermées, de certains mots dictés par l'un des assistants.

Il y a là, dit M. Vanderyst en terminant, un mystère que la science parviendra un jour à pénétrer.

Cette belle conférence a produit une profonde impression sur l'auditoire.

LE PROCÈS DES LAZZARETTISTES.

Cette affaire est venue devant la cour d'assise de Sienne à la fin d'octobre. L'acte d'accusation, dont un résumé a été publié par l'*Estafette* du 24 octobre, nous apprend peu de nouveau sur la personne de Lazzaretti dont nous nous sommes d'ailleurs, longuement occupés dans le *Messager* du 15 décembre 1878.

Les interrogatoires des frères du prophète et de son lieutenant, le prêtre Filippo Imperuzzi, ne laissent aucun doute sur l'innocuité de ce médium trop confiant.

La République prêchée par lui, était celle que prêcha jadis le Christ : il avait soin, du reste, de déclarer que les évangiles étaient ses textes de loi, il ne combattait ni la propriété ni le pouvoir ; mais voulait qu'on attribuât à Dieu ce qui lui appartenait.

Bien loin d'être en révolte contre le gouvernement, il sortit des rangs des processionnistes du 18 août 1878, pour s'avancer sans armes vers le délégué de la questure qui lui barrait le passage et s'écria : « Tuez-moi, si vous voulez du sang, mais épargnez mon peuple. » On le tua !...

Alors seulement les spectateurs de ce drame lancèrent des pierres contre la force publique ; quant aux disciples du prophète, ils se dispersèrent sans résistance et le lendemain la plupart vinrent spontanément se constituer prisonniers, demandant a être jugés pour que la pureté de leurs intentions pacifiques fut mise au grand jour. Une vingtaine de ces malheureux, ayant subi quatorze mois de détention préventive ont comparu devant la cour et on n'a pas tardé à reconnaître que leur seul crime était d'avoir accompagné processionnellement un illuminé que Sa Sainteté Pie IX, Sa Majesté Henri V et la Cour d'appel de Pérouse avaient déclaré successivement : un envoyé de Dieu, un futur Monck, un citoyen recommandable pour ses vertus publiques et privées. Aussi leur acquittement n'était douteux pour personne.

LA SUPERSTITION EN RUSSIE.

Nous donnons ci-après le récit d'une scène horrible qui s'est passée en février dernier, presqu'au cœur de l'empire moscovite. En lisant ces lignes, on ne peut que former le vœu de voir dans un avenir prochain, l'instruction détruire ces préjugés qui portent sur cette terre russe les masses fanatisées à des cruautés presque journalières de ce genre. Là, comme dans d'autres parties de l'Europe, le clergé uni à une magistrature qui n'est que trop servile, se complait à tenir la foule dans l'ignorance la plus épaisse, afin de disposer à son gré des mouvements populaires qu'il provoque et qu'il apaise, au détriment des efforts que tente l'esprit d'humanité et de charité pour pénétrer dans le peuple. Au point de vue spirite, ce désolant récit nous transporte à des siècles passés, à une époque où une autre église, également *catholique*, étouffait sur les bûchers pour le besoin de la cause de l'ignorantisme et de son pouvoir sur les peuples, toutes les aspirations de la liberté de conscience, tout bon mouvement d'un esprit généreux vers des idées de fraternité.

Pas bien loin de Saint-Pétersbourg, dans le gouvernement de Novogorod, district de Tichvin, une vieille femme a été brûlée vive par une vingtaine de paysans, sous les yeux de la population accourue des villages voisins pour assister à ce spectacle.

Dès sa jeunesse, Agraféna Ignatieva passait pour sorcière. On l'accusait de jeter des sorts, de faire tomber malades les personnes qu'elle voulait punir. Elle se maria néanmoins et alla habiter Saint-Pétersbourg. Restée veuve, elle revint, il y a deux ans environ, dans son pays natal et y fut accueillie avec une méfiance voisine de la terreur. Pour se la rendre propice à tour de rôle, les paysans faisaient corvée pour elle, lui portaient du bois, de l'eau, préparaient ses aliments, et ne passaient qu'en tremblant devant sa cabane, située au bord de la rivière et tout aux confins du village. Tout en ne faisant rien pour justifier sa réputation de sorcière, la rusée vieille acceptait sans se faire prier les services qu'on lui rendait. Le malheur voulut que deux paysannes fussent atteintes d'un mal inconnu (elles étaient hystériques probablement) qui les faisait tomber en syncope et se rouler à terre en poussant des cris inarticulés. On crut distinguer parmi ces sons qui étaient tantôt des gémissements et tantôt des hurlements le nom d'Agraféna et la plainte d'avoir été victime d'un maléfice de sa part. Les parents des deux malades vinrent supplier Agraféna de rendre la santé à leurs enfants et se heurtèrent contre la même réponse faite avec calme : « Ce n'est pas moi qui les ai rendues malades, ce n'est pas à moi de les guérir. »

Une de ces femmes mourut. Les paysans, se croyant menacés dans l'existence de leurs enfants, se réunirent et délibérèrent de murer la sorcière et de la mettre ainsi dans l'impossibilité de nuire. Ils se munirent de planches, de clous et de torches en résine et se dirigèrent vers la cabane isolée au bord de l'eau. Ayant trouvé la porte fermée, ils l'enfoncèrent, fouillèrent tous les recoins et ne trouvèrent de suspect que quelques flacons de médecine qu'ils jetèrent au feu, persuadés qu'ils contenaient des philtres magiques. Puis ils sortirent et clouèrent extérieurement la porte et les deux fenêtres, et mirent le feu à la cabane. Le vent était contraire et projetait la fumée au loin ; la maison humide sans doute ne prenait feu que lentement. Voyant les issues condamnées et gardées par une foule menaçante, la malheureuse voulut fuir par la lucarne. Vingt bras la repoussèrent ; on lui cria à plusieurs reprises : « Repens-toi et nous te laisserons sortir.» « Je ne suis pas coupable et n'ai pas besoin de me repentir », répondit l'héroïque obstinée. Son frère accourut et voulut la faire sortir, il en fut empêché.

Agraféna le reconnut et lui jeta ses pauvres hardes : elle voulut aussi lui faire passer son lit de plume, premier degré de luxe chez le paysan russe, mais la lucarne se trouva trop étroite. Parmi les

trois ou quatre cents témoins de cette tragique exécution, aucune voix ne s'éleva en faveur de la victime. Un vieillard de soixante-dix ans, père de la jeune femme morte, faisait le tour de la cabane enflammée, répétant sans cesse : « Nous allons être en sûreté maintenant, nous et nos enfants. » Les paysans passèrent la nuit sur le lieu du crime, attisant le feu longtemps après qu'Agraféna eut cessé de vivre. Elle ne cria pas et n'implora pas une seule fois, si l'on s'en rapporte à la déposition de son frère. Le lendemain matin, quand il ne resta plus que des ossements calcinés et un amas de cendres, les paysans eurent confusément conscience de leur action ; ils se cotisèrent et envoyèrent 22 roubles au garde-champêtre pour l'engager au silence, l'assurant qu'ils avaient fait une œuvre pie en délivrant le pays d'une sorcière.

Ceci se passait le 14 février. La cour d'assises de Tichvin vient d'acquitter les vingt prévenus sur le chef de meurtre, condamnant quatre d'entre eux à une légère peine *pour n'avoir point porté secours à une personne en danger*. Le président interrogeait les prévenus d'une façon presque paternelle, évitant soigneusement de heurter leurs préjugés, et même de paraître en contradiction avec eux. Le neveu d'Agraféna, un jeune garçon de 14 ans, qui, mêlé à la foule, avait assisté à la mort de sa tante, répondait invariablement : « Je ne sais pas », à toutes les questions relatives soit à son âge, soit aux détails concernant le supplice d'Ignatieva. Il a même répondu : « Je ne sais pas », quand le président lui a demandé s'il savait que sa tante était morte.

NOUVELLES.

Le directeur du journal spirite, *El Buen Sentido*, à Lérida, M. José Amigo y Pellicer, avait récemment publié un livre, ayant pour titre : « Nicodème » ou l'Immortalité et la Renaissance, la Genèse de » la terre et l'Humanité terrestre, précédé de quel- » ques considérations critiques sur le Christianisme. »

Cette excellent ouvrage vient d'être mis à l'index par sa Grandeur, Thomas Costa y Fornaguera, par la grâce de Dieu et du Saint Siége Apostolique, évêque de Lérida, le 4 novembre 1879.

Nous félicitons notre frère en croyance du brillant succès qu'obtient son œuvre.

Le même évêque avait condamné aux flammes le livre « Rome et l'Evangile » ouvrage du même auteur, et il est à espérer pour l'avancement de notre cause, que le *martyrologe* des œuvres spirites dues à nos frères d'Espagne, ne fera que croître chaque année.

*
* *

M. le baron Nicolas de Vay, beau-frère de notre sœur en croyance, le médium Adelina, comtesse Wurmbrand, s'occupe de la traduction du livre des Esprits, *en langue hongroise*. (L. M. L.)

*
* *

D'après le journal *Light*, *Mehr Light*, des autorités parmi les gens de lettres de Berlin, commenceraient à s'intéresser sérieusement aux phénomènes spirites.

*
* *

Il paraît que sous peu les spirites de Saragosse, Espagne, feront paraître une revue spirite.

Ce sera le *septième* journal, propageant notre doctrine, qui se publiera dans ce royaume.

(*El Buen Sentido*, Lérida.)

*
* *

A Hambourg il s'est formé un cercle spirite, parmi l'élite de la population intelligente. Nous espérons que d'autres grandes villes de l'Allemagne suivront bientôt cet exemple.

Light, *Mehr Light*.

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

ALMANACH SPIRITE
POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1880
Prix : 45 centimes.

TRAITÉ COMPLET
DE
MAGNÉTISME ANIMAL
COURS EN DOUZE LEÇONS
PAR LE BARON DU POTET
PRIX : fr. 8,50.

Recherches sur le Spiritualisme
Par W. CROOKES
Un beau volume relié, prix : fr. 2-75.

MES CAUSERIES AVEC LES ESPRITS
Par ALBÉRIC DUNEAU. Prix : fr. 3-70.

LES TERRES DU CIEL
Par CAMILLE FLAMMARION
Par la poste, fr. 10-50.

LES QUATRE ÉVANGILES
Par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier, 3 vol., fr. 11.

LE VÉRITABLE
CATÉCHISME UNIVERSEL
A L'USAGE DE TOUT LE MONDE
Par Augustin Babin, relié, fr. 2-65.

LE CURÉ D'ARS
Par Alfred Monnin, 2 volumes, fr. 7-50.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 1ᵉʳ FÉVRIER 1880. — Nº 15

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Les épouses du Christ. — La question spirite jugée par la science française. — Bibliographie. — Une nouvelle œuvre de Crookes. — Le spiritisme. — Nouvelles.

LES ÉPOUSES DU CHRIST.

Tandis qu'on tendait à interdire et même qu'on interdisait aux membres du clergé, parfois très-portés aux jouissances matérielles, les joies de la famille et de la paternité légitime, on commençait à choisir « des Épouses » au Christ. L'histoire a dit quels ont été les résultats de cette institution devenue depuis un assemblage informe, composé d'une diversité presque incompréhensible au premier abord, d'ordres qui ont fini par devenir autant de sectes ennemies les unes des autres.

L'idée quasi sensuelle qui a présidé aux fondations relativement nouvelles, dès que les monastères ont cessé d'être des lieux où les personnes isolées et conséquemment exposées à des dangers de toute sorte dans les siècles barbares du moyen-âge, pouvaient trouver un asile, a enfanté pour satisfaire des passions que nous n'avons ni à examiner ni à juger, des monastères nouveaux et plus tard des congrégations jouissant d'une certaine liberté. L'ignorance et la sensualité n'ont pas toujours été étrangères aux fondations de ce genre, et sans nous arrêter aux scandales que l'histoire impartiale ou les chroniques plus ou moins véridiques rapportent, sans vouloir nous porter garant des choses répréhensibles que l'on trouve consignées dans l'histoire et les chroniques que l'histoire a cru devoir faire siennes, nous allons examiner comment on a pu vouloir donner « des Épouses » à Jésus-Christ, comment on n'a pas vu ce qu'une pareille prétention a de ridicule et de malséant !

Est-ce d'abord une réalité ou une allégorie ? Si c'est une réalité prétendue, nous démontrerons l'inanité de la chose ; si c'est une allégorie, nous demanderons de quel droit on invente des allégories de ce genre, de quel droit on fait de celui qu'on a nommé « Dieu » un sultan, comme furent tentés de le faire, sans doute, les pélerins armés à leur retour de « la terre sainte. » Ils avaient vu les souverains et les chefs du pays qu'un souffle de la destinée les poussait à envahir, glorieusement pourvus de harems nombreux et remplis de séductions toutes mondaines, et ils ne comprirent pas pourquoi « leur seigneur » Jésus ne recevrait pas en consécration l'offrande des cœurs de femmes et de jeunes filles qui se diraient ses humbles et très-aimantes servantes, comme les esclaves des sultans et des vizirs ! Le cloître et les vœux religieux de la part des femmes, comme du reste presque tous les autres vœux et nombre de pratiques importées, sont des inventions de l'Orient qui n'ont rien de réellement sacré, mais qui, en réalité, s'appuient sur beaucoup de fantaisie.

Faire de Jésus-Christ un sultan était une pensée qui pouvait naître seulement dans des imaginations malades et dévoyées. Cette union avec lui d'une foule innombrable de cœurs féminins bien que purement mystique et spirituelle, ne manque pas de laisser dans la pensée quelque chose de charnel dont les bonnes sœurs de tous les ordres ont souvent de la peine à se défendre. Si l'on fait de la chasteté une vertu divine, si l'on fait une obligation étroite à toute personne qui entre dans les ordres religieux inventés par le catholicisme, de renoncer à tout devoir et à toute jouissance naturelle en ce qui rentre dans le domaine de la chair, dans les satisfactions matérielles du corps humain, on ne voit pas trop pourquoi on a inventé des dévotions qui pourraient bien se trouver énergiquement opposées

aux vœux contre nature que l'on exige des soi-disant épouses du Christ.

Puisque dans la forme même des choses et des images, on se montre tellement courroucé, avec raison peut-être, contre des nudités provoquantes, pourquoi offre-t-on aux épouses de Jésus cette nudité crucifiée du grand martyr? Pourquoi cette modestie en ce qui concerne les vêtements, cette modestie sévère, peut-être simulée pour le sexe, de l'imagerie dévotieuse auquel n'appartenait pas Jésus, lorsque sur la terre il portait ce nom? Pourquoi cette exhibition indécente d'un homme nu sur l'instrument affreux du plus barbare des supplices? On n'a donc pas eu égard à la pudeur des femmes et des jeunes filles? Pourquoi? Chacun le devine. Il existe des raisons que chacun sait : les plus intéressés mieux que les autres. Paix à tous; mais nous avons été dans l'obligation de constater que dans toute cette exhibition de peintures ou de sculptures catholiques, la pudeur des hommes a été beaucoup plus respectée que celle des personnes qui appartiennent à l'autre sexe.

Lorsque le médecin se trouve dans la nécessité de sonder une plaie, son devoir est d'aller jusqu'au fond et d'arracher de la surface le vernis hypocrite qui la recouvre, non en vue de faire éprouver aux patients une de ces terribles douleurs réputées si utiles pour le salut, parmi certaines sectes barbares de religion, mais en vue d'un bien réel et avec le moins de souffrance possible. A la sauvagerie des préjugés anciens se substitue un adoucissement considérable et rationnel, une certitude pour les uns, une hypothèse seulement pour d'autres, mais au moins basée sur la justice, ce qui, aux yeux de tous les Esprits vraiment sérieux, doit lui donner le caractère d'une certitude véritable.

Aux tourments matériels de l'enfer il fallait naturellement opposer des jouissances matérielles dans le ciel; c'est pour cela qu'on a imaginé la résurrection des corps, sans laquelle dans leur ignorance presque universelle du périsprit, la plupart des théologiens ne pouvaient concevoir aucune sensation de douleur ou de bien-être. Il fallait pour eux un corps à l'âme pour qu'elle puisse souffrir des tourments sans nom ou se plonger dans une félicité infinie; à ces matérialistes soi-disant chrétiens, il fallait les instruments matériels de la jouissance ou de la douleur.

Ignorants de la loi sublime et pleine de justice de la réincarnation, ces aveugles en quelque sorte volontaires, poussés par des Esprits mystificateurs, ont créé à leur guise et à celle de leurs inspirateurs, un ciel et un enfer localisés, dont une science médiocre n'a pas eu de peine à avoir raison. Aussi ces mêmes Esprits mystificateurs, que sans blasphémer aucunement, on peut appeler les Pères invisibles de l'Eglise aujourd'hui régnante, ont-ils jeté l'anathème à la science et se dressent-ils plus que jamais maintenant en pourfendeurs de ce qu'ils font nommer par leurs séides enrégimentés, les erreurs du siècle. Ils ne se rappellent même plus que « tout est vanité dans le monde, hors aimer Dieu et le servir », et ils poussent plus que jamais au recrutement des « Epouses du Christ. »

C'est là aujourd'hui un des principes que le catholicisme qui doit périr, considère comme le plus essentiel peut-être à son existence, et par là il se tue lui-même de ses propres mains, il se suicide dans la forme et dans le fond. Mais enfin, puisque cette maladie mortelle sous le rapport moral existe, puisque les personnes qui, au point de vue catholique exercent officiellement une fonction religieuse, sont dans l'obligation de se recouvrir de vêtements étranges qui, seuls, sont les insignes soi-disant sacrés de leurs fonctions empruntées, il est juste que la raison humaine appuyée sur la révélation vraie, puisse dire son mot.

On a souvent constaté avec la plus entière raison que Jésus, le libre Jésus, entre les mains du prêtre, est devenu un esclave obéissant, une machine inerte qu'on adore bien bas à la condition d'en tirer honneurs et bénéfices : génuflexions et argent. Est-ce ou n'est-ce pas cela? Si nous nous trompons, si le prêtre n'agit qu'en vue d'un intérêt moral et s'il croit réellement à la nécessité des génuflexions, qu'il en conserve l'usage, car quelque ridicules que ces démonstrations puissent paraître aux yeux de la raison, elles peuvent être une marque d'adoration pour le Maître des choses; mais que le prêtre laisse l'argent. Nous voyons tous les jours des hommes vivre dans les privations et se livrer aux travaux les plus pénibles pour conquérir quelques jours de repos, quelques heures peut-être de bien-être dans leur vieillesse, choses toujours aléatoires et qui, le plus souvent, font défaut à ceux qui les ont poursuivies avec le plus de persistance et d'énergie.... Pourquoi donc, en vue d'un bien éternel qui a pour infaillible garantie la justice divine elle-même, le prêtre n'éloigne-t-il pas de lui les questions d'argent destructives de toute religion, et presque de toute morale? C'est que malheureusement la question d'argent domine en général dans l'esprit du prêtre. Un Dieu qui n'enrichirait pas son ministre, ne serait pas un Dieu; un Dieu qui n'obéirait pas à son ministre, ne serait pas un Dieu! Aussi, ont-ils MARIÉ Jésus!

Quelque étrange que paraisse le fait, il existe; quelque inconvenant qu'il soit dans la forme et au fond, pour nous servir d'une expression usuelle, il ne se place pas moins au milieu d'autres faits d'une incontestable réalité. Ils ont *marié Dieu* à une foule d'épouses qui sont, pour la plupart, leurs très-

humbles servantes en ce qui touche la discipline religieuse, ou pour mieux dire toutes, et dont quelques-unes sont bien réellement des servantes dans toute la réalité de la position. Quel est celui d'entre ces hommes qui se sont mis pour une raison ou une autre en dehors de la Société laïque où ils auraient pu rendre de véritables services, qui accepterait dans un emploi servile « une Epouse de Jésus-Christ ? » Quel est celui qui....? Voyons ! Est-ce une comédie odieuse et ridicule, ou bien attache-t-on un caractère sérieux à toutes ces cérémonies qui, comme par enchantement, transforment en Epouses du Christ une foule de jeunes filles qui ne connaissent pas plus le Christ que les énergumènes en soutane qui les enrôlent dans telle ou telle congrégation ?

Jésus est-il pour quelque chose dans ces agissements qui, la plupart du temps, n'ont pour but que la satisfaction d'intérêts matériels de plus d'un genre ? Non, sans doute, et ce serait lui faire injure que de croire qu'il pourrait être l'inspirateur de pareils agissements, ou même, qu'il pût prêter les mains à ce qui, bien souvent, est un véritable crime.

Le Missionnaire de Dieu ne peut aller ni contre les lois de la nature, ni contre les lois de la morale. Aussi doit-il répudier hautement toute cette fantasmagorie aussi absurde dans le fond que dans la forme, et qui prête et a toujours prêté aux actes les plus immoraux qui se puissent concevoir. Trop souvent « les Epouses du Christ » sont des *pharisiennes ;* trop souvent aussi elles sont des *harpies* qui se servent de la qualité mensongère qu'on leur a donnée, pour exercer une industrie que les tribunaux humains ne peuvent pas toujours atteindre comme elle mériterait de l'être. C'est sous ce dernier point de vue que nous allons les examiner.

Un collaborateur spirituel.

LA QUESTION SPIRITE

JUGÉE PAR LA SCIENCE FRANÇAISE.

Au moment où les savants des grandes nations européennes, vivement préoccupés par les manifestations étranges connues sous le nom de *faits spirites*, ne dédaignent pas de leur consacrer un examen approfondi, au moment où Alf. Wallace, Cox, Crookes, Davies, Varley, Atkinson, etc., etc., affirment en Angleterre la réalité de ces phénomènes psychiques, et qu'en Allemagne Zöllner, Fechner, Weber, Thiersch, Perty, Scheibner font les mêmes déclarations, l'opinion des savants français ne saurait être indifférente.

On sait que, dès le début, cette opinion fut absolument hostile à la démonstration nouvelle. La science ne crut pas devoir s'abaisser à l'examen. Elle avait du reste beau jeu pour se faire dédaigneuse devant les obscurs champions de faits inexplicables. Elle se détourna superbement, et tout fut dit : la chose était jugée.

Mais voilà qu'aujourd'hui les hommes de science les plus illustres, et par contre les plus compétents, ne craignent pas de poser nettement la question spirite, en lui prêtant l'autorité de leur parole, la garantie de leur mérite. Il semble que, cette fois, l'affirmation partie de si haut acquière une force d'impulsion capable d'ébranler l'incrédulité de nos doctes négateurs. Mais quoi! il s'agit ici d'une incrédulité systématique ! Si les savants français s'émeuvent, ce ne sera point pour suivre les travaux d'investigation entrepris par leurs confrères de l'étranger, ce ne sera pas pour se mettre en mesure de contrôler ces travaux au moyen d'un contre-examen suivi. Niant *à priori* la possibilité des faits, ils ne voudront reconnaître dans les déclarations qui surgissent de toutes parts que les illusions de la foi religieuse exaltée jusqu'au rêve, ou les hallucinations de la folie.

C'est que la Science qui n'est pas indépendante, ne peut plus être impartiale : elle est soumise à la domination d'une école philosophique. Elle sert d'étiquette à un système qui l'absorbe. Devenue doctrinaire, il lui faut se plier à des questions de principe; elle n'est plus libre dans son essor vers la vérité; garottée dans les liens d'une conception mécanique, aussi absolue qu'arbitraire, elle doit se mouvoir dans l'étroit espace que le positivisme lui trace d'une main inflexible, elle doit surtout respecter l'amas écrasant des hypothèses qui se pressent autour d'elle comme autant d'articles de foi.

Cette science en qui l'on veut voir la recherche impartiale, incorruptible, étrangère à tous les intérêts, à toutes les passions, elle est maintenant une arme acquise à une idée dominante. Autrefois, elle combattait froidement, fermement toutes les erreurs, aujourd'hui elle lutte violemment, obstinément et sous le mot d'ordre de ses représentants : les positivistes de l'école française de Littré et les matérialistes de l'école allemande de Virchow, Büchner, Haekel, elle combat dis-je, l'erreur sous une forme absolue : le spiritualisme. Elle qui fut dans le principe la libre et loyale adversaire de la passion religieuse, elle est aujourd'hui la sectaire passionnée de l'irréligion. Scrutant derrière chaque fait la conséquence philosophique qui en découle, nos savants admettent ou rejettent les phénomènes, suivant qu'ils y trouvent un appui à leurs théories ou un démenti à leur système. Quand on s'adresse à la science, en lui disant : regarde ! C'est le positivisme qui répond : « Plus tard. Peut-être. » Tandis que le matérialisme s'écrie : « Impossible ! Jamais ! »

Or, le fait spirite a le grand tort de déranger l'harmonie de la théorie moniste : impossible de le faire entrer dans la conception mécanique qui prétend nous régenter ; non-seulement cet impudent phénomène n'apporte pas sa pierre à l'édifice du matérialisme moderne, mais il devient lui-même, pour celui-ci, une pierre d'achoppement. Enfin, et c'est là le point principal, derrière le fait spirite, il y a la philosophie spiritualiste.

Dans ces conditions, on conçoit que la science ait cru devoir consigner les déclarations spirites à la frontière pour passer tranquillement à son ordre du jour.

Cependant trois savants, non pas des plus illustres, mais des plus honorablement connus, ont touché à ce sujet brûlant. Nous avons pu recueillir l'opinion d'un positiviste, celle d'un matérialiste et, comme trait d'union celle d'un médecin. — Le positiviste a eu la main trop légère, le matérialiste l'a eue trop lourde et le médecin.... je n'aurai à le citer qu'incidemment : son jugement porte sur le magnétisme et ne doit figurer ici qu'à cause de son originalité.

L'hiver dernier, monsieur Alfred Naquet faisait à la salle des capucines une série de conférences sur *l'essence de la matière*. On sait que monsieur Alfred Naquet, après avoir exercé brillamment la médecine, est devenu un de nos chimistes distingués. Il a donc une réelle autorité scientifique, qui prêtait au sujet choisi un certain intérêt. On put s'étonner cependant qu'en développant son sujet, le conférencier s'appliquât moins à fournir des preuves scientifiques, qu'à soutenir les arguments positivistes : il eut soin de se faire une réfutation facile *du spiritualisme* en s'attaquant, non point à la philosophie rationnelle, mais aux dogmes religieux. Il consacra à cette œuvre facile, et, disons-le, depuis longtemps faite, plusieurs soirées qu'il sut d'ailleurs rendre intéressantes par la facilité et la lucidité de sa parole. Au moment de conclure, c'est-à-dire de poser les principes de la philosophie qu'il défend, monsieur A. Naquet annonça une dernière conférence dans laquelle il se proposait d'examiner la révélation moderne ; les manifestations nouvelles qui s'affirment dans le domaine expérimental, et qu'il classe ainsi : les miracles, les faits magnétiques et les faits spirites.

On sent tout ce qu'il y a d'habileté dans ce seul rapprochement. Par une heureuse audace, le docteur-chimiste assimile des phénomènes universellement constatés et produits avec un complet désintéressement aux légendes dévotes que l'ignorance et la superstition ont propagées, aux spéculations médico-religieuses dont les fidèles font tous les frais et dont le culte a tous les profits.

Ce soir-là, M. A. Naquet voulait se faire un succès de gaîté. Il parla très-plaisamment des miracles du bouddhisme, de ceux du catholicisme qui ne leur cèdent en rien, et sur ce terrain trouva ample matière à maintenir son auditoire dans une disposition joyeuse. Encouragé par le succès, il ne crut pas devoir changer de ton en parlant des phénomènes du spiritisme.

De réfutation scientifique pas l'ombre. Quelques plaisanteries faciles, les mêmes qu'on retrouve périodiquement dans les chroniques des petits journaux, une douce gaîté devant la crédulité par trop enfantine des bonnes gens qui pensent converser avec Nabuchodonosor ou Vercingétorix et qui reçoivent de Racine ou de Molière des missives qui démontrent avec la plus triste évidence, que ces grands esprits ont oublié, depuis leur départ pour l'autre monde, les règles les plus élémentaires de l'orthographe !

Cependant, après cet innocent exorde, on attendait impatiemment la partie solide du réquisitoire. On avait hâte d'entendre dévoiler les supercheries de la médiumnité ; on s'en fiait pour cette tâche à la clairvoyance du savant chimiste. Cet esprit solide, inaccessible à l'illusion, avait dû saisir l'origine de la prétendue force, mise en avant par les trop simples adeptes du spiritualisme expérimental.

Mais M. Naquet ne l'entendait pas ainsi. Le feu roulant de ses railleries inoffensives ne cessait pas, et il faut bien en convenir, toutes les charges élevées par les chroniqueurs, tenaient bien davantage de celles du caricaturiste Cham que de celles d'un avocat général. Enfin, comme suprême argument, comme argument victorieux, monsieur Naquet résuma son jugement par cette observation concluante : « .... du reste, il faut croire que les faits spirites ont de bonnes raisons pour ne point se révéler à la science, car jamais aucun savant ne les a constatés. » Et l'auditoire de rire.

Ainsi, au moment même ou les hommes de science les plus considérables publiaient de nouveaux ouvrages pour renouveler leur déclaration sur la réalité des phénomènes spirites, cinq ans après les articles de Crookes, publiés à Londres dans le journal des sciences et traduits depuis en français, une année après l'apparition du livre spirite de Zœllner, on osait encore présenter des faits surabondamment constatés, comme n'étant que des tours de passe-passe acceptés exclusivement par la plus grossière ignorance !

Ceci dépassait toute mesure. Tant que monsieur Naquet s'était contenté de présenter une opinion personnelle, tant qu'il avait gardé la responsabilité de ses négations arbitraires, on s'était contenté de sourire à des plaisanteries après tout fort innocentes. Certes, monsieur Naquet, décidant sans contrôle, niant sans examen, avait bien le droit de se considérer lui-même, en montrant jusqu'où peut

aller l'inconséquence et la légèreté d'un positiviste ; mais s'il s'engageait imprudemment, son droit ne s'étendait pas à engager toute la science avec lui, quand les savants les plus éminents avaient précisément publié des conclusions absolument contraires à celles qu'il plaisait au conférencier de leur prêter, son propos devient inqualifiable.

Mme Cochet crut devoir protester contre cette atteinte. Elle fit passer au conférencier un billet ainsi conçu :

« Comme positiviste, vous devez tenir compte » des expérimentations rigoureusement scientifiques » faites par Crookes, Cox, Alfred Wallace, de » l'Académie royale de Londres, et de celles que » Zöllner, Fechner et Weber ont faites en Alle- » magne. Tous ces savants affirment, après exa- » men, le fait que vous niez *à priori*. »

M. Naquet, qui venait d'aborder la question magnétique, s'interrompit pour lire ces lignes : « Madame, dit-il, je vous répondrai tout à l'heure, » et il reprit son sujet. Niant les effets de lucidité somnambulique, il ne les voulut considérer que comme une comédie du charlatanisme. Il parla ensuite des expériences magnétiques faites par le docteur Charcot. Il avait vu le jour même, disait-il, le savant médecin de la Salpétrière et tenait de la bouche de ce dernier la relation qu'il transmettait à l'auditoire.

Nous ne rappellerons pas des expériences bien connues. Ce qu'il importe de constater, c'est que le conférencier ne reconnut dans ces phénomènes que des cas pathologiques, explicables en dehors de toute action fluidique. (*A continuer.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons reçu de la librairie des sciences psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, à Paris, un petit volume de 175 pages, intitulé : *Le spiritisme devant la science et le matérialisme mécaniciste devant la raison*, prix : fr. 1-50.

L'éditeur a réuni dans ce volume les écrits suivants :

1° *Deux lettres adressées par l'éminent philosophe M. Ch. Fauvety* à M. Ch. de Rappard, rédacteur-directeur de la revue allemande : *Licht, Mehr Licht* et publiées en allemand en même temps qu'elles paraissent en français.

Ces deux lettres ont été écrites en réponse aux articles de M. Jules Soury, qui ont paru dans la *République française* des 7 et 8 octobre 1879, et dont un de nos collaborateurs a fait déjà justice dans le *Messager* du 1er décembre.

Dans la première de ces lettres, M. Ch. Fauvety réfute longuement les accusations portées par MM. Wundt et J. Soury contre les spirites et les hommes de science qui s'occupent sérieusement des phénomènes du spiritisme.

Dans la seconde, l'auteur s'attaque au transformisme matérialiste. Après l'avoir mis en parallèle avec le spiritisme, il montre que le spiritisme n'est pas moins scientifique que le transformisme, et que ses conclusions sont à la fois plus rationnelles, plus morales et infiniment plus consolantes.

2° *Les deux articles de M. J. Soury*, qui ont provoqué cette réfutation et cette critique du matérialisme mécaniciste. — Il était, en effet, convenable de mettre les pièces du procès sous les yeux du public, juge en dernier ressort.

3° Une lettre de Madame G. Cochet adressée à M. Jules Soury, dont l'auteur, peu au courant des choses de la presse, avait espéré l'insertion dans le journal qui avait publié l'attaque. La *République française* comme la *Flandre libérale* et tant d'autres journaux auxquels nous avons dédié des articles réfutatifs, attaque, mais elle n'insère pas de réponse. S'il y a pourtant pour l'humanité un moyen d'arriver à la découverte de l'entière vérité c'est bien la discussion et la libre controverse. Les journaux qui se disent libéraux ne devraient pas l'oublier.

Chaque fois que, contrairement à leurs principes, ils empêchent une doctrine de s'exprimer, ils retardent d'autant pour elle l'épreuve de la discussion. Si la doctrine est vraie, ils retardent d'autant l'heure de sa victoire ; si elle est fausse, ils retardent d'autant l'heure où elle sera confondue et convaincue d'impuissance.

A ce qui précède, on a joint à titre de documents :

A. *Quelques pages empruntées à un livre fort intéressant* de M. A. Vacquerie, les *Miettes de l'histoire*, où le directeur du *Rappel* raconte les premiers phénomènes de communication spirite dont il fut témoin à Jersey, dans la maison de Victor Hugo, avec Madame Emile de Girardin (Delphine Gay), en 1853.

B. *Lettre de l'éminent électricien C.-F. Varley*, membre de la Société royale de Londres, au célèbre professeur J. Tyndall, sur la réalité des faits dont il a été témoin et sur lesquels sont basées ses convictions spiritualistes.

C. *Lettre du savant naturaliste A. Russell Wallace*, membre de la Société royale de Londres, témoignant de ses croyances aux communications spirites.

D. Notes du chimiste William Crookes, membre de la Société royale de Londres, sur ses recherches expérimentales relatives à la force psychique et aux phénomènes du spiritisme.

Une conclusion dont voici quelques extraits, termine cet intéressant volume :

« Le silence n'est plus de mise devant une doctrine qui compte ses adeptes par millions et se trouve répandue sur toute la surface de la terre.

» Le dédain ne saurait se justifier à l'endroit d'une croyance qui est au bout du compte, plus ancienne, plus naturelle et plus raisonnable qu'aucun des dogmes constituant les religions qui ont existé ou existent encore dans le monde, y compris le christianisme.

» D'ailleurs, le silence et le dédain ne sauraient se justifier vis-à-vis du spiritisme, à une époque qui a horreur de la métaphysique et ne veut que des faits sensibles, alors que le spiritisme se présente avec des masses de faits et permet de transporter, sur le terrain de l'expérience, des notions qui n'ont appartenu jusqu'ici qu'à l'idée pure et au mysticisme religieux...

» Bien que le témoignage des hommes de science, lorsqu'il s'agit de faits qui tombent sous les sens, ne vaille pas plus que le témoignage de toutes personnes de bon sens et de bonne foi, il est certain qu'il est des sciences qui exigent de la part de ceux qui les cultivent avec succès, une rigueur d'observation et de méthode que l'on ne trouve pas au même degré chez le vulgaire. Telles sont les diverses branches de la physique et de la chimie, de la physiologie et de l'histoire naturelle.

» Ce sont des témoignages de ce genre que nous avons invoqués dans la discussion qui précède et dans les documents que nous avons mis sous les yeux du lecteur.

» Après les déclarations de savants tels que Zœllner, G. Weber, Th. Fechner en Allemagne, W. Crookes, A.-R. Wallace, C.-F. Varley en Angleterre, il est impossible, aux plus incrédules, de nier la réalité des faits de nature psychique.

» Cependant, si ces faits sont réels, les rapports du physique et du moral seront compris autrement que par le passé. C'est toute une révolution scientifique et philosophique : c'est-à-dire quelque chose de tout autrement important qu'une révolution politique et d'une portée bien plus étendue, puisqu'elle intéresse l'humanité entière dans l'ensemble de ses rapports.

» Il s'agit, pour le monde physique, de la découverte d'une force inconnue jusqu'ici et non utilisée encore parce qu'on en ignore les lois, et pour le monde moral de la solution du plus grand problème qui se soit posé de tout temps à l'esprit humain : celui de la vie future.

» C'est pourquoi *les savants* qui ne se donnent pas la peine d'examiner les faits, alors que les faits se présentent comme tous les autres phénomènes servant de base aux sciences naturelles, ces savants ne font pas leur devoir.

» On peut en dire autant des philosophes qui nient *à priori* ces phénomènes et ne veulent pas en tenir compte parce qu'ils viennent déranger leurs théories matérialistes et spiritualistes, et troubler leur quiétude intellectuelle.

» Ni les premiers ne méritent d'être salués du nom de *savants*, ni les seconds, d'être honorés du titre de *philosophes*.

» *Le vrai savant* est celui qui, connaissant les limites et les incertitudes de son savoir, sait au moins cela : que la science ne marche qu'en se rectifiant sans cesse.

» *Le philosophe* est cet honnête homme qui cherche le vrai en toutes choses et préfère la vérité même à sa place, à son amour-propre, à sa vie, à sa fortune... »

La même librairie nous a fait parvenir une brochure de soixante pages intitulée : *Etudes sur l'âme et sur le libre arbitre*, dialogue entre un professeur et son élève, par Alphonse Cahagnet, auteur des *Arcanes de la vie future dévoilée*, *etc.*

L'auteur y fait part de ses méditations sur l'importante question de l'existence de l'âme, moteur et directeur de la machine humaine.

Il croit que l'âme étant dégagée de son corps matériel par ce qu'on nomme la mort, peut entrer à son gré *conventionnellement* dans un autre corps; qu'elle peut y séjourner le temps convenu avec l'âme de ce corps et produire, *au nom de cette dernière*, les choses que nous lui voyons produire. Nos lucides, d'illettrés qu'ils sont, devenant lettrés dans cet état, en parlant des langues qui leur sont étrangères, devenant orateurs, poètes, musiciens, peintres, sans avoir aucune connaissance de ces arts dans leur état normal, ne peuvent agir ainsi, selon lui, que par le secours d'âmes dématérialisées et restées artistes, qui entrent dans leur corps matériel pour lui faire produire ces choses, et quantités d'autres non convenues : comme celles qui se déroulent journellement devant nos tribunaux, où des malheureux ne peuvent se rendre compte comment ils ont pu commettre les crimes qui leur sont reprochés. Nous avons un aperçu, ajoute-t-il, de ce genre de possession chez nos lucides magnétiques auxquels nous faisons exécuter les choses qui nous plaisent, sans que ces sujets en aient souvenance à leur réveil. Cette faculté n'implique nullement pour M. Cahagnet le devoir de reconstruire plusieurs fois les corps matériels sur le même globe, en passant de l'état de germe à celui de fœtus et d'adulte, autrement dit, en se réincarnant, comme le croyaient Fourrier, Jean Reynaud, Allan Kardec etc., et tant d'illustres penseurs; il trouve prudent de suspendre son jugement sur cette question; par contre ses déductions sont poussées excessivement loin lorsqu'il traite de la nature de l'âme et de l'univers, sujet beaucoup plus abstrait que la réincarnation

et moins vérifiable encore que celui-ci, directement par les faits.

D'après l'auteur, l'âme serait un corps composé ; les corps qui la composent sont autant d'êtres vivants et pensants, qui, comme elle, remplissent le rôle d'ouvriers constructeurs par des moyens différents afin de produire, de dessiner les formes matérielles que nous voyons, et d'exprimer les pensées qu'ils expriment...

Sa parole n'est qu'un écho du déplacement des dites pensées. Son mouvement est de même un déplacement des différents groupes des pensées qui forment toutes les parties de son corps. Les pensées sont elles-mêmes pleines d'autres pensées. Il n'y a donc que des pensées d'existant, se mouvant, pensant et constituant par ce fait le mouvement et la vie en toutes choses ! L'univers n'est lui-même composé que de pensées qui se groupent et se succèdent les unes aux autres, sous l'apparence de substances diverses. »

A notre tour, nous demandons à suspendre notre jugement !

UNE NOUVELLE ŒUVRE DE CROOKES.

Le célèbre physicien anglais vient de faire paraître son dernier ouvrage sous le titre *Matière rayonnante ou le quatrième état agrégatif.* Le Dr H. Gretschel, conseiller des mines et professeur à l'Académie des mines de Freiberg, en a déjà fait la traduction en allemand. Le titre indique que le contenu se rapproche de l'hypothèse du professeur Zöllner, d'une quatrième dimension.

Voici en peu de mots la matière traitée par le savant anglais :

Matière rayonnante. — La matière rayonnante est d'un puissant effet phosphorogénique où elle paraît. — Elle se meut en lignes droites. — Interceptée par un corps solide elle projette une ombre. — Elle exerce un puissant effet mécanique où elle se manifeste. — Elle est détournée par l'aimant. — Elle produit la chaleur lorsque son mouvement est interrompu. — La chimie de la matière rayonnante. — Notes.

L'ouvrage finit par les pensées suivantes, empreintes d'une grande portée scientifique : « En étu» diant ce quatrième état de la matière, nous pa» raissons enfin avoir sous les mains, et tenir dans » le domaine de nos investigations, les petites parti» cules indivisibles qn'on suppose avec raison for» mer la base physique de l'univers. Nous avons » vu que dans quelques-unes de ses propriétés, la » matière rayonnante est aussi matérielle que cette » table, tandis que dans d'autres propriétés elle » prend presque le caractère d'une énergie rayon» nante. Nous avons de fait, touché la limite où » force et matière semblent se confondre, touché » cet empire des ombres entre le connu et l'incon» nu, domaine qui a toujours eu pour moi un » charme tout particulier. Je pense que les plus » grands problèmes scientifiques de l'avenir trouve» ront leur solution dans cette mystérieuse contrée » limitrophe et même au-delà ; c'est ici, me semble» t-il, que se trouvent les dernières réalités. »

(*Psychische Studien.*)

LE SPIRITISME.

Sous ce titre, nous lisons dans le journal l'*Avenir* de Spa :

« Les journaux conservateurs, la *Gazette de Liége*, le *Nouvelliste de Verviers*, le *Franchimontois*, ont reproduit, avec une satisfaction évidente, le commencement d'un article publié par la *Gazette* de Pétrus et intitulé : *une Nouvelle Religion*, article humoristique à l'adresse des spirites et plus spirituel d'ailleurs que méchant. On sait que pour parler de nos jours dans un journal politique de sciences psychologiques et morales, de tous les sujets littéraires celui dont le public est le moins occupé ; il est nécessaire de s'entourer de certaines précautions oratoires ; aussi, si l'on ne s'arrête pas au petit boniment obligé, que nous apprenait en somme la *Gazette ?*

Que ses bons amis les spirites, sur lesquels les journaux frondeurs ont tiré si longtemps à boulets rouges et auxquels ils ont décerné si généreusement un enterrement de première classe, se sont, nous ne savons par quel miracle, trouvés réunis à Bruxelles pour y débattre les intérêts de leur doctrine ; ils se portaient même assez bien, car ils ont jugé que le moment est venu où le spiritisme doit s'affirmer plus spécialement, non pas comme une nouvelle religion puisqu'il n'a ni prêtres, ni culte, mais comme doctrine religieuse et sans abandonner toutefois le côté expérimental et scientifique.

Spa ne possède pas de groupe spirite régulièrement constitué auquel les propositions votées par la Fédération spirite et magnétique puissent s'adresser, mais ne pourrait-on faire chez nous un pas en avant en essayant d'organiser un cercle d'étude et de propagande ? Ce serait un moyen pour élucider certaines questions auxquelles tout le monde se trouve intéressé, et un dérivatif pour rompre la monotonie de nos longues soirées d'hiver.

Nous recevrions bien volontiers les adhésions et les communications qui pourraient nous être adressées en ce sens, bien entendu, en dehors de tout esprit de parti. »

V.

NOUVELLES.

Le grand tableau *Après la tempête*, produit de peinture médianimique, a été mis en loterie et l'heureux gagnant est M. Julien, 18, rue des Archives à Paris.

* * *

Nous avons annoncé dernièrement l'édition allemande du *Livre des Médiums*, traduit par M. Pavlicek.

Notre collègue, *Licht mehr Licht*, du 7 décembre, contient une longue lettre de Mr Fritz Desor, chimiste à Hodolein, au sujet de la manière peu satisfaisante avec laquelle M. Pavlicek a rendu dans l'idiome germanique le second ouvrage du Maître. D'après les quelques échantillons que nous donne M. Desor de cette traduction, il faut avouer qu'il est bien déplorable que de pareils livres soient confiés à des mains si peu aptes à l'accomplissement d'une tâche aussi ardue qu'une traduction, car si l'œuvre du traducteur tombe sous les yeux d'un lecteur allemand, ce dernier ne pourra que croire, que lorsque Allan Kardec écrivait son Livre des Médiums, il était — fou à lier.

Licht, Mehr Licht.

* * *

On écrit de Lucerne :

Il y a différentes manières d'insulter à la mémoire d'un défunt, mais la plus curieuse consiste certainement à dire que le mort *revient*. Et pourtant cette injure est des plus graves aux yeux de certaines de nos populations rurales, imbues de la croyance que l'âme de l'homme mauvais et injuste, est condamnée à hanter les lieux témoins de ses fautes. Aussi le tribunal correctionnel du Lac, dans sa séance du 7 courant, a-t-il condamné à l'amende, sur la plainte des héritiers intéressés, un individu qui avait malicieusement propagé le bruit de l'*apparition* d'un honnête agriculteur, mort il y a quelques années. (*Flandre libérale*, 21 novembre 1879.)

* * *

L'ancien médium du comte de Bullet à Paris, M. Furman (c'est ainsi qu'il s'appelle maintenant, au lieu de Firman, à cause d'une prétendue opposition de ses parents contre sa tendance spirite) donne aujourd'hui des séances régulières à Londres, N° 26, Southampton-Row. Un M. Harrison-Green construit pour lui une cage en zinc perforé, pour placer ainsi les phénomènes dans des conditions exemptes de toute suspicion.

Psychische-Studien.

* * *

Il y a en ce moment à Marseille un petit italien de dix ans, ne sachant ni lire ni écrire, mais doué de la faculté merveilleuse de résoudre mentalement, et en quelques secondes, les calculs et les problèmes les plus ardus et les plus compliqués.

Un spectateur lui ayant donné son âge, le petit phénomène lui a répondu presque immédiatement, en l'instruisant du nombre de jours, d'heures, de minutes et de secondes dont se composait l'âge du questionneur.

Il résout avec la même promptitude toutes les opérations d'arithmétique qui peuvent lui être soumises.

L'enfant possède une méthode mnémotechnique à lui, qu'il déclare avoir trouvée inopinément à l'âge de sept ans.

* * *

Un incident curieux vient de se produire dans le monde ecclésiastique de Paris. Un dominicain, le Père Didon, bien connu de nos lecteurs, avait commencé à Notre-Dame du Roule une série de conférences sur le divorce. Le père Didon est un savant qui a fait des études sérieuses sous la direction de Claude Bernard ; c'est de plus un orateur élégant ; aussi la foule se pressait-elle à ses sermons ; on y voyait des libres-penseurs comme M. Emile de Girardin et M. Naquet ; ce dernier répondait même dans son journal au dominicain et le dominicain répliquait dans sa chaire à M. Naquet. Loin de s'appuyer, pour combattre le divorce, sur des dogmes quelconques, le père Didon laissait ceux-ci de côté et traitait la question comme une pure question de morale sociale. Qu'est-il arrivé ? On n'en sait rien. Mais il y a quelques jours, le Père Didon a annoncé que « par des motifs d'ordre supérieur, indépendants de sa volonté », il était obligé de cesser ses conférences. On assure que c'est l'archevêque de Paris qui lui a donné l'ordre de les interrompre, parce qu'elles avaient une tendance trop libérale. Quelques journaux semblent prédire au Père Didon le sort de Lamennais et du Père Hyacinthe.

REVUE INTERNATIONALE DU MAGNETISME

Sous la direction de M. Donato.

Sommaire du n° 5 et 6.

1. Où s'en vont les expériences de M. Charcot. — 2. Le magnétisme animal. — 3. Le magnétisme prouvé par le crime. — 4. M. Donato et le magnétisme animal. — 5. Le magnétisme et la poésie satirique. — 6. Lettres sur le magnétisme. — 7. Revue des Revues.— 8. Société magnetotherapique. — 9. Nécrologie. — 10. Portrait graphologique de M. le baron du Potet. — 11. Notes.

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 37, Liége :

ALMANACH SPIRITE

POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1880

Prix : 45 centimes.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 15 FÉVRIER 1880. — Nº 16

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Les harpies. — La question spirite jugée par la science française. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Le professeur Laurent, de Gand. — Tableau fondant. — Bibliographie.

LES HARPIES.

Pour quiconque suit sans parti pris la marche des événements particuliers qu'engendrent les agissements des douces filles qui sont à un titre quelconque entrées en religion; pour quiconque les observe à certains moments propices au but qu'on se propose, il n'est pas douteux que les enseignements les plus élémentaires du Maître sont par elles foulés aux pieds et par ceux qui les inspirent. Il est triste de voir s'appuyer sur l'autorité de Jésus des personnes qui à certains moments prouvent par leurs actes à tous ceux qui ne sont pas complètement aveuglés par le préjugé dominateur, que la cupidité est la passion maîtresse qui les guide.

Que l'on ait en vue l'enrichissement d'une communauté ou d'une personne appartenant à la caste sacerdotale, on ne déploie pas moins de ruses mielleuses et même de menaces, si l'on croit devoir recourir à ce moyen extrême. On affirme effrontément qu'on a entre les mains le pouvoir de rendre heureux ou malheureux l'avenir d'outre-tombe de ceux qui vont mourir, et l'on profite de la circonstance pour leur faire faire ce que bien certainement ils n'eussent pas fait si on ne les avait pas ainsi circonvenus. Ces captations auxquelles s'associent souvent d'elles-mêmes celles qu'on nomme de saintes filles sont une indignité, un acte de dol que ceux qui le commettent traiteraient de crime s'il était commis à leur détriment au lieu de l'être à leur bénéfice. Les choses changent ainsi de nature selon qu'elles servent à telles personnes ou à telles autres. Le vol devient souvent, et le plus miraculeusement du monde, une action méritoire.

On a dit avec raison que Dieu ne fait point de miracles, qu'il ne déroge jamais aux lois que lui-même a établies, mais il est des hommes qui en font, paraît-il, car c'est un vrai miracle moral que de transformer en œuvre pie, en une action digne d'éloges, ce qui venant d'autres personnes, ne serait pas digne d'assez de blâmes et donnerait très-certainement lieu aux anathèmes les plus foudroyants. Cette justice est connue et les actes des congrégations saintes ne sont pas de nature à faire cesser son influence désastreuse.

Elle a beau se couvrir d'un masque, elle ne saurait en imposer à personne, et, à l'exception des personnes directement intéressées et qui profitent d'une manière quelconque des méfaits que nous avons signalés, tous la connaissent sous son vrai nom : faveur immorale, iniquité, mensonge. Le grand argument que l'on emploie pour justifier les agissements coupables qui ont pour but d'enrichir des individualités ou des communautés cléricales, c'est qu'on ne saurait faire rien de mauvais lorsqu'on a en vue ce qu'on a nommé la gloire de Dieu. Vous comprenez que la gloire de Dieu est foncièrement intéressée à ce que tel ou tel personnage ecclésiastique soit confortablement renté, à ce que les communautés religieuses possèdent de grands biens, jouissent de riches revenus, dussent pour cela des milliers de familles traîner une existence misérable.

La gloire de Dieu, s'il est permis de se servir sans blasphème d'une expression aussi étrange, ne saurait consister dans des actes de ruse, de violence ou de corruption. Les spoliations, les déprédations, la ruine des familles ne peuvent rien ajouter à ce qu'on s'est permis d'appeler « sa gloire », si ce n'est

d'en faire le complice des spoliateurs, de ces pieuses sangsues qui sucent imperturbablement la substance nourricière des familles et parfois les laissent littéralement dans la misère. La gloire de Dieu, qui aime d'un amour égal tous ses enfants, n'a rien à voir dans ces choses que le plus simple bon sens comme la justice la plus élémentaire condamne.

On n'assassine plus, on ne torture plus, on ne brûle plus des victimes humaines pour la plus grande gloire de Dieu ; on se contente de poursuivre le même système sous une autre forme mieux appropriée aux mœurs présentes. Mais au fond c'est la même cupidité, la même rapacité, le même esprit de fraude et de rapine. Nous ne mettons aucun sentiment de haine, aucune arrière pensée de justice vengeresse dans nos paroles ; nous y mettons au contraire tout l'amour fraternel dont nous sommes capable, et si nous avons intitulé cet article « les harpies », c'est pour montrer à quel point l'esprit d'intolérance et d'accaparement chez les chefs, et le joug inflexible d'obéissance passive qui pèse sur les subordonnés, peuvent transformer pour un temps la nature native de certains êtres. C'est pour démontrer comment on déforme des jugements souvent naturellement droits, comment dans un intérêt sordide qu'on ne craint pas de mettre effrontément sous la protection divine, on fausse des consciences peu expérimentées. C'est enfin, parce qu'il est du devoir des Esprits du Seigneur de montrer les choses sous leur vrai jour.

Le devoir des Esprits, vrais ministres de Dieu, puisque mieux que les hommes ils peuvent le comprendre et l'aimer, car on n'aime bien que ce qu'on comprend bien, est de contribuer dans la mesure de leurs forces spirituelles au rétablissement de toutes choses, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile. En effet, les Esprits qui ne s'appuient pas sur la duplicité et le mensonge, sont à un degré quelconque des membres de l'Esprit de vérité, qui « doit tout rétablir. » Ils coopèrent chacun pour leur part, à ce grand établissement, à cette restauration providentielle de la vérité divine trop longtemps obscurcie par des passions de mauvais aloi, aux œuvres desquelles le cléricalisme a apposé son estampille officielle. Cela est triste mais cela existe, et il arrive toujours quelque chose de bon pour la vérité souveraine, dans cet examen consciencieux des agissements malsains et des pensées plus malsaines encore qui leur ont donné naissance.

Pour s'emparer des biens de la terre, on promet à ceux qui s'en dépouillent, les biens du ciel dont on devrait tout au moins savoir qu'on ne peut pas disposer, malgré les fameuses paroles : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Faut-il encore qu'on vienne rendre Jésus responsable de tous les crimes, de toutes les persécutions, de tous les vols commis sous le couvert de ces paroles qui, à coup sûr, eussent-elles été prononcées dans le sens qu'on leur donne, ne s'adresseraient pas aux êtres peu consciencieux qui en profitent momentanément. Ce ne sont pas de pareilles gens que Jésus-Christ aurait choisis pour ministres. Nous adoucissons les termes et la pensée.

Un jour, tous se jugeront eux-mêmes, quand ils se verront en face de ce miroir où la vérité seule se fait jour pour les consciences pures et non faussées, pour les visages à découvert et non pour les masques grimaçants qui, même pour les sectateurs du préjugé, représentent plutôt l'enfer que le paradis. Et comment pourrait-il en être autrement ? Comment le mensonge pourrait-il prendre la place de la vérité aux yeux mêmes des fabricateurs de mensonges ? Le mensonge est leur œuvre, leur enfant chéri à la condition que, comme Saturne, ils puissent s'en nourrir. Ils lui donneront la vie autant seulement qu'ils trouveront en lui la vie ; si le mensonge est impuissant à leur donner ce qu'ils désirent, ils abandonneront le mensonge, ce qui ne sera un malheur pour personne, mais bien un bonheur pour tous. On fait une obligation à chacun de son examen de conscience ; pourquoi le corps tout entier des dominateurs ne ferait-il pas le sien ? Ce serait une chose utile et morale entre toutes.

L'examen des faits et gestes de la grande dominatrice cléricale est fait quotidiennement par d'autres, s'il est négligé par ceux qui devraient s'y livrer avec le plus de conscience et de sévérité. Elle a eu ses grands jours cette puissance cléricale qui avait et a encore la prétention de plonger ses racines dans un sol exclusivement divin ; elle a eu ses grandeurs et elle ne s'aperçoit pas aujourd'hui de la vertigineuse descente qu'elle opère vers les bas-fonds où tout périt, où tout renaît sous une autre forme, où tout rajeunit et se renouvelle ! Le mensonge seul périt, parce que seul il est périssable de sa nature ; et, dans cette chute nécessaire, cette puissance dont nous parlons ne voit pas la vérité qui monte et va prendre la place, qu'elle-même occupait jadis, aux grands jours de sa splendeur passée.

Si elle la voit, elle ne lui accorde pas les respects qui lui sont dus et elle puise en elle-même un reste de force pour la couvrir de ses injures et de ses anathèmes désormais inoffensifs. Tout s'affaiblit malgré cela, tout s'écroule autour d'elle ; elle recrute péniblement son personnel dont le niveau intellectuel et moral est loin d'être en progrès. Ce n'est plus seulement dans les rangs les plus bas de la hiérarchie que se trouvent l'ignorance aveugle et cette présomption qui font hausser les épaules à toutes les personnes de bon sens ; c'est aussi dans les rangs supérieurs que ces choses se rencontrent

et cela est facile à comprendre. Certains chefs se plaignent non sans raison que la quantité des recrues diminue ; mais ce dont ils n'ont garde de se plaindre tout haut, c'est de la diminution en ce qui touche aussi la qualité.

Bien peu d'intelligences éclairées, bien peu de capacités réelles se tournent maintenant de ce côté ; libres de se choisir une voie meilleure, plus libérale, moins encombrée d'obstacles de toutes sortes, elles vont aux professions vers lesquelles les conduisent leur goût et leurs aptitudes naturelles fortifiées par l'étude. A un esclavage qui n'est plus de ce siècle, elles préfèrent la liberté qui, seule, sanctifie les bonnes actions. Elles répudient, autant qu'il est en elles, l'hypocrisie et le mensonge en quelque sorte commandés par la position contre nature faite à des hommes qui, sans être des plus intelligents et des plus instruits, peuvent fort bien, parfois, repousser dans leur for intérieur ce que leurs supérieurs les obligent d'enseigner tout haut.

Il ne convient pas à tout le monde de se mettre en opposition avec sa conscience, avec cette voix intérieure, avec cette *vocation* naturelle qui appelle l'homme hors des bizarres sentiers perdus, où tend à les conduire une discipline anti-humaine. Il ne convient pas à tous de soumettre leur raison, quelque faible qu'elle soit, à la raison de soi-disant personnages dont la force est plutôt brutale que tout autre chose. Aussi, de l'aveu des Princes des prêtres, les recrues deviennent rares, et bien qu'on ne se plaigne pas de leur qualité, chacun peut avoir en cela des idées assez vraies pour être consciencieusement adoptées de tous.

On voit des jeunes lévites, honnêtes et convaincus, déserter le sanctuaire au service duquel ils avaient eu l'intention de se vouer. Ils le font, pour la plupart, avant d'avoir courbé la tête sous le joug indélébile qui a la prétention de courber à jamais, toutes les volontés qui s'y soumettent, toutes les forces individuelles qui se courbent sous lui, qui se donnent à lui, qui se font ses esclaves comme des cadavres sans raison. Il est des volontés raisonnables qui échappent avant le joug et qui gardent pourtant devers elles l'obéissance au préjugé ; d'autres se soustraient au joug après l'avoir solennellement accepté. De là, grand scandale ! Pourquoi ? Parce qu'un malheureux a été trop faible pour porter le joug que lui infligeaient l'injustice et la déraison ? Parce qu'il a mieux aimé faire voler en éclats l'instrument de son supplice, plutôt que de tourner hypocritement la difficulté, comme tant d'autres le font. « Il faut qu'il y ait des scandales » ; mais malheureux, est-il ajouté, ceux par qui le scandale arrive ! Ici ils sont nombreux et conséquemment la charge sera moins lourde pour chacun.

L'institution avec ses exigences est la vraie coupable ; si elle n'avait pas tant doré ses suivants de haut bord, si elle n'avait pas donné à tous toutes les immunités possibles en présence d'actes que la plus vulgaire morale condamne, que les tribunaux humains eux-mêmes, puniraient sévèrement dans la personne de leurs auteurs, si ces actes de ruse et de spoliation pouvaient leur être déférés dans tous les cas, il n'y aurait ni crime ni scandale. Si lorsque un prêtre insiste auprès des parents d'une jeune fille pour qu'ils consentent à la laisser entrer au nombre des « Epouses du Christ », il leur disait : « Votre fille, *pour la plus grande gloire de Dieu*, peut être exposée, dans certaines circonstances, à devenir *une harpie* », il est probable que les parents réfléchiraient et refuseraient leur consentement.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LA QUESTION SPIRITE

JUGÉE PAR LA SCIENCE FRANÇAISE.

(Suite.)

Il ne restait plus qu'à poser les conclusions, M. Naquet, prenant le billet qu'il parcourut de nouveau : « On me parle, dit-il, d'expériences spirites poursuivies par des savants de l'Angleterre et de l'Allemagne ; *j'ignorais ce fait.* »

Quel aveu ! Mais en prenant la parole sur un semblable sujet était-il permis d'ignorer les faits qui s'y rapportent. Quoi ! Un homme justement considéré, un savant, qui se produit comme tel, et dont le nom seul est une garantie de lumière et de critique judicieuse, se croira quitte vis-à-vis du public qui l'écoute et la science qui le patronne lorsque, au lieu d'une leçon impartiale qu'on attend de son jugement, il viendra lancer au hasard des appréciations toutes personnelles, résultat de ses impressions et de ses préjugés ? N'est-il point triste qu'un savant de la valeur de M. Naquet puisse discuter à loisir sur une question qui lui est complètement étrangère. Se peut-il qu'il ne redoute pas un désaveu public et ose-t-il bien s'exposer à subir, dès la première contradiction, la dure obligation de convenir de son peu de compétence ?

Le caractère bien connu du conférencier ne permet pas de voir dans cette façon d'agir une manœuvre de déloyauté voulue, mais il faut bien convenir qu'il y a là une légèreté présomptueuse, qui n'est rien moins que scientifique.

M. Naquet, ne pouvant pas s'en tenir décemment à l'aveu pur et simple de son ignorance, crut bien faire, lui qui reconnaissait cependant n'avoir aucune idée des travaux spirites, M. Naquet crut, dis-je, devoir protester et juger les juges dont la conclusion motivée est si différente de sa conclusion arbitraire — il ne voulut voir en eux que des hallucinés.

Pourquoi ? Tout simplement parce que la déclaration de ces hommes éminents est en désaccord avec les principes positivistes et que M. Naquet est un adepte de cette école exclusive qui ne veut pas que *les faits spirites* SOIENT.

On le voit, non-seulement ces jugements sans base ne sont plus de la science, mais il n'appartiennent même plus à l'argumentation. C'est ici l'arbitraire de la négation qui, ne pouvant rien prouver, cherche à tout démentir, et, dans son impuissance à s'appuyer sur des raisons, s'ingénie à trouver des détours.

Remarquez bien que M. Naquet n'a eu dans cette circonstance qu'un tort commun à tous ses confrères; l'attitude imprudente qu'il a prise, cent autres l'auraient acceptée et se seraient peut-être montrés moins habiles pour sortir d'embarras.

En effet, le conférencier déclara qu'il était prêt à accepter la réalité des phénomènes magnétiques et spirites, dès que des études suivies sur ce point lui permettraient une constatation scientifique.

La conférence achevée, il demanda à Madame Cochet, devant tout l'auditoire, dans quels livres il trouverait la confirmation des travaux de Crookes et de Zöllner, Madame Cochet les lui indiqua et lui remit une petite brochure des articles publiés à Londres dans le journal des sciences.

Je m'approchai alors en disant au conférencier que je me mettais à ses ordres pour lui faire constater les phénomènes dont il rejetait la possibilité. Devant cette nouvelle protestation, il se montra aussi conciliant que possible, et lorsque j'ajoutai qu'il s'agissait, non pas d'une révélation surnaturelle, mais d'une force encore inconnue, il convint qu'il ne lui répugnait pas d'admettre ces phénomènes comme des effets dus à une nouvelle loi et constata qu'il appartient, en effet, à la science de rechercher cette loi et d'en déterminer la nature.

Ici se place un mot échappé au docteur Charcot, je ne puis le passer sous silence parce qu'il démontre, une fois de plus, a quels sentiments obéissent les savants officiels, arbitres dont l'autorité fait loi — on verra que la vérité n'a rien à attendre de leur décision, parce que cette décision tient à trop d'intérêts pour être libre.

On se rappelle que M. Naquet, en parlant des expériences du magnétisme, avait absolument nié la lucidité somnambulique : « Dans votre entrevue avec monsieur Charcot, n'avez-vous point, lui dis-je, abordé la question du somnambulisme ? Ne vous êtes-vous point informé si le docteur n'a pas essayé de provoquer sur ses sujets sensitifs, les phénomènes de lucidité affirmés depuis Puységur par la majorité des magnétiseurs ? — M. Naquet me répondit qu'en effet, il avait posé cette question et que le docteur avait répondu vivement « Oh ! ne parlons pas de çà : croyez-moi, le morceau est bien assez difficile à avaler ! (Sic) » (1)

Nous voilà loin de la négation absolue formulée quelques instants auparavant dans la conférence. Remarquez que M. Charcot ne se récrie pas devant une supposition extravagante ! il ne nie même pas la possibilité du phénomène, bien plus, devant une interrogation directe, et lorsque sa propre autorité sur cette matière délicate est mise en cause, il ne se récuse pas, ne rejette pas la pensée qui lui est présentée d'essais secrets ; mais, se tenant dans une réserve qui est presque un aveu, il met sa réponse dans le motif même qui lui impose le silence : *le morceau est assez difficile à avaler !*

Ce cri là est bien humain ! On est un homme éminent, un docteur distingué, on a un nom, une réputation que l'opinion a élevée et que l'opinion peut déconsidérer. Dans la position qu'on occupe, on doit quelque chose à son propre mérite, certes, mais on doit beaucoup plus encore aux préjugés ! Ces préjugés, on est d'autant plus porté à les ménager qu'on a appris à en vénérer l'influence : on a été bercé par eux, on en est un peu les fils.

Pensez donc, il s'agit d'un docteur, et presque d'un fonctionnaire, or, dès qu'on tient à quelque chose, ce quelque chose vous tient, on n'est plus une volonté, on devient un rouage. Chaque fois qu'un savant officiel ouvre la bouche, il doit se poser cette question décisive: que dira l'Académie? Avalera-t-elle ? N'avalera-t-elle pas ? Tout est là !

Tant d'intérêts sont en jeu ! Une parole imprudente peut soulever des protestations dangereuses, des mécontentements retentissants. Et pourquoi la dirait-il, cette parole ? Pour servir la vérité ? Une idole farouche qui marche droit au but sans s'arrêter au détail des personnalités qu'elle sacrifie, et qui, follement fanatique, insensible à aucune con-

---

(1) Comme ce sont bien là les paroles d'un ennemi du magnétisme, et comme elles reportent involontairement l'esprit à cette mémorable séance de l'académie de médecine, à cette séance du 28 juin 1831, où un membre de la docte compagnie, Monsieur Castel, s'opposait avec force à l'impression d'un rapport favorable au magnétisme, en disant que :

« *Si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques : qu'il serait donc dangereux de propager ces faits au moyen de l'impression.* »

Comme il est bien probable que parmi nos lecteurs il s'en trouve quelques-uns qui ne sont pas au courant de cette partie (cependant si intéressante) de l'histoire du magnétisme, nous croyons leur être agréable en résumant en quelques lignes, non pas toute l'histoire du magnétisme depuis Mesmer, mais seulement l'historique des quelques rapports qui ont été faits sur cette question par différentes commissions.

Ce sera le sujet d'un prochain article.

sidération, à aucun intérêt, exige un abandon absolu de la part de ses apôtres, dont le plus souvent elle fait des martyrs ?

Un homme de rien peut tenter l'aventure, et sacrifier un avenir incertain — un homme arrivé ou en chemin de l'être ne sacrifiera jamais un présent fructueux. S'il garde pourtant l'esprit du chercheur, si l'ambition persistante et la convoitise satisfaite n'ont point étouffé en lui la soif de découvertes, le désir de poursuivre le nouveau champ d'observation qui se déroule devant lui, il fera comme Monsieur Charcot. Impuissant à soutenir le poids de la vérité tout entière, parce qu'il lui faudrait d'abord jeter là, l'attirail embarrassant des préjugés qui pèsent sur lui, il prendra de cette vérité tout ce qu'il en peut porter. Plein de bonne volonté du reste, dans le louable désir de lancer le nouvel élément dans la circulation, il réduira la vérité dangereuse en parties infinitésimales, la dosera prudemment et la mettra en pillule, qu'il aura bien soin de dorer afin de faire avaler la chose sans trop de grimaces.

C'est là métier de docteur, et, en somme, Monsieur Charcot est dans son rôle : on ne peut rien lui demander de plus !

Il n'en est pas de même de M. Naquet qui s'est quelque peu écarté du devoir strict du conférencier, il a certainement abusé de la sympathie qu'il inspire. Le public parisien, indulgent pour ceux qu'il adopte, a fait grâce au savant en considération du député ; il a subi sans crier le désappointement d'être arrivé à une huitième conférence sur le même sujet, pour entendre de la bouche même de son orateur un aveu d'incompétence trop bien justifié. L'auditoire s'est montré d'une tolérance peu commune. C'est tout au plus si, lorsque M. Naquet a prononcé son fameux : « Je l'ignorais », c'est tout au plus si un léger mouvement soulignait cette confession étrange, tandis que seule, une voix répliquait, plutôt dans un aparté jaillissant de la situation que dans une provocation directe : « Vous ne devriez pas ignorer. »

Enfin, M. Naquet s'en est tiré à bon marché, il a manifesté l'intention de s'instruire, et entrant à temps et avec une bonne volonté bien marquée dans la voie des concessions, il a promis de rétracter ses conclusions matérialistes dès qu'il aurait acquis, sur la question, de nouvelles lumières.

L'a-t-il fait ? A-t-il examiné ? A-t-il conclu ?

Ce serait bien peu connaître les intentions du positivisme que de s'arrêter à une promesse qui n'est qu'une défaite habile. C'est là un bon tour.... oratoire, un adroit moyen de sortir d'une situation fausse, en se ménageant une indulgence nécessaire, et rien de plus. Le seul enseignement qui ressorte de cette belle promesse c'est de montrer le député du Vaucluse sous un nouvel aspect, c'est de nous apprendre que M. Naquet, radical en politique, devient opportuniste comme savant.

Georges COCHET,
Membre du Comité de la Société Scientifique d'études Psychologiques de Paris.

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

Le résumé de la conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa, que nous avons publié dans notre numéro du 15 janvier, ne donnant de cette conférence intéressante qu'une idée très-incomplète, nous la publions entièrement, persuadés qu'elle sera goûtée de tous nos lecteurs.

Les expériences du docteur Slade

Devant les professeurs de l'Université de Leipzig.

—

Messieurs,

En parcourant l'autre jour un des petits livres de la bibliothèque Gilon : *La Vie privée*, par Monsieur Potvin, j'y ai remarqué la réflexion suivante : « Comment se fait-il, se demandait l'auteur, que l'Eglise ait pu en arriver, après un premier communisme, après l'élection des prêtres et le règne des conciles, à une sorte de théocratie infaillible dans le siècle même de la révolution française ? Cela s'explique d'abord par la liberté qui lui a permis de réagir contre la démocratie et de pousser l'esprit d'autorité à l'extrême. Cela s'explique ensuite — et à mon avis, c'est ici la raison essentielle — par l'état de la société moderne, bien plus industrielle, artistique et politique que religieuse. L'activité sociale est ailleurs. »

Ce n'est que trop vrai ; notre société n'est pas portée vers les choses religieuses et morales. L'indifférence en ces matières, dont parlait si magistralement Lamennais, il y a quelque cinquante ans, règne souverainement. Tout le monde s'occupe de ses affaires, de ses plaisirs et fait de la politique ; or, je ne connais pas de préjugé plus funeste que celui, si généralement répandu, qui fait dépendre les progrès de la civilisation, presque exclusivement de l'action des lois. Les lois ne peuvent rien où les mœurs, et surtout les croyances religieuses ou philosophiques qui forment les mœurs, n'ont pas préparé le terrain aux réformes législatives ; de cette apathie morale vient que d'un bout de l'Europe à l'autre une grande détresse, un malaise général et indéfinissable, des bouleversements imprévus se révèlent au cœur même de la plus brillante civilisation qui fut jamais.

Je pourrais apporter ici à l'appui de cette thèse : la nécessité d'une rénovation religieuse, de nombreuses citations, je me contenterai, ne voulant

pas insister sur ce point, de vous citer cette pensée de M. Jouffroy, tirée de ses *Mélanges philosophiques* et qui résume assez bien la situation : « Comment voulez-vous, dit cet écrivain, que l'homme vive en paix, quand sa raison, chargée de la conduite de la vie, tombe dans l'incertitude sur la vie elle-même et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache pour remplir sa mission ? Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici bas ? Quand on ignore ce que signifient, et l'homme, et l'espèce, et la création ? Quand tout est énigmes, mystères, sujets de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible. »

Ce qui retient beaucoup de personnes de s'occuper de ce genre de recherches, abstraction faite des exigences toujours croissantes de la vie matérielle, c'est l'absurdité des systèmes religieux qui se disputent les consciences, et l'impuissance où s'est trouvée jusqu'ici la science de trouver une solution satisfaisante à ces questions.

En dernière analyse, si l'on va au fond du problème religieux qui s'impose forcément à notre attention, on trouvera, comme le dit le *Rituel du grade de maître*, page 32, que, à cet égard, « la seule division qui existe entre les hommes de bonne foi est dans la question de savoir si la cause de toute existence est spirituelle ou matérielle, c'est-à-dire isolée, indépendante de la matière, ou bien inhérente à la matière. » En d'autres termes, s'il faut accepter la conception *mécanique* du monde, bannir de la nature toute finalité et mettre partout l'aveugle nécessité à la place des causes finales ; ou bien, s'il faut concevoir l'univers comme un immense organisme *animé*, *vivant* et se possédant dans l'unité d'une raison consciente, qui domine tous les rapports, pour les faire concourir à une fin utile à tous les êtres. En d'autres termes encore et dans un cercle plus restreint, si le principe pensant, l'âme, est une propriété, une modification de la matière, un jeu des tissus qui cesse lorsque la nutrition cesse de maintenir les éléments organiques du corps dans les conditions voulues de l'existence, ou bien si l'âme est une intelligence libre et consciente, un esprit servi par des organes, momentanément renfermé dans un vêtement de chair et qui survivra à la décomposition de son enveloppe matérielle.

C'est sur ces théories, représentées par l'école matérialiste d'un côté et l'école spiritualiste de l'autre, que roulent à peu près toutes nos discussions philosophiques et sociales, et c'est au moment où la lutte est plus vive que jamais entre les deux systèmes contraires, qu'une nouvelle doctrine, le spiritisme, fait son apparition ; elle vient à l'heure marquée par la Providence pour trancher définitivement la question en litige, objet de nos incertitudes et de nos malentendus, en prouvant, par des faits physiques et parfaitement observables, l'existence et la survivance de l'âme, la réalité du monde des esprits et par conséquent l'existence d'une force intelligente supérieure en dehors de la matière, capable de la diriger, de la triturer, de la coordonner à son gré. *Mens agitat molen*. Oui ! Dans cet immense laboratoire qui s'appelle le monde, où les forces agissent et réagissent sans cesse les unes sur les autres, d'après des lois générales et constantes, l'esprit se meut libre, il régit, il agite la matière ; en s'appuyant sur certaines forces encore inconnues, il peut, selon son savoir et son élévation modifier, suspendre ou annuler certaines autres, et il passe en souverain au milieu d'elles. Voilà le plan général de la création, tel que le spiritisme nous le révèle et le noble rôle que l'esprit est destiné à y jouer. Pour arriver à cette démonstration, le spiritisme, comme science nouvelle, est resté fidèle, quoi qu'on en ait dit, à la méthode baconienne qui consiste à raisonner sur des faits en allant du connu à l'inconnu, et en soumettant ses conclusions au contrôle de la raison et de l'expérience.

Pour vous en convaincre, écoutez ce que nous enseigne à ce sujet Allan Kardec, celui qu'on regarde à juste titre comme le chef de la nouvelle école : « Le spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Des faits d'un ordre nouveau se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues, il les observe, les compose, les analyse et des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit ; puis, il en déduit les conséquences et en cherche les applications utiles. Il n'établit aucune théorie préconçue ; ainsi il n'a posé comme hypothèse, ni l'existence et l'intervention des esprits, ni le périsprit, ni la réincarnation, ni aucun des principes de la doctrine ; il a conclu à l'existence des esprits lorsque cette existence est ressortie avec évidence de l'observation des faits, et ainsi des autres principes. Ce ne sont point les faits qui sont venus après coup confirmer la théorie, mais la théorie qui est venue subséquemment expliquer et résumer les faits. Il est donc rigoureusement exact de dire, que le spiritisme est une science d'observation et non le produit de l'imagination. »

Ayant ainsi assigné à la doctrine nouvelle son véritable caractère, je ne m'arrêterai pas à vous retracer l'historique du spiritisme ni les luttes qu'il a eu à soutenir, tant contre l'école matéria-

liste que contre les sectaires de toutes les religions positives ; mon but aujourd'hui est de vous entretenir du docteur Slade et surtout de ses expériences avec les professeurs de l'Université de Leipzig, un simple épisode d'ailleurs dans le champ si vaste du spiritisme expérimental.

(*A continuer.*)

LE PROFESSEUR LAURENT, DE GAND.

M. François Laurent, professeur à l'Université de Gand, a été nommé récemment commandeur de l'Ordre de Léopold.

En conférant à l'illustre savant cette haute marque de distinction, dit le *Précurseur*, le gouvernement de Sa Majesté a bien mérité du pays.

M. Laurent est, en effet, une des gloires de la Belgique ; il faut avoir étudié son œuvre immense pour se rendre compte de la profondeur, de la largeur et de grandeur de son talent et de son génie. *Ses études sur l'histoire de l'humanité,* en dix-huit volumes, sont conçues dans un esprit vraiment philosophique. Elles constituent, dans toute la force du terme, un monument scientifique et renferment sur toutes les questions qui ont agité et passionné le monde une incroyable quantité d'informations et de renseignements.

Depuis 1870, date de la publication du dix-huitième volume, M. Laurent a publié un ouvrage en 33 volumes sur le *Droit civil* et un *Cours élémentaire de droit civil* en quatre volumes. Si l'on ajoute à cette série des ouvrages qui suffiraient à faire la réputation d'un homme, comme *l'Eglise et l'Etat,* les *Jésuites*, les *Lettres sur les cimetières*, les *Sociétés ouvrières*, un grand nombre d'articles de revue et de lettres aux journaux, on aura une idée de ce qu'a pu produire l'illustre savant.

Ce n'est pas tout. M. Laurent travaille en ce moment à un *Projet de révision du code civil* et à un *Traité de droit international privé.* Ces œuvres lui demanderont de longues années d'études. C'est une des raisons sans doute pour lesquelles cet esprit d'élite ne s'est pas occupé et n'a pas paru s'apercevoir jusqu'ici de ce fait, providentiel entre tous dans l'histoire de l'humanité : l'avénement du spiritisme. M. Laurent est un de ces hommes qui s'est préoccupé constamment de l'avenir de la religion parce qu'il considère celle-ci comme une nécessité morale et sociale. Il a montré la folie qu'il y a, à vouloir constituer un peuple libre, destitué de toute croyance, de tout sentiment religieux ; celle plus grande encore de vouloir maintenir et ravirer la foi religieuse en détruisant la liberté. Si les libéraux, a-t-il écrit dans la *Revue de Belgique*, croient qu'en niant la possibilité d'un christianisme raisonnable, ils rallieront les hommes autour de leur drapeau, ils se trompent grandement et leur illusion est funeste. Est-ce qu'une doctrine qui mutile l'homme en refusant de donner satisfaction au sentiment religieux, peut jamais devenir la doctrine de l'humanité ? C'est écarter du libéralisme tous les hommes qui sentent le besoin de la foi. Vainement les libéraux diront-ils que le libéralisme est une opinion politique qui n'a rien de commun avec la religion. C'est tout simplement de la politique ou de la prudence. J'aurais envie, ajoute-t-il, de qualifier cette prudente politique plus durement, mais à quoi bon? Les faits donnent tous les jours un éclatant démenti à ce libéralisme suranné.

M. Laurent a cherché pendant un certain temps la solution de la question religieuse, c'est-à-dire du grand problème de l'union de la foi et de la raison, dans l'accord du libéralisme avec le protestantisme libéral, une religion qui respecte, du moins en principe, la libre pensée, mais il paraît avoir renoncé aujourd'hui à cette idée. J'ai fait appel, écrivait-il dans la *Revue de Belgique*, numéro du 15 février 1878, au protestantisme libéral, mais le feu sacré, la passion de la propagande manquent à l'Eglise protestante et les populations catholiques perdent tout sentiment religieux. Je ne désespère pas, mais je n'aperçois pas la voie par laquelle s'accomplira la révolution. C'est le secret de Dieu ! V.

(*Avenir de Spa.*)

TABLEAU FONDANT.

Pie IX est mort. On dit qu'il était le vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; le pontife de l'Eglise universelle ; le roi des âmes ; le législateur des consciences.

Son règne devait donc être purement spirituel, comme celui du fils de l'homme.

Et sa vie, une imitation de celle du Maître.

Et sa mort, comme celle de ce dernier, un exemple de mansuétude et d'abnégation pour les autres.

Et en effet : son règne n'était pas de ce monde ; il l'avait été au commencement de son pontificat, mais le sceptre temporel se brisa entre ses mains et Pie mourut en se lamentant sur la perte d'un pouvoir qui lui appartenait de droit actuellement divin.

Ce droit n'avait, dans l'Evangile, ni sa base ni sa racine. Bien plus, à son origine il fut une véritable usurpation, une violente spoliation, mais depuis quelques siècles l'usurpation a perdu son caractère et est devenue un droit hors de question, légitime et divin. S'il n'a pas prescrit l'Evangile, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, il a prescrit les droits des Lombards et d'autres peuples spoliés au profit du Saint Siége.

Convenons donc de ce que le règne de Pie IX, dans les dernières années, était, comme celui de Jésus, purement spirituel, avec la seule différence que Jésus, par la force de sa doctrine, ne prétendit jamais à d'autre règne que celui des esprits, et que Pie voulut régner sur les corps, non par volonté ni goût, mais par la force des armes. La ressemblance en ce point ne saurait être plus parfaite.

Jésus vécut dans l'humilité et dans la pauvreté ; Pie IX également. Jésus s'entourait d'hommes simples, et avec eux il allait de village en village, et de peuple à peuple porter lui-même la bonne nouvelle de la rédemption et de la liberté aux opprimés ; Pie IX en faisait autant. Jésus revêtit, comme le dernier des fils du peuple, une pauvre tunique de toile grossière, sans dentelles ni broderies, sans argent ni or ni pierreries ; Pie IX agissait de même. Jésus ne ceignit d'autre diadème que celui de ses vertus ; Pie IX l'imitait. La ressemblance entre Jésus-Christ et son vicaire continue donc à être parfaite.

Jésus fut couronné d'épines.

Pie lui aussi portait une couronne.

La triple couronne du vicaire apparaît ornée d'une multitude de pierres précieuses. Le bonnet est orné de huit rubis, vingt-quatre perles et une splendide émeraude. La croix, imitant celle du Christ, se compose de vingt-quatre brillants. Le principal des diamants, de la grosseur d'une petite noisette, fut acheté au duc de Milan par le pape Julien II, qui en paya 20,000 ducats. Les coiffes sont de perles et de rubis et les rubans qui soutiennent la croix, lorsque le pontife la porte, sont couverts d'or.

Entre la couronne de Pie et celle de Jésus, il n'y a donc d'autre différence que celle qui existe entre des diamants et des épines.

Jésus-Christ lavait les pieds à ses disciples ; les princes et les grands allaient baiser ceux de Pie IX, chaussés de sandales éblouissantes.

Manque-t-il encore quelque chose pour compléter la ressemblance entre Pie IX et Jésus ?

Jésus meurt et la soldatesque se dispute la possession de sa tunique.

Pie IX meurt et Simeoni avec deux autres cardinaux, exécuteurs testamentaires de Pie, disputent à la comtesse de Mastaï-Ferreti, nièce du défunt, la possession de plusieurs millions de lires, part de l'héritage que laissa dans son testament le *pauvre* représentant du pauvre martyr du Calvaire.

La morale de ce « tableau fondant » est la suivante :

Que le pontife romain est la fidèle personnification de l'abnégation, de l'humilité, de la pauvreté et de la mansuétude du Christ.

Que le catholicisme officiel de nos jours est le christianisme dans son immaculée pureté primitive.

Que ceux qui parlent de corruption dans le clergé et de falsification des enseignements évangéliques, sont des insensés, incapables de comprendre que deux choses peuvent être identiques, lorsque l'une est tout le contraire de l'autre. J. A. Y. P.

(Extrait du *Buen Sentido*, de Lérida.)

BIBLIOGRAPHIE.

Sous ce titre : *Dieu et l'Ame*, essai d'idéalisme expérimental, par Adolphe Coste, — la librairie Reinwald, 15, rue des Saints-Pères, à Paris, vient de publier un petit volume qui expose rapidement, clairement, simplement, les grandes questions philosophiques : l'origine des idées et des sentiments, l'interprétation de Dieu et de la Providence, les conditions physiologiques de la pensée, la possibilité de la renaissance des âmes, etc. L'auteur, disciple d'Auguste Comte et de Claude Bernard, prétend que les progrès sociaux sont la réalisation successive des mythes religieux. C'est un ouvrage pleins d'arguments nouveaux empruntés à la science contemporaine et qui sera lu avec intérêt par les personnes qui ont le goût des controverses sérieuses.

(*Petite République française*, du 25 janvier 1880.)

En vente au bureau du journal
Rue Florimont, 37, Liége :

ALMANACH SPIRITE
POUR L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE 1880
Prix : 45 centimes.

TRAITÉ COMPLET
DE
MAGNÉTISME ANIMAL
COURS EN DOUZE LEÇONS
PAR LE BARON DU POTET
PRIX : fr. 8,50.

Recherches sur le Spiritualisme
Par W. CROOKES
Un beau volume relié, prix : fr. 2-75.

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME
Comment on doit le comprendre, l'interroger et l'étudier
Par M. François VALLÈS
Prix : Fr. 1-60.

Qu'est-ce que la Religion
DE
JÉSUS-CHRIST
Prix : 12 centimes.

LES TERRES DU CIEL
Par CAMILLE FLAMMARION
Par la poste, fr. 10-50.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 1ᵉʳ MARS 1880. — Nº 17

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Le magnétisme éveillé. — Philosophie de la mort. — Le magnétisme à l'académie de médecine. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Avis.

LE MAGNÉTISME ÉVEILLÉ.

Ce n'est pas seulement à l'état de somnambulisme que l'on peut provoquer et obtenir les phénomènes, dits merveilleux, qui font l'admiration de tous ceux qui en sont les témoins. Les faits de seconde vue qui se produisent spontanément chez certaines personnes douées d'aptitudes nécessaires, peuvent, eux aussi, être provoqués sans avoir recours, ainsi que nous venons de le dire, au phénomène qu'on appelle l'endormement. L'action magnétique *endormante* n'est pas toujours sans danger, soit pour celui qui en est l'objet, soit pour celui qui l'exerce. Il survient trop souvent des crises qui présentent un caractère effrant pour les assistants, et qui, si elles aident à asseoir la conviction dans certaines âmes, ne laissent pas d'avoir, pour un grand nombre, quelpue chose de répulsif qui leur laisse une impression désagréable, une sorte d'effroi.

Nous sommes loin de blâmer d'une manière absolue ces sortes d'essais magnétiques, mais nous sommes convaincu qu'il faut en user très-modérément et qu'il faut, par degrés, chercher à les remplacer par d'autres d'une nature plus douce et ayant des caractères moins brutaux, conséquemment moins effrayants pour les personnes d'une constitution délicate au point de vue du système nerveux. Une fois un fait bien constaté par toute personne de bonne foi qui en a été le témoin, il s'agit de lui trouver une application utile dans toutes les branches des intérêts humains. Le magnétisme tel qu'il est généralement exercé jusqu'à présent, n'est et ne peut être que l'apanage de quelques hommes qui ont profondément étudié la science magnétique et qui sont rompus à son exercice. Or, il faut que la science se vulgarise et soit mise à la portée de tous; et à côté du magnétisme scientifique il y a le magnétisme naturel, cette force d'influence irrésistible que certaines personnes possèdent et mettent en œuvre sans s'en douter.

Christ n'endormait point les malades, ni ne se servait de somnambules pour se faire indiquer le mal à guérir et les remèdes à employer. Il faisait du magnétisme naturel ou spirituel, ne se faisant pas plus un mérite personnel des guérisons qu'il opérait, que de ses discours aux populations accourues sur son passage lorsqu'il disait : « Ce n'est pas de moi-même que je parle. » De même que ce qu'il disait, il ne le disait pas de lui-même, de même les choses merveilleuses qu'il a faites au point de vue magnétique venaient d'ailleurs, des profondeurs sublimes où, par la force de sa volonté et la pureté de ses intentions, il allait puiser le fluide divin, le fluide transformateur par excellence et au besoin créateur. Le Christ a aujourd'hui sur la terre des disciples et des continuateurs qui vulgariseront cette science des sciences en appelant à eux toutes les personnes de bonne volonté et en faisant, à l'aide d'expériences personnelles, comprendre même aux plus ignorants le bien qu'on peut produire par le seul effet de la pensée.

Le magnétiseur exerce sur son sujet un empire en quelque sorte absolu, il lui commande en maître et le fait agir complètement à sa guise ; il lui ordonne de voir ou de ne pas voir, de parler ou de ne par parler, et cela par la pensée seule, sans qu'il ait besoin lui-même de prononcer une parole. Il s'établit entre lui et le sujet un courant mystérieux, un lien fluidique qui ne fait pour ainsi dire des deux qu'une seule personne. Ou plutôt, le courant

mystérieux, le lien fluidique qui existe naturellement entre tous les membres de la grande famille humaine, acquiert une force et une intensité qui sont en raison de la puissance de volonté du magnétiseur et du degré d'obéissance ou d'abandon du magnétisé.

Dès l'abord il y a lutte, malgré le consentement bien réel du sujet de faire l'abandon de sa propre volonté en vue de l'obtention du phénomène ; il y a lutte parce que l'être humain, quelle que soit sa confiance et même son abnégation, ne se laisse pas dominer volontiers au point de devenir pour ainsi dire une machine entre les mains d'un autre. Puis il y a la crainte de l'inconnu, une espèce d'effroi et de terreur involontaires. Il faut donc un certain temps pour atteindre le but, ainsi que des expériences nombreuses et réitérées afin d'établir entre le magnétiseur et son sujet cette communauté de pensées qui unifie les êtres et peut produire de grandes choses. Mais pour que celui qui exerce l'action magnétique humaine puisse le faire avec succès, il faut qu'il soit suffisamment doué en ce sens, c'est-à-dire qu'il possède en lui les éléments constitutifs de la force magnétique ; et pour que son organisation soit réellement complète, il est indispensable qu'aux premiers éléments de cette force se joignent en suffisante quantité des éléments sérieux de force morale.

Si le magnétiseur veut obtenir de son sujet l'obéissance et l'abandon qui lui sont si souvent nécessaires pour atteindre le but qu'il se propose, il faut qu'il sache de son côté, à l'exemple de Jésus, obéir à ses guides spirituels, qui sont ses magnétiseurs à lui, et s'abandonner entre leurs mains. Les actes vrais d'humilité et d'abandon donnent une force morale dont on est loin de connaître les merveilleux effets. Le magnétiseur non spirite, qui ne connaît donc pas suffisamment les causes de l'action qu'il exerce, ne pourra jamais être un magnétiseur complet : il ne saura jamais se préparer des sujets autrement qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, c'est-à-dire à l'aide de ses relations ordinaires. Le magnétiseur spirite, celui qui magnétise spiritement en collaboration avec ses guides invisibles, peut se préparer des sujets qui lui sont inconnus et qui se trouveront sous sa main à un moment donné.

Les Esprits prévoient les choses ou les préparent ; ils amènent les relations et provoquent les rencontres les plus inopinées en apparence. Bien certainement la plus grande partie de ces agissements reste inconnue aux spirites, qui n'ont guère à leur service pour connaître ce qui les intéresse dans l'avenir ou même dans le présent, à un certain éloignement de l'endroit où ils se trouvent, que le pressentiment plus ou moins développé et les révélations intuitives ou autres qui peuvent leur être faites. Les révélations intuitives se confondent facilement avec les pressentiments dont ils forment une des faces, ce qui au fond, du reste, n'a qu'une minime importance, la question principale étant de savoir si le pressentiment est vrai ou faux, si la révélation intuitive est véritable ou mensongère.

L'événement seul vient donner à cette question une réponse sérieuse ; cependant en s'étudiant bien, au moment même ou l'on perçoit intuitivement un fait présent qui se passe au loin ou un événement à venir, on peut se former sur ces points divers sinon une certitude, du moins de graves présomptions en faveur ou contre la production du fait. Pour cela, il faut savoir *regarder en dedans de soi-même*, c'est-à-dire se recueillir et faire appel à toutes les forces vives de son être intérieur. Très-certainement, on ne parvient pas d'un coup à lire couramment dans ce livre mystérieux qui, pour l'observateur novice surtout, mérite bien le nom de *livre de l'inconnu ;* mais on commence par épeler et, petit à petit, on acquiert une certaine expérience de ces choses qui, tout d'abord, paraissent insondables.

Il est des personnes singulièrement douées sous ce rapport, et capables de produire des effets réellement étonnants. Il ne faut pas croire que dans l'état somnambulique provoqué, l'Esprit dégagé du somnambule agisse seul ; en dehors des Esprits désincarnés qui l'assistent à l'occasion, il y a l'Esprit du magnétiseur et même ceux des assistants convaincus qui lui viennent en aide. Nous ne voulons pas dire par là que ses réponses soient le reflet des pensées de l'assistance, puisque très-souvent elles contiennent tout le contraire de ce qu'on attend ou de ce qu'on désire, mais bien, que le désir ardent que le magnétiseur et les personnes présentes ont d'être édifiés sur ce qui fait le sujet de leurs recherches, constitue une éducation puissante.

A cette évocation répondent des Invisibles d'une élévation en harmonie avec le sujet qui fait la préoccupation des personnes présentes, avec la pureté des intentions qui les animent. Tout est évocation dans la nature. La puissance du magnétiseur sur le magnétisé est grande, mais il n'obtiendrait rien ou peu de chose sans le concours des Invisibles qui, en vertu de la loi de solidarité, se mettent à sa disposition et à celle du sujet. Or, on sait qu'on peut obtenir des réponses et des renseignements utiles des Esprits sans avoir recours à l'endormement. Ce que l'on obtient à l'aide du magnétisme ordinaire, on peut l'obtenir aussi et on l'obtient tous les jours par le seul fait des évocations ou des dictées spontanées qui viennent de l'erraticité.

L'action magnétique peut se produire en dehors de l'endormement, il n'est pas un magnétiseur un peu sérieux qui ne le sache, et tous les spirites

qui se sont donné quelque peu la peine d'étudier les principes fondamentaux de la doctrine posée à l'époque actuelle par Allan-Kardec, sont ultra-convaincus de cette vérité que rien, du reste, ne peut venir raisonnablement mettre en doute. Et du moment qu'il est possible de magnétiser un membre et même l'ensemble de l'organisme corporel, et d'y faire pénétrer le fluide guérisseur nécessaire, comment ne pourrait-on pas aussi faire appel à cet autre fluide supérieur mais ayant, lui aussi, conquis son grade, à ce fluide qui, par un point encore plus large que celui qui le précède dans l'échelle ascendante, touche au fluide divin ?

C'est seulement à mesure qu'on monte vers la lumière, que la chaleur et la conviction pénètrent de plus en plus dans l'être qui marche et lui font éprouver des sensations diverses : des sensations bienfaisantes pour le bien accompli et des sensations contraires pour le mal qui aura pu être sciemment commis. Le magnétiseur qui croit ouvrir « par sa puissance » aux sujets qu'il soumet à son action, les portes d'un monde que par lui-même il ne peut pas explorer, se trompe. Il se croit plus fort qu'il n'est et c'est ce qui fait sa véritable faiblesse. Combien sont faibles les hommes qui, en dehors de toute raison, se croient forts ! Rien ne leur sert, ni l'expérience du passé, ni les conseils du présent dont le mépris qu'on en fait amène fatalement les chutes de l'avenir. Il faut qu'un jour, à ce magnétisme effrayant, à cette action pour ainsi dire brutale du magnétiseur actuel qui, par bien des côtés, ressemble à un bouleversement de meubles par des Esprits quasi matériels, il faut substituer le magnétisme purement spirituel, le magnétisme éveillé.

Ce ne sont pas, on le sait, les seuls magnétiseurs incarnés qui *endorment* « leurs sujets », les magnétiseurs de l'espace les endorment aussi dans des cas déterminés, et alors cela est nécessaire, car alors ils les rapprochent d'eux, tandis que l'*endormeur* incarné, sans le vouloir, souvent sans le savoir, les éloigne de lui, les chasse en quelque sorte de chez eux pour donner prise à une action, qui souvent, lui est inconnue et peut devenir très-pernicieuse. Ici l'intention est la grande maîtresse, c'est elle qui gouverne tout. Pure, elle purifie toutes les choses auxquelles elle s'attache ; impure, c'est un effet tout contraire qui se produit. — Nous demandons qu'on s'occupe sérieusement d'essais de magnétisme éveillé, — sans toutefois oublier les précautions nécessaires.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

PHILOSOPHIE DE LA MORT

Par le Professeur DENTON

Extrait d'une Conférence faite récemment à Hartford (Connecticut)

(Traduit du *Spiritualist*).

La terre n'est qu'un immense sépulcre ; la mer une tombe vaste et profonde. Nos corps ne sont que les cendres banales de ceux qui sont partis ; elles ne nous sont prêtées qu'à courte échéance et il nous faudra les rendre aussitôt que la mort viendra faire cet appel auquel nul ne peut ni se soustraire, ni résister. Tandis que les mondes usés arrivent au terme de leur carrière, de nouveaux s'élancent incessamment sur la piste. La matière dont se compose notre planète a appartenu à d'autres mondes des millions de fois et appartiendra sans doute dans l'avenir à des mondes innombrables. L'eau que nous buvons a embelli bien des couchers de soleil et participé à la formation de plus d'un brillant arc-en-ciel ; la poussière que nous foulons aux pieds l'a été anciennement comme elle l'est aujourd'hui par des générations sans nombre, et chacune des gouttes qui forment l'océan a coulé le long des joues des enfants de douleur. Il n'y a pas une parcelle de cette planète qui n'ait appartenu à une infinité de mondes avant de devenir partie intégrante de celui-ci : Et l'on peut en dire autant de l'humanité. La grande procession de la vie avance sans cesse ici-bas ; les générations succèdent aux générations. Vieillards, jeunes filles, petits enfants qui essaient leurs premiers pas, tous poursuivent leur marche sans revenir jamais en arrière. Ils avancent constamment, laissant derrière eux ces corps qui ont servi pendant un certain temps d'instrument à leurs âmes, qui ont subi la loi du déclin et du changement, et que la mort, cet alchimiste habile, transforme en herbes et en fleurs destinées à servir de nourriture à leurs descendants, lorsque toute trace de ceux qui sont aujourd'hui aura complètement disparu. Allons, vieux corps, c'est bien ! Tu as fait ton service ; retourne dans la terre à laquelle je te lègue, produis-y du blé, du raisin, des pommes et des poires au profit de ceux qui nous succéderont, de ces hommes et de ces femmes nouveaux qui seront plus beaux et vaudront mieux que nous, tandis que de notre côté nous aurons été appelés à poursuivre nos destinées dans des conditions différentes. C'est ainsi que tout marche. Il n'y a jamais eu un instant où il n'en fût de même. Ce qui est vrai du monde actuel est vrai de tous les temps passés. Sachez donc que la mort n'est pas une malédiction. Comprenez combien est erronée la croyance populaire qui fait envisager la mort comme une malédiction à laquelle nous serions soumis.

Non ! la mort n'est pas une malédiction ; c'est

une loi de nature qui fait partie de l'ordre universel. Ce n'est que dans le monde *ultra* terrestre que les choses sont immortelles. Quant au monde naturel, tout y est voué à la mort. La mort nous suit partout comme notre ombre et il est bon qu'il en soit ainsi ; sans elle le progrès ne serait pas possible ; nous ne pourrions pas faire un seul pas en avant.

Remontez le cours des âges dans l'histoire de cette planète et suivez la marche de notre globe. Reportez-vous aux temps siluriens, alors que le coquillage représentait le type le plus élevé de la vie. Promenez-vous le long du rivage, et représentez-vous les vagues se précipitant de profondeurs incommensurables contre les montagnes arides dont les sommets émergeaient à peine au-dessus de la surface des eaux, avant que les continents fussent formés. Vous remarquerez les quantités de coquilles entraînées sur la plage par les vagues, qui les alignent comme l'herbe sous la faulx de l'ouvrier. Ce sont les cuirasses de mollusques qui vivaient un million d'années avant nous. La mort faisait alors sa moisson tout comme de nos jours. Sans la mort notre monde n'aurait été qu'un monde de mollusques à tout jamais. Seule la mort des types inférieurs a pu faire place aux types supérieurs et c'est ainsi que la vie s'est développée sur cette planète.

Arrivons à l'époque Jurassique, au temps où les reptiles volaient à travers les airs, s'étendaient au soleil sur les rochers, flottaient nonchalamment sur les eaux, ou se promenaient dans les profondeurs des forêts et faisaient leur pâture des tiges délicates des arbres ; c'était un monde de reptiles.

Les reptiles étaient les maîtres de la planète. Voici le squelette d'un de ces monstres : une seule de ses pattes pèse 600 livres. On trouve des restes de ce genre sur les flancs des montagnes du Colorado. Ils nous enseignent l'histoire de la mort. Si la mort n'eût pas existé, ce monde aurait été un monde de reptiles à tout jamais. Ni vous, ni moi n'eussions jamais existé. Il fallait que ces formes primitives disparussent pour que des formes plus perfectionnées prissent leur place.

Si vous passez maintenant à l'époque tertiaire, vous y retrouverez encore les mêmes conditions. Les anciens hôtes, les grands reptiles ont disparu. Voici les mammifères : ce sont de gigantesques éléphants, plus grands que les plus grandes espèces actuelles de l'Inde ; ils rôdent dans les magnifiques forêts que remplacent aujourd'hui les plaines de l'Ouest, brisant sur leur passage les branches des arbres, se baignant dans les lacs ou les rivières ; ici, c'est l'hippopotame qui se joue dans les eaux, là le rhinocéros qui fait sa pâture de racines et de jeunes plantes ; plus loin vous rencontrez des ours énormes, ailleurs le gigantesque mastodonte paissant dans les prairies naturelles. C'est l'âge des mammifères et des grands animaux. Mais si la mort n'avait pas exercé son empire ici-bas, cette terre n'aurait été à perpétuité qu'une immense ménagerie et l'homme n'aurait pu y exister. La mort, après avoir fait disparaître les formes inférieures de la vie, les a remplacées par des types supérieurs. C'est une condition du progrès. Un monde qui progresse doit être, de toute nécessité, un monde soumis à la puissance de la mort.

Voici un fait rapporté par sir John Herschell dans ses *Lectures scientifiques :* J'avais assisté à la démolition d'un édifice qui m'était familier dès mon enfance et auquel se rattachaient des souvenirs intéressants ; cette démolition n'étant pas sans danger pour les ouvriers, m'avait donné beaucoup d'appréhension. Mes affaires m'appelant à suivre ce chemin, je vins à passer vers le soir, quoiqu'il fit encore suffisamment clair, près de la place où, la veille encore, se trouvait cette construction. Grande fut ma surprise de la voir encore debout, se projetant sur le fond sombre du ciel. Bien convaincu que ce ne pouvait être qu'une impression nerveuse, je poursuivis ma route les yeux fixés sur la vision et constatai le changement des formes et des dispositions spéciales coïncidant avec la direction que je suivais, comme elles l'auraient fait si la construction eût encore réellement existé.

Herschell, en expliquant par « une impression nerveuse » ce qu'il a vu, n'explique vraiment rien du tout. Pour faire une impression nerveuse, il faut qu'une chose existe, ou se présente de manière à produire de l'effet sur les nerfs. Comment une impression nerveuse peut-elle projeter une maison et la rendre aussi réelle que l'avait été la construction en briques et en mortier ? La psychométrie explique ce phénomène d'une manière très-satisfaisante. Ce n'était pas une illusion. Qu'était-ce donc ? Le bâtiment même. Je prétends qu'il y a dans toutes choses *quelque chose* que la mort ne peut pas atteindre. Mes expériences en psychométrie m'ont démontré que chaque objet laisse toujours une empreinte fluidique. C'est ce que nos sens internes nous permettent parfois de constater. Un spécimen venant d'Égypte, placé sur le front d'un sensitif, déroulera à ses yeux des scènes qui se passaient sur les bords du Nil il y a bien des siècles. Que je remette entre les mains de la personne sensitive un petit fragment provenant soit d'un rocher, soit d'une muraille, soit d'une tombe ou d'une ruine, peu importe, c'est un objet quelconque ; je ne lui dis pas ce que c'est, ni d'où il vient ; je ne le sais pas moi-même et ne m'en assure que plus tard en regardant dans le catalogue ce que représente le numéro qu'il porte. Mais le sensitif se met à chercher sans qu'aucune indication lui ait été donnée, et il va peut-être vous

dépeindre des scènes qui se passaient au temps des Pharaons sur les rives populeuses du Nil ou sur les flancs rocailleux des collines qui le dominent, il verra tailler des sépulcres dans le roc et les artistes à leur ouvrage, ciseaux ou pinceaux en mains, sculptant ou décorant ces remarquables figures que l'on trouve actuellement dans le cœur de l'Égypte où elles reposent depuis 3,000 ans.

Le sensitif revoit non-seulement les fougères gigantesques qui étalaient leur branchage dans les premiers âges du monde et les reptiles qui prenaient leurs ébats dans les eaux ou qui demeuraient sans vie sur la plage, mais il découvre même les parasites qui s'enfuient hors des carcasses de ces animaux, lorsqu'ils sont entraînés par un de ces éboulements si fréquemment provoqués sur ces collines brûlantes par des pluies torrentielles. J'ai fait des milliers d'expériences soit dans ce genre, soit d'un genre analogue.

Vous allez dire que ces affirmations sont extravagantes. Mais c'est par centaines que se comptent les choses extravagantes qui cependant sont réelles. Quant à celles-ci, je sais qu'elles sont vraies. On me dira peut-être que je ne devrais pas énoncer de telles extravagances, que le monde n'est pas encore mûr pour les entendre. Mais comment le monde y sera-t-il jamais préparé, si personne ne lui fait entendre la vérité ? Si l'on agissait toujours d'après ce principe, le monde resterait indéfiniment dans l'enfance. S'il ne se fût trouvé personne pour dire quelque chose il y a mille ans, je ne vous dirais rien non plus ce soir. Mais si la nature a le courage de me dévoiler la vérité, je dois, de mon côté, avoir celui de la montrer à mon voisin. Il y a des abîmes infiniment plus profonds que tout ce qui a été mesuré jusqu'à nos jours. Nous devrions tous nos efforcer de sonder ce vaste océan dont les obscurités peuvent être facilement pénétrées par tout penseur qui veut y donner une sérieuse attention.

J'affirme que rien ne meurt complètement ; j'affirme que tout ce qui existe matériellement a aussi une existence dans le monde spirituel ; je prétends que ce bâtiment n'est pas rien qu'une maison, mais qu'il a sa contre-partie spirituelle. Plus j'étudie cette question de psychométrie, plus cette théorie s'impose à moi comme l'unique moyen de rendre compte de ces faits. Mais lorsque nous en sommes arrivés là, l'esprit humain est encore loin d'avoir obtenu satisfaction.

Quand nous avons prouvé qu'une personne qui vivait il y a un millier ou un million d'années peut être retrouvée par le psychomètre en fouillant dans les temps passés, vue telle qu'elle était au milieu de son entourage, et quand toute sa vie d'alors nous est retracée, cela ne suffit pas encore à nos aspirations. Il nous faut quelque chose de mieux. Ce qu'il nous faut, c'est la preuve palpable que nous vivrons aussi nous-mêmes personnellement, alors que les monuments qui se sont élevés sous nos yeux et les montagnes au milieu desquelles nous vivons auront subi la loi universelle de la décadence, la transformation, la mort. Je suis porté à croire que ces désirs de l'âme humaine seront satisfaits. Nous n'avons pas été créés pour n'être que les jouets d'illusions chimériques ; ces aspirations d'immortalité ne nous auraient pas été départies si elles ne devaient pas se réaliser un jour et je me range à l'opinion de Walt Whitman lorsqu'il s'exprime ainsi : « Je sais que je suis immortel et que tout mon être n'est pas limité entre mes bottes et mon chapeau. Il n'est pas possible de mesurer mon individualité avec un compas de charpentier. Je ne sais ce qui m'attend après la mort de mon corps; mais ce que je sais fort bien, c'est que ce qui est positivement *moi* vivra tout comme auparavant. Je suppose qu'il me sera permis un moment ou l'autre de visiter les étoiles; je suppose qu'il me faudra passer par des myriades d'expériences nouvelles et que les expériences de cette terre ne seront qu'une unité de ces myriades. Comment le corps réel pourrait-il mourir et être enseveli? Il échappe aux mains des croque-morts et emporte avec lui tout ce qu'il s'est acquis du jour de sa naissance à celui de sa mort. »

(A suivre.)

LE MAGNÉTISME A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Frédéric-Antoine Mesmer, né à Weiler, près de Stein sur le Rhin, le 24 Mai 1744, fut reçu docteur à la faculté de Vienne en 1766.

Il étudia le magnétisme dans les ouvrages de Van Helmont et de Maxwell, et publia, en 1776, un mémoire sur ce qu'il appelait *sa découverte*, mémoire qu'il envoya à tous les corps savants de l'Europe. Un seul, l'académie de Berlin, daigna lui répondre en disant *qu'il n'était qu'un visionnaire*

Les idées de Mesmer ne furent point goûtées, et après avoir été en butte à des scènes scandaleuses, celui-ci quitta Vienne en 1777 et arriva au mois de Février 1778 à Paris, où il fut l'objet de l'attention publique, car sa réputation l'y avait précédé.

Il s'adressa d'abord à M. Le Roy, directeur de l'académie des sciences, qui, après avoir assisté à plusieurs expériences et s'être assuré de leur réalité, proposa sa médiation auprès de sa compagnie. Mesmer accepta ; mais la société ne permit pas qu'on abordât la question et M. Le Roy fut même taxé de charlatanerie par un de ses confrères.

Quelques jours après, par plusieurs expériences, Mesmer convainquit quelques-uns des membres de cette académie, qui lui avouèrent cependant qu'ils

n'oseraient jamais rendre compte à l'académie de ce qu'ils avaient vu, de peur qu'on se moquât d'eux.

Quelques mois plus tard, il s'adressa à la société royale de médecine de Paris, lui demandant de nommer des commissaires pour examiner le magnétisme animal. Celle-ci y consentit, mais à la condition qu'il présenterait le magnétisme sous la forme d'un sirop, d'une poudre, d'une drogue quelconque ; elle voulait le magnétisme en bouteille ou en paquet.

Mesmer cessa alors ses démarches auprès des savants.

Vers cette époque il se lia avec le docteur d'Eslon, membre de la société royale de médecine, qui l'engagea à expérimenter devant quelques médecins notables. Malgré des expériences positives faites pendant 7 mois, ces messieurs n'avouèrent rien en faveur du magnétisme.

Alors d'Eslon publia son ouvrage : *Observations sur le magnétisme animal*, et présenta à la faculté les 27 propositions de Mesmer. On hua d'Eslon, et le même jour, 18 Septembre 1780, la faculté décréta ce qui suit :

1° *Injonction à M. d'Eslon d'être plus circonspect à l'avenir ;*

2° *Suspension pendant un an de voix délibérative dans les assemblées de la faculté ;*

3° *Radiation à l'expiration de l'année, du tableau des médecins de la faculté, s'il n'avait à cette époque désavoué ses* Observations sur le magnétisme animal ;

4° *Les propositions de Mesmer rejetées.*

Quatre ans plus tard, le 27 Août 1784, la faculté décrète et veut même faire signer par chacun de ses membres, ce qui suit :

Aucun docteur ne se déclarera partisan du magnétisme animal, ni par ses écrits, ni par sa pratique, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs régents.

Plusieurs ne se soumirent point et furent rayés.

D'Eslon et Warnier l'avaient déjà été par décret du 23 Avril 1784.

Mais, malgré l'académie, le magnétisme fesait de grands progrès dans l'opinion publique ; le monde savant commençait à être déconcerté : le gouvernement s'émût, et le 12 Mars 1784, Louis XVI nomma une commission prise dans différentes facultés, pour examiner soigneusement le magnétisme dans tous ses points et faire un rapport consciencieux.

Les commissaires, au lieu de s'adresser à Mesmer, le maître, ce qui aurait été logique, s'adressent à d'Eslon, l'élève. Mesmer réclame, mais on se moque de lui.

Dans leur rapport, ces savants disent :

On ne peut s'empêcher de reconnaître à ces effets constants une grande puissance qui agite les malades, les maîtrise, et dont celui qui magnétise semble être dépositaire.

Ainsi ces Messieurs reconnaissent une grande puissance. Vous croyez peut-être qu'ils vont reconnaître l'existence du magnétisme animal ? Pas du tout.

La conclusion du rapport est que le fluide magnétique animal *n'existe pas*, car il échappe à tous les sens, mais cependant il présente de graves dangers.

Comment ! Voilà une chose qui n'existe pas, et qui présenterait des dangers.

Comprenez-vous cela, lecteur ?

Mais le célèbre de Jussieu, qui avait suivi les expériences avec plus de soin et qui était probablement plus consciencieux, refusa de signer ce rapport et eut le courage de publier un rapport contradictoire, malgré les efforts de ses confrères et du ministre Breteuil, ennemi de Mesmer et du magnétisme.

C'est à cette époque, Avril 1784, que d'Eslon et Warnier furent rayés du cadre des docteurs régents de la société royale de médecine.

Longtemps après, en 1820, de nombreuses expériences sur le magnétisme furent faites par le baron du Potet, à l'Hôtel-Dieu, de Paris ; d'autres magnétiseurs obtenaient également de beaux résultats, et le 11 Octobre 1825, le docteur Foissac, témoin de nombreux faits magnétiques, sollicite de nouveau l'examen de l'académie royale de médecine.

Un membre de cette société, M. Double, propose de nommer seulement une commission chargée de faire un rapport sur la question de savoir s'il convenait que l'académie s'occupât du magnétisme animal. Cette proposition fut adoptée à une immense majorité et l'académie désigna MM. Adelon, Pariset, Marc, Burdin ainé et Husson, qui remirent le 13 Décembre 1825, un très-long rapport motivé, concluant à la nomination d'une commission spéciale, chargée d'étudier et d'examiner le magnétisme animal.

La discussion fut longue et orageuse ; mais enfin, à la majorité de 35 voix contre 25, on décida de nommer une commission de 11 membres.

Pendant 6 *ans*, les commissaires nommés examinèrent et *produisirent eux-mêmes* les faits magnétiques les plus concluants, et enfin, dans les séances des 24 et 28 Juin 1831, M. Husson lut en pleine académie, un très-long rapport (45 pages d'impression) favorable au magnétisme.

Ce rapport fut écouté avec le plus vif intérêt ; quelques-uns des adversaires du magnétisme essayèrent vainement de troubler le silence profond de l'assemblée par des mesures d'improbation ; l'immense majorité réprima promptement leurs

tentatives et témoigna par de nombreux applaudissements à l'honorable M. Husson, combien elle était satisfaite de son zèle et de son courage.

Vous croyez peut-être que cette fois l'académie va reconnaître l'existence du magnétisme ?

Attendez la fin de la séance.

C'est alors que, comme nous l'avons déjà dit dans un précédent numéro, M. Castel s'opposa à l'impression du rapport, disant que *si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques ; qu'il serait donc dangereux de les propager par l'impression.*

On se contenta de faire autographier le rapport ; mais un sténographe en avait suivi la lecture afin de répandre le fruit de ces travaux dans l'intérêt du plus grand nombre.

Les académiciens avaient cru à une condamnation du magnétisme, et alors ils auraient certainement publié le rapport par milliers.

En Janvier 1837, M. Roux, de l'académie de médecine, déclara d'un ton véhément « qu'il fallait en finir avec le magnétisme. »

Le 24 Février suivant, M. Berna offre aux académiciens non convaincus par le rapport de M. Husson, de leur montrer des faits de somnambulisme. Cette proposition indigna l'assemblée, et le président nomma dans la commission d'examen, ceux de ses confrères qui avaient pris l'engagement public le plus formel de repousser en toute occasion le magnétisme. Naturellement aussi, comme président de cette commission, on choisit M. Roux, celui qui voulait en finir avec le magnétisme.

Vous comprenez sans doute quel fut le résultat de l'examen fait par une pareille commission. M[r] Berna protesta contre le rapport faux, lu dans les séances des 8 et 16 Août 1837 et fait par M[r] Dubois, secrétaire de cette commission.

En 1838 enfin, après un nouvel examen déloyal des expériences faites par M. Pigeaire, un membre de l'académie, M. Double, propose qu'à l'avenir il ne soit plus répondu aux demandes d'expériences des magnétiseurs.

Cette proposition fut accueillie avec empressement par l'académie, et depuis cette époque on peut dire que l'histoire académique du magnétisme animal est terminée.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire, mais que nous avons dû passer sous silence, afin de ne pas être trop long.

Ceci suffit cependant pour montrer la loyauté dont l'académie a fait preuve dans l'examen du magnétisme animal.

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

(Suite.)

Vous connaissez tous, plus ou moins, le docteur Henry Slade, cet américain qui jouit d'une organisation médianimique si remarquable, la poursuite judiciaire dont il a été l'objet en Angleterre, son acquittement et ses voyages en Europe.

La polémique à laquelle différents journaux de la Belgique se sont livrés à propos de ses séances, m'a engagé, ainsi que d'autres personnes de Spa, à me rendre à Liége pour vérifier les faits par moi-même. J'y étais tenu, ayant pris parti pour Slade contre *l'Etoile belge ;* en outre, j'étais désireux de pouvoir constater de *visu* et de *auditu* certains phénomènes dont l'existence m'était connue, mais que, à défaut d'un médium puissant comme Slade, je n'avais pas eu l'occasion de voir produire. J'en cite trois :

1° Le phénomène de l'écriture directement produite sur un corps quelconque, par une force intelligente invisible ;

2° Le transport de corps graves dans l'espace, sans le secours d'aucun agent visible ;

3° La matérialisation de mains ou autres parties du corps fluidique d'un esprit.

Sur tous ces points, je puis le dire, ma conviction est faite par des expériences qui, jointes à des études préparatoires, ne laissent aucune prise au doute, et j'ai été heureux de pouvoir ajouter mon témoignage à celui de milliers de personnes honorables qui m'avaient précédé dans cette voie.

Parmi les investigateurs consciencieux et honnêtes, qui n'ont pas craint de publier le résultat de leurs recherches, il en est un qui mérite une mention spéciale et que je demande à pouvoir vous présenter d'abord. C'est M. Godin, témoin des plus sérieux. Sa narration, qui a toute la rigueur d'un procès-verbal, ne laisse aucun doute sur la réalité de l'écriture directe et elle fait partie de l'*enquête scientifique sur la vie d'outre-tombe*, entreprise par M. Fauvety dans son journal *la Religion laïque.*

M. Godin est un ancien député de l'Assemblée nationale de 1871 et l'un des plus grands industriels de France ; il a fondé ce fameux familistère de Guise, ce fameux palais social où plus de mille ouvriers sont logés avec leurs familles, jouissant d'un confort que n'a pas souvent la classe bourgeoise. M Godin a associé ses ouvriers à son industrie, entrant un des premiers dans cette voie : l'association du travail et du capital ; il est l'auteur du livre intitulé : *Solutions sociales*, et directeur du journal *le Devoir*. C'est un homme

dans la force de l'âge, et l'une des plus belles intelligences de son temps ; son nom restera parmi ceux dont s'honore l'humanité.

Voilà celui qui a fait exprès le voyage à Bruxelles pour voir le médium Slade et dont nous allons invoquer le témoignage.

Récit de M. Godin.

Voulant mettre l'expérience à l'abri de tout soupçon, nous nous présentions chez M. Slade avec deux ardoises encadrées, réunies par des charnières et un fermoir, et recouvertes à l'intérieur de bois verni.

Voulant surtout pouvoir affirmer auprès de mes amis que je n'avais négligé aucune précaution pour échapper à tout effet d'escamotage ou de prestidigitation, et quoique M. Slade ne fût en aucune façon prévenu que je viendrais chez lui avec des ardoises à moi, j'avais pris le soin de revêtir ces ardoises, à l'intérieur et à l'extérieur, de signes particuliers qui devaient s'opposer à toute substitution d'objets.

Avant de commencer la séance, M. Slade vous met, du reste, à l'aise ; il vous engage à visiter la table sur laquelle on doit opérer, les chaises sur lesquelles on doit s'asseoir ; enfin, il autorise toutes les vérifications que nous voulons faire.

La table est des plus simples : carrée, en planches de bois d'acajou, sans tiroir ; elle est montée sur quatre pieds placés à environ 30 centimètres des bouts ; le dessous est uni comme le dessus, de sorte qu'on peut placer indifféremment les ardoises contre le bois de la table, soit dessus, soit dessous. Le tapis sur lequel elle repose est sans solution de continuité ; les chaises sur lesquelles nous nous asseyons sont cannées et très-simples.

Nous nous plaçons autour de la table ; le médium se met en face de M^me^ M .. et place une jeune interprète, sa nièce, en face de moi, de sorte que je suis à côté de lui. Nous demandons alors si nous pouvons obtenir de l'écriture sur les ardoises que nous apportons.

M. Slade fait former la chaîne avec les mains ; aussitôt, des coups frappés dans la table nous annoncent la présence de la force invisible qui va produire les communications.

Le médium lui demande si elle veut écrire sur les ardoises fermées qui sont sur la table ? Puis il prend une ardoise encadrée simple, qui est à côté de lui, il pose dessus un petit morceau de crayon qu'il casse avec ses dents, et passe l'ardoise sous le bord de la table. On entend aussitôt le crayon écrire, puis deux coups frappés sur l'ardoise. Le médium la remet sur la table, elle contient ces mots : « Nous voulons bien essayer. »

Cette réponse nous donne donc déjà le phénomène occulte de l'écriture directe. Mais, dira-t-on, il n'y a rien là qu'un habile prestidigitateur ne puisse produire. C'est vrai, attendons.

Le médium prend les ardoises jumelles, les ouvre sur la table devant nous, pose un petit morceau de crayon de trois à quatre millimètres de grosseur sur l'une d'elles. Les ardoises sont vierges de toute écriture. Il ferme les ardoises, accroche le fermoir et pose ces ardoises sur mon épaule, contre mon oreille, dépassant ma joue gauche. Aussitôt nous entendons tous le bruit du crayon se promenant sur l'ardoise, comme s'il était conduit par une main qui écrit, puis deux coups frappés entre les ardoises invitent le médium à les ouvrir, ce qu'il fait. On trouve sur un des côtés une ligne de caractères arabes ou chinois dont je n'ai pas la traduction ; puis une phrase disant : « Vous avez beaucoup d'amis présents ce soir. »

Le médium referme les ardoises en laissant la touche entre elles, puis les place contre ma poitrine. Aussitôt le bruit de l'écriture entre les deux ardoises recommence, puis les coups frappés succèdent. On ouvre et l'on trouve sur l'autre ardoise cette phrase : « Votre ardoise est trop vernie pour que nous en puissions faire usage. »

Cette fois, il n'y a plus de prestidigitation possible ; nous n'avons pas quitté des yeux les ardoises ; ce sont bien celles que j'ai apportées avec les signes que j'y ai faits.

Du reste, d'autres phénomènes nous démontrent qu'une force invisible existe dans la pièce ; car un fauteuil, placé à distance, quitte sa place et vient heurter brusquement la chaise du médium.

Le médium prend une ardoise ordinaire, met une touche entre elle et la table, et tient serrées l'une contre l'autre l'ardoise et la table. Aussitôt le bruit de l'écriture recommence et ne cesse que quand l'ardoise est remplie. Elle contient des explications sur l'influence que doivent exercer ces phénomènes.

Avant que nous nous séparions, la table se soulève d'environ trente centimètres. Je néglige les autres détails de cette séance pour narrer les principaux de celle du lendemain.

(*A continuer.*)

AVIS

Le président du groupe *La Paix* nous prie d'informer les membres de ce groupe, ainsi que les personnes habituées à assister aux réunions, que le local est transféré, à partir du 2 mars, rue Hors-Château, n° 35.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 MARS 1880. — Nº 18

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Une note d'actualité. — Guerre aux préjugés. — Philosophie de la mort. — Funérailles spirites à Hammersmith. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Le diable à Hermée. — Nouvelle.

UNE NOTE D'ACTUALITÉ.

Les remarquables expériences faites par M. Crookes à l'Observatoire et à l'Académie de Médecine de Paris, sur la *matière radiante*, m'obligent à ajouter ici quelques mots d'un intérêt actuel.

Huit jours après la conférence que j'ai relatée, Mᵐᵉ Cochet se trouvait de nouveau à la salle des Capucines, où M. Naquet parlait cette fois sur un sujet qui lui est suffisamment familier : un fait historique, la révocation de l'édit de Nantes, autant qu'il m'en souvient.

La soirée achevée, au moment où Mᵐᵉ Cochet se retirait, le conférencier lui dit qu'il avait lu les notes de Crookes, mais que devant les impossibilités certifiées par ce dernier, il était surabondamment démontré que les recherches faites dans cet ordre de faits n'avaient aucune valeur, non-seulement au point de vue de la science, mais même au point de vue de la raison « M. Crookes, ajouta-t-il, n'a qu'une autorité relative, et d'ailleurs surfaite ; ses travaux scientifiques sont loin d'avoir la valeur que vous leur attribuez ; quant à ses expériences dans le domaine du spiritisme, elles ne peuvent être considérées que comme les erreurs de l'hallucination. »

Mᵐᵉ Cochet, qui ne crut pas devoir soutenir le débat sur le terrain des jugements personnels, répondit : « Je ne veux pas insister sur le très-réel mérite d'un savant que nous sommes fiers de revendiquer comme nôtre, et puisqu'il vous plaît de récuser son témoignage, je veux bien non-seulement le passer sous silence, mais taire encore les noms des savants sous la sauvegarde desquels les recherches se sont produites : je ne dirai rien de Cox, de Varley, de Wallace ; en un mot je vous abandonne l'Angleterre.... mais il reste encore l'Allemagne. Que faites-vous des affirmations de Weber, de Fechner, de Zöllner et de tant d'autres ?

A cela, M. Naquet répondit qu'il ne savait pas l'allemand.

Devant cette réplique décisive, et qu'elle voulut bien regarder comme concluante, Mᵐᵉ Cochet se retira et.... l'on en resta là.

Or, s'il est piquant de voir à quel point s'est pu méprendre un homme d'esprit et de savoir, il est bon surtout de mettre en lumière le peu de valeur qu'il convient d'accorder aux jugements des savants systématiques, chez lesquels le dédain n'est qu'une des formes de la discussion.

Au moment où M. Naquet prononçait si prestement l'incompétence de Crookes (*pour cause d'insuffisance de sens critique ou d'hallucination spirite*), ce dernier, amené par l'études des phénomènes de la force psychique et de la médiumnité, à considérer la matière sous un état spécial, poursuivait ses travaux dans ce sens d'observation. Bientôt à l'aide d'instruments d'une délicatesse de précision vraiment merveilleuse, le savant chimiste parvenait à démontrer qu'il existe un quatrième état de la matière (matière radiante).

Lorsque Crookes donna le résultat de ses expériences, selon l'éternel usage, une protestation générale s'éleva pour repousser la nouvelle découverte et élever devant elle le rempart des théories admises. Les journaux français qui relatèrent les travaux du savant académicien de Londres, ne dissimulèrent pas leur désapprobation, et l'organe de l'opportunisme, *la République française*, profita de l'occasion pour lancer sur le savant spirite l'épithète de *rêveur*.

Cependant, mandé à Paris, M. Crookes répéta devant tout ce que la France compte de supériorités scientifiques, ses savantes expériences, et confondus par l'évidence, les contradicteurs de la veille accueillirent par un cri d'admiration, la démonstration réputée tout d'abord impossible.

Les journaux cette fois, furent unanimes dans leurs applaudissements. *La République française*, fidèle à son principe qui est de n'en point avoir, changea complètement de ton pour déclarer qu'étant données les démonstrations de Crookes, la nature des phénomènes spirites et le rôle du périsprit (ceux-ci étant expérimentalement prouvés) deviennent rationnellement explicables et se classent scientifiquement.

Certes, voilà qui est fait pour donner à penser à M. Naquet dont le dédain, à peine concevable il y a un an, est aujourd'hui hors de mise.

Les expériences de Crookes ont donné au système du conférencier positiviste un premier coup d'épingle, et, il faut bien en convenir, ce système si bien posé, et qui tenait tant de place, reste aujourd'hui tant soit peu dégonflé.

Que M. Naquet profite de la minute qui vient l'éclairer d'un doute salutaire sur l'infaillibilité de ses théories. Qu'en touchant du doigt le connu, il pèse l'inconnu qui en procède ; il sera moins entier dans ses négations, et comprendra le mot fameux d'Emmanuel Arago : *Hors les mathématiques pures, il y a présomption à prononcer le mot : impossible.*

Nous avons aujourd'hui la matière radiante, qui peut dire que nous devions nous arrêter à ce quatrième état, inconnu hier encore ? Qui nous dit qu'au delà de cette limite de notre appréciation actuelle, nous ne puissions un jour, après avoir saisi l'action de la matière instinctivée, découvrir les manifestations de la matière pensante ?

Georges COCHET.

GUERRE AUX PRÉJUGÉS.

Une conférence anti-spirite et magnétique a été donnée l'an dernier à Seraing, par M. Kuborn, docteur en médecine et membre de l'académie royale de médecine de Bruxelles.

Les preux chevaliers des temps jadis, en mettant flamberge au vent, avaient pour habitude d'arborer franchement leurs couleurs ; l'académicien, comme s'il eût craint de faire trop de bruit autour de son entrée en campagne, avait annoncé son sujet par ce vieux cliché : *Guerre aux préjugés.* Aussi qu'est-il arrivé ? Nos frères de Seraing, qui luttent si vaillamment contre les superstitions et les préjugés de toutes sortes, y compris les préjugés académiques, — on sait par expérience que ces honorables corps n'admettent les vérités nouvelles que lorsque personne ne songe plus à les nier — ne se sont pas imaginés un seul instant qu'on allait courir sus à leur doctrine ; ils ne sont donc pas venus à cette conférence où ils auraient pu recueillir plus tôt les éléments d'une réponse ; d'ailleurs le public lettré de Seraing, à qui s'adressaient principalement ces attaques, connaît assez le spiritisme et le magnétisme, il porte assez d'intérêt à ces doctrines, — nous en avons des preuves — pour n'accepter les idées du conférencier que sous bénéfice d'inventaire.

Nous avons pu nous procurer, tardivement il est vrai, auprès d'un auditeur de la conférence en question — lequel avait pris des notes — des éléments suffisants pour en donner une idée à nos lecteurs.

M. Kuborn, d'après le journal *Franklin*, numéro du 25 janvier, est un homme de cœur, un publiciste de talent, un véritable et sincère ami du peuple. Comme conférencier ce n'est pas tant par une éloquence chaleureuse qu'on peut le placer aux premiers rangs, c'est comme penseur.

Voyons donc les pensées du docteur académicien.

Il s'étonne, au début de son discours, de ce goût étrange pour l'extraordinaire et le merveilleux dans un siècle qui se targue, à bon droit, par comparaison, d'être le siècle de lumières. Ne serait-ce pas, se demande-t-il, l'apogée du combat de l'ignorance qui se débat dans les dernières étreintes de la science ?

Quoiqu'il ne le dise pas explicitement, on s'aperçoit vite que M. Kuborn appartient à cette école positiviste qui se résigne à ignorer tout ce qu'elle appelle causes premières. Dieu et l'âme, c'est pour lui l'inconnaissable, sa science n'en a que faire, car elle est toute matérielle. Il rejette donc tout fait réputé merveilleux, surnaturel, qui paraît violer les lois de la nature, tout phénomène ayant une cause psychique que nous ne pouvons reproduire à volonté dans des circonstances données, et le déclare absurde, impossible.

L'orateur se donne beaucoup de peine pour indiquer la condition du fait surnaturel et le caractère du fait scientifique, classer les faits absurdes en soi et les faits réels d'interprétation supra sensibles ; pour masquer la faiblesse de son argumentation, il ne dédaigne pas le petit mot pour rire ; ainsi il raconte l'histoire de certaines semelles dont il fait ensuite une espèce de ritournelle, de tarte à la crême, qui va revenir périodiquement et qui est destinée à donner le coup de grâce à ses adversaires.

En dépit de cet expédient et malgré la science impeccable, irréfutable, souveraine de l'académicien, il vient un moment où il est forcé d'avouer que la nature n'a pas livré tous ses secrets et que

beaucoup de faits réputés miraculeux ou surnaturels sont devenus plus tard d'ordre naturel. Voici à peu près comment il s'est exprimé : « Le premier » qui découvrit qu'une barbe de plume s'approche » d'un bâton de cire à cacheter, frotté préalablement » avec de la laine, a dû être considéré comme sor- » cier, puisque d'autres mettant en présence le » bâton non frotté et la plume ne réussissaient pas » à animer cette dernière.

» Noé qui, le premier, dit-on, remarqua l'arc- » en-ciel, croyait que le Tout-Puissant lui impro- » visait un décor pour réjouir le monde après la » pluie — miracle céleste ! La terre tourne autour » du soleil. Nos yeux nous disent le contraire. Les » yeux de l'esprit démontrent leur erreur aux yeux » du corps — Miracle ! diront ceux qui croiront.

» Le rapprochement de la plume du bâton de » cire, l'arc-en-ciel, la rotation de la terre, voilà » les faits.

» La loi des attractions et des répulsions élec- » triques dans le premier cas ; la réflexion et la » réfraction de la lumière dans le second ; la gravi- » tation dans le troisième, voilà les semelles, c'est- » à-dire l'explication.

» Qu'une croix lumineuse apparaisse subitement » à un endroit du ciel : voilà le fait. Je ne l'ai pas » vu, mais 1000, 10000 personnes attestent l'avoir » vu ; je dois y croire, mais que ces mêmes per- » sonnes qualifient ce fait de surnaturel, de mira- » culeux, qu'en savez-vous ? Qui vous l'a appris ? » Ces personnes ne déposent plus ici comme té- » moins ; elles opinent, tranchent et décident sans » preuve.

» Il fut un temps où les éclipses, les comètes, les » aérolithes, les tremblements de terre, les étoiles » filantes, *les aurores boréales passaient pour des* » faits surnaturels. Aujourd'hui vous les considérez » comme aussi simples que la pluie, la neige ou la » grêle.

» De ce qu'un fait ne peut recevoir une explica- » tion dans un moment donné, parce que les lois » qui le régissent ne sont pas encore découvertes, » il ne s'ensuit pas qu'il ne la recevra pas le len- » demain. »

Ce sont là de sages préceptes que le conférencier malheureusement, oublie de mettre en pratique dès qu'il s'agit du spiritisme et du magnétisme :

« La science ne peut craindre, dit-il, de com- » promettre son honorabilité à sonder les prétendus » mystères du magnétisme animal, des tables tour- » nantes et parlantes, des revenants, de la résur- » rection des esprits. Il y a là non-seulement une » question d'ordre moral ou de police, mais de » santé publique même. Oui de santé publique, » car il suffit de parcourir l'histoire médicale du » passé pour se convaincre de la perniciosité de la » contagion des aberrations humaines à certaines » époques et sous l'influence de certaines idées do- » minantes, et de visiter à la hâte les établissements » d'aliénés dans n'importe quel pays. »

On sait à quoi s'en tenir sur l'insinuation que les adeptes du spiritisme et du magnétisme peuplent les maisons de santé. Nous tenons les statistiques à la disposition de M. Kuborn s'il voulait un jour discuter cette question. Mais continuons lui la parole :

« La question du magnétisme animal a été posée » il y a quelque 90 ans. Elle s'est successivement » compliquée de toute cette série de phénomènes » qui dépassent en étrangeté toutes les aberrations... » Mais considérons les faits *vrais* ou *possibles*. Le » sommeil magnétique est le fait vrai. Il reçoit une » interprétation satisfaisante. La double vue n'en » reçoit pas... »

Au point de vue des opinions matérialistes elle n'en reçoit pas, c'est vrai, elle ne peut pas en recevoir, car ce serait le renversement du système, il faut donc nier la réalité du fait. Aussi l'orateur cite-t-il avec complaisance quelques expériences négatives faites souvent dans de mauvaises conditions, comme si dix faits négatifs pouvaient infirmer un seul fait positif.

La vision à distance et à travers les corps opaques a été observée et affirmée par des milliers de témoins d'une autorité incontestable et elle existe pour ainsi dire à l'état permanent chez certains sujets tels que Miss Fancher, n'importe, il faut passer outre sans crainte de dénaturer l'histoire, il faut fermer les yeux ou même accuser d'imposture certains collègues haut placés. Le conférencier, en effet, ne doit pas ignorer que dans sa séance du *28 février 1826, l'académie de médecine de Paris* nomma dans son sein une commission de onze membres pour examiner une bonne fois les phénomènes du magnétisme, et que les travaux de cette commission ont duré pendant cinq ans. Or, quelles sont les conclusions de ce long et intéressant rapport basé sur des observations péniblement recueillies par des savants prévenus contre le magnétisme, et faites avec autant de défiance que d'attention, conclusions qui furent présentées par l'organe de M. Husson dans la séance académique du 28 juin 1831 ? Nous nous bornerons à en citer les deux paragraphes suivants :

« 24° Nous avons vu deux somnambules distinguer, les yeux fermés, les objets que l'on a placés devant eux : ils ont désignés sans les toucher la couleur et la valeur des cartes ; ils ont lu des mots tracés à la main, ou quelques lignes de livres que l'on a ouverts au hasard. Ce phénomène a eu lieu alors même qu'avec les doigts on fermait exactement l'ouverture des paupières.

25° Nous avons rencontré chez deux somnambules la faculté de prévoir des actes de l'organisme plus ou moins éloignés, plus ou moins compliqués. L'un d'eux a annoncé plusieurs jours, plusieurs mois d'avance, le jour, l'heure et la minute de l'invasion et du retour d'accès épileptiques. L'autre a indiqué l'époque de sa guérison. Leurs prévisions se sont réalisées avec une exactitude remarquable. »

En présence de faits authentiquement prouvés et de déclarations aussi catégoriques parties d'un des sanctuaires de la science il y a quelque cinquante ans, comment M. Kuborn peut-il soutenir que la double vue est une absurdité? Et comment M. Charles Richet, un de ses confrères en scepticisme, peut-il, dans le commencement d'une étude sur *les Démoniaques* qui vient de paraître dans la *Revue des deux Mondes*, n° du 15 janvier, lancer des affirmations comme celle-ci :

« Les magnétiseurs ont d'étranges prétentions... » Ils ont imaginé que l'intelligence des somnam- » bules est capable de déchirer les voiles de l'ave- » nir, ils ont même appelé *lucidité* cette propriété » de voir sans le secours des yeux, par exemple de » lire dans un livre fermé, d'entendre sans le se- » cours des oreilles, ou encore d'assister à une con- » versation qui a lieu au moment même à l'autre » bout du monde. Il faut faire justice de ces fables: » il n'y a rien de surnaturel dans le somnambulisme » comme dans l'attaque démoniaque et aucun fait » bien démontré n'a jamais permis de conclure à » l'existence de la *double vue* ou de la lucidité. »

Plus nous avançons dans cette étude, plus nous voyons combien il y a de similitude dans l'art d'interpréter les faits entre M. Richet et le conférencier qui nous occupe. (*A continuer.*)

PHILOSOPHIE DE LA MORT

Par le Professeur DENTON

Extrait d'une Conférence faite récemment à Hartford (Connecticut)

(Traduit du *Spiritualist.*)

(Suite.)

Il est réservé à l'esprit humain, dans le mystérieux avenir, une vie consciente pour chaque individu. Ce que voient nos yeux est la partie la moins importante de l'homme véritable ; vous ne voyez jamais une personne ; vous en voyez bien la chair, les yeux ; mais quand vous regardez les yeux vous ne voyez pas ce qui voit par les yeux. Caché là derrière est un esprit que nous n'avons jamais vu. Certains yeux peuvent pourtant le voir. Il y a une vue interne qui est le privilége de quelques personnes. Celui chez qui cette faculté s'est assez développée pour arriver à percevoir l'esprit, peut constater scientifiquement d'une manière positive que l'homme possède un esprit en dehors de ce qui est visible en lui et que cet esprit est immortel..... la mort n'a nul pouvoir sur lui.

Lorsqu'on demanda à Socrate où il fallait l'ensevelir, il répondit : ensevelissez-moi où vous voudrez, si vous pouvez m'attraper. Mais ils ne l'ont jamais attrapé. Lorsque je vais au cimetière, comme cela m'est arrivé aujourd'hui et que j'y lis : Ci-gît John Jones, je me dis que rien ne gît là, sauf la pierre tumulaire. Dessous il n'y a personne. Toutes les notions qui courent le monde sur ce que nous mourons et devenons la proie des vers jusqu'au jour où sonneront certaines grandes trompettes, sont des erreurs. Qu'est-ce donc qui entendra la trompette lorsqu'il n'y aura plus d'oreilles, qu'il n'en restera pas un atôme, que tout aura servi de pâture aux pommiers ? Chaque homme a été mangé 5000 fois. Si tous devaient se lever ensemble au son de la trompette, quelle mêlée n'y aurait-il pas au sujet de ces corps ! Des milliers de corps ayant contribué à la formation d'autres milliers de corps en nombre illimité. C'est l'illusion la plus grossière qui se puisse imaginer et jamais elle ne se serait implantée chez nous sans l'ignorance dans laquelle végète l'humanité

Quelle excellente chose qu'il nous soit donné de déposer ce corps lorsque son heure a sonné !

Voyez ce vieillard : il est faible et usé. Il a la vue trouble, l'ouïe dure ; ce n'est qu'avec peine que les sons parviennent encore jusqu'à l'esprit intérieur. Oh ! comme il aspire après un long sommeil ! Viens donc ange de la mort auprès du vieillard, il ne demande plus que toi. Donne-lui de nouveaux yeux pour voir, de nouvelles oreilles pour entendre, de jeunes jambes pour marcher. Le voici maintenant pourvu d'un autre corps. Va-t-il redemander l'ancien ? Que pourriez-vous lui offrir pour l'engager à y rentrer ? Autant vaudrait demander à l'aigle qui plane dans les cieux d'en descendre pour se réintégrer dans la coquille qui l'enfermait naguère. Voici un homme mort, comme l'on dit ; mais non, ce n'est plus un homme. L'œil y est bien, mais sans la vue ; l'oreille, mais pas l'ouïe ; le corps est là, mais l'homme n'y est plus. Que ce corps retourne donc à la terre, qu'il rentre au sein de notre mère universelle et qu'il se transforme en substances qui serviront à la formation des nouveaux hommes et des femmes nouvelles qui viendront après nous.

Voici un moribond : son œil est terne, ses joues pâles ; ses amis, réunis autour de lui, pleurent à la vue de ce qu'ils considèrent comme l'agonie définitive du partant. C'est ce qui rend la mort si terrible. Mais il y a quelque chose que nous ne voyons pas : un esprit radieux qui s'efforce de se débarrasser de son vieux corps. Avez-vous jamais vu un poulet cherchant à sortir de la coquille ? La

même lutte se produit pour le dégagement de l'esprit. Cette lutte semble terrible chez l'homme. Mais l'esprit est là, radieux, calme comme une belle matinée. Il regarde autour de lui et sourit tristement à la vue de ces pleurs versés sur ce qui n'est plus un homme, mais un cadavre. Anna Denton Cridge, ma sœur, était douée de la double vue. Je lui ai entendu décrire le départ de l'esprit, tel qu'elle le voyait de ses yeux spirituels. Elle suivait chacune des phases par lesquelles passait l'esprit en se séparant du corps pour revêtir une forme perfectionnée. Un mince fil d'or relie toujours l'esprit au corps. Une fois ce fil rompu, l'union entre eux n'est plus possible.

Mon fils ainé, Sherman, doué aussi de la double vue dès son enfance, m'a donné en ces termes la description de la mort d'un homme sur lequel il faisait une observation psychométrique :

« Je vois un homme qui va mourir. Il est couché et pousse de faibles gémissements. Personne ne semble s'occuper de lui. Le voilà mort. Je vois son esprit auprès de lui. Il a meilleure mine que le mourant. Il se tient debout. Il commence à s'élever un peu au-dessus du cadavre ; il est à peu près de ma taille. Il s'élève de plus en plus, mais lentement. Maintenant il s'en va avec rapidité et je ne peux plus le voir. Il est parti comme un éclair. »

Myra Carpenter, dans une lettre à M. Joseph Baker, fait une description beaucoup plus complète du départ de l'esprit et de sa séparation du corps. Elle avait été traitée par le mesmérisme pour des crises épileptiques et étant devenue assez bonne clairvoyante, elle avait parfois la faculté de voir les esprits :

Nous avions souvent parlé, ma mère et moi, de mort et d'immortalité. Elle me mesmérisait fréquemment lorsqu'elle était bien portante et c'est après être devenue clairvoyante sous son influence que la vue spirituelle me fut donnée pour la première fois. C'est par votre intermédiaire (M. Baker) que j'acquis le pouvoir d'entrer dans cet état sans être assistée d'un magnétiseur. Ma mère m'avait souvent demandé de me mettre en rapport spirituel avec elle au moment de sa mort et de noter avec soin les diverses phases de la séparation de l'esprit d'avec son corps. Sa santé délabrée l'avertissait que la fin de sa vie terrestre était proche ; mais elle l'envisageait avec calme, car ses pensées étaient généralement portées vers la vie future, et elle avait placé toutes ses espérances en son Père qui est dans les cieux. La mort ne lui inspirait aucune terreur. Lorsqu'elle sentit son approche elle m'envoya chercher, car j'étais absente, occupée au chevet d'un malade. Étant venue, je restai constamment auprès d'elle jusqu'au moment où elle nous quitta pour un monde meilleur. Ses dernières paroles furent pour moi. Voyant qu'elle se mourait je m'assis dans la chambre et fus bientôt en état de clairvoyance spirituelle. Cette faculté de vue intérieure changea en une glorieuse vision la pénible scène de la mort d'une mère. De beaux esprits angéliques étaient présents, attendant son arrivée. Leurs figures étaient illuminées de l'auréole des saints et leurs robes étincelantes avaient la blancheur de la neige. Je pouvais les palper comme des êtres matériels et cependant ils me faisaient une impression que je ne saurais mieux décrire qu'en la comparant à celle de l'air comprimé. Quelques-uns de ces assistants célestes se tenaient à sa tête, d'autres à ses pieds, tandis que d'autres encore semblaient planer au-dessus d'elle. Ils ne se montraient pas avec des ailes d'oiseaux, comme on a généralement l'habitude de représenter les anges, mais sous une forme humaine perfectionnée. Ils avaient l'air si purs, si pleins d'amour, que c'était un vrai bonheur de les contempler pendant qu'ils surveillaient le changement qui s'accomplissait alors chez ma mère.

Lorsque mon attention se reporta plus particulièrement sur elle, je vis les sens extérieurs se dégager l'un après l'autre. Le sens visuel s'éteignit le premier et un voile sembla s'étendre sur les yeux ; ce fut ensuite le tour de l'ouïe, puis du sens du toucher. L'esprit commença à se dégager des membres à mesure que la mort s'en emparait et la lumière qui éclairait chaque partie, chaque fibre, se retira vers la poitrine. A mesure que la transition s'opérait, le voile semblait avancer et recouvrir la partie que la vie spirituelle venait de quitter. Je remarquai alors une boule lumineuse qui se condensait juste au-dessus de sa tête et qui ne cessa pas d'augmenter tant que l'esprit resta lié au corps. La lumière s'étant enfin dégagée du cerveau, le lien d'argent fut rompu. L'apparence lumineuse prit bientôt la forme humaine et je pus revoir ma mère! Mais quelle transformation ! Elle était transparente et glorieuse, revêtue d'un costume d'une blancheur éblouissante et à l'abri de la maladie, de la douleur et de la mort. Il me sembla qu'elle était accueillie par les esprits présents avec la joie qu'une mère ressent à la naissance d'un enfant. Ne s'inquiétant ni de moi, ni de rien de terrestre, elle alla rejoindre ses compagnons ; après quoi ils parurent s'envoler tous ensemble dans les airs. Je m'efforçai de les suivre en esprit, car je m'y sentais fortement entraînée et brûlais d'envie de partir avec ma mère. Je les vis monter pendant un instant ; puis ils me semblèrent traverser un passage ouvert devant eux ; un brouillard les déroba à ma vue et je ne vis plus rien.

Je revins et fus bientôt réveillée, mais non pour me lamenter comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Cette vision, bien plus splendide que la parole ne

pourrait la décrire, reste gravée dans ma mémoire. Elle est pour moi une consolation infaillible dans la perte que j'ai faite.

Cette révélation est de toute beauté. Si nous la lisions dans un livre revêtu du sceau sacré de l'autorité et des églises, avec quelle ferveur ne l'accueillerions-nous pas ! Mais pourquoi ne pas l'accueillir aujourd'hui ? Dieu serait-il mort ? N'y aurait-il plus de révélations ? dans ce 19me siècle ?

(*Religio-Philosophical Journal*).

FUNÉRAILLES SPIRITES A HAMMERSMITH

M. A. Pitt, Great Church Lane, Hammersmith, nous donne les détails suivants, au sujet du dépôt de la dépouille terrestre d'un jeune enfant au cimetière d'Hammersmith, le samedi 11 octobre.

Cet enfant était le fils de M. et Mme Chaplin, de Starch Green. M. Croucher, président de la Société spirite de Londres (ouest) dirigeait la cérémonie. Les parents se rendirent au cimetière dans une voiture attelée d'un cheval blanc ; leurs vêtements ne portaient aucun signe de deuil ; les trois petites sœurs du jeune esprit parti avaient des robes bleues garnies de ceintures blanches et des gants de même couleur ; elles tenaient des fleurs destinées à parer le cercueil après son dépôt dans la fosse. Le ministre de service remplit au cimetière une partie des formalités ordinaires, ce qui est de rigueur, paraît-il, en terrain consacré ; mais à la demande des parents il coupa court et se retira. M. Croucher s'avança alors et dit quelques mots sur l'esprit nouveau-né, dont il avait obtenu des nouvelles par quelques-uns de ses amis d'outre-tombe qui lui avaient appris que la transformation n'était pas encore complètement terminée. Il entonna ensuite l'hymne 111me de la Lyre spirituelle, acccompagné des membres présents, et ce chant fut écouté attentivement par 20 ou 30 personnes qui s'étaient groupées autour d'eux. Après avoir parlé de la beauté de la doctrine spirite et de ce qu'il y a de mal fondé dans la crainte de la mort, il lut encore l'hymne 60me du même recueil. Les amis s'éloignèrent ensuite avec des figures joyeuses, non-seulement dans l'espoir d'une glorieuse résurrection, mais sachant positivement que le jeune esprit était en voie de progrès et entre bien meilleures mains que s'il fût resté ici-bas.

(Traduit du *Spiritualist*).

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

(Suite.)

Cette fois, nous revenons avec des ardoises encadrées ordinaires, sans vernis et sans luxe. La séance commence comme la veille, en formant la chaîne sur la table ; les mêmes coups frappés indiquent l'arrivée des écrivains.

Le médium prend les deux ardoises que j'ai apportées, les essuie sur les quatre faces, pose une touche sur l'une d'elles, la recouvre d'une autre ardoise et lie les deux ensemble avec la ficelle qui a servi à apporter les ardoises. Tout cela se fait sur la table, devant nous, sans que l'opération nous échappe un seul instant.

Le médium place ensuite ces ardoises contre ma poitrine, en les tenant de la main droite, par un coin, et aussitôt le bruit de l'écriture se fait entendre et se perçoit d'une façon très-caractérisée. Les lignes succèdent les unes aux autres ; puis on entend tracer une barre et un changement s'opère dans la manière d'écrire ; un instant après, on tire une nouvelle barre, puis une troisième très-accentuée et chaque fois on entend mettre les points sur les i et ponctuer. Mais un changement complet d'écriture s'est opéré ; on comprend qu'il ne se produit plus que des traits fortement caractérisés, sans liaisons entre eux. Que sera cette écriture ? Est-ce de la gothique ? On écoute, on attend, mais on conçoit que l'écriture se fait à ce dernier moment avec une attention toute particulière.

Les coups frappés annoncent enfin que la communication est terminée. On dénoue les ardoises, et nous trouvons les deux surfaces intérieures couvertes d'écriture. Elles contiennent 21 lignes écrites dans le sens de la longueur des ardoises :

Sept lignes en français sur un passage de l'Évangile ;

Cinq lignes en anglais sur ce que nous devons faire pour obtenir ce genre de manifestations ;

Six vers en langue néerlandaise sur les moissons ;

Et trois lignes en grec, citation d'un passage de l'Evangile.

Je crois devoir signaler ici que les personnes présentes à cette séance ne connaissent ni le grec, ni le néerlandais.

Je serrai soigneusement ces ardoises pour les emporter, comme j'avais fait la veille. Après cette expérience, des phénomènes divers se succèdent ; mais je dois abréger ce récit. Mme M... est invitée par le médium à prendre une ardoise, à mettre elle-même la touche dessus, et à la tenir serrée contre le bord de la table ; elle fait la chose sans le secours de personne. M. Slade n'intervient que par deux ou trois passes faites à distance au-dessus du bras de Mme M... ; l'écriture se produit aussitôt et donne cette phrase : « Nous faisons pour vous tout ce que nous pouvons. »

Un instant après, une ardoise est violemment arrachée des mains du médium, et va tomber de

l'autre côté sous la table, entre Mme M... et moi. Toutes les mains étaient sur la table en ce moment, et elles y restent formant la chaîne, quand, à notre grande surprise, un instant après, l'ardoise qui est à nos pieds s'élève d'elle-même en apparence, et vient en papillonnant se reposer sur la table entre nos mains.

Je néglige le récit de dix autres faits, tous aussi étranges, mais que le lecteur pourrait attribuer à l'illusion. Dans ceux que j'ai décrits, elle n'est pas possible. J'ai les ardoises couvertes d'écritures en cinq langues ; écritures obtenues dans l'étroit espace, complètement obscur, compris entre deux ardoises maintenues à environ huit millimètres de distance l'une de l'autre, par l'épaisseur du cadre de bois qui les entoure.

Ces phénomènes sont-ils moins dignes d'attention que ne l'étaient à l'origine de leur découverte, ceux de la circulation du sang, de la sphéricité de la terre, de l'existence d'un nouveau monde, du mouvement diurne de la terre, de la gravitation, de l'électricité, de la vapeur, de la photographie, etc... ? Et pourtant Harvey, Christophe Colomb, Galilée, Newton, Galvani, Fulton, Daguerre, ne crurent pas indigne de la science de s'occuper de faits mis en doute par tout le monde, et l'humanité a tiré profit de leurs investigations.

Est-il moins intéressant de constater la réalité de l'intelligence et de la pensée agissantes en dehors de la matière ? De chercher la cause des forces agissantes sur la matière sans secours des lois physiques connues ? De se rendre compte dans quelle mesure ces forces peuvent s'associer à nos actions ? De découvrir la cause de l'influence qu'exercent certaines personnes sur la production de ces phénomènes ? Et ne voit-on pas l'urgence qu'il y a de déduire de ces phénomènes mêmes les lois supérieures de la vie dont les perspectives sont ignorées de nous ?

Pour ce qui me concerne, je n'ai voulu en ceci que témoigner de faits qui répondent, suivant moi, de la façon la plus sérieuse, à l'enquête ouverte dans cette revue.

Je n'ai pas l'intention de donner ici l'explication de ces phénomènes ; je me contenterai de dire qu'il n'y a pas d'effet sans cause, que l'action d'une force suppose un ou des agents pour la produire, qu'un effet intelligent dénote l'action d'un être intelligent.

Il fallait à Archimède un levier pour soulever le monde ; dans le cas qui nous occupe, la matière se meut en apparence d'elle-même, et la pensée intelligente s'exprime sans l'action d'aucun organisme matériel.

Tant que quelqu'un intervient dans la production de phénomènes de cette nature, à un degré quelconque, par une action musculaire si indirecte qu'elle soit, ceux qui n'ont pas étudié par expérience ces phénomènes ont de fortes raisons pour se demander si le résultat n'est pas analogue à celui obtenu par les facultés que l'homme acquiert par l'exercice. Le pianiste, par exemple, semble avoir ses facultés intelligentes dans le bout des doigts. On peut donc, tant qu'il y a participation musculaire des assistants, attribuer les effets produits à des phénomènes biologiques, mais il n'en est plus ainsi lorsque les corps se meuvent sans aucune intervention des spectateurs, lorsqu'un simple petit morceau de pierre écrit des pages entières sur l'ardoise dans une boîte fermée ; on ne peut, je pense, l'attribuer qu'à la manifestation des forces extérieures ; et si ces forces produisent des effets intelligents, comme ceux de la pensée écrite, il faut bien admettre la présence d'une intelligence et d'un être invisibles.

Quels sont ces êtres et ces intelligences ? Nous n'avons d'autres éclaircissements sur ce point que ceux qu'il convient à ces êtres mêmes de nous donner. C'est à nous de voir si nous devons croire et accepter les renseignements que nous en recevons dans leurs conversations avec nous.

Ils s'expriment comme hommes et s'avouent comme tels. La différence entre eux et nous, c'est qu'ils existent et vivent unis à la substance immatérielle, et que nous, au contraire, sommes momentanément attachés au fardeau de la matière. Souvent, ils se donnent pour nos amis, nos parents ; ils déclarent avoir vécu parmi nous. Peut-on demander des éclaircissements plus directs sur la vie d'outre-tombe ? Je ne le pense pas, mais je suis convaincu que, pour beaucoup d'esprits prévenus, ces éclaircissements auront le tort de n'être pas assez alambiqués. Quant à moi, lorsque je reçois par la poste une lettre écrite sur papier, je ne mets pas en doute qu'un être intelligent l'ait dictée, quoique je n'aie pas vu la main qui l'a écrite ; si je reçois le même message par voie de communication occulte, puis-je cesser de croire qu'un être intelligent en soit l'auteur ?

Mais, oh ! abomination de la désolation, dira-t-on, vous voulez donc nous ramener à la superstition et aux abus du miracle ? Je réponds : non, c'est par la vérité que l'homme constitue la science, et c'est par la vérité que la science fait tomber tous les abus. En portant la lumière sur les phénomènes occultes, nous renverserons les abus du miracle, nous empêcherons l'esprit de secte de s'arroger plus longtemps le monopole de

ces faits, et de leur donner les interprétations fausses et mensongères avec lesquelles on abuse des croyances du peuple.

Nous voulons la lumière sur toutes choses, nous croyons que tout ce qui existe a une raison d'être conforme aux lois d'ordre universel. Si l'homme survit à son existence terrestre, si la vie d'outre-tombe lui permet de se manifester à nous, c'est que cela rentre dans le plan de ces lois. Que ces faits aient pour conséquence de dérouter les sceptiques, qu'ils soient embarrassants pour les hommes dont l'amour-propre est engagé par des études et des affirmations en contradiction avec ces faits, ce ne peut être un motif pour mettre la lumière sous le boisseau.

C'est à nos physiciens à porter leurs investigations sur les lois en vertu desquelles les forces de la substance invisible peuvent agir sur la substance matérielle et provoquer le mouvement des corps et objets, les déplacer, les diriger, jusqu'au point de les faire écrire. Ce n'est pas parce que la science s'obstinerait à se tenir en dehors de ce champ d'études que les faits en seraient moins patents et moins vrais pour ceux qui en sont les témoins.

C'est à nos physiologistes à étendre la sphère de leurs études sur l'organisme humain ; c'est à la biologie à mieux pénétrer les secrets de la vie ; c'est à nos psychologues à approfondir davantage les destinées de l'homme en dehors de la matière.

Aujourd'hui, je ne suis qu'un témoin, je n'ai voulu dans cet article que répondre à l'enquête ouverte par la *Religion laïque*, et rendre, à mes risques et périls, un nouvel hommage à la vérité.

(*A continuer*). GODIN.

LE DIABLE A HERMÉE.

Sous ce titre, nous lisons dans *l'Echo de Bruxelles* du 3 février :

Il n'y a pas à le nier, le diable est à Hermée. On voudrait ne pas y croire : la chose est impossible. Il est là positivement, se moquant de tout le monde, des autorités, de la gendarmerie, et échappant, comme un malin diable qu'il est, à toutes les recherches. Il y a plus, il écrit des lettres, et dans ces lettres il affirme que l'on aura beau faire, on ne pourra pas l'atteindre. Tout le monde à Hermée se donne au diable pour connaître l'auteur de tous ces exploits, et le diable n'en veut pas : il préfère garder l'incognito.

Il existe, au centre du village, une maison ayant derrière une cour et un jardin : cette maison est habitée par une femme veuve et sa fille. C'est cette demeure que le diable a choisie pour être le théâtre de ses exploits.

Lorsque le soir arrive, il fait entendre des bruits insolites, il lance des pierres contre les murs de la maison, contre les portes ; il pousse des cris infernaux et fait tomber par la cheminée toutes sortes d'objets. Il frappe contre les murs, fait s'agiter les chaises et les meubles ; enfin, il n'est pas une niche qu'il ne fasse.

On comprend que des faits pareils devaient inspirer des craintes aux deux habitantes de cette maison. Elles en firent part à l'autorité et on exerça une surveillance active ; mais le diable continua de plus belle et écrivit une lettre dans laquelle il disait que ce jeu le distrayait de ses peines d'enfer et qu'il continuerait.

Et en effet, malgré l'autorité locale, malgré le garde-champêtre, les pierres continuèrent à pleuvoir et les chaises à danser. On fit alors venir la gendarmerie, mais sans obtenir aucun résultat. Un gendarme logea même dans la maison et le diable se moqua de lui ; il continua son tapage.

Le matin venu, on fit le café, et pendant que le brave pandore déjeûnait au coin du feu, le diable — dernière et amère ironie — vint enlever sous ses yeux le tuyau du poêle.

La justice est aujourd'hui saisie de l'affaire, déjà de nombreux témoins ont été entendus mais on n'est pas encore parvenu à découvrir le coupable. Ce sera bien le diable.... si on ne le trouve pas.

Note. — Depuis la publication de l'article ci-dessus, les effets remarqués n'ont pas cessé, malgré la continuation de la surveillance exercée et les arrestations opérées.

NOUVELLE.

Notre confrère allemand, le journal spirite *Licht, Mehr Licht*, fait les judicieuses réflexions suivantes :

« Messieurs nos professeurs d'Allemagne veu» lent donner des conférences ou même écrire des » livres sur un sujet qu'ils n'ont ni étudié théori» quement, ni scruté expérimentalement. Ces » maîtres universels ne veulent pas s'abaisser au » rang de disciples, au dépens de leur nimbe. Un » singulier spectacle se déroule aujourd'hui aux » yeux du spirite expérimenté : pour ne pas avouer » qu'il ne comprend absolument rien de la chose, » parce qu'il a négligé cette étude qui ne figure » pas à son programme officiel, le savant veut igno» rer tout ce qui, depuis presque 30 ans, n'a pas » été mis au jour par des chercheurs brevetés. Il » oppose tout simplement ses pures *hypothèses* à » tout l'actif si péniblement acquis par les re» cherches dans le domaine du spiritisme. »

Nous ne sommes pas disposés à laisser à un Amérie Vespuce moderne, le mérite des découvertes de Colomb.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ AVRIL 1880. — Nº 19

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

La matière radiante et le périsprit. — Guerre aux préjugés. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Bibliographie. — Nouvelles.

LA MATIÈRE RADIANTE ET LE PÉRISPRIT

M. Jules Soury a publié dans le journal la *République française*, un réquisitoire contre les spirites qu'il termine en disant que le spiritisme n'est « qu'une ânerie du monde naissant. »

Et voilà que quelques jours après ce coup de pied de l'âne, un chimiste distingué, le grand savant William Crookes, membre de la Société royale de Londres, vient à Paris expliquer devant l'élite de la science française qu'il existe un quatrième état de la matière : la matière radiante. M. Camille Flammarion, l'astronome populaire, nous apprend ensuite que ce grand savant a été conduit à ses magnifiques découvertes en étudiant précisément les phénomènes spirites, c'est-à-dire ce que le coryphée de la secte moniste appelle « les âneries du monde naissant. »

Il faut croire qu'en franchissant les marches du progrès, l'humanité produit deux catégories de savants d'essences les plus opposées : des savants myopes qui croient posséder à eux seuls tous les secrets de l'immense nature, qui décident de tout à priori, et qui ne voient partout que forces aveugles et des êtres machines, même en leur propre personne ; puis des savants clairvoyants, consciencieux, qui sondent, scrutent les arcanes de la nature et lui arrachent ses secrets.

M. Jules Soury et tous les fervents de la monère ont du être étonnés, lorsqu'ils surent que celle-ci n'était qu'un bloc en comparaison de l'exiguité inconcevable des particules que M. Crookes fait circuler dans ses tubes.

La plupart des journaux ont consacré une page à la relation de cette grande découverte. Les uns l'ont fait suivre de réflexions bienveillantes sur les études spiritualistes antérieures de M. Crookes et sur ses attaches avec les spirites ; d'autres, en parlant de ces attaches, ont cherché à faire voir deux êtres distincts dans le savant et le penseur ; ils ont trouvé étrange que le génie, si admirable dans sa puissance de déductions précises, pût s'occuper de conceptions délirantes ! Ces appréciations intéressées dénotent à merveille l'anxiété et le désarroi que la nouvelle découverte vient jeter dans le camp de nos adversaires. Il est vrai qu'ils manifestent le désir de pouvoir contrôler les faits spirites, bien que jusqu'ici ils aient fait constamment la sourde oreille aux appels pressants que nous leur avons adressés. Ils prétendent que tout ce qu'on a observé jusque maintenant sur la question, est nul et non avenu, par la raison que les observateurs, qui se chiffrent par millions, étaient des aveugles ou des ignares ! Eux seuls ont leur lanterne éclairée. Dieu veuille qu'ils daignent seulement voir clair et se montrer moins systématiques et intolérants quand ils commenceront leur enquête, si enquête il y a jamais.

Mais abordons notre sujet.

La découverte d'un quatrième état de la matière est un événement pour le monde scientifique et pour les spirites en particulier, en ce sens qu'elle est appelée à jeter une vive lumière sur des questions d'un ordre capital. Il doit exister, en effet, une étroite connexion entre la nature et les propriétés de la matière radiante et celles des fluides magnétiques et périspritaux.

Les propriétés principales de la matière radiante, telles que la puissance calorifique, lumineuse, phosphorescente et mécanique, font penser qu'elle est en même temps une force et une agrégation

d'atômes matériels infinitésimaux qui seraient la base du monde physique.

Or, le magnétisme a démontré depuis longtemps, que le fluide magnétique animalisé n'est autre qu'un agent doué de force et de qualités reconstituantes de la matière, lorsqu'il est dirigé vers un point déterminé de l'organisme par une force supérieure et intelligente : la volonté humaine. Il est bien réellement réparateur de la matière, puisque par la magnétisation il substitue une molécule saine à une molécule morbide, donc il est matériel ; il est aussi une force, puisque par le même procédé il active la circulation des fluides vitaux et rétablit l'équilibre dans des organes troublés.

Il est parfaitement permis d'induire du parallélisme qu'on observe dans les propriétés des fluides, lorsqu'ils sont placés sous certaines conditions, qu'ils ne sont, en réalité, que des modes, que des dérivés d'un seul et même fluide primordial, le fluide cosmique universel. Mais les forces cosmiques étant aveugles nécessairement, il est clair qu'elles doivent être asservies et régentées par des forces supérieures intelligentes qui les font concourir vers un but voulu et indispensable à l'existence des êtres et à l'harmonie universelle.

Considérons à présent le fonctionnement des fluides organiques, nommés fluides vitaux, et voyons comment l'esprit en tire parti en les faisant servir à son perfectionnement.

On a défini l'âme : une intelligence servie par des organes, le principe de la vie et de l'intelligence. Elle est, en effet, le dynamisme, le grand moteur unique de l'organisme vivant ; sans elle le corps n'est qu'un cadavre. Non-seulement elle régit les forces aveugles qui lui sont soumises, mais elle est encore le centre, l'aboutissant de toutes les sensations et la source des idées et des sentiments.

Les physiologistes les plus érudits admettent que les fluides vitaux sont distribués dans toutes les parties de l'organisme humain suivant un plan admirablement étudié et préétabli de toute éternité. L'âme paraît présider à ces fonctions ; elle manipule les fluides dans son laboratoire et leur communique des qualités diverses appropriées à ses moyens et au degré de pureté auquel elle est parvenue.

En étudiant le mécanisme de la télégraphie électrique, je me suis demandé maintes fois si tout le secret du grand problème qui embrasse toutes les opérations vitales et intellectuelles de l'être, n'était pas contenu dans le récépient où s'élabore le fluide électrique et dans les fils qui le transmettent.

Il est évident que si l'âme possède la faculté de saisir, de percevoir les sensations et de manifester les phénomènes produits en elle par le monde extérieur ou intérieur, c'est qu'elle a à sa disposition un instrument de rapports tellement bien agencé, conditionné, que toutes les pièces, tous les rouages doivent se mouvoir et vibrer sous sa moindre impulsion et se relier délicatement par des fils extrêmement ténus à un appareil de réception et de propulsion ou de transmission des dépêches formulées, lequel appareil les analyse et les interprète d'une façon décisive, car il a conscience de ses mouvements et de ses impressions ; cet appareil, c'est l'âme. Le mécanisme qui en dépend et lui sert de conducteur est purement automatique ; c'est le périsprit dont Allan Kardec a dit qu'il était l'intermédiaire de toutes les sensations que perçoit l'esprit, celui par lequel l'esprit transmet sa volonté à l'extérieur et agit sur les organes. Cette enveloppe de l'âme est éthérée et subtile ; ses tissus cellulaires et ses organes d'une finesse incomparable sont formés sans doute de matière radiante quintessenciée. Un réseau de fils conducteurs, de nerfs fluidiques doivent la parcourir dans toute son étendue ; ces fils s'électrisent positivement par les fluides qui les environnent et sous l'action de la volonté de l'âme lorsqu'elle transmet un ordre, un commandement à faire exécuter par l'organisme extérieur ; remplissant alors l'office d'un électro-aimant, ces nerfs fluidiques attirent à eux par induction leurs correspondants plus grossiers de l'enveloppe charnelle et le télégramme envoyé par l'âme reçoit aussitôt sa destination.

L'organisme extérieur étant connu dans sa structure, nous ne le décrirons pas ; nous dirons seulement que ses nerfs, ses fils conducteurs des sensations du dehors qu'ils transmettent à l'âme, s'électrisent positivement et de la même manière que ceux de l'organisme intérieur ; le seul fait de la sensation détermine le courant d'induction.

On acquiert la preuve que les choses se passent bien ainsi si l'on fait fonctionner les mécanismes.

Observons ce qui arrive pour le phénomène de la vision, par exemple. Un objet est frappé par un rayon lumineux et affecté d'une couleur déterminée. Le rayon visuel s'y porte, perçoit la sensation lumineuse qui traverse le globe de l'œil en s'y réfractant, parvient à la rétine où se peint l'objet éclairé, franchit ensuite l'organisme par le conduit des nerfs optiques qui la font passer de là à leurs correspondants de l'enveloppe périspritale pour aboutir enfin à l'âme qui juge, apprécie et réalise la sensation de la vision.

S'il s'agit d'un sentiment intérieur qui agite l'âme, le courant s'établit inversement. Prenons la colère pour exemple. L'appareil de transmission secoué violemment transmet le mouvement aux fils conducteurs périspritaux, de là, à leurs correspondants de l'enveloppe extérieure qui s'ébranle dans toutes ses parties, et, finalement, la face hu-

maine contractée reflète fidèlement les sentiments tumultueux qui bouillonnent dans les profondeurs de l'être.

L'enveloppe périspritale n'est donc pas une masse fluidique, comme on aurait pu le croire.

L'Intelligence suprême qui a doté notre organisme corporel, transitoire et passager, d'un assemblage de rouages si merveilleusement ajustés déjà, a dû certainement apporter un fini, un agencement plus merveilleux encore dans la contexture d'un instrument que l'âme emporte avec elle au delà du tombeau et qui l'accompagnera dans toutes ses pérégrinations. La substance qui le constitue est seule modifiable, mais le canevas sur lequel elle se brode durera tant que l'esprit n'aura pas atteint les hauteurs où les séraphins entrent dans le concert divin et illuminent les espaces comme l'éclair fulgurant.

Lorsque l'esprit abandonne l'enveloppe charnelle qui le retenait captif ici-bas, pour prendre son essor vers les régions de l'espace, son véritable domaine, il conserve, et à un degré plus élevé, sa puissance d'action sur la matière et sur les fluides ; son habileté dans l'art de les manipuler est en raison directe de son élévation. De même que le chimiste dans son laboratoire, analyse des substances et en refait la synthèse, de même l'esprit dans l'immense laboratoire interplanétaire exerce un empire absolu sur les fluides ; il les triture, les condense, les raréfie, les rend obscurs, lumineux, chauds ou froids ; il leur donne à volonté toutes les formes, toutes les propriétés et les dirige enfin dans toutes les directions qu'il lui plaît.

Les fluides sont les plus grandes forces de la nature ; moins ils sont denses et compactes, plus leur énergie est considérable. M. Crookes a démontré cette vérité en raréfiant l'air dans ses tubes ; il a prouvé que les fluides sont doués d'une force d'impulsion et peuvent produire des effets mécaniques. Il se sert pour l'expérience d'un tube de verre vide et horizontal où est installée sur deux petites tiges de verre parallèles une roue à larges palettes de mica. En face de la roue et à l'extrémité du tube, il place le pôle négatif d'un courant électrique qu'il rend actif. Le jet de matière radiante bombarde aussitôt la roue qui tourne et se déplace sur les tiges de verre, à la façon d'un wagon sur un chemin de fer.

Si l'homme obtient de semblables résultats en manipulant des fluides qui ne sont rien moins que grossiers si on les compare aux fluides cosmiques, on conçoit sans peine que les invisibles, à l'aide de ceux qu'ils ont sous la main, pourront également actionner la matière et la diriger dans tous les sens. Pour cette opération leur volonté seule suffit.

Veulent-ils, par exemple, soulever une table et lui imprimer des mouvements intelligents ? Ils recueillent aussitôt le fluide animalisé émis par une assistance ou par un médium, le combinent avec le leur afin de le rendre moins dense, de le raréfier, puis par un acte de leur volonté, force supérieure, qui remplit en cette circonstance le rôle de pôle négatif, ils projettent sur la table un flux de ce fluide, de cette matière radiante quintessenciée, et la table se met en mouvement. En maintenant le courant ou en l'interceptant, l'esprit produira à son gré des mouvements continus ou intermittents.

Il va de soi que s'il peut remuer une table, il pourra tout aussi bien déplacer n'importe quel autre l'objet. Les esprits soulèveraient un monde s'ils se mettaient en nombre.

Telles sont les explications que nous avons jugé utile de fournir sur un sujet dont l'importance n'échappe à quiconque en comprend la portée. Elles s'accordent d'ailleurs avec les instructions des Esprits et les dernières découvertes de M. Crookes leur donne un caractère très-probant.

Le moment n'est pas éloigné où les phénomènes spirites s'imposeront à tous par la logique du raisonnement, par l'évidence des faits et la connaissance de lois qui les régissent ; alors il ne sera plus permis à personne de les nier.

BONNEFONT.

GUERRE AUX PRÉJUGÉS.

(Suite.)

Il y a en ce moment à la Salpêtrière, derrière ces vastes bâtiments qui forment comme une petite ville dans la grande ville de Paris, une catégorie de malades atteints d'hystérie qui, depuis plusieurs années, sont confiés aux soins de M. Charcot. Sans être aliénés ils subissent dans les fonctions de l'intelligence des troubles étranges ; les parties du système nerveux affectées au sentiment et au mouvement éprouvent de grandes modifications qui, ordinairement, ne laissent aucune trace dans ce système, et le fait, plus ou moins fréquent, de la guérison spontanée de ces états morbides, arrivés même à un grand développement et présentant les plus effrayantes complications, atteste que les organes qui les produisent ne sont pas matériellement altérés.

Certains phénomènes bien extraordinaires et que beaucoup de médecins révoqueront en doute ont été observés chez ces hystériques. Ainsi il paraît prouvé, dit M. Richet, qu'elles peuvent rester très-longtemps sans prendre des aliments et sans boire ; en même temps les sécrétions tarissent, de sorte que, dans certaines conditions encore mal déterminées, il y a une cessation presque complète des phénomènes chimiques de la vie, phénomènes qui,

chez tous les autres individus, ne peuvent cesser qu'au moment de la mort. « La nature, dit M. Charcot, semble avoir des ménagements pour les hystériques. » Le phénomène le plus surprenant, c'est que, malgré la violence des accès, malgré l'insuffisance et la pénurie de l'alimentation, les malades conservent leur embonpoint et la même apparence de santé. Quoique inexpliqués, ajoute M. Richet, ces faits ne sont pas surnaturels.

Pour les spirites la recommandation est inutile, puisqu'ils ont observé des faits pareils depuis longtemps. Le caractère principal du fait surnaturel est d'être exceptionnel ; dès lors qu'il se reproduit, c'est qu'il est soumis à une loi connue ou inconnue, et il rentre dans l'ordre général. Mais que dira M. Hubert Boens, sera-t-il d'aussi bonne composition que nous, lui qui, pour le cas de L. Lateau, a *bataillé si longtemps sur cette question* ? Que dira M. Kuborn qui aurait trouvé dans cette abstinence prolongée tous les caractères du miracle, et se serait cru en droit de dire que la raison ayant reconnu la chose absurde, impossible à priori, ce ne pouvait être qu'une illusion ou une jonglerie ?

M. Richet a essayé, en divisant diverses formes de névroses, de dépouiller ces bizarres et étranges phénomènes de ce que leur prête la crédulité de l'ignorance. L'étude des possessions démoniaques dans le présent et dans le passé est aussi triste qu'instructive, seulement nous ne croyons pas que ses opinions matérialistes lui permettent de faire cette étude d'une manière impartiale. On peut lire dans le *Messager* du 1er novembre 1875 sa dissertation sur « le Génie et la Folie » où beaucoup de grands hommes des temps anciens et modernes qui avaient des facultés médianimiques, souvent à leur insu, furent traités de fous. Il est démontré par l'observation des phénomènes spirites qui se poursuivent depuis plus de trente ans et que M. Richet ignore systématiquement, qu'il y a autour de nous tout un monde invisible, que les Esprits malveillants agissent non-seulement sur la pensée, mais aussi sur le corps, avec lequel ils s'identifient quelquefois et dont ils se servent comme étant le leur; qu'ils provoquent des actes ridicules, des cris, des mouvements désordonnés ayant toutes les apparences de la folie ou de la démonomanie. M. Richet par ses études, et M. Kuborn par ses conférences, travaillent sans qu'ils s'en doutent à hâter le moment où l'on reconnaîtra la part d'action de ce monde invisible dans les phénomènes de la nature. Pour le moment, le système de M. Richet est de réduire toutes ces maladies à une névrose qui, tout en ayant son côté étrange et obscur, présenterait des périodes régulières et bien distinctes, où rien n'est livré au hasard. La principale cause de l'hystérie serait la prédisposition héréditaire, sauf qu'il faudrait un accident, un fait extérieur provoquant une première crise nerveuse. Toute intervention extérieure provenant du monde spirituel est naturellement écartée, car comment faire admettre cette cause à ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme.

Quant à M. Kuborn, voici ce qu'il dit des épidémies de convulsionnaires et de démoniaques :

« L'histoire médicale des siècles passés nous » révèle de vraies épidémies de convulsionnaires, » de démoniomanie dans lesquelles on ne voyait » qu'une intervention de Dieu ou du diable. » C'étaient des châtiments, des mauvais sorts jetés, » des miracles ! Qu'on se rappelle le procès et la » condamnation d'Urbain Grandier, sous Richelieu. » Sous les prédications fanatiques d'un moine » allemand, toutes les ursulines du couvent de » Loudun furent prises d'un mal étrange. Elles » brisaient les objets sacrés, se contordaient, dan- » saient des sarabandes en hurlant, se livraient » aux gestes les moins édifiants. Les ennemis » d'Urbain Grandier l'accusèrent d'avoir jeté un » maléfice sur la communauté et il fut condamné » à être brûlé vif.

» Le fait c'est l'épidémie des nonnes, le miracle » une intervention satanique ; la semelle ici, l'ex- » plication, ce sont les prédications furibondes d'un » moine fanatique agissant sur des esprits faibles » dont le système nerveux avait été graduellement » exalté, et la contagion de l'exemple. »

L'explication que donne ici M. Kuborn n'a pas plus de consistance, elle est aussi spécieuse que celle de M. Richet avec l'hérédité.

Il est prouvé par le procès d'Urbain Grandier que la prédication ou la fièvre imitative n'eut absolument rien à voir dans cette affaire. Les ursulines de Loudun avec lesquelles Urbain Grandier ne s'était jamais trouvé en contact et qu'il n'avait même pas vues jusqu'au moment où éclatèrent les crises, agissant sous une influence occulte qui nous fait l'effet d'être une vengeance d'outre-tombe, le déclarèrent l'auteur de la possession. Il est encore avéré que ces religieuses n'avaient pas conscience des dépositions meurtrières qu'on tirait d'elle pendant les exorcismes. Revenues à leur état naturel, et entendant parler du rôle qu'on y faisait jouer à leurs démons, elles étaient prises de scrupules, éprouvaient des remords et se rétractaient même publiquement. On sait que dans les procès de ce genre, un des plus sûrs témoignages de sorcellerie était ce qu'on appelait le stigmate de Satan. Le malheureux soupçonné d'être sorcier etait étendu nu sur une table et des officiers de justice le criblaient sans miséricorde de piqûres douloureuses, jusqu'à ce qu'on eût découvert la marque du diable, le point insensible. C'est un des phénomènes qu'on

rencontre fréquemment chez les hystériques, et M. Charcot prétend qu'il peut faire disparaître cette insensibilité par des moyens physiques, soit en comprimant l'abdomen au moyen d'une ceinture, soit en appliquant des plaques de métal sur la partie affectée. En admettant l'efficacité constante de ces procédés, ce qui ne nous est nullement démontré, il n'en est pas moins vrai que l'anesthésie partielle ou totale peut être provoquée par le magnétisme, témoin les expériences de M. Donato ; or, le phénomène qu'un magnétiseur en chair et en os peut produire à volonté sur son sujet, un esprit le peut également sur un incarné. Deux marques du diable furent trouvées malheureusement sur le corps d'Urbain Grandier et elles contribuèrent beaucoup à le faire condamner comme magicien. Au reste, on ne se contentait pas de quelques singularités plus ou moins extraordinaires pour se prononcer d'une manière positive sur la présence du démon ou des esprits, on exigeait souvent d'autres phénomènes qui parussent sortir de la nature et que M. Kuborn et autres partisans de l'école matérialiste doivent forcément écarter de leur chemin. Les principaux que présentèrent les religieuses de Loudun furent :

1° La faculté de prédire les accès, leur moment, leur durée et les principales circonstances qu'ils devaient présenter ;

2° Celle de voir ce qui se passait au moment même dans des lieux différents de ceux ou elles se trouvaient ;

3° La communication des pensées ;

4° L'intelligence des langues ;

5° L'obéissance à la volonté non exprimée ;

6° La suspension aérienne et l'apparition de lettres couleur de sang sur plusieurs parties du corps.

Et tout cela serait le fait de quelques prédications furibondes ou de l'hérédité ! O vanité du savant officiel, encroûté dans ses préjugés d'école et qui opine, dogmatise, tranche et décide sans preuve dans des questions qu'il n'a pas étudiées et dont il ne connaît pas le premier mot, parce qu'il croirait déchoir s'il reconnaissait le moindre fait affirmé par des spirites.

Le docteur Constant, envoyé par le gouvernement français pour observer les démoniaques de Morzines, plutôt que de conclure à une action des esprits, attribua cette maladie à la constitution des habitants affaiblis par une nourriture insuffisante et à l'insalubrité des habitations.

Voilà donc trois explications différentes pour des phénomènes de même nature que le spiritisme a expliqués rationnellement depuis longtemps. (Voir la belle étude d'Allan Kardec sur les possédés de Morzines dans les *Revues spirites* de 1862, 1863 et 1864)

Pour en revenir à la conférence de M. Kuborn, on dirait, à entendre discourir notre académicien sur le spiritisme, que, nouvel Épiménide, il est resté plongé dans un sommeil léthargique pendant une vingtaine d'années, à moins que les questions d'hygiène, ce qui est plus probable, ne l'aient absorbé complètement pendant ce temps. En phénomènes spirites, il en est encore à celui des tables tournantes qu'il explique par les mouvements fébrillaires des muscles, des effets d'attraction et de répulsion électriques, voire même l'assistance involontaire des intéressés. Il nous représente les esprits comme se soumettant aux caprices et aux exigences du premier évocateur venu, thème sur lequel il est si facile de faire quelques plaisanteries, puis pour finir il s'écrie d'un ton triomphant : « Et » tous ces esprits dociles, voir sans yeux, entendre » sans oreilles, parler sans gosier, percevoir sans » système nerveux ? Que diantre ! Pour exprimer » ma pensée par écrit, il me faut une main et une » plume, c'est-à-dire un instrument, et pour rendre » un son, il faut le choc de deux corps. Or, un » esprit n'a pas de corps, pas d'instrument, et s'il » devenait corps, il ne serait pas esprit ! Ici le fait » lui-même est la semelle. Ce n'est pas seulement » l'impossible, c'est l'absurde. »

Nous nous sommes occupés peut-être un peu longuement des élucubrations de M. Kuborn, mais il nous réjouit beaucoup de l'entendre pérorer au nom de la science comme s'il en était l'unique représentant et comme si son opinion seule devrait être sensée. N'ayant pas la prétention de le faire revenir d'une erreur qui paraît greffée chez lui sur un parti-pris, nous le laisserons dans la douce illusion que les phénomènes spirites sont d'ordre surnaturel, que l'esprit est un être abstrait qui n'a et ne peut avoir aucune espèce de corps, et que les fameuses semelles ont fait l'effet d'un assommoir sur le dernier adepte de cette absurde philosophie qui s'appelle le spiritisme.

Quant à nos lecteurs ils doivent être suffisamment édifiés. Ce qui ressort le plus clairement de cette conférence comme de celle de M. Naquet, c'est la preuve de l'ignorance la plus absolue du sujet qu'on attaque.

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

(Suite.)

Messieurs, après les paroles éloquentes que vous venez d'entendre, et les hautes considérations philosophiques qui terminent ce récit, et auxquelles je me rallie entièrement, nous arrivons aux expériences de Leipzig.

M. F. Zöllner, professeur de physique astrale de l'université de Leipzig, a fait paraître succes-

sivement trois volumes intitulés : *Wissenschaftliche Abhandlungen* ou *Mémoires scientifiques*, où il donne une relation détaillée de ses intéressantes expériences avec le médium Slade, en présence d'autres professeurs appartenant à la même université. A mon avis, le témoignage de ces hommes de science, confessant eux aussi la vérité aux dépens de leur propre popularité, est excessivement important et mérite d'être connu, car il doit terminer définitivement le débat qui s'est élevé naguère dans la presse. A défaut des ouvrages mêmes du savant professeur, je vais vous en présenter un résumé succinct que j'ai traduit d'un journal anglais. Ce résumé porte principalement sur le second volume, le plus important sous le rapport de la variété et du nombre des phénomènes observés.

Avant de relater ses expériences, M. Zöllner consacre une centaine de pages à cette philosophie qui décide, *a priori*, que certaines choses ne peuvent avoir lieu ; il cite entre autres le fait universellement admis maintenant de la chute de pierres météoriques, de la découverte de planètes où l'on avait assuré positivement que des planètes ne pouvaient exister. A l'encontre de ces assertions erronées, il parle des phrases écrites sur une ardoise, produites par un *Être de la quatrième dimension*, — c'est ainsi qu'il désigne la force intelligente qui se manifeste — et il cite avec plaisir celle-ci : « Les doutes de l'homme ne peuvent changer un fait ; un fait peut changer les doutes de l'homme. »

Pour édifier la génération future sur la manière dont les faits spirites furent reçus par les hommes de science et par les journaux, M. Zöllner tire de « l'organe du parti progressiste allemand » le *Volkszeitung* de Berlin, des 18 et 21 décembre 1877, deux articles dans lesquels Slade est dénoncé comme un imposteur et un prestidigitateur, et les professeurs de Leipzig, comme ses « collègues. » Plus loin, pour ses lecteurs allemands, il donne l'histoire des attaques de Slade par le professeur Lankester.

Ce qui suit est extrait des propres expériences du professeur Zöllner :

« Le 15 novembre 1877, Slade vint pour la première fois à Leipzig ; après Crookes et Wallace, je ne pouvais refuser une occasion aussi favorable que celle-ci, et j'accompagnai deux amis chez le médium, sans avoir l'intention de préparer une séance.

» L'impression personnelle que Slade me fit était favorable. Son maintien était modeste et réservé, et sa conversation (il parlait seulement l'anglais) était calme et discrète... Je lui demandai s'il avait jamais essayé d'influencer une aiguille aimantée, me rappelant que le professeur Fechner avait observé un phénomène similaire avec Erdmann, professeur de chimie, fait que je considère comme du plus haut intérêt pour tout véritable homme de science. Slade me répondit négativement.

» Le jour d'une réunion ordinaire et hebdomadaire d'amis, j'invitai M. Slade à prendre le thé avec nous. Je lui expliquai que nous serions complètement satisfaits s'il pouvait produire seulement la déviation d'une aiguille aimantée dans des conditions qui pussent exclure toute idée de suspicion.

» J'apportai un globe céleste qui était muni d'une boussole et le plaçai sur la table. A notre demande, Slade promena la main, horizontalement, sur le verre convenablement serré de la boîte aimantée. L'aiguille demeura immobile, et j'en conclus que Slade ne possédait pas d'aimant caché. A un second essai, l'aiguille fut violemment agitée comme si elle était sous l'action d'une grande puissance magnétique.

» Je me trouvais ici en présence d'un fait qui confirmait les observations de Fechner, et bien digne d'investigation ultérieure.

» La soirée suivante, (vendredi 16 novembre 1877), je plaçai une table à jeu, avec quatre chaises, dans une chambre où Slade n'était pas encore entré. Après que Fechner, le professeur Braune, Slade et moi nous eûmes placé nos mains entrelacées sur la table, il y eut des coups frappés dans ce meuble ; j'avais acheté une ardoise que nous avions marquée ; un fragment de crayon fut déposé sur l'ardoise que Slade plaça en partie sous le bord de la table ; mon canif fut subitement projeté à la hauteur d'un pied, et retomba ensuite sur la table... En répétant l'expérience, on trouva que le fragment de crayon, dont la position était assurée par une marque, était restée à la même place. La double ardoise, après avoir été bien nettoyée et munie intérieurement d'un morceau de crayon, fut tenue alors par Slade sur la tête du professeur Braune. Le grattement se fit entendre, et lorsque l'ardoise fut ouverte, on y trouva plusieurs lignes d'écriture.

» Inopinément, un lit placé dans la chambre derrière un écran se transporta à deux pieds du mur, poussant l'écran en dehors. Slade était éloigné du lit auquel il tournait le dos, ses jambes étaient croisées : ceci était visible pour tous.

» Une seconde séance s'organisa chez moi immédiatement avec les professeurs Weber, Scheibner et moi. Un craquement violent, semblable à la décharge d'une forte batterie de bouteilles de Leyde, fut entendu ; nous étant retournés, assez alarmés, nous vîmes que l'écran mentionné ci-

dessus se séparait en deux ; les porte-vis en bois, épais d'un demi-pouce, étaient déchirés du haut en bas, sans aucun contact visible de Slade avec l'écran. Les morceaux cassés se trouvaient à cinq pieds du médium qui tournait le dos à l'écran.

» Nous fûmes tous étonnés de cette manifestation inattendue d'une force mécanique énorme, et je demandai à Slade ce que tout cela voulait dire. Il répondit que ce phénomène arrivait parfois en sa présence. Comme il parlait en restant debout, il plaça un morceau de touche sur la surface polie de la table, le couvrit avec une ardoise, achetée et précisément nettoyée par moi, et en pressa la surface avec les cinq doigts ouverts de la main droite, pendant que sa main gauche restait au centre de la table. L'écriture commença sur la surface intérieure et lorsque Slade retourna l'ardoise la phrase suivante s'y trouvait écrite en anglais : « Ce n'était point notre intention de faire le mal ; pardonnez ce qui est arrivé. » La production de l'écriture dans ces conditions se faisait pendant que les deux mains de Slade étaient immobiles.

» Les phénomènes mentionnés nous parurent si extraordinaires et tellement en dehors de nos idées, que Weber et moi, nous résolûmes de donner à quelques-uns de nos collègues l'occasion de les attester. En conséquence nous nous rendîmes le jour suivant chez le professeur C. Ludwig et nous l'informâmes des faits. L'intérêt qu'il prit à notre récit m'engagea à inviter deux autres amis. Je proposai mes collègues MM. Tiersch, chirurgien, et Wundt, professeur de philosophie.

» Le dimanche 18 novembre, nous étions réunis à trois heures de l'après-midi. J'avais acheté une *nouvelle* table à jeu en bois de noyer. Les ardoises mises à la disposition de Slade étaient achetées par moi et mes amis et marquées par nous. Des phénomènes observés, je citerai ce qui me fut raconté par M. Tiersch, une heureuse expérience semblable à celle que je fis avec mon canif, et, en outre, l'expérience avec une double ardoise munie d'un crayon que Slade tenait dans la main droite *au-dessus* de la table, bien en vue, sur lesquelles trois sentences furent écrites en anglais, en français, en allemand, chacune d'une écriture différente. L'ardoise reste en ma possession. Je suis d'accord avec le physicien de la Cour impériale, M. Bellachini, dont le témoignage concernant Slade commence ainsi : « Je déclare » par la présente que c'est un acte téméraire de » former une conclusion sur les œuvres médiani- » miques, objectives de l'américain M. Henry » Slade, même avec l'observation la plus minu- » tieuse, après une seule séance. »

Vous savez, Messieurs, que M. Bellachini est le magicien de la Cour de Berlin et le prestidigitateur de Sa Majesté impériale Guillaume I[er], et que ce n'est qu'après une suite de séances et les investigations les plus minutieuses, qu'il a déclaré par un acte notarié, que les phénomènes présentés par Slade n'avaient aucun rapport avec la prestidigitation, que *cela était absolument impossible.*

Malgré cette déclaration catégorique, un des professeurs, M. G. Wundt, qui n'avait assisté qu'à une seule séance où tout s'était passé régulièrement, n'a pas craint d'élever des doutes sur l'honnêteté mille fois prouvée du médium américain. Lorsque dernièrement le vieux philosophe Ulrici, de Halle, a publié une brochure où il prend avec Zöllner la défense des phénomènes spirites, il s'est plaint qu'on n'eût pas *visité les manches de l'opérateur.* Le journal la *République française*, au lieu de demander à M. Wundt pourquoi il ne les a pas visitées lui-même et pourquoi, n'étant pas suffisamment édifié par une première séance, il n'a pas assisté à quelques autres, a trouvé sans doute l'occasion propice pour partir en guerre contre le spiritisme. S'emparant de la lettre de M. Wundt, et en gardien vigilant des bonnes traditions matérialistes, un de ses rédacteurs, M. Jules Soury, dans deux articles de la *République française* des 7 et 8 octobre 1879, a exécuté haut la main ces savants ramollis qui ne craignent pas de se compromettre avec des *âneries* pareilles. Notez que M. Jules Soury, qui m'était parfaitement inconnu avant cette sortie, s'attaque ici à des sommités de la science, tels que Zöllner, Ulrici, Fichte en Allemagne ; Crookes, Wallace, Varley, membres de la Société royale de Londres, et bien d'autres personnes tout aussi distinguées dans les sciences, les lettres et les arts. Cette attaque inconsidérée lui a valu deux vigoureuses répliques de la part de M. Ch. Fauvety et de M[me] G. Cochet, réponses que la *République française* a paru ignorer complètement jusqu'ici. Le tout a été publié par la librairie des sciences psychologiques de Paris dans un petit volume de 175 pages, qui a pour titre : *Le spiritisme devant la science.* On comprend, Messieurs, le silence systématique que garde aujourd'hui sur les phénomènes spirites un parti religieux qui se prétend infaillible dans ses doctrines et qui, selon l'expression pittoresque de M. Van Humbeeck, *a fait du diable son receveur de contribution*, mais ce qui s'explique plus difficilement, c'est le dédain, le dénigrement voulu de la presse progressiste et la vaste conspiration du silence qu'elle a organisée autour de cette question.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Sous ce titre, LA CONSOLÉE, il vient de paraître à Genève un recueil de nouvelles communications spirites dictées à Mme Antoinette Bourdin, bien connue de nos frères.

Ce titre exprime plutôt le sentiment que firent naître ces communications, que le sujet même qu'elles traitent.

Partie pour le Brésil avec ses deux filles, Madame Bourdin eut la douleur d'y perdre, après quelques semaines de séjour, la plus jeune, Laure, âgée de vingt ans à peine, pleine de vie, de santé, d'espérances. Un pareil coup eût brisé toute autre mère que la spirite convaincue qui sait que la mort n'est plus la mort, que l'être disparu vit de sa vie propre et spirituelle, bien plus que naguère sous son enveloppe terrestre, et qui surtout, confiante dans son précieux don de médiumnité, attendait la visite et l'inspiration de ce cher esprit.

Laure, en effet, à peine dégagée des attaches de la matière, a eu hâte de donner à sa mère des preuves de sa présence, de son identité, de son affection toujours vive et agissante ; et, dans une série d'entretiens recueillis soit au verre d'eau, soit dans le sommeil magnétique, soit par l'écriture, elle lui raconte ses premiers voyages d'instruction dans les espaces éthérés sous la direction d'un Esprit avancé, son frère Emile, qu'elle n'avait pas connu sur la terre.

C'est le récit de ces excursions qui fait le sujet de ce volume dont nous ne saurions trop recommander la lecture. Tous ceux qui suivront notre conseil, spirites convaincus ou hésitants, nous en remercieront, car de ces pages jaillissent de tels éclairs et de telles consolations que toute âme en peine en est réconfortée, et tout esprit curieux de voir au-delà du voile trouvera dans ces récits d'outre-tombe des satisfactions qu'il chercherait vainement ailleurs. MOÏSE PIQUET.

NOUVELLES.

Nous avons reçu, sortant des presses de M. Samat de Marseille, un *appel à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art de guérir*, brochure de huit pages qui nous a été adressée par son auteur, M. Daniel Strong.

M. Strong a, depuis longtemps, donné des preuves de sa faculté comme médium-guérisseur et de son dévouement à la cause magnétique, et il a traité gratuitement les malades, aussi longtemps que cela lui a été possible. Il prend maintenant l'initiative pour la fondation d'un *Institut magnético-thérapeutique* à organiser par action et sollicite à cette effet l'adhésion de ceux qui s'intéressent à une œuvre de progrès médical.

S'adresser pour tous renseignements à M. Daniel Strong, docteur américain, rue Paradis, 332, Marseille, qui tient franco à la disposition des personnes qui en feront la demande, une brochure publiée précédemment : *Les progrès les plus essentiels à réaliser pour le bonheur de l'homme.*

* * *

Le *Licht, Mehr Licht* nous apprend qu'en Espagne la doctrine spirite compte dans plusieurs localités la totalité des habitants pour adeptes.

Les églises sont de moins en moins fréquentées, l'exaspération du clergé est près d'atteindre un degré qui donne à réfléchir ; aucune excommunication ne fait d'effet, un retour à l'inquisition et aux siècles des bûchers perd de jour en jour en perspective. — Le curé de Huesce en Aragon, entrait récemment dans la chambre d'une de ses ouailles qu'il suspectait gagnée au spiritisme. Sur la table il aperçut un certain livre, et près de ce livre, un grand couteau pointu. Dans un accès de rage le pieux homme saisit le couteau et en perça — le livre avec une telle manifestation de force physique, qu'il le cloua à la table. — Ce livre était naturellement un livre spirite, *le Catholicisme avant le Christ*, par M. le vicomte de Torres-Solanot, à Madrid, ouvrage dont les 7 éditions furent épuisées en peu de mois. Après les œuvres d'Allan Kardec, c'est ce livre qui contribue le plus à la propagation du spiritisme en Espagne.

* * *

L'Inde possède maintenant un journal rédigé par M. H.-B. Blavatzky, sous le titre de *Théosophe*. Cette publication mensuelle s'occupera de science, de philosophie orientale, d'histoire, de psychologie, de littérature et des arts.

Des savants de l'Occident et de l'Orient collaborent à ce nouveau journal ; parmi les derniers on compte des brahmanes célèbres par leur érudition dans la science et dans les langues orientales ; on y fera principalement paraître la traduction des documents anciens du bouddhisme et du brahmanisme qu'on pourra trouver dans les différentes provinces de l'Inde.

Adresse du journal : 108, Girgaum Baek Road, Bombay. (*Licht, Mehr Licht.*)

* * *

A côté de la Société spirite « Psyché » à Berlin, sous la direction de M. Hugo Liebing, il s'est formé un autre groupe du nom de *Société de Berlin pour la physique transcendantale expérimentale.*

Secrétaire général : le professeur docteur Breslauer, Dorotheen-Strasse, 46.

Secrétaire : docteur Haensel.

Caissier : Briese, propriétaire de l'hôtel : Au prince héréditaire.

La correspondance doit être adressée au Secrétaire général. (*Licht, Mehr, Licht.*)

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 AVRIL 1880. — Nº 20

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Les marchands du temple. — Firman et Chapman à Liége. — A propos d'un enterrement spirite. — Phénomène d'apport. — Un bébé médium. — La bible et l'immortalité. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Nouvelles.

LES MARCHANDS DU TEMPLE.

Loin de nous la pensée de molester personne et de faire peser sur qui que ce soit une accusation quelconque, même une accusation qui, de tout point, présenterait tous les caractères d'une exacte justice. Les personnalités ont pour nous quelque chose de pénible, parfois quelque chose d'odieux. Aussi ce que nous voulons attaquer et condamner ce ne sont pas les *marchands* qui, en somme, sont nos frères malgré leurs erreurs bien-aimées, mais le marchandage, le commerce des choses saintes, la simonie : la simonie étant devenue depuis des siècles de droit commun, étant exercée sur la plus large des échelles et du haut en bas avec brevet authentique délivré par des autorités qui se prétendent d'une origine divine. Nous le répétons et nous aimons à le répéter, ce ne sont point les hommes que nous combattons et que nous accusons ; nous avons toujours le respect de la personne quelque coupable qu'elle soit, quel que soit le degré de bassesse où puisse l'entraîner l'amour de l'or et de la domination, car pour pouvoir atteindre les sommets fantastiques que l'un et l'autre promettent, il faut savoir ramper à l'occasion, comme l'ont dit nombre de poëtes et de philosophes de tous les temps.

Le marchand qui veut à prix comptant se défaire de sa marchandise, est obligé de l'offrir humblement aux hommes dont il veut faire sa clientèle, jusqu'au moment où la vogue vient, annonçant le triomphe ! Jusque là il faut en vanter les qualités supérieures à tout venant, et même aller avec persistance chercher ceux qui ne viennent pas et ne songent pas à venir. Il faut, suivant une expression vulgaire, amuser le tapis et ne montrer dans l'entreprise conçue que le beau côté des choses : une liberté pleine de douceur et de charité, une fraternité exemplaire, en dehors de laquelle il ne saurait y avoir de vrai bonheur, et selon les lois intimes de laquelle les premiers doivent être bien réellement les serviteurs des autres. Tels sont le père et la mère de famille soucieux du devoir que leur situation leur impose ; tel est et plus particulièrement Dieu lui-même qui donne à tous l'exemple de la paternité par excellence, de l'amour universel.

Mais il n'en est pas de même des *faux frères* qui, loin de nourrir matériellement et intellectuellement — Dieu nous préserve de dire moralement ! — Ceux que, par la situation qu'ils se sont donnée, ils devraient considérer comme leurs enfants, se nourrissent de leurs sueurs et travaillent dans leur inconsciente ignorance, avec l'entêtement persistant de la brute, à l'obstruction de leur intelligence ! Comme Dieu ne leur a jamais parlé qu'à travers les simulacres menteurs d'un fétichisme inacceptable, dès que les yeux sont ouverts et que les consciences montent vers le soleil de la liberté, on s'aperçoit qu'ils ne peuvent être que les interprètes menteurs d'un dieu aveugle, ambitieux et méchant, perturbateur des lois éternelles, sauvage et ignorant comme eux. C'est ce dieu absurde qui ressemblerait à Jésus comme le plus grand criminel des hommes ressemblerait à un ange, qu'on a voulu personnifier dans le grand apôtre divin ; c'est Jésus qu'on vend à millions de millions dans la suite des temps, alors que Judas l'avait vendu pour un prix infime et que surtout, dans son repentir, il avait rapporté l'argent à ceux dont il l'avait reçu.

Jésus était donc destiné à être « vendu » à prix d'argent aux générations qui devaient suivre jusqu'à l'époque présente qui est destinée à clore, autant que faire se pourra, l'ère des superstitions et de la domination religieuse. Quant à des légendes, il y en aura toujours puisque les légendes sont les génératrices de l'histoire et que ce que dans celle-ci on a appelé fabuleux n'est autre chose que la constatation d'actes supérieurs à ceux dont l'humanité actuelle se supposa capable. Cette humanité d'aujourd'hui, par quelque côté qu'on la prenne, se caractérise par un positivisme emprunté, par un positivisme faux à cause de la brièveté du temps sur lequel il peut s'exercer. Aujourd'hui prêtres et laïques, savants et ignorants, se trouvent en grande majorité soumis à ce joug d'un matérialisme inconscient, mais beaucoup trop absolu dans la réalité. Ils vendent, ils veulent vendre ce qui n'est pas d'essence vendable, ce qui, avant tout, a ce caractère de sainteté que rien ne peut définir, que rien ne peut créer, que rien ne peut distribuer entre tous, si ce n'est Dieu par Lui-même, s'il le juge nécessaire, par des intermédiaires, comme Lui invisibles aux hommes : par la pensée souveraine qui remplit l'espace fluidique, puissant réservoir où tous les justes vont abondamment puiser, où rien ne se vend à prix d'argent.

Certes tout se conquiert ici comme ailleurs, mais non à prix d'argent gagné on ne sait comment. La distribution des grâces vient de Dieu et du monde invisible ; ces grâces, on les paie bien certainement, mais par de bonnes actions, par des pensées bien franches, bien loyales, bien charitables qui n'ont aucune valeur vraie si l'acte matériel qui doit les rendre palpables ne se produit pas à l'occasion. Il ne faut pas vendre, il faut donner, et tout ce qui n'est pas don fraternel perd pour celui qui prétend faire une offrande réelle une partie des plus importantes de son prix, sinon la totalité. Car il est un aphorisme qui dit que : « donner et retenir ne vaut »; par conséquent celui qui ne donne pas dans toute l'amplitude de son cœur de chrétien, ne donne pas selon les lois immuables de la charité. Il vend et ne donne pas.

Oh ! Nous savons bien que l'homme a le droit très-légitime de vivre de son travail ; mais nous savons aussi qu'il en est qui travaillent sérieusement sans retirer une obole pour prix de leur peine, tandis que d'autres vivent largement du prix du travail intellectuel ou manuel des autres, sans se donner eux-mêmes beaucoup de tracas. Les marchands du Temple se trouvent en plus d'un lieu ; et si c'est l'existence même du Temple qui permet des simonies de plus d'un genre, chaque homme raisonnable doit savoir ce qu'il a à faire. Détruire le temple ? Non. Le déserter pour jamais et n'y plus reparaître ? Pas davantage. Ce n'est pas en faisant des scissions profondes qu'on peut parvenir à constituer une union si nécessaire ; il faut, avant tout, détruire les obstacles qui s'y opposent.

Il faut se rapprocher au contraire, et tenter par tous les moyens de ramener dans la voie ceux qui s'en écartent en vendant à prix d'argent, à un prix convenu, comme cela est d'usage, les grâces du bon Dieu que l'on se croit en droit de refuser à d'autres. C'est le cas de dire avec le sérieux auteur de la comédie *les Plaideurs :* « Point d'argent, point de suisse, et ma porte était close. » Plût à Dieu que ce fût la porte de l'enfer que l'on se permettrait de fermer ainsi ! Ce serait certes une bonne œuvre qui devrait compter pour quelque chose à ceux qui l'ont si despotiquement ouverte aux êtres humains qui se permettraient de ne pas penser comme eux. Et depuis que l'inquisition, cet enfer de la terre, inventé par de vrais diables incarnés, se voit réduite à une simple action soi-disant morale, dont l'immoralité déborde et éclate partout comme une substance pestilentielle, les marchands du temple, de tous les temples, cherchent à faire revivre partout ces influences plus terribles pour eux que pour d'autres.

La tyrannie du prêtre n'est pas un vain mot, une vaine figure. Impuissant à réaliser dans un avenir qui ne lui appartient pas, dans un état d'être qui échappe à toute domination terrestre, des rêves ambitieux d'une cruauté sans nom, il profite du moins autant qu'il est en lui, du pouvoir momentané qu'exerce une illusion morale sur des imaginations surexcitées par la peur. La peur ! Voilà la grande puissance qui règne sur l'enfer terrestre ; la peur, auxiliaire puissant pour la vente de toutes les denrées pharmaceutiques qui, au dire de leurs inventeurs, guérissent tous les maux ! La peur, qui fait ouvrir plus de cent fois le jour la porte du médecin et du pharmacien, ces sauveurs patentés du corps, et non moins de fois la grille du confessionnal où siége le guérisseur patenté de l'âme ! Nous ne voulons pas, en ce moment, rechercher toutes les pensées qu'on peut extraire d'un tel état de choses, mais si Rabelais, le fameux « abstracteur de quintessence », pouvait écrire à cette même place, il en dirait long sur un pareil sujet.

Il existe d'autres temples que les temples religieux ; il y a le temple de la science, les temples des arts qui revêtent tous des formes différentes et pratiquent des cultes divers. Cependant, pour le bien, le vrai et le beau, cette Trinité éternelle, qui peut et doit s'unifier un jour, aucun des fidèles vraiment fidèles de ces cultes divers ne refuse son dévouement entier et son adoration. Il y a donc de la ressource, et si les prêtres des différents cultes, même du culte philosophique qui n'admet point de

marchandage, font encore un certain commerce de position, qui à la rigueur peut paraître légitime, il surgira partout des ouvriers dévoués à l'art, à la religion, à la philosophie consolatrice qui contient tout et féconde tout ; il surgira des hommes qui demanderont avant toutes choses, non la gloire terrestre, non la fortune, mais le bonheur du devoir accompli.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

FIRMAN ET CHAPMAN A LIÉGE.

Rapport du groupe spirite LA PAIX, *sur une séance de manifestations soi-disant à effets physiques.*

Le 23 mars dernier, un mardi soir, nous avons eu, au milieu de nous, Messieurs Firman et Chapman, qui ont bien voulu se déplacer de Londres, pour donner aux spirites du continent une preuve palpable des tours d'adresse vraiment surprenants que peuvent produire les esprits familiers, si des gens malintentionnés ne s'avisaient pas parfois, au moyen d'investigations gênantes, de faire perdre à ces esprits la bonne humeur et l'entrain qu'ils mettent à s'exécuter.

La réunion avait lieu au local du groupe « la Paix » ; les membres étaient assez nombreux et le président du groupe, un des plus anciens et des plus fervents spirites de Liége, n'avait pas manqué l'occasion d'assister à une séance à effets physiques, séances assez rares dans nos contrées.

Faute de mieux, une dame obligeante avait bien voulu mettre à la disposition des voyageurs, deux tricolores belges qui formaient rideau, séparés par une pièce de toile de 1 mètre 50 centimètres de largeur, glissant sur une tringle en fer qui soutenait nos couleurs nationales. Voilà pour la cloison qui séparait le médium Chapman de l'assemblée. Derrière cette barrière se trouvaient une table et une chaise. Pendant que les deux visiteurs arrangeaient leur cabinet de psycho-physique, on a beaucoup remarqué qu'ils jetaient des regards très-inquiets vers les fenêtres. La pleine lune réfléchissait dans la salle sa lumière argentée, et à cette indiscrète lumière venait se joindre celle de quelques réverbères dont les flammes vacillantes brûlaient non loin des fenêtres. Bref, malgré toute absence d'éclairage à l'intérieur, la clarté était telle que tous les assistants se reconnaissaient parfaitement. Lorsque tout fut disposé, M. Firman noua des cordes aux poignets de M. Chapman et y appliqua de la cire sur laquelle il nous demanda de poser l'empreinte d'un cachet, puis le médium fut introduit dans un sac serré autour du cou par des nœuds également cachetés ; il s'assit et on lia solidement au dossier de la chaise les cordes qui serraient les poignets, en les faisant passer par des trous pratiqués au milieu du sac ; les cachets y furent également appliqués ; on ferma le rideau et l'on baissa les lumières. M. Chapman resta seul derrière la toile et M. Firman se tint en dehors du cabinet. Ce dernier nous invita à chanter ; lui en ayant demandé la raison il nous apprit que c'était pour amener la concorde et l'harmonie des pensées. Les personnes présentes, ne sachant par cœur aucune chanson de circonstance, répondirent au désir de M. Firman par un silence solennel par son unanimité. Voyant que l'auditoire était peu ou point animé par les inspirations d'Esprits musiciens, il finit par chanter seul. L'impulsion étant donnée, quelques-uns des assistants se hasardèrent à mêler à voix basse leurs accents aux siens. Ces exercices de chant ayant été interrompus plusieurs fois, on entendit la voix du médium disant : Chantez, et M. Firman recommença. Le lecteur *comprendra* plus loin, pourquoi ces messieurs tenaient tant à faire chanter leur monde. Au bout de quelques minutes, nous entendîmes une guitare placée à côté du médium sur la table, donner des sons discordants qui paraissaient se mouvoir de droite à gauche, s'élever et s'abaisser. M. Firman ouvrit le rideau et plaça l'instrument, les cordes en bas, sur les genoux du médium ; le rideau fut fermé ; on entendit de nouveau quelques sons, puis le rideau étant écarté on vit l'instrument tressauter en donnant des sons dépourvus de tout accord. M. Firman nous demanda une sonnette qu'il jeta sur la table du cabinet ; le rideau étant refermé, on n'entendit absolument aucun bruit, mais M. Firman l'ouvrant de nouveau, rapprocha, au grand étonnement de l'assistance, la sonnette du médium, laquelle, après fermeture du cabinet, rendit plusieurs fois le son qu'on lui connaît puis retomba finalement sur la table.

Pendant toute cette insignifiante séance, les deux étrangers se parlèrent au moins une vingtaine de fois en anglais. Après les exercices à la sonnette, M. Firman nous pria d'entrer dans le cabinet pour constater que les cachets étaient restés intacts ; au moment où il allait couper les nœuds qui étaient censés attacher les mains au dossier de la chaise, le président du groupe, introduisant rapidement la main entre ce dossier et le dos du médium, s'aperçut *que les mains ne s'y trouvaient pas ;* il la reporta alors brusquement devant M. Chapman en la glissant le long du bras *et il constata que le soi-disant médium tenait bien les mains devant lui.* Le président du groupe fit remarquer le fait à un autre frère spirite présent, et l'observation de ce truc à M. Firman demeura *sans réponse.*

Que conclure ?

M. Firman nous dit que c'était là tout ce qu'ils pourraient obtenir ce soir. Plusieurs des assistants prirent successivement la parole pour avouer leur incrédulité à l'égard de ces faits et l'un d'eux, M. V. B. qui a autrefois exercé d'une façon très-distinguée la profession de prestidigitateur, répéta sur-le-champ et devant les yeux de tous, les tours de passe-passe que ces deux farceurs avaient voulu octroyer aux assistants comme étant des phénomènes à effets physiques. Pendant la discussion très-animée qui suivit cette mauvaise plaisanterie, les deux messieurs d'outre-Manche s'esquivèrent sans demander la rétribution qui leur était due.

Malgré la malheureuse issue que prit cette séance, nous ne prétendons cependant pas que ces messieurs n'aient pas autrefois possédé des facultés médianimiques, car ce serait vraiment désespérer de tout le genre humain que d'admettre qu'ils aient pu pendant une série d'années tromper leur auditoire par des trucs aussi grossiers, mais nous croyons qu'ayant perdu leur médiumnité ils ont recours, pour faire de l'argent, aux moyens frauduleux que l'on sait.

Le truc est bien simple.

Le sac, fait d'un très-grossier tissu, est assez large pour permettre de se remuer tout à l'aise, et ce sac qui semble mettre celui qui s'y trouve dans l'impossibilité de faire usage de ses mains, est précisément ce qui dissimule le truc employé ; en effet, le farceur passe par les trous du sac *d'autres cordes* que celles qu'il a aux mains, et qui sont retenues à sa ceinture ; ce moyen lui laisse les mains parfaitement libres. On conçoit aisément que cela étant, il est très-facile de faire passer à travers le tissu grossier du sac un stylet quelconque et de produire sur les cordes de la guitare les sons discordants qui ont été entendus.

Cette mésaventure profitera, nous l'espérons, à MM. Firman et Chapman et les détournera de la voie dangereuse dans laquelle ils se sont aventurés. Ce n'est pas chez nous que les farceurs de l'espèce trouveront le terrain propice à l'exploitation des adeptes d'une doctrine dont la vérité est la base fondamentale. LE GROUPE *la Paix*.

A PROPOS D'UN ENTERREMENT SPIRITE.

Douai, le 21 mars 1880.

Messieurs et frères en croyance,

Par la présente, je viens vous faire part de la désincarnation de ma grand'mère qui vient de partir dans sa soixante-seizième année pour le monde des esprits.

L'enterrement civil et spirite a eu lieu le vendredi 12 mars, à midi, au cimetière de Douai. Une foule assez nombreuse, que l'on peut évaluer sans exagération à cinq ou six cents personnes, accompagnait la dépouille mortelle. Le concours de plusieurs de nos frères sur lesquels nous comptions pour prononcer quelques mots en cette circonstance nous ayant fait défaut, j'ai dû moi-même, au dernier moment, remplir ce devoir, en lisant sur le bord de la tombe une des prières contenues dans l'Evangile selon le spiritisme, à laquelle j'ajoutai quelques paroles sur ce que sont nos croyances spirites. La foule a écouté avec un recueillement édifiant et non sans une certaine émotion, les paroles de foi et d'espérance d'un spirite en présence de la mort d'une aïeule chérie.

Avant la levée du corps, 150 petites brochures envoyées par notre ami et frère M. Leymarie, avaient été toutes distribuées dans la maison mortuaire, aux personnes qui avait manifesté le désir d'en avoir quelques-unes.

Vous trouverez dans les journaux que je vous envoie par ce courrier, la relation d'une polémique que j'ai dû engager avec le journal clérical de la localité, qui s'était permis de tourner en ridicule le spiritisme, à propos des paroles prononcées sur la tombe de ma grand'mère.

Recevez, Messieurs, l'assurance de mes meilleurs sentiments fraternels. J. JÉSUPRET, fils.

*
* *

Sous ce titre : *A propos d'enterrement civil*, nous lisons ce qui suit dans *l'Ami du Peuple*, journal républicain de Douai, du 17 mars :

« La *Gazette* nous prend à partie, ou du moins nous questionne, au sujet d'un enterrement civil qui vient d'avoir lieu au faubourg de Valenciennes. Des parents de la défunte, Mme veuve Jésupret, sont, paraît-il, spirites, et l'allocution de l'un d'eux au cimetière a semblé plaisante au journal des jésuites à Douai.

» Nous n'avons pas à défendre les croyances de M. Jésupret fils, qui nous a prié d'ailleurs de lui ouvrir nos colonnes pour répondre directement à la *Gazette*. Nous tenons seulement à résumer en quelques mots notre opinion sur les enterrements civils. Respectueux de toutes convictions honnêtes et désintéressées, nous éprouvons une indignation réelle contre les sectaires intolérants qui poursuivent, par delà la mort, les personnes étrangères à leurs croyances. Qu'un catholique juge utile à son salut le luxe et les chants des funérailles, nous n'aurons garde d'insulter par des ricanements à la douleur de sa famille. Mais qu'un matérialiste, qu'un spirite, qu'un déiste, qu'un indifférent se dispense à l'heure suprême de faire appel aux manifestations extérieures d'une religion dont sa conscience n'admet pas les dogmes, voilà qui nous semble fort naturel, fort légitime et, disons-le, beaucoup plus

respectable qu'une mensongère profession de foi posthume.

»Quoi donc ! parce que, croyant à Dieu, vous le supposez assez équitable, assez clairvoyant pour se passer d'intermédiaires grassement rétribués, votre mémoire, l'affliction de votre famille seront l'objet des plaisanteries les plus déplacées ! En vérité, voilà ce qui ne saurait être admis par un honnête homme, quelles que soient ses opinions religieuses ou philosophiques. Et les débordements d'injures auxquels se livrent certains ultramontains, dès qu'ils voient leur culte menacé dans une de ses branches les plus productives, prouvent une fois de plus la violence, l'esprit provocateur et fanatique de ce parti, qui crie à la persécution dès qu'on lui enlève la liberté d'être persécuteur.

»Cela dit, voici la lettre de M. Jésupret, fils :

»Douai, le 15 Mars 1880.

»A Monsieur le Rédacteur de *l'Ami du Peuple*,

»Monsieur,

»Dans un article intitulé enterrements civils, *la Gazette* prend à partie *l'Ami du peuple* en le priant de répondre à sa diatribe triviale et grossière sur ce qu'elle appelle gravement la nouvelle religion des morts. Plus que personne, je suis intéressé dans la question, c'est pourquoi, Monsieur le Rédacteur, je viens solliciter de votre obligeance, l'autorisation de me servir de votre estimable journal pour répondre à la *Gazette*.

»A Saint-Amand-les-Eaux, un honnête homme, un brave citoyen nommé Dangreaux a eu le courage de rester fidèle jusque dans ses derniers moments, aux principes de toute sa vie. Préférant aux prières salariées de gens indifférents, l'estime et les regrets sympathiques de ses concitoyens, le défunt a manifesté le désir d'être enterré civilement ; cela suffit pour exciter la verve railleuse de la *Gazette*, car le pieux journal ne manque jamais une occasion d'insulter ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme lui. Aussi je ne m'étonne nullement, quand je lis dans le factum en question à propos du dit enterrement, des phrases comme celles-ci :

»De mémoire d'Amandinois, on n'avait jamais *tant ri* dans un cimetière ; on se souviendra longtemps du lundi de la Mi-Carême 1880. *Le spectacle* offert aux habitants de la ville avait l'attrait de la nouveauté et de l'excentricité ; pour ces sortes *de marches*, le décorum est superflu, etc. Est-ce ainsi que parlait Jésus et ses disciples ? Il y a loin de sa douceur évangélique à celle de ceux qui se prétendent ses successeurs directs et dont les intérêts sont défendus avec tant de zèle et d'ardeur par la *Gazette*. Du reste, de telles paroles se passent de commentaires; je laisse le soin à vos lecteurs, d'apprécier comme il le mérite ce procédé aussi indélicat qu'indigne.

»J'arrive maintenant à ce que la *Gazette* appelle la petite manifestation du faubourg de Valenciennes. Après avoir dénaturé plus ou moins les faits qui se sont passés à l'enterrement civil et spirite de ma grand'mère, la *Gazette*, sans respect pour la douleur d'un petit-fils à la mort d'une aïeule chérie, ajoute que j'ai récité un boniment spirite, parce que je me suis fait un devoir de prononcer quelques mots, expression sincère de mes sentiments sur ce que sont mes croyances philosophiques, et des consolations qu'elles me donnaient devant une tombe fraîchement ouverte. Ce n'était probablement pas l'avis du rédacteur intolérant de la *Gazette*, car le journal clérical, pour clore dignement son article, se permet de lancer une plaisanterie qu'il croit de bon goût, en rapportant les paroles suivantes, entendues après les funérailles : « Tout cela peut être spirite tant que l'on voudra, disait quelqu'un en sortant de cette lugubre cérémonie, mais est-ce bien spirituel ? » Comment la *Gazette* peut-elle trouver lugubre une cérémonie dépouillée complètement de ces oripeaux ridicules, chargés d'entretenir une crainte superstitieuse dans le peuple, trop peu éclairé pour regarder en face, sans crainte, ce grand inconnu qu'on appelle la mort.

»Ne voulant pas abuser plus longtemps de l'hospitalité que vous voulez bien me donner dans les colonnes de votre journal, je termine en vous donnant, Monsieur le Rédacteur, un petit renseignement que la *Gazette* ignore probablement, c'est que le sieur Dangreaux était un cousin de ma famille.

»J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre dévoué serviteur. »J. Jésupret, fils.»

Il est inutile d'ajouter que la gazette cléricale de Douai n'a répondu à ce qui précède que par quelques grossièretés compliquées de plaisanteries, terrain sur lequel, naturellement, M. Jésupret ne l'a pas suivie.

PHÉNOMÈNE D'APPORT.

M. Leruth, président du groupe spirite *l'Espérance*, de Poulseur, nous écrit de cette localité :

Je m'empresse de vous faire parvenir le compte-rendu de notre séance obscure du 18 courant.

Après la prière, notre bienveillant guide spirituel pria le médium Eugénie de se mettre dans la grande chaise et nous fit éteindre la lumière. Après un certain laps de temps qui s'écoula dans le silence le plus complet, le même esprit nous pria d'allumer. Mais quels ne furent pas notre surprise et notre bonheur, en constatant qu'un apport venait de nous être fait.

Il consiste en un beau ruban bleu d'environ un mètre de longueur sur sept centimètres de largeur, recouvert de plusieurs dessins de fleurs au milieu

et autour desquels figurent, en évidence, plusieurs ceps de vigne. Ce ruban entourait le bras gauche du médium entre le coude et l'épaule, et formait, avec les deux bouts, un nœud très-beau, au milieu duquel était attaché un insigne spirite semblable à ceux dont nous nous étions parés, lors de notre premier anniversaire: deux petites mains en cuivre, emblème de fraternité.

Les bras du médium, toujours endormi ou plutôt en extase, étaient cataleptisés; ce fut en voulant le magnétiser pour l'éveiller, suivant la demande de nos guides, que l'on s'aperçut de cet état dont chacun des assistants se rendit compte par lui-même.

Il nous fut ensuite donné une communication dans laquelle l'esprit de Félicie Blanche faisait cadeau de l'apport au médium, sa sœur d'une autre existence.

Le lendemain à midi, le médium s'aperçut de la disparition de son insigne d'une boîte où il l'avait enfermé. Nous en conclûmes que celui dont il est fait mention dans la description de l'apport avait dû être pris chez lui par les esprits.

Pour les huit membres présents :

Le Président,
Joseph LERUTH.

UN BÉBÉ MÉDIUM.

Mme Markee, jadis célèbre médium, demeure maintenant à Richland Station, près de Buffalo (Etats-Unis.) Elle a un enfant d'environ deux ans, que le *Commercial Advertiser* de Buffalo représente comme possédant un grand pouvoir médianimique. Mme Markee établit que le bébé peut être transporté dans une maison et mis sur les genoux d'un sceptique, et que les manifestations sont aussi complètes et satisfaisantes que par n'importe quel médium. L'*Advertiser* dit :

« Nous étions tous assis autour de la table au milieu du plus profond silence. Les mains de l'enfant furent placées sur la table comme les mains de tous ceux qui étaient présents. Après une minute d'intervalle, Mme Markee demanda s'il y avait des Esprits présents, lorsque trois coups distincts furent entendus sous les mains de l'enfant. La maîtresse de la maison expliqua que trois coups voulaient dire oui, deux coups qu'on l'ignorait, et un coup signifiait non. Elle nous dit aussi, que maintenant que les Esprits étaient là, on pouvait demander celui qu'on désirait.

Une personne de l'assistance demanda l'Esprit de son oncle, décédé depuis dix ans. L'oncle vint et répondit à toutes les questions qui lui furent adressées. La conversation fut très-gaie, mais c'était dur pour l'enfant, qui, pendant ce temps, était devenu inquiet et complètement épuisé. »

(Le *Spiritualist* du 23 janvier 1880.)

LA BIBLE ET L'IMMORTALITÉ.

La Bible ne peut offrir au plus crédule qu'une foi douteuse et incertaine, mais cette foi ne peut satisfaire un homme raisonnable et logique. Remarquez par exemple les sombres passages suivants tirés de la « Sainte Écriture » dont on pourrait encore citer des centaines du même genre :

« Ils dormaient auprès de leurs ancêtres. »

« Dont la fin est : Dissolution. »

« L'homme mourut et périt ; il rendit l'esprit et » où est-il allé ? »

« Les morts ne savent plus rien. »

« Qui le sait, que l'esprit de l'homme monte et » que l'esprit des animaux descend vers la terre ?... » L'homme n'a aucun avantage sur la bête... Tous » vont à une seule place... Et ils seront comme s'ils » n'avaient jamais été. »

Ne sont-ce pas là des textes sublimes du livre de Dieu, pour autant que la destination future de l'homme soit mentionnée ? On ne trouve dans toute la Bible pas une seule fois l'expression : âme immortelle. L'évêque Tillottsen, savant anglais, dit : L'immortalité de l'âme figure dans la Bible plutôt comme acception et comme concession, que comme révélation expresse.

Le savant critique Olshausen dit également, que l'on ne peut trouver dans la Bible ni la doctrine ni l'indication de l'immortalité de l'âme.

Si l'on compare de tels aveux avec les aspirations intérieures et les désirs de l'âme humaine, ne doit-on pas considérer comme le plus grand bonheur la *nécessité* des manifestations spirites des temps modernes, et les phénomènes les plus palpables du monde des esprits ne doivent-ils pas nous remplir de joie, parce que par eux notre âme reçoit les preuves irrécusables d'un avenir infini et individuel ?

Que deviendrait toute la doctrine de la philosophie de l'harmonie, si elle n'avait pas été prouvée par des faits innombrables ? On nous aurait jeté dans le chaos, et sans boussole nous flotterions à la merci des vents et des vagues sur le grand océan de la théorie. Grâce soit rendue aux bons esprits qui nous ont révélé les splendeurs du spiritisme. Il y a une vie éternelle pour tous les hommes.

(*Licht, mehr Licht.*) Dr G.-V. Langsdorff.

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

(Suite.)

Mais revenons aux expériences de Leipzig que nous allons reprendre au moment où Slade vient pour la seconde fois dans cette ville.

Des sonnettes et un harmonica furent placés par le professeur Zöllner sous la table, où ils se mirent à sonner et à jouer pendant que les mains et les pieds de Slade étaient visibles pour tous les assistants. Une boule de métal fut suspendue ensuite par une corde de soie, à l'intérieur d'un globe de verre ; celui-ci, étant placé sous la table, une lumière fut projetée dessus, au moyen de bougies arrangées à cet effet, et pendant que les professeurs Weber et Scheibner, aussi bien que le professeur Zöllner observaient attentivement, la boule commença à osciller et à frapper, à intervalles réguliers, contre la surface intérieure du globe de verre.

Comme preuve que l'écriture sur les ardoises n'était pas préparée à l'avance, Slade prit une ardoise au hasard, et demanda à M. Zöllner de souhaiter que certains mots y fussent écrits. « Littrow astronome », fut-il dit ; le bruit sec de la touche fut entendu pendant que la main de Slade restait en vue. En tournant l'ardoise, les mots désirés furent trouvés bien distincts.

Deux aiguilles, une grande et une petite, chacune renfermée sous verre, furent placées devant M. Weber. Les mains de Slade, entrelacées avec celles des professeurs, sont sur la table à environ un pied de distance des aiguilles. La petite commença subitement à se balancer jusqu'à ce qu'elle eût acquis un mouvement constant, tandis que la grande n'eut que quelques oscillations. S'apercevant qu'une force agissait, M. Zöllner suggéra à Slade d'essayer s'il ne pourrait produire un effet sur une aiguille non aimantée. Il apporta plusieurs aiguilles à tricoter, parmi lesquelles lui et M. Weber en choisirent une qu'ils éprouvèrent à la boussole ; elle était dans les conditions voulues. Slade déposa l'aiguille sur une ardoise et la tint contre la partie inférieure de la table, comme pour l'écriture ; quatre minutes après, il la plaça de nouveau sur la table ; alors un bout de l'aiguille fut trouvé suffisamment aimanté pour attirer de la limaille d'acier, des aiguilles à coudre, etc., et même pour faire mouvoir l'aiguille de la boussole. Le bout aimanté était un pôle sud. M. Zöllner possède cette aiguille qui peut être vue et éprouvée par quiconque le désire.

Autre expérience. Dans un vase plein de fleur de farine, on trouva l'empreinte d'une main, avec toutes les sinuosités de l'épiderme distinctement visibles. En même temps, une portion de la farine, portant aussi les marques d'une main grande et forte, fut laissée sur le pantalon de M. Zöllner, au genou, à l'endroit même où il s'était senti empoigné une minute auparavant. Les mains de Slade étaient constamment sur la table, et, en les examinant, on n'y trouva aucune trace de farine. L'empreinte était celle d'une main plus grande que la main de Slade. Le vase avec la farine est conservé par M. Zöllner, mais les marques de la peau se sont graduellement effacées par l'émiettement des particules de la farine.

Ils obtinrent une empreinte plus durable avec du papier noirci à la lumière d'une lampe à pétrole, papier qui fut attaché sur une planchette, et sur lequel apparut la marque d'un pied nu ; à la demande des professeurs, Slade se leva, montra ses pieds, ôta ses chaussures, mais aucune trace de noir de fumée ne fut constatée. Son pied qui fut mesuré, avait quatre centimètres de moins que l'empreinte. Slade et Zöllner répétèrent l'expérience, en employant une ardoise au lieu d'une planchette ; l'empreinte reçue fut photographiée ; des gravures sont jointes au second volume de M. Zöllner. Le professeur appelle l'attention sur cette particularité, que l'empreinte est évidemment celle d'un pied qui a été comprimé par des bottes, un doigt étant si bien couvert par l'autre qu'il n'est pas visible. Ces empreintes ne peuvent être produites par le pied de Slade, selon la théorie de certains « hommes de science » de Leipzig, qui ont prétendu que Slade avait des pièces coupées à cette fin dans sa chaussure !!!

Le récit de quelques expériences qui concernent les réactions acides et la lumière polarisée, celles de la relation qui existe entre la vue clairvoyante de Slade et les effets des prismes, et dont le professeur Zöllner fait grand cas, auront un intérêt spécial pour les personnes qui s'occupent de chimie et d'optique, mais il y a là des termes techniques au-dessus de la portée des lecteurs ordinaires.

Un essai pour avoir des marques de pied réussit sans le toucher de Slade. M. Zöllner mit des feuilles de papier préparées avec du noir de lampe, à l'intérieur d'une ardoise pliante. Il fit observer à Slade que, si sa théorie de l'existence des êtres de la quatrième dimension de l'espace était correcte, de tels êtres devraient être capables de produire des empreintes de pied dans une ardoise fermée aussi bien que dans une ardoise ouverte ; Slade répliqua qu'il croyait la chose impossible, tout en consentant à l'essayer. M. Zöllner mit l'ardoise sur ses genoux, afin de l'avoir sous les yeux. Cinq minutes après, dans une chambre bien éclairée, toutes les mains étant sur la table, M. Zöllner remarqua qu'il avait senti, à deux reprises, une pression sur l'ardoise déposée sur ses genoux ; il affirma qu'il n'avait rien vu. Trois coups dans la table ayant annoncé que tout était fini, on ouvrit l'ardoise et deux empreintes, l'une d'un pied droit, l'autre d'un pied

gauche, furent trouvées sur le papier disposé de chaque côté de l'ardoise.

Le professeur Zöllner ajoute : mes lecteurs peuvent juger par eux-mêmes s'il m'est possible, après avoir été témoin de ces faits, de considérer Slade comme un imposteur et un prestidigitateur. L'étonnement de Slade, après ce dernier résultat, était même plus grand que le mien. Quelque jugement que l'on ait sur ma théorie de l'existence des êtres de la quatrième dimension de l'espace, il ne peut être dit qu'il soit inutile de s'occuper des recherches qui concernent la phénoménalité spirite.

Je vous ferai observer ici, Messieurs, que depuis que M. Zöllner a écrit ces lignes, M. Nicolas Wagner, professeur de Zoologie à l'Université de St-Pétersbourg, a obtenu, dans un cercle de famille, les empreintes d'une main et d'un pied d'un esprit, sur du papier noirci, collé à l'intérieur d'une ardoise double et fermée. Le médium était ici une dame honorablement connue, très-pieuse, qui était présente à ces séances intimes. La main, par sa forme bizarre, a été reconnue comme étant celle d'une dame, morte depuis peu de temps et qui avait fait partie du même cercle. L'identité de l'empreinte avec la main de la défunte, a été reconnue même par des personnes qui ne savaient rien de ces manifestations spirites et croyaient que l'empreinte avait été produite du vivant de la personne décédée.

Voici maintenant quelques autres expériences relatées dans le troisième volume des *Abhandlungen*, et où l'on trouve les phénomènes connus sous la dénomination : le passage de la matière à travers la matière, ou bien la désagrégation et réagrégation instantanées des atômes des corps matériels.

« Le 8 mai, dans une chambre bien éclairée, dit Zöllner, je pris deux bandes coupées dans un cuir souple et ayant 44 centimètres de long sur 5 à 10 millimètres de large ; j'attachai ensemble les deux bouts de chacune d'elles et je les scellai avec mon propre sceau. Les deux bandes de cuir furent déposées séparément sur la table à jeu ; je tenais mes mains sur les bandes. Slade, qui se trouvait à mon côté gauche, plaça sa main droite doucement sur les miennes, il assurait qu'il voyait des lumières s'échapper de mes mains, et qu'il pouvait sentir un vent frais au-dessus d'elles. Je sentais le vent, mais je ne voyais pas les lumières. Alors que je sentais encore la fraîche brise, et que les mains de Slade ne touchaient pas les miennes, mais s'en trouvaient éloignées de deux ou trois décimètres, je constatai un mouvement des bandes de cuir sous mes mains ; trois coups furent frappés dans la table, et ayant retiré les mains, nous trouvâmes les deux bandes de cuir nouées ensemble. »

M. Zöllner relate plusieurs faits d'objets apportés d'une manière anormale à ceux qui assistaient aux séances du médium. On remarqua des morceaux de bois et de charbon qui descendaient du plafond, et, un jour, un livre qui se trouvait sur une ardoise tenue sous le bord de la table, fut changé de position, pour descendre environ cinq minutes après, mais dans une direction oblique.

Le cas le plus frappant fut celui d'une petite table ronde qui, se trouvant un peu plus loin que celle à laquelle Slade et Zöllner étaient assis, se transporta graduellement de leur côté, et se posa d'elle-même obliquement sur le plancher à leurs pieds. Elle s'évanouit alors, et quelques minutes après on la vit descendre du plafond sur la table à laquelle on était assis.

(*A continuer.*)

NOUVELLES.

La médium non professionnelle, Dona Isabel B. Madre, à Madrid, obtient l'écriture directe par l'imposition des mains sur un carnet dans lequel a été posé préalablement un petit crayon, phénomène semblable à celui obtenu par M. H. Slade, sur une ardoise.

Un autre médium correspond par la télégraphie de la pensée avec un médium à Barcelone.

(*Licht, Mehr Licht.*)

* * *

Il y a quelque temps nous avons relaté le fait qu'un éminent professeur allemand, le Dr Friese, de Breslau, avait écrit un livre sur le spiritualisme. L'auteur est maintenant en visite dans ce pays, il a eu des séances très-fructueuses avec tous les médiums de Londres. Il est allé à Newcastle pour renouer connaissance avec son premier médium, Mme Esperance et observer la médiumnité de Miss Wood. Comme preuve de l'intérêt que le spiritualisme excite en Allemagne, nous pouvons dire qu'un millier d'exemplaires de l'ouvrage du docteur Friese ont été vendus dans l'espace de six semaines et sans une seule annonce dans les journaux.

Une nouvelle édition augmentée paraîtra après le retour de l'auteur dans son pays.

(*London Medium and Daybreak.*)

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 37, Liége :

Ouvrages d'Allan Kardec :

Le Livre des Esprits (partie philosophique), 23e édition. fr. 3-70.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), 13e édition. fr. 3-70.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO 8ᵉ ANNÉE 1ᵉʳ MAI 1880. — Nº 21

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME JOURNAL BI-MENSUEL MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

La foi. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Conférence donnée au cercle libéral de Spa. — Matière radiante. — Mains d'Esprits. — Correspondance. — Nouvelles. — Petite correspondance.

LA FOI.

Nous ne parlerons pas ici de la foi aveugle qui ne mérite ni le nom de science ni le nom de foi, mais à laquelle on peut très-justement appliquer la qualification de préjugé. En dehors de la foi scientifique proprement dite qui peut revendiquer le caractère d'une certitude, il y a la foi intuitive qui procède aussi d'une science qui est la science de l'Esprit, et qui, sous le rapport positif, ne le cède en rien aux autres sciences d'observation. Le monde des Esprits étant connu, de nombreuses relations, un peu trop négligées peut-être, ayant été établies avec lui par des hommes prédestinés à ce progrès, il faut naturellement tenir un compte sérieux des enseignements qui en arrivent. Si les sens matériels sont généralement trop grossiers pour saisir les phénomènes dits spirites, quelquefois pourtant ils peuvent acquérir une finesse et une acuité qui ne les laissent pas tout-à-fait réfractaires à cet égard.

La règle n'est donc pas sans exceptions, et toutes les fois qu'une exception dans le sens du progrès se glisse à côté d'une règle, il viendra un jour où, par une heureuse fatalité, cette exception deviendra la règle même. Pour citer un exemple qui ne manque pas d'une certaine analogie avec le sujet qui nous occupe, nous dirons que, dans un passé qui n'est pas très-éloigné, certaines agglomérations d'individus en comptaient à peine quelques-uns capables de lire couramment quelques lignes d'impression et quelquefois pas un, tandis que maintenant presque tous savent lire et jusqu'à un certain point exprimer leurs pensées par l'écriture. L'exception en ce cas est devenue la règle, comme le deviendra un jour celle dont nous parlons touchant la finesse des sens de certaines personnes qui leur permet de percevoir et de constater certaines choses du monde invisible.

Il est évident que bien souvent les sens corporels ne sont pas étrangers aux perceptions dites spirituelles, car tout se tient dans la nature, et la loi suprême est une, non sujette à modifications et à amendements. La loi divine s'exerce par elle-même et se fait toujours obéir. Si elle a besoin de serviteurs et de ministres, elle sait toujours aller les trouver où ils sont et s'unir à eux par la pensée souveraine qui domine tout et à laquelle par avance ils se sont dévoués ; c'est là le véritable sacerdoce, la véritable prêtrise, le véritable exercice d'une foi consciencieuse, en un mot : la véritable médiumnité. Sacerdoce et médiumnité sont deux termes identiques. Aussi les prêtres, quel que soit le culte qu'ils pratiquent, quelle que soit leur philosophie religieuse, si dans le fond de leur cœur ils en ont une, ces prêtres de commande dont le rôle finit, ont-ils bien tort de maudire ou même de mépriser les médiums du spiritisme.

Le spiritisme est plus fort qu'eux par la raison qu'il est l'organe aussi pur que faire se peut de la vérité en ce monde, alors qu'eux-mêmes, dans un intérêt que des circonstances atténuantes peuvent quelquefois couvrir de l'ombre du pardon, font généralement appel à un mensonge évident, à un phénomène trop souvent et vainement rappelé, qui n'a aucune valeur réelle devant Dieu et qui commence à en avoir de moins en moins parmi les hommes. Le prêtre donc doit s'examiner et s'instruire ; il doit se demander si la foi réside en lui. Beaucoup dans le nombre du corps sacerdotal ré-

pondront négativement. Aucun sans en excepter le pape, ne croit à son infaillibilité absolue en ces matières. Aucun ne se croit DIGNE d'effectuer forcément un pareil miracle. Aussi l'humilité devrait-elle être le caractère, l'essence caractéristique du prêtre si malheureusement on ne lui avait pas infusé sans mesure l'orgueil. Dieu c'est lui au confessionnal, dans la chaire, dans les réunions où il peut dominer, dans les comices électoraux où sa voix est écoutée et obéie. Le peuple, selon lui, doit avoir la foi en Dieu représenté par le prêtre lui-même. Dieu ne peut exister que par ses prêtres patentés et rétribués. En dehors d'eux, rien, moins que rien, le néant, l'enfer, la perdition éternelle.

Ces croyances absurdes parce qu'elles sont absolues, exercent sur le prêtre lui-même une influence de plus en plus délétère et qui va sans cesse croissant jusqu'au développement complet de l'incrédulité. Le vide se fait dans le cœur du prêtre; lorsqu'il se livre aux actes qui passent pour les plus importants de son ministère, il reste froid, car il est bien rare qu'un rayon d'amour divin vienne alors réchauffer son cœur endurci par l'habitude. Ce ministère ne produisant aucune manifestation intelligente, tournant toujours autour d'un même cercle sans jamais avancer d'un pas dans aucune voie progressive, devient forcément ce qu'il y a au monde de plus routinier.

Les relations des spirites avec les Envoyés invisibles de Dieu amènent chaque jour des pensées nouvelles, des enseignements nouveaux qui satisfont aux aspirations naturellement progressives de l'âme humaine ; chez le prêtre rien de pareil : un acte matériel, toujours le même, impuissant à prouver sa propre efficacité. Là il faut croire aveuglément et, nous l'avons dit, ce n'est pas de ce genre de foi que nous avons à nous occuper. Si nous en parlons, c'est qu'il faut bien établir une comparaison entre ces croyances improductives et la foi éclairée qui « soulève les montagnes. »

La vraie lumière n'a rien à craindre de l'approche des ténèbres, et lorsque la raison humaine jouit d'une certaine somme de liberté, elle s'achemine délibérément vers la raison divine, et en fait comprendre chaque jour davantage quelques secrets. Tel est le devoir de l'homme de s'acheminer lentement mais sûrement vers son créateur ; à mesure qu'il avance, il découvre de nouveaux horizons et sa vue à chaque pas qu'il fait, devient plus puissante et plus claire, sa foi devient plus forte et plus raisonnée.

Le progrès religieux se fait en lui par la force même de la loi naturelle, et le prêtre disparaît ou se transforme en vertu de la même loi. Dieu ne se manifeste plus à un seul ou à plusieurs êtres soi-disant privilégiés. Dieu est à tous, et ceux d'entre les hommes qui tendent à le représenter sur la terre doivent être à tous aussi. Jésus n'a jamais fait acception de personnes ni de castes, il fut l'homme de Dieu, l'homme divin ; le fils de l'homme et le fils de Dieu. Mais il appela tous les hommes sans exception à partager avec lui cet héritage dont il était le détenteur. Et comment les prêtres du jour présent voudraient-ils garder pour eux seuls ce pouvoir dont ils se targuent avec tant d'autorité ? Quelle est donc cette autorité ? Quel est donc ce pouvoir ? Rien de plus fantastique, car la foi qui, seule, peut donner pouvoir et autorité, pèche ici par sa base même; elle s'est tout d'abord effondrée, mais à côté de la réalité de son effondrement, s'est dressé le support fantastique de l'obéissance aveugle, des croyances non raisonnées, de l'intérêt mal entendu et cependant nécessaire.

L'être monte et dès qu'un atome de moralité native, dès qu'un commencement de notion de la loi morale universelle se révèle en lui, il se sent transformé, et dès lors, il connaît par lui-même qu'il est réellement un ouvrier de Dieu. Jusqu'alors il a agi mécaniquement, conduit en quelque sorte par une force extérieure qui ne prenait pas conséquemment en lui sa source, mais qui n'était pas aussi sans quelque affinité précieuse avec ce qui pouvait se trouver en marche vers un commencement d'intelligence et de conscience intime dans cet être intérieur si matériel aux yeux de la science matérialiste. A force de recevoir ces notions que leur étrangeté lui montraient comme ne pouvant pas réellement lui appartenir, l'être a fini par les sentir se produire et se développer en lui, puis, par l'étude et la réflexion, il les a faites siennes au point que son égoïsme et son matérialisme issus de l'orgueil, lui en ont fait méconnaître pour eux, la source divine, et lui ont fait croire ambitieusement que lui seul peut être l'auteur de toutes les pensées progressives qui s'agitent en lui.

C'est un enfantillage orgueilleux. Aussi les mots matérialisme et suprématie humaine sont-ils la véritable signification d'orgueil et d'enfantillage, deux choses sur lesquelles il est indispensable de jeter quelques froides effluves de la raison la plus élémentaire. Tant que l'homme ne se sera pas prouvé « scientifiquement » à lui-même qu'il a créé, *fabriqué* le soleil qui l'éclaire, le réchauffe, le fait vivre corporellement, en un mot, il n'a aucun droit à parler de sa « suprématie. »

Puisque le mot absurdité a été mis à la mode par ceux-là surtout qui se juchent sur leur incrédulité comme sur un piédestal et s'en font un trône de gloire malsaine, nous dirons à notre tour que la négation d'une cause première est une chose absurde. Ce que l'homme n'a pas fait, il faut bien qu'un autre être supérieur à l'homme en soit l'au-

teur. Car rien ne se fait de soi-même et on ne peut pas logiquement reconnaître à un ouvrage quel qu'il puisse être une existence que l'on dénierait à celui dont il procède.

Si vous niez l'existence de Dieu créateur et ordonnateur de toutes choses, vous vous niez aussi vous-mêmes, car vous êtes impuissants même à vous assigner une origine dans l'ordre moral ; et si vous ne savez même pas qui vous êtes, comment pourriez-vous vous attribuer raisonnablement votre propre création ? Nous savons bien que sagement vous vous réfugiez dans le doute à cet égard et que dans votre orgueil vous n'adressez vos pensées d'athéisme qu'au créateur lui-même, vous inclinant sous les coups de fouet répétés que vous recevez devant le hasard, devant la fatalité aveugle. Vous ne voulez pas personnifier Dieu dans un des habitants de la terre et en cela vous avez rairon, car c'est là votre rôle actuel, c'est là la mission de l'époque dans laquelle vous vivez et que, par votre travail matériel, intellectuel et moral, vous devez faire monter à la hauteur qui doit lui appartenir dans l'histoire des siècles. Vous repoussez les ténèbres, vous prouvez que des hommes qui se sont dits religieux et instruits ont cru voir ce qui n'existe pas ; c'est non-seulement votre droit, c'est encore votre devoir. Tant pis pour votre thèse si en parlant ainsi vous vous posez vous-mêmes en infaillibles, car jusqu'ici tout votre mérite en philosophie a consisté dans le doute.

Mais vous n'ignorez pas que le doute ne peut être qu'une puissance transitoire, un passage nécessaire qui conduit naturellement de la foi aveugle à la foi raisonnée, de l'obscurantisme à une clairvoyance jusqu'ici inconnue. Le doute qui enlève l'homme au mensonge et l'en affranchit, n'est pas à proprement parler le progrès, mais un acheminement vers le progrès. Le doute est une négation, un état d'incertitude dans lequel l'être moral ne saurait trouver la nourriture qui convient à sa vitalité. Ceux qui se plaisent dans cet état d'inconscience morale inclinent avec force et de toute la pesanteur dont les accablent les idées outrées du scepticisme vers le matérialisme en toutes choses. Ce matérialisme contre lequel proteste ce qu'on est convenu d'appeler, assez à tort peut-être leur propre cœur, constitue dans leur marche naturelle une sorte de contre sens apparent, qui pourtant a sa raison d'être. Le prêtre, père de l'incrédulité, a construit inconsciemment aussi pour la plupart du temps, sur les divers passages de l'humanité en marche vers l'avenir, ces sortes de tunnels qu'elle ne rencontrera pas toujours.

C'est dans un de ces endroits sombres et ténébreux, sous une longue et épaisse voûte d'où tombe une obscurité compacte, à travers laquelle on ne peut rien voir que d'indécis, que l'humanité marche depuis des siècles. Dans ces ténèbres apparaissent parfois des lueurs sanglantes qui rendent l'horizon par moments encore plus terrible et menaçant, et beaucoup d'hommes se demandent où ils vont et si l'humanité ne déraillera pas dans sa marche dont beaucoup ne connaissent ni ne comprennent la portée. Cependant on marche avec rapidité vers la limite extrême de l'arche obscure, et bien vainement ceux qui croient avoir intérêt au maintien du règne des ténèbres s'efforcent-ils d'enrayer un mouvement aussi puissant, doué d'une irrésistible vigueur.

Il faut que le Dieu des ténèbres cède la place au Dieu de la lumière, il est indispensable que le soi-disant pouvoir céleste jaloux de ses mystères, despote irrationnel de l'humanité, disparaisse devant le pouvoir divin qui maîtrise tout par la force des événements, qui entraîne tous les cœurs par l'éloquence des faits. La volonté de Dieu s'exécute toujours en tout et pour tout, voilà un article de foi auquel on ne peut apporter la moindre dérogation. C'est un principe en dehors duquel tout est faux et devient inexplicable. De ce principe découle la nécessité pour tous de se soumettre aux événements en recherchant la cause et la raison d'être. Ce n'est pas une soumission aveugle qu'il faut, mais une soumission éclairée, car l'homme, qui doit aussi travailler au progrès sous l'œil de Dieu en obéissant à son impulsion toute-puissante, doit savoir aussi ce qu'il fait dans une certaine mesure. Il a devant lui un livre ouvert dans plusieurs de ses pages, fermé encore et scellé dans le plus grand nombre, car entre le connu et l'inconnu il y a l'infini.

La foi qui agit est la foi qui cherche ; lorsque l'homme moral peut chercher lui-même sa pâture spirituelle, il n'a plus besoin, dans une certaine mesure, de la demander à d'autres et nul n'a le droit de la lui imposer. En présence de tout ce qui se passe aujourd'hui, la foi, purement laïque dans son essence même, doit revêtir dans ses manifestations une forme purement laïque, en dehors de toutes fantasmagories inventées par les prêtres de tous les temps. Que Dieu leur fasse paix à ces usurpateurs successifs du pouvoir divin, mais qu'à leur tour ils veuillent bien accorder aux autres la paix et la tranquillité. A chacun ses œuvres, à chacun ses devoirs, mais à tous la foi et..... la bonne foi.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

(Suite.)

Le professeur s'était procuré deux anneaux, l'un en bois de chêne, l'autre en bois d'aulne,

tournés d'une seule pièce. Le diamètre extérieur des anneaux était de 105 millimètres, le diamètre intérieur de 74 millimètres. Il se procura, en outre, une longue bande de vessie, coupée dans une pièce entière sans brisure ou jointure, et formant une espèce de bande sans fin.

« Le 9 mai, dit Zöllner, j'étais seul avec Slade dans la chambre habituelle des séances. Un vent frais ayant soufflé tout l'après-midi, le ciel était remarquablement clair, et la chambre, qui avait vue vers l'ouest était brillamment éclairée par le soleil couchant. Les deux anneaux de bois et la bande de vessie mentionnés ci-dessus étaient enfilés dans une corde de violon d'un millimètre d'épaisseur sur 1 mètre 5 centimètres de longueur. Les deux bouts de la corde de violon furent liés ensemble par moi, et ensuite assurés avec mon propre cachet.

» Assis à la table, je plaçai mes deux mains sur le bout supérieur de la corde de violon cacheté comme il est montré par la gravure. La petite table ronde ou guéridon, dont il a été déjà question, était placée un peu après notre entrée dans la chambre, dans la position montrée par le dessin.

» Après quelques minutes d'intervalle, pendant lesquelles Slade assura qu'il voyait des lumières, comme à l'ordinaire, pendant les manifestations physiques, une légère odeur de brûlé se répandit dans la chambre ; elle semblait provenir de dessous la table, et rappelait quelque peu l'odeur de l'acide sulfurique. Nous entendîmes au guéridon placé en face de nous, un bruit semblable à celui de pièces de bois qui s'entrechoquent. Je demandai s'il fallait clore la séance, et ce bruit se répéta trois fois de suite. Nous nous levâmes pour nous rendre compte du bruit qui s'était fait au guéridon, et, à notre étonnement, nous trouvâmes que les deux anneaux de bois qui, environ six minutes auparavant, étaient enfilés dans la corde à violon, étaient passés dans le pied du guéridon et se trouvaient en parfait état. La corde à violon était liée par deux nœuds lâches, à travers lesquels la bande de vessie pendait intacte.

» Immédiatement après la séance, Slade tomba *entrancé*, comme cela lui arrive fréquemment, et il nous informa que les êtres invisibles qui l'entouraient avaient essayé, selon mon désir, de faire quelques nœuds dans la bande sans fin, mais qu'ils avaient été forcés d'y renoncer, parce que la bande menaçait de fondre pendant l'opération, sous le grand accroissement de température, et que nous pourrions nous en apercevoir par une marque blanche qui se trouvait sur la bande.

» Ayant pris la bande dans mes mains et l'ayant tenue jusqu'au moment où Slade me fit cette communication, j'avais un grand intérêt à vérifier sur-le-champ son assertion. Il y avait, en effet, une tache blanche comme il l'avait indiqué, et lorsque nous prîmes *une autre* pièce de la même matière et que nous la tînmes au-dessus d'une bougie allumée, l'accroissement de température eut pour effet de produire précisément la même marque blanche. Ce fait, rapproché de l'odeur de brûlé senti pendant la séance, est de nature à nous faire persévérer dans nos expériences avec les mouvements des corps de la quatrième dimension.

» De ce qui précède, on peut encore conclure ceci : que mes expériences *préparées* ne réussirent pas de la manière *prévue*. Par exemple, les deux anneaux de bois ne furent pas entrelacés ensemble, mais furent transférés de la corde à violon cachetée, autour du pied de la table ronde. Le cachet n'était pas détaché, non plus que la partie supérieure de la table ôtée, et le tout reste encore fermement attaché. »

Le professeur Zöllner conclut par quelques remarques sur la nécessité d'une passivité complète de la part de l'observateur, relativement aux conditions sous lesquelles ces manifestations se présentent ; il fait ressortir que leur variété inopinée, et le fait que les mêmes choses ne sont pas répétées à volonté, même lorsqu'elles sont grandement désirées par les assistants, sont des arguments complémentaires pour que Slade ne soit pas accusé de les produire lui-même, tandis qu'un prestidigitateur a toujours le plus grand succès avec les mêmes tours répétés. La même règle s'applique ici comme dans toute œuvre scientifique. L'observateur impartial et froid, qui épie patiemment les opérations de la nature, est vraisemblablement plus près d'être récompensé que celui qui les trouble en essayant d'imposer ses propres conditions. Comme le dit Goethe : « La nature se cache elle-même, voilant sa beauté sous un jour mystérieux, et quand elle ne veut pas livrer ses secrets, ni vis, ni leviers, ne peuvent prévaloir contre elle. »

Si l'Allemagne, Messieurs, est le pays des légendes merveilleuses et la patrie de Goethe, elle est aussi celle des Buchner, des Moleschott, des Virchow ; aussi, en plantant l'étendard du spiritisme au cœur même du matérialisme scientifique moderne, le professeur Zöllner devait s'attendre, malgré l'autorité de son nom, à être bafoué et ridiculisé ; heureusement que le professeur allemand est un homme à convictions robustes et qui place l'accomplissement du devoir au-dessus de toute autre considération. Ayant entrepris l'étude des phénomènes spirites avec un esprit

libre de préjugés et sans autre mobile que la vérité, et s'y étant livré de manière à exclure toute possibilité de fraude ou d'erreur, appuyé d'ailleurs par le témoignagne de ses collègues habitués comme lui à l'observation exacte, il ne permettra pas que ces faits soient méconnus, ni que sa parole tombe dans l'oubli, il saura faire un appel énergique à l'opinion pour qu'on leur accorde enfin l'examen et l'importance qui leur sont dus.

Pour vous donner une idée du caractère de Zöllner et de la lutte à outrance qui est engagée sur cette question, je vous citerai ici les réflexions suivantes, extraites de son second volume des *Abhandlungen :*

« Je jure devant le Tout-Puissant, que jusqu'à » mon dernier souffle, je combattrai ces savants » qui, atteints de la pourriture morale, ne se » couvrent du manteau d'une science faussée que » pour servir leur égoïsme et leur orgueil, et » empoisonner le cœur du peuple à l'aide de » sophismes.

» Mon Dieu, qui connaissez le cœur des » hommes, ôtez-moi le dernier reste de pitié » pour qu'aucune faiblesse ne me retienne ; » puissé-je devenir l'instrument de votre justice » pour venger cet innocent, le docteur Slade. »

Quant au médium américain, cause première de cette guerre de plume qui met en ébullition les cervelles des docteurs allemands, vous serez peut-être contents d'apprendre qu'en quittant l'Europe, il s'est embarqué pour l'Australie. Partout où il a passé, à Melbourne, à Sydney, il a excité l'intérêt le plus vif. Continuant son voyage autour du monde, Slade est arrivé ensuite à San-Francisco, où il a été guéri d'une manière merveilleuse d'une paralysie grave qu'il avait contractée pendant son voyage. En ce moment, il se trouve dans l'Orégon, un Etat voisin de la Californie, et, d'après les nouvelles les plus récentes, sa belle faculté est plus remarquable que jamais ; les messages qu'il reçoit du monde invisible ont souvent un cachet irrécusable de l'identité des esprits qui se communiquent.

(*A continuer.*)

CONFÉRENCE AU CERCLE LIBÉRAL DE SPA.

Nous lisons dans le *Mémorial de Spa* du 11 avril :

« Louis de Potter, dit M. Vanderyst dans la belle conférence qu'il a donnée au *Cercle libéral* dimanche dernier, est un des hommes politiques belges dont on a un peu trop perdu la mémoire, en raison des immenses services qu'il a rendus au pays, surtout en sa qualité d'écrivain et de penseur profond. Né à Bruges en 1786, il se livra pendant les premières années de sa vie à son goût pour les lettres ; il s'occupa d'études qui furent faites au point de vue du rationalisme pur et dont il a consigné les résultats dans de nombreux ouvrages. Il combattit le gouvernement hollandais, auquel nous étions soumis alors, ce qui lui valut une popularité immense, et, à la révolution de septembre 1830, un siége au gouvernement provisoire, et plus tard, un autre au Congrès national. Il ne siégea pas longtemps dans cette Assemblée, qu'il présidait, à cause du peu de faveur que ses opinions avancées rencontrèrent auprès de ses collègues. Il offrit sa démission, vécut dans la retraite et mourut dans un âge assez avancé, en 1859.

» M. Vanderyst nous a donné lecture de plusieurs passages d'œuvres de M. de Potter, écrites dans un sens anti-clérical, et il a fait ressortir, en terminant, les tendances qui rapprochent ce grand écrivain des partisans actuels de la doctrine spiritualiste.

» Cette conférence, fort intéressante et très-bien dite, a obtenu un légitime succès ; nous en félicitons M. Vanderyst. »

LA MATIÈRE RADIANTE.

L'Avenir de Spa, dans son numéro du 7 mars, a publié sur cet important sujet l'article suivant :

Un physicien anglais, W. Crookes, dont le nom et les travaux ne sont pas inconnus de nos lecteurs, a répété récemment à Paris devant un public d'élite, les intéressantes expériences qu'il avait faites il y a quelques mois à Sheffield devant les membres de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, afin de démontrer l'existence et les propriétés de la *matière radiante.*

Tout le monde sait que la matière se manifeste à nos sens sous trois états différents : état solide, état liquide, état gazeux. A ce dernier état, les atomes matériels, extrêmement mobiles, animés de vitesses considérables, se heurtent les uns aux autres incessamment, et leur mouvement n'est diminué que par la rencontre qu'ils font à tout instant d'autres atomes voisins. Or, si on vient à faire le vide dans un vase clos contenant une substance gazeuse, au fur et à mesure que ce vide deviendra plus complet, c'est-à-dire qu'on aura extrait du vase plus d'atomes gazeux, la matière gazeuse restée dans le vase contiendra de moins en moins d'atomes occupant un même espace ; ces atomes seront par conséquent moins serrés, ils pourront évoluer sans rencontrer aussi souvent d'autres atomes ; leurs mouvements auront de plus en plus d'amplitude, leur vitesse deviendra de plus en plus considérable, et la matière, en fin de compte, passera de l'état gazeux à l'*état radiant.*

Cet état radiant, ce quatrième état physique des corps avait été déjà entrevu par Faraday, mais c'était alors une conception toute théorique.

Avec M. Crookes, elle est devenue un fait d'observation.

M. Crookes, au moyen de procédés perfectionnés, est parvenu à faire le vide presque absolu dans des tubes ou des ballons de verre et à amener ainsi les gaz contenus dans ces tubes ou ces ballons de l'état gazeux à l'état radiant. Mise en mouvement par l'électricité, cette matière radiante se meut en ligne droite et trace une ligne lumineuse qu'on peut faire dévier en approchant un aimant un peu fort. C'est merveille de voir cette ligne lumineuse attirée ou repoussée suivant qu'on lui présente l'un ou l'autre pôle de l'aimant.

La matière radiante a une action phosphogénique des plus remarquables.

Les tubes de verre qui la contiennent deviennent lumineux par suite de ses mouvements ; le diamant, le rubis, l'émeraude, s'allument de feux resplendissants dans un courant de matière radiante. Les métaux, comme le platine, s'échauffent, deviennent incandescents et ne tardent point à fondre si l'expérience se prolonge.

On fait même avec le platine cette curieuse expérience : un jet de matière radiante est dirigé sur un fil de platine, qui s'allume aussitôt ; si on approche alors du courant radiant un aimant un peut fort, ce courant se trouvant dévié, le platine redevient obscur ; si l'aimant est retiré, le courant reprend sa direction première, et le platine devient de nouveau incandescent.

Ces admirables expériences qui tendent à prouver l'existence d'un quatrième état de la matière, posent des problèmes qui touchent à la nature la plus intime des choses, il semble que nous ayons saisi et soumis à notre pouvoir les petits atomes indivisibles que l'on peut considérer comme formant la base physique de l'univers, et que nous ayons atteint la limite sur laquelle la matière et la force semblent se confondre.

C'est en étudiant les phénomènes du spiritisme que M. Crookes a été conduit à ces magnifiques découvertes.

Le journal la *République française* en rendant compte des expériences du savant anglais, fait entre autres à ce sujet les réflexions suivantes :

« M. Crookes est un spirite, auteur d'ouvrages réputés parmi les adeptes. Il est certain que les doctrines spirites sur les relations de la matière, de l'esprit et de la force, ont dû jouer un rôle dans le choix qu'a fait M. Crookes de ce terrain inexploré qu'il a découvert et qu'il exploite avec tant de succès. La matière ainsi raréfiée et devenue radiante ne s'approche-t-elle pas du *périsprit* ?

N'existe-elle pas ainsi dans les espaces planétaires que traversent les esprits sous une forme matérielle qui permet de les photographier ? (car il paraît que M. Crookes a photographié des esprits.) D'autre part, si, lancée par l'électricité, la matière radiante, impalpable, un million de fois plus ténue que l'hydrogène, peut faire mouvoir les roues, faire fondre le platine, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la volonté, la force nerveuse de l'être humain, puisse se manifester par des phénomènes mécaniques à distance, des soulèvements de poids, des ouvertures de portes ?... »

Le *Rappel* et d'autres journaux français indifférents ou hostiles jusqu'ici au spiritisme, s'occupent de cette science nouvelle à propos de la découverte de M. Crookes et il est à prévoir que ce mouvement ne tardera pas à prendre une plus grande extension.

DES MAINS D'ESPRITS.

(Traduit du *Spiritualist* du 9 janvier.)

Monsieur l'éditeur. J'ai vu et senti les mains de plusieurs esprits matérialisés, et maintenant j'ai obtenu un moule, au moyen duquel j'ai pu reproduire une jolie main, dans des conditions que je veux vous décrire brièvement.

Le neuf décembre dernier, chez moi, dans une séance où douze personnes étaient présentes, y compris M. W. Eglinton, après plusieurs puissantes manifestations physiques, je plaçai dans la chambre un seau avec de la paraffine fondue, et à côté un autre avec de l'eau froide. Le docteur Friese tenait les mains de M. Eglinton. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles nous entendîmes des clapotements, comme si des mains eussent été agitées dans les liquides, je trouvai flottant dans l'eau froide les moules de deux mains, l'un celui d'un enfant de trois ou quatre ans, l'autre celui d'une femme dans la force de l'âge. Du plâtre fut coulé dans les deux moules, et la paraffine fut fondue avec de l'eau chaude. La main d'enfant fut reconnue par la mère de celui-ci, une dame de Cape-Town, qui était présente à la séance. Je n'ai pas de doute que la plus grande main ne soit une reproduction de celle de ma fille, qui quitta cette vie en 1865. Sa ressemblance avec la mienne est affirmée par tous ceux qui l'ont vue. Le tissu de la peau et toutes les lignes de la main sont parfaitement marquées, et il n'y a pas l'ombre d'un doute quant à la manière dont elle a été obtenue. Il est absolument impossible que ce soit autre chose que la reproduction de la main d'un esprit matérialisé. Comme telle, je pense que ceci mérite l'attention des personnes que les phénomènes de manifestations spirites intéressent. T.-L. Nichols.

32, Fopstone-road, Earl's-court, Londres, S. W.
6 janvier 1880.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons du groupe spirite *la Vérité*, à Toluca (Mexique), la lettre-invitation dont ci-après la traduction; nous prions nos amis de vouloir bien nous communiquer les idées que l'appel qu'elle renferme pourrait faire naître chez eux :

République mexicaine.

Chers frères en croyance,

Depuis que la connaissance des vrais principes du spiritisme a ouvert notre âme à la lumière de la vérité, nous nous sommes dévoués à en soutenir et à en propager la doctrine, convaincus que telle est la mission du vrai spirite. Faibles cependant devant les sérieuses difficultés de l'entreprise, petits devant le nombre croissant d'adversaires qui nous combattaient, plus d'une fois nous avons senti chanceler nos forces, vaciller notre courage, et malgré la foi et l'enthousiasme dont nous nous sentons pénétrés, nous aurions déjà succombé, si nous ne nous étions souvenus que sur toute la surface du globe il y a des frères qui, réunis en groupes plus ou moins nombreux, travaillent comme nous à assurer à l'humanité sa destinée future. Alors nous avons cru de notre devoir de nous adresser à eux pour solliciter leur appui et leur coopération à une œuvre aussi grandiose.

Jusqu'à présent il n'a existé entre les divers cercles spirites, d'autres relations que l'échange courtois de publications ; nous pensons maintenant que de la nature même de nos principes se dégage la nécessité d'établir entre nous des relations plus intimes et plus étroites. Nos études, nos opinions, l'organisation de nos sociétés, les manifestations qui y sont obtenues, tout réclame de nous une union sans laquelle nos travaux seront moins importants, nos efforts plus affaiblis, tandis que dans un même degré nous verrons croître les difficultés qui feront faire au spiritisme un progrès moins rapide. Combien de fois, par manque de secours opportuns, de sages conseils, d'exemples dignes d'être imités, l'erreur aura-t-elle usurpé la place de la vérité, et combien de fois de funestes désabusements, surprenant la bonne foi d'adeptes sincères, seront-ils venus éteindre leur ardeur et leur croyance.

Eviter ces maux (qui pourraient bien faciliter un triomphe apparent à nos adversaires de mauvaise foi), voilà ce que nous proposons, en appelant tous nos frères à une union indissoluble et correspondant à la solidarité de la doctrine que nous professons.

Nous avons toujours eu la profonde conviction que les groupes fondés dans toutes les parties du monde, ne sont, pour ainsi dire, que les anneaux de la chaîne qui unit la terre à l'immortalité ; s'il en est ainsi, si tous nous tendons vers la même fin, si la même lumière nous éclaire, si le même désir nous pénètre, pourquoi vivre indépendants les uns des autres? Pourquoi ne pas donner d'uniformité à nos travaux ? Pourquoi ne pas former un seul corps solide et compacte, fort par l'union, imposant par le désintéressement de ses vues et invincible par la vérité qu'il proclame?

Nous avons confiance en ce que, pénétrés de l'esprit qui nous guide, tous nos frères répondront à notre invitation, en se tendant mutuellement les bras, avec la même bonne volonté, avec le même amour dont un jour nos esprits s'aimeront dans l'espace sans horizon de la vie sans fin.

Eh bien ! comment doit s'accomplir cette union ? Sur quelles bases doivent s'établir nos relations ? Nous n'osons l'indiquer, préférant abandonner ce projet aux lumières des frères qui, adoptant notre idée, nous répondront d'une manière satisfaisante.

Nous prions les directeurs de publications spirites, d'insérer cette lettre dans les colonnes de leurs journaux ; nous en envoyons, de plus, quelques exemplaires aux chefs de groupes, afin de les faire circuler d'une façon efficace, et afin que nous puissions savoir, à cet égard, l'opinion du plus grand nombre de nos frères, en les priant d'envoyer leurs réponses à cette ville, à l'administration de *la Razon*, calle Constitucion, n° 2.

Nous vous aimons de cœur et nous nous appelons vos frères.

« La Charité par-dessus tout. »

Toluca, février 1880.

Jesus C. Baez,
Président du groupe *la Vérité*.

NOUVELLES.

Le journal spirite *Licht mehr Licht*, dans le n° du 22 février, publie un article dans lequel il fait ressortir le revirement favorable au spiritisme qui s'est produit dans la presse française depuis les dernières conférences et expérimentations du célèbre physicien anglais Crookes. D'après le même article, la presse allemande ne tardera pas à suivre ce nouveau courant, la grande foule étant habituée à imiter les modes et les révolutions de Paris. A cette occasion, il rappelle l'état florissant dans lequel se trouve la littérature spirite en Amérique. Le *Banner of light*, de Boston, se publie depuis 30 ans, et l'on dit que le chiffre de ses abonnés s'élève à 80,000.

* * *

Un prix extraordinaire de 3000 fr. a été décerné par l'Académie des sciences de Paris à M. William Crookes, en reconnaissance de sa belle découverte sur la matière radiante. (*Le Spiritualist.*)

*
* *

L'usage d'incinérer les morts se répand en Italie. Dans une de ses dernières séances, le Conseil sanitaire de la province de Rome a autorisé la Société de crémation italienne à construire un temple cinéraire à Campo Verano.

*
* *

Le grand dictionnaire des sciences médicales rapporte qu'au camp de Boulogne, Bonaparte fut obligé de faire brûler une guérite dans laquelle *toutes* les sentinelles, toutes, se brûlaient la cervelle.

Il rapporte également qu'un invalide s'étant pendu à l'une des portes intérieures de l'Hôtel, dans l'espace de 15 jours, 12 autres invalides s'y pendirent également, ce qui força le maréchal Serrurier, alors gouverneur, de suivre l'avis du docteur Sabatier en la faisant murer.

Les journaux ont rapporté naguère un fait identique qui a eu lieu aux États-Unis: tous les prisonniers renfermés dans la cellule où une détenue s'était pendue, s'y pendirent également.

Ces faits indéniables laissent nos savants perplexes et ne sachant quelle théorie matérialiste donner pour les expliquer; on a voulu les attribuer à l'imagination. Une semblable explication est passablement ridicule. Si ces savants connaissaient le spiritisme, ils admettraient l'hypothèse, infiniment plus proche de la vérité, de l'influence d'un mauvais esprit, peut-être celui de la personne qui s'est suicidée la première. (*Le Rots.*)

*
* *

Contradiction ! — Décidément les adversaires du magnétisme nous font la partie trop belle, ne voilà-t'il pas que sur une invitation du directeur de la police de Vienne, quatorze professeurs ordinaires et extraordinaires de la faculté de médecine de l'Université Viennoise se sont réunis, et ont décidé: *que les expériences de M. Hansen peuvent être dangereuses pour la santé et la vie des individus qui s'y soumettent.* A la suite de cette consultation, le directeur de la police a fait défense au magnétiseur danois de continuer ses expériences publiques.

Le magnétisme n'existe pas, disait l'académie de Paris. — Le magnétisme, l'hypnotisme ou la force mystérieuse de M. Hansen, comme vous voudrez, car on se dispute maintenant sur le nom, cette puissance fluidique humaine existe, dit la faculté de Vienne, mais comme nous ne désirons pas faire connaissance avec elle, nous décidons qu'elle est nuisible et dangereuse.

Au point de vue de la reconnaissance du fait, les tracasseries de la police Viennoise et l'arrêt de la docte faculté ne peuvent être qu'utile à notre cause, c'est pourquoi nous donnons ci-après les noms des quatorze savants professeurs qui viennent de décider que la projection du fluide humain peut être nuisible à la santé. Les malheureux ne se sont pas doutés combien ils avaient raison pour certains cas.

Ceux qui ont étudié les effets de l'obsession peuvent seuls comprendre ce que nous voulons dire.

Voici, d'après le *Psychische Studien*, les noms des quatorze savants professeurs: Decan, Hoffmann, président, Briicke, Billroth, Duchek, Bamberger, Heschl, Schlager, Stricker, Leidesdorf, Meynert, Rosenthal, Benedict, Nowak, Obersteiner.

— M. Hansen a fait ses dernières démonstrations publiques le 17 février à l'Ecole d'équitation de Vienne devant une assemblée de 70 officiers et officiers supérieurs de toutes les armes ; 18 d'entre eux se soumirent aux expériences du magnétiseur, lesquelles eurent le succès habituel. M. Hansen fit entre autres l'expérience suivante: il invita M. le Comte Wallis à lever le doigt et à le tenir contre le mur; après quelques passes sur la main du sujet, M. le Comte Wallis se vit dans l'impossibilité de retirer son doigt du mur aussi longtemps que le magnétiseur ne le lui permit.

— M. Hoffmann, ministre des finances de l'Empire, a écrit une lettre des plus flatteuses à M. Hansen, par laquelle il le remercie pour les expériences démonstratives qu'il a faites dans son salon. (*Moniteur de la Fédération.*)

PETITE CORRESPONDANCE.

M[r] C. à Péronne. Nous avons bien reçu votre lettre contenant mandat-poste 10 francs. — Envoi de mai 1879 correspondait bien à la période 78-79.

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 57, Liége :

Ouvrages d'Allan Kardec :

Le Livre des Esprits (partie philosophique), 23[e] édition. fr. 3-70.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), 13[e] édition. fr. 3-70.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), 8[e] édition. fr. 3-70.

Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme, 5[e] édition. fr. 3-70.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, 6[e] édition. fr. 3-70.

Résumé de la loi des phénomènes spirites, 12 cent.

AVIS. — Afin d'éviter les frais de correspondance, il ne sera pas donné suite aux lettres de commande non accompagnées du montant en mandat poste ou en timbres poste belges de 10 centimes.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 MAI 1880. — Nº 22

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

L'espérance. — Le titulaire de la nouvelle chaire de l'histoire des religions. — Montrez vos couleurs. — Conférence donnée au cercle artistique et littéraire de Spa. — Communication d'outre-tombe. — A propos des armées permanentes. — Un enterrement civil catholique.

L'ESPÉRANCE.

S'il est une vertu, une force que chacun doive s'efforcer de conquérir, c'est l'espérance, c'est la croyance certaine, l'intuition réconfortante qu'après la souffrance arrive le soulagement, qu'après le mal vient le mieux, présage du bien qui doit un jour faire son avénement sur la terre. Il en est des agglomérations d'individus comme des individus eux-mêmes, et des nouvelles doctrines comme des anciennes qui ont cherché la vérité à travers tous les obstacles qui se dressaient sur leur passage, au milieu de toutes les difficultés qui encombraient leur route. Il y aurait eu bien certainement de quoi désespérer du triomphe de la justice et de la vérité dans les âmes, si le grand signe du salut, la grande étoile de l'avenir n'avait brillé d'un éclat indéniable à l'horizon des intelligences humaines de bonne foi et d'un entendement sûr.

L'espérance réchauffait les cœurs et montrait la route. On savait qu'un point solide s'était présenté, sur lequel on pouvait s'appuyer sans crainte de tomber, à la condition de s'appuyer sinon exclusivement, au moins principalement sur lui. Les obstacles posés sur la voie de la vérité par les adversaires déclarés de cette vérité même, ne sont pas les plus dangereux ni les plus difficiles à surmonter, car alors tous les adeptes des doctrines progressives s'empressent de s'unir pour déblayer les chemins qui conduisent au triomphe. Ce qu'il y a à craindre surtout, ce sont les divisions sur les points essentiels, et encore plus celles qui se produisent entre les hommes, car alors la passion est bien près de prendre la place de la raison, et on ne tarde pas à voir surgir partout des malentendus regrettables.

Toutes les doctrines philosophiques ou religieuses qui ont vu le jour dans le monde terrestre depuis que ses habitants ont pu se faire des idées morales suffisamment élevées, ont eu à vaincre des oppositions que l'ignorance et le préjugé faisaient surgir de toutes parts ; mais les forteresses les plus difficiles à réduire pour elles, ont toujours été *les tours de Babel*. La confusion des langues n'est pas une chimère ; et heureux ceux qui savent conserver une netteté suffisante dans leurs pensées et dans leur langage ! Ce que toutes les doctrines progressives ont eu à subir, pourquoi le spiritisme, la doctrine par excellence, en serait-il exempt ? Ne faut-il pas qu'il travaille, lui aussi, pour pouvoir jouir du prix de sa victoire ? Ne faut-il pas qu'il lutte contre ceux d'entre les siens qui se soulèvent contre lui, avec ou sans connaissance de cause ? Allan Kardec, sur les conseils des Invisibles désignés à cet effet par le Maître des choses, avait procédé à la fondation ou plutôt à la révélation du spiritisme et à son unité basée sur la concordance des communications spirites.

Fidèle aux principes qu'il avait reçu mission de propager et de défendre, il ne mit jamais son opinion personnelle au-dessus de celles qui lui venaient de tous les côtés « par l'entremise d'un grand nombre de médiums ». C'était là, comme il l'a déclaré lui-même, ce qui faisait sa force et la sécurité de son enseignement. Certes, lorsqu'il le jugeait convenable dans l'intérêt du spiritisme, il ne se refusait pas à discuter avec la profondeur et la netteté qui étaient le caractère distinctif de son intelligence supérieure, les nouveautés qui voyaient

le jour et qui touchaient par quelque côté à la doctrine spirite, mais il ne leur donnait que l'attention qu'elles méritaient et ne manquait jamais de faire suivre les reproductions et les extraits d'une appréciation indispensable. Il n'imposait pas sa manière de voir, mais il ne la cachait pas et il basait toujours les arguments qu'il présentait à ses lecteurs, sur des raisonnements d'une simplicité et d'une logique invincibles.

Il s'attachait surtout à être clair et compréhensible pour tous, car il savait fort bien que tout en ayant des lecteurs parmi les gens instruits et même parmi les savants, c'était aux masses surtout qu'il fallait s'adresser pour leur insuffler l'espérance. Celui qui écrit au point de vue spirite, sous les effluves des bons Esprits qui l'assistent, ne fait pas seulement œuvre d'enseignement, il fait avant et par-dessus tout œuvre de charité ; il doit ouvrir à tous, par la pensée, les portes qui conduisent au bonheur. Nous savons pertinemment que les pensées qui, seules, peuvent guérir le genre humain de ses vieilles erreurs, de ses préjugés enracinés, souvent reproduites, sont traitées par quelques-uns de rabâchage. Pour nous, nous aimons mieux *rabâcher* la vérité sous mille formes diverses que de l'abandonner un instant, fût-ce en apparence, pour donner la main à des doctrines qui, à un degré quelconque, pourrait en être la négation.

Parfois, au milieu de la tourmente, on ne se rend pas bien compte des choses et le gouvernail vacille entre les mains de ceux qui le tiennent, la cause en est le plus souvent à l'état du milieu dans lequel on se trouve, et, le plus souvent aussi, il suffit d'un avertissement amical, pour faire rentrer le navire dans la bonne route. Il ne faut pas qu'une doctrine qui porte aux hommes l'espérance certaine d'un heureux avenir, pourvu qu'ils sachent s'en rendre dignes, semble faire bon ménage, ne fût-ce qu'un instant, avec telle ou telle autre philosophie qui ferait des distinctions entre les âmes humaines, au point de vue de la persistance de la vie spirite après la mort corporelle.

Vous vous appelez l'espérance, et sans protester immédiatement contre certaines doctrines dont on donne connaissance au public, on laisse s'infiltrer dans les âmes des théories qui, pour le plus grand nombre, ne diffèrent en rien du matérialisme le plus absolu. Où est l'espérance alors ? Où se trouve la nécessité de mettre en pratique la maxime : « Hors la charité point de salut ? » Combien de fois le Maître n'a-t-il pas démontré dans ses ouvrages que si l'être humain ne croit pas à la justice divine et à la continuation de sa propre existence après la désincarnation, toute base morale s'effondre ? Aujourd'hui on présente comme une chose possible ce qu'on pourrait nommer l'aristocratie de la mort, comme existe dans certaines autres croyances l'aristocratie du Ciel. Cela est-il fondé en justice et en raison ? Non. Aussi le spiritisme, qui est avant tout fondé sur la raison et la justice, ne doit-il pas paraître un seul instant l'allié de ce qui représente tout le contraire de ses principes essentiels.

Une aristocratie d'outre-tombe ! Des privilèges après la mort, ou du moins toute porte fermée au progrès parce qu'on sera encore arriéré dans la voie du progrès ! Le moment n'est certes pas bien choisi pour parler d'une telle doctrine sans lui appliquer immédiatement le correctif nécessaire. Laissons cela et disons un dernier mot de l'espérance, de l'espérance vraie, telle qu'elle découle nécessairement de la doctrine spirite, de cette confiance intime en l'avenir qui fait la force de tous ceux qui ont compris les vérités fondamentales sur lesquelles repose la justice divine. Les spirites ne repoussent la main de personne, mais dans le fond de leurs âmes, dans leurs paroles, dans leurs écrits, lorsque l'occasion se présente, ils affirment l'immortalité *de tous*, le droit *de tous* au travail qui ne finit pas et au bonheur qui en est la suite.

Voilà « l'orthodoxie spirite » contre laquelle aucun être doué de raison ne protestera. Que nous importent les mystères ? Le spiritisme n'en a pas. Comme il ne veut que le bien de tous sans exception, comme il ne reconnaît de néant pour personne, comme il affirme qu'aucune souffrance ne doit rester « sans compensation », il parle et agit au grand jour. Tous ceux qui le connaissent l'adoptent, et si parfois il s'appuie sur des moyens mystérieux, ce ne sont autres que les moyens fluidiques de la pensée, à la liberté desquels jamais personne n'a pu faire obstacle. « Ils peuvent enchaîner le corps, disait Lamennais, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre. »

Que notre espérance ne s'arrête pas aux phénomènes d'outre-tombe, ou plutôt qu'elle ne prenne pas seulement naissance au lendemain de la mort. Nous avons dans ce monde même des aspirations qui seront satisfaites. Nous verrons tous les spirites maintenant encore quelque peu divisés, s'unir en un faisceau fraternel à jamais indestructible, appuyé si l'on veut, sur l'orthodoxie pure de la foi certaine en Dieu, dans l'immortalité de l'âme *pour tous*, et dans l'inviolabilité de la maxime : « Hors la charité point de salut ! » Telle est notre ferme espérance. Telle est notre certitude profonde.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

Le titulaire de la nouvelle chaire de l'histoire des religions

Une chaire de l'histoire des religions a été créée au Collége de France, par décret du 10 janvier,

non sans une opposition assez vive de quelques membres du Sénat au nombre desquels figurait à notre grand étonnement M. Edouard Laboulaye, le propre administrateur du Collége de France.

M. Laboulaye trouvait que la science des religions n'était pas assez avancée pour être l'objet d'un enseignement ; il a fallu que M Jules Ferry lui rappelât que le Collége de France a été créé tout spécialement non pour les sciences déjà constituées, mais pour celles qui se constituent. Ou plutôt, et en élevant le débat, la science n'est jamais faite ; elle va toujours avançant et se complétant, agrandissant son cadre, abordant les problèmes nouveaux : et là est justement le rôle de l'enseignement supérieur, dont l'objet est la recherche incessante des vérités encore inconnues. Il suffit, pour qu'une chaire soit utile dans l'enseignement supérieur, qu'elle embrasse un ordre de faits distincts importants, et que, pour les étudier, la méthode ait été découverte.

Les religions sont au premier ordre parmi les faits de l'histoire. On ne connaît ni l'humanité du passé, ni l'humanité présente, si l'on ne connaît et leur origine, et leur caractére, et leurs transformations. Ceux-là mêmes qui considèrent certaine religion comme étant d'institution divine savent bien que cette religion n'est ni la seule, ni la plus ancienne. ni même, malgré son titre de religion catholique, celle qui compte sur la terre le plus d'adhérents ; comment peuvent-ils trouver mauvais que la science étudie humainement des religions humaines, et si la leur est d'origine supérieure, qu'ont-ils à redouter pour elle de ces audaces mêmes ? Si vraiment elle est l'œuvre de Dieu, la science même ne doit-elle pas servir à manifester sa divinité ?

On avait parlé de M. Jules Soury comme titulaire de cette création nouvelle. Beaucoup de personnes se remuaient pour obtenir sa nomination, mais vu le caractère agressif de ses travaux contre toutes les doctrines spiritualistes, il eût été bien difficile de le nommer sans paraître vouloir justifier beaucoup de critiques portées contre la nouvelle institution. Le choix du ministre s'est donc porté sur un autre candidat. M. Albert Réville, le titulaire nommé, est un protestant rationaliste, sans autorité scientifique spéciale, connu principalement par les écrits qu'il a publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* et sa collaboration à la *Flandre libérale*. Vulgarisateur ou traducteur, M. Albert Réville a pris à tâche d'exposer et de populariser les systèmes et les recherches de l'exégèse rationaliste, surtout allemande, sur la Bible et les origines du christianisme. Ses longs travaux et aussi la dignité de son caractère le feront bien accueillir de ses collègues et aussi de la jeunesse des écoles, toutefois nous craignons que son enseignement n'ait pas le caractère de rigueur scientifique et de largeur intellectuelle qui convient à une époque comme la nôtre. Quoique M. Réville ait été pasteur protestant pendant vingt-cinq ans, il en est arrivé aujourd'hui par suite de ses études rationalistes et d'une réaction assez naturelle, à nier toute révélation primitive comme tout fait déclaré surnaturel par la tradition, il n'oublie pas à l'occasion d'accabler de ses épigrammes les partisans du spiritisme et du magnétisme qui, selon lui, viennent raviver les vieilles superstitions en enfourchant comme les ultramontains, le dada des miracles, et qu'il confond avec les croyants aveugles qui encombrent les grottes de Lourdes et autres lieux.

Voici ce qu'il écrivait à propos de miracles à la *Flandre libérale* du 29 décembre dans un des articles qu'il adresse hebdomadairement à ce journal :

« Le trait peut-être le plus caractéristique de l'état mental du XIX^e^ siècle, c'est la conviction de plus en plus répandue qu'il n'y a point de miracles réels. Cela paraît étrange quand on pense à tous ceux dont on nous berne en France et ailleurs. On pourrait, serait-on tenté de dire, appliquer au temps où nous vivons le vers bien connu :

Fut-il jamais un temps plus fertile en miracles !

. . . . . .

N'avez-vous pas rencontré dans votre vie des gens très-capables, instruits, diserts, fort agréables en conversation, excepté quand on avait le malheur d'aborder quelque sujet sur lequel ils ont des idées fixes ? J'en connais, par exemple, qui sont affligés de la manie des tables tournantes et des esprits frappeurs. Ce sont des dames, je vous en préviens. L'une, entre autres, est spirituelle, de commerce charmant, très-judicieuse dans toutes les affaires de la vie — excepté quand il s'agit de tables et de manifestations spirites. Alors, sur ce chapitre, je l'ai vue d'une crédulité, d'une facilité à se faire illusion, d'une tendance à se payer de chimères, véritablement abasourdissante. C'était à ne plus croire que ce fût la même personne.

J'en ai connu d'autres, rentrant à peu près dans la même catégorie ; seulement celles-là croyaient dur comme fer au magnétisme ou bien à l'homéopathie. Ce que je leur ai entendu raconter de guérisons merveilleuses, inattendues, inexplicables, c'est incalculable. Vous comprenez, on est embarrassé dans le monde en pareil cas. Impossible de dire aux gens qu'ils mentent ; d'ailleurs ils ne mentent pas, ou plutôt c'est à eux-mêmes tout les premiers qu'ils mentent. Ils s'imaginent qu'une chose est arrivée, du moment qu'elle flatte leur manie. Ils éprouvent le besoin de croire toujours plus ferme et de vous faire croire avec eux ; sans quoi ils sentent bien que vous les prendrez pour des esprits légèrement timbrés. Leur imagination est d'une complaisance, d'une fécondité inépuisables, et vous n'avez qu'à examiner en même temps qu'eux la même maladie et l'effet des mêmes remèdes pour vous convaincre de la stupéfiante facilité avec laquelle ils peuvent prendre leurs illusions pour des faits. »

Et puis encore dans le numéro du 6 janvier où il revient sur le même sujet :

« Vous rappelez-vous cet incroyable procès qui se déroula devant le tribunal correctionnel de Paris, il y a quelques années? Un photographe se vantait de pouvoir joindre à votre portrait la silhouette vaguement ressemblante d'un être aimé, femme, enfant, fille, que vous aviez pu perdre. Son subterfuge était fort grossier. Il tirait d'abord votre photographie ; mais au préalable vous aviez causé avec une « demoiselle » de salon d'attente qui savait quelle était la personne défunte, si elle était vieille, jeune, grande, petite, etc. Sur ces indications le photographe combinait la première épreuve tirée avec celle d'un mannequin qu'il habillait à peu près comme il le fallait pour faire quelqu'illusion. De ressemblance, il ne pouvait être question. Ce qui n'empêche que la plupart des pauvres cœurs, séduits par l'espoir de revoir les traits de leurs morts chéris, les reconnaissaient régulièrement, s'extasiaient même devant cette reproduction grotesque.

Vous comprenez que notre photographe se faisait payer fort cher ses photographies d'outre-tombe. A la fin la justice s'émut, on le poursuivit comme escroc. On déroula devant le tribunal, en pleine audience, les trucs et les procédés crasses dont il usait. Parmi ses dupes, il y avait un lieutenant colonel et un ancien polytechnicien. Croyez-vous qu'ils se rendirent devant cette démonstration écrasante de la supercherie dont l'accusé s'était servi pour abuser de leur bonne foi ? Pas du tout, et aux remontrances du président, le lieutenant-colonel répondit bravement: « M. le président peut dire » ce qu'il veut ; mais moi, je sais ce que je sais, » et le polytechnicien ne demeura pas moins ferme dans la persuasion qu'on lui avait fourni contre espèces la photographie de l'ombre de sa femme.

Ce devait être un excellent mari, mais avouez que sa judiciaire était faible.

Nous reviendrons encore là-dessus, car je n'en ai pas fini avec mes croyants aux miracles. »

ALBERT RÉVILLE.

Nous le demandons à tous ceux qui sont au courant du procès dit des spirites et des travaux scientifiques accomplis dans ces dernières années sur le spiritisme et le magnétisme, M. Réville est-il réellement l'homme qui convient pour occuper une chaire aussi importante que celle d'une histoire comparée des religions, et pourra-t-il commencer sans parti pris et mener à bonne fin une pareille entreprise en assignant à chaque fait historique réputé merveilleux le caractère et la part de justice qui lui sont dus ? L'histoire des religions, comme il le dit lui-même, est tout autre selon qu'on reconnaît ou non une révélation primitive appelée surnaturelle par les orthodoxies, mais que le spiritisme explique logiquement et fait rentrer dans l'ordre des faits naturels.

« Le spiritisme, comme le disait dernièrement M. Victor Meunier dans un article du journal *le Rappel* et à propos des récentes découvertes de M. Crookes, le spiritisme nous transporte sur le terrain d'origine de toutes les religions. Il nous en remet la matière première devant les yeux. C'est ici, c'est de cela que toutes les superstitions sont nées. C'est avec cela et c'est ici que le souhait suprême pourra être réalisé et le programme du salut humain rempli : *Ecrasons l'infâme.*

» Qui croit que la superstition est uniquement faite d'ignorance, de fiction et de fraude se trompe étrangement. Eh ! sur quoi donc ces ouvriers de mensonge travailleraient-ils ? La superstition n'est détruite que lorsqu'elle est expliquée : lorsque la matière dont elle était faite, déterminée, *captée* et utilisée, est entrée dans l'édification de la vérité.

» Or, les faits réels qui, grossièrement interprétés, engendreront la superstition, sont ceux mêmes à l'étude desquels le spiritisme nous convie. Et, comme la République, le Progrès, la Vérité n'ont qu'un ennemi : la superstition, il en résulte que le plus grand intérêt de ces choses grandes entre toutes, sacrées et bénies, est étroitement engagé dans la question du spiritisme. »

MONTREZ VOS COULEURS.

Le *Banner of Light* reproduit du *Texas Spiritualist*, sous le titre : MONTREZ VOS COULEURS, l'appel suivant adressé aux spirites des Etats-Unis :

« Dans le courant de cette année aura lieu le dénombrement des peuples habitants les Etats-Unis. Nous engageons donc tout adepte de la philosophie spiritualiste, quelle que soit l'église à laquelle il puisse encore appartenir par des motifs de prudence, de confesser ouvertement la vérité, afin de montrer aux églises orthodoxes que ce n'est pas un certain nombre de fanatiques qui sacrifient à la doctrine spiritualiste. Si par ce recensement il se trouve que nous sommes plus nombreux que les partisans de toute autre dénomination de doctrine, notre force et notre influence auront leurs bonnes suites. Si le spiritisme est une vérité (et tout spirite sait que tel est le cas), il est temps que chaque adepte de cette doctrine fasse voir au monde ses couleurs en cette circonstance.

»Si chacun fait son devoir, les railleries à l'adresse de nos opinions religieuses prendront fin cette année. N'oubliez pas de veiller aussi à ce que chacun de vos voisins fasse son devoir, encouragez à ce devoir et vous vous acquerrez par là l'intime satisfaction d'avoir contribué pour quelque chose à la propagation de notre sublime philosophie et d'une religion qui a révélé aux hommes la preuve la plus satisfaisante de la divinité et de l'immortalité. »

Nous ignorons si dans les bulletins de recensement devant servir au dénombrement des nations des Etats-Unis, il existe une colonne portant en

tête la rubrique spéciale : *Spiritualist*, traduction anglaise du mot *Spirite*. Dans ce cas le danger que nous croyons devoir signaler n'est pas grand, car par le mot « Spiritualiste », on peut entendre un terme générique pour désigner toutes les religions possibles.

Supposons un instant que demain, comme cela se pratique en Belgique tous les dix ans, il y ait un dénombrement des sujets de S. M. Léopold II.

Quel qualificatif placerez-vous, lecteur belge du *Messager*, dans la colonne « religion » ?

Catholique ?

Protestant ?

Vieux catholique ?

Si vous mettez l'un des trois, que deviennent alors devant vos concitoyens vos convictions les plus intimes, pour lesquelles on vous aura déjà fait sentir peut-être l'aiguillon de la persécution et les douleurs du délaissement de la part de vos plus proches parents ; pour lesquelles vous aurez consenti à passer à travers les plus rudes épreuves ; que deviendra, nous vous le demandons franchement, cette persuasion intime que vous vous trouvez sous l'égide d'une doctrine invincible, dont l'assimilation vous aura valu tant de combats avec d'anciens préjugés, avec tant d'erreurs qu'on s'était attaché à vous infiltrer dans l'esprit dès votre plus tendre enfance ? Tout cela s'évanouira-t-il devant ce carré de papier grand comme la main, devant cette rubrique *religion* qu'il faudra remplir par respect humain en mentant à sa conscience ?

Alors ! faut-il mettre : *spirite ?*

Non ! mille fois non !

Le spiritisme n'est pas et ne doit pas devenir une religion !

Nous ne pouvons assez insister sur le danger dans lequel on placera l'avenir de la doctrine spirite, en lui appliquant cette néfaste désignation de *religion*. Qu'a donc de commun le spiritisme avec cette cohorte de systèmes théocratiques les uns plus ridicules ou plus sanguinaires que les autres, dont le berceau et la chute ont coûté des flots de sang à l'humanité et qui toujours ont pesé par l'obscurantisme sur les masses dont elles enrayaient la marche vers le Progrès ?

Croit-on que le spiritisme serait entré dans cette phase brillante qu'il commence à parcourir de nos jours, si les savants anglais, américains, français et allemands avaient cru devoir s'occuper d'une *nouvelle religion?* « Et quoi ! vous nous apportez, » étaient-ils en droit de dire, une nouvelle doc» trine religieuse ? Il y a déjà mille religions sur » notre planète ; nous saluons en vous l'auteur de la » mille-unième, nouveau réformateur dont le petit » système peut faire fortune ou périr dans l'oubli ; » quant à nous en occuper pour sonder ce que vous » voulez bien appeler ses beautés, nous n'en avons » guère le temps et nous retournons cultiver d'au» tres tulipes. »

Là où il y a une religion, le prêtre n'est pas loin. Avec le prêtre entreront dans la communauté l'esprit de domination, l'exploitation des consciences timorées, les dissensions religieuses et les anathèmes contre un entourage qui ne voudra pas, en vertu du libre arbitre, emboîter le pas de la caste sacerdotale ; faible à son début, cette jeune église sera l'école de l'hypocrisie, où l'on apprend à ramper devant le plus fort ; devenue forte et puissante, la nouvelle religion mettra à ses pieds ceux qu'elle entourait jadis de ses adulations. Voilà l'historique de chaque secte en particulier. Ce n'est pas ainsi que nous envisageons le spiritisme, dont le déclin, dont la chute daterait du moment où il inscrirait sur sa bannière : *Hors la religion spirite point de salut.*

Et que faire alors, si l'autorité communale m'envoie ce bulletin de recensement ?

Laisser en blanc la rubrique *Religion ?* Peu importe au gouvernement de quelle secte religieuse vous faites partie ; du moment que vous donnez régulièrement à César ce qui est à César, il n'a pas à s'occuper de quelle façon vous donnez à Dieu ce qui est à Dieu. Ayez le courage de votre conviction dans les assemblées publiques, à votre cercle, à la promenade, en voyage, dans la presse même si elle veut bien vous ouvrir ses colonnes pour combattre ce que vous jugerez être une attaque contre le spiritisme, mais jamais, cher lecteur, ne commettez la maladresse de présenter comme une *religion*, la philosophie qui est le plus formidable rempart contre tout ce que les mille religions déjà existantes ont inventé de plus détestable pour retarder l'avancement moral et intellectuel de vos frères.

Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Spa

(Suite et fin.)

Je vous citerai comme un exemple, la lettre suivante adressée au *Banner of Light* de Boston du 15 novembre, par M. C. Luelling de Milwauckee (Orégon) :

« Mon but, dit ce correspondant, en vous écrivant, est d'ajouter mon témoignage aux milliers d'autres qui ont été produits en faveur de la réalité des merveilleuses manifestations qui sont données par la médiumnité si renommée du docteur Henry Slade. Je l'ai rencontré d'abord dans ses appartements de l'hôtel St-Charles, à Portland (Orégon). Les ardoises furent examinées, puis liées étroitement ensemble après qu'un petit morceau de touche eut été placé à l'intérieur ; le docteur tint alors un bout des ardoises d'une

main, l'autre bout reposant sur mon bras, son autre main joignant la nôtre sur la table. L'écriture commença, et chaque coup de crayon fut entendu distinctement. La fin de la communication fut annoncée par trois coups de crayon. Imaginez-vous ma grande joie ainsi que ma surprise, en lisant ce qui s'y trouvait écrit et que voici textuellement :

« Ma chère mère. — Combien est grande la » pensée que nous nous rencontrerons tous de » nouveau après la mort ! Chère mère, ne vous » attristez pas en pensant à cette séparation, car » la mort est à la vie ce que la floraison est à la » fleur. Lorsque je vous vois tous si tristes, je me » trouve très-malheureux. Dites à la chère Marie » que je suis souvent près d'elle et que j'essaie » de le lui faire savoir. Dites-lui que je ne suis » pas mort ; je me trouve bien vivant et je vien- » drai auprès de vous tous et essayerai de vous » rendre heureux. Lorin peut devenir médium » ainsi que Addie, que ces chers cœurs soient » bénis. Dites à mon père bien-aimé d'être plein » d'espoir et de ne pas se faire du chagrin. A » tous l'expression de mon amour. Si vous voulez » tenir des cercles de famille, je serai vite à » même de communiquer avec vous à la maison, » car j'ai à vous raconter tant de choses concer- » nant le monde des esprits !

» Votre fils toujours affectionné,

» Willie. »

» C'était notre chère fils qui était passé dans le monde des esprits quelques jours seulement avant cet événement. Combien était convaincant le fait qui mentionnait les noms de toute notre famille : Marie étant sa femme, Lorin son petit enfant et Addie sa seule sœur encore vivante. L'évidence pour moi était indéniable, puisque nous étions complètement étrangers au docteur Slade qui ne savait pas même nos noms. Willie était notre fils unique, il était la vie et la lumière de notre foyer, sur lui reposait l'espoir de nos vieux jours. Il n'y a que ceux qui ont eu une expérience semblable qui peuvent juger jusqu'à quel point ces mots réconfortants chassèrent les noirs nuages de notre cerveau et mirent du baume sur nos cœurs saignants et endoloris. Nous avons eu huit séances avec le docteur et toutes nous ont donné pleine satisfaction. Nous avons aussi beaucoup d'amis qui l'ont visité et pour autant qu'il soit à ma connaissance, ils sont généralement satisfaits.

» Plusieurs preuves tout aussi satisfaisantes et aussi réelles que celle mentionnée ci-dessus nous ont été données.

» Un jour je rendis visite au docteur en compagnie d'une dame amie. Les manifestations commencèrent par l'écriture directe sur les ardoises. Je demandai ensuite qui pourrait bien être mon ange gardien. Le nom de William Luelling fut écrit en toutes lettres. C'était le nom d'un frère décédé depuis une trentaine d'années. Je priai l'esprit de vouloir bien me montrer sa main droite, ce qu'il fit immédiatement, et je la reconnus, par le fait que son pouce était coupé juste en dessous de la jointure. Ma montre fut enlevée de la poche de mon gilet, décrochée de la chaîne, transportée en dessous de la table d'où elle revint bientôt se placer dans ma main, je vis alors les doigts qui la tenaient, et la dame qui était présente vit parfaitement la main entière ; d'abord elle était transparente, puis elle changea jusqu'à ce qu'elle fût en tout semblable à une main naturelle. Mon mouchoir fut enlevé aussi de la table par des mains invisibles et jeté dans le coin opposé de la chambre, je le vis quitter la table sans contact de quoi que ce soit et alors que le docteur se trouvait trop éloigné pour exciter même la suspicion. Le mouchoir fut ramassé aussitôt par le docteur et on le trouva garni de plusieurs nœuds très-solidement faits. Je fus témoin de bien d'autres phénomènes et je fus tellement transporté par tout ce que j'avais vu, que des larmes de bonheur m'échappèrent à plusieurs reprises.

« A une autre séance, plusieurs mains se montrèrent, différentes de forme et de grandeur. Je demandai à voir la main de mon fils et immédiatement une main se montra dont les doigts et les ongles ressemblaient aux siens. Une autre preuve remarquable fut donnée de la manière ordinaire par l'ardoise, sauf que deux esprits écrivirent au lieu d'un seul, le premier remplit une moitié de l'ardoise, puis tira une ligne droite en dessous, ce qu'on distingua parfaitement, et le deuxième remplit l'autre moitié de l'ardoise et signa Julia Turner, un nom connu par des amis présents. L'autre nom était celui d'un homme également connu par des assistants. Les personnes présentes qui connaissaient les signatures des deux esprits déclarèrent que l'écriture sur l'ardoise était un *fac simile* de celle qu'ils avaient de leur vivant. Je dois borner mes explications, car il me serait impossible de tout rapporter sans abuser des colonnes de votre estimable journal. Il suffit de dire que, après une investigation minutieuse des nombreuses formes de manifestions données par le docteur, nous le croyons à l'épreuve de toute déception, fraude ou tricherie. »

On trouve encore dans le *Banner of Light* du 29 novembre, l'extrait suivant d'un articulet consacré au docteur Slade par la rédaction d'un

grand journal politique de la même région, le *Seattle Daily Post* du 4 novembre :

« Le docteur Slade, y est-il dit, qui se trouve en ce moment au New England Hotel, a mis ce matin, en présence d'un gentleman, six petits morceaux de touche de la grandeur d'un grain de blé entre deux ardoises et il a tenu les ardoises contre l'épaule de l'expérimentateur, sous une inclinaison de quarante-cinq degrés. Aussitôt tous ces petits fragments de crayon se mirent à écrire, et en ouvrant l'ardoise quelques moments après, on y trouva, chose étrange, six sentences en six langues différentes. Premièrement de l'anglais, puis du latin, du français, de l'allemand, de l'italien et du grec. Notre reporter, avec deux autres Messieurs, entra ensuite dans l'appartement, et l'ardoise fut confiée au colonel Larrabee, qui l'a déposée dans son bureau avec la traduction en anglais des sentences obtenues. C'est la seconde fois, paraît-il, pendant la carrière du docteur, qu'une manifestation semblable a été obtenue.

» Pendant la visite que notre reporter lui fit ce jour-là, des démonstrations également merveilleuses eurent lieu en sa présence. Le docteur cause librement de la persécution qu'il a subie à Londres et de ce qui en est résulté, il est charmant et très-affable dans sa manière de converser. La question qui se pose naturellement est celle-ci : Qu'est-ce que c'est ? »

Je m'arrête ici, Messieurs, non sans vous remercier de l'attention soutenue que vous m'avez prêtée et avec l'espoir de revenir sous peu sur un sujet qui est loin d'être épuisé.

COMMUNICATION D'OUTRE-TOMBE.

Bordeaux. — Médium Mme Krell.

Tout esprit qui s'essaie à la communication éprouve les difficultés du prédicateur qui monte en chaire pour la première fois. Le prédicateur sait que s'il n'exerce pas une influence magnétique on peut le dire, sur son auditoire, il ne le pénétrera pas de sa pensée, et sa pensée, si je puis m'exprimer ainsi, lui revient sans avoir été entamée. Toute vulgaire que soit cette expression, je m'en sers parce qu'elle rend ma pensée. L'esprit qui n'a pas l'habitude de la communication passe par toutes les émotions de l'orateur et à plus forte raison encore, puisque lisant jusqu'à un certain point dans la pensée de ses auditeurs, il connaît au premier abord si le rayonnement spirituel s'établit entre lui et eux. Il n'est pas à dire que l'esprit préparera d'avance son discours, car il peut arriver qu'après avoir bien réglé son sujet, bien coordonné ses pensées, et bien accordé son instrument, il trouve, au moment de s'en servir, cet instrument complètement dérangé, et la partie matérielle qu'il est obligé d'employer, à mille lieues de pouvoir lui servir. Encore quand le mal n'est que matériel, il est quelquefois facilement réparable et promptement réparé, mais quand c'est le fluide qui, pour le moment, ne peut être mis au service de l'esprit, quand c'est la partie spirituelle du médium qui n'est pas apte, la communication devient difficile, impossible souvent et si l'esprit persiste malgré cela à vouloir donner sa pensée, elle arrive à l'homme transformée, méconnaissable, incomplète ou surchargée de la pensée du médium. Ceci explique le grand nombre de communications faibles, insignifiantes, qui encombrent les cartons des spirites et qui font douter de la présence réelle des esprits au milieu d'eux. Encore nous n'avons pas parlé de la difficulté qu'éprouve un esprit à se servir d'un instrument qu'il ne connaît pas. Bref, après avoir formé le projet de venir à vous et de vous dire certaines choses, il arrive souvent que, forcés par les circonstances, nous tenons compte de la disposition du médium et nous abordons un autre sujet. Ce n'est que par échappées, par éclairs presque, qu'il nous est possible de donner toute notre pensée, et de vous ouvrir largement les portes de ce royaume spirituel, auquel chacun de vous aspire et dont vous vous faites pour la plupart une si fausse idée.

La spiritualité, ce n'est pas, vous devez vous en douter, la fin absolue de toute souffrance, et en sortant de la vie terrestre, le bonheur parfait. C'est plutôt la continuation du travail, un repos fort agréable, et la cessation, la fin de ce doute attaché à l'homme pendant ses incarnations.

Existons-nous réellement ? C'est la solution du problème toujours posé. Où allons-nous et de quoi sommes-nous composés ? Eh bien la spiritualité résout le problème. Oui nous sommes esprits. De ce point de notre existence, en embrassant tout le passé, nous suivons la marche progressive de cet être désormais immortel. Du passé, nous concluons pour l'avenir, nos doutes sont donc finis, il ne nous reste plus que le travail en perspective. Il nous reste, oui, il nous reste à chercher Dieu.

Puisque l'amour de la création conduit au Créateur, tous les moyens de dévouement nous sont offerts ; le but, c'est le perfectionnement de la terre, et c'est pour finir par où j'aurais dû commencer, sa moralisation progressive au moyen de la raison, de l'intelligence, de la science mises au service de la vérité. Ceci obtenu, les vertus feront leur apparition et le spiritualisme pur développera la conscience humaine d'une tout autre manière que la crainte du supplice de l'enfer, ou la perspective des joies ineptes du paradis des catholiques. Toutes les tendances des réformateurs doivent se tourner de ce

côté, couper, trancher sans pitié toutes ces entraves qui attachent le peuple comme un esclave au char de Rome, cela pour obtenir des citoyens, des républicains, des hommes. SIMIOT.

A PROPOS DES ARMÉES PERMANENTES.

Un ouvrier saxon s'est adressé il y a quelque temps au maréchal de Moltke pour se plaindre des charges que le service militaire fait peser sur le peuple allemand. Dans sa naïveté il priait le maréchal d'user de son influence sur l'empereur Guillaume, pour faire diminuer l'effectif de l'armée au lieu de l'augmenter encore. On doit croire que le maréchal fut touché de cet humble écho des doléances populaires, car la lettre de l'ouvrier n'est pas restée sans réponse.

« Quel est l'homme, — dit M. de Moltke, dans sa lettre à ce correspondant de hasard — qui ne partagerait pas le désir de voir alléger les lourdes charges qu'impose l'entretien de l'armée... Mais on ne peut espérer de voir une situation meilleure que lorsque toutes les nations auront reconnu que toute guerre, fût-elle victorieuse, est une calamité publique.

» Malheureusement toute la puissance de l'empereur n'est pas capable de faire naître une pareille conviction ; *elle ne peut naître que d'une meilleure éducation religieuse et morale des peuples*, résultant d'un développement historique de plusieurs siècles dont ni vous ni moi ne serons témoins. »

Nous nous demandons ce que l'empereur d'Allemagne et la plupart des potentats qui dirigent les destinées des peuples, ont fait jusqu'ici pour faire naître cette meilleure éducation religieuse et morale qu'ils reconnaissent indispensable. Alors qu'on dépense des sommes folles pour le militarisme, est-ce qu'on a jamais songé jusqu'ici à demander le moindre subside pour faciliter scientifiquement l'étude des phénomènes spirites, s'assurer expérimentalement de l'existence de l'âme et de la vie d'outre-tombe, ces points essentiels d'où doit découler toute rénovation religieuse future ?

UN ENTERREMENT CIVIL CATHOLIQUE.

On lit dans *l'Indépendance belge* du 11 avril :

« ..... Le clergé vient de recevoir, dans l'Ouest, une leçon qui devrait le faire réfléchir et lui démontrer jusqu'à quel état d'exaspération sa conduite plus qu'imprudente et provocatrice, mène des natures élevées, demeurées toute leur vie fidèles aux principes du catholicisme, mais outrées de ce qu'on se met à appeler maintenant *le dogme impie* de l'infaillibilité papale.

Un avocat livré toute sa vie aux travaux de la publicité et un érudit infatigable, M. Brethé, vient de mourir près de Montaigu (Vendée).

Il jouissait par son talent, son noble caractère, son patriotisme ardent et l'indépendance de sa position, de l'estime universelle.

Il était connu comme homme religieux, profondément religieux même, catholique convaincu, mais ennemi avoué du parti ultramontain qui a perdu le catholicisme.

Il meurt à l'âge de 61 ans. On ouvre son testament, et sa famille surprise y trouve la disposition suivante :

« Bien que je croie fermement à la divinité de » Jésus-Christ, à l'immortalité de l'âme, à la ré» surrection, etc., je demande à être enterré *sans* » *aucune cérémonie religieuse*, voulant protester » contre la conduite des prêtres actuels, que je re» garde comme les plus grands prévaricateurs qui » aient jamais existé. »

Inutile de dire que la famille a exécuté rigoureusement les volontés du défunt ; l'affluence énorme de la population, dans cette catholique Vendée, a prouvé que les esprits marchent et qu'on a regardé cet enterrement civil autrement qu'un acte d'impiété.

Le correspondant qui me transmet le fait ajoute : « Nous avons vu là un spectacle inouï, sans précédent à notre époque, un *saint* se faisant enterrer civilement. »

Il est certain que la chose est étrange ; même les croyants qui repoussent avec horreur l'ultramontanisme, acceptent les dernières prières de l'Eglise. Mais, ici, nous avons une protestation motivée, solennelle, écrite à l'avance, avec réflexion, par un esprit distingué, un homme profondément versé dans l'histoire religieuse et ayant fait des recherches spéciales sur la période curieuse de l'histoire religieuse de la Révolution, ce qu'on a appelé *l'Eglise constitutionnelle*. C'est donc un homme de valeur, une nature très-sérieuse, très-convaincue, qui a cru devoir donner au clergé, dont il a partagé les croyances, la rude leçon qu'on inflige aux traîtres et aux prévaricateurs. »

REVUE INTERNATIONALE DU MAGNETISME

SOUS LA DIRECTION DE M. DONATO.

Sommaire des nos 7 et 8 (janvier et février 1880) :

1. *Causerie*, par M. Donato. — 2. *L'homme de feu*, par M. A. Bué. — 3. *M. Lafontaine et l'art de magnétiser*, par M. Donato. — 4. *Cours de magnétisme*. Introduction par Charles Lafontaine. — 5. *Barbiguier ou l'anti-farfadéen*, par M. le marquis Louis de Laincel. — 6. *Le magnétisme et la poésie satirique*, par M. le docteur A. Péladan fils. — 7. *Le magnétisme et la charité*, par M. Arthur Legrand. — 8. *Le magnétisme à travers le monde*, par le Directeur. — 9. *Société magnétique de Genève*.— 10. *Le magnétisme*, traduit de l'espagnol, par A.-H.-V. Léading. — 11. *Revues des Revues et des Journaux*. — 12. *Preuve du magnétisme et moyens de se convaincre*, par J.-P.-F. Deleuze. — 13. *Effets thérapeutiques du magnétisme humain*.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 1ᵉʳ JUIN 1880. — Nº 23

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

La charité. — Anniversaire du 31 mars. — Le Dictionnaire Littré. — J. H. Fichte. — Slade au Collorado. — Correspondance.

LA CHARITÉ.

Encore une vertu chrétienne et spirite : La vertu spirite par excellence, hors laquelle il n'y a point de salut. La charité est non-seulement la mère de toutes les vertus, elle est encore la génératrice de toute science morale et de toutes les actions qui en découlent. Toutes les sciences, quels que soient les bienfaits matériels auxquels elles donnent naissance, ne sont jamais ce qu'elles doivent être, tant qu'elles ne deviennent pas bienfaisantes pour tous. La charité est un contrôle nécessaire, une sorte de poinçon sans l'apposition duquel on peut à bon droit témoigner une sorte de méfiance. « Si Dieu n'existait pas, a-t-on dit, il faudrait l'inventer. » Pourquoi ? Parce qu'il faut à l'homme une boussole justicière qui doit incessamment lui montrer le point fixe vers lequel il doit se diriger. Cette direction, toujours la même en principe, n'est autre que la charité, l'amour du prochain, l'amour de cœur entre tous les membres de bonne volonté de la grande famille humaine. Le but est bon et il faut que les actions qui y concourent lui soient conformes.

Jamais les mauvais moyens n'ont été irréprochables, quel que fût le but pour lequel ils étaient employés. Ont-ils parfois été nécessaires ? C'est ce que nous n'envisagerons pas pour le moment, mais ce qui pourra faire plus tard l'objet d'une étude particulière. Il suffit de dire pour le moment que jamais les mauvais moyens n'aident efficacement à atteindre un bon but, un but quelque excellent qu'il puisse être. Le moyen coupable et par conséquent mauvais moralement, ne saurait donner un succès réel. On peut momentanément réussir, mais au prix de défaites successives qui se produisent postérieurement et qui font quelquefois croire au plus grand nombre à une non réussite complète, à une chute sans retour. Lorsque le but qu'on a en vue est bon, ces défaites définitives sont impossibles, car, à de mauvais moyens on finit toujours par en substituer de bons.

C'est ce qui se voit tous les jours en politique, c'est ce qui arrivera plus tard en toute matière, dans toutes les questions religieuses ou philosophiques. Que chacun ait la prétention de se conduire lui-même en-dehors des pressions nécessaires qui s'exercent sur lui de toutes parts, voilà qui peut sembler naturel et légitime aux hommes qui n'ont aucune connaissance des liens fluidiques qui relient entre eux tous les êtres qui ont vu le jour sur la terre. Mais l'indépendance absolue n'existe pas, et, comme l'a dit Bossuet dans une phrase éloquente qui un jour aura toute la valeur positive d'une démonstration mathématique : « A Dieu seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance. » Lui seul est le Maître, et si nous ne pouvons pas encore scientifiquement le comprendre, c'est que notre science est bien petite, notre vue bien courte et bien étroite.

Tout cela grandira et alors peut-être l'homme pourra-t-il se procurer à lui-même Dieu « scientifiquement. » Mais quelle est donc cette science qui ne connait pas Dieu et qui proclame l'indépendance absolue de l'être humain ? Où a-t-elle puisé son doute ? Car elle n'oserait émettre une négation absolue. Elle l'a puisé dans son aveuglement volontaire, dans cette volonté d'entêtement qui, tout en constatant l'existence d'œuvres que l'homme n'a point faites ou qu'il est inhabile à comprendre, nie l'existence d'un auteur qui, pour le plus grand nom-

bre, constitue une entité nécessaire. L'homme est libre sans doute lorsqu'il s'est élevé par son travail à une certaine hauteur intellectuelle, morale surtout. Indépendant, il ne l'est pas, et jamais il ne saura l'être. Fluidiquement attaché à tout ce qui l'entoure, il ne vit pas seulement pour lui seul. Il donne de sa substance à tous les points de vue, et, à tous les points de vue, il vit de la substance des autres.

C'est un échange constant de vitalité et de pensées parmi les êtres pensants, de vitalité simple parmi les autres, parmi ceux chez lesquels la pensée n'existe pour le moment qu'à l'état latent. Cela n'empêche pas les effluves intelligentes de l'être pensant d'aller aux individus des règnes inférieurs qui n'en prennent naturellement que ce qu'ils peuvent absorber. Et ces êtres eux-mêmes, tout inférieurs qu'on les suppose, exercent aussi sur l'homme une influence *suprême* au point de vue de la matière corporelle de celui-ci. Ils alimentent la vie en donnant la mort; voilà ce qui ne saurait être nié. Où donc est alors l'indépendance humaine? Où donc est cette suprématie à laquelle certains ajoutaient naguère une importance qui conduisait tout droit à l'athéisme, à une indépendance absolue vis-à-vis de Dieu ? Que devient cette indépendance orgueilleuse devant le fait d'un empoisonnement des plus vulgaire? Nier la puissance de Dieu, et reconnaître pratiquement la toute-puissance d'un champignon vénéneux ?

L'homme qui peut s'élever bien haut par l'amour, descend bien bas avec la haine et les aspirations à la vengeance. Mais pour s'élever à l'amour pur, à la charité véritable, il faut avoir une assise inébranlable et une pureté d'intention qui ne renferme, autant que faire se peut, aucun alliage d'égoïsme. L'assise c'est Dieu, et c'est aussi en pensant à Dieu, en se rapprochant de Lui, en se plongeant pour ainsi dire tout en Lui, que l'on acquiert cette pureté d'intention qui fait la plus grande force de l'amour, l'essence même de la charité évangélique.

Il est des hommes qui croient en Dieu et qui ne parlent de Lui que pour le blasphémer ou le maudire. Ils ne voient en Dieu qu'une puissance fatale qui martyrise et brise ses créatures au gré d'un aveugle caprice. Ceux-là atteignent difficilement aux hauteurs de la charité chrétienne, si les élans du cœur sont d'accord avec les paroles qu'ils prononcent. Mais il arrive souvent, très-souvent même, que ce que dit la bouche, le cœur le dément; que la souffrance et les contrariétés arrachent à l'homme des plaintes blasphématoires et des cris de fureur, de vengeance même, contre cette indéniable Puissance qui suit tranquillement la voie qu'elle s'est tracée; versant ses bienfaits sur tous ceux qui savent les saisir et se les approprier; ne punissant jamais, mais laissant les hommes se punir eux-mêmes de leurs fautes et se guérir par la souffrance de leurs maladies morales. On ne doit donc point prendre à la lettre les paroles de ceux que la souffrance aigrit, que les ténèbres morales exaspèrent. Le cœur, nous l'avons dit, dément la plupart du temps les paroles que prononce la bouche; et c'est pour cela que l'humanité est meilleure qu'elle ne paraît.

Elle le deviendra de plus en plus lorsque, ayant rompu, sous certains rapports, comme elle l'a fait avec l'hypocrisie cléricale, elle accentuera cette rupture de manière à n'y plus revenir et qu'elle rompra aussi avec l'hypocrisie de l'incrédulité. L'incrédulité, cet état morbide de l'esprit humain, a, elle aussi, son hypocrisie; la faiblesse humaine fait des incrédules tout aussi bien que des crédules, et il n'est point d'homme, même parmi les plus forts, qui ne paie, dans une certaine mesure, son tribut aux aberrations du milieu dans lequel il se trouve. L'homme se trouve toujours quelque peu entraîné vers l'imitation; aussi les hommes supérieurs qui ont connu cette propension, qui est une suite nécessaire des états précédents de l'être humain, ont-ils dit: « Prêchez d'exemple! » L'exemple, en effet, vaut mieux que les plus beaux discours, surtout ceux auxquels la masse n'entend rien ou à peu près. Alors les paroles se mettent en accord parfait avec le cœur, avec la pensée qui gouverne les actes. Il est des hypocrites de charité comme des hypocrites de religion, ou d'incrédulité ou d'athéisme.

Ceci n'est pas de la vérité, c'est ce qu'on appelle la *crânerie;* c'est le luxe malsain qui s'appuie sur un étalage menteur de fausses pierres précieuses dont la vue en impose à beaucoup, jusqu'au moment où des vraies elles-mêmes subiront le contre coup nécessaire à la fourberie qui présida à l'étalage des premières. Au milieu des faux croyants et des faux incrédules qui encombrent aujourd'hui le monde terrestre, au milieu de tous les systèmes qu'inventent les passions et les ambitions de toutes sortes, il reste une vérité indéniable : c'est la loi de charité, c'est la solidarité universelle, c'est la Pensée divine dans laquelle tout être intelligent peut se plonger en y cherchant l'inspiration bienfaisante et régénératrice qu'il est toujours sûr de rencontrer dans la mesure de sa pureté d'intention. Dans de bonnes conditions il la trouvera pour les autres et pour lui; alors il dira ce qu'il sait, car pour lui c'est un devoir étroit d'en agir ainsi, et quel que soit l'accueil qui soit fait à ses dires, quel que soit le résultat de son action médianimique, il pourra redire avec vérité : « J'ai rempli mon devoir. »

La charité est une vertu divine qui apporte à ceux qui font leurs efforts pour la mettre en pratique un bonheur sans mélange qui est comme une échappée

du ciel, comme un avant-goût des célestes joies. Il y a quelque chose de divin dans les êtres qui comprennent et pratiquent la charité. Mais combien peu cette compréhension et cette pratique existent encore sur la terre ! De telles vertus, de telles forces vives qui créent et transforment sont surtout l'apanage des mondes supérieurs. C'est là qu'elles se montrent dans tout leur éclat, dans toute leur divine pureté, ou plutôt, dans un état que les hommes de la terre prendraient pour la perfection absolue.

Mais qu'est-ce encore cette perfection eu égard à la perfection divine ! Les hommes peuvent tous prendre et s'approprier quelque chose de Dieu, quelque chose de l'héritage éternel ; c'est même leur devoir le plus sacré ; néanmoins, ils ne peuvent jamais, à quelque point qu'ils soient arrivés comme Esprits, posséder dans leur plénitude, les qualités divines. Voilà ce qui fait qu'aucune créature, quelle que soit son intelligence morale, ne peut avoir une compréhension complète de la Divinité ; mais, comme l'a dit Allan Kardec : si l'on ne peut savoir ce qu'est Dieu, on peut du moins connaître ce qu'il n'est pas. Si l'homme ne peut pas lui prêter des attributs qui dépassent les limites de sa compréhension, il doit du moins savoir, que Dieu étant la perfection absolue, il ne peut être entaché d'aucun des défauts que les préjugés lui ont donnés jusqu'ici, en faisant des religions une mode plutôt qu'un culte sérieux.

Le Dieu-Idée, dont a aussi parlé Allan Kardec, c'est le Dieu-Charité devant lequel tous doivent s'incliner sans crainte et sans honte, mais avec la plus grande somme d'amour possible. C'est là Dieu, non le Dieu des combats et des vengeances homicides, invention funeste d'hommes aveugles et violents, pères de l'athéisme, mais Dieu lui-même, Père de toute la création. C'est celui que tout homme de bonne foi voit dans ses œuvres ; celui que tous les cœurs vraiment humains sentent vibrer en eux comme une douce et tendre musique. C'est la pensée de l'Être Suprême se confondant en quelque sorte avec Lui, créant et transformant sans cesse les effluves toutes puissantes de son amour.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

ANNIVERSAIRE DU 31 MARS.

Jamais, dit la *Revue spirite*, les adeptes de notre belle doctrine ne s'étaient trouvés en nombre si considérable à ce rendez-vous de la reconnaissance. Dès le matin du 31 mars, un soleil rayonnant annonçait une journée splendide et semblait ainsi favoriser notre réunion annuelle au Père-Lachaise sur la tombe du fondateur de la philosophie spirite.

Cette manifestation a eu un caractère imposant par l'attitude recueillie des assistants, et le nombre de discours qui ont été prononcés. (La reproduction de ces discours en petits caractères occupe presque la moitié de la *Revue* de mai).

Le soir à six heures, un banquet de deux cents couverts réunissait de nouveau une partie des spirites désireux de se retrouver et d'achever cette journée par une agape fraternelle, au restaurant Richefeu, Palais-Royal.

Une franche cordialité régnait parmi les convives et montrait assez tout ce que notre doctrine, faite de tolérance et de libéralisme, répand de charme dans les rapports sympathiques qu'elle établit entre ses membres.

Au dessert des toasts ont été portés par divers convives, et des remerciements adressés à M. Leymarie, l'organisateur de cette fête fraternelle.

A l'issue du dîner, un concert dû au gracieux concours d'artistes sympathiques à nos idées réunissait une brillante diversité de talent...

La première partie du concert fut suivie d'une séance de prestidigitation due à la complaisance de l'habile professeur, M. Jacobs. Un intérêt particulier résultait pour les spirites de cette séance, M. Jacobs ayant attiré leur attention sur quelques-uns de ses tours, qui, par une certaine analogie avec les phénomènes de la médiumnité, peuvent servir à dérouter les vulgaires.

En parlant des frères Davenport, le sympathique professeur appuyait sur ce fait, que jamais, pour reproduire les phénomènes obtenus par les médiums américains, jamais les imitateurs ne s'étaient placés dans les mêmes conditions, ne s'étaient soumis au même contrôle.

A minuit et demi, ajoute la *Revue*, chacun se séparait à regret, emportant la meilleure impression de cette journée si délicieusement remplie.

De nombreuses adresses de spirites français et étrangers, toutes sympathiques au philosophe éminent, fondateur du spiritisme, avaient été envoyées à nos frères de Paris.

A Nantes, les spirites de la Bretagne se sont particulièrement distingués ; une réunion imposante a eu lieu dans la salle que M. Andrieu de Toulouse avait bien voulu mettre à leur disposition.

M. K. Gaboriau, un de nos frères dévoués de la capitale bretonne, a prononcé le discours suivant :

> Ce qu'il importe avant tout de savoir (à l'homme), c'est d'où il vient, où il va, s'il a déjà vécu, et *s'il vivra encore*, et *quel sort lui est réservé*.
>
> *La Genèse*, CH. IX. A. KARDEC.

Mes Sœurs, mes Frères,

Le grand Architecte de l'édifice spiritualiste, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, veut

dire par ces mots que l'homme ne doit pas être absorbé continuellement dans la recherche de son bien-être présent, mais qu'il doit de temps en temps diriger ses pensées vers l'avenir.

L'avenir ! Quel triste avenir ! Disent les catholiques ! Où allons-nous ? C'est peut-être la fin du monde ! Et Allan Kardec, qui vit dans ses œuvres, reprend avec sa parole immortelle: Quel bel avenir s'ouvre devant vous, ô hommes ! Le monde ne finit jamais: il progresse toujours !

Spirites, vous comprenez, vous, cette parole, qui est un axiome scientifique. Pour vous, l'avenir est grand et plus vous avancez, plus son horizon s'agrandit !

Le passé, c'est un regret, le présent, un étourdissement, mais l'avenir c'est une espérance ! Ici, permettez-moi, sœurs et frères plus âgés, de m'excuser si j'ose prendre la parole devant vous; mais, c'est que nous sommes, nous, jeunes hommes et jeunes femmes, des hommes et des femmes de l'avenir, c'est-à-dire une espérance. Travaillons donc au progrès de l'humanité, en regardant toujours le but qui est dans l'avenir.

Notre travail n'est pas trop difficile, car l'impulsion est déjà donnée. Tous les génies qui se sont incarnés depuis des siècles sur notre globe, ont contribué, chacun pour sa part, à cette impulsion. Par génies j'entends tous les philosophes, tous les inventeurs, tous les savants, tous les poètes, tous les artistes qui ont favorisé l'évolution du principe intelligent sur notre planète, et même du principe matériel, puisque ces deux principes sont intimement liés l'un à l'autre. « Oui, dit Cabet dans son » *Voyage en Icarie*, les plus grands propagandistes » et les plus grands révolutionnaires sont Jésus-» Christ, Luther, l'inventeur de l'imprimerie et ce-» lui de la vapeur ! C'est à eux que la démocratie » doit élever des statues. » J'ajoute à cette liste Allan Kardec.

Nous, les disciples du Maître, nous sommes donc des révolutionnaires. Ce mot ne doit avoir rien de farouche : la transformation opérée par le spiritisme dans les idées admises ne constitue-t-elle pas une révolution dans les esprits. Ah ! ce n'est pas à nous à prendre le glaive, à ensanglanter les corps pour avoir les âmes. D'ailleurs, comme le disait dimanche M. Bouhier, directeur de l'Ecole professionnelle : « L'opposition à tous les degrés a fait son temps. » Espérons-le ! et si ce temps durait encore, ce serait à nous, spirites, à renverser les oppresseurs et à relever les opprimés.

L'avenir est à nous ! car tout progresse. L'avenir est à nous ! car, ayant donné une impulsion au progrès dès cette vie, nous reviendrons plus tard, si besoin est, pour continuer notre œuvre. L'avenir est à nous ! car l'esclavage a secoué ses chaînes, les intelligences que les apôtres de la superstition avaient engourdies se réveillent; elles regardent autour d'elles, et elles sont tout étonnées de voir de la lumière.

Eh bien, cette lumière n'est que l'aurore de ce grand jour annoncé par Lamennais. Je ne puis mieux terminer qu'en citant les paroles prophétiques de ce génie :

« Ce sera, dit-il, comme au temps où tous étaient frères et l'on n'entendra plus la voix du maître ni de l'esclave, les gémissements du pauvre ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

Les pères diront à leurs fils : Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses. Maintenant, le soleil se lève et se couche sur notre joie. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos fronts, à présent si calmes; le chagrin, la douleur, l'inquiétude y creusèrent jadis de profonds sillons. Les vôtres sont, comme au printemps la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes hommes diront aux jeunes vierges : Vons êtes belles comme les fleurs des champs, pures comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les colore. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères ; mais quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs se se fanent, elles passent ; vient un jour où ni la rosée ne les rafraîchit, ni la lumière ne les colore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui jamais ne se fane, ni ne passe. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être près de nos mères ; et les fils de nos pères et de nos mères nous sont doux aussi. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir ! »

M. Gaboriau a aussi récité une poésie très-imagée à la glorification de la doctrine.

Un autre frère en croyance, M. Samuel Lessard, a fait entendre un excellent discours que nous regrettons de ne pouvoir reproduire également à cause de l'exiguité de notre journal. Il y retrace le monde actuel divisé en deux camps, l'un idéaliste, l'autre matérialiste ; le premier lui-même partagé en deux courants antagonistes : le catholicisme et le protestantisme, dont aucun ne satisfait plus les âmes émancipées. Réfutant ensuite les idées matérialistes et positivistes, l'orateur nous montre les conséquences déplorables du fanatisme religieux à travers les dix-huit siècles du christianisme, conséquences

conduisant aux mêmes maux que les doctrines matérialistes et positivistes. Il retrace ensuite la venue consolatrice du spiritisme, doctrine d'abord conspuée par la foule et les faux-savants et maintenant appuyée par le témoignage d'autorités scientifiques qui n'ont pas craint d'ajouter à leur gloire déjà récoltée sur le champ de la science, l'auréole du courage de leur opinion. Dépeignant à grands traits les fruits que produiront sur la morale universelle la connaissance des principaux dogmes du spiritisme, l'orateur continue en montrant comment les prophéties des esprits supérieurs qui ont précédé le Christ, s'accomplissent de nos jours par l'éclosion dans toutes les classes de notre humanité de toute espèce de facultés médianimiques, éclosion qui à l'heure actuelle tient le monde en suspens, à la vue de ces prodiges ; mouvement immense qui doit un jour nous amener tous ceux qui souffrent, tous ceux qui pleurent, et tout homme qui désire trouver la paix de l'âme dans une croyance qui jusqu'ici a terrassé victorieusement toute religion positive et que nulle autre doctrine religieuse, nul autre système philosophique n'a pu faire fléchir un seul instant !

Reportant alors ses idées vers la patrie, M. Lessard finit par une belle évocation d'Allan Kardec, à l'Esprit éclairé duquel il demande l'appui pour la propagation du spiritisme en Bretagne, le sol natal.

La partie littéraire de cette fête se composait de cinq discours et de trois poésies. Ceux improvisés par MM. Mendy, Crose et Andrieu soulevèrent de véritables ovations de la part de l'auditoire. Un groupe de jeunes filles s'était chargé de l'exécution de la partie musicale en chantant plusieurs chœurs ; la manière dont elles s'acquittèrent de leur tâche, fit rêver aux paroles de Lamartine : *Les hommes parlent, les anges chantent.*

Mᵉˡˡᵉ Marie H. prenant ensuite la parole, fit un appel en faveur de l'OEuvre Spirite de Paris.

Cette belle fête dura trois heures entières, heures agréables qui resteront longtemps gravées dans les cœurs des frères et sœurs qui y ont assisté.

LE DICTIONNAIRE « LITTRÉ. »

Dans nos moments de loisir nous avons feuilleté le volumineux *Dictionnaire de la langue française*, par E. Littré. L'idée nous vint d'y chercher la définition des mots qui ont été créés pour les besoins de la philosophie spirite, et notre désappointement fut grand de voir nos recherches peu couronnées de succès.

De la part de l'illustre littérateur, dont nous nous permettrons de signaler les omissions presqu'intentionnelles, dirait-on, de la plupart des termes employés dans la doctrine spirite, nous croyons qu'il y a eu un peu de mauvaise volonté, un petit mouvement de colère contre tout ce qui pourrait venir heurter et blesser son cher positivisme, dont il est, comme on sait, le principal représentant en sa qualité de continuateur d'Auguste Comte. Et cependant que de veilles laborieuses cet homme n'a-t-il pas dû passer au milieu des manuscrits et des livres que viennent offrir au compilateur patient les bibliothèques publiques et privées de Paris et d'autres centres intellectuels de la France, pour ériger, pierre par pierre, ce beau monument élevé à la gloire de la langue française, ce *Dictionnaire* sorti d'une des plus illustres librairies du monde, celle de la maison Hachette et Cⁱᵉ ! Et au milieu de ce travail d'Hercule, lui et ses savants collaborateurs n'ont pas eu d'yeux pour voir les lacunes qu'ils laissaient à ce magnifique ouvrage, en négligeant, non par ignorance de leur existence, mais par préméditation, tous les termes qu'un adepte du spiritisme est en droit d'y chercher et d'y trouver. Cette préméditation ressort d'une façon très-marquante des parcimonieuses définitions de quelques termes, définitions qu'on pourrait trouver plus complètes.

L'édition qui a servi à nos comparaisons est celle de 1876 à 1877, 4 volumes et un supplément.

Les termes suivants ne se trouvent ni dans le *Dictionnaire* ni dans les *Additions du Dictionnaire*, vol. IV, ni dans le *Supplément*, ni enfin dans les additions et *Notes tardives* de ce supplément :

« Agénère. Erraticité. Médianimique. Médiumat.
» Périsprit. Pneumatographie. Pneumathophonie.
» Psychographe. Psychographie. Typtologie. Séma-
» tologie. Stéréotite. Typteur. Typtologie. »

Le lecteur spirite trouvera la définition de tous ces termes à la fin du *Livre des Médiums ;* quant au lecteur non initié au spiritisme et qui n'a aucune connaissance des œuvres d'Allan Kardec ni de toutes celles qui figurent dans une bibliothèque spirite, il devra se résigner à rester dans l'ignorance de la signification de ces mots, que la propagation toujours croissante du spiritisme a introduits depuis vingt-cinq ans dans la langue française, et qu'à leur tour les autres idiomes de l'Europe ne tarderont pas à naturaliser.

Passons aux quelques définitions que nous offre le Dictionnaire de M. Littré sur le terrain du spiritisme.

« ESPRIT. » La définition de ce mot, *suivant la doctrine spirite*, ne s'y trouve pas ; sur les neuf colonnes qui traitent de ce mot, nous trouvons :
« *Esprits frappeurs, esprits écrivains* », âmes de
» morts que depuis quelques années (depuis quand?)
» certaines gens *s'imaginent* venir frapper aux portes
» et aux murailles ou conduire la plume ou le crayon
» de personnes qui écrivent et substituer leur pen-
» sée à celle de ces personnes. »

L'expression « *certaines gens* » est un peu acerbe, et M. Littré ou son collaborateur ne doit pas être un foyer de tolérance ; les déclassés des carrefours, la population des bagnes et les pensionnaires de Bicêtre sont aussi « *certaines gens* ». Il y aura aussi « *certaines gens* » et surtout des gens de province, qui trouveront un peu forte la plaisanterie d'avoir payé 112 francs pour l'acquisition d'un gros Dictionnaire définissant un système philosophique moderne comme n'étant que les élucubrations malsaines d'individus coiffés des grelots de la folie. Si telle est bien la pensée de M. Littré, nous pourrions lui citer les noms de « *certaines gens* » qu'il coudoie peut-être, sans s'en douter, pendant les travaux de la Loge et de l'Académie; de gens qui sont peut-être ses voisins, mais qui tout en étant des coryphées de la science moderne, ne seront point de son avis à propos de notre doctrine, et qui, si M. Littré avait mis toute sa bonne foi à rendre au spiritisme ce qui est au spiritisme, auraient volontiers donné au célèbre littérateur des renseignements très-précis et très-scientifiques sur tous ces termes à l'ignorance desquels il a montré beaucoup de bonne volonté, à n'en juger que par les quelques bribes que son savant ouvrage nous offre.

« FRAPPEUR » Adj., *esprits frappeurs*, sorte » de superstition contemporaine par laquelle on » *s'imagine* que des esprits frappent les murs, les » meubles et font par là connaître leur volonté. »

Nous soulignons dans les deux extraits qui précèdent le verbe : *s'imaginer*, parce que d'après M. Littré, l'*imagination* semble jouer un grand rôle dans les recherches psychologiques faisant l'objet des études du spiritisme, science *positive* et exacte s'il en fût.

Au lieu de : *Médiumnité*, nous trouvons au *Supplément*, p. 226, col. 3, « *Médianité*, sub. fém. » Prétendue science (!) du médium. Ex. Le but des » prévenus est évident : persuader qu'on est doué » d'un pouvoir surnaturel, la médianité. (*Gazette* » *des Tribunaux*, 18 Juin 1875. page 584, 1re col.)

Cette définition renferme une grosse contradiction. Si la *Médianité*, comme l'appelle la *Gazette des Tribunaux*, est, d'après M. Littré, une prétendue *science*, elle n'est donc pas un *pouvoir surnaturel*. Voici le premier exemple qui démontre que l'auteur a bien su préciser la source à laquelle il a puisé sa définition ; il n'a trouvé que dans la *Gazette des Tribunaux*, procès Buguet, le mot : *Médianité*, ou comme l'usage le veut maintenant, *Médiumnité*.

« MEDIUM » se trouve au Dictionnaire, vol. I-P, page 491, 2e col., 4e acception.

«Personne qui *prétend* servir d'intermédiaire entre » ses semblables et les espritsdes morts ou autres. »

On voit une fois de plus que nous ne sommes que gens *à prétention* et *à imagination*.

« SPIRITISME » sub. m., superstition des spirites.

« SPIRITISTE » « celui qui est adonné à la su- » perstition des spirites. »

Un des attributs d'une bonne définition est certainement la brièveté, mais être bref à ce point-là, c'est devenir obscur. La didactique y est complètement négligée et M. Littré ne se donne pas même la peine de dire au lecteur *en quoi* consiste cette superstition, de quelles chimères elle se nourrit, quelles sont ses pratiques. Pour prouver combien ces définitions contrastent par leur laconisme avec d'autres termes didactiques, prenons à la lettre S le premier mot venu, par ex. « STOCKFISH » vous trouverez à la page 2047, 2e col., que c'est un « substantif masculin » et que c'est « toute sorte » de poisson salé et séché, et plus particulièrement » une espèce de morue séchée à l'air ; vous y verrez » les manières d'écrire ce mot au XIVe et au XVIe » siècle, et finalement l'étymologie vous dira que » ce mot est tiré de l'anglais *stockfish*, composé de *stock*, bûche, et de *fish*, poisson. »

Voilà une définition qui ne nage pas entre deux eaux ! Il n'y a pas moyen de s'y tromper et de confondre un stockfish avec un cuirassé de la marine britannique. Quant au mot : *spiritisme*, vogue la galère ! C'est la première superstition venue, tout ce qu'il vous plaira en fait de superstitions !

La *Gazette des Tribunaux*, 18 Juin 1875, p. 584, 2e col., a fourni à M. Littré un *nouveau* terme qui paraîtrait n'être en usage que chez les disciples d'Allan Kardec ; c'est le mot : « *Bicorporéité*, s. f. » Chez les spirites, « double corporéité. » Cependant ce mot est bien plus ancien que le procès Buguet, et il pouvait figurer au Dictionnaire sans y faire intervenir les spirites ; si nous avons bonne mémoire, Origène a déjà employé ce mot.

Si le spiritisme est passablement malmené dans l'œuvre de Littré, il n'en est pas de même du spiritualisme, et l'auteur du Dictionnaire a su éviter un écueil contre lequel vient fréquemment se heurter l'œuvre de Maurice Lachâtre. Chez le premier, tout ce qui a rapport aux diverses religions, sectes, et superstitions, y est consciencieusement défini suivant les croyances établies, sans y faire transpirer *ses opinions personnelles*. Un Dictionnaire est le livre de tout le monde. Le catholique, le protestant, le juif, le mahométan et tous les sectaires possibles, doivent y trouver établis en matière de foi, leurs doctrines et enseignements avec la plus scrupuleuse exactitude, sans qu'il leur soit permis de découvrir dans la définition du mot qui les intéresse, à quel parti politique ou à quelle doctrine religieuse l'auteur se rallie. Maurice Lachâtre, nous semble-t-il, pêche très-souvent contre cette règle ; en bien des endroits il laisse percer son opinion à lui

sur telle ou telle chose. Un mot aura-t-il une acception haineuse, propre à provoquer le ridicule ou la honte, le personnage qui figurera dans la phrase citée comme exemple, sera la plupart du temps un prêtre ou un prince, chose qui choquera bien des lecteurs ne demandant pas à l'auteur son opinion personnelle, l'objet de ses sympathies ou de ses antipathies, et qui fait perdre au Dictionnaire son caractère d'universalité. M. Littré a si bien su écarter de ses vastes travaux les défauts que nous signalons, que son ouvrage, à lui, l'apôtre du Positivisme, est recommandé par l'Eglise catholique romaine à la lecture des fidèles (peut-être un peu à cause des coups d'épingles contre le spiritisme), tandis que celui de Maurice Lachâtre s'est attiré les honneurs de l'Index romain. Quand on veut fustiger les erreurs de ses semblables, prêcher une rénovation quelconque, il nous semble que ce n'est pas dans un Dictionnaire que l'on doit déposer ses opinions personnelles. Nous avons vu plus haut que lorsqu'il est question de spiritisme, M. Littré, l'éminent académicien, s'est laissé aller, lui aussi, à cette manie de dénigrement qui ne sera jamais goutée par un lecteur impartial.

Il n'est jamais trop tard pour réparer une erreur ou un oubli, et quoique M. Littré soit déjà d'un âge très-avancé, nous espérons qu'en ne persistant plus à se tenir en-dehors du mouvement spirite qui se manifeste maintenant dans le monde des savants, mouvement qu'il ne peut ignorer à bon escient, il admettra un jour, ne fût-ce que dans les *notes tardives* de son Dictionnaire, la terminologie spirite aussi bien qu'il y a fait figurer la terminologie spiritualiste jusque dans ses moindres détails.

J. H. FICHTE.

Le *Religio Philosophical Journal* de Chicago a publié sur cet homme éminent, une notice nécrologique dont nous traduisons les extraits suivants, pour compléter les renseignements déjà donnés dans notre n° du 1er septembre.

Les derniers avis de Stuttgard, Allemagne, nous informent de la mort de J. H. Fichte, le célèbre philosophe co-éditeur depuis nombre d'années avec Ulrici, du principal journal philosophique allemand et auteur de nombreux ouvrages. Né en 1797, il il était fils de Jean Godefroid Fichte qui naquit en 1762, et duquel, dès son baptême, une parente âgée de sa mère prédit la future grandeur. La prophétie fut pleinement accomplie ; J. G. Fichte est au premier rang des philosophes allemands avec Leibnitz et Kant.

J. H. Fichte, le fils, s'est acquis une renommée également impérissable et qui s'affirmera tous les jours davantage. Un de ses premiers écrits où l'on trouve le germe de ses idées philosophiques fut un article sur « L'âme, l'esprit et la conscience au point de vue de la science psychophysique. » Dans cet écrit, il cherche à démontrer que les notions de temps et d'espace ont leur origine dans un sentiment particulier de durée et d'extension qui est inséparable de la conscience de l'âme, et qu'elles ont leur base dans la nature objective de l'âme elle-même...

En 1859-60, J. H. Fichte fut converti au spiritualisme par suite des occasions qu'il eut d'être témoin de l'écriture directe des Esprits et autres phénomènes qui se manifestaient en présence de son ami le baron de Guldenstubbe, un médium doublé d'un savant et qui, grâce à sa position, put offrir gratuitement ces manifestations à tous les chercheurs de la vérité. Depuis cette époque jusqu'à son décès, Fichte s'est livré activement à l'étude des manifestations spirites, et dans un ouvrage publié cette année et intitulé : *La valeur et les illusions du spiritualisme*, il a pris la défense de cette science que l'ignorance seule peut encore contester. Il s'avoue lui-même explicitement spiritualiste, et dit que la cause du spiritualisme est en sûreté en Allemagne avec des hommes comme Zöllner, Weber, Fechner et d'autres dont les expériences l'ont classé définitivement dans le domaine scientifique.

C'était une belle acquisition pour le spiritualisme que celle de Fichte qui, intrépidement et dans un âge avancé, s'élançait sur la brèche en portant la bannière de la vérité, alors que tant d'autres, sous le drapeau d'une pseudo-science, se montraient nos adversaires dédaigneux.

Avec Hoffmann et Fechner il a introduit le premier dans la philosophie le grand fait du spiritualisme. La révolution que cette infusion est destinée à produire, peut à peine être appréciée maintenant. Le levain est en fermentation, et les signes sont des plus favorables. Même Hartmann, le fameux philosophe athéiste de Berlin, a été forcé d'admettre nos phénomènes. Qu'ils soient appelés à rester stériles dans une tête aussi active, cela n'est pas probable.

A l'exception du *Boston Herald* et de quelques autres journaux qui ne craignent pas l'impopularité, la presse séculière en parlant de la mort de Fichte, n'a fait aucune allusion à sa croyance spiritualiste, ni aux écrits où il a pris la défense de cette science. Nous n'en sommes nullement surpris. Nous pouvons attendre, notre temps et la réputation de J. H. Fichte le peuvent également.

SLADE AU COLORADO.

Le docteur Slade a donné des séances à Denver (Colorado) qui ont produit des résultats très-satisfaisants, et un reporter du *Daily News* de cette ville

a obtenu avec lui des effets d'une nature si surprenante qu'il remplit toute une colonne du journal pour en rendre compte.

Entre autres, deux ardoises parfaitement nettoyées furent superposées en forme de boîte et munies à l'intérieur de quelques fragments de touche. Le médium tint les ardoises par un bout en faisant reposer l'autre sur l'épaule du reporter. Un moment après les crayons se firent entendre, et en ouvrant l'ardoise on y trouva six paragraphes lisiblement écrits en cinq langues différentes. Le premier en allemand, le second en latin, le troisième en grec, le quatrième en latin, le cinquième en français, et le sixième en anglais.

Voici la transcription des sentences :

1. Meine Liebe sei mit euch allen in Christo Jesu.

2. Quis ego sum, Domine Deus quia adduxisti me.

3. E men gar Ekklesia, kai per kath' oles tes oikoumenes cos peraton tes tes diespasmene.

4. Regula est autem fidei, ut jam hinc quid audamus profitiamur illa scilicit qua auditur.

5. Le bonheur s'achète par le sacrifice — Dieu ne donne rien pour rien.

6. Perils and misfortune, and want, and pain, and injury, are more or less the lot of all men that come into the world.

Le *Banner of Light*, auquel nous empruntons le fait ci-dessus, rapporte également dans ses colonnes un intéressant extrait du *Daily Evening Times* de Leadville (Colorado), et concernant une séance qui eut lieu dans cette ville le 23 mars dernier dans la demeure du juge Stansell. Le cercle était composé de M. Gerrish et de sa dame, du juge Stansell, du colonel Bright et du colonel Stocking. Ce dernier y reçut par l'écriture directe une communication inattendue de son ami M. D.-J. Burdick, récemment décédé.

L'excitation était très-grande à Leadville et des centaines de personnes se présentaient journellement chez le docteur pour être admises à ses séances.

*
* *

Autre séance avec Slade dont rend compte la *Chronicle* de Leadville, et qui s'est passée dans la soirée du 4 avril avec des Messieurs bien connus de la rédaction de ce journal. Nous en citons les particularités suivantes d'après le *Banner* du 1er mai :

« M. Norton ayant exprimé le désir d'apprendre s'il n'y avait pas un esprit présent qui voulût communiquer personnellement avec lui, le docteur plaça la pointe d'un crayon sur une ardoise et tint celle-ci sous la table. Quelques moments après le message suivant fut obtenu :

« Ce que je peux vous dire de mieux c'est que l'âme de l'homme ne meurt jamais. » W. Norton.

La signature est celle d'un frère de M. Norton, décédé depuis bien des années, circonstance qui n'était connue par aucune des personnes qui se trouvaient là. Cette preuve fut considérée par M. Norton comme très-concluante.

Le docteur demanda ensuite à un autre assistant de poser par écrit derrière l'ardoise une question dont il ne pourrait prendre connaissance.

M. Green écrivit ces mots :

« Qu'est-il advenu de Bradley ? »

La réponse donnée sur l'ardoise fut :

« Il (B) a été tué. »

M. Green était un officier de Co. B, huitième infanterie du Missouri. Lors du second assaut des défenses de Vicksburg le 22 mai 1863, Bradley, qui appartenait à la même compagnie manqua à l'appel. L'ennemi n'avait pas fait de prisonniers. Bradley était connu pour son sang-froid et sa bravoure, et il ne vint à l'idée de personne qu'il avait fui ou déserté. Il est à peu près certain qu'il trouva la mort dans cet engagement et que son identité ne fut pas constatée à l'enterrement.

CORRESPONDANCE.

Monsieur et cher Frère en croyance,

Nous apprenons que certains prestidigitateurs (entre autres un nommé Verbeck) donnent des représentations publiques qu'ils annoncent (dans les journaux ainsi que sur leurs affiches et programmes) comme anti-magnétiques et constituant la divulgation des Jongleries spirites. (Nous nous servons à dessein des termes qu'ils emploient).

Il est indispensable au triomphe de notre cause que ces contrefacteurs de la vérité soient enfin démasqués. Pour imposer le respect à nos adversaires, il est nécessaire de mettre en évidence, non-seulement notre sincérité, dont ils ne se soucient guère, mais surtout notre force et notre énergie.

En conséquence, aussitôt que vous apprendrez que l'un d'eux organise une soirée de ce genre, dans la ville que vous habitez ou dans une cité voisine, nous vous prions *de nous en avertir immédiatement* (au besoin par télégramme), afin que nous puissions vous mettre en mesure d'empêcher sûrement nos ennemis d'atteindre le but odieux qu'ils se proposent, et de faire retomber sur eux tout le ridicule dont ils veulent nous couvrir.

P.-G. Leymarie.

Rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, Paris.

Il est utile que cette lettre soit connue de tous nos frères et amis.

AVIS.

Monsieur Durville, Directeur du Journal de Magnétisme, nous informe de la réapparition de sa Revue. Les bureaux sont maintenant installés rue des Lombards, 66, à Paris.

Nous avons l'honneur de rappeler aux abonnés qui ne nous ont pas fait parvenir le montant de leur abonnement, la lettre que nous leur avons écrite à ce sujet il y a quelque temps.

10 Cᵉˢ LE NUMÉRO — 8ᵉ ANNÉE — 15 JUIN 1880. — Nº 24

Hors la Charité point de Salut

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

BUREAU DU JOURNAL :
CHEZ J. HOUTAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE FLORIMONT, Nº 37, A LIÉGE
(Les correspondances, demandes d'abonnements, envois de valeurs, etc., doivent parvenir à cette adresse.)

EN VENTE A LIÉGE :
Rues Florimont, 37, et Cathédrale, 36

ABONNEMENTS :
Belgique . . . . . Frs. 3
Pays étrangers faisant partie de l'*Union postale*, y compris la France . . . . . » 5
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et frs. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On s'abonne à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, et à Bruxelles, chez M. FRITZ, rue de Louvain, 121.

SOMMAIRE :

Le fluide divin. — Théorie et pratique. — A la *Gazette de Liége*. — Un médiummètre. — Le nouveau livre de Victor Hugo. — Dictée médianimique. — Une jeune fille électrique. — Peinture directe. — Les effets du militarisme.

LE FLUIDE DIVIN.

Que ce titre n'effarouche personne et surtout qu'on ne voie pas en lui une prétention exagérée à donner des définitions que nous ne prétendons nullement formuler, et encore moins faire accepter à ceux auprès desquels nous pouvons avoir accès. Ce qu'il nous est permis de dire, c'est que le fluide divin est partout, c'est que en lui consistent toute la grâce divine, tous les bienfaits moraux ou matériels que l'homme peut constater en lui. Tout ce qui élève l'âme, tout ce qui donne à l'homme un véritable bien-être, n'est autre chose qu'une émanation bienfaisante du fluide divin.

Comme partout il y a des degrés ; car chacun, comme cela a été dit souvent, ne peut s'assimiler ce fluide que dans une certaine proportion. Dieu domine tout et il est partout : tous les êtres de la création, depuis l'atome insaisissable jusqu'à l'archange plus insaisissable encore peut-être par les instruments de la science humaine que le matérialisme domine, tout est plongé dans le fluide divin, tout se développe et s'accroît sous la protection divine, sous le fait incessant et éternel de la création. Depuis l'atome jusqu'à l'archange, et nous savons qu'il y a quelque chose en-deça du plus petit et quelque chose au-delà du plus grand, entre les deux plus extrêmes limites qu'il soit donné à l'humanité actuelle de comprendre, le fluide divin coule à pleins bords, imprégnant tous et toutes choses de sa toute-puissance fécondatrice. Chaque être et chaque chose en prendra ce qu'il lui faut, suivant sa nature, suivant sa puissance de vitalité, suivant sa force d'absorption des molécules qui contiennent dans leur essence même, à un degré plus ou moins pur, une parcelle indestructible de la pensée divine.

Quoi de plus divin que la nature ? Et ne voit-on pas dans toutes les parties des lois immuables qui la dirigent, une harmonie qui n'a rien de la rigidité et de l'incohérence des lois humaines ? Si la destruction parfois cruelle se produit sur les êtres qui la composent et qui sont doués de sensibilité, c'est que cette destruction est le principe immédiat d'une transformation nécessaire, c'est que la souffrance matérielle ou morale est le seul ressort efficace de l'avancement des êtres. Quant à ceux qui ne souffrent pas ostensiblement, qui ne tressaillent pas sous les coups pourtant mortels qui leur sont portés, ils ne sont pas moins imprégnés, suivant leur nature, du fluide divin. Tous les hommes qui reconnaissent Dieu, tous ceux qui comprennent que l'immensité et les infinies créations qui la peuplent n'est pas l'ouvrage propre de leur petite humanité, tous ceux-là diront que Dieu est partout.

Ils donnent ainsi un démenti formel à d'autres, qui, tout en disant aussi en principe que « Dieu est partout » voudraient le garder chez eux pour en faire leur propriété de caste ou de personnes, pour l'accorder ou le refuser à d'autres, suivant leur bon plaisir. Accorder Dieu, refuser Dieu, c'est là une prétention qu'on a vu longtemps se produire, qui se produit encore en certains lieux avec plus ou moins de succès, mais qui finira bientôt par ne plus se produire. S'il est vrai que le soleil brille pour tout le monde ; s'il est vrai que ses rayons chauds et fécondants réchauffent la terre et toutes ses productions à tous les degrés, il n'est pas moins vrai que le fluide divin s'étend partout dans l'atmosphère, partout sur la terre et dans chacune des

plus infimes parcelles qui constituent le globe terrestre.

Et ce qui, entre beaucoup d'autres choses, établit encore une différence entre le soleil matériel qui éclaire et féconde la terre, et le fluide divin qui est le vrai soleil moral qui éclaire et féconde tout sans exception, c'est que ce dernier ne connaît, en ce qui touche les âmes humaines, ni hiver ni été, ni saisons intermédiaires, ni jours froids, ni jours pluvieux, ni jours de neige glacée. On ne peut se chauffer au soleil que lorsque l'atmosphère terrestre ne l'obstrue pas de ses vapeurs, et il n'est pas au pouvoir d'un seul de faire dissoudre les brumes qui l'obscurcissent. Pour le fluide divin qui vivifie, réchauffe, féconde et guérit les âmes, chacun peut s'en faire un viatique moral et un remède contre tous les maux en purifiant son atmosphère morale particulière, en se rendant digne de puiser largement dans le courant immense qui passe à la portée de sa main.

C'est là l'inappréciable héritage du Père, l'inépuisable source de tous les biens, la mine éternellement féconde de toutes les richesses. Chacun y peut puiser à sa volonté et nul n'est exclu de ce droit littéralement universel. Dieu n'est pas un de ces pères injustes et capricieux qui accordent arbitrairement à quelques-uns de leurs enfants ce qu'ils refusent brutalement aux autres. Il donne à chacun les moyens d'arriver au but proposé à tous et nul n'est déshérité dans la grande famille. Il suffit, dans tous les actes auxquels on se livre, de penser à Dieu, de se rapprocher de Lui en se conformant à sa volonté d'amour, et si réellement on est dans la bonne voie, on se sentira inondé de ce divin fluide, qui fait le sujet de cet article. On peut se tromper quelquefois, errer à l'occasion, mais avec de la bonne volonté on se retrouve toujours.

Il est parfois des erreurs nécessaires qui plus tard ne font que rendre plus claires les vérités méconnues. Chaque être doit s'adresser directement à Dieu qui ne laisse jamais sans réponse les questions utiles qui lui sont posées. C'est dans le fluide divin que l'on trouve la pensée divine sur le sujet qui préoccupe ; c'est là qu'on trouve l'affranchissement et la consolation, la liberté vraie en toutes choses. Point d'intermédiaire humain nécessaire, si ce n'est dans certains cas pour le conseil spontanément demandé ; point d'autorité pseudo-divine imposée aux hommes par des hommes et exercée par ceux-ci. Le temps des usurpations religieuses est passé et chacun a le droit et le devoir de s'adresser au Maître des choses qui alors envoie à celui qui l'implore un de ses invisibles ministres pour le conseiller et l'encourager. C'est encore et toujours à l'aide du fluide divin que s'opère le phénomène libérateur du redressement des préjugés, de l'avénement de la lumière au milieu des ténèbres.

Certes, les hommes de bonne volonté et qui ont reçu l'intime initiation que donnent les connaissances spirites, ne doivent pas rester inactifs en ce qui touche ce qu'il nous sera permis d'appeler l'œuvre du fluide divin. Se plonger dans cet océan de lumière et de vérité, dans cette atmosphère de bonheur et de consolation, à l'effet d'y faire participer le plus grand nombre possible de leurs semblables, est une tâche digne de tenter les Esprits les plus élevés incarnés dans l'humanité terrestre. Faire en quelque sorte une large provision de fluide divin pour ensuite le répandre sur tout et sur tous, c'est là l'œuvre discrète et cachée des spirites sincères. S'ils ont une vague intuition du travail accompli dans ce sens, c'est par le contentement intérieur qu'ils éprouvent ; ils n'en auront une pleine connaissance qu'après la délivrance corporelle.

Aussi, loin de craindre la mort, la voient-ils généralement arriver d'un œil serein et comme une récompense du peu de bien qu'ils ont pu faire. Ceux qui ont reçu ces bienfaits en ont aussi une vague intuition pendant la vie corporelle, et ils en acquièrent la certitude à leur retour dans le monde des Esprits. Alors leurs pensées se modifient et leurs opinions se transforment. Eclairés de la vivifiante lumière, ils voient souvent le mal où jusque là ils avaient vu le bien et réciproquement. Ils bénissent alors ce qu'ils avaient maudit ou dédaigné : le spiritisme, à ce moment, leur apparaît comme un véritable sauveur.

Ceux qui se livrent à des études plus ou moins périodiques sur ce sujet, savent, ou du moins sont à même de savoir, dans une certaine mesure, les transformations qui s'opèrent dans ce sens pour les êtres que la mort a rappelés dans les immensités de la vie. La renaissance est complète pour beaucoup, et on peut dire sans craindre de se tromper que la vie morale des incarnés naît de la mort corporelle des désincarnés. Dans cette mort, sujet de terreur pour le plus grand nombre, tous puisent la vie, car dans ces moments suprêmes, le fluide divin déborde et ne s'arrête que devant l'endurcissement momentané de certaines âmes que l'obsession domine.

Cet état ne peut être bien certainement que transitoire, et le bien qui réjouit les uns ne tardera pas à faire la joie des autres. A tous est promise la même récompense, à tous sont donnés les mêmes moyens de l'obtenir. L'entraînement à l'exécution d'une tâche bonne et utile pour tous est dû au contact intime d'une pensée de source divine émanée du fluide divin. Tous les Esprits, quel que soit leur état d'incarnation ou de désincarnation, sont

attirés vers l'œuvre commune que les plus hautes sommités de la terre semblent ne pas voir ni comprendre. Et cependant les hommes en qui elles sont personnifiées ont reçu le baptême du fluide divin qui porte au progrès et aux transformations nécessaires.

Au fond de chaque conscience humaine se trouve le germe latent du fluide divin ; c'est à ce germe que va se rattacher infailliblement la pensée divine qui doit le développer et le féconder. Nul heureusement aujourd'hui n'est à l'abri de ses bienfaisantes atteintes qui sont destinées à guérir tous les maux de l'humanité. L'homme, comme il a été dit, doit exercer sur son semblable, à ce sujet, une action importante et d'une incontestable efficacité. C'est un rôle nouveau, une tâche nouvelle qui s'offrent à lui depuis que le spiritisme moderne est venu, du moins pour quelques-uns, prendre la place qui lui est due auprès de tous. La connaissance du fluide divin, générateur et réceptacle de bonnes pensées est, suivant les degrés, à la portée de tous ; car Dieu est pour tous et non pour quelques-uns.

La loi de solidarité est une loi divine aux effets de laquelle l'orgueil seul a la prétention d'échapper. On sait ce qu'est l'orgueil et les résultats désastreux qu'il engendre, c'est donc par l'humilité qu'on acquiert la vraie puissance, s'il est permis de se servir de ce mot, ou mieux les facultés voulues pour saisir avec succès la part nécessaire du fluide divin destiné à l'œuvre qu'on désire accomplir, et vers laquelle on est intuitivement porté. Les moyens à employer pour atteindre ce but ne sont pas, on le sait, des moyens matériels au vrai sens du mot, cependant le bien matériel accompli a évidemment une grande influence pour l'acquisition de ces précieuses facultés.

Ce ne sont pas non plus des moyens scientifiques ou plutôt dits scientifiques ; et pourtant c'est bien une vraie science que celle de l'élévation de l'être, une science d'observation à l'aide de laquelle chacun peut, avec un peu d'examen, constater ses propres progrès. L'assimilation des pensées humaines aux pensées divines dans la mesure du possible est ce qu'on pourrait appeler une œuvre de chimie spirituelle, une combinaison transcendante de deux essences, l'une d'une pureté extrême, toute divine, l'autre souvent d'une grande impureté, mais toujours possédant une pureté relative quelque faible qu'elle soit, et se prêtant à une combinaison quelconque avec le fluide divin. Hommes qui cherchez votre voie, hommes égarés dans l'inextricable labyrinthe des incertitudes et des doutes poignants, plongez vos pensées hésitantes dans ce fluide divin que vous signalent les Esprits, guides de l'humanité ! Vous trouverez là le salut, la vie et la liberté ! UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

THÉORIE ET PRATIQUE

Traduit de la revue *Constancia* de Buénos-Ayres.

Une vérité prouvée par l'expérience et l'étude, c'est que *le phénomène* est la base fondamentale, la partie pratique, pour ainsi dire, de toutes les sciences aussi bien physiques que psychologiques.

Le *fait*, pour nous incarnés, a toujours précédé la vérification de la *cause* et cette cause n'a pu être recherchée qu'après la production du *fait*. Car le *fait* est une force passive, puisqu'il n'existe pas par *lui-même*, mais par l'impulsion d'un agent actif dans lequel concourent la puissance et l'intelligence, la volonté et la direction.

Dans les faits qui se produisent dans les corps solides et fluides, nous observons constamment la plus parfaite régularité qui nous permet d'en déduire une loi. Cette loi nous la formulons après un grand nombre d'observations de *faits* produits dans des conditions identiques et de même manière.

Nous nommons *loi* en général une hypothèse plus ou moins logique, plus ou moins fondée, plus ou moins probable, et parfois problématique...

Il s'ensuit que l'hypothèse *d'hier*, qui était acceptée par la science, doit demain céder sa place à une autre plus probable.

Cela a lieu parce que la science doit toujours opérer sur le terrain expérimental, *l'unique* qui puisse la faire progresser dans les voies de l'inconnu : des arcanes de la nature.

Le spiritisme aussi, de la même manière que toutes les sciences, dut se manifester aux sens de l'homme sur le terrain des phénomènes matériels.

Le phénomène, la pratique précéda la théorie, la philosophie, la morale ; la communication intelligente précéda la doctrine. La première chose que nous vîmes fut une *force matérielle :* un pouvoir tangible à nos sens matériels.

Mais comme l'idée de *pouvoir* était constamment unie à l'idée *intelligence ;* qu'à une demande que nous faisions on nous répondait d'une manière intelligente, nous en déduisîmes que l'être qui nous répondait était doué d'intelligence, de pouvoir et de volonté pour se communiquer à nous.

Peu à peu ces mêmes agents invisibles se mirent à nous enseigner les moyens de perfectionner cette communication, de la rendre plus rapide et plus facile.

Ils nous firent savoir que ces petits coups, ces mouvements de tabourets, de tables, de chaises, de fauteuils, de sofas, etc., n'étaient qu'un commencement, que ce n'était que l'a, b, c d'une révélation, d'une manifestation spirituelle ; que le monde invisible et impalpable des Esprits allait se mettre en contact plus direct, plus immédiat avec notre monde matériel visible ; que pour obtenir ce

résultat, il fallait évoquer les Esprits, et qu'ils nous enseigneraient ce que nous devions faire pour obtenir leur présence et entrer en conversation avec eux ; que si nous nous appliquions à cette entreprise avec foi et constance, nous obtiendrions les plus brillants résultats et que nous verrions chaque jour se développer nos facultés médianimiques ; que les Esprits mettraient en nos mains des armes puissantes pour combattre le fanatisme, l'erreur, et le matérialisme sur son propre terrain : les *faits*, les phénomènes à effets physiques, les matérialisations, etc.

Ils nous dirent aussi :

« L'arbre du spiritisme produit plusieurs médiumnités ; elles se combinent entre elles, se prêtent mutuellement force et assistance, et se servent mutuellement de compléments ; n'étudier et ne s'adonner qu'à une seule médiumnité, ce serait ressembler à l'homme qui, possédant deux jambes, n'en employerait qu'une seule ; entravé dans sa marche, il ne parcourrait qu'un moindre espace et au péril de trébucher et de tomber ; ou comme si, au lieu de se servir des deux mains et des deux bras, il ne se servait que d'un de ces membres pour travailler, combattre ou se défendre ; son travail serait bien moindre et bien lent, sa lutte bien faible et son triomphe fort douteux.

» Celui qui veut étudier les mathématiques transcendantes, doit forcément avoir mis la main aux quatre premières règles de l'arithmétique : addition, soustraction, multiplication, division. « Celui qui ne connaîtra pas, sans faillir, ces premiers éléments du calcul, ne deviendra pas bon mathématicien. » Il en est de même pour l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, etc.

» Une science peut-elle faire abstraction de sa base élémentaire ? »

Non, sans doute ; car *l'élément* est le principe de tout dans la nature : sans les molécules, sans les atomes, sans l'impalpable, sans l'invisible, il ne peut y avoir de corps, ni de forme, ni rien de tangible.

« Il existe des êtres fluidiques, invisibles, impalpables, les Esprits existent : ils se rendent sensibles à nos sens de l'ouïe, de la vision, du tact.

» Suffit-il peut-être, pour y croire, du rapport de celui qui a assisté au phénomène de la matérialisation ? Non. — Ainsi donc quel est le conseil de la saine raison : le désir d'obtenir une efficace propagande ; qu'est-ce que la raison nous dicte ?

» La raison nous conseille et le désir nous dicte : *Travaillez à former et à développer n'importe quelles facultés médianimiques qui pourraient exister dans vos frères.* »

Et nous avons mis la main à l'œuvre et déjà nous avons obtenu *quelque résultat.*

Nous avons demandé aux Esprits qui nous assistent de nous indiquer ceux des frères de notre société qui pourraient devenir médiums et leurs spécialités de médiumnités. Non-seulement ils nous les indiquèrent, mais ils nous enseignèrent aussi la méthode à suivre pour obtenir plus promptement un bon résultat.

C'est ainsi qu'après une année d'un travail constant, nous avons obtenu des effets physiques au moyen de notre table à trois pieds, fort pesante, puis deux médiums parlants très-remarquables et dont les discours (qu'on peut lire au n° 22 de cette revue) sont exprimés par les Esprits qui les signent et qui se servent des organes de ces médiums comme d'un instrument matériel.

Et nous poursuivons nos travaux et notre constance reçoit sa rémunération.

En ce moment nous avons en voie de médiumnité parlante cinq frères de notre groupe *Constantia.* Et, selon que nous l'assurent les Esprits protecteurs de nos travaux, ils deviendront bientôt médiums parlants.

Enfin nous obtenons déjà, derrière un rideau, le contact de mains de différentes grandeurs et des communications par coups typtologiques, ce sont les préliminaires de la matérialisation des Esprits, dont les physionomies et les corps apparaîtront bientôt à l'extérieur du rideau, comme cela s'est effectué à Montévideo au moyen de la même médium qui aujourd'hui fait partie de notre société.

Aurions-nous obtenu tous ces effets si nous nous étions limités au développement d'une seule médiumnité ? — Certainement non.

Que l'on soit convaincu, du reste, que toutes les médiumnités sont indispensables pour la propagation ; qu'il n'y en a point d'inutiles et encore moins de *préjudiciables*... La raison ne pourrait pas convaincre par de seules paroles, *ce sont les faits qui parlent*, comme le dit le *Banner of Light* du mois d'octobre.

H.-J. DE TURCK.

A LA GAZETTE DE LIÉGE

Nous lisons dans la *Gazette de Liége* du 14 mai, à propos d'un ouvrage de M. E. Méric :

« A cette question si puissamment intéressante : où allons-nous ? et quel sort nous attend outre-tombe ? ceux qui ont parlé au nom de la seule philosophie n'ont su donner aucune solution satisfaisante. Mais cette préoccupation de l'avenir est aussi ancienne que l'homme, et nul n'a voulu passer à côté d'un tombeau sans s'adresser la question terrible : Où est notre cher mort ? » Le problème est posé, il faut qu'il soit résolu. C'est ce que fait M. Méric dans le second volume de son remarquable ouvrage.

» Il constate, comme pour résumer son étude précédente, que la métempsycose, le spiritisme, les réincarnations de l'âme après la mort ne font rien qu'accuser la faiblesse et les hésitations de la raison. Il doit donc y avoir une autre solution que celle qu'ont *rêvée* ces messieurs. »

Plus loin nous relevons encore les lignes suivantes :

« Voulez-vous parier, j'y mettrais gros, que beaucoup de ces hommes qui, journellement parlent de l'autre vie sans y rien entendre, passeront à côté de ce livre remarquable sans lui donner un moment. Ils aiment à ignorer, et c'est pour cela qu'ils crient si souvent et de si bonne voix à l'ignorance, à l'intolérance du clergé ! »

Il faut que la *Gazette* soit bien sûre de la naïveté et de la crédulité de ses lecteurs pour leur servir des plaisanteries pareilles.

Il y a huit ans que notre modeste publication paraît à Liége, et que deux fois par mois elle démontre, non-seulement par des raisonnements, mais par des faits où sont passés nos chers morts et quel avenir nous est réservé dans la vie d'outre-tombe.

Maintes fois nous avons invité la pieuse *Gazette*, qui recherche avec un soin si méticuleux le moindre miracle de Lourdes, à ne pas mettre ces faits d'un ordre bien supérieur, sous le boisseau ; elle est restée sourde à nos interpellations, alors que d'un autre côté elle accueillait volontiers dans ses colonnes les diatribes et les facéties anti-spirites qui trainent dans certains journaux libéraux. Cela n'empêche pas la *Gazette* de chanter victoire et de s'attribuer le beau rôle vis-à-vis de ses lecteurs, parce qu'elle connaît trop bien, la brave commère, la valeur de ce proverbe : Celui qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son.

Quant au livre de M. Méric, nous ne le connaissons pas et nous n'avons pas l'habitude de rendre compte des ouvrages de nos adversaires lorsque ces ouvrages ne nous sont pas adressés. La rédaction du *Messager* est entièrement désintéressée et ne combat que pour la vérité, c'est pour cette raison qu'elle appelle la discussion. Si la *Gazette* est si pénétrée de la valeur des arguments que M. Méric oppose à la doctrine spirite, qu'elle les fasse connaître, nous sommes tout disposés à les accepter s'ils sont bons, à les rejeter s'ils sont mauvais. De la discussion naîtra la lumière ! Ceci, nous voulons bien parier, ne fera pas l'affaire de dame *Gazette*. Elle n'aime pas la lumière. C'est chez elle un système de s'opposer à ce que la vérité puisse éclater au grand jour, simple et nette. Elle a des raisons probablement pour n'en pas changer.

UN MÉDIUMMÈTRE.

(Traduit des *Psychische Studien*. — Revue d'Avril.)

On s'est déjà beaucoup occupé de chercher un indice extérieur de faculté médianimique, tombant facilement sous les sens ; à l'occasion d'une série d'essais de ce genre dont je ferai un rapport plus tard, j'ai été amené à l'observation du remarquable phénomène suivant, et je prie les lecteurs de répéter l'expérience et de m'informer en cas de réussite.

A un fil d'un mètre de longueur, je suspendis d'abord une petite sonnette en laiton et je priai l'Esprit *Samuel* de la mettre en mouvement. Le résultat fut faible. Alors, au lieu de la sonnette, je suspendis un porte-fil en bois dur, c'est-à-dire un pied tourné cylindriquement, de 11 centimètres de diamètre et 3 centimètres de hauteur, pesant 176 grammes, au milieu duquel était fixé une baguette de la longueur et de la grosseur d'un crayon.

Au bout supérieur (du crayon) j'attachai le fil et je suspendis ce primitif pendule à 15 centimètres de distance du mur. Après que le médium eut touché le bois pendant quelque temps, puis étendu les mains pendant deux minutes à une distance de 10 centimètres, l'Esprit *Samuel* réussit à faire sortir le pendule de l'état *de complet repos* en le lançant *subitement* avec une grande force contre le mur.

L'expérience est de la plus grande importance, parce qu'elle ne permet aucune contradiction à cause de sa simplicité, et, en tant que pouvant être faite en plein jour, elle deviendra *l'épreuve fondamentale* de tous les phénomènes spirites. Mais elle exige un bon médium et même alors elle ne réussit pas toujours, ce dont l'expérimentation suivante et tout aussi surprenante donnera la clef.

Le pendule était immobile ; *Samuel* écrivit par ma main qu'il l'avait fait mouvoir par la seule force de sa volonté, mais que le magnétisme de notre regard contrebalançait fortement sa force de volonté, etc. Le médium était assis devant le pendule, et tenait les mains étendues à une distance de 10 centimètres de ce dernier ; le mouvement attendu ne se produisant pas, le médium retira les mains, lorsqu'à ma grande surprise le pendule *suivit ses mains* à une distance de 10 centimètres, c'est-à-dire se mut vers le médium, effet qu'on n'avait absolument pas l'intention de produire. Plusieurs répétitions donnèrent le même résultat : une *véritable attraction magnétique*, n'ayant aucun rapport avec la force de la volonté. Je perfectionnai ce pendule, en suspendant au fil une boule en bois de tilleul de 5 centimètres de diamètre, pesant 45 grammes, et j'y adaptai un cercle gradué. Au moyen de cet instrument, on peut mesurer la force de certaines facultés médianimiques (médium à effets physiques). Quatre médiums écrivains n'exer-

cèrent aucune influence sur la boule, et jusque maintenant je n'ai pu trouver qu'un *seul* monsieur, très-puissant médium guérisseur, à même d'exercer sur cette boule seulement quelque peu d'effet par ses *mains*, mais qui par contre diminuait de *beaucoup*, à une distance de 1m50 par l'influence de sa personne, la force attractive des mains d'un autre médium, jusqu'au point de la rendre complètement nulle, alors même que le médium portait les *deux* mains vers *un* côté de la boule (le côté de la boule opposé à ce monsieur), position qui était la plus avantageuse, ainsi qu'on le comprendra bien, vu que les forces attractives des mains étaient réunies. L'Esprit *Samuel* pouvait naturellement par la force de sa volonté, faire mouvoir aussi cette boule lorsqu'elle était chargée de fluide et que le médium tenait les mains des deux côtés, mais ce mouvement ne se faisait qu'en *avant* et en *arrière*, et non d'une main à l'autre, probablement parce que la force attractive des deux mains est d'une intensité égale.

Une boule creuse en bois de 7 et de 6 centimètres de diamètre, recouverte de papier, était plus facile à mettre en mouvement, mais le papier, le verre, le bois et le carton, disposés cylindriquement autour de la boule, parurent empêcher l'effet presque complètement. Je dis *parurent*, car il est possible que la raison de la non-réussite se trouvait dans l'état d'épuisement du médium. Sans cela, l'appareil est excessivement sensible, il indique toute modification de la force du médium et il parut m'indiquer, entre autres, une pulsation dans le courant magnétique, par des intermittences toutes particulières pendant la chute du retour. Après que le médium, à une distance de 10 centimètres, eut par sa force magnétique amené la boule à la plus grande élongation de 35 degrés, elle retomba en *tremblant* plusieurs fois, soit autrement dit, non pas avec une vitesse uniforme, mais en s'arrêtant à de très-petits intervalles.

Le matin et le soir, à 6 heures, la force du médium est à son point culminant ; elle est à son degré le plus faible, quelquefois complètement nulle avant le dîner et surtout après une promenade, mais cependant elle remonte parfois en dix minutes de temps jusqu'à 5, 10 et 12 degrés d'élongation.

Je suspendis horizontalement à un fil une règle ordinaire en bois, pesant 40 grammes, longue de 40 centimètres, et je cherchai à indiquer la force du médium par la déviation de la règle dans la position horizontale, avec un écart des mains de 5, 10 et 15 centimètres. Il y a eu attraction dans tous les cas, mais il ne m'est pas clairement démontré pourquoi il parut *plus difficile* de dévier cet appareil excessivement sensible, que de soulever partiellement les appareils en bois beaucoup plus lourds. Il est possible qu'il se produise, le long des arêtes de la règle, un plus grand rayonnement du fluide magnétique. J'ai fait naturellement la contre-épreuve d'arrêter la règle dans son mouvement de déviation horizontale par la *transposition* des mains. Tous ces essais épuisaient beaucoup le médium, phénomène que nous n'étions pas habitués à voir se produire en d'autres occasions. Ce médium est la même dame dont la force médianimique a servi à *Ephraïm* à faire la colossale expérience décrite dans mon livre, page 13, à savoir, de soulever mille fois en 12 1/2 minutes, une table pesant 50 kilogrammes. Alors la dame n'éprouvait aucune fatigue, tandis que dans les expériences mentionnées plus haut, les mains devinrent glacées et elle se plaignit d'abattement et d'un tiraillement singulier et douloureux dans l'avant-bras.

Pendant les dernières expériences, nous avons réussi à soulever la boule jusqu'à 35 degrés, et à la maintenir dans cette position. N'ayant pas encore trouvé une autre personne exerçant un effet aussi remarquable sur cet appareil, je reconnais d'autant plus sincèrement et avec gratitude, quel médium *unique* je possède en la personne de cette dame si zélée et si intelligente.

Une autre expérience réussit également. Le médium rapprochait les index et les pouces de manière à former un cercle. A travers ce cercle une canne fut posée sur le sol et on pria *Samuel* de la maintenir verticalement sans qu'elle touchât les mains du médium. Il le fit, mais ici encore le médium dut détourner les yeux. Nous essayons maintenant de donner une inclinaison à la canne ; de la grandeur de cet angle d'inclinaison, nous pourrons sans doute déduire une conclusion pour l'étendue de la force médianimique, et de cette façon nous aurions dans cette canne un second appareil plus simple que le premier, satisfaisant aux exigences indiquées plus haut.

Cependant l'appareil le plus avantageux consiste en deux boules de bois (5 centimètres de diamètre) fixées aux deux bouts d'une petite baguette (de 30 centimètres) suspendue horizontalement par le centre de gravité du système à un crin de cheval. Il sera trouvé le plus sensible pour la vérification de facultés médianimiques moins puissantes et de la force de l'esprit sous divers points de vue, suivant le désir de l'observateur. Le médium n'a à toucher qu'une *seule* boule et à rapprocher plus ou moins les mains.

Dr Friese.

Breslau, 15 mars 1880.

LE NOUVEAU LIVRE DE V. HUGO

Le nouveau livre de Victor Hugo, *Religion et Religions* a été mis en vente. Il était depuis longtemps annoncé ; V. Hugo lui-même a bien voulu

donner à un rédacteur de la *Presse* des détails d'un grand intérêt et tout à fait inédits sur cet ouvrage :

« J'ai commencé ce poème, a-t-il dit, en 1870 à la fin de l'exil, au moment où le pape Pie IX venait de faire proclamer l'infaillibilité.

» Il m'avait semblé utile de protester contre ce crime de lèse-raison.

» Depuis que, parvenu à m'élever de l'erreur à la vérité, à me dégager des entraves de mon éducation première, j'ai conquis la notion certaine du juste, j'ai toujours considéré la religion catholique comme la plus horrible et la plus cruelle des religions.

» J'ai écrit dans l'*Année terrible* :

« ... Je suis athée à ce vieux bon Dieu là ! et cependant j'affirme la responsabilité humaine, je crois à l'immortalité de l'âme; je crois fermement, sincèrement à l'existence d'un Dieu, bon, juste, grand, indéfinissable, qui n'a pas condamné l'espèce humaine à quatre mille années de tortures imméritées, de tortures sans nom, de châtiments sans espérance, pour le vol d'une pomme commis par une femme. Le Dieu qu'ont adoré nos prêtres après ces quarante siècles de souffrances imméritées et de répressions implacables, s'est, si l'on en croit la légende, souvenu tout à coup qu'il existait des millions d'êtres créés par lui, martyrisés par lui, et il leur a envoyé son fils, se disant : Ils le tueront, et je pardonnerai à quelques-uns d'entre eux.

» Non, ce n'est pas là le vrai Dieu, ce Dieu en qui j'ai foi, et c'est ma croyance que j'explique, que je développe dans mon livre sur la religion.

» Ce livre avait été brusquement interrompu par la terrible guerre que déchaîna l'empire à bout d'expédients et dont pleure encore la patrie.

» Il fallait songer à combattre, et le Dieu des armées n'était pas avec nous.

» Aujourd'hui la question religieuse est devenue la question qui s'impose aux méditations publiques. J'ai un devoir : achever mon œuvre et la faire paraître avant toute autre. Il y a cent cinquante ans, les disciples de cet homme considérable qui s'appelait Christ et qui prêchait le pardon et la douceur, il y a cent cinquante ans, ces apôtres aimables m'eussent fait rôtir. Actuellement ils m'accableront de leurs colères et de leurs calomnies. Peu m'importe ! J'aurai dit ce que je devais dire ! »

Ce livre contient un nombre de pages à peu près égal à celui dont se compose le *Pape*, dont il est en quelque sorte la continuation. Dans le *Pape* pratiquant la religion vraie de l'évêque Myriel, le poète a montré comment il faut entendre la charité au point de vue chrétien ; dans *Religion et Religions*, il pose les bases d'une foi nouvelle affirmant la raison et l'humanité, mettant l'espérance d'accord avec le bon sens, et prêchant avant tout la fraternité.

DICTÉE MÉDIANIMIQUE

Par le médium médecin ARAMIS, à Genève.

L'homœopathie est le contenu infinitésimal des vertus médicales contenues dans les règnes animal, végétal et minéral ; mais par le mouvement imprimé aux molécules raréfiées de ces parties extraites par la trituration ou la distillation, il se produit le rayonnement observé par Crookes et que Hahnemann n'avait fait qu'entrevoir avant de pouvoir donner la preuve de cette loi de rayonnement.

Donc le principe de l'homœopathie est le mouvement et le rayonnement ; et la force qui en résulte doit se communiquer par le véhicule liquide ou solide, aux parties atteintes par le mal, qui est la rupture des forces harmoniques qui président aux fonctions de la vie.

Et maintenant que ceci est compris et prouvé par Crookes, quelle est la base des vraies préparations homœopathiques ?

Du moment que c'est la raréfaction des molécules qui composent le remède dans le plus petit espace possible, afin qu'elles aient le plus de force à dépenser, plus elles auront subi de dilutions ou de triturations, plus elles auront acquis de vigueur et conséquemment de puissance.

Pourquoi donc dans la majeure partie des cas, l'homœopathie est-elle impuissante ? D'abord parce qu'il est rare que les préparations soient suffisamment bien faites, qu'elles soient l'expression de l'opération dont elles portent l'étiquette, et de la justesse du véhicule qui doit être exactement attaché à la préparation une fois arrivée à la force cherchée ; cela provient ensuite de la manière d'appliquer les doses aux malades qui ne savent rien des forces contenues dans ces remèdes, et qui manquent de la confiance, aussi nécessaire que la foi, lorsqu'ils se font traiter au moyen de ces remèdes.

En thèse générale, il faut donc admettre que plus la dose homœopathique est diluée ou triturée dans un véhicule aussi restreint que possible, plus cette dose aura acquis de puissance d'action, si cependant il reste assez de molécules vivantes au bout des opérations; autre difficulté plus grande à résoudre, et impossible avec les moyens actuels que les homœopathes possèdent.

Sauf de rares et honorables exceptions, les remèdes homœopathiques sont donc mal préparés et conséquemment inefficaces, et doivent être réservés pour les enfants en bas âge et les vieillards devenus incapables de supporter les doses allopathiques ordinaires, lesquelles agissent d'une façon contraire quoique salutaire, si elles sont à leur tour comprises par l'ordonnateur, et absorbées quand elles doivent produire leur effet. UN AMI SPIRITUEL.

Genève, 10 mai 1880.

UNE JEUNE FILLE ÉLECTRIQUE

On sait depuis longtemps, dit le *Phrenological Magazine*, que certaines personnes sont fortement électriques, c'est-à-dire qu'elles sont à un tel point chargées d'électricité qu'elles peuvent donner des chocs comme le font la gymnote et d'autres poissons.

Le cas de la jeune fille électrique de Londres (Canada) est cependant le plus extraordinaire dont nous ayons connaissance. Elle a été malade pendant deux ans, mais elle est maintenant en bonne santé. Les médecins ne pouvaient s'expliquer ce qu'elle avait, mais depuis sa guérison elle semble être une batterie ambulante. A moins d'être très-nerveux, personne ne peut lui toucher la main, ni mettre sa main avec la sienne dans un seau d'eau. En joignant les mains, elle peut donner un violent choc à 15 ou 20 personnes se trouvant dans une chambre, et elle possède le pouvoir d'attraction de l'aimant.

Si elle veut saisir un couteau, la lame lui saute dans la main, et des aiguilles renfermées dans leur enveloppe de papier restent suspendues au bout de ses doigts.

Si elle entre dans un salon, toutes les personnes présentes éprouvent une influence perceptible ; les unes sont assoupies, indisposées et énervées jusqu'à son départ. Un enfant s'éveille à son approche, mais une légère caresse de sa main le rendort de nouveau.

Les animaux sont également sujets à être influencés par elle, et le chien favori de la maison reste pendant des heures entières à ses pieds aussi immobile que s'il était mort. Ce cas est réellement trop extraordinaire, croyons-nous, pour que les savants spécialistes américains ne s'empressent pas de l'étudier et de l'expliquer, si c'est possible, — *if possible*.

(*Etoile belge* du 26 mai.)

PEINTURE DIRECTE

Le journal *North British Daily Mail* de Glasgow (Ecosse), est le premier journal anglais qui, après le *Times*, ait eu le noble courage d'émettre un jugement impartial sur la médiumnité. Dans son numéro du 15 mars dernier il a publié la relation d'une séance du fameux médium peintre David Duguid, et voici ce qu'il en raconte, à la suite d'autres expériences :

« On essaya ensuite la production du phénomène » connu, dans les cercles spiritualistes, sous le nom » de *peinture directe*. Une feuille ordinaire, préparée pour y recevoir de la peinture, fut posée sur » la table devant le médium, dont on avait solidement lié les pieds et les mains au moyen de » foulards. On éteignit le gaz ; la société fit la » chaîne se tenant par les mains et se mit à chanter » un psaume. Durant l'exécution de ce chant on » pouvait facilement apercevoir, dans l'obscurité, » le corps du médium qui, à l'exception d'un léger » mouvement de tête, demeurait immobile. Cinq » minutes se passèrent ainsi, puis on entendit des » coups sur la table. On ralluma le gaz et l'on retrouva le médium assis à la même place, fortement lié comme auparavant. Sur la feuille on vit » un paysage, exécuté en miniature, et dont la fraîcheur des couleurs témoignait de leur récente » application. »

Nous rapportons simplement le fait, comme il s'est confirmé dans la séance, sans émettre notre jugement, ou tenter une explication sur la manière dont peuvent s'effectuer de semblables phénomènes.

Extrait des *Annales du spiritisme en Italie*, n° de novembre 1879.

LES EFFETS DU MILITARISME.

Le *Daily Grafic*, feuille humoristique de New-York, représente dans une de ses dernières gravures, d'un côté une vaste contrée d'Amérique où on ne voit que cultures, fermes, troupeaux de bestiaux et autres exploitations paisibles attestant une riche agriculture ; de l'autre côté on aperçoit les diverses nations de l'Europe, toutes armées jusqu'aux dents, nos mers couvertes de navires cuirassés, à tourelles, à béliers, et d'autres terribles engins de destruction ; dans le fond, l'atelier de M. Krupp avec le formidable canon de 40 centimètres qu'il vient d'inventer et une rangée d'énormes obus.

Au moment où les Etats-Unis, qui n'ont pas d'armée permanente, nous inondent de leurs produits, ce tableau ne porte-t-il pas avec lui son enseignement, et faut-il s'étonner si l'émigration reprend de plus belle pour ce pays ?

Les journaux allemands racontent chaque jour que dans tel et tel villages autant de familles se préparent au grand voyage ; ici l'on voit passer des trains d'émigrants qui chantent comme s'ils allaient à la fête ; là c'est un grand nombre de propriétaires qui font de vains efforts pour retenir les hommes qui jusqu'à présent ont cultivé leurs terres.

Ce qui ajoute à l'effet, produit cette fois par les départs en masse, c'est la constatation d'une certaine aisance chez la plupart des nouveaux émigrants. Ce ne sont plus seulement des gens en haillons qui partent, mais des familles entières qui emportent de petits capitaux.

En vente au bureau du journal

Rue Florimont, 37, Liége :

La Consolée, par Antoinette Bourdain. fr. 1,35

L'Astronomie populaire, par Camille Flammarion. fr. 11,»

Almanach régénérateur ou Almanach spirito-chrétien, pour 1880, par Auguste Babin. fr. »,80

Almanach spirite pour 1880. fr. »,45